



**Portrait des "professionals" en tant que narrateurs dans
la fiction courte victorienne et édouardienne : les
discours de pouvoir des médecins, des hommes d'église
et des hommes de loi dans les nouvelles de Joseph
Sheridan Le Fanu, Wilkie Collins et Arthur Conan Doyle**

Romain Girard

► **To cite this version:**

Romain Girard. Portrait des "professionals" en tant que narrateurs dans la fiction courte victorienne et édouardienne : les discours de pouvoir des médecins, des hommes d'église et des hommes de loi dans les nouvelles de Joseph Sheridan Le Fanu, Wilkie Collins et Arthur Conan Doyle. Littératures. Université Michel de Montaigne - Bordeaux III, 2015. Français. NNT : 2015BOR30044 . tel-01265446

HAL Id: tel-01265446

<https://theses.hal.science/tel-01265446>

Submitted on 1 Feb 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Université Bordeaux Montaigne

École Doctorale Montaigne Humanités (ED 480)

THÈSE DE DOCTORAT EN « ÉTUDES ANGLOPHONES »

**Portrait des *professionals* en tant que
narrateurs dans la fiction courte
victorienne et édouardienne**

*Les discours de pouvoir des médecins, des hommes d'église et des
hommes de loi dans les nouvelles de Joseph Sheridan Le Fanu, Wilkie
Collins et Arthur Conan Doyle*

Présentée et soutenue publiquement le 23 novembre 2015 par

Romain GIRARD

Sous la direction de Nathalie JAËCK

Membres du jury :

Gaïd GIRARD, Professeur, Université de Bretagne Occidentale – Brest.

Nathalie JAËCK, Professeur, Université Bordeaux Montaigne.

Georges LETISSIER, Professeur, Université de Nantes.

Hélène MACHINAL-CRIGNON, Professeur, Université de Bretagne Occidentale – Brest.

Jean-Pierre NAUGRETTE, Professeur, Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3.

Remerciements

Mes plus sincères remerciements vont tout d'abord à Mme Nathalie Jaëck, qui a su me guider avec constance et bonne humeur tout au long de ce travail, et sans qui cette thèse n'aurait pu voir le jour. Je souhaite également remercier M. Jean-François Baillon, M. Jean-Paul Gabilliet et Mme Clara Mallier pour leurs conseils avisés et les ouvrages passionnants qu'ils m'ont permis de découvrir. Merci aussi à tous les membres du Département des Études des Mondes Anglophones de l'Université Bordeaux Montaigne, avec lesquels j'ai eu plaisir à travailler durant les trois premières années de ma thèse.

Je remercie évidemment mes parents et mes grands parents, qui ont su nous donner, à mon frère et à moi, la soif d'apprendre et le goût de l'effort, et qui ont travaillé sans relâche pour nous permettre de poursuivre librement nos études. Enfin, comment ne pas remercier Muriel, pour sa patience d'abord, mais aussi pour son soutien constant.

INTRODUCTION

« Strange people and startling events had connected themselves with Owen's past life as a clergyman, with Morgan's past life as a doctor, and with my past life as a lawyer, which offered elements of interest of a strong and striking kind ready to our hands¹. » Cette phrase, que l'on doit au narrateur extradiegetique du recueil de Wilkie Collins *The Queen of Hearts* (1859), souligne le statut particulier et la présence assez abondante des membres des *professions* dans la littérature victorienne. Elle rend compte de l'importance nouvelle que cette trinité composée des médecins, des juristes et des hommes d'église acquiert au sein du texte victorien à partir du milieu du dix-neuvième siècle : souvent personnages secondaires jusque-là, les *professionals* deviennent de plus en plus fréquemment narrateurs, enchâssés ou enchâssants, et leur visibilité en littérature croît en même temps que leur respectabilité. Il faut dire qu'en moins d'un demi-siècle (approximativement entre les années 1830 et 1870), ceux que l'on recevait souvent dans les cuisines et qui ne commandaient pas davantage le respect qu'un majordome ou une gouvernante (à l'image du Dr Slop de *Tristram Shandy*), deviennent graduellement des figures d'autorité dont l'influence s'étend sur l'ensemble de la sphère privée et domestique, et dont la prépondérance dans la société victorienne, sanctionnée par leur accession au statut de *gentlemen*, est reconnue par tous.

C'est donc précisément sur les membres de cette trinité à l'importance croissante que nous allons centrer notre travail, et plus particulièrement sur le fait qu'ils ne peuvent s'envisager séparément de leur prise de parole, laquelle est inscrite, d'abord au niveau étymologique, dans cette appellation de « profession », dont le sens premier correspond à « une déclaration ouverte, publique (d'une croyance, d'une opinion, d'un comportement

¹Wilkie Collins, *The Queen of Hearts*, Fairfield: First World Library, 2005 (1859), p. 47.

qu'on a ou qu'on prétend avoir¹) » et sanctionne le lien fort qui existe entre *professions* et voix, entre *professions* et discours. Au cours du dix-neuvième siècle, ce lien se resserre encore, et leur prise de parole se fait de plus en plus fréquente dans la société comme en littérature à mesure que l'ère victorienne avance. En effet, le fait que la prise de pouvoir tant sociale que littéraire des *professions* s'articule autour de la construction d'une parole commune qui se mue graduellement en une parole de contrôle nous paraît crucial : cela permet aux membres des *professions*, qu'ils soient narrateurs premiers ou seconds, de se démarquer de plus en plus nettement dans le récit à travers leur maîtrise du discours, laquelle se fait par le biais de diverses stratégies d'appropriation. Cette maîtrise du discours se fonde sur la maîtrise des savoirs qui les caractérise traditionnellement, leur conférant alors ce que Michel Foucault appelle dans *L'Archéologie du savoir* un « droit à parler² ». Ce « droit à parler » fait toute la spécificité de l'intervention des *professionals* : leur parole devient par là même une parole supérieure car créatrice, propre à générer du sens. Dès lors, le rôle des *professions* dans le récit revêt une valeur décisive : il leur incombe souvent d'émettre des discours d'explication des faits, voire d'explication du monde, des discours rationalisants mais aussi totalisants, destinés à circonscrire et à stabiliser le réel. C'est cette habilitation à lire le monde, puis à le codifier selon une grille de lecture connue d'eux seuls, qui constitue l'enjeu majeur de la prise de parole des *professions*, car il s'agit là d'une prérogative qui se veut exclusive, comme le suggère Foucault :

Dans nos sociétés (et dans beaucoup d'autres sans doute) la propriété du discours – entendue à la fois comme droit à parler, compétence à comprendre, accès licite et immédiat au corpus des énoncés déjà formulés, capacité enfin à investir ce discours dans des décisions, des institutions ou des pratiques – est réservée en fait (parfois même sur le mode réglementaire) à un groupe déterminé d'individus [...]³.

Ce sont précisément les discours de pouvoir émis en vertu de ce « droit à parler » dont les *professionals* jouissent sans partage que nous projetons d'étudier, car il nous semble que ces discours et les mécanismes qui président à leur émission sont définitoires de la place à la fois centrale et équivoque des membres des *professions* dans le texte victorien, mais aussi d'un choix littéraire, d'un positionnement un peu alternatif au regard du mode réaliste dominant, qui constitue alors une manière de mettre en tension et de faire évoluer ce code de représentation littéraire. Il faut dire que cette position assez paradoxale des *professionals* semble être le résultat du lien quasi-systématique mais souvent sous-jacent entre l'apparition

¹*Le Grand Robert de la Langue Française – deuxième édition (tome 7)*, Paris : Dictionnaires Le Robert, 1992 (1985), p. 587.

²Michel Foucault, *L'Archéologie du savoir*, Paris : Gallimard, 2008 (1969), p. 94.

³*Ibid.*, p. 94.

d'un personnage et fréquemment d'un narrateur issu des *professions* et la déstabilisation des notions de signification, de vérité et de vraisemblance dans l'ensemble du texte.

Nous chercherons à montrer comment ces personnages centraux qui accèdent au statut de narrateur émettent alors des discours visant à acquérir diverses formes d'autorité qui s'exercent principalement sur les notions de vérité et de véracité, notions dont ces derniers cherchent à s'approprier le contrôle afin de les modeler à leur convenance. Par le biais de tels discours, les membres des *professions* cherchent à imposer au narrataire leur seule vision des faits, en s'appuyant le plus souvent sur les principes de statut social et de respectabilité et en s'arrogeant de ce fait le monopole de la véracité et du discours de confiance (parfois au mépris des faits qu'ils se proposent de relater). Il s'agit donc à la fois d'une recherche et d'une production de la vérité, qui entrent en décalage voire, pour certains textes, en opposition.

Ainsi, de tels discours d'autorité, qui sont à l'origine de ce décalage, opèrent un déracinement de la vérité, ce qui permet son remodelage et son inclusion dans les modes d'explication du monde maîtrisés par les membres des *professions* et définis comme stables par ces derniers : sciences exactes, théologie par révélation, organisation légale et juridique de la société. De ce fait, nous verrons que les textes étudiés tendent à démontrer également l'instabilité des notions de véracité et de vraisemblance, qui ici ne sont pas établies sur l'observation puis le récit de la vérité factuelle, mais sur une construction du discours du réel soumise à l'idéologie, à la vision du monde du narrateur. Se voulant univoque et indétrônable, cette vision du monde véhiculée par les *professionals* reflète souvent les excès du positivisme victorien et expose indirectement les limites de la vocation totalisante d'un tel mode de pensée, lequel se trouve au centre du rapport au réel, mais aussi du rapport au langage et à la parole des *professionals*. Nous considérerons donc les enjeux et les modalités de cette prise de pouvoir par le discours, mais aussi les outils langagiers, sémiologiques et conceptuels qui la sous-tendent, ainsi que ses conséquences sur la représentation littéraire des *professionals* et sur son évolution au fil des périodes victorienne et édouardienne.

Pour ce qui est du corpus de textes à étudier, nous avons choisi de nous intéresser à trois auteurs en particulier dont les travaux font la part belle aux membres de ces trois corporations qui composent les *professions*. Ces auteurs sont l'Anglo-Irlandais Joseph Sheridan Le Fanu (1814-1873), l'Anglais Wilkie Collins (1824-1889), et l'Écossais Arthur Conan Doyle (1859-1930). Le choix de ces auteurs particuliers, parmi nombre d'écrivains victoriens dont les travaux illustrent certainement tout aussi bien les mutations de leur société, résulte, outre un goût personnel, d'une hypothèse de travail fondée sur l'observation de tendances communes (concernant le traitement de la question des *professions*) qui affluent très distinctement dans les récits de ces auteurs, récits dans lesquels les *professionals* se

trouvent très largement représentés. Il faut noter également, sans que l'argument biographique ne prévale, que ces hommes de lettres ont un point commun dans leur histoire personnelle : tous trois ont suivi des études les destinant à intégrer les rangs de l'une ou l'autre des *professions*, mais ils ont ensuite choisi de privilégier l'écriture, non seulement comme leur moyen de subsistance, mais aussi comme leur moyen d'expression. Le cas d'Arthur Conan Doyle sera certainement le plus connu, puisque les connaissances scientifiques et médicales de ce jeune docteur impécunieux devenu écrivain faute de patients sont au cœur de la spécificité de ses travaux. Pour sa part, J. S. Le Fanu étudia le droit à Trinity College, Dublin, avec succès, sans jamais être inscrit ensuite au barreau ni tirer aucun revenu d'une quelconque activité juridique, préférant se consacrer entièrement à ses contributions littéraires dans divers journaux. De même, Wilkie Collins, après avoir passé plusieurs années au service d'un importateur de thé, se détourna des études de droit qu'il avait entreprises malgré sa réussite, pour s'adonner pleinement à l'écriture.

Il existe cependant un léger écart chronologique entre ces auteurs, puisque si Wilkie Collins et Le Fanu ont des périodes d'activité à peu près concomitantes¹, la disparition de Le Fanu en 1873 intervient un peu moins d'une décennie avant les débuts littéraires de Conan Doyle à la toute fin des années 1870. Il nous semble qu'il faudrait considérer cet écart relatif comme un appui supplémentaire en faveur de l'association de ces trois auteurs en vue d'étudier la question de l'évolution de la place des *professions* en littérature durant l'ère victorienne. En effet, l'amplitude chronologique ainsi envisagée nous permettra d'observer plus largement les changements qui interviennent à partir du milieu du dix-neuvième siècle et qui se poursuivent jusqu'à l'aube du vingtième siècle. Entre le texte le plus ancien de notre corpus publié en 1851 et le texte le plus récent paru en 1927, il sera possible de couvrir presque intégralement les périodes victorienne et édouardienne, et donc de porter un regard sur la production littéraire victorienne, ses évolutions au fil du siècle, et son influence sur le monde des lettres dans les premières décennies du vingtième siècle.

S'il nous a paru opportun d'associer ces trois auteurs, c'est également qu'ils ont la particularité d'évoluer à la fois au centre et à la marge du canon victorien, produisant des textes conformes au modèle dominant mais à travers lesquels ils explorent des domaines transgressifs en mêlant l'extraordinaire au quotidien, faisant intervenir tour à tour le fantastique et le genre policier. Ces auteurs sont à la fois chroniqueurs de l'époque, célébrant par certains côtés la période et la culture victoriennes, et éclaireurs d'un envers de la société

¹Le Fanu commença sa carrière littéraire avec entre autres ses contributions au *Dublin University Magazine* à la fin de la décennie 1830, écrivant pratiquement jusqu'à sa mort au début de la décennie 1870 (février 1873). Wilkie Collins, quant à lui, publie ses premiers travaux à la fin de la décennie 1840 (1848), et continuera à écrire jusqu'à sa disparition en septembre 1889.

victorienne, par le biais de récits à la valeur parfois documentaire, à la fois canoniques et mineurs.

Pour le lecteur moderne, Le Fanu est par exemple l'un des écrivains qui a permis d'introduire la figure prototypique du vampire dans le paysage littéraire victorien avec la célèbre nouvelle « Carmilla » (1872) ; il est aussi l'auteur de nombreux autres textes moins connus, mais non moins révélateurs des angoisses de son temps. Ce sont ces textes que nous chercherons à mettre en lumière. De même, Wilkie Collins, auteur maintenant considéré comme incontournable lorsque l'on s'intéresse au support du roman victorien, était l'une des figures de proue du roman dit à sensation, sous-genre littéraire considéré avec méfiance par la critique et jugé mineur. Et pourtant beaucoup des romans de Collins produits à cette époque (les décennies 1860 et 1870) revêtent une importance cruciale pour le développement futur du roman de langue anglaise en général, et plus particulièrement pour la forme du roman policier. Pour ce qui est d'Arthur Conan Doyle, connu dans le monde entier pour ses quatre romans et cinquante-six nouvelles faisant intervenir le mythique Sherlock Holmes, il est sans doute une figure fondatrice de la littérature populaire de la fin du siècle : ses textes passionnaient l'ensemble du lectorat victorien, toutes classes sociales confondues, mais leur qualité littéraire était cependant jugée incertaine à l'époque (par l'auteur lui-même, du reste). Il faut ajouter que Conan Doyle se démarque en outre par une abondance de textes faisant, avec une grande variété d'ailleurs, la part belle au surnaturel, et qui sont désignés par Hélène Machinal-Crignon comme ses « récits fantastiques¹ ».

Cette question du genre fantastique, notamment en ce qu'il se caractérise par une hésitation entre le rationnel et le surnaturel², est également au cœur de notre décision d'étudier conjointement ces trois auteurs, car elle nous semble constituer, dans une mesure importante, le point d'intersection de leurs travaux. En effet, une proportion non négligeable de la fiction (et surtout de la fiction courte) de ces trois auteurs possède de forts accents fantastiques et gothiques, déclinés selon les spécificités propres à chaque auteur et selon les modes littéraires en vogue à l'époque précise à laquelle ils écrivent. Le Fanu incorpore dans la description de ses personnages et dans la mise en scène de ses intrigues de nombreux éléments liés au gothique et au sous-genre de la *ghost-story*. Collins, quant à lui, de manière peut-être moins fréquente mais non moins significative, adapte certains de ces éléments aux exigences de la littérature à sensation apparue durant la décennie 1860, et inclut des thèmes liés à l'intérêt naissant des Victoriens pour le spiritisme. Enfin, Conan Doyle exploite pour sa part

¹Voir Hélène Machinal-Crignon, *Conan Doyle : De Sherlock Holmes au professeur Challenger*, Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 2004, pp. 175-262.

²Selon la définition qu'en fait Tzvetan Todorov : « Le fantastique occupe le temps de cette incertitude ; dès qu'on choisit l'une ou l'autre réponse, on quitte le fantastique pour entrer dans un genre voisin, l'étrange ou le merveilleux. Le fantastique, c'est l'hésitation éprouvée par un être qui ne connaît que les lois naturelles, face à un événement en apparence surnaturel. » Tzvetan Todorov, *Introduction à la littérature fantastique*, Paris : Éditions du Seuil, 1970, p. 29.

pleinement le potentiel fictionnel du mouvement lié au spiritisme qui voit son apogée à l'aube du vingtième siècle, mais il introduit aussi des thématiques plus résolument fin-de-siècle voire édouardiennes, qui s'articulent par exemple autour de la fascination pour l'Égypte et ses secrets, ou de l'exploration de la zone liminaire entre science et surnaturel. Ainsi, bien que l'on puisse arguer que les textes aux accents fantastiques ne constituent qu'un pan plus ou moins considérable de l'œuvre de chacun de nos trois auteurs, ce recentrement sur le genre fantastique sera crucial à notre étude, puisque le fantastique, dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle en particulier, a cette particularité d'engendrer des intrigues qui mettent en question les notions de vérité, de vraisemblance et de véracité, et qui font intervenir de façon très fréquente des membres des *professions* en tant que narrateurs témoins ou coordinateurs du récit.

Par ailleurs, la question du genre qui rapproche nos auteurs amène assez naturellement celle du support : il semble que de manière générale le fantastique et l'évocation du surnaturel, durant la période victorienne au moins, privilégient le format de la nouvelle du fait de son caractère propice à l'expérimentation littéraire, identifié dès la décennie 1840 par Edgar Allan Poe, dans son article critique consacré aux *Twice-Told Tales* de Nathaniel Hawthorne (*Graham's Magazine*, mai 1842) puis dans son essai *The Philosophy of Composition* (1846). C'est donc ce format particulier que nous avons mis au centre de notre étude, d'autant que le format de la nouvelle semble être éminemment représentatif de la culture littéraire victorienne, laquelle fait la part belle à une littérature sérialisée qui paraît dans les nombreux magazines de l'époque tels que *All The Year Round*, *The Strand*, *The Cornhill Magazine* et bien d'autres. Ces textes courts, qui peuvent souvent être publiés en une fois dans un unique numéro, jouissent d'une très large diffusion et ont donc une place importante dans le paysage littéraire victorien, tout en contribuant à la formation du goût littéraire du lectorat de l'époque. De ce fait, la publication première dans les magazines de l'immense majorité des textes qui composent notre corpus et la diffusion accrue de ces textes nous paraissent justifier pleinement le fait de considérer en outre la portée sociologique de l'œuvre de nos auteurs, afin de définir en quoi et dans quelle mesure les textes à l'étude ont pu contribuer à former les représentations populaires des *professions*. En effet, il nous paraît nécessaire, dans le but d'appréhender ensuite pleinement les modalités et les enjeux de leur prise de parole, de faire en premier lieu une définition des *professionals* en tant que groupe social (qui de surcroît fut sujet à d'importantes mutations au fil du siècle), sous la forme d'un portrait social et historique approfondi. Il semble de ce fait indispensable de considérer, en plus de l'approche essentiellement littéraire qui sera au cœur notre travail, les approches sociologiques et historiques, car s'il n'existe pas à proprement parler d'études visant à évaluer

conjointement l'évolution de la place des trois *professions* en littérature, il apparaît au contraire que les études strictement sociologiques concernant les *professions* sont nombreuses et d'une grande qualité, et ne manqueront donc pas de nous fournir des clés pour éclairer la position spécifique des membres des *professions* dans la société, et partant, dans le récit victorien. On trouve bien un nombre assez restreint d'études littéraires et de travaux universitaires¹ récents traitant au moins partiellement de l'une ou l'autre des trois corporations séparément des deux autres, mais, à rebours de cette tendance générale, notre démarche sera ici d'aborder concurremment les trois *professions*, en mettant ponctuellement l'accent sur les caractéristiques de l'une ou l'autre selon les cas remarquables rencontrés au fil de notre corpus.

Notre corpus réunit donc majoritairement des nouvelles, lesquelles sont tirées des travaux des trois auteurs que nous nous proposons d'étudier. Pour ce qui est du plus ancien de ces auteurs, Joseph Sheridan Le Fanu, nous nous concentrerons principalement sur le recueil *In a Glass Darkly*, pièce finale de son œuvre publiée en 1872, à savoir peu avant sa disparition au début de l'année 1873. Ce recueil de cinq nouvelles est remarquable du fait de la grande richesse qu'il recèle au niveau narratorial : reposant sur de nombreux niveaux narratifs enchâssés, les récits qui le composent font intervenir un nombre insoupçonné de narrateurs, dont de multiples médecins et hommes d'église.

Cependant, nous n'examinerons pas cet ouvrage à l'exclusion des autres textes de Le Fanu, mais nous chercherons à l'envisager comme le point d'intersection des différentes tendances qui ponctuent son œuvre. Pour ce faire, nous avons inclus une sélection variée de ses nouvelles plus anciennes, dont les incontournables « The Evil Guest » (1851) et « An Account of Some Strange Disturbances in Aungier Street » (1853), qui préfigurent plusieurs de ses travaux ultérieurs, mais aussi des récits moins connus car lui ayant souvent été attribués plus tardivement, tels que « Dr Feversham's Story » (1896) ou « Catherine's Quest » (1896). Bien entendu, ces diverses nouvelles, tirées de différents recueils, ont été sélectionnées car elles illustrent la primauté des médecins, des hommes d'église et des avocats dans le cadre de récits aux accents souvent fantastiques.

Dans le cas de Wilkie Collins, nous avons pris le parti de privilégier trois recueils de nouvelles en particulier : *After Dark* (1856), *The Queen of Hearts* (1859), et *Little Novels*

¹Ces études sont cependant le plus souvent consacrées à la forme du roman, excluant régulièrement le format de la nouvelle. Par ailleurs, et de manière peut-être surprenante, peu d'entre elles traitent des trois auteurs étudiés, que ce soit conjointement ou individuellement. Nous pouvons citer entre autres l'ouvrage de Tabitha Sparks *The Doctor in the Victorian Novel: family practices* (2009), celui de Keiran Dolin intitulé *Fiction and the Law: Legal Discourse in Victorian and Modernist Literature* (1999), ou encore l'étude de Laurence Talairach-Vielmas consacrée aux grands romans de Collins (*Wilkie Collins, Medicine and the Gothic*, 2009). Il convient de mentionner également l'étude plus généraliste de Susan Colón *The Professional Ideal in the Victorian Novel : The Works of Disraeli, Trollope, Gaskell and Eliot* (2007).

(1887). Si ces trois recueils ont le point commun de réunir des textes assez variés, aux accents tantôt fantastiques, ou tout du moins surnaturels, tantôt policiers, les deux premiers sont d'autant plus remarquables qu'ils contiennent une mise en cadre narrative qui prend la forme d'un récit enchâssant dans lequel les membres des *professions* ont une place prépondérante. De ce fait, on y trouve des *professionals* en position de narrateur extradiegetique, mais aussi intradiegetique et metadiegetique, c'est-à-dire, en bref, à tous les niveaux narratifs.

Il nous est également paru crucial d'inclure un unique roman de Collins, à savoir *The Moonstone*. D'abord, *The Moonstone* est sans conteste l'un de ses romans les plus largement diffusés et donc les plus lus, mais c'est surtout une œuvre qui occupe une place d'avant-garde en termes d'expérimentation littéraire, puisqu'elle a très largement contribué à poser les bases de ce qui allait devenir le genre policier. Sans surprise, cette œuvre qui se démarque par la multiplicité de ses narrateurs met en scène plusieurs *professionals* tout à fait remarquables dont on ne saurait se passer dans le cadre d'une étude de la représentation des *professions* dans le canon victorien. Bien que plusieurs autres romans de Collins mettent en avant des figures de *professionals* parfois narrateurs, tels que par exemple *The Woman in White* (1859) avec l'avocat Vincent Gilmore, nous avons jugé que la place prépondérante de *The Moonstone* dans la genèse du roman policier en fait un objet d'étude à considérer prioritairement pour qui souhaite examiner le rapport entre la prise de parole des membres des *professions* et l'élaboration du lien complexe entre réel et vérité dans le texte victorien.

Viennent ensuite les travaux d'Arthur Conan Doyle, dont nous étudierons plus précisément trois grandes composantes. Nous nous intéresserons d'une part à une large sélection de ses récits fantastiques, tirés essentiellement du recueil intitulé *The Conan Doyle Stories* et paru en 1929. Ces nouvelles dans lesquelles les *professionals* sont légion sont pour la plupart issues de deux sections particulières intitulées « Tales of Twilight and the Unseen » et « Tales of Mystery », conformément à la classification en « Tales » qui préside à l'organisation de ce recueil. Nous examinerons également plusieurs récits ne faisant pas intervenir le surnaturel et extraits des sections « Tales of Medical Life » et « Tales of Adventure », car ceux-ci illustrent plus largement la vie quotidienne et le rôle social des *professionals*.

D'autre part, nous inclurons dans notre étude un grand nombre des textes qui appartiennent au Canon holmésien, en premier lieu pour leur narrateur, le Dr Watson, dont le statut de *professional* doit être examiné en rapport avec son rôle narratif, mais aussi pour leur héros, Sherlock Holmes, qui nous paraît éclairer plusieurs concepts qui sont au cœur de la définition des *professions*. En effet, nous chercherons à montrer qu'à travers ses capacités

hors normes, Holmes, en véritable « créature protéiforme¹ », comme le qualifie Jean-Pierre Naugrette, semble transcender les définitions qui régissent les trois corps de métiers distincts qui composent les *professions* tout en pouvant être considéré comme une synthèse des trois, une sorte de version hybride et superlative.

Conformément à notre volonté de privilégier le support de la nouvelle, nous avons sélectionné au sein du cycle holmésien une majorité de textes courts, mais nous avons choisi de considérer également trois des quatre romans de ce cycle pour les raisons qui vont suivre. *A Study in Scarlet* (1887), en tant que tout premier texte du Canon, ne peut être ignoré : les personnages de Holmes et de Watson y sont définis. De même, *The Sign of Four*, le second roman, précise les attributions narratives de Watson et son rôle de médecin chroniqueur des aventures du détective. Enfin, *The Hound of The Baskervilles*, en plus de son statut d'aventure du détective universellement connue, introduit un traitement de la thématique du surnaturel, de la lecture des signes et du statut de la vérité qu'il serait, nous semble-t-il, dommageable d'ignorer.

Ainsi, afin d'explorer ce sujet de la place des *professions* et de la spécificité de leurs discours dans l'œuvre de ces trois auteurs, notre étude se fera selon un plan général en trois grandes parties, divisées elles-mêmes en deux chapitres chacune. Il s'agira tout d'abord, afin de délimiter les contours de notre objet d'étude, de préciser la définition des *professions* et ses diverses implications, puis d'observer l'évolution de leurs caractéristiques au fil du dix-neuvième siècle, d'un point de vue social mais aussi littéraire. Ensuite, nous mettrons en place une typologie des narrateurs et des personnages de *professionals* rencontrés dans le corpus, avec pour objectif d'une part de cartographier, si l'on peut dire, la présence des *professionals*, et d'autre part de mettre en exergue les tendances générales qui président à leur description dans l'œuvre de nos trois auteurs.

En second lieu, nous nous tournerons vers la question de l'interprétation des signes, activité constitutive de la spécificité des *professions* dans leur rapport au réel et à son expression. À cette occasion, nous étudierons successivement le cas de chacune des trois *professions*, tout en cherchant toutefois à rapprocher les pratiques et les tendances qui semblent devoir l'être. Suite à cela, nous examinerons les usages stratégiques que les membres des *professions* font du langage comme outil de représentation mais aussi de circonscription du réel. Nous verrons alors comment ceux-ci produisent un discours ritualisé et normalisant, lequel est ancré, à travers le motif du calque, dans la répétition et dans la reconstitution comme moyens de médiation entre les faits et leur récit.

¹Jean-Pierre Naugrette, « La mort de Sherlock Holmes : réflexions sur la diagonale du détective » in Denis Mellier (ed), *Sherlock Holmes et le signe de la fiction*, Fontenay-aux-Roses : ENS Éditions, 1999, p. 92.

Dans un troisième temps, nous montrerons comment les écarts et les décalages occasionnés par les manquements fréquents d'un tel discours peuvent induire une mise en tension entre le réel et ses représentations. Il s'agira par ailleurs de souligner le fait que cette mise en tension se traduit par la prolifération de versions et de réécritures au sein même du texte, lequel, sous l'effet de sa propre multiplicité, se déchire, se dédouble et se fragmente. Enfin, nous mettrons en exergue les tendances qui font la spécificité de la vision des *professions* que chacun des trois auteurs livre au lecteur au fil de son œuvre. Nous traiterons alors plus précisément la question de l'impuissance face à la maladie et à la souffrance chez Le Fanu, de la toute-puissance de mises en scènes assujetties à des modèles issus de la littérature à sensation chez Wilkie Collins, et de la promotion d'un idéal de service parfois contradictoire chez Conan Doyle.

PREMIÈRE PARTIE :

DÉFINITIONS ET TYPOLOGIE

Chapitre 1

DÉFINITIONS

I. Une définition parfois problématique

1) Un ensemble de traits définitoires fondateurs

Qu'entend-on, dans le monde victorien, lorsque l'on parle des *professions*, et de leurs membres, les *professionals* ? Le lecteur moderne, comme le lecteur victorien, connaît bien les trois corporations qui les constituent : médecins, hommes d'église et hommes de loi. En effet, les personnages liés à l'une ou l'autre de ces activités abondent dans le canon victorien. Les caractéristiques qui les rapprochent sont en revanche assez obscures : quels sont les traits communs qui permettent de réunir au sein d'une même catégorie les personnages admirables de Sherlock Holmes et du Dr Watson et ceux du paria Ezra Jennings et de son employeur, l'espiègle mais défaillant Mr. Candy¹ ? Bien plus qu'aucun trait commun issu de leur caractère ou de leur comportement, ces personnages partagent un statut social, une place particulière au sein de la société imaginaire que leurs créateurs ont construite à partir de leur propre observation de la réalité sociale victorienne.

C'est cette réalité sociale que nous chercherons à circonscrire. Pour commencer, nous étudierons les diverses acceptions dans le dictionnaire² des substantifs « profession » et « professionnel » afin de dégager les attributs essentiels des individus et groupes d'individus désignés par ces termes. Ce recours au dictionnaire se justifie en l'occurrence parce que le dictionnaire consigne la constitution collective d'un discours d'autorité : la rédaction de dictionnaires, la pratique définitoire, a pour objet de circonscrire, de répertorier et de

¹Si l'on ne présente plus Holmes et Watson, Ezra Jennings et le Dr Candy sont quant à eux des personnages du roman de Wilkie Collins, *The Moonstone* (1868).

²Après avoir consulté divers dictionnaires, nous avons sélectionné deux ouvrages en particulier : *Oxford English Dictionary – Second Edition* (Oxford: Oxford University Press, 1989) et *New Shorter Oxford English Dictionary* (Oxford: Clarendon Press, 1993), ce pour les raisons suivantes : si les différents dictionnaires consultés fournissent des définitions qui varient très peu, nous avons constaté que le *Oxford English Dictionary* présente les entrées les plus détaillées et les plus complètes. Par ailleurs, il apparaît que la mise en regard du *Oxford English Dictionary* et du *New Shorter Oxford English Dictionary*, qui constitue une version abrégée du premier, pourra nous permettre d'identifier les caractéristiques non-essentiels de chaque définition.

stabiliser un savoir donné. C'est également un moyen de diffuser ce savoir et de lui associer un certain discours, souvent issu des élites, avec lesquelles les *professions* ont sans conteste entretenu des liens étroits. L'enjeu de cet examen des pratiques définitoires des *professions* est donc double : il s'agira d'isoler un certain nombre de caractéristiques essentielles mais aussi de se demander s'il sera possible de parler ici d'un discours définitoire orienté¹.

Ainsi, si l'on se penche sur l'étymologie du substantif « profession », on pourra tout d'abord remarquer un point crucial pour notre étude : la notion de discours est indissociable de l'origine de ce terme qui est dérivé du moyen anglais « professioun », lui-même tiré du nom latin « professionem » (accusatif de « professio ») associé au verbe « profiteri », qui signifie déclarer ou avouer publiquement, à haute voix². C'est ce sens premier de déclaration ou d'aveu fait face à la foule qui ouvre l'entrée correspondante dans tous les dictionnaires consultés. Il y a ici un lien très clair avec l'expression française de « profession de foi³ », car cette déclaration est décrite comme marquant un rituel d'intégration, d'entrée au sein d'une *profession* c'est à dire d'un ordre religieux, selon le second sens répertorié dans le *Oxford English Dictionary*⁴ et qui est maintenant obsolète : « I.2.a. A particular order of monks, nuns or other professed persons. Obs.⁵ » (*OED*, Vol. XII, 572) Il est intéressant de noter que malgré son obsolescence, un tel usage du terme nous permet de tracer une modeste parenté entre le modèle d'organisation des confréries religieuses du Moyen Âge et l'organisation en collèges (*colleges*) des institutions régissant l'activité de ceux que l'on connaît comme les *professions* depuis le seizième siècle au moins, avec notamment la création du *Royal College of Surgeons of Edinburgh* en 1506 puis la fondation du *Royal College of Physicians of London* en 1518.

Cette appartenance initiale au vocabulaire religieux du substantif « profession » introduit la première caractéristique essentielle de la définition des *professions* : la séparation des activités accessibles uniquement aux *professionals* en trois catégories, ou plutôt trois dogmes distincts, comme nous le verrons plus loin. De façon remarquable, cette trinité composée de la théologie, de la médecine et du droit est mise en évidence par une mention particulière : « Applied spec. to the three learned professions of divinity, law and medicine ;

¹Pierre Bourdieu, Jean-Claude Chamboredon et Jean-Claude Passeron soulignent l'impossible neutralité de tout dictionnaire dans le chapitre intitulé « Prénations et techniques de rupture » de leur ouvrage *Le Métier de Sociologue : Préalables Épistémologiques*, Berlin : Mouton de Gruyter, 2005 (1968), pp. 28-29.

²Voir *The Oxford Dictionary of English Etymology*, Oxford: Clarendon Press, 1966, p. 713.

³Définie comme « déclaration publique de sa foi » par *Le Grand Robert de la Langue Française – deuxième édition (tome 7)*, op. cit., p. 587.

⁴Pour plus de concision, nous utiliserons dorénavant l'abréviation « *OED* » pour nous référer au *Oxford English Dictionary*. De même, nous désignerons par le biais de l'abréviation « *NSOED* » le *New Shorter Oxford English Dictionary*. Cependant, nous avons fait le choix de ne pas étendre ce système de référencement intégré au corps du texte par le biais d'abréviations aux ouvrages qui composent le corpus à l'étude. En effet, au vu du nombre important de textes et d'ouvrages abordés, il nous a semblé plus approprié de procéder à l'aide de notes de bas de page, afin d'éviter les confusions éventuelles entre différents textes et différents recueils.

⁵L'exemple le plus ancien de cet usage dans un texte littéraire est attribué par le *Oxford English Dictionary* à Geoffrey Chaucer, dans *The Summoner's Tale*, rédigé aux environs de 1386.

also to the military profession¹. » (*OED*, Vol. XII, 573) L'abréviation « spec. », pour « specifically » signale ici un usage particulier du terme, qui semble désigner ces trois « vocation[s] » (*OED*, Vol. XII, 573) conjointement, mais à l'exclusion de toute autre occupation pouvant être définie comme « profession ». Ce réajustement définitoire, qui permet de resserrer le sens de ce terme autour de trois champs précis, est repris et amplifié par le *New Shorter Oxford English Dictionary*, qui propose une opposition plus nette construite à l'aide des abréviations « spec. » et « gen. » (pour « generally ») qui précèdent les deux mentions particulières suivantes : « spec. law, theology or medicine; gen. any occupation as a means of earning a living. » (*NSOED*, Vol. II, 2368)

De plus, la présence répétée de l'article défini « the² » ainsi que le haut niveau de détermination nominale dans ces définitions suggèrent un usage bien ancré de l'association de ces trois occupations sous l'appellation de « professions ». À cela, nous pouvons ajouter que le *Oxford English Dictionary* date l'apparition la plus ancienne de cet usage à 1541, et fait également état d'un exemple de cette définition des *professions* comme une association de trois occupations assez nettement délimitées dans *The Spectator*, qui marque l'avènement du journalisme au début du dix-huitième siècle. En effet, on peut lire les mots suivants dans la contribution de Joseph Addison au numéro 21 de ce quotidien : « The three great Professions of Divinity, Law and Physick³ ».

Cependant, il est important de préciser que si ces trois occupations sont très fréquemment mentionnées ensemble, elles ne sont en aucun cas équivalentes, en dépit des évidentes correspondances qui existent entre elles. De ce fait, la quinzième et dernière édition de l'*Encyclopædia Britannica* opère dès son index un renvoi de l'entrée *professions* directement vers divers intitulés tels que « legal profession » ou « medical practice⁴ » qui sont plus précis mais traités comme des objets d'étude séparés et dont le caractère distinct ne fait aucun doute. Il semble par contre pertinent d'indiquer que malgré le fait que la séparation en trois grandes catégories paraisse nette à la lumière des exemples que nous avons vus, la délimitation spécifique de chaque catégorie s'avère très fluctuante, comme le révèlent diverses citations répertoriées par le *Oxford English Dictionary*. Afin d'illustrer plus particulièrement cette instabilité durant la période victorienne, nous avons sélectionné notamment un exemple tiré de l'ouvrage *Fifty Years Ago*, écrit par l'historien et romancier Sir Walter Besant et publié en 1888 : « New professions have come into existence, and the old

¹Premier exemple répertorié datant de 1541.

²Voici un autre exemple de ce phénomène, issu de la définition de « professional » : « II. 3. Engaged in one of the learned or skilled professions. » (*OED*, Vol. XII, 573). Premier exemple datant de 1793.

³Cité par le *Oxford English Dictionary*, *op. cit.*, à titre d'exemple p. 573.

⁴*The New Encyclopædia Britannica – 15th Edition – Index L-Z*, Chicago : Encyclopædia Britannica, 1989, p. 531.

professions are more esteemed [...]»¹. Dans ce passage, Besant fait état d'un élargissement du nombre des voies professionnelles comprises dans la notion de « professions », tout en signalant qu'il existe néanmoins une certaine hiérarchie, marquée à la fois par des critères d'ancienneté et de prestige. Les corps de métiers désignés plus haut comme « the three learned professions » deviennent donc ici « the old professions », et cette distinction d'ordre chronologique semble être la source directe d'un regain de prestige (« more esteemed »). L'origine d'une telle association des *professions* à la notion de prestige peut être retracée à partir de la parenté entre le verbe professer (« to profess ») et le substantif « profession ». En effet, le *Oxford Dictionary of English Etymology* signale que ce substantif, après avoir permis de désigner des ordres religieux, a été associé (suite à l'apparition des premières universités) à la fonction de professeur dans son acception la plus prestigieuse (équivalente à « professorship » en anglais contemporain) : « IV. 7. The function or office of a professor in a university or college. = PROFESSORSHIP, PROFESSORATE. Obs. » (*OED*, Vol. XII, 573) Cette acception du terme est d'ailleurs renforcée par la définition du terme connexe « professor » dans le même ouvrage : « public teacher of the highest rank in a faculty of learning² ».

Ce fondement d'un certain prestige sur la notion de savoir comme qualité supérieure nous paraît constituer la seconde caractéristique essentielle de la définition des *professions*. Il est clair que la maîtrise d'un certain savoir est au cœur de la description des *professions* faite par les dictionnaires, comme le montre la citation suivante : « III. 6. [...] A vocation in which a professed knowledge of some department of learning is used in its application to the affairs of others, or in the practice of an art founded upon it. » (*OED*, Vol. XII, 573) Ainsi, l'apposition de l'épithète « learned » au substantif « profession », dans la mention particulière « Applied spec. to the three learned professions of divinity, law and medicine [...] » (*OED*, Vol. XII, 573) permet-elle d'opérer une nette distinction basée sur l'érudition entre ces trois vocations et toute autre occupation.

Ce phénomène est tout aussi manifeste dans la définition de l'adjectif « professional » : « II. 5. That is trained and skilled in the theoretic and scientific parts of a trade, as distinct from its merely mechanical parts; that raises his trade to the dignity of a learned profession. » (*OED*, Vol. XII, 573) C'est bel et bien cette emphase sur la connaissance universitaire qui différencie les *professions* d'autres métiers désignés ici comme « trade » dans une mention complémentaire séparée du corps de la définition par un point virgule. On

¹Walter Besant, *Fifty Years Ago*, London: Chatto & Windus, 1888, p. 262. Citation reproduite par le *Oxford English Dictionary*, *op. cit.*, p. 573. Comme le titre de son ouvrage l'indique, Walter Besant se propose ici de commenter l'évolution des mœurs britanniques durant le demi-siècle qui sépare le couronnement de la reine Victoria (1838) de la fin de la décennie 1880.

²*The Oxford Dictionary of English Etymology*, *op. cit.*, p. 713.

notera également que cette mention introduit un élément nouveau : à l'ascendant académique décrit par la première partie de la définition, correspond un rayonnement accru. Si l'on reprend l'une des sections précédentes de cette définition, on y trouve une différenciation encore plus nette : « II. 3. engaged in one of the learned or skilled professions, or in a calling considered socially superior to a trade or handicraft. » (*OED*, Vol. XII, 573)

L'un des exemples illustrant cette section particulière de la définition nous apporte un élément de réponse quant à la justification ou l'origine de ce décalage : « Profession [...] in our country is expressly that kind of business which deals primarily with men as men, and is thus distinguished from a Trade, which provides for the external wants or occasions of men. » (*OED*, Vol. XII, 573) Selon cet extrait des *Lectures on the Education of the Middle Classes*¹ (1839) de Frederick Denison Maurice, le champ d'action des *professions* serait donc davantage lié aux préoccupations de l'esprit, faisant de leurs membres les agents d'un commerce affranchi du matérialisme, et donc plus noble que toute activité désignée par le nom « Trade ». Toujours d'après F. D. Maurice, leur maîtrise des savoirs permet donc aux *professions* de subvenir aux besoins, sinon de l'âme, de l'intériorité humaine en faisant commerce de leurs connaissances.

Mais c'est aussi l'expertise dans la mise en application de ces connaissances qui fait des *professions* un groupe aux qualités spécifiques. C'est cette expertise, véhiculée de manière répétée dans les définitions que nous avons étudiées par le substantif « skill » et l'adjectif associé « skilled », qui constitue la troisième caractéristique essentielle de la définition des *professions*. Cet attribut est mis en exergue dans l'amorce de la définition de ce terme consignée en « III. 6. » dans le *Oxford English Dictionary* : « The occupation which one professes to be skilled in and to follow. » (*OED*, Vol. XII, 573)

Il convient effectivement de distinguer les *professionals* des savants, qui œuvrent au développement des savoirs plus qu'à leur acquisition. Il apparaît manifeste dans les diverses entrées consultées que l'activité des *professionals* consiste strictement en l'application des savoirs, ce qui implique donc indirectement la nécessité première de maîtriser de tels savoirs. Ainsi, l'attribut principal des *professions* n'est pas tant de posséder la connaissance que d'en faire usage au profit de leurs semblables : « A vocation in which a professed knowledge of some department of learning or science is used in its application to the affairs of others. » (*OED*, Vol. XII, 573)

C'est donc en tant qu'experts plutôt qu'érudits que les *professionals* sont consultés par d'autres dans l'exercice de leur métier. De ce fait, il n'est pas étonnant de trouver l'adjectif « learned » associé à l'adjectif « skilled » dans la définition précise de « professional class » :

¹Cité par le *Oxford English Dictionary*, *op. cit.*, p. 573.

« A. 3.[...] members of the learned and skilled professions regarded collectively » (*OED*, Vol. XII, 573). Le lien entre les notions de connaissance et d'expertise est tel que ces adjectifs sont également employés comme s'ils avaient une valeur équivalente : « II. 3. Engaged in one of the learned or skilled professions » (*OED*, Vol. XII, 573). Ce statut d'expert serait donc à l'intersection de la théorie et de la pratique, dont la maîtrise conjointe devient l'apanage des *professions*. De même, cette description de l'excellence des *professionals* semble sanctionnée par la correspondance importante qui existe entre les adjectifs « competent » et « professional » et qui est mise en avant dans la définition du second : « II.4.d. adj. Reaching a standard or having the quality expected of a professional man or his work; competent in the manner of a professional. » (*OED*, Vol. XII, 573) Cette proximité sémantique est aussi signalée dans le *New Shorter Oxford English Dictionary*, qui présente le lien entre ces deux adjectifs comme une quasi-synonymie : « 1.d. adj. Having or showing the skill of a professional person, competent; worthy of a professional person. » (*NSOED*, Vol. II, 2368)

Il est donc manifeste que la définition des termes « profession » et « professional » fait état d'une habileté supérieure et en quelque sorte exclusive, qui confère aux *professionals* un statut d'expert leur permettant d'intervenir dans des domaines de compétences fermés à toute autre corporation. Mais ces définitions par exclusion, qui permettent d'isoler les spécificités des *professions*, d'en faire un groupe aux caractéristiques uniques, voire exceptionnelles car inaccessibles à d'autres, sont aussi le lieu d'une certaine contamination sémantique. Dans le cas présent, cette contamination s'opère de façon plus marquée du spécifique vers le générique. Nous avons en effet constaté que c'est la signification spécifique du substantif « profession » (et des termes connexes) qui empiète sur les usages plus génériques du terme et qui étend son influence vers d'autres champs sémantiques. De ce fait, dans le cadre des usages adjectivaux décrits plus haut, il apparaît que certains termes liés à la notion de « profession » échappent à leur usage spécifique pour infiltrer d'autres champs sémantiques aux connotations assez élogieuses.

À l'évidence, ce phénomène découle du caractère clairement laudatif du discours définitoire que nous venons d'illustrer. Car en plus d'être associés aux notions de connaissance et d'expertise, qui ne peuvent être que des attributs désirables pour un corps de métier, les *professionals* sont dépeints comme jouissant d'un statut social supérieur sinon élevé. Les marques de cette caractéristique particulière sont récurrentes dans de nombreuses sections des définitions étudiées. Reprenons par exemple la définition de « professional » du *Oxford English Dictionary* : « II.3. Engaged in one of the learned or skilled professions, or in a calling considered socially superior to a trade or handicraft. » (*OED*, Vol. XII, 573) Ici, l'ascendant social est présenté comme un critère alternatif au savoir et à l'expertise pour

reconnaître un membre des *professions*. De façon similaire, c'est bien une certaine respectabilité qui distingue « profession » et « trade » dans une des sections suivantes de cette même définition : « II. 5. [...] that raises his trade to the dignity of a learned profession. » (*OED*, Vol. XII, 573) Cette même question d'un statut social honorable comme signe distinctif revêt une place centrale dans le commentaire de Sir Walter Besant concernant l'évolution des *professions* au cours du dix-neuvième siècle, comme le montre cet extrait de son ouvrage *Fifty Years Ago* reproduit par le *Oxford English Dictionary* : « New professions have come into existence, and the old professions are more esteemed. It was formerly a poor and beggarly thing to belong to any other than the three learned professions¹. » Par ailleurs, sans pouvoir pour autant parler d'un discours véritablement orienté, on ne peut s'empêcher de remarquer que les définitions consultées mettent l'accent sur les occupations auxquelles les *professions* sont supérieures mais donnent peu de détails quant aux statuts qui les surclasseraient. Par conséquent, elles ne permettent pas d'apprécier avec précision la place des *professions* dans la société, quand bien même Walter Besant atteste une ascension sociale considérable des *professionals* : « There has been a great upward movement of the professional class² ». On trouve néanmoins quelques indications relatives au rang social occupé par les *professions* dans la section consacrée à l'expression « professional class ». Tout d'abord, l'existence d'une telle expression révèle qu'au statut professionnel particulier que confère l'appartenance à l'une des trois corporations en question, s'ajoute une cohésion sociale assez forte et assez perceptible de l'extérieur pour permettre aux *professionals* de constituer un ensemble à part entière pouvant être qualifié de « class ». Il semble pertinent de reproduire ici la mention spéciale du *Oxford English Dictionary* concernant l'usage de ce terme face à des notions plus rigides telles que « order » et « rank » : « I.4.a Largely superseding order. Freq. with modifying word expressing the ranking, as (in early use) higher, lower, (now more commonly) upper, middle, working. » (*OED*, Vol. III, 279) De plus, la distribution chronologique des exemples consignés dans cet ouvrage révèle le fait que l'usage des termes « order » et « rank » décline après la fin du dix-huitième siècle, alors qu'à partir de cette période, le terme de « class » utilisé pour désigner un statut social devient plus fréquent, ce qui révèle sa plus grande adéquation avec le contexte victorien³, malgré une première apparition dans cette acception de distinction sociale en 1577, toujours selon le *Oxford English Dictionary*. Par ailleurs, Walter Besant, dans le chapitre de son ouvrage intitulé « With the Middle-Class », semble déplorer le déclin de la notion de « rank » qui est encore en usage dans la décennie 1830 mais qui tombe en désuétude en fin de siècle, notamment pour

¹Walter Besant, *Fifty Years Ago*, *op. cit.*, p. 262.

²*Ibid.*, p. 262.

³Contexte dans lequel l'ascension sociale devient possible, rendant le terme « class », qui connote une certaine mobilité, plus adapté que le terme « rank », qui reste associé à l'idée d'une hiérarchie stricte et immuable.

ceux que ce dernier désigne comme « middle-class » : « The middle-class knew its own place, respected itself, made its own society for itself, and cheerfully accorded to rank its reverence due¹ ». À ce sujet, il convient de remarquer que l'entrée « professional class » consignée dans le *Oxford English Dictionary* est systématiquement présentée sous la forme qui suit : « professional (middle) class » (*OED*, Vol. XII, 573) ; (*NSOED*, Vol.II, 2368). Cette parenthèse évoque une étroite correspondance entre les adjectifs « professional » et « middle » en position d'épithète du nom « class », comme si la présence de l'un sous-entendait la présence de l'autre. Dans une certaine mesure, une telle correspondance fait écho à l'intitulé des conférences de Frederick Denison Maurice *Lectures on the Education of the Middle Classes*, dans lesquelles ce dernier prend soin de définir le fondement de la supériorité morale des *professions*. Il est à noter cependant que là où F. D. Maurice, qui écrit en tant qu'observateur contemporain, fait usage du pluriel pour désigner les classes moyennes, les rédacteurs du *Oxford English Dictionary*, observateurs modernes, font usage du singulier. Relié à l'emploi des parenthèses, ce singulier suggère que les expressions « middle class » et « professional class » peuvent renvoyer à un seul et même signifié, alors même que le titre de la série de conférences de F. D. Maurice semble sous-entendre l'inverse car son emploi du pluriel indique que la notion de « middle classes » consiste en un agrégat de classes plus ou moins distinctes. Cet apparente contradiction au sein même du discours définitoire présenté par le *Oxford English Dictionary* est quelque peu clarifiée par un exemple tiré de l'ouvrage *Edward VII: Prince and King*, rédigé par Giles St. Aubyn et publié en 1979. On peut y lire : « Gibbs had been brought up as a member of the professional Middle Class. » (*OED*, Vol XII. 573) Mise en évidence par l'emploi des majuscules, l'apposition de l'adjectif « professional » au nom composé « Middle Class » nous montre bien que « professional Middle Class » ne peut être qu'un sous-ensemble de la classe plus large « Middle Class ».

Ainsi, s'il apparaît que les *professions* sont intimement liées à la notion de classes moyennes, il semble approprié de mettre en question la relation d'interdépendance entre ces deux concepts qui transparaît à l'étude des dictionnaires. Il conviendra d'abord de se demander dans quelle mesure et pour quelles raisons, durant les périodes victorienne et édouardienne au moins, la définition sociale des *professions* est indissociable de la notion de « middle class ». Ensuite, il s'agira d'apprécier si les *professions* correspondent à une fraction conséquente ou minime de ces classes moyennes. Nous chercherons également à déterminer quelle place elles occupent au sein de cette variété de statuts qui composent les classes moyennes et s'il existe une hiérarchie entre elles (comme le suggère l'usage du champ sémantique de la supériorité dans les définitions que nous avons examinées au préalable).

¹Walter Besant, *Fifty Years Ago*, *op. cit.*, p. 86.

2) *Professions et middle class*

Pour commencer, il semble pertinent de signaler que l'étude des données historiographiques concernant les classes moyennes durant l'ère victorienne nous confronte à un premier paradoxe. La grande majorité des historiens s'entend sur l'importance des classes moyennes au sein de la société victorienne, qui voit leur avènement ; néanmoins, lorsqu'il s'agit d'identifier précisément ces classes moyennes, les divergences sont nombreuses et les critères sélectionnés se révèlent parfois contradictoires. Cette irrésolution dans la délimitation des classes moyennes peut-être illustrée par ce commentaire issu de *The English Middle Class*, publié en 1917 par Richard Henry Gretton et concernant la dénomination de « middle class » elle-même :

The term implies social distinctions; and these are of all distinctions the least permanent. It has, moreover, an inherent vagueness; the very name "Middle Class" suggests a stratum of society which, though obviously in existence, and calling for a descriptive label, was so lacking in marked characteristics or qualities that it could only be described as lying between two other classes¹.

Cette citation, tirée de l'introduction intitulée « Definition of the Middle Class », montre à quel point cette notion se révèle insaisissable pour qui cherche à la circonscrire. C'est fort de ce constat que R. H. Gretton ouvre son introduction, en justifiant son contournement, son refus de l'acte définitoire : « There are few subjects upon which it would be less justifiable to enter without an attempt at definition than the subject of the English Middle Class. It need hardly be added that there are few in which definition is more difficult². » R. H. Gretton attribue cet obstacle initial à la caractérisation d'une classe moyenne au fait que cette dernière ne peut être désignée en elle-même, mais seulement dans le cadre de son rapport avec d'autres classes sociales. Selon cette introduction, l'unique attribut clairement identifiable de la classe moyenne est son statut intermédiaire. Les classes moyennes constitueraient donc un entre-deux, un espace liminaire qui n'aurait de sens qu'en tant que tel. Dans ce cas, on est assuré que l'on a affaire dans un contexte donné au concept de « middle class » seulement s'il ne s'agit ni de « working class » ni de « upper class », mais d'une troisième notion à l'intersection des deux premières. Les classes moyennes sont donc marquées, pour Gretton, par leur caractère indéterminé, qui ne permet de discerner leur existence qu'en vertu de leur incompatibilité avec d'autres modèles sociaux bien définis.

¹ Richard H. Gretton, *The English Middle Class*, Charleston: BiblioBaazar, 2010 (1917), p. 1.

²*Ibid.*, p. 1.

Au contraire, Roger Scruton considère cette position intermédiaire non pas comme une propriété secondaire dont il faudrait se satisfaire, mais comme l'attribut constitutif de cette classe sociale. Voici la définition que ce dernier donne de cette sphère sociale si particulière : « a fluid and resilient barrier – a buffer zone – at the centre of social conflicts¹ ». D'après Scruton, les classes moyennes font donc office d'espace tampon, dont la qualité principale serait l'élasticité : « this elastic middle region² ». C'est donc une place centrale plutôt qu'intermédiaire que les classes moyennes occupent, et leur apparente indétermination ne serait que le résultat de cette élasticité, de cette capacité à se fondre, dans leurs parties liminaires au moins, avec les couches supérieures et inférieures de la société. Une telle flexibilité laisse entendre que les classes moyennes sont caractérisées par une identité fluctuante, marquée par une certaine mobilité sociale.

Par ailleurs, si cet entre-deux ne peut être défini de façon satisfaisante à partir de son rapport à d'autres classes sociales, il existe en son sein même une grande diversité des statuts, qui semblent quant à eux assez bien définis pour permettre aux historiens de parler d'une certaine hiérarchisation. F. M. L. Thompson décrit celle-ci comme une stratification sociale complexe : « layer upon layer of subclasses, keenly aware of their subtle grades of distinction³ ». Malgré cette abondance de sous-groupes et sous-catégories, Richard Trainor, dans sa contribution au *Cambridge Urban History of Britain* intitulée « The middle class », identifie des correspondances et des différences assez nettes pour délimiter trois grandes catégories bien distinctes, qu'il désigne comme « upper middle class », « middle middle class » et « lower middle class ». Nous nous intéresserons plus particulièrement aux concepts de « middle middle class » et « upper middle class », car selon la classification établie par R. Trainor, c'est dans ces sphères qu'évoluent les *professions*. En effet, ce dernier considère que la couche inférieure est composée de « white-collar employees and small (but employing) retailers and craftsmen⁴ », que la couche médiane consiste en un ensemble varié de « middling manufacturers, managers, and substantial dealers and professionals⁵ » et que la couche supérieure est constituée de « large industrialists and other leading business and professional people⁶ ». Il semble donc que les *professionals*, dans l'ensemble, occupent une place assez privilégiée dans cette hiérarchie.

¹Roger Scruton, *England: An Elegy*, London: Chatto & Windus, 2000, p. 150.

²*Ibid.*, p. 150.

³Francis M. L. Thompson, *The Rise of Respectable Society: A Social History of Victorian Britain, 1830-1900*, Cambridge (Massachusetts): Harvard university Press, 1988, p. 173. Cité par Richard Trainor, « The middle class » in Martin Daunton (ed), *The Cambridge Urban History of Britain – Volume III – 1840-1950*, Cambridge: Cambridge University Press, 2001, p. 687.

⁴Richard Trainor, « The middle class », *op. cit.*, p. 686.

⁵*Ibid.*, p. 686.

⁶*Ibid.*, p. 686.

Toutefois, on observera que les *professionals* ne forment pas un groupe homogène, que l'on pourrait cantonner strictement à l'une ou l'autre des catégories mises en évidence plus haut. Il apparaît que le placement des adjectifs choisis par Trainor, associé à l'emploi répété de la conjonction de coordination « and », créent une certaine ambiguïté sémantique quant à la distribution des adjectifs « substantial » et « leading ». On peut penser qu'une telle ambiguïté est à l'origine de la scission des *professionals* entre les strates médianes et supérieures des classes moyennes. Cette catégorisation double peut résulter d'une réussite sociale variable de ces derniers, mais aussi de disparités parfois considérables pour ce qui est des revenus et du rayonnement social assurés par les diverses occupations liées aux *professions*. Une telle diversité des situations sociales des *professionals* peut être illustrée par les travaux de Eric J. Hobsbawm, qui met à la disposition du lecteur les données statistiques liées à l'impôt sur le revenu pour l'année fiscale 1865-1866 : « the 15.000 doctors, the 12.000 solicitors and 3.500 barristers, the 7.000 architects and 5.000 civil engineers [...] under Schedule D for income tax (profits of business, the professions and investments: £1.000-5.000 a year¹) ». Il est important de remarquer que les revenus décrits ici, malgré le fait qu'ils soient réunis au sein d'une même catégorie, varient selon un rapport de un à cinq. De telles disparités reflètent une caractéristique plus générale des classes moyennes, qui forment un ensemble très hétérogène, comme le rappelle F.M.L. Thompson :

The range of incomes of these layers stretched all the way from the bare competence of the clerks, small shopkeepers, and schoolteachers of the lower middle class, struggling to keep up genteel appearances and often not able to afford a domestic servant, up to very wealthy families with three or four indoor servants and maybe an outdoor staff as well looking after the garden and the private carriage².

Si les *professions* appartiennent clairement aux strates centrales et supérieures des classes moyennes, on peut se demander si elles sont représentatives de cet ensemble en termes de proportion. Richard Trainor distingue deux tendances concernant l'évolution démographique de cette classe sociale. Il évoque d'abord une croissance démographique générale : « in combination with various types of qualitative evidence the occupational data demonstrate the existence of a diverse and increasingly numerous middle class³ ». Cette première tendance semble confirmée par les données chiffrées présentées par Eric Hobsbawm : « Their [The middle classes'] numbers, it is true, increased very substantially

¹Eric J. Hobsbawm, *Industry and Empire: from 1750 to the present day*, Harmondsworth: Penguin, 1983 (1968), pp. 156-157.

²Francis M. L. Thompson, *The Rise of Respectable Society: A Social History of Victorian Britain, 1830-1900*, *op. cit.*, p. 173.

³Richard Trainor, « The middle class », *op. cit.*, p. 677.

from 900.000 in 1851 to 1.4 million in 1871, almost their maximum¹. » Cependant, Trainor signale également une répartition inégale des poids démographiques entre les trois sous-classes déjà mentionnées : « The urban, like the national, middle class was shaped like a pyramid: the lower middle class was always by far the most numerous of the three categories; this predominance probably increased as the numbers of white-collar employees swelled from 1870². » Ainsi, il s'avère que les *professionals* constituent vraisemblablement une fraction minime des classes moyennes, puisqu'ils appartiennent aux catégories identifiées par Richard Trainor comme les plus élevées socialement mais aussi les moins nombreuses au sein des classes moyennes. De même, E. J. Hobsbawm parle de « relatively small community³ » lorsqu'il décrit les membres de ce qui pour lui représente le noyau dur de la classe moyenne. Cette population restreinte est désignée en ces termes : « self-satisfied observers might talk of mid-Victorian Britain as a middle-class nation, but in fact the genuine middle class was not large⁴ ». Cette « genuine middle class » – « véritable », ou « authentique », pour ne pas dire « vraie » classe moyenne – correspond à la catégorie mise en évidence sous l'intitulé « Schedule D (profits of business, the professions and investments⁵) » qui exclut la « lower middle class » et revient aux « middle middle class » et « upper middle class » définies par Richard Trainor. Ce dernier fait d'ailleurs état d'une distinction similaire, mais l'exprime en d'autres termes. Il parle quant à lui de « “solid” middle class, that is its upper and middle strata⁶ ».

Les remarques de Trainor et de Hobsbawm nous permettent donc de conclure que les couches médianes et supérieures de la classe moyenne sont aussi les plus stables. Cette stabilité a permis d'associer de façon durable leurs composantes, dont les *professions*, au concept de classe moyenne. De plus, il apparaît que les *professions* peuvent être considérées comme l'une des composantes les plus clairement identifiables, tant en termes de nombre que de dénomination, dans la liste des occupations correspondant à la « genuine middle class » isolée par Eric Hobsbawm :

This relatively small community would include the 17.000-odd merchants and bankers, the 1.700-odd 'ship-owners', the unknown number of factory and mine owners, most of the 15.000 doctors, the 12.000 solicitors and 3.500 barristers, the 7.000 architects and 5.000 civil engineers⁷.

¹Eric J. Hobsbawm, *Industry and Empire: from 1750 to the present day*, op. cit., p. 157.

²Richard Trainor, « The middle class », op. cit., p. 687.

³Eric J. Hobsbawm, *Industry and Empire: from 1750 to the present day*, op. cit., p. 156.

⁴*Ibid.*, p. 156.

⁵*Ibid.*, p. 157.

⁶Richard Trainor, « The middle class », op. cit., p. 687.

⁷Eric J. Hobsbawm, *Industry and Empire: from 1750 to the present day*, op. cit., pp. 156-157.

Par conséquent, bien que l'on ne puisse pas dire que les *professions* sont représentatives des classes moyennes en termes purement démographiques, elles semblent être l'un des fers de lance de la représentation sociale d'une classe moyenne trop diverse et trop changeante pour être désignée dans son ensemble. Ce phénomène peut expliquer l'insistance sur la correspondance entre *professions et middle class* que nous avons observée dans les définitions du *Oxford English Dictionary*. Cependant, même si les *professions* paraissent être une catégorie constante des classes moyennes, il faut souligner que cet espace social reste un espace tampon. De ce fait, nous avons pu voir que la diversité des statuts assimilables aux classes moyennes résulte en partie d'une certaine instabilité. Pour Richard Trainor, cette instabilité touche notamment la « lower middle class » : « Yet, even with adverse changes in income tax from 1914, the upper middle class stayed well off – and numerous in absolute terms [...]. Meanwhile, the situation of the lower middle class remained perilous¹. » À l'inverse Roger Scruton décèle une instabilité similaire bien que plus difficilement observable dans le cadre de la démarcation entre « upper middle class » et « upper class » :

It was not only titles that were subject to primogeniture: land, property and expectations were also passed from father to the eldest son. Hence English society abounded in younger sons who entered life as Mr., who enjoyed no great wealth or landed property, and whose sole marks of distinction from the surrounding middle classes lay in accent and style. Since the last two could be copied, and were copied, by those with social aspirations, the boundary between the upper and the middle classes was almost impossible to discern².

Cette affirmation trouve un écho certain dans diverses représentations littéraires de la société victorienne, dont l'exemple suivant, qui illustre la définition de l'adjectif « professional » dans le *Oxford English Dictionary* : « Sometimes there was a party consisting of professional people from Brading, with a sprinkling of the smaller county gentry. » (*OED*, Vol. XII, p.573) Cette description d'un événement social à l'échelle locale par Mary Elizabeth Braddon dans les pages de sa nouvelle « *The Zoophyte's Revenge* » (1871) montre bien que les *professionals* côtoient leurs supérieurs hors de la sphère professionnelle, de façon ponctuelle au moins. On trouve une représentation similaire des relations entre les *professionals* et la *gentry* dans la nouvelle de Wilkie Collins « *The Family Secret* » (1856), qui met en scène le décalage entre deux frères ayant embrassé la profession médicale. L'un devient un médecin de campagne réputé et prospère mais l'autre, aux qualités sociales moins développées, demeure l'obscur assistant du premier. Cette disparité au niveau professionnel se traduit par un

¹Richard Trainor, « The middle class », *op. cit.*, p. 687.

²Roger Scruton, *England: An Elegy*, *op. cit.*, p. 153.

rayonnement social bien moindre pour le second : « When his brother and his sister-in-law went out to dine with the county gentry, it never entered his head to feel disappointed at being left unnoticed at home¹. »

Ces deux extraits semblent confirmer le point de vue de Roger Scruton, qui considère que les classes moyennes sont un espace tampon tant dans leurs marges supérieures que dans leurs marges inférieures. En effet, ces passages montrent que dans la représentation littéraire, les *professionals* sont admis, fut-ce temporairement, dans la sphère réservée à la *gentry* et à ceux qui font preuve de *gentility*. Mais cette apparente proximité avec la *gentry* fait-elle des *professionals* des *gentlemen* ?

3) *Professionals et gentlemen*

Un tel soulignement des relations de familiarité entre les franges supérieures des classes moyennes et les élites est rejetée par Lauren Goodland pour qui la notion de *gentleman* a une fonction politique particulière. Selon cette dernière, cette notion est un moyen pour les élites de la *gentry* et de l'aristocratie de se démarquer très ostensiblement des classes moyennes, en leur refusant tout simplement l'accès à ce statut difficilement définissable. Dans son ouvrage intitulé *Victorian literature and the Victorian State: Character and Governance in a Liberal Society*, elle définit le statut de *gentleman* :

The gentleman's aura was predicated on quasi-feudal appeals to social hierarchy. In the mid-Victorian period these traditional credentials were deliberately modernized, rationalized and improved, through, for example, civil service, public school and university reform. What defined the gentleman was therefore both rationalized and empirical (the predictable outcome of an elite education), and thoroughly mystified (an indefinable tone ambiguously derived from blood, breeding, or both). In this fashion, the character of the British gentleman became a powerful descriptive basis for a myth of disinterested governance by an oxbridge elite, a crucial means by which upper-class and aristocratic power was maintained².

Les *professionals* ne peuvent donc prétendre *stricto sensu* au statut de *gentleman* selon cette définition³, notamment du fait de leurs origines sociales. Cependant, ils côtoient la *gentry* de façon ponctuelle dans la sphère des loisirs (sans pour autant être leurs égaux) et ils sont

¹Wilkie Collins, « The Family Secret » in *The Queen of Hearts*, Fairfield: First World Library, 2005 (1859), p. 81.

²Lauren Goodland, *Victorian literature and the Victorian State: Character and Governance in a Liberal Society*, Baltimore: Johns Hopkins University Press, 2003, p. 26.

³Sauf pour ce qui est des hommes d'église et des officiers, qui sont traditionnellement considérés comme « gentlemen by profession ».

amenés, dans la sphère professionnelle, en tant qu'ecclésiastiques ou avocats confidents des puissants, ou en tant que médecins, à partager les secrets des familles aristocratiques¹. De plus, leur éducation approfondie, souvent acquise au sein d'une université, et la discrétion exigée d'eux dans l'exercice de leurs fonctions font qu'ils ont « quelque chose » du *gentleman*, au moins dans son acception présentée comme rationalisée (« rationalized ») de la définition présentée par Lauren Goodland.

Pour illustrer notre propos, prenons l'exemple des relations entre la famille Verinder et les divers *professionals* qui interviennent dans le cadre du vol du diamant de Miss Rachel Verinder, qui est au centre du roman *The Moonstone* (1868). Il est manifeste que les trois personnages de Sergeant Cuff, Mr. Bruff et Mr. Candy jouissent d'une influence non négligeable sur les affaires de Lady Verinder, et que cette influence leur est accordée en reconnaissance des qualités sociales mais aussi morales afférentes à leur statut. Pour commencer, il faut signaler que le détective Sergeant Cuff, qui n'est pas un *professional*, semble avoir un statut équivalent du fait de son prestige, de son expertise et de sa discrétion. Ce dernier exerce, au début de l'intrigue tout au moins, une grande autorité découlant de la confiance placée en lui par ses employeurs. Ensuite, l'avocat Mr. Bruff joue un rôle moral et institutionnel dans la découverte de la vérité, puisqu'il est le témoin agréé de l'expérience qui fait la lumière sur les circonstances de la disparition du diamant. Quant au médecin prospère Mr. Candy, ce dernier se permet, sans s'inquiéter d'éventuelles barrières dues à une différence de statut social, de mettre en place une farce destinée à prouver l'efficacité de la médecine moderne à Franklin Blake, suite à une discussion houleuse entre ce médecin le jeune *gentleman*. On peut donc dire que ces trois *professionals* interagissent avec les *gentlemen* présents quasiment en égaux, dans la mesure où leurs fonctions leur confèrent une influence sur des aspects cruciaux de la vie sociale des élites. S'ils ne sont pas des *gentlemen* de par leur origine sociale, ils tendent vers ce statut social grâce au prestige et à l'association avec les élites que leur assure leur statut professionnel.

Mais le rapprochement des définitions de *professional* et de *gentleman* comporte son lot de difficultés, car si nous tenterons de mettre en évidence le fait que les *professionals* dans leur majorité peuvent prétendre, à la fin du dix-neuvième siècle au moins, au titre de *gentleman*, cette notion reste particulièrement évasive. Nous chercherons toutefois à montrer que cette opacité de la définition d'un *gentleman*, loin d'être un obstacle, a été un facteur favorable à l'accès des *professionals* au titre de *gentleman*, dont l'obtention est pour eux une gageure sociale mais aussi un atout non négligeable dans la mise en place de discours de

¹Voir à ce sujet William J. Reader, *Professional Men: The Rise of the Professional Classes in Nineteenth-Century England*, London: Weidenfeld and Nicolson, 1966, p. 69.

pouvoir, notamment du fait des qualités morales et intellectuelles associées de façon inhérente à un tel statut. Il semble par ailleurs qu'un lien étroit existe entre le discours social des classes moyennes et un certain discours littéraire, faisant tous deux évoluer la notion de *gentleman*, comme l'écrit Robin Gilmour dans l'introduction de son ouvrage *The Idea of The Gentleman in the Victorian Novel* : « The literary image of the gentleman, then, is intimately related to the historical evolution and ambitions of the English middle classes¹. »

En effet, cette notion est au cœur des préoccupations sociales des Victoriens car elle constitue un repère de rang que l'on considère comme stable dans une société en perpétuelle mutation. Ainsi, au début du siècle du moins, les critères qui permettent d'accéder au titre de *gentleman* sont assez clairs : on en distingue principalement deux. Il y a d'abord le « gentleman by right », défini comme « the man of noble birth, or of good family² », qui prétend à ce titre de par son hérédité, mais qui doit néanmoins s'en montrer digne, car tous s'accordent à dire qu'un homme bien né n'est pas toujours un *gentleman* accompli : « Birth was significant in so far as the man of family and liberal education would have greater opportunity for acquiring gentle manners and practising gentle behaviour, but every courtesy writer agreed that birth alone could not make the complete gentleman³. » On a ensuite le « gentleman by profession », qui désigne de façon exclusive (au début du siècle) les membres du clergé de l'Église anglicane, les officiers et autres dignitaires militaires ainsi que les *Members of Parliament*. Ce phénomène peut être illustré par l'exemple suivant, présenté par le *Oxford English Dictionary* : « The Captain looks upon himself, in the military capacity, as a gentleman by his profession⁴. » (*OED*, Vol.XII. p.573) Il est clair que ces deux critères excluent radicalement deux des trois *professions*, même si l'idée de « gentleman by profession » paraît offrir plus de prise aux hommes de loi et aux médecins, qui sont issus de corporations à l'importance et à l'influence croissantes. Il faut par contre noter que cette restriction des voies d'accès au statut de *gentleman*, qui est effective au début de l'ère victorienne au moins, entre en tension avec des définitions plus anciennes de ce statut, qui quant à elles semblent permettre aux *professionals* d'être désignés comme *gentlemen*. À ce sujet, Philip Mason se réfère à une définition particulière, émise au seizième siècle par l'ecclésiastique William Harrison, dans son ouvrage *Description of England* (1577) :

Whosoever studieth the laws of the realm, whoso abideth in the university (giving his mind to his book), or professeth physic and the liberal sciences, [...] can live without manual labour and thereto is able and will bear the port, charge and countenance of a

¹Robin Gilmour, *The Idea of the Gentleman in the Victorian Novel*, London: George Allen and Unwin, 1981, p. 11.

²*Ibid.*, p. 3.

³*Ibid.*, p. 4.

⁴Cet extrait est tiré de *The Beggar's Opera* (1728) de John Gay. Il est intéressant de noter que cette réplique est issue d'une œuvre satirique.

gentleman, [...] be called master, which is the title that men give to esquires and gentlemen, and reputed for a gentleman ever after¹.

Une telle définition fait de la formation et de l'éducation les critères principaux qui peuvent permettre à un homme n'étant pas issu de la noblesse de s'élever socialement et de devenir un *gentleman*, pourvu que ce dernier réponde aux critères d'admission dans les universités². Si la définition de Harrison n'est pas vraiment compatible avec l'acception du terme *gentleman* en vigueur au début du règne de Victoria (et héritée du dix-huitième siècle et de la Régence), elle semble s'accorder en tous points avec la transformation de ce statut qui intervient durant les décennies 1850 et 1860. Cette modification progressive de ce qui fait un *gentleman* est à relier notamment aux mouvements de réforme concernant les *public schools* et le mode de recrutement pour le *Civil Service*, selon Robin Gilmour :

The drive for professional status and recognition, the challenge to patronage, the campaign for Civil Service reform, the re-examination of the old public schools: these were all linked developments in which the traditional understanding of the gentleman's role and possible occupations, although not his social prestige, was being questioned³.

Ainsi, suite à la publication du *Report on the Organisation of the Permanent Civil Service* par Sir Stafford Northcote et Sir Charles Edward Trevelyan en 1854, des concours de recrutement ouverts et un système de promotion au mérite remplacent peu à peu l'ancien système de *patronage*, qui assurait ces fonctions souvent avantageuses aux fils cadets des familles aristocratiques ou bien aux protégés de ces dernières. Ce système de *patronage* est d'ailleurs abondamment illustré dans la littérature du début du siècle, avec par exemple le personnage de Mr. Collins, homme d'église extraordinairement pompeux élevé au rang de *rector* par Lady Catherine de Bourgh et dont la sycophanterie est l'un des ressorts comiques majeurs du roman *Pride and Prejudice* publié en 1813 par Jane Austen. Par ailleurs, cet élargissement des élites dirigeantes, qui dans un empire en constante expansion revêtent une importance capitale, appelle également un renouveau des normes éducatives pratiquées par les établissements responsables de la formation de ces élites, c'est à dire les *public schools*. De ce fait, de nouvelles écoles sont créées, dont les programmes sont adaptés au nouveau contexte de compétition scolaire puis universitaire et dont les politiques d'admission deviennent moins sélectives pour ce qui est de l'origine sociale. On peut donc dire qu'au cours de ces deux

¹Cité dans Philip Mason, *The English Gentleman: The Rise and Fall of an Ideal*, London: Pimlico Edition, 1993 (1982), p. 26.

²Il faut néanmoins rappeler que la définition de William Harrison n'ouvre pas véritablement le statut de *gentleman* à quiconque possède les moyens intellectuels et financiers nécessaires à l'admission dans une université, puisque les non-conformistes n'ont pas accès aux universités à l'époque où ce dernier écrit. Par ailleurs, cette définition met également à l'écart les *professions* qui ne sont pas régies par un *college* spécifique.

³Robin Gilmour, *The Idea of the Gentleman in the Victorian Novel*, *op. cit.*, p. 93.

décennies, une partie non négligeable du système de formation et de perpétuation des élites est progressivement ouverte aux franges supérieures des classes moyennes, dont de nombreux *professionals* (et leurs enfants) font partie. Certaines *professions* voient d'ailleurs, dès la fin de la décennie 1850, leur légitimité renforcée par la stabilisation d'un système d'entrée ou de recrutement défini par la loi et soumis à l'autorité d'institutions indépendantes. On citera par exemple la création du *General Medical Council*, sanctionnée par le *Medical Act* de 1858, qui entérine la vision d'une *profession* comme une institution soudée et soumise au contrôle de ses membres, comme l'affirme W. J. Reader :

“[The Medical Act] went a long way towards establishing the approved pattern of a Victorian profession, whether in medicine or in any other occupation that aspired to equal dignity”; namely, licence by examination, and registration by a professional body with powers of expulsion backed up by legislation¹.

Les changements initiés par ces réformes aboutissent à la fin du siècle à une définition consensuelle du *gentleman* dont la caractéristique constitutive serait son éducation : « By the last quarter of the nineteenth century, it was almost universally accepted that a traditional liberal education at a reputable public school should qualify a man as a gentleman, whatever his father's origins or occupation². » Pour être considéré comme un *gentleman*, il faut donc avoir étudié au sein d'une *public school*, qui n'apporte pas seulement une préparation sur le plan intellectuel, mais qui forge le caractère et inculque les bonnes manières. Il faut également remarquer que ce nouveau critère unique permet aux parents d'assurer un rayonnement social accru à leurs enfants pourvu qu'ils parviennent à inscrire ces derniers dans l'un des établissements considérés comme *public school*, et notamment dans l'une des écoles nouvellement fondées, dont la politique est décrite comme suit par Robin Gilmour : « The purpose of the new public schools was to [...] mak[e] membership of the public school community, and not 'ancestry', the agreed criterion of gentlemanliness³. »

En conséquence, si au début de l'ère victorienne, les *professionals* tels que les médecins et les avocats ne sont pas des *gentlemen*, contrairement aux hommes d'église (appartenant à l'Église anglicane), ce statut leur est rendu accessible quelques décennies plus tard grâce à cette prévalence donnée à l'éducation comme voie d'accès privilégiée au statut de *gentleman*. Par ailleurs, cette centralité de l'éducation introduit la notion du devenir, qui est cruciale dans la mise en place des discours de pouvoir des *professions*. En effet, si le statut de *professional* était le gage d'un certain prestige lié à une réussite sociale et financière avant la

¹Cité par Robin Gilmour, *The Idea of the Gentleman in the Victorian Novel*, op. cit., p. 93.

²*Ibid.*, p. 8.

³*Ibid.*, p. 96.

décennie 1850, il devient plus tard la marque d'une grande réussite sociale sanctionnée par l'inclusion des *professionals*, ou de leurs enfants (dont le bon parcours éducatif peut être assuré par des moyens financiers), au sein des élites portant le titre de *gentlemen*. Dès lors, être admis au sein d'une *profession*, ou tout au moins au sein d'une des grandes *professions* (corps médical, barreau, Église anglicane), équivaut à devenir un *gentleman*, et donc à faire partie de l'élite de l'Empire britannique, une élite qui se trouve ainsi considérablement élargie. Cette association des *professions* avec les élites est observable de façon très claire dans le *Sermon on Gentlemanly Manners* extrait des *Sermons to Boys at Radley School* publiés en 1859 par William Sewell, qui considère l'occupation du père comme la source du statut du fils et inclut de ce fait les *professions* dans les élites :

And in England the term gentleman is generally given to all those who are in those positions of society, in which they are trusted with power and authority, and are required to exercise the higher faculties of nature, in influencing, guiding, and benefiting others. And now you can see that in this sense the term gentleman is applicable to every one of you. You are all the sons of gentlemen, of persons who, at least, are in liberal, respected professions or occupations. This place is not intended for any others¹.

On remarquera que cette date de 1859 correspond également à la publication de *Self-Help* par Samuel Smiles, qui place la notion du devenir au centre de ses travaux. Il est à noter que dans son développement de l'idée du *self-made man*, Smiles consacre au moins deux chapitres aux notions que nous avons évoquées, c'est à dire l'éducation comme moyen de s'élever personnellement ou socialement et la notion de *gentleman*, et les examine respectivement dans les chapitres *XI. Self-Culture – Facilities and Difficulties* et *XIII. Character – The True Gentleman*. On pourrait parler ici de « self-made gentleman² », terme que nous empruntons à Philip Mason, et qui correspond assez bien au parcours des *professionals* tout au long du dix-neuvième siècle, malgré leur appartenance à la classe moyenne plutôt qu'aux classes populaires auxquelles Samuel Smiles s'adresse dans son ouvrage. En effet, il ne faut pas oublier que certains *professionals* étaient issus de la frange inférieure des classes moyennes et qu'il existait quelques alternatives au circuit des grandes universités anglaises pour l'obtention des diplômes requis pour intégrer les *professions*, comme par exemple les universités écossaises³, qui étaient plus accessibles et dispensaient une formation reconnue par certaines des institutions régissant les *professions*. Il n'était donc pas particulièrement rare

¹Cité par Robin Gilmour, *The Idea of the Gentleman in the Victorian Novel*, op. cit., p. 89.

²Philip Mason, *The English Gentleman: The Rise and Fall of an Ideal*, op. cit., p. 27.

³Voir William F. Bynum : « By the 1750s, however, the Scottish universities had replaced the Dutch as the favorite destination for aspiring students without the desire, money, religion, or connections to get into Oxbridge. » William F. Bynum, *Science and the Practice of Medicine in the Nineteenth Century*, Cambridge: Cambridge University Press, 1994, pp. 3-4.

dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle que de jeunes hommes issus de la « lower middle class » accèdent au statut de *gentleman* grâce à leur réussite aux examens d'entrée au barreau ou au sein du corps médical. C'est par exemple le cas d'Arthur Conan Doyle, qui était le fils d'un petit employé de l'*Office of Works* d'Édimbourg, mais qui fut encouragé à fréquenter l'université d'Édimbourg et y obtint les diplômes nécessaires à une carrière médicale.

Cependant, l'accès à une *profession* n'est pas systématiquement synonyme d'accès au titre de *gentleman*, comme le signale Robin Gilmour :

Thus, while gentlemanly status offered respectability and independence within the traditional social hierarchy, at the same time it challenged the dignity of the work which made the new industrial society possible. [...] It is the central thread in the long struggle for professional status on the part of new social groups, and it helps to explain why some groups, like the doctors and civil servants, succeeded, and others, like the more utilitarian engineers, failed¹.

Certaines corporations acquièrent donc assez de reconnaissance sociale pour faire de leur métier une occupation digne d'un *gentleman*, alors que d'autres, malgré des caractéristiques similaires, restent exclues de ce processus d'ascension sociale. Il existe donc de grandes disparités en termes de prestige au sein même des *professions*, notamment du fait d'une visibilité sociale variable selon les corporations. Ce sont ces disparités liées au rayonnement social, leurs causes et leurs conséquences que nous allons maintenant examiner.

II. Visibilité sociale

1) Un rayonnement social inégal et en constante évolution

Pour Richard Trainor, les classes moyennes, dont sont issues les *professions*, bénéficient d'une visibilité sociale accrue du fait de leur grande implication dans les affaires publiques, notamment dans les centres urbains de moyenne et de grande importance. Dans son chapitre intitulé « The Middle-Class Role in Urban Elites », ce dernier circonscrit précisément le rôle de la « middle middle class » au sein de la sphère publique :

For less well-off members of the urban middle class, elite service could bring prominence and respect. Thus in Bolton the people who mattered were civic leaders, the clergy, doctors, leading industrialists, employers. For the main leadership posts, such factors

¹ Robin Gilmour, *The Idea of the Gentleman in the Victorian Novel*, op. cit., p. 7.

operated most effectively, notably in London, on the middle middle class – especially professionals – who could more realistically aspire to fame than all but the most energetic and charismatic members of the lower middle class. The latter, also, had to cope with the consensus, particularly strong in the mid-nineteenth century, that wealth and social standing were required for public service¹.

C'est donc une part active que de nombreux *professionals* prennent dans la vie publique des villes où ils exercent. Ces activités leur garantissent une grande reconnaissance sociale qui peut aller, selon l'effet proche de la gradation employé par Trainor, de « prominence » à « fame », tout en augmentant de façon certaine leur respectabilité. Mais les *professionals* sont-ils visibles seulement en tant que membres opulents et donc influents de la société ? Quelle est leur visibilité sociale dans leur activité strictement professionnelle, en tant que corps de métier ? Pour répondre à cette question, il faut tout d'abord préciser qu'en plus du découpage traditionnel en trois grandes *professions*, chaque *profession* elle-même réunit évidemment plusieurs métiers, et la considération sociale dont chacun bénéficie peut varier.

Commençons avec le corps médical, qui se compose de trois groupes distincts selon William F. Bynum : « The recognized medical “professions”: physicians, surgeons, and apothecaries². » Il existe entre ces trois occupations de grandes disparités de rayonnement social, dues non seulement à la nature de l'activité elle-même, mais aussi à la formation requise et au champ de compétences maîtrisé. Les plus élevés socialement, au début du dix-neuvième siècle au moins, sont sans nul doute les *physicians*, qui sont diplômés d'une université (exclusivement Oxford ou Cambridge jusque dans les premières décennies du dix-huitième siècle, puis également Édimbourg et Glasgow), et dont l'activité est régie par le *Royal College of Physicians of London*, fondé en 1518. Le *Medical Act* de 1858 leur confère une autorité encore renforcée sur le plan légal. Les *physicians*, ou médecins en français, représentent donc le corps le plus anciennement reconnu au sein des professions médicales, c'est à dire l'une des « old professions³ » décrites par Walter Besant dans son ouvrage *Fifty Years Ago* (1888). Par ailleurs, ces derniers disposent de leur propre *college* dès le début du seizième siècle, contrairement aux chirurgiens et aux apothicaires qui ne bénéficient de chartes royales en Angleterre que plusieurs siècles plus tard. Ainsi, ces deux corporations, même si elles n'apparaissent évidemment pas au dix-neuvième siècle seulement, peuvent être considérées comme des « new professions⁴ », dont Besant dit qu'elles gagnent leurs lettres de

¹Richard Trainor, « The middle class », *op. cit.*, p. 701.

²William F. Bynum, *Science and the Practice of Medicine in the Nineteenth Century*, *op. cit.*, p. 2.

³Walter Besant, *Fifty Years Ago*, *op. cit.*, p. 262.

⁴*Ibid.*, p. 262.

noblesse (et donc l'inclusion dans l'acception prestigieuse du terme « profession ») seulement au cours du règne de Victoria.

C'est le cas des chirurgiens qui connaissent une ascension sociale sans précédent durant la période victorienne. Anciennement associés aux *barbers* et aux *barber surgeons*, les chirurgiens sont considérés jusqu'à l'aube du dix-neuvième siècle comme des « craftsmen », et ne pratiquent donc pas une *profession* à proprement parler, mais plutôt ce que le *Oxford English Dictionary* désigne comme « trade » ou « handicraft » (*OED*, Vol. XII, 573), par opposition avec le terme « profession ». De plus, malgré une ascension sociale facilitée en Écosse par l'obtention d'une charte royale accordée en 1506 par Jacques IV d'Écosse, les chirurgiens en tant que corporation accèdent seulement au statut de Guilde puis de Compagnie, lorsqu'ils obtiennent d'être considérés séparément des *barbers* et forment la *London Company of Surgeons* en 1745. La distance qui sépare les médecins des chirurgiens ne découle pas seulement du prestige des institutions qui les régissent, mais aussi de leur mode de formation. Les médecins doivent obtenir un diplôme à l'université, puis passer les examens de *Membership of the Royal College of Physicians (MRCP)* à partir de 1859. Au contraire les chirurgiens, jusqu'au milieu du dix-neuvième siècle, sont formés par apprentissage et fréquentent des universités moins prestigieuses pour augmenter leurs connaissances sans passer de diplôme particulier, comme l'explique William F. Bynum dans son chapitre intitulé « Medicine in 1790 » :

Only a few of these [surgical students] bothered to take a medical degree since their ordinary mode of training was still through an apprenticeship with a master surgeon or practitioner. Rather, budding surgeons would come to Edinburgh or Glasgow for a year or two of their apprenticeship (normally seven years) to study anatomy, chemistry and other subjects less easy to acquire with their master¹.

Cependant, les chirurgiens connaissent un regain de prestige dès l'aube du dix-neuvième siècle, toujours selon William F. Bynum : « [...] the surgeons who, in 1800, received a royal charter establishing the Royal College of Surgeons, a tangible embodiment of the upward mobility they desired² ». Cet accroissement de la reconnaissance sociale des chirurgiens s'effectue toutefois assez progressivement, car si dès 1790, le célèbre John Hunter exhorte les jeunes chirurgiens à se considérer comme des membres de la profession médicale à part entière³, William F. Bynum rappelle que malgré l'apparition du *Royal College of Surgeons in London*, ces derniers restent cantonnés à des tâches subalternes :

¹William F. Bynum, *Science and the Practice of Medicine in the Nineteenth Century*, op. cit., p. 4.

²*Ibid.*, p. 5.

³« Hunter encouraged his fellow surgeons to think of themselves as scientific professionals instead of merely as craftsmen. », *Ibid.*, p. 5.

Legally, however, surgery was still an apprenticed craft. [...]. Except for elites in metropolitan centres, surgeons spent only a fraction of their time in what today would be considered surgery. Rather, they performed many functions of a general practitioner and might treat farm animals as well¹.

Mais c'est surtout dans les dernières décennies du siècle, lorsque la médecine voit l'avènement de la spécialisation de ses praticiens², ainsi que le développement des structures hospitalières³, que les chirurgiens deviennent la fine fleur du corps médical, aidés en cela par une nouvelle charte royale accordée en 1843. Celle-ci marque la naissance du *Royal College of Surgeons of England* qui acquiert une influence grandissante au sein de la profession médicale. En effet, les avancées de l'asepsie⁴, grâce aux travaux de Joseph Lister notamment, permettent de pratiquer davantage d'opérations avec un taux de mortalité réduit, et donc de faire de la chirurgie une spécialité reconnue puis d'atténuer la méfiance populaire envers celle-ci. En effet, jusque dans les dernières décennies du dix-neuvième siècle, les chirurgiens sont encore communément associés au charlatanisme et à la dissection, d'où leur surnom de « sawbones » dans le langage familier. Durant le dix-huitième siècle, ceux-ci sont également associés dans l'imaginaire collectif à la peine de mort, notamment du fait de la promulgation du *Murder Act* de 1751. Cette mesure dissuasive, dont le titre porte la mention supplémentaire « An act for better preventing the horrid crime of murder », prévoyait que la dépouille des meurtriers condamnés à mort pour leurs crimes pourrait faire l'objet d'une dissection publique, afin de rendre la sentence plus terrible encore. Malgré cette mauvaise réputation, ces derniers deviennent non seulement des membres à part entière de la profession médicale, mais ils acquièrent également un statut particulier du fait de l'habileté et de la dextérité requises pour réussir certaines opérations délicates. Ce statut d'expert est régulièrement souligné dans la représentation littéraire, par exemple par Arthur Conan Doyle, dont les personnages de chirurgiens sont décrits comme possédant des qualités rares. On pensera notamment à la description des capacités inégalées du personnage de Douglas Stone, qui est au centre de la nouvelle « The Case of Lady Sannox » (1893) : « He was born to be great, for he could plan what another man dare not do, and do what another man dare not plan. In surgery, none could follow him. His nerve, his judgment, his intuition were things apart⁵. » Le personnage de Hargrave, qui est présenté dans la nouvelle « A Medical Document » (1894), partage ces qualités exceptionnelles : « There is nothing surgical which Hargrave has not the

¹*Ibid.*, p. 5.

²Voir William F. Bynum, *Science and the Practice of Medicine in the Nineteenth Century*, op. cit., pp.191-196.

³Voir William F. Bynum, *Science and the Practice of Medicine in the Nineteenth Century*, op. cit., pp.125-155.

⁴Voir William F. Bynum, *Science and the Practice of Medicine in the Nineteenth Century*, op. cit., pp.132-137.

⁵Arthur Conan Doyle, « The Case of Lady Sannox » in *Tales of Medical Life, The Conan Doyle Stories*, London: John Murray, 1929 (1893), pp. 495-496.

skill and the audacity to do¹. » On voit donc qu'à la fin du dix-neuvième siècle les chirurgiens, qui étaient auparavant, avec les apothicaires, associés à la notion de *trade* plutôt qu'à celle de *profession* gagnent l'accès au titre de *professionals* et se trouvent même en passe de détrôner les médecins au sommet de la hiérarchie des corporations médicales.

Pour ce qui est de la troisième corporation associée à la profession médicale, c'est à dire les apothicaires, on peut dire qu'ils connaissent un développement similaire à celui des chirurgiens, quoique leur ascension sociale soit moins fulgurante. William F. Bynum dépeint leur situation comme suit :

Legally obliged to earn their livings through the sale of drugs, apothecaries technically practiced a trade. In actuality, they provided general medical care for many. Since the early eighteenth century, they had had the right to prescribe without consulting with a physician, although prescriptions made by a physician would still be taken to an apothecary for compounding. Their apprenticeship were shorter and a bit cheaper than those of surgeons. Their social origins tended to be lower than those of physicians and surgeons but apothecaries ranged from solidly middle-class citizens to ill-paid, badly educated marginal men².

Malgré leur mode de formation par apprentissage et leur statut social inférieur, ces derniers disposent donc d'une certaine autonomie et d'un certain crédit. Cette autonomie va être encore accrue par le *Apothecaries Act* de 1815, qui donne toute autorité à la *Society of Apothecaries* (fondée en 1617 à Londres) concernant la formation et le recrutement des apothicaires. Ceux-ci doivent alors justifier de leurs connaissances en anatomie et en chimie, et ont également l'obligation de se former durant six mois dans un hôpital ou un dispensaire. Un tel changement permet à la fois de définir un niveau minimum de qualifications pour l'entrée au sein de la corporation et d'associer durablement les apothicaires et leur institution aux structures hospitalières, qui sont en plein développement et tirent avantage de cet afflux d'étudiants. En un mot, le *Apothecaries Act* de 1815 permet à ces derniers d'imiter l'organisation de corporations plus prestigieuses tout en participant activement aux changements majeurs en matière de santé publique qui interviennent au début du siècle.

Par conséquent, malgré des disparités concernant leur histoire et la considération sociale dont ils bénéficient, les trois corps de métiers liés à la sphère médicale partagent un point commun. Tous trois voient leur visibilité sociale améliorée par le biais de l'apparition, tout au long du dix-neuvième siècle, d'institutions ayant pour rôle de les représenter et de

¹Arthur Conan Doyle, « A Medical Document » in *Tales of Medical Life, The Conan Doyle Stories*, London: John Murray, 1929 (1894), p. 1036.

²William F. Bynum, *Science and the Practice of Medicine in the Nineteenth Century*, op. cit., pp. 5-6.

contrôler leur activité. Cette notion de contrôle permet de soumettre les praticiens à l'approbation de leurs pairs et donc de renforcer l'importance d'une éthique et d'un idéal de service qui seraient les bases de l'efficacité et de la qualité revendiqués par la corporation. Ceci correspond pour W. J. Reader à la notion de « professional standing » :

By 1860, or thereabouts, the elements of professional standing were tolerably clear. You needed a professional association to focus opinion, work up a body of knowledge, and insist upon a decent standard of conduct. If possible, and as soon as possible, it should have a Royal Charter as a mark of recognition. The final step, if you could manage it – it was very difficult – was to persuade Parliament to pass an Act conferring something like monopoly powers on duly qualified practitioners, which meant practitioners who had followed a recognized course of training and passed recognized examinations¹.

Ces institutions sont donc d'une importance capitale pour assurer une visibilité sociale soutenue et pour véhiculer une image collective avantageuse, en excluant, le cas échéant, des membres ne correspondant pas à cette image. La création du *General Medical Council* suite au *Medical Act* de 1858 est un parfait exemple de telles attributions, comme le montre William F. Bynum :

Keeping and policing this [annual Medical] Register were the primary functions of the General Medical Council, the policing elements encompassing the ethical and professional behaviour of registrants: sexual misconduct with patients, blatant advertising [...], and misrepresentation. The GMC was also charged with keeping an eye on the facilities and educational standards of the medical schools and examining bodies [...]. Since the council itself was composed of medical men, Parliament in passing the Act had granted the profession a good deal of autonomy².

Cependant, il convient de préciser que toutes les institutions médicales ne jouissent pas de l'appui légal et de l'autonomie accordés au *Royal College of Physicians* puis au *General Medical Council*. En effet, il apparaît qu'au début du siècle, le *Royal College of Physicians* exerce en quelque sorte un monopole sur le milieu médical du fait de son ancienneté mais aussi de l'influence et du statut social élevé de ses membres, qui font l'objet d'une sélection sévère :

Oxbridge graduates dominated the Royal College of Physicians of London. Barring exceptional circumstances, only they were eligible for the Fellowship in the College. [...] Several earlier attempts to liberalize its policies so that medical graduates from other

¹William J. Reader, *Professional Men: The Rise of the Professional Classes in Nineteenth-Century England*, op. cit., p. 71.

²William F. Bynum, *Science and the Practice of Medicine in the Nineteenth Century*, op. cit., pp. 179-180.

universities could be elected Fellows (instead of merely as Licentiates, nonvoting affiliates), and to turn it into a more egalitarian instrument of medical reform had failed¹.

Cette situation change peu à peu lorsque le système d'apprentissage disparaît pour les chirurgiens et les apothicaires, au profit d'examens d'entrée auxquels les étudiants sont préparés conjointement par les universités et par des écoles médicales privées : « By mid-century, the apprenticeship was rapidly disappearing, which meant that medical students were based wholly at the school² ».

Malgré cette diversification des organismes de formation des praticiens, les institutions liées aux corporations médicales conservent un prestige particulier, et leur réputation d'excellence reste supérieure à celle des écoles privées et des universités : « In the eyes of the law, the L.R.C.P. (Licentiate of the Royal College of Physicians) and an M. B. from a university were roughly equivalent, though in reality, the latter was the tougher qualification to achieve³. » Ces *colleges*, *societies* et autres institutions sont donc des outils privilégiés pour les corporations médicales qui cherchent à accroître leur visibilité sociale ainsi que leur prestige. Ces organisations, peu nombreuses au début du siècle, se développent et se multiplient avec l'avènement de la spécialisation des praticiens dans les dernières décennies du règne de Victoria. Elles ont une activité débordante, et les conférences publiques traitant des progrès dans telle ou telle discipline attirent une foule hétérogène mais toujours pléthorique, comme le prouve William F. Bynum dans le chapitre de son ouvrage intitulé « Medical Science goes public ». Il semble donc approprié de dire que ces institutions ont joué un rôle crucial dans l'accroissement de la visibilité sociale des professions médicales tout au long du dix-neuvième siècle.

Mais cette acquisition de notoriété n'est pas exclusive au corps médical : elle concerne aussi les *legal professions* ou professions juridiques, qui développent leur activité en accord avec les mutations de la société victorienne. Comme pour le corps médical, les professions juridiques se divisent en plusieurs corps de métiers au rayonnement social variable. D'après un article publié dans le *American Law Register* en 1871⁴ et visant à informer ses lecteurs de la situation des hommes de loi en Angleterre, on distingue deux classes de professions juridiques : celles dont l'activité est liée aux cours de justice les plus importantes, ou *high courts*, et celles qui opèrent hors de ces cours. La première, composée de *barristers* et de

¹*Ibid.*, p. 3.

²*Ibid.*, p. 178.

³*Ibid.*, p. 179.

⁴Cet article intitulé « *The Legal Profession in England and America* » présente un point de vue à la fois contemporain et extérieur concernant l'organisation des *legal professions* durant la période victorienne. Il permet également de se faire une idée des conditions d'exercice dans les années précédant les *Supreme Court of Judicature Acts* de 1873 et 1875.

counsellors jouit de tous les honneurs : « The difference of social position of the two classes of the profession in England is world-wide apart. That of the barrister is esteemed among the first class of the gentle and well-bred in the kingdom, coming next to the nobility and gentry itself¹. » La seconde classe, moins prestigieuse, comprend les *solicitors*, *attorneys* et *proctors* jusqu'à ce que ces deux dernières fonctions soient réunies, dans le jargon juridique officiel², sous la seule appellation de *solicitor*, en application des *Supreme Court of Judicature Acts* de 1873 et 1875. Ces deux *Acts of Parliament* augmentent la visibilité sociale de cette profession juridique inférieure, qui ne peut agir directement dans les cours de justice et qui assure les tâches subalternes : « They are not allowed to sit within the bar, unless it be a matter of indulgence or courtesy, while instructing or consulting one of the barristers, and then they are generally expected to stand as men stand in the presence of marked superiors in age or position³. » S'ils n'interviennent que très discrètement dans les tribunaux, la raison d'être des *solicitors* est de superviser les transactions légales mineures ainsi que d'assurer le lien de communication entre les *barristers* et leurs clients, ce qui fait d'eux, en quelque sorte, le visage public de la profession juridique : « The most condescending and courteous barrister will not, on any account, allow himself to communicate with his client, face to face. That must be done, and can only be done through the solicitor⁴. » De ce fait, *solicitors* et *attorneys*, malgré leur prestige moindre, représentent l'ensemble de la profession juridique auprès du plus grand nombre : « The strength of the attorney's position was that he was the ordinary man's point of contact with the law⁵. » Par ailleurs, même si le fossé entre *solicitors* et *barristers* est défini par les observateurs du *American Law Register* comme infranchissable⁶, cette position est décrite comme un éventuel tremplin vers des fonctions plus prestigieuses : « Many very eminent judicial officers have from time to time begun life as solicitors, but they have become barristers long before they were made judges, and this by keeping their full terms in one of the Inns of Court⁷. » Cette citation nous éclaire également sur le mode de formation des professions juridiques, qui s'appuie sur les *Inns of Court*, dont l'origine remonte au Moyen Âge, et qui font office, au dix-neuvième siècle, à la fois de structures de formation (en parallèle des *Law Colleges*) et de *professional associations* pour les *barristers*,

¹« *The Legal Profession in England and America* » *The American Law Register* (1852-1891), Vol. 19, No. 12 (Dec., 1871), p. 755.

²On notera que les titres de *attorney* et de *proctor* sont tout de même restés en usage mais pour désigner des fonctions différentes de ce qu'elles étaient avant 1873.

³« *The Legal Profession in England and America* », *op. cit.*, p. 754.

⁴*Ibid.*, p. 756.

⁵William. J. Reader, *Professional Men: The Rise of the Professional Classes in Nineteenth-Century England*, *op. cit.*, p. 26.

⁶« But no solicitor is ever, under any pretence whatever, permitted to intrude himself into any office or function of the barrister, either senior or junior. » Citation issue de l'article « *The Legal Profession in England and America* », *op. cit.*, p. 756.

⁷*Ibid.*, p. 755.

jusqu'à la mise en place du *General Council of the Bar* en 1894, qui régule l'activité de ces derniers à la manière du *General Medical Council*.

Néanmoins, ces institutions tant anciennes que modernes excluent ouvertement les *solicitors*, qui ne bénéficient d'une structure institutionnelle durable qu'à partir de 1825 avec la création de la *Law Society* (qui suit celle de la *London Law Institution* en 1823), ayant pour but de normaliser les pratiques de la profession et de lui assurer une meilleure représentation en évinçant les *solicitors* qui emploient des pratiques frauduleuses (il faut cependant attendre à peu près une décennie pour voir les premiers cas de radiation effective). Ainsi, si les *barristers* jouissent pour des raisons historiques d'un statut social élevé, les *solicitors*, de façon similaire aux *surgeons*, acquièrent peu à peu une visibilité sociale accrue suite à la mise en place de cadres institutionnels et légaux régissant leur corps de métier. Il faut ajouter que leur importance croissante dans la société victorienne semble être due également aux changements connus par celle-ci et initiés dès la fin du dix-huitième siècle : la révolution industrielle, le développement du commerce et de la finance, et l'évolution de l'encadrement législatif de ces activités à cette époque font des hommes de loi des acteurs incontournables de la vie publique des classes moyennes et des élites, malgré leur prestige modéré, comme l'affirme W. J. Reader : « Every sale, every purchase, every settlement of landed property required his services: likewise every dispute, either to compose or prosecute. And there were the wills¹. »

Nous avons donc vu que certaines corporations au rayonnement social moindre sont parvenues à faire évoluer de façon radicale la considération sociale qui leur est portée. Ces changements se sont opérés notamment grâce à l'apparition, tout au long du dix-neuvième siècle, d'institutions indépendantes et actives dédiées au développement des corporations qu'elles représentent. Mais qu'en est-il de l'évolution des professions religieuses et de leurs institutions au cours de cette période marquée par de forts bouleversements sociaux, culturels et philosophiques ?

2) L'âge victorien et la consolidation de la foi

Le dimanche 30 mars 1851 fut effectué le *Census of Religious Worship*, à l'occasion duquel des données statistiques concernant les confessions religieuses des Victoriens furent recueillies sur la majeure partie du territoire. Cet événement unique dans l'histoire de la Grande-Bretagne a permis de cartographier, au sens strict comme au sens figuré, les pratiques religieuses des Britanniques à l'époque victorienne. Deux tendances particulières mises en

¹William. J. Reader, *Professional Men: The Rise of the Professional Classes in Nineteenth-Century England*, op. cit., p. 26.

évidence par ce recensement nous permettront de mieux cerner la visibilité sociale des professions religieuses, qui sont constituées exclusivement d'hommes d'église issus de l'Église anglicane, du fait de son statut d'église établie, ou église d'état (*Established Church*) ainsi que de ses liens extrêmement étroits avec les universités, liens renforcés par les *Religious Tests* découlant des *Test and Corporation Acts* promulgués entre 1661 et 1678. Tout d'abord, selon Keith Snell et Paul Ell, ce recensement confirme le monopole de l'Église anglicane, malgré une montée en puissance des non-conformistes : « The Church of England was numerically by far the most important denomination in 1851¹. » Ainsi, si le pasteur anglican est loin d'être le seul représentant de la sphère religieuse du fait de la diversification des obédiences observées, il reste la figure religieuse la plus fréquemment rencontrée à cette époque. Ensuite, le *Census of Religious Worship* de 1851 révèle une baisse de la fréquentation des services religieux, qui touche toutes les confessions mais qui s'opère de façon différente selon les régions. Keith Snell et Paul Ell indiquent que l'ampleur de ce phénomène pour ce qui est de l'Église anglicane est moindre, même si une telle baisse est nettement observable :

It is a widely held view that the established church did not keep up with the growth of towns and demographic increase, and that it performed best in rural society. [...] However, [...] it did better in urban locations than most of its rivals despite its longer rural traditions and inheritance. It seems to have been more adaptable to the towns than “new dissent” as a whole, although it was slightly more rural-based than combined ‘old dissent’, which often had strongholds in market towns².

Il est donc possible, dans une certaine mesure, de parler d'un décalage entre les centres urbains et les campagnes, comme le suggère la structure du second volume de l'ouvrage *The Victorian Church*³ publié par Owen Chadwick en 1970 et qui traite les évolutions des zones urbaines et rurales dans deux chapitres séparés, respectivement intitulés « The Village Church » et « The Town Church ». De plus, les deux ouvrages cités mettent en avant l'idée selon laquelle les pratiques religieuses des zones rurales sont communément associées à l'Église anglicane, à la fois par les Victoriens eux-mêmes et par les historiens. Ainsi, Keith Snell et Paul Ell écrivent : « It is true that the church of England was well acclimatised to rural parishes, especially those with slight population growth⁴. » Owen Chadwick attribue une pensée similaire à J. J. Blunt et R. W. Evans, tous deux ecclésiastiques ayant rédigé des guides de conduite à l'attention des jeunes pasteurs anglicans entre 1840 et 1860 : « Both writers assumed that they should aim at country clergymen as the typical clergymen of the Church of

¹Keith Snell, & Paul Ell, *Rival Jerusalems: the geography of Victorian religion*, Cambridge: Cambridge University Press, 2000, p. 54.

²*Ibid.*, p. 399.

³Owen Chadwick, *The Victorian Church, Part II*, London: A. & C. Black, 1972 (1970).

⁴Keith Snell, & Paul Ell, *Rival Jerusalems: the geography of Victorian religion*, *op. cit.*, p. 399.

England. Both writers assumed that the men for whom they wrote were well-educated at a university¹. » La seconde phrase de cette citation fournit également une indication quant à la formation universitaire prestigieuse d'un grand nombre de représentants de l'Église anglicane. Cet ascendant académique est au cœur de la description assez avantageuse que R. W. Evans fait du pasteur anglican : « Evans wrote openly of the pastor's advantage in his "superior education and station in society"². »

Ce statut social élevé est à rapprocher du système de *patronage*, qui crée un lien très étroit entre les élites aristocratiques et le clergé anglican. Selon ce système, le *squire* de la paroisse, souvent propriétaire du bénéfice ou de la cure (*benefice* ou *living* en anglais) qui lui sont associés, peut nommer le *parson*, *rector*, ou *vicar* de la paroisse et lui attribuer les revenus de l'église paroissiale. Même si cet usage s'affaiblit en fin de siècle, il assure au clergé paroissial (*parochial clergy*) des rapports privilégiés avec les instances dirigeantes au niveau local. Par ailleurs, malgré une opulence variable selon les paroisses, le pasteur anglican demeure un *gentleman* et doit jouir d'un revenu suffisant pour pouvoir s'afficher en tant que tel. Ainsi, au début du siècle, il n'est pas rare que certains cumulent plusieurs bénéfices dans différentes paroisses, comme le souligne Edward Royle dans l'ouvrage *Histoire Religieuse de la Grande-Bretagne – XIXème - XXème siècles* :

Au cours des années 1830, moins de la moitié des paroisses ont un pasteur résidant, titulaire d'un bénéfice. À cela, deux raisons principales : premièrement, un gentilhomme ne peut pas vivre sans un revenu annuel d'environ 500 livres ; on estime que celui qui accepterait moins ne rendrait pas service à l'Église. Cela signifie que pour maintenir un train de vie décent, les hauts dignitaires – chanoines et prébendiers des cathédrales, *fellows* des collèges d'université, doyens, archiprêtres, et même les évêques, sont souvent titulaires de plusieurs bénéfices qui s'ajoutent à leurs autres charges³.

Ce cumul des bénéfices est rendu possible par la présence de *curates* au statut inférieur, qui revêtent les responsabilités religieuses liées à la paroisse pour un revenu moindre : « Les églises sans pasteur résidant ne sont pas abandonnées pour autant, mais ne sont desservies que par des *curates*, qui, n'étant pas tout à fait des gentilshommes, peuvent se permettre de vivre avec 50 livres par an, ou moins encore⁴. » Il existe donc une distinction sociale très nette entre *parson* et *curate*, bien que ce dernier soit habilité à assurer les attributions de ses supérieurs dans les paroisses dont le pasteur ne réside pas sur place. En effet, ces attributions sont

¹Owen Chadwick, *The Victorian Church, Part II*, op. cit., p. 172.

²*Ibid.*, p. 172.

³Christiane d'Haussey, et al., *Histoire Religieuse de la Grande-Bretagne – XIXème - XXème siècles*, Paris : Éditions du Cerf, 1997, p. 59.

⁴*Ibid.*, p. 59.

nombreuses et variées, et elles attestent le rôle social prépondérant joué par le pasteur anglican aussi bien à la campagne qu'à la ville. À ce sujet, Dominic Aidan Bellenger dresse une liste des fonctions associées au pasteur anglican durant les premières décennies du siècle, tout en rappelant l'importante différence de statut entre *parson* et *curate* :

À cette époque, le pasteur était généralement un homme marié qui, après avoir obtenu un bénéfice, pouvait s'installer dans une existence qui combinait une vocation religieuse avec, à certains égards, une vie de fonctionnaire et d'homme d'affaires. [...] La consignation dans les registres des moments importants de la vie des gens, l'éducation des enfants de la paroisse, l'administration des œuvres de bienfaisance locales et la distribution de secours aux indigents jouaient également un rôle important dans la vie du pasteur au même titre que l'administration de la glèbe et des dîmes. Les *curates*, c'est à dire les membres du clergé qui n'étaient pas encore titulaires d'un bénéfice, étaient souvent pauvres et surmenés. On peut imaginer que les titulaires, qu'ils fussent *rectors* ou *vicars*, jouissaient d'un niveau de vie satisfaisant¹.

Il semble donc que les attributions du pasteur dépassent très largement le cadre religieux, ce qui est une évidence pour un observateur contemporain tel que R. W. Evans :

Evans's parson is a state officer as well as a church officer. He is the man upon whom rests the responsibility for the moral behaviour of the little society. The people will not become a community without him. "In building spiritual society he also by the way builds up civil, and becomes a most useful source of information to the ruling powers". He must know each as a person. "Be not too fond of statistics. The statistic clergyman can seldom be an efficiently working clergyman"².

Selon Evans, l'homme d'église doit donc entretenir une proximité à la fois avec les instances dirigeantes et avec ses paroissiens. Cette vision du pasteur comme agent civil autant qu'agent religieux correspond à la description que Dominic Aidan Bellenger fait du rôle civil prépondérant des hommes d'église :

C'est le pasteur de l'église paroissiale locale qui, agissant en fonctionnaire de l'ordre établi, était habilité à célébrer et à enregistrer les baptêmes, les mariages et les décès. Le nombre considérable des membres du clergé qui étaient aussi magistrats, ainsi que l'interdépendance du collateur séculier de bénéfice et du pasteur dans la paroisse soulignaient l'alliance des pouvoirs politiques et religieux³.

¹*Ibid.*, p. 19.

²Owen Chadwick, *The Victorian Church, Part II*, *op. cit.*, p. 173.

³Christiane d'Haussy, *et al.*, *Histoire Religieuse de la Grande-Bretagne – XIXème - XXème siècles*, *op. cit.*, p. 19.

Ainsi, les observateurs contemporains et modernes insistent sur le fait que le pasteur anglican doit non seulement être actif dans les strates élevées comme dans les strates populaires de la société mais aussi appréhender la sphère sociale aussi bien dans ses aspects collectifs qu'individuels. Cette définition du pasteur anglican dans ses fonctions lui donne donc une visibilité sociale sans égal puisque son champ d'action touche l'ensemble de la société, au delà des clivages sociaux et culturels propres à l'époque.

Par ailleurs, ce rôle de « state officer » dont Evans fait état met en évidence le fait que l'Église anglicane, en tant qu'Église établie, est aussi Église d'état. Ce statut institutionnel a une importance capitale, puisqu'il soumet l'Église anglicane à la souveraineté du Parlement, comme le souligne Hugh McLeod : « Au XIX^{ème} siècle, suivant un système hérité de la Réforme, le gouvernement de l'Église continuait à être placé sous l'autorité de l'État. L'Église était encore sous le contrôle ultime du Parlement, et les évêques étaient nommés par le Premier Ministre¹. » De ce fait, l'Église anglicane ne sera pas épargnée par les vagues de réforme initiées par les gouvernements successifs, et, à l'instar des autres *professions*, subira une normalisation de son statut institutionnel. Il semble pertinent de citer tout d'abord les *Pluralities Act* de 1838 et 1850, qui reprennent un projet de loi datant de 1802 et ont pour but de réduire les clivages géographiques découlant du cumul des bénéfices, lesquels font que certaines paroisses (souvent pauvres et enclavées) sont mal desservies. À la suite de l'application de cette législation, le cumul des bénéfices est réduit, et chaque homme d'église ne peut détenir deux bénéfices distants de plus de dix miles en 1838 et trois miles en 1850. Ces mesures permettent indirectement d'augmenter le rayonnement de l'Église anglicane, puisqu'elles obligent ses représentants à être présents en plus grand nombre sur le territoire. A cela s'ajoute l'*Ecclesiastical Duties and Revenues Act* de 1840, qui, avec l'*Established Church Act* de 1836, vise à limiter les fortes inégalités financières entre différents paroisses et diocèses, ce qui permet de pourvoir les paroisses les plus pauvres. Par conséquent, comme le conclut Edward Royle, « ces deux lois réussirent à réduire l'absentéisme et, par étapes successives, elles assurèrent la mise en place d'un processus destiné à assurer à chaque église la présence permanente d'un pasteur correctement rétribué² ».

Il est donc manifeste qu'au dix-neuvième siècle le pasteur anglican jouit d'une visibilité sociale conséquente, malgré la diversification des obédiences observée entre la fin du dix-huitième siècle et le milieu du dix-neuvième siècle. Cette place de premier plan tant au niveau local que national est le fait du lien fort qui existe entre l'Église et les élites politiques et sociales, mais aussi de sa proximité avec l'État, qui entraîne l'Église établie dans des

¹*Ibid.*, p. 8.

²*Ibid.*, p. 64.

réformes qui lui sont bénéfiques malgré son autonomie limitée, au moins dans la première moitié du siècle : « Cette attitude commune aux deux partis favorables à une réforme de l'Église que l'on souhaitait pérenne (*reform that you may preserve*) déclencha la colère de quelques *tories* réactionnaires ; mais en fait, elle garantit les conditions de survie et de réveil de l'Église¹. »

Cette sauvegarde de la profession religieuse par la réforme législative et institutionnelle peut s'apparenter au développement de l'encadrement institutionnel qu'ont connu les professions juridiques et médicales durant la même période. Les trois grandes *professions* ont donc évolué dans des directions similaires en termes de visibilité sociale, même s'il convient de tenir compte des différences évidentes qui demeurent entre leurs développements respectifs. Malgré les similarités importantes en termes de statut social qui existent entre le corps médical, la profession juridique et le clergé anglican, Richard Trainor signale l'absence d'une identité commune qui fédérerait ces trois *professions* : « there was no sense of "pan-professional identity"² ». Il convient cependant de se demander s'il existe une identité collective, vecteur de cohésion propre à chaque *profession*, ou si au contraire les *professionals* ne se reconnaissent qu'une identité individuelle dans le cadre de leur pratique professionnelle.

3) Mise en place d'un réseau social et professionnel : *professions* et socialisation professionnelle

Outre l'acquisition d'un rayonnement social accru par chaque *profession* en tant que structure collective, la mise en place d'un encadrement institutionnel des *professions* a également contribué au développement d'un réseau de socialisation entre les individus qui composent chaque *profession*. En effet, la normalisation de la formation permettant d'accéder à la *profession*, ainsi que l'apparition du contrôle de chaque *professional* par ses pairs ont permis de créer un fort sentiment d'appartenance qui lie les membres d'une même *profession*, lesquels, selon Everett C. Hughes, partagent une « professional culture » propre à leur *profession*, par opposition à une « lay culture³ » qui serait celle que les *professionals* partagent avec tout autre individu extérieur à la *profession*. En effet, dans son ouvrage consacré à la socialisation professionnelle (*professional socialization*) et intitulé *Men and Their Work* (1958), Hughes examine l'influence que l'activité professionnelle du sujet peut avoir sur sa construction identitaire et sur ses interactions sociales avec d'autres sujets, issus ou non d'un

¹ *Ibid.*, pp. 63-64.

² Richard Trainor, « The middle class », *op. cit.*, p. 688.

³ Everett C. Hughes, *Men and Their Work*, Toronto: Collier-Macmillan, 1964 (1958), p. 120.

même milieu professionnel. Il centre une partie de son étude sur les *professionals*, dont il décrit l'identité professionnelle comme assez marquée, et nous nous appuyerons notamment sur le chapitre « The Making of a Physician », dans lequel Hughes identifie les mécanismes centraux de la construction de l'identité professionnelle des membres de la profession médicale, tout en affirmant qu'ils ne sont pas exclusifs au corps médical : « While the ideas refer specifically to medicine, they implicitly refer to other professions as well¹. » Il décrit tout d'abord l'éducation professionnelle comme une initiation à une culture professionnelle commune aux membres d'une *profession* donnée. Il apparaît que cette culture professionnelle peut clairement être considérée comme le vecteur d'une identité collective au sein d'une *profession*, puisqu'elle permet au jeune *professional* en formation de se couper du monde non-professionnel afin de se constituer une nouvelle identité : « One might say that the learning of a medical role consists of a separation, almost an alienation, of the student from the lay medical world; a passing through the mirror so that one looks out on the world from behind it, and sees things as in mirror writing². » Cet accès privilégié à la sphère professionnelle, qui se situe de l'autre côté du miroir, hors du monde, facilite également l'adoption par le jeune *professional* d'un nouvel ensemble de références que Hughes classe en trois catégories : « saintly models », « significant others » et « reference groups ». Ces trois notions sont au cœur d'un idéal professionnel commun aux membres d'une *profession* (« ideal or symbolic work of the profession³ »). L'idée de « saintly model », que nous traduirons ici par « modèle sacré », permet de définir un idéal de service vers lequel chaque *professional* est encouragé à tendre, dans la mesure du possible : « As in other professions, we may find that some models are – like the saints – considered a little too good for ordinary men to be expected to imitate in daily practice, although they are admired as embodiments of the highest values of the profession⁴. » À ces modèles sacrés difficiles à atteindre mais fédérateurs, s'ajoute la notion de « significant others », qui sont des modèles basés sur les pratiques de collègues plus expérimentés, dont le point de vue et les considérations influencent la construction de l'identité professionnelle des jeunes *professionals* : « Every man finds his “significant others”, with whom he identifies himself so that he listens to their voices rather than to others⁵. » Si cette notion se rapporte à l'influence d'un individu sur un autre, Hughes parle de « reference group⁶ » pour la dimension collective de ce phénomène. Ces « reference groups » sont généralement incarnés par des membres plus anciens et plus éminents de la *profession*, qui peuvent faire partie des instances dirigeantes du réseau institutionnel de la

¹*Ibid.*, p. 116.

²*Ibid.*, p. 119.

³*Ibid.*, p. 121.

⁴*Ibid.*, p. 123.

⁵*Ibid.*, pp. 125-126.

⁶*Ibid.*, p. 126.

profession. De plus, il faut remarquer que malgré le fait que l'influence des « significant others » soit observable à un niveau personnel et individuel, les modèles issus des notions de « saintly model » et « reference group » sont plutôt définis de manière collective, par le biais des institutions professionnelles et des organismes de formation qui leur sont rattachés. Il semble donc pertinent d'affirmer que les institutions qui régissent les *professions* jouent un rôle prépondérant dans la socialisation de leurs membres, en créant entre eux des relations d'interdépendance, et en orientant la construction de leur identité professionnelle.

De façon remarquable, cette centralité de la socialisation caractérise ces institutions professionnelles dès leur apparition, puisqu'elles sont souvent issues de clubs ou d'associations dédiées au rapprochement des membres d'une même corporation, selon W. J. Reader :

An occupation's rise to professional standing can be pretty accurately charted by reference to the progress of its professional institute or association. In the early stages, it is usually purely an unofficial body – in the eighteenth century, often a dining club – without any legal authority at all and dependent on itself for any authority it may acquire¹.

De plus, selon des pratiques héritées du dix-huitième siècle et jusqu'à la mise en place de systèmes d'examens écrits au milieu du dix-neuvième siècle, la socialisation est essentielle à l'intégration de nouveaux membres au sein d'une *profession*, comme l'indique W. J. Reader : « the ancient procedures of professional admission relied on personal knowledge of candidates' characters and abilities much more than on formal examination² ». En effet, ce dernier signale que l'exemple type de ce phénomène demeure l'admission au barreau, pour laquelle il est nécessaire de se faire connaître du milieu, en plus d'acquérir les compétences professionnelles requises :

The barristers, in order to make sure they got to know their students before they were called, required them to come to dinner at the Inn a certain number of times during twelve law terms, covering three years, and there was nothing inherently absurd in the requirement. It could be reduced to a meaningless formality and no doubt often was, but the basic idea that a man can be judged by his behaviour in small groups of his equals and his seniors has by no means disappeared from modern methods of selection³.

¹W. J. Reader, *Professional Men: The Rise of the Professional Classes in Nineteenth-Century England*, op. cit., p. 163.

²*Ibid.*, p. 46.

³*Ibid.*, p. 46.

Mais de telles pratiques ne semblent pas exclusives à la profession juridique, toujours d'après W. J. Reader qui attribue des comportements similaires au corps médical : « The physicians also liked to know their men and they were even more leisurely. They required every new fellow to have spent two years at a university and then ten years as a licenciate "to have his conduct observed"¹. » Cette socialisation quelque peu forcée a pour objet de s'assurer du caractère respectable de chaque aspirant, qui dans la première moitié du siècle est bien plus important que ses qualifications universitaires ou professionnelles, car la notion de respectabilité fait partie intégrante de l'identité sociale que se sont forgée les *professions*, s'appuyant sur cette dernière pour justifier leur ascension sociale et leur intégration aux élites. De ce fait, chaque membre représente en quelque sorte l'ensemble de la *profession*, que ce soit dans ses pratiques professionnelles ou dans son comportement en société. Chaque *professional* véhicule donc l'image collective de sa corporation, et se doit de ne pas ternir cette image, sous peine de radiation du corps concerné. Une telle pratique est en vigueur dans l'ensemble des milieux professionnels respectables, tels que l'armée et le *Civil Service*. Comme le rappelle W. J. Reader, qui fait référence au cas de Valentine Baker, les cas de radiation sont rares mais aucun homme respectable n'est à l'abri d'un scandale en cas d'écart de conduite : « The officer or Civil Servant might be overtaken by the able, the ambitious, or the lucky. [...] But the threat of the sack could hardly in any conceivable circumstances arise unless, like Valentine Baker Pasha, he tried to kiss a reluctant young lady in a train². »

Ainsi, il semble pertinent de dire que la visibilité sociale collective des corporations qui composent les *professions* repose non seulement sur un contrôle individuel de chacun par ses pairs, mais aussi sur une standardisation des pratiques et des idéaux véhiculés par la culture professionnelle. Une telle organisation promeut à l'évidence les échanges et les correspondances entre les membres d'une même *profession*, ainsi qu'une identification forte de l'individu au groupe. Tout cela est rendu possible par l'existence d'un réseau social développé au sein de chaque *profession*.

Cette tradition de familiarité, et parfois même de connivence, entre les *professionals* est renforcée avec l'accès des *professions* au système de *public schools* à partir du milieu du siècle. En effet, cette uniformisation de la formation des *professionals* a pour conséquence directe de permettre à ces derniers de former des liens sociaux particulièrement resserrés, comme le montre W. J. Reader :

First, as we have seen, it was taken for granted that anyone entering a liberal profession would have had a liberal education, and it was this which bound together the society of

¹*Ibid.*, p. 46.

²*Ibid.*, p. 117.

learned men, not only within the professions, not only in England, but throughout the polite world¹.

Cette cohésion due au passage dans une *public school* est également commentée par Roger Scruton, qui insiste sur l'importance des *public schools* dans la mise en place d'un réseau social entre leurs anciens élèves, qui partagent de ce fait une identité commune que ce dernier désigne comme « some shared form of membership² » :

The English public school was a particularly clear example of this. [...] Its uniform, rituals and private language; its sacred precinct and invented games; its chapel, playing fields and hall – all these were so many forms of consecration, through which the 'we' of membership was created and the mind of the child shaped according to a corporate idea³.

La fréquentation des *public schools* devient donc, au fil du siècle, l'un des éléments clés de la construction identitaire et de la place sociale empreinte de prestige des *professionals*, selon W. J. Reader :

Public school education, far more than university education, became the hall-mark of the later Victorian professional man, if by any means his parents could contrive it for him. [...] The professional classes, for their part, had to adapt themselves in some degree to the demands of aristocratic education, in its late Victorian form, which they did with great eagerness⁴.

Cette construction identitaire commune et la grande cohésion sociale qui en découle sont d'autant plus observables dans le cas des franges supérieures des *professions*, car leurs caractéristiques démographiques et leur distribution géographique suggèrent l'existence d'un réseau de socialisation bien développé. En effet, les membres des *professions* les plus prestigieuses sont assez peu nombreux au début du siècle, et leurs effectifs augmentent très lentement : « If census figures have any validity at all, therefore, it seems probable that the total numbers employed in the three ancient learned professions barely kept pace with the general rise in population during the fifty or sixty years before 1914⁵. » W. J. Reader indique que ces effectifs réduits ont une influence certaine sur les interactions sociales des membres de chaque *profession* : « With numbers like these, it was perfectly possible for many members of a profession to know each other, either personally or by repute; the more so since the

¹*Ibid.*, p. 45.

²Roger Scruton, *England: An Elegy*, op. cit., p. 13.

³*Ibid.*, p. 14.

⁴W. J. Reader, *Professional Men: The Rise of the Professional Classes in Nineteenth-Century England*, op. cit., p. 115.

⁵*Ibid.*, p. 155.

members of two professions – physic and law – were heavily concentrated in London¹. » À cela s’ajoute la très nette concentration de ces dernières dans la capitale et sa banlieue, ce dont Richard Trainor fait également état : « It seems natural that so large and long-established a metropolis, which was also the capital, should contain large numbers – perhaps the majority – of the most important members of Britain’s professional [...] communit[y]². »

Hors de Londres, la communication et la socialisation entre membres des *professions* est assurée notamment par un certain nombre de journaux consacrés à la diffusion d’informations relatives à une *profession* donnée. Nombre de ces périodiques spécialisés concernent la profession médicale et sont créés dans les premières décennies du dix-neuvième siècle. Les plus reconnus sont sans doute *The Lancet*, fondé en 1823 par le chirurgien Thomas Wakley, *The Provincial Medical and Surgical Journal*, ancêtre du *British Medical Journal* apparu en 1840 sous l’impulsion du médecin irlandais Peter Hennis Green, ainsi que leurs équivalents écossais *The Glasgow Medical Journal* et *The Edinburgh Medical Journal*, fondés respectivement en 1822 et 1855. De tels périodiques deviennent rapidement l’un des moyens de communication privilégiés de la communauté médicale pour ce qui est des affaires collectives, qu’elles soient locales ou nationales. Étant soumis à un système d’évaluation par les pairs, ces périodiques permettent aux membres du corps médical de s’informer sur l’avancement des sciences médicales, de communiquer les résultats de leurs recherches, et d’exprimer leur opinion concernant des sujets relatifs à leur activité. Il est intéressant de remarquer que de tels périodiques apparaissent en lien avec la plupart des corporations et autres sociétés assimilées de près ou de loin à la profession médicale, qu’elles soient prestigieuses, comme la *Royal Society of Medicine* dont les premières publications sous forme de périodiques paraissent en 1809, ou plutôt discrètes, comme la *Pharmaceutical Society of Great Britain*, fondée en 1841 et qui participe au lancement de *Chemist and Druggist*.

Ce phénomène est également observable, bien que dans une moindre mesure, dans le cas des professions juridiques : on pense notamment à l’hebdomadaire *Justice of the Peace*, publié dès 1837 par Shaw & Co avec l’ambition d’en faire un moyen de communication professionnelle pour la communauté des avocats intervenant notamment dans les *criminal courts*. En 1856 apparaît également un autre périodique à la vocation plus généraliste, le *Solicitors Journal*, qui aborde des sujets divers liés à la pratique des professions juridiques. On retrouve ici en quelque sorte une distinction entre *solicitors* et *barristers*, car le *Solicitors Journal* prétend traiter des questions relatives à l’ensemble de la profession juridique, alors que *Justice of the Peace* s’adresse exclusivement à un lectorat issu de la magistrature et des

¹*Ibid.*, p. 46.

²Richard Trainor, « The middle class », *op. cit.*, p. 689.

cours de justice importantes, auxquelles les *solicitors* n'ont pas accès, contrairement aux *barristers*.

Pour ce qui est de l'Église anglicane, elle voit elle aussi émerger des périodiques qui permettent à ses membres de communiquer par un biais autre que le cadre hiérarchique et institutionnel de l'Église et ainsi de s'adresser régulièrement, de la manière à la fois collective et individuelle que permet le support écrit, à l'ensemble de leur communauté religieuse. L'un des premiers périodiques consacrés exclusivement à l'Église anglicane est sans doute *The Record* (qui deviendra le *Church of England Newspaper* en 1948), fondé en 1828 afin de faciliter l'accès à l'information quant aux affaires de l'Église anglicane et affichant plus tard dans le siècle une certaine sympathie pour le courant évangélique. Il semble également pertinent de faire mention du *Church Times*, publié par l'imprimeur George Josiah Palmer à partir de 1863 et visant à informer son lectorat des décisions de l'appareil hiérarchique anglican, tout en promouvant les tendances anglo-catholiques prônées par le *Oxford Movement*. Il est à noter que de très nombreux périodiques consacrés à la vie religieuse des Victoriens ont été publiés tout au long du siècle, en majorité par des laïcs ayant pour but de parfaire l'éducation religieuse de leur lectorat ou de lui fournir des conseils plutôt que de faire la chronique de la vie institutionnelle et professionnelle de l'Église anglicane et de son clergé.

Pour l'ensemble des *professions*, ces publications encouragent les échanges et sont donc un outil privilégié de socialisation professionnelle, dans la mesure où ils permettent d'améliorer la diffusion et le maintien d'une culture professionnelle commune, qui contribue à la formation d'une identité collective et d'un certain esprit de corps. C'est cette conscience collective entretenue par une forte identification au groupe, qui, couplée à une socialisation vivement encouragée, permet d'établir un système efficace de contrôle par les pairs. La mise en place d'un tel contrôle, selon les travaux du sociologue Everett C. Hughes, est la condition *sine qua non* de l'attribution d'une licence et d'un mandat qui donnent à chaque *profession* la possibilité d'exercer et de définir son exercice. Ces deux notions sont des caractéristiques essentielles de la spécificité du discours des *professions*. La notion de licence, définie par Hughes comme « licence to carry out certain activities which others may not and to do so in exchange for money, goods or services¹ » constitue un permis d'exercer, prolongé par la notion de mandat que Hughes décrit comme « mandate to define what is proper conduct of others towards the matters concerned with their work² », et qui confère aux *professionals* une certaine maîtrise sur les interactions sociales liées à leur pratique professionnelle.

¹Everett C. Hughes, *Men and Their Work*, op. cit., p. 78.

²*Ibid.*, p. 78.

Par ailleurs, il faut remarquer que cette identité collective, cet esprit de corps, en plus d'être encouragés par un certain nombre de périodiques spécialisés, sont représentés de façon assez précise dans la littérature. Celle-ci en fait une caractéristique ostensible et récurrente de la représentation des *professionals* dans leur vie en société, notamment lorsqu'il s'agit de décrire les interactions sociales des membres du corps médical. Ainsi, de nombreux textes mettent en avant les liens resserrés qui existent entre les *professionals*. De telles relations sont au cœur de la nouvelle d'Arthur Conan Doyle intitulée « A Medical Document » (1894), qui présente les remarques de trois médecins aux parcours et aux spécialités diverses : le *general practitioner* Theodore Foster, le chirurgien Hargrave et l'aliéniste Charley Manson. Ces derniers sont réunis dans un cadre leur permettant de discuter librement de leurs pratiques professionnelles et qui rappelle l'importance des institutions professionnelles dans la socialisation professionnelle :

It is after one of the quarterly dinners of the Midland Branch of the British Medical Association. Twenty coffee cups, a dozen liqueur glasses, and a solid bank of blue smoke which swirls slowly along the high, gilded, ceiling gives a hint of a successful gathering. [...] Round the fire in the sitting-room three medicos are still lingering, however, all smoking and arguing, while a fourth, who is a mere layman and young at that, sits back at the table¹.

En outre, la communication entre collègues concernant divers phénomènes scientifiques est un schéma récurrent de la diégèse dans les textes de fiction, et de nombreux auteurs, notamment Joseph Sheridan Le Fanu, recourent à cette thématique pour la mise en place d'un cadre narratif convaincant. En effet, c'est le cas pour le recueil de nouvelles *In a Glass Darkly* (1872), dont le narrateur enchâssé n'est autre que le Dr Martin Hesselius, décrit comme « a medical philosopher² » et qui s'adresse, par voie épistolaire, à un collègue issu d'une université néerlandaise, comme l'apprend le lecteur dans le prologue du recueil :

With slight modifications, chiefly of language, and of course a change of names, I copy the following. The narrator is Dr Martin Hesselius. I find it among the voluminous notes of cases which he made during a tour of England about sixty-four years ago. It is related in a series of letters to his friend Professor Van Loo of Leyden³.

Mais les représentations littéraires de la vie sociale des *professions* rendent également compte du contrôle par les pairs et de l'exclusion des membres jugés indignes de la *profession*. Ce phénomène est illustré entre autres par la nouvelle d'Arthur Conan Doyle

¹ Arthur Conan Doyle, « A Medical Document », *op. cit.*, p. 1035.

² Joseph Sheridan Le Fanu, « Green Tea » in *In a Glass Darkly*, Oxford: Oxford University Press, 1993 (1869), p. 8.

³ *Ibid.*, p. 6.

« The Case of Lady Sannox » (1893), dans laquelle le chirurgien adultère Douglas Stone est sommé par ses collègues d'abandonner sa vie de débauche afin que ses frasques ne ternissent pas la réputation de la *profession* tout entière : « The scandal became notorious. A learned body intimated that his name had been struck from the list of its vice-presidents. Two friends implored him to consider his professional credit¹. »

Cependant, dans le cas des avocats et des hommes d'église, c'est aussi la sociabilité, en plus de la socialisation professionnelle, qui est représentée dans le corpus étudié. Plus précisément, les cas de l'avocat Mr. Boxsious et du pasteur Mr. Meeke semblent illustrer le fait que la sociabilité est une caractéristique première des *professions*. En effet, le personnage de Mr. Boxsious, narrateur enchâssé de la nouvelle « A Stolen Letter » (1854), incarne la nécessité pour tout *solicitor* de maintenir des rapports cordiaux, tout au moins en apparence, avec tout un chacun. Ce dernier se déclare donc sociable à l'extrême : « “You can't quarrel with me. If you were fifty times as irritable a man as you look, you couldn't quarrel with me. I'm not young, and I'm not touchy – I'm Boxsious, the lawyer; the only man in the world who can't be insulted, try it how you like²!” » Après cette déclaration pour le moins surprenante, Mr. Boxsious va jusqu'à affirmer qu'il se sert de son amabilité excessive comme d'une arme à l'encontre de ses ennemis :

“That's my favourite enemy, Dunball. He tried to quarrel with me ten years ago, and he has done nothing but bring out the hidden benevolence of my character ever since. [...] He has fought against my amiabllity for ten mortal years; when he can't fight any longer, he'll die suddenly, and I shall be the innocent cause of it³.”

À l'inverse, le jeune pasteur Mr. Meeke, dont le nom suggère le caractère, et qui joue un rôle central dans la nouvelle « A Plot in Private Life » (1858), souffre d'une timidité maladive et d'une sensibilité exacerbée qui font de lui un *professional* défaillant selon le narrateur qui est le domestique du *squire* local :

He was a single man, very young, and very lonely in his position. He had a mild, melancholy, pasty-looking face, and was as shy and soft-spoken as a little girl – altogether, what one may call, without being too unjust or severe, a poor, weak creature, and, out of all sight, the very worst preacher I ever sat under in my life⁴.

De plus, ses piètres qualités sociales l'empêchent de trouver sa place au sein de la sphère sociale de sa paroisse, car il déplaît au seul *gentleman* du village : « The restless, rackety,

¹Arthur Conan Doyle, « The Case of Lady Sannox », *op. cit.*, p. 497.

²Wilkie Collins, « A Stolen Letter » in *After Dark*, Boston: Elibron Classics, 2005 (1854), p. 49.

³*Ibid.*, p. 50.

⁴Wilkie Collins, « A Plot in Private Life » in *The Queen of Hearts*, Fairfield: First World Library, 2005 (1858), pp. 294-295.

bounceable Mr. James Smith felt a contempt for the weak, womanish, fiddling little parson, and, what was more, did not care to conceal it¹. » Ainsi, la seule raison pour laquelle Mrs. Norcross, la jeune veuve du *squire* local (récemment remariée à Mr. James Smith), recherche la compagnie de Mr. Meeke serait l'absence totale dans la localité de membres de la *gentry*, donc d'individus dont la fréquentation serait acceptable pour elle : « As for the village near us, there was but one person living in it whom my mistress could think of asking to the Hall, and that person was the clergyman who did duty at the church² ».

Les *professionals* sont donc représentés comme ayant un certain devoir de sociabilité, qu'ils accomplissent avec plus ou moins de succès, et qui atteste assez clairement leur rôle prépondérant dans une société marquée par la respectabilité. Mais dans quelle mesure ces représentations littéraires sont-elles révélatrices des évolutions de la visibilité sociale des *professions* et surtout, en quoi montrent-elles que la visibilité sociale et la visibilité littéraire des *professions* sont corrélées ? Car il semble que si la littérature n'a pas nécessairement pour objet de représenter directement le réel tel qu'il est, il existe néanmoins dans la littérature du dix-neuvième siècle un enjeu de représentation du monde qui transparaît dans les pratiques littéraires victoriennes, et qui nous paraît rendre pertinent l'examen des correspondances entre la visibilité sociale et la visibilité littéraire des *professions*.

III. Visibilité littéraire

1) Visibilité sociale et visibilité littéraire : correspondances

Pour Walter Besant, il est certain que des correspondances fortes existent entre les classes moyennes, auxquelles les *professions* appartiennent, et les milieux littéraires : « But the middle-class is much better known, because it has had prophets; nearly all the poets, novelists, essayists, journalists, and artists have sprung from it³ ». Un tel constat est partagé par Wolf Lepenies, qui identifie des tendances similaires dans son ouvrage *Between Literature and Science: the Rise of Sociology* (1988) :

The beginning of the nineteenth century saw the gradual formation in the ranks of the upper middle class of that stable intellectual aristocracy typical of England [...]. This

¹*Ibid.*, p. 295.

²*Ibid.*, p. 294.

³Walter Besant, *Fifty Years Ago*, *op. cit.*, p. 86.

intellectual aristocracy had literature in its bones, and its guiding discipline was literary criticism¹.

Selon ces deux observateurs, les hommes de lettres issus de cette strate sociale ont abondamment illustré dans leurs écrits la vie des classes moyennes, tout au moins à partir des décennies 1830 et 1840, qui coïncident avec le début de la montée des *professions* mais aussi avec l'avènement du roman comme forme littéraire véritablement respectable. En effet, à cette époque, la forme du roman achève de s'imposer comme un élément central du paysage littéraire britannique, comme le souligne G. D. Klingopulos dans le *New Pelican Guide to English Literature* :

By the end of the eighteenth century the novel had begun to be a considerable influence on the moral perceptiveness of the reading public, exemplifying, as no ethical treatise could do and as no other form of literature since the Elizabethan drama had done, the reality of the feelings and moral issues involved in given situations².

De plus, dès son apparition près d'un siècle plus tôt, le roman devient le lieu privilégié de l'observation et de la critique de la société par les hommes de lettres, ce qui en fait à la fois un outil de divertissement (on peut citer ici *Robinson Crusoe*, publié en 1719, puis plus tard le roman gothique) et un véhicule pour la satire et la parodie (les œuvres de Henry Fielding ou Tobias Smollett s'imposent ici), mais aussi une forme au fort potentiel didactique, comme l'attestent notamment des œuvres de Samuel Richardson telles que *Pamela* (1740) ou *Clarissa* (1748). C'est précisément cette portée didactique qui devient dans le roman victorien un besoin, un devoir moral d'informer le lecteur concernant la vie de ses semblables, et qui rend la représentation des *professionals* indissociable de la forme du roman. Ces derniers sont plus particulièrement associés au roman réaliste, qui tend à décrire les vicissitudes de la vie sociale et domestique des Victoriens. Selon Frédéric Regard, c'est cette vocation à la fois descriptive et informative qui caractérise ce mouvement littéraire particulier : « le roman réaliste, souvent lu à haute voix et en public, doit aider l'individu à s'informer et à penser³ ». Malgré la nature hétérogène du mouvement réaliste anglais, qui déjoue la mise en place d'une définition concise, il paraît ici nécessaire de présenter brièvement le roman réaliste et certaines de ses spécificités. Un tel mouvement se fait jour dès le tout début de l'ère victorienne, avec l'apparition de ce que l'on désigne communément comme *social novels*, dont des romans écrits par Benjamin Disraeli, Charles Kingsley, Elizabeth Gaskell et dans une

¹Wolf Lepenies, *Between Literature and Science: the Rise of Sociology*, Cambridge: Cambridge University Press, 1988 (1985), p. 195.

²Boris Ford, *The New Pelican Guide To English Literature (Third Edition)– Volume 6*, Harmondsworth: Penguin Books, 1982 (1973), p. 69.

³François Laroque, Alain Morvan, Frédéric Regard, *Histoire de la littérature anglaise*, Paris : Presses Universitaires de France, 1997, p. 481.

certaines mesures Charles Dickens. Ces romanciers s'efforcent de dépeindre les difficultés de la vie des classes populaires afin de sensibiliser leur lectorat à ces questions sociales. De telles œuvres préfigurent l'apparition plus tard dans le siècle d'un mouvement réaliste, dont les représentants sont entre autres George Eliot, Thomas Hardy et Anthony Trollope, et qui s'attache à la description de la société victorienne dans sa diversité, traitant donc de la montée des classes moyennes et des *professionals* ainsi que de la question de leur statut social intermédiaire. L'immense popularité de certaines œuvres issues de ce mouvement telles que *Middlemarch* (1871-1872) de George Eliot ou la série de romans des *Chronicles of Barsetshire* (1855-1867) imaginée par Trollope, procure à leurs auteurs une grande influence sur leur lectorat et, de ce fait, leur permet d'exprimer et de diffuser très largement leur vision de la société victorienne et de ses faiblesses, comme l'affirme G. D. Klingopulos : « There was an obvious demand for their [the novelists'] work, for entertainment and edification. [...] The age demanded reassuring patriarchs and matriarchs, and writers vied with preachers and statesmen in providing this reassurance¹. »

Cette influence considérable des romanciers réalistes sur le public victorien est un élément central de la correspondance entre la visibilité sociale et la visibilité littéraire des *professions*, car de tels auteurs, pour lesquels « le monde s'étudie, s'analyse, se critique² », n'ont pas manqué de faire état de l'évolution du statut des classes moyennes et des *professions*, qu'ils ont fréquemment observées et représentées (dans leurs rapports professionnels, sociaux et personnels). Ainsi, il n'est pas étonnant de remarquer que si le nombre et la visibilité sociale des *professionals* n'ont cessé d'augmenter durant la période victorienne, leur présence dans la littérature a suivi des tendances similaires : de nombreux romans et nouvelles sont ouvertement centrés sur ces derniers jusque dans leurs titres, à commencer par l'un des romans du dix-huitième siècle les plus appréciés des Victoriens, *The Vicar of Wakefield* (1766), que l'on doit à Oliver Goldsmith. On retrouve donc des *professionals* en tant que personnages plus ou moins centraux affichés dès le titre dans des romans très populaires tels que *Doctor Thorne* (1858) d'Anthony Trollope, ou des nouvelles telles que « The Sad Fortunes of the Reverend Amos Barton », qui constitue le premier récit du recueil *Scenes of Clerical Life* publié également en 1858 par George Eliot.

Par ailleurs, s'il est clair que les représentations des *professions* deviennent bien plus fréquentes au dix-neuvième siècle du fait de leur association grandissante au genre du roman réaliste, elles ne sont en aucun cas absentes des œuvres romanesques produites tout au long du dix-huitième siècle. En conséquence, il est approprié de s'interroger sur l'évolution de ces représentations en regard des procédés d'écriture employés dans le cadre du roman, qui a lui-

¹Boris Ford, *The New Pelican Guide To English Literature (Third Edition)– Volume 6*, op. cit., p. 68.

²François Laroque, Alain Morvan, Frédéric Regard, *Histoire de la littérature anglaise*, op. cit., p. 481.

même subi de nombreuses transformations entre son apparition dans les premières décennies du dix-huitième siècle et la période victorienne, sur laquelle nous avons centré notre étude. Il convient à ce propos de remarquer que c'est à cette période précise que Wolf Lepenies associe la naissance d'une « sociologie littéraire », qu'il appelle « concealed sociology¹ », ou sociologie clandestine. Dans son ouvrage *Between Literature and Science: the Rise of Sociology* (1988), ce dernier décrit les liens étroits, dans le contexte victorien, entre la littérature et la sociologie naissante qui se démarque des *social physics* héritées des statisticiens tels que le Belge Adolphe Quetelet puis plus tard l'Anglais Robert Dudley Baxter. En effet, Lepenies affirme que dans le contexte britannique du dix-neuvième siècle, la littérature, la critique littéraire et la sociologie sont étroitement imbriquées, proposant des analyses qui se complètent et se répondent. Il s'appuie notamment sur les remarques de divers observateurs contemporains, dont Matthew Arnold, ardent défenseur d'une culture littéraire, pour qui il est possible de remédier à une connaissance insuffisante du monde par le recours à la littérature. Il parle de « broad experience of the diversity of real life such as literature was well placed to communicate² ». De surcroît, selon Arnold, lui-même chargé dès 1851 d'évaluer et de moderniser la politique éducative du royaume, la description et l'analyse du monde n'appartiennent pas strictement au champ de la science, puisque : « literature and the natural sciences were both concerned with fact; both had to assume their appropriate places in school and university³ ». Pour ce dernier, la critique littéraire peut même être qualifiée de « moral science⁴ », puisqu'elle peut être un moyen de comprendre la vie personnelle et sociale de ses semblables (« promoting in man an understanding of himself or of the society in which he lived⁵ »). De même, Thomas Henry Huxley, connu davantage pour son association étroite avec la sphère scientifique et sa défense énergique des thèses évolutionnistes, exprime un avis similaire à celui de Matthew Arnold concernant la littérature et la critique littéraire : « It [the study of literature] could be read as the decisive chapter in the story of the evolution of the human mind, and it revealed its interpretative power to its fullest extent only when it was viewed in relation to morality and politics⁶. » Par conséquent, d'après Wolf Lepenies, il existe durant l'ère victorienne un quasi-consensus selon lequel la littérature peut constituer une réponse aux changements sociaux importants de la période : « there was a widespread idea that literature above all was in a position to cure the soul-destroying evils of a rapidly changing society⁷ ». Il semble par ailleurs que cette idée selon laquelle la littérature

¹Wolf Lepenies, *Between Literature and Science: the Rise of Sociology*, op. cit., p. 174.

²Cité par Wolf Lepenies, *Between Literature and Science: the Rise of Sociology*, op. cit., p. 163.

³Cité par Wolf Lepenies, *Between Literature and Science: the Rise of Sociology*, op. cit., p. 166.

⁴Cité par Wolf Lepenies, *Between Literature and Science: the Rise of Sociology*, op. cit., p. 170.

⁵Cité par Wolf Lepenies, *Between Literature and Science: the Rise of Sociology*, op. cit., p. 170.

⁶Wolf Lepenies, *Between Literature and Science: the Rise of Sociology*, op. cit., p. 169.

⁷*Ibid.*, p. 175.

supplanterait même la sociologie ait continué à influencer les travaux de nombreux observateurs jusque dans les premières décennies du vingtième siècle au moins. Afin d'illustrer cette idée, Wolf Lepenies met en avant les théories du critique littéraire Frank Raymond Leavis, qu'il résume en ces termes :

Literary criticism was better sociology than sociology: for, while sociological experience must necessarily remain limited and no questionnaire could unlock human nature, such writers as Dickens offered in their novels an analysis of contemporary society whose liveliness and precision no professional specialist could equal¹.

Lepenies fait également référence aux travaux de George Eliot afin d'illustrer les affirmations de Leavis : « Because in their analysis of society the individual received his due, George Eliot's novels were examples of an ideal sociology: in a book such as *Middlemarch* Beatrice Webb could have discovered all that she failed to discover in her arid sociological and statistical textbooks². » Les arguments avancés par Wolf Lepenies semblent ainsi valider le sentiment contemporain qui proclame la portée sociologique de la littérature. De surcroît, Lepenies se fait l'écho du sociologue Robert S. Lynd lorsqu'il le cite afin de mettre en exergue la grande réactivité de la littérature : « Novelists, artists and poets provide valid insights into our culture that go beyond the cautious generalizations of social science and open up significant hypotheses for study³. »

Cette définition de la littérature comme sociologie clandestine nous permet de rapprocher l'évolution de la visibilité littéraire des *professions* de celle de leur visibilité sociale. Si nous avons montré que ces derniers occupent une place toujours plus importante au sein de la société victorienne, et que leur visibilité sociale s'accroît sans cesse durant cette période, peut-on dire que leur visibilité littéraire subit des modifications correspondantes ?

2) Une nouvelle image littéraire : évolutions de la présence des *professions* dans la littérature

Il s'agira ici de décrire les évolutions des représentations littéraires des *professions* ainsi que de déterminer à partir de quelle période les *professionals* deviennent un élément central et récurrent de la fiction romanesque. Pour ce faire, nous avons choisi d'examiner et de comparer diverses figures issues des *professions* et représentées dans des œuvres ayant fortement marqué le développement du roman au dix-huitième puis au dix-neuvième siècle.

¹*Ibid.*, p. 183.

²*Ibid.*, p. 183.

³Cité par Wolf Lepenies, *Between Literature and Science: the Rise of Sociology*, *op. cit.*, p. 186.

S'il est certain que l'ensemble de ces figures de *professionals* sont construites à partir de l'observation de la société par le romancier, et dans une certaine mesure de la critique sociale qui en découle, il convient de remarquer que les procédés employés pour les représenter dans le cadre des romans emblématiques du dix-huitième siècle sont majoritairement la satire et la caricature. En effet, les *professionals* semblent y être davantage des personnages secondaires, souvent stéréotypés. Leur présence dans le récit permet essentiellement au romancier de dénoncer les abus de l'une ou l'autre des corporations naissantes, et il est ainsi possible d'isoler certains modèles récurrents aux caractéristiques bien définies pour chaque *profession*.

Pour la profession médicale, vient tout d'abord le stéréotype du médecin ou de l'apothicaire ignorant et cupide. Chaucer en avait déjà établi le prototype dès le quatorzième siècle, avec le portrait du « Doctor of Physik » dans le prologue général des *Canterbury Tales* : « He keppe that he wan in pestilence / For gold in physik is a cordial, / Therefore he lovede gold in special¹ ». Ensuite, les romans du dix-huitième siècle contribuent à construire collectivement le stéréotype. Nous avons choisi d'examiner tout d'abord le Dr Slop, personnage secondaire peu engageant qui fait preuve d'une incompétence rare lors de la naissance de Tristram Shandy, héros éponyme du roman de Laurence Sterne publié à partir de 1759. Ce médecin qui se targue d'être un spécialiste de l'obstétrique n'en oublie pas moins ses instruments, se trouve incapable de les extraire de son sac lorsque ces derniers lui sont rapportés et finit par abîmer le nez du nouveau-né au grand dam de son père. Non content d'avoir défiguré le futur narrateur du roman, Dr Slop cherche à réparer son erreur de la façon la plus inappropriée qui soit puisqu'il se sert d'une baleine extraite du corset de la servante pour redresser le nez de Tristram : « "In bringing him [Tristram] into the world with his vile instruments, he has crushed his nose, Susannah says, as flat as a pancake to his face, and he is making a false bridge with a piece of cotton and a thing piece of whalebone out of Susannah's stays, to raise it up²." » La description physique caricaturale de ce personnage est également assez peu flatteuse, comme le laisse entendre son nom :

Imagine to yourself a little squat, uncourtly figure of a Doctor Slop, of about four feet and a half perpendicular height, with a breadth of back, and a sesquipedality of belly, which might have done honour to a serjeant in the horse-guards. Such were the out-lines of Dr Slop's figure, which, — if you have read Hogarth's analysis of beauty, and if you have

¹Geoffrey Chaucer, *The Canterbury Tales*, London: Dent & Sons, 1966, p. 14.

²Laurence Sterne, *The Life and Opinions of Tristram Shandy, Gentleman*, London: Dent & Sons, 1964 (1759-1767), p. 155.

not I wish you would; — you must know may as certainly be caricatured, and conveyed to the mind by three strokes as three hundred¹.

En outre, malgré ses aspirations excessives, son statut social n'est qu'intermédiaire, comme en témoigne son arrivée qui ne manque pas de ridicule :

Obadiah had led him in as he was, unwiped, unappointed, unannealed, with all his stains and blotches on him. — He stood like Hamlet's ghost, motionless and speechless, for a full minute and a half at the parlour door (Obadiah still holding his hand) with all the majesty of mud².

Ce statut est confirmé lorsque Mr. Shandy ordonne qu'il soit relégué aux cuisines si besoin est de préparer les substances nécessaires à son intervention : « If Doctor Slop has any drugs to pound, let him do it in the kitchen³ ». En un mot, Dr Slop correspond au stéréotype peu engageant qui résume les travers que l'on attribue communément à la profession médicale : il est peu soigneux, incompetent, et excessivement orgueilleux en ce qu'il aspire à rejoindre des cercles sociaux qui lui sont hors de portée, non content d'être incapable de travailler sans d'étranges et inutiles instruments, auxquels se résume d'ailleurs toute sa science.

Les apothicaires sont également la proie de la satire sociale et semblent partager très largement les vices décriés dans le cas des autres corporations liées à la médecine, comme le montre la description que Tobias Smollett fait de ces derniers dans *Roderick Random* (1748). Il faut accorder une valeur particulière à l'élément de critique sociale présent dans ce roman du fait de sa portée autobiographique, Smollett ayant étudié la médecine à l'université de Glasgow et été tour à tour l'apprenti d'un chirurgien puis lui-même chirurgien de guerre lors de la campagne désastreuse menant au siège de Carthagène des Indes. Les apothicaires que l'on rencontre dans *Roderick Random* donnent une image bien vile de leur corps de métier, gouverné par la cupidité et l'avarice. Ainsi, Roderick est d'abord victime de l'indifférence de l'apothicaire Roger Potion, qui le chasse de chez lui lorsque son oncle Tom Bowling n'est plus en mesure de financer ses études – une attitude que Mr. Potion ne manque pas de regretter lors du retournement qui intervient au dénouement du récit. Cette attitude suscite d'ailleurs la réprobation immédiate de Roderick, qui, en tant que narrateur, émet un jugement peu clément :

“So I desire you will this week provide yourself with another lodging.” — The indignation which this harangue inspired gave me spirits to support my reverse of

¹*Ibid.*, p. 76.

²*Ibid.*, p. 78.

³*Ibid.*, p. 147.

fortune; and to tell him I despised his mean, selfish disposition so much that I would rather starve than be beholden to him for one single meal¹.

Dans le cas de l'apothicaire français Mr. Lavement, dont Roderick devient ensuite l'apprenti, c'est toujours l'avarice qui est la caractéristique première du personnage : « [My master's only daughter] had been twice on the brink of marriage, but disappointed by the stinginess of her father, who refused to part with a shilling as long as he should live² ». À cette avarice s'ajoute une apparence à la fois simiesque et repoussante, en partie préfigurée par son nom, qui fait de la description physique de Mr. Lavement l'une des plus caricaturales du roman :

The apothecary, who was a little old withered man, with a forehead about an inch high, a nose turned up at the end, large cheek bones that helped to form a pit for his little grey eyes, a great bag of loose skin hanging down on each side in wrinkles, like the alforjas of a baboon; and a mouth so accustomed to that contraction which produces grinning, that he could not pronounce a syllable without discovering the remains of his teeth, which consisted of four yellow fangs, not improperly by anatomists, called canine³.

De plus, par le biais de ce personnage, Smollett dénonce également les pratiques malhonnêtes des apothicaires, qui trompent leurs clients par d'ingénieux procédés, détaillés ici de manière édifiante :

However his expence for medicines was not great, he being the most expert man at a succedanium, of any apothecary in London, so that I have been sometimes amaz'd to see him without the least hesitation, make up a physician's prescription, though he had not in his shop one medicine mention'd in it. — Oyster-shells he could convert into crab's eyes; common oil into oil of sweet almonds; syrup of sugar into balsamic syrup; Thames water into aqua cinnamomi; turpentine into capivi; and a hundred more costly preparations were produc'd in an instant, from the cheapest and coarsest drugs of the materia medica⁴.

C'est plus tard un autre corps de métier associé au monde de la médecine qui essuie la critique de Roderick Random : les chirurgiens, et plus particulièrement les chirurgiens militaires, sont présentés dans ce roman comme dépourvus des valeurs morales nécessaires à leur activité. Ainsi, Roderick, après avoir été embarqué de force sur le navire de guerre *Thunder*, devient alors l'assistant du chirurgien du bord. Il fait à cette occasion l'expérience de l'impuissance et de l'indifférence de celui-ci face à la souffrance des matelots. Il est à noter que les chirurgiens ne jouissent pas d'un statut élevé même sur les navires de guerre, comme

¹Tobias Smollett, *The Adventures of Roderick Random*, Oxford: Oxford University Press, 2008 (1748), p. 23.

²*Ibid.*, p. 98.

³*Ibid.*, p. 97.

⁴*Ibid.*, p. 100.

le rappelle l'un des seuls alliés de Roderick sur le bâtiment, Mr. Thomson : « The lieutenants I have no concern with; and as for the captain, he is too much of a gentleman to know a surgeon's mate, even by sight¹. » Roderick rencontre ainsi Mr. Morgan, un chirurgien en second gallois qui se fait une très haute idée de ses origines et de sa place sociale et se trouve de ce fait régulièrement tourné en ridicule. Par ailleurs, s'il est vrai que le premier chirurgien en chef rencontré, Dr Atkins, est un homme respectable qui prend un rôle d'adjuvant, ce dernier est remplacé après quelques pages seulement par Dr Mackshane, qui laissera une image du chirurgien de bord à la fois marquante et déplaisante, comme le montre la brève description qu'en fait dès l'abord Roderick : « [Doctor Mackshane] soon made us sensible of the loss we suffered in the departure of doctor Atkins; being grossly ignorant, and intolerably assuming, false, vindictive, and unforgiving; a merciless tyrant to his inferiors, an abject sycophant to those above him². » Peu après son arrivée, Mackshane, qui fait preuve d'indifférence, voire de mépris envers les souffrances des matelots, devient un véritable bourreau soutenu dans ses exactions par le capitaine Oakhum :

It would be tedious and disagreeable to describe the fate of every miserable object that suffered by the inhumanity and ignorance of the captain and surgeon, who so wantonly sacrificed the lives of their fellow-creatures. [...] — On the whole, the number of sick was reduced to less than a dozen [out of sixty-one]; and the authors of this reduction were applauding themselves for the service they had done to their king and country³.

C'est donc un portrait moral extrêmement critique qui est fait de la profession médicale à travers les mésaventures de Roderick Random. Si les descriptions des membres du corps médical sont plus légères dans *Tristram Shandy*, il est tout de même clair que ces deux romans emblématiques du dix-huitième siècle représentent médecins, apothicaires et chirurgiens en proie à la moquerie et à la réprobation de la société. En effet, ces derniers sont notoirement ignorants et inefficaces, ce qui n'arrange rien à leur position sociale intermédiaire. Mais de telles tendances sont-elles observables dans le cadre de la représentation des hommes d'église et des hommes de loi ?

Même si les membres du clergé anglican ont un statut social mieux défini et parfois plus élevé que celui des autres membres des *professions*, ils n'en échappent pas pour autant à la satire. Pour preuve, les pérégrinations du pasteur Abraham Adams aux côtés de Joseph Andrews. Il est à noter que le pasteur Adams n'est pas un personnage secondaire à proprement parler puisque le sous-titre complet du roman fait mention de son nom aux côtés

¹*Ibid.*, p. 145.

²*Ibid.*, p. 156.

³*Ibid.*, p. 159.

de celui de Joseph : *The History of the Adventures of Joseph Andrews and of his Friend Mr. Abraham Adams*. Cependant, à la lecture de cette œuvre, il devient vite manifeste que sa présence au sein du récit sera l'occasion de nombreux ressorts comiques. Ainsi, même si dans les premiers chapitres Adams semble être un personnage possédant des qualités évidentes (« a man of good sense, good parts and good nature¹ »), il n'en est pas moins un *curate* aux ressources limitées et à la famille nombreuse. De ce fait, son statut est relativement précaire, et Sir Thomas et Lady Booby le traitent avec un mépris certain : « They both regarded the curate as a kind of Domestic only, belonging to the Parson of the Parish² ». Ainsi, selon le point de vue de ces derniers, Adams ne jouit pas d'un statut assez élevé pour les côtoyer, et doit s'adresser à eux par l'intermédiaire de la suivante de Lady Booby, Mrs. Slipslop, qui met en avant sa propre supériorité face au *curate* : « [she] always insisted on a Deference to be paid to her Understanding, as she had been frequently at London, and knew more of the World than a Country Parson could pretend to³ ». Mais la caractéristique principale qui fait d'Abraham Adams le centre de nombreux passages comiques et satiriques dans le roman est sa grande naïveté, que le narrateur décrit comme sans égal : « but [he] was at the same time as entirely ignorant of the Ways of the World, as an Infant just entered into it could possibly be⁴ ». Nous avons choisi d'examiner certains de ces passages, au cours desquels Adams rencontre d'autres hommes d'église moins amènes que lui, afin d'illustrer les représentations de ces derniers dans *Joseph Andrews*.

Pour commencer, il semble justifié d'introduire la figure du pasteur Barnabas, qui permet à Henry Fielding de dénoncer l'attitude trop libre de certains hommes d'église face aux tentations contre lesquelles ils mettent en garde leurs ouailles. Ainsi, Mr. Barnabas, appelé à l'auberge de Mr. Tow-ouse pour veiller au chevet de Joseph Andrews que l'on croît à l'article de la mort, s'inquiète davantage de ses libations que de son devoir auprès du mourant : « Mr. Barnabas (for that was the Clergyman's Name) came as soon as sent for, and having first drank a Dish of tea with the Landlady, and afterwards a Bowl of punch with the Landlord, he walked up to the Room where Joseph lay: but finding him asleep, returned to take the other Sneaker⁵. » Mais les vices de Mr. Barnabas ne se limitent pas à ce seul épisode. Lorsque ce dernier fait la connaissance d'Abraham Adams et apprend qu'il a avec lui les manuscrits de ses sermons, Barnabas cherche à profiter du travail de son collègue, et ne cache pas son propre manque d'industrie : « And now I think of it, I should be obliged to you, if there be a Funeral one among them [Adam's sermons], to lend it me: for I am this very day to

¹Henry Fielding, *Joseph Andrews*, Oxford: Oxford University Press, 1967 (1742), p. 23.

²*Ibid.*, p. 25.

³*Ibid.*, p. 25.

⁴*Ibid.*, p. 23.

⁵*Ibid.*, p. 58.

preach a Funeral Sermon, for which I have not penned a Line, though I am to have a double Price¹. » Abraham Adams se trouve ensuite face au pasteur Trulliber, dont le sens de la charité est pour le moins limité, puisque ce dernier refuse de lui prêter la somme de quatorze shillings afin de lui permettre de rentrer dans sa paroisse. Ce manque de délicatesse de la part de Trulliber est préfiguré par sa passion pour l'élevage de porcs et son apparence caricaturale :

The Hogs fell chiefly to his care, which he carefully waited on at home, and attended to Fairs; on which occasion he was liable to many Jokes, his own Size being with much Ale rendered little inferiour to that of the Beasts he sold. He was indeed one of the largest Men you should see, and could have acted the part of Sir John Falstaff without stuffing².

Ce refus d'apporter son aide à Adams donne lieu à une série d'invectives sur le thème de la foi, de la charité et du devoir chrétien dont la violence laisse entendre au lecteur que les deux pasteurs se sont affranchis pour cet échange de toute la tempérance habituellement associée aux hommes de leur statut. Il s'en faut d'ailleurs de peu pour que la violence physique ne fasse suite à la violence verbale, Trulliber ne faisant pas montre d'une grande retenue dans ce domaine : « (and indeed, tho' he was now rather too corpulent for athletic Exercises, he had in his Youth been one of the best Boxers and Cudgel-players in the County³) ». Il est vrai cependant qu'Adams fait lui aussi plusieurs fois usage de violence physique au cours du roman, mais comme cela est ici rappelé au lecteur, presque toujours à bon escient : « As nothing could provoke Adams to strike, but an absolute Assault on himself or his Friend; he smiled at the angry Look and Gestures of Trulliber; and telling him, he was sorry to see such Men in Orders, departed without farther Ceremony⁴. » La participation d'Abraham Adams à un tel échange suggère néanmoins qu'il n'est pas toujours irréprochable, malgré ses qualités morales indéniables. Ainsi, plus loin dans l'aventure, Adams se voit incapable de se conformer aux recommandations issues de son propre prêche concernant les dangers de l'affection trop grande d'un père ou d'un mari pour sa famille. Cette attitude est dénoncée directement par le narrateur dès l'amorce du chapitre concerné : « with some Behaviour of Mr. Adams which will be called by some few Readers, very low, absurd and unnatural⁵ ». En effet, en l'espace de quelques lignes, Abraham Adams fait la preuve que l'adage « practice what you preach » n'est pas toujours facile à respecter, même pour un homme d'église, puisque ses actes vont à l'encontre de son sermon à peine achevé :

¹*Ibid.*, p. 77.

²*Ibid.*, p. 162.

³*Ibid.*, p. 168.

⁴*Ibid.*, p. 168.

⁵*Ibid.*, p. 306.

“Now believe me, no Christian ought to set his Heart on any Person or Thing in this World, but that whenever it shall be required or taken from him in any manner by divine providence, he may be able, peaceably, quietly, and contentedly to resign it.” At which Words one came hastily in and acquainted Mr. Adams that his youngest Son was drowned. He stood silent a moment, and soon began to stamp about the Room and deplore his Loss with the bitterest Agony¹.

Une telle situation provoque une inversion des rôles des plus comiques entre Joseph, à qui le sermon était adressé, et Adams :

“My poor Jacky, shall I never see thee more?” cries the Parson.

“Yes, surely,” says Joseph, “and in a better Place, you will meet again never to part more.”— I believe the Parson did not hear these Words, for he paid little regard to them, but went on lamenting whilst the Tears trickled down into his Bosom².

C’est donc au mieux comme faillibles, et au pire comme malhonnêtes que les pasteurs anglicans sont représentés par certains romanciers canoniques du dix-huitième siècle. Ainsi, si le pasteur Adams fait preuve d’une grande intégrité morale à quelques exceptions près, c’est rarement le cas des autres hommes d’église rencontrés par Joseph et ce dernier. La portée sociale de telles critiques est évidente, dans la mesure où ce sont les divers renoncements consentis par ceux qui sont entrés dans les ordres qui leur permettent d’accéder aux privilèges de leur fonction ainsi que de guider leurs semblables sur le plan moral et spirituel. Dès lors que ces renoncements ne sont plus observés par les membres du clergé, le contrat moral entre le pasteur et ses paroissiens est rompu, et c’est bien cela que dénoncent des romanciers tels que Fielding lorsqu’ils décrivent des personnages de pasteurs débauchés, incroyants ou intempérants.

C’est également cette question de la transgression d’un contrat moral qui préside à la représentation de la profession juridique. En effet, on rencontre également dans *Joseph Andrews* un homme de loi, dénommé Mr. Scout, dont l’attitude est on ne peut plus malhonnête. Tout d’abord, ce dernier ne possède aucune qualification lui permettant d’exercer, comme le narrateur le précise : « This Scout was one of those Fellows, who without any Knowledge of the Law, or being bred to it, take upon them, in defiance of an Act of Parliament, to act as lawyers in the Country, and are called so³. » Mais cela ne l’empêche pas de pratiquer et de prodiguer ses conseils à Lady Booby, qui fait de lui l’« instrument⁴ » de sa

¹*Ibid.*, pp. 308-309.

²*Ibid.*, p. 309.

³*Ibid.*, p. 286.

⁴*Ibid.*, p. 288.

vengeance. Le talent de Mr. Scout consiste à manipuler les notions relatives à la loi de manière absconse et à l'avantage de quiconque loue ses services, tout en soulignant la suprématie de la loi sur tout autre principe, y compris la réalité même des faits : « Now there is a material Difference between being settled in Law and settled in Fact; and as I affirmed generally he was settled, and Law is preferable to Fact, my settlement must be understood in Law, and not in Fact¹! » Ainsi, l'accusation que ce dernier formule à l'endroit de Joseph et Fanny va à l'encontre de tout sens commun mais reste recevable dans le cadre de la loi, puisque c'est pour le vol d'une brindille, « one Hassel-Twig [cut with a Nife], of the value, as he believes, of 3 half pence, or thereabouts² », que le juge Frolick rédige un procès verbal afin d'envoyer les deux jeunes gens à la prison de Bridewell. C'est d'ailleurs grâce à la complicité de ce dernier que ce détournement insensé de l'appareil judiciaire devient possible, par le biais d'un jeu sur la dénomination de l'objet du délit :

“Jesus!” said the Squire, “would you commit two Persons to Bridewell for a twig?”
“Yes,” said the lawyer, “and with great Lenity too; for if we had called it a young Tree they would have been both hanged.” — “Harkee,” (says the Justice, taking aside the Squire) “I should not have been so severe on this Occasion, but Lady Booby desires to get them out of the Parish³.”

Le juge Frolick, malgré son statut relativement élevé, est donc tout aussi corrompu que Mr. Scout, en plus d'être passablement illettré.

De même, Henry Fielding présente un personnage d'avocat tout aussi peu admirable dans *Tom Jones*, publié en 1749, c'est-à-dire l'année suivant l'accès de son auteur au statut de magistrat. Dans ce roman, l'avocat Mr. Dowling est d'abord présenté en compagnie d'un « petty-fogger », c'est à dire d'un homme de loi peu scrupuleux et peu qualifié :

This fellow, I say, stiled himself a lawyer, but was indeed a most vile petty-fogger, without sense or knowledge of any kind, one of those who may be termed train-bearers to the law; a sort of supernumeraries in the profession, who are the hackneys of attorneys, and will ride more miles for half a crown than a post-boy⁴.

Ce personnage de « petty-fogger », dont le nom n'est pas mentionné par le narrateur, est avide de promotion sociale et se présente comme plus important qu'il n'est :

During the time of the dinner, the Somersetshire lawyer recollected the face of Jones, which he had seen at Mr. Allworthy's: for he had often visited in that gentleman's

¹*Ibid.*, p. 284.

²*Ibid.*, p. 289.

³*Ibid.*, p. 284.

⁴Henry Fielding, *The History of Tom Jones, a Foundling*, Harmondsworth: Penguin Books, 1966 (1749), p. 388.

kitchen. He therefore took occasion to enquire after the good family there, with that familiarity which would have become an intimate friend or acquaintance of Mr. Allworthy; and indeed he did all in his power to insinuate himself to be such, though he had never had the honour of speaking to any person in that family higher than the butler¹.

Face à ce grossier personnage, Mr. Dowling est avant tout décrit comme un *professional* aimable et respectable, aux qualités humaines certaines :

Mr. Dowling was indeed greatly affected with this relation; for he had not divested himself of humanity by being an attorney. [...] Habit, it is true, lessens the horror of those actions which the profession makes necessary and consequently habitual; but in all other instances, nature works in men of all professions alike².

Cet homme de loi semble donc sensible aux cas de conscience suscités par la fréquente contradiction entre devoir professionnel envers ses clients et devoir moral envers ses semblables : « In the same manner, an attorney may feel all the miseries and distresses of his fellow creatures, provided he happens not to be concerned against them³ ». Cependant, à la lecture attentive de ses interventions, il apparaît que Mr. Dowling n'est pas digne de confiance, puisque son jugement de l'infâme Mr. Blifil se révèle pour le moins hâtif et superficiel :

"I never saw him but once, when I carried him the news of the loss of his mother; and then I was so hurried, and drove, and tore with the multiplicity of business, that I had hardly time to converse with him; but he looked so like a very honest gentleman, and behaved himself so prettily, that I protest I never was more delighted with any gentleman since I was born⁴."

Cette apparente naïveté peut être imputée à son manque d'éducation, que le narrateur mentionne brièvement : « Though the Latin was not the only part of this speech which Mr. Dowling did not understand, yet there was somewhat in it, that made a very strong impression upon him⁵. » Mais il y a aussi ici un manque d'efficacité notoire de la part de Dowling, car il se fie tout simplement aux apparences lorsqu'il juge Mr. Blifil, alors qu'une certaine perspicacité est attendue de lui dans sa pratique professionnelle. Il faut néanmoins préciser que cela ne l'empêche pas de tenter de duper Mr. Allworthy, et le lecteur avec lui, lors d'une scène de procès en quelque sorte inversé, puisque Mr. Dowling en est l'accusé, subissant un

¹*Ibid.*, p. 388.

²*Ibid.*, p. 585.

³*Ibid.*, p. 585.

⁴*Ibid.*, pp. 583-584.

⁵*Ibid.*, p. 587.

interrogatoire concernant ses actions passées. En effet, Mr. Dowling invoque son respect pour la confidentialité des affaires de la famille et la tromperie de Mr. Blifil lorsqu'il lui est reproché d'avoir gardé le secret concernant les origines de Tom Jones, et la vérité à propos de ses motivations n'est rétablie qu'à l'occasion d'une intervention du narrateur omniscient :

We have remarked somewhere already, that it is possible for a man to convey a lie in the words of truth; this was the case at present, for Blifil had, in fact, told Dowling what he now related, but had not imposed upon him, nor indeed had imagined he was able so to do. In reality, the promises which Blifil had made to Dowling, were the motives which had induced him to secrecy¹.

En somme, Mr. Dowling, malgré ses apparentes qualités morales, partage les torts associés à sa profession. L'attitude de ce personnage vient confirmer la tendance initiée par Mr. Scout dans *Joseph Andrews*, selon laquelle les hommes de loi ne prennent pas le parti de la justice mais celui du client le plus rémunérateur, se rendant à la fois coupables de cupidité et d'immoralité. À cela s'ajoutent les allégations souvent fondées d'ignorance et d'inefficacité qui touchent les *professionals* dans leur ensemble et qui font d'eux l'objet récurrent de la satire et de la caricature comme outils de critique sociale, dans le cadre des représentations littéraires associées au roman du dix-huitième siècle.

Il n'est donc pas surprenant de voir que l'écrasante majorité des personnages de *professionals* sont à cette époque des personnages statiques, indépendants de l'intrigue et de son environnement, construits autour d'un trait unique et inaliénable qui le plus souvent invite à la satire ou à la comédie. À quelques exceptions près (par exemple Abraham Adams et ses collègues dans *Joseph Andrews*), il faut attendre les premières décennies du dix-neuvième siècle pour voir apparaître régulièrement des figures de *professionals* examinées dans leur diversité, dans la richesse de leurs pratiques sociales et professionnelles. Bon nombre de ces personnages nouveaux du fait de leur plus grande profondeur ont également une place prépondérante au sein de l'intrigue, ou un statut particulier qui leur permet de se démarquer de la foule des autres personnages secondaires. Si l'on cherche à dater plus précisément cette transition qui marque la libération de la représentation des *professionals* de la satire et des constructions populaires stéréotypées, il semble que celle-ci se fasse jour à partir des décennies 1830 et 1840.

En effet, ces deux décennies réunissent divers facteurs déterminants, tant au niveau littéraire que social, qui permettent l'émergence de nouveaux modèles de personnages de *professionals*. Elles marquent tout d'abord, sur le plan politique, l'avènement d'une nouvelle

¹*Ibid.*, p. 844.

ère, qui clôt le long dix-huitième siècle avec l'accès au trône de la reine Victoria le 20 juin 1837 puis son couronnement le 28 juin 1838. Sur le plan social, cette période voit également le début de la montée des *professions*, précipitées au premier plan de la scène sociale, au moment même de l'apparition des premiers *social novels* dans le monde littéraire. En un mot, c'est à partir de ces deux décennies que ces changements de nature diverse concourent pour faire des *professions* un élément privilégié de la littérature victorienne.

Ainsi, apparaissent de plus en plus fréquemment des personnages de *professionals* qui s'affranchissent peu à peu des modèles précédents en ce qu'ils possèdent une individualité plus développée, et qu'ils sont confrontés à un éventail de situations bien plus large. De plus, ceux-ci sont régulièrement associés à des œuvres qui suscitent très vite l'engouement des lecteurs, comme *The Pickwick Papers* (1836), qui constitue l'un des premiers grands succès de Charles Dickens. Le lecteur y rencontre entre autres les personnages de Benjamin Allen et Robert Sawyer, tous deux étudiants en médecine. Bien que ce roman soit assez proche, dans les procédés descriptifs utilisés, des romans picaresques du dix-huitième siècle, ces deux personnages sont toutefois décrits sans un recours trop marqué à la caricature. Tout d'abord, leurs noms ne sont pas l'occasion d'un jeu de mots révélateur de leurs travers ; ensuite, bien que la description qui est faite de ces deux jeunes gens soit centrée sur leur manque général de raffinement, celle-ci n'est pas marquée par le recours à un unique trait physique ou vestimentaire exagéré :

Mr. Benjamin Allen was a coarse, stout, thick-set young man, with black hair cut rather short, and a white face cut rather long. He was embellished with spectacles and wore a white neckerchief. Below his single-breasted black surtout, which was buttoned up to his chin, appeared the usual number of pepper-and-salt coloured legs, terminating in a pair of imperfectly polished boots. Although his coat was short at the sleeves, it disclosed no vestige of a linen wristband; and although there was quite enough of his face to admit of the encroachment of a shirt collar, it was not graced by the smallest approach to that appendage¹.

Mr. Bob Sawyer, who was habited in a coarse blue coat, which, without being either a great coat or surtout, partook of the nature and qualities of both, had about him that sort of slovenly smartness, and swaggering gait, which is peculiar to young gentlemen who smoke in the streets by day, shout and scream in the same by night, call waiters by their christian names, and do various other acts and deeds of an equally facetious description. He wore a pair of plaid trousers, and a large rough double-breasted waistcoat; and out of doors carried a thick stick with a big top².

¹Charles Dickens, *The Pickwick Papers*, Oxford: Oxford University Press, 1988 (1836), pp. 364-365.

²*Ibid.*, p. 365.

Ainsi, si « Ben » Allen et « Bob » Sawyer sont quelque peu ridicules, ils ne sont pas pour autant des personnages strictement traités sur le mode de la caricature, et ils jouissent d'une certaine individualité. Il est également à noter que malgré leur allure et leurs manières, ces deux « sawbones¹ », comme les appelle le facétieux Sam Weller, prétendent au titre de *gentlemen* et font l'objet de l'éloge de Mr. Pickwick avant même que ce dernier ne les rencontre :

“In other words, they're Medical Students, I suppose?” said Mr. Pickwick.

Sam Weller nodded assent.

“I'm glad of it,” said Mr. Pickwick, casting his nightcap energetically on the counterpane, “They are fine fellows; very fine fellows, with judgements matured by observation and reflection; and tastes refined by reading and study. I am very glad of it².”

Par ailleurs, il faut remarquer que ces derniers sont issus d'une catégorie de *professionals* assez peu fréquemment représentée dans la littérature, et qui échappe donc dans une certaine mesure à l'établissement de modèles types. Cette catégorie, qui est d'ailleurs mentionnée par Mr. Pickwick avec des majuscules dans le texte correspondant, n'est autre que celle des étudiants souhaitant accéder au statut de *professional* et qui se font de plus en plus nombreux, tant dans la société que dans la littérature victoriennes.

Cet ensemble de caractéristiques apporte une certaine souplesse à la description des personnages de Benjamin Allen et de Robert Sawyer, ce qui leur confère un statut assez inédit car plus éloigné de la caricature, qui préside pourtant à la description de nombre d'autres personnages de ce roman. C'est également ce qu'affirme Robert M. Green, lui-même médecin de profession, dans son article intitulé « Dickens's Doctors » et publié en 1912 : « Neither of these [characters], however, has the individuality of Bob Sawyer and Ben Allen, who remain the prototypes of all medical students in literature³. » C'est de ce fait en tant que prototypes, et donc figures uniques, nouvelles, et non en tant que stéréotypes qu'il faut appréhender ces deux personnages. De manière plus générale, Robert M. Green semble définir les figures de médecins imaginées par Dickens comme autant de portraits changeants, plutôt que comme des modèles statiques et c'est en cela qu'ils diffèrent de la plupart des personnages de *professionals* rencontrés dans les romans du siècle précédent :

Of Dickens's doctors, as of his other characters, it may, perhaps, truly be said that they do not exist apart from their environment. Yet, they carry their environment with them, and one can recreate them at will from the author's pages. Dickens, it must be remembered,

¹*Ibid.*, p. 364.

²*Ibid.*, p. 364.

³Robert M. Green, « Dickens's Doctors » *The Boston Medical and Surgical Journal*, Vol. CLXVI, No. 25 (1912), p. 38.

was a novelist, and the function of a novel is to present life in cross-section, as it is that of the drama to create eternally valid human types independent of their environment¹.

De plus, Green, représentatif en cela de la critique littéraire de son époque, associe très clairement les personnages de médecins chez Dickens à la notion de réalisme dans le roman, puisqu'ils sont dépeints dans toute leur variété :

If Dickens's doctors are characters of only two dimensions, yet their portrayal is of the most human. They are not all a credit to the profession, but neither are all its members to-day. If they do not move and act in three dimensions, like the physician in "Macbeth", that is the fault of the novel as a literary form. But as life-sketches of real men they are living likenesses².

De même, les personnages d'avocats présents dans *The Pickwick Papers*, notamment les dirigeants peu scrupuleux de la firme Dodson & Fogg, sont dotés de caractéristiques qui leurs sont propres, plutôt que de traits universels communs à la profession :

Mr. Pickwick took a seat and the paper, but, instead of reading the latter, peeped over the top of it, and took a survey of the man of business, who was an elderly pimply-faced, vegetable-diet sort of man, in a black coat, dark mixture trousers, and small black gaiters; a kind of being who seemed to be an essential part of the desk at which he was writing, and to have about as much thought or feeling.

After a few minutes' silence, Mr. Dodson, a plump, portly, stern-looking man, with a loud voice, appeared: and the conversation commenced³.

Ces deux personnages jouissent également d'un pouvoir certain, ce qui provoque l'admiration de leurs subalternes mais aussi de leurs collègues, qui se réfèrent à eux comme « capital men of business⁴ ». Leur statut social est donc bien supérieur à celui des hommes de loi décrits dans le roman du dix-huitième siècle, puisqu'ils ne sont plus des exécutants cherchant la bonne faveur des puissants, mais des *professionals* qui traitent avec ces derniers d'égal à égal, non pas du fait de leur statut social, mais de l'influence (mal acquise et utilisée à mauvais escient dans le cas de Dodson & Fogg) que ces derniers exercent sur la sphère juridique. C'est ainsi que Mr. Pickwick, lui-même un *gentleman*, perd tout sens des bonnes manières face aux provocations des deux avocats et se voit rappelé à l'ordre par son domestique Sam Weller :

¹*Ibid.*, p. 41.

²*Ibid.*, p. 41.

³Charles Dickens, *The Pickwick Papers*, *op. cit.*, p. 239.

⁴*Ibid.*, p. 249.

“Go on, Sir; do go on. You had better call us thieves, Sir; or perhaps you would like to assault one of us. Pray do it, Sir, if you would; we will not make the smallest resistance. Pray do it, Sir.”

As Fogg put himself very temptingly within the reach of Mr. Pickwick’s clenched fist, there is little doubt that the gentleman would have complied with his earnest entreaty, but for the interposition of Sam, who, hearing the dispute, emerged from the office, mounted the stairs, and seized his master by the arm¹.

En outre, cette sphère juridique pénètre justement tous les aspects de la vie quotidienne des Victoriens, ce qui est vigoureusement dénoncé par le biais du procès intenté à Mr. Pickwick par sa logeuse Mrs. Bardell et dont le déroulement s’opère en de nombreux épisodes distincts dispersés dans l’ensemble du roman, ce qui fait de cette intrigue secondaire un élément toujours sous-jacent de l’action.

Ainsi, dans *The Pickwick Papers*, dont la publication à partir de 1836 correspond étroitement, sur le plan chronologique, à la période de transition mise en évidence précédemment, les personnages de *professionals* présentés semblent s’éloigner des stéréotypes du roman du dix-huitième siècle, mais ils n’en véhiculent pas moins une image tantôt moqueuse, tantôt réprobatrice des *professions*. Cependant, c’est une toute autre vision des *professionals* qui est présentée dans les romans parus quelques décennies plus tard. En effet, ces ouvrages attestent la présence appuyée et l’influence grandissante des *professionals* tant dans la sphère publique que dans la sphère privée : le type se déconstruit sous l’effet de la multiplicité, de la complexité, et les *professions* se voient alors représentées dans toute leur variété.

Ce phénomène est par exemple manifeste dans le troisième récit du recueil *Scenes of Clerical Life* (1858) de George Eliot, qui est intitulé « Janet’s Repentance ». Au cours des premiers chapitres de cette longue nouvelle, le narrateur, qui décrit la ville de Milby et la vie de ses habitants, accorde une importance toute particulière aux *professionals* en tant que membres éminents de la communauté, membres dont l’ascendant porte bien au-delà des activités religieuses, juridiques et médicales de la localité. Le lecteur rencontre d’abord l’homme de loi Robert Dempster, personnage central à l’intrigue et figure incontournable de la scène juridique de la région :

Indeed, Pittman and Dempster were the popular lawyers of Milby and its neighbourhood [...]. Hardly a landholder, hardly a farmer, hardly a parish within ten miles of Milby, whose affairs were not under the legal guardianship of Pittman and Dempster; and I think

¹*Ibid.*, p. 242.

the clients were proud of their lawyer's unscrupulousness, as the patrons of the fancy are proud of their champion's "condition". It was not, to be sure, the thing for ordinary life, but it was the thing to be bet on in a lawyer¹.

Ici, l'avocat est décrit à la fois comme prospère et quelque peu malhonnête, mais cette dernière caractéristique est considérée dans l'opinion populaire comme un avantage plutôt qu'un sujet de réprobation. En cela, le portrait moral et professionnel de Mr. Dempster diffère grandement de celui des hommes de loi présentés dans le roman du dix-huitième siècle, puisque son relatif manque de scrupules n'est pas dénoncé, mais compris, voire apprécié par ses clients, qui constituent d'ailleurs l'ensemble de la communauté locale. Il est à noter également que cette acceptation par le plus grand nombre d'une pratique généralement réprouvée de la part d'un *professional* illustre bien la notion de licence² définie dans l'ouvrage *Men and Their Work* (1958) par le sociologue Everett C. Hughes, notion que ce dernier associe étroitement à la montée des *professions*. Par ailleurs, les qualités personnelles de Mr. Dempster suscitent l'admiration de ses concitoyens, comme le révèle le narrateur lorsque celui-ci se fait l'écho, non sans ironie, de l'opinion populaire à l'égard de l'avocat :

Dempster's talent in "bringing through" a client was a very common topic of conversation with the farmers, over an incidental glass of grog at the Red Lion. "He's a long-headed feller, Dempster; why, it shows yer what a headpiece Dempster has, as he can drink a bottle o' brandy at the sittin', and yit see further through a stone wall when he's done, than other folks 'll see through a glass winder³."

De même, lorsque le narrateur donne la parole aux citadins partisans de Mr. Dempster dans le différend qui l'oppose au révérend évangeliste Mr. Tryan (et qui constitue l'un des éléments principaux de l'intrigue), ces derniers font l'éloge de leur éminent voisin :

"I never see Dempster's equal; if I did I'll be shot," said Mr. Tomlinson, looking after the lawyer admiringly. "Why, he's drunk the best part of a bottle o' brandy since here we've been sitting, and I'll bet a guinea, when he's got to Trower's his head will be as clear as mine. He knows more about law when he's drunk than all the rest on 'em when they're sober."

"Ay, and other things too, besides law," said Mr. Budd. "Did you notice how he took up

¹George Eliot, « Janet's Repentance » in *Scenes of Clerical Life*, Harmondsworth: Penguin Books, 1985 (1858), p. 257.

²Selon Hughes, la licence professionnelle constitue un sauf-conduit permettant à des *professionals* de pratiquer une activité habituellement réprouvée et pour laquelle seuls ces derniers sont habilités à réclamer une contrepartie pécuniaire.

³George Eliot, « Janet's Repentance », *op. cit.*, p. 257.

Byles about the Presbyterians? Bless your heart, he knows everything, Dempser does. He studied very hard when he was a young man¹.”

C'est donc une image d'infailibilité et d'extrême érudition qui est attribuée à Robert Dempster par ses partisans. Cependant, ces commentaires concernant Mr. Dempster suggèrent également que ce dernier n'est pas exempt de vices, puisqu'il a une tendance nette à abuser de la boisson et fait régulièrement preuve de véhémence, voire de violence à l'égard de ceux qui s'opposent à lui.

Cette mise en exergue de l'érudition et des qualités sociales fait également partie intégrante de la description des deux médecins de la ville, Mr. Pilgrim et Mr. Pratt :

On this point he [Mr. Pilgrim] had the concurrence of Mr. Pratt, the only other medical man of the same standing in Milby. Otherwise, it was remarkable how strongly these two clever men were contrasted. Pratt was middle-sized, insinuating, and silvery-voiced; Pilgrim was tall, heavy, rough-mannered and spluttering. Both were considered to have great powers of conversation but Pratt's anecdotes were of the fine old crusted quality to be procured only of Joe Miller; Pilgrim's had the full fruity flavour of the most recent scandal².

A la lecture de cette description, il est clair que la profession de ces deux personnages leur apporte une place prépondérante dans la vie publique de Milby, ainsi qu'une grande influence sur ses habitants, tout au moins pour ce qui est des questions médicales. Ce sont d'ailleurs ces questions qui divisent les patients de la ville en deux factions fermement opposées, c'est à dire ceux qui ont recours exclusivement aux traitements préconisés par Pilgrim et ceux qui s'en remettent strictement à Pratt :

But by their respective patients these two distinguished men were pitted against each other with great virulence. Mrs. Lowme could not conceal her amazement that Mrs. Phipps should trust her life in the hands of Pratt, who let her feed herself up to that degree, it was really shocking to see how short her breath was; and Mrs. Phipps had no patience with Mrs. Lowme, living, as she did, on tea and broth, and looking as yellow as any crowflower, and yet letting Pilgrim bleed and blister her and give her lowering medicine till her clothes hung on her like a scarecrow's³.

Néanmoins, malgré leurs portraits physiques discordants, leurs pratiques divergentes et le désaccord de leurs patients, ces deux médecins se caractérisent par la mutualité de leurs bons sentiments, puisqu'il n'y a pas de véritable opposition, concurrence ni animosité entre eux :

¹*Ibid.*, p. 252.

²*Ibid.*, pp. 259-260.

³*Ibid.*, p. 260.

They had both been long established in Milby, and as each had a sufficient practice, there was no very malignant rivalry between them; on the contrary, they had that sort of friendly contempt for each other which is always conducive to a good understanding between professional men; and when any new surgeon attempted, in an ill-advised hour, to settle himself in the town, it was strikingly demonstrated how slight and trivial are theoretic differences compared with the broad basis of common human feeling¹.

Cependant, malgré la confiance qui leur est accordée par leurs clients, ces deux membres du corps médical sont loin d'être irréprochables sur le plan moral. Le narrateur suggère par exemple, non sans ironie, que Mr. Pilgrim exerce davantage par appât du gain et par intérêt pour la science que par sollicitude, et que ses rapports sociaux sont fortement influencés par ses affaires :

I have known Mr. Pilgrim discover the most unexpected virtues in a patient seized with a promising illness. [...] A good inflammation fired his enthusiasm, and a lingering dropsy dissolved him into charity. Doubtless this crescendo of benevolence was partly due to feelings not at all represented by the entries in the day-book; for in Mr. Pilgrim's heart, too, there was a latent store of tenderness and pity which flowed forth at the sight of suffering. Gradually, however, as his patients became convalescent, his view of their characters became more dispassionate; when they could relish mutton chops, he began to admit that they had foibles, and by the time they swallowed their last dose of tonic, he was alive to their most inexcusable faults².

Ces préoccupations d'ordre pécuniaire sont partagées par l'homme d'église officiant à Milby, un *curate* vieillissant du nom de Mr. Crewe. Ce dernier jouit néanmoins du soutien de sa congrégation, qui conçoit pour ses manquements une grande tolérance, du fait de ses succès passés :

Old Mr. Crewe, the curate, for example, was allowed to enjoy his avarice in comfort, without fear of sarcastic parish demagogues, and his flock liked him all the better for having scraped together a large fortune out of his school and curacy, and the proceeds of the three thousand pounds he had with his little deaf wife. It was clear he must be a learned man, for he had once had a large private school in connection with the grammar-school, and had even numbered a young nobleman or two among his pupils. The fact that he read nothing at all now, and that his mind seemed absorbed in the commonest matters, was doubtless due to his having exhausted the resources of erudition earlier in life³.

¹*Ibid.*, p. 260.

²*Ibid.*, p. 261.

³*Ibid.*, p. 258.

Ainsi, au début de la nouvelle au moins, les *professionals* de Milby jouissent du soutien, de l'approbation et parfois même de l'admiration de leurs concitoyens, qui est manifeste à la fois dans le langage de ces derniers et dans celui du narrateur qui exprime régulièrement l'opinion populaire en utilisant des termes laudatifs, tels que « clever », « talent », et « standing ». Chacun d'eux joue un rôle de première importance non seulement dans la vie publique de la ville, mais aussi dans la vie quotidienne de ses habitants, qui, lorsqu'ils n'ont pas recours à leurs services, font des *professionals* de la localité leur principal sujet de conversation, voire de discorde, ce qui les place au centre de l'intrigue de « Janet's Repentance ».

Cette vision des *professionals*, qui mêle utilité publique manifeste et moralité contestable, se retrouve dans la description de plusieurs personnages de *professionals* au sein du canon victorien. Ces caractéristiques difficiles à concilier favorisent l'édification de portraits complexes, que ce soit pour des personnages principaux ou secondaires. Il semble donc qu'au cours des décennies 1850 et 1860, les personnages de *professionals* acquièrent une plus grande profondeur, avec peu de traces des constructions stéréotypées rencontrées au siècle précédent. L'étude du personnage de l'avocat Mr. Jaggers, présenté dans le roman *Great Expectations* publié par Charles Dickens en 1861, semble illustrer ce phénomène de façon remarquable. Tout d'abord, son apparence physique témoigne d'un certain statut social et fait de lui une figure menaçante pour Pip, le jeune narrateur. Ce portrait suggère une certaine complexité, du fait de la profusion des caractéristiques exposées :

He was a burly man of an exceedingly dark complexion, with an exceedingly large head and a correspondingly large hand. He took my chin in his large hand and turned up my face to have a look at me by the light of the candle. He was prematurely bald on the top of his head, and had bushy black eyebrows that wouldn't lie down but stood up bristling. His eyes were set very deep in his head, and were disagreeably sharp and suspicious. He had a large watch-chain and strong black dots where his beard and whiskers would have been if he had let them. [...] I wondered whether he could be a doctor; but no, I thought; he couldn't be a doctor, or he would have a quieter and more persuasive manner¹.

Ce personnage d'avocat, dont l'appartenance aux *professions* est décelée immédiatement par Pip qui l'associe à l'image enfantine et intimidante du docteur, est ensuite désigné comme « the strange gentleman² » dans le langage du jeune homme, lorsqu'il réapparaît quelques chapitres plus tard. Cependant, Jaggers, malgré l'antipathie que Pip ne peut s'empêcher de concevoir à son égard dès leur première rencontre, jouera un rôle de première importance dans la vie sociale de l'orphelin. En effet, c'est bien lui qui devient le seul lien de Pip avec la

¹Charles Dickens, *Great Expectations*, Oxford: Oxford University Press, 1994 (1861), p. 81.

²*Ibid.*, p. 133.

bonne société lorsque le jeune homme est mis à la tête d'une mystérieuse fortune. Pip se réfère dès lors à Jaggers comme « my guardian¹ ». Mais le personnage de Jaggers ne se limite pas à son apparence physique peu engageante et à son rôle de tuteur du narrateur. Il possède des caractéristiques qui ne sont directement accessibles ni à Pip ni au lecteur et qui ne sont donc qu'esquissées, ce qui lui confère un statut particulier parmi les autres personnages secondaires du roman. Le portrait de Jaggers est pour le moins incomplet et même fragmenté, puisqu'il refuse de révéler toute information sur sa propre personne ou d'exprimer des considérations personnelles, au profit d'une rigueur toute professionnelle. Ce masque d'avocat obsédé par la loi et la justice ne tombe qu'au troisième volume, lorsque son rôle central dans la rédemption de la gouvernante Molly et dans la prospérité de la jeune Estella est révélé. À cette occasion, Pip peut donc voir son tuteur sous un jour nouveau, plus favorable :

I really do not know whether I felt that I did this for Estella's sake, or whether I was glad to transfer to the man in whose preservation I was so much concerned, some rays of the romantic interest that had so long surrounded her. Perhaps the latter possibility may be the nearer to the truth².

En tout autre point, Jaggers est gouverné par l'impartialité et l'indifférence inhérentes à ses fonctions, se définissant lui-même comme « a mere agent³ » et clamant avec énergie son détachement face à la situation de Pip : « “Understand, that I express no opinion, one way or other, on the trust I undertake. I am paid for undertaking it and I do so. Now, understand that, finally. Understand that⁴!” » Ceci fait de Jaggers un personnage à la neutralité suspecte, qui n'est ni bienveillant ni malveillant. À l'inverse, son employé Mr. Wemmick développe dans ses rapports avec Pip deux personnalités distinctes, l'une professionnelle et l'autre privée, personnelle, qui s'expriment alternativement dans la sphère correspondante : « My Walworth sentiments must be taken at Walworth; none but my official sentiments can be taken in this office⁵. » Cette personnalité dissociée de Wemmick est si frappante qu'elle s'apparente dans le langage de Pip à la thématique du double : « We had not gone half a dozen yards down Gerrard-street in the Walworth direction before I found that I was walking arm-in-arm with the right twin, and that the wrong twin had evaporated into the evening air⁶. » Ce dédoublement de personnalité illustre bien le principe de « passing through the mirror⁷ » mis

¹*Ibid.*, p. 137.

²*Ibid.*, p. 403.

³*Ibid.*, p. 284.

⁴*Ibid.*, p. 140.

⁵*Ibid.*, p. 288.

⁶*Ibid.*, p. 387.

⁷Everett C. Hughes, *Men and Their Work*, op. cit., p. 119.

en évidence dans les rapports sociaux des *professionals* par Everett Hughes dans son ouvrage *Men and their Work*. Ce sont donc des portraits en profondeur qui sont faits de Jaggers et Wemmick, en cela qu'il est nécessaire pour Pip, et donc pour le lecteur, de passer outre la première impression, de dépasser les sentiments que ces personnages lui inspirent pour juger de leur valeur, et découvrir que leur portrait professionnel n'est qu'un fragment de leur identité, qui comporte également un portrait personnel bien moins accessible.

C'est afin d'explorer plus avant cette idée du portrait fragmenté, multiple des *professionals* que nous poursuivrons notre étude. Pour ce faire, nous établirons une typologie des diverses caractéristiques des *professionals* rencontrés dans le corpus étudié, afin de mettre en évidence des tendances descriptives récurrentes dans le portrait professionnel et personnel mais aussi physique et moral des nombreux médecins, hommes d'église et avocats dépeints dans les travaux d'Arthur Conan Doyle, de Wilkie Collins et de Joseph Sheridan Le Fanu.

Chapitre 2

TYPOLOGIE

I. Caractéristiques physiques : tendances majeures de la description

1) Visage et expression, traits de caractère : une phrénologie littéraire ?

Il s'agira ici de se tourner vers les figures de *professionals* issus presque exclusivement du corpus défini en introduction, et de déterminer un ensemble de traits communs observables dans la description de ces derniers. En effet, si nous avons vu qu'il existe dans le cas des *professions* une réalité sociale très riche et très diverse, qu'en est-il de la représentation littéraire qu'en font Joseph Sheridan Le Fanu, Wilkie Collins et Arthur Conan Doyle ? Les travaux de ces auteurs, à travers la caractérisation notamment, reflètent-ils la variété des positions sociales des *professionals* au sein de la société victorienne ? Afin de répondre à ces interrogations, nous mettrons en place une typologie¹ des narrateurs et des personnages issus des *professions* présents dans le corpus à l'étude, ce qui permettra de mettre en évidence et d'observer un ensemble de tendances associées à leur description. Pour ce faire, nous avons pris le parti de traiter les trois *professions* et les trois auteurs étudiés conjointement, de façon à illustrer au mieux les caractéristiques communes qui président au portrait général des *professionals*.

Nous nous intéresserons tout d'abord à la description physique et à ses liens avec l'intériorité et le portrait moral des membres des *professions* présents dans les textes. Ensuite, nous verrons comment le corpus à l'étude semble refléter, dans une certaine mesure, la

¹Dans le but de rendre cette typologie plus lisible, nous avons inclus en fin de volume un index recensant l'ensemble des narrateurs qui interviennent au sein de notre corpus, soit près de trente membres des *professions* accédant au statut de narrateur, dont un peu plus d'un tiers sont narrateurs extradiégétiques, pour un peu moins de deux tiers de narrateurs intradiégétiques.

diversité des modèles de *professionals* qui se développent tout au long du dix-neuvième siècle. Enfin, nous montrerons en quoi ces éléments de description physique, morale, et sociale informent la position narrative des *professionals*, sachant que celle-ci évolue sensiblement au fil du siècle, les plaçant de plus en plus régulièrement aux commandes du récit. Il n'est donc pas indifférent, dans la description, que ces personnages deviennent des narrateurs.

Pour commencer, il semble pertinent de mettre en avant une distinction centrale : il paraît en effet nécessaire de séparer la description du visage de celle de l'apparence générale (physique et vestimentaire) afin de montrer que ces deux objets centraux de la description participent à des enjeux distincts, malgré le fait qu'ils soient souvent présentés au sein d'un seul et même passage, comme l'illustrent les portraits de Ben Allen, Bob Sawyer et Mr. Jaggars. En effet, tandis que l'habillement d'un personnage reflète prioritairement sa situation sociale et professionnelle, son visage révèle des éléments ayant plus directement trait à l'intériorité ou au spirituel, comme l'illustre le portrait que le Dr Hesselius, détective de l'occulte et narrateur de la nouvelle « Green Tea », fait de son patient le révérend Jennings :

The Rev. Mr. Jennings is tall and thin. He is middle-aged, and dresses with a natty, old fashioned, high-church precision. He is naturally a little stately, but not at all stiff. His features, without being handsome, are well-formed, and their expression extremely kind but also shy¹.

Ce court paragraphe, qui ouvre le premier chapitre de la nouvelle, est constitué de trois phrases. La première permet à l'observateur de décrire l'apparence et les vêtements de son futur patient, la seconde s'attache à l'impression générale que renvoie ce dernier, et la troisième est centrée sur son visage. Les adjectifs « stately » et « stiff », qui sont associés à l'apparence physique de Mr. Jennings, désignent une attitude perceptible de l'extérieur, en société, alors que les adjectifs « kind » et « shy », qui découlent de la description du visage du révérend, font référence à des traits de caractère et donc à l'intériorité de Mr. Jennings. Cette distinction est renforcée par les considérations du Dr Hesselius concernant la dimension spirituelle de l'expression du visage : « there are certain expressions of that powerful organ of spirit – the human face² ».

Nous centrerons donc notre étude, en premier lieu, sur la description du visage des *professionals* et sur une tendance récurrente du langage employé par les *professionals* eux-mêmes ainsi que par ceux qui les décrivent : les emprunts fréquents et appuyés au vocabulaire

¹Joseph Sheridan Le Fanu, « Green Tea », *op. cit.*, p. 6.

²*Ibid.*, p. 18.

et aux théories communément associés à la phrénologie. Cette discipline pseudo-scientifique, qui consiste en l'examen de la forme du crâne afin de déceler le caractère et les capacités intellectuelles du sujet, fut initiée par l'allemand Franz Joseph Gall dans la dernière décennie du dix-huitième siècle puis développée et étendue à l'ensemble du faciès par l'italien Cesare Lombroso, durant la seconde moitié du dix-neuvième siècle. Voici la définition qu'en fait l'*Encyclopædia Britannica* :

phrenology, the study of the conformation of the skull as indicative of mental faculties and traits of character, especially according to the hypotheses of Franz Joseph Gall (1758-1828), a Viennese doctor, and such 19th century adherents as Johann Kaspar Spurzheim (1776-1832) and George Combe (1788-1858). Phrenology enjoyed great popular appeal well into the 20th century but was wholly discredited by scientific research¹.

Une telle théorie, qui met en place un postulat selon lequel le visage serait le miroir de l'esprit, rencontre en effet un succès certain en Grande-Bretagne, notamment grâce aux efforts de George Combe², avocat puis homme de science écossais, qui contribua à la diffuser, à travers la création de la *Phrenological Society of Edinburgh* en 1820 puis de la publication du *Phrenological Journal* dès 1823. Sur le plan littéraire, la phrénologie trouve très vite un écho dans les ouvrages de nombreux auteurs, dont Anne et Charlotte Brontë, Charles Dickens ou même George Eliot. Mais ce sont certainement les personnages de Sherlock Holmes et du Dr Watson qui font l'usage le plus abondant de cette discipline jusqu'à en faire l'un des piliers de la « science de la déduction³ », présentée dans un article que Watson décrit à l'attention du lecteur : « The writer [Sherlock Holmes] claimed by a momentary expression, a twitch of a muscle or a glance of an eye to fathom a man's inmost thoughts⁴. »

Peut-on, comme l'affirme Sherlock Holmes, lire sur la surface du visage les traits de caractère et autres caractéristiques enfouies des personnages ? Par ailleurs, si cela est le cas, cette lecture du visage est-elle fructueuse seulement dans le cadre de descriptions effectuées par des *professionals* ? Ceci soulignerait leur clairvoyance en tant qu'observateurs privilégiés de leurs semblables, réputés posséder des capacités d'analyse supérieures, comme le suggèrent les définitions du *Oxford English Dictionary*. Ou, à l'inverse, cette résurgence de l'intériorité sur le visage est-elle une donnée systématique de la description dans le corpus à

¹*The New Encyclopædia Britannica – 15th Edition*, Chicago: Encyclopædia Britannica, 1989, volume 9, p. 407.

²George Combe fut initié à la phrénologie dès 1816 à Edimbourg, lors de sa rencontre avec Johann Kaspar Spurzheim, l'un des disciples les plus éminents de Gall. Il est notamment l'auteur de l'ouvrage *The Constitution of Man* (1828), traité de phrénologie qui connut un succès retentissant et durable.

³Celle-ci est présentée dans le second chapitre du roman *A Study in Scarlet*, chapitre dont cette expression constitue également le titre.

⁴Arthur Conan Doyle, *A Study in Scarlet, The Complete Stories of Sherlock Holmes*, Ware: Wordsworth Editions, 2007 (1887), p. 22.

l'étude, à la manière d'une phrénologie littéraire, qui fonctionnerait alors comme un principe général au sein de notre corpus ?

Nous étudierons tout d'abord le regard, élément central du visage qui fait régulièrement l'objet d'une description appuyée et qui revêt un rôle double, à la fois comme fenêtre sur l'intériorité de l'autre et comme révélateur de ses capacités d'observation. Ainsi, lorsque Watson décrit Holmes pour la première fois dans *A Study in Scarlet* (1887), il fait usage d'adjectifs qui soulignent la clairvoyance de son compagnon davantage qu'ils ne décrivent son apparence physique : « his eyes were sharp and piercing¹ ». De même, à l'occasion de la description du Professeur Presbury, vénérable professeur de Physiologie, dans la nouvelle « The Creeping Man » (1923), c'est de nouveau le regard qui trahit les capacités intellectuelles du personnage : « His eyes were his most remarkable feature, keen, observant and clever to the verge of cunning². » Si Holmes, contrairement à Presbury, n'est pas un *professional* à proprement parler, il paraît pertinent d'inclure ce cas particulier dans notre typologie : bien qu'il n'appartienne à aucune des trois *professions*, la figure de Sherlock Holmes peut être reconstruite comme une sorte d'hybride des trois *professions*, en ce qu'il évolue avec aisance au sein des champs de compétences de ces trois grandes catégories, et en exerce librement les prérogatives (Holmes rend fréquemment la justice, se fait passer au moins une fois pour un pasteur, et « soigne » le corps social britannique en le débarrassant de dangereux criminels). De plus, ses divers déguisements et usurpations, qui empruntent fréquemment au statut des *professionals*, semblent pouvoir éclairer la représentation et la description ces derniers. Le regard de Holmes, décrit de façon saisissante, correspond de ce fait à la tendance générale selon laquelle le regard des *professionals* est dépeint comme pénétrant, s'apparentant à un outil d'analyse et d'observation acéré. Ainsi, le vocabulaire en usage dans la description du regard, de même que la fonction de cette caractéristique dans la construction des personnages participent à des effets récurrents, qui peuvent être illustrés par les cas de trois personnages de *professionals* issus de diverses nouvelles d'Arthur Conan Doyle et extérieures au Canon holmésien. Ces trois hommes d'âge mûr, à la formation médicale approfondie, ont en commun un regard scrutateur, auquel rien n'échappe, dépeint cependant sur des modes variés. Les yeux du premier, le professeur Von Baumgarten, personnage central de la nouvelle « The Great Keinplatz Experiment » (1885) sont évoqués de façon simple et sans détours : « steel-grey eyes, which were singularly bright and penetrating³ ». De même, le regard du second, Lord Linchmere, un aristocrate frêle et

¹*Ibid.*, p. 19.

²Arthur Conan Doyle, « The Adventure of the Creeping Man » in *The Casebook of Sherlock Holmes, The Complete Stories of Sherlock Holmes*, Ware: Wordsworth Editions, 2007 (mars 1923), p. 1351.

³Arthur Conan Doyle, « The Great Keinplatz Experiment » in *Tales of Twilight and the Unseen, The Conan Doyle Stories*, London: John Murray, 1929 (1885), p. 729.

vieillissant ayant longuement étudié la médecine et que l'on rencontre dans « The Beetle-Hunter » (1898), est présenté au lecteur par le biais d'épithètes employées avec parcimonie : « He looked me up and down with a very shrewd, penetrating glance¹. » Pour ce qui est du troisième, Sir Dominick Holden, vieux médecin tout juste revenu des Indes dans « The Brown Hand » (1899), ce dernier fait l'objet d'un langage clairement métaphorique qui marque une insistance sur ses capacités d'observation :

At the same time I was conscious, as the lamp was carried in, that it was a very critical pair of light-blue eyes which looked out at me from under shaggy eyebrows, like scouts beneath a bush, and that this outlandish uncle of mine was reading off my character with all the ease of a practiced observer and an experienced man of the world².

Dans ce passage, le déchiffrement des traits du visage est clairement assimilé à une activité de lecture et les yeux de Sir Dominick font l'objet d'une personnification qui met en exergue leur qualité inquisitrice par le biais d'une imagerie militaire. Il faut par ailleurs noter que cette caractéristique est poussée à son paroxysme dans certaines descriptions de Sherlock Holmes, comme le montre cet extrait tiré de la nouvelle « The Adventure of the Speckled Band » (1892) : « Sherlock Holmes ran her over with one of his quick, all-comprehensive glances³. » Cette idée du regard comme outil de lecture du monde auquel rien n'échappe est au cœur de l'activité des *professions*, comme le suggère Carlo Ginzburg lorsqu'il dresse un parallèle entre les pratiques professionnelles du médecin, du détective et du critique d'art, lesquels doivent être capables de tout voir d'un seul coup d'oeil (« one rapid glance⁴ »). Il apparaît alors que le regard des *professionals* est perçant car exercé, et cette souveraineté du regard chez le médecin comme chez le détective est justifiée par le principe suivant, mis en évidence par Ginzburg : « tiny details provide the key to a deeper reality, inaccessible by other methods. These details may be symptoms, for Freud, or clues, for Holmes [...] »⁵. De plus, cette volonté de tout voir et donc de tout surveiller, de tout encadrer qui se dégage de la représentation du regard des membres des *professions* s'inscrit au moins partiellement dans l'édification de ce que Michel Foucault appelle « un regard dominateur et surveillant⁶ », élément clé de la mise en place du panoptique imaginé par Jeremy Bentham (1748-1832).

¹Arthur Conan Doyle, « The Beetle-Hunter » in *Tales of Mystery, The Conan Doyle Stories*, London: John Murray, 1929 (juin 1898), p. 574.

²Arthur Conan Doyle, « The Brown Hand » in *Tales of Twilight and the Unseen, The Conan Doyle Stories*, London: John Murray, 1929 (1899), p. 679.

³Arthur Conan Doyle, « The Adventure of the Speckled Band » in *The Adventures of Sherlock Holmes, The Complete Stories of Sherlock Holmes*, Ware: Wordsworth Editions, 2007 (février 1892), p. 559.

⁴Carlo Ginzburg, « Morelli, Freud and Sherlock Holmes: Clues and Scientific Method » *History Workshop*, No. 9 (1980), p. 17.

⁵*Ibid.*, p. 11.

⁶Michel Foucault, « L'Oeil du pouvoir » in *Dits et écrits, Tome III – 1976-1979*, Paris : Gallimard, 1994 (1977), p. 195.

La description du regard permet en outre de broser en filigrane un portrait intérieur. Le regard devient donc, dans une certaine mesure, une ouverture sur l'intériorité du personnage. C'est notamment le cas d'Ezra Jennings, qui apparaît dans le célèbre roman de Wilkie Collins publié en 1868, *The Moonstone*. Ce dernier, qui est l'obscur assistant de Mr. Candy, le médecin de la famille Verinder, et qui possède une apparence inhabituelle jouant clairement contre lui, est néanmoins identifié dans la description, à mots couverts, comme un adjuvant potentiel, notamment du fait du décalage entre son étrange apparence et son regard doux, marqué par la récurrence de l'adjectif « soft », associé au superlatif :

From this strange face, eyes, stranger still, of the softest brown – eyes dreamy and mournful, and deeply sunk in their orbits – looked out at you and (in my case at least) took your attention captive at their will. [...] I looked at the man with a curiosity which, I am ashamed to say, I found it quite impossible to control. His soft brown eyes looked back at me gently; and he met my involuntary rudeness in staring at him, with an apology which I was conscious that I had not deserved¹.

Il est remarquable de constater que les adjectifs « soft », « dreamy » et « mournful », qui qualifient tous trois les yeux d'Ezra Jennings, renvoient à des aspects clés de ce personnage : la douceur et l'altruisme de Jennings l'amèneront à jouer un rôle central dans l'élucidation du mystère de la gemme disparue ; l'expression détachée, rêveuse de son regard fait référence à son usage régulier d'opium, et sa mélancolie est la marque d'un passé trouble et douloureux. D'une façon similaire, c'est dans le regard du professeur Moriarty que Sherlock Holmes décèle ses intentions meurtrières à son égard, lors de leur première rencontre qui intervient au cours de la nouvelle « The Final Problem » : « At his remark, I drew the weapon out and laid it cocked upon the table. He still smiled and blinked but there was something about his eyes which made me feel very glad that I had it there². » Par conséquent, il est possible d'affirmer que la description du regard informe très largement l'intériorité des personnages, mais aussi leur intentionnalité, puisque de nombreux narrateurs perçoivent dans les yeux des personnages décrits des informations concernant leur portrait intérieur et moral qui sont souvent validées par la suite du récit, et qui permettent de ce fait de suggérer une lecture orientée du personnage à partir de la seule observation de ce morceau choisi que constitue le regard.

Cependant, c'est l'ensemble du visage, et notamment le nez, le front et la mâchoire, qui signalent de façon presque infaillible les traits de caractère majeurs du personnage. Par exemple, dans la nouvelle de Conan Doyle « The Beetle-Hunter », le narrateur, Dr Hamilton,

¹Wilkie Collins, *The Moonstone*, London: Penguin Books, 1998 (1868), p. 326.

²Arthur Conan Doyle, « The Final Problem » in *The Memoirs of Sherlock Holmes, The Complete Stories of Sherlock Holmes*, Ware: Wordsworth Editions, 2007 (décembre 1893), p. 834.

ne décèle pas les signes de la démence de l'entomologiste vieillissant Sir Thomas Rossiter dans ses yeux, qui reflètent le peu de santé d'esprit que cet homme possède encore, mais dans les tics nerveux qui agitent constamment son front :

His forehead, which was naturally high, and higher still on account of receding hair, was in a continual state of movement. Some nervous weakness kept the muscles in a constant spasm, which sometimes produced a mere twitching and sometimes a curious rotary movement unlike anything which I had ever seen before. It was strikingly visible as he turned towards us after entering the study, and seemed the more singular from the contrast with the hard, steady, grey eyes which looked out from underneath those palpitating brows¹.

Les traits du visage sont par ailleurs souvent annonciateurs du tempérament du personnage observé, ainsi que de son intellectualité, comme le suggère avec ironie Lord Henry Wotton dès l'ouverture du roman d'Oscar Wilde *The Picture of Dorian Gray* (1890) :

Intellect is in itself a mode of exaggeration, and destroys the harmony of any face. The moment one sits down to think, one becomes all nose, or all forehead, or something horrid. Look at the successful men in any of the learned professions. How perfectly hideous they are²!

On rencontre une lecture du visage analogue, bien que dénuée de dérision, dans les premières pages du roman *A Study in Scarlet*, au cours desquelles Watson se livre à un décodage fructueux du tempérament de Sherlock Holmes à la simple observation de ses traits : « [...] his thin, hawklike nose gave his whole expression an air of alertness and decision. His chin, too, had the prominence and squareness which mark the man of determination³. » Ici, le Dr Watson se trouve capable d'interpréter le visage de Holmes et d'en tirer des conclusions définitives, infaillibles, qui se révéleront valables pour la suite du récit dans son ensemble. Il est clair que son mode d'observation et le langage qui en découle renvoient fortement à la phrénologie. Comme pour souligner l'importance et la justesse d'une telle lecture du visage, cette situation semble se répéter au fil du cycle holmésien, car le détective fait l'objet d'un examen « phrénologique » à plusieurs reprises. En effet, les premiers mots que le professeur Moriarty adresse à Sherlock Holmes lors de leur brève entrevue dans « The Final Problem » concernent la forme de son crâne : « You have less frontal development than I should have expected⁴. » Mais cette tendance se voit poussée à son paroxysme lors de la rencontre avec le

¹ Arthur Conan Doyle, « The Beetle-Hunter », *op. cit.*, p. 581-582.

² Oscar Wilde, *The Picture of Dorian Gray*, Oxford: Oxford University Press, 1998 (1890), p. 2.

³ Arthur Conan Doyle, *A Study in Scarlet*, *op. cit.*, p. 19.

⁴ Arthur Conan Doyle, « The Final Problem », *op. cit.*, p. 834.

chirurgien Dr James Mortimer au début du roman *The Hound of the Baskervilles* (1902), lorsque ce dernier exprime, à grand renfort de termes techniques, une admiration très excessive pour le crâne du détective. Cet intérêt immodéré pour la phrénologie provoque un renversement par rapport au mouvement général du texte, selon lequel c'est le détective qui se livre habituellement à une lecture des traits de ses interlocuteurs, et Holmes se voit ramené au statut de spécimen hors norme qu'il devient primordial d'examiner. Le lecteur notera alors l'ironie quelque peu morbide qui transparaît dans le compliment de Mortimer :

“I had hardly expected so dolichocephalic a skull or such well-marked supra-orbital development. Would you have any objection to my running my finger along your parietal fissure? A cast of your skull, Sir, until the original is available, would be an ornament to any anthropological museum. It is not my intention to be fulsome, but I confess that I covet your skull¹.”

Le recours à une logique, une pensée phrénologique dans l'œuvre d'Arthur Conan Doyle n'est toutefois pas limité au Canon holmésien, et divers *professionals* rencontrés dans ses récits fantastiques véhiculent eux aussi l'idée selon laquelle le visage porte les signes ostentatoires de l'intériorité du personnage décrit. Ainsi, le narrateur de la nouvelle « The Brown Hand », Dr Hardacre, se voit capable de présumer du tempérament de son oncle tout juste retrouvé, alors qu'il pose pour la première fois les yeux sur son visage : « I only saw the red glow of the embers beating upon a huge craggy face, with a Red Indian nose and cheek, and deep furrows and seams from eye to chin, the sinister marks of hidden volcanic fires². » Le langage métaphorique en usage dans cet extrait dépeint ce visage à la manière d'un paysage dont on peut aisément observer la topographie, avec notamment des termes adaptés à ces deux champs descriptifs, tels que « craggy » et « furrow », tout en jouant sur l'imagerie du feu, qui suggère sans équivoque un tempérament explosif.

Par ailleurs, les personnages de *professionals* issus de la même sphère professionnelle partagent régulièrement des traits physiques communs. Ceci est manifeste notamment dans la description des chirurgiens au sein de nouvelles appartenant à des sections variées du recueil *The Conan Doyle Stories* (1929), allant de « Tales of Medical Life » à « Tales of Terror ». Ces derniers portent sur le visage une certaine dureté accompagnant le sang froid et le détachement indispensables à leur pratique professionnelle. C'est souvent à l'examen de la mâchoire mais aussi de l'ensemble du visage que ces traits de caractère sont décelables, comme l'illustrent les trois portraits suivants. Douglas Stone, chirurgien hors pair mais à la moralité douteuse, voit son cynisme et son ambition aussitôt trahis par son expression, lors de

¹Arthur Conan Doyle, *The Hound of the Baskervilles, The Complete Stories of Sherlock Holmes*, Ware: Wordsworth Editions, 2007 (1902), p. 181.

²Arthur Conan Doyle, « The Brown Hand », *op. cit.*, p. 679.

sa description dans la nouvelle « The Case of Lady Sannox » : « The fire, as it spurted up, threw fitful lights upon his bold, clear-cut face, with its widely-opened grey eyes, its thick and yet firm lips, and the deep, square jaw, which had something Roman in its strength and its animalism¹. » De Même, Hargrave, jeune chirurgien prometteur dépeint dans « A Medical Document », semble incapable de dissimuler sa froideur, qui se lit littéralement sur l'ensemble de ses traits : « His face has none of the broad humanity of Theodore Foster's, the eye is stern and critical, the mouth straight and severe, but there is strength and decision in every line of it, and it is nerve rather than sympathy which the patient demands when he is bad enough to come to Hargrave's door². » On notera l'usage répété de l'article défini qui remplace l'adjectif possessif initial, et qui tire le passage vers la description d'un type plutôt que vers le portrait individuel. Quant au physiologiste Ainslie Gray, présenté dans la nouvelle « A Physiologist's Wife » (1890) comme « the very type and embodiment of all that was best in modern science³ », ce dernier est d'emblée identifié comme un homme capable d'un grand détachement scientifique par la description du bas de son visage : « In person he was not unlike his sister. The same eyes, the same contour, the same intellectual forehead. His lips, however, were firmer, and his long, thin lower jaw was sharper and more decided⁴. »

Ces recours récurrents à la phrénologie, qui ponctuent le corpus étudié dans son intégralité, montrent donc que le visage est régulièrement représenté comme un espace intelligible qui peut faire l'objet d'une lecture tendant à révéler, en partie au moins, l'intériorité du sujet. Le visage, s'il ne peut pas toujours être lu comme un ensemble, constitue néanmoins la somme de morceaux choisis, de points d'intérêt révélateurs et ostentatoires qui ouvrent une fenêtre sur le portrait intérieur de celui qui se voit décrit. Les *professionals* se montrent particulièrement experts dans cette pratique d'une phrénologie littéraire : s'ils n'en détiennent pas vraiment le monopole, ils en font l'usage le plus fréquent, et avec la plus grande maîtrise. En cela, le regard que portent les membres des *professions* sur le visage (qui est pour eux un point d'accès direct à l'autre, dont l'altérité ne résisterait pas à leur perception) entre en décalage avec ce que montre le philosophe Emmanuel Lévinas lorsqu'il met en évidence la dimension éthique du rapport au visage d'autrui (*Totalité et infini – essai sur l'extériorité*, 1961). Voici l'une des remarques qui ouvrent la section de son ouvrage intitulée « Visage et éthique » : « le visage est présent dans son refus d'être contenu. Dans ce sens il ne saurait être compris, c'est-à-dire englobé. Ni vu, ni touché – car dans la sensation

¹ Arthur Conan Doyle, « The Case of Lady Sannox », *op. cit.*, p. 498.

² Arthur Conan Doyle, « A Medical Document », *op. cit.*, p. 1036.

³ Arthur Conan Doyle, « A Physiologist's Wife » in *Tales of Medical Life, The Conan Doyle Stories*, London: John Murray, 1929 (1890), p. 978.

⁴ *Ibid.*, p. 978.

visuelle ou tactile, l'identité du moi enveloppe l'altérité de l'objet qui précisément devient contenu¹. » Ainsi, selon Lévinas, « la relation avec le visage peut certes être dominée par la perception, mais ce qui est spécifiquement visage c'est ce qui ne s'y réduit pas² ».

Cependant, et de façon remarquable, il est difficile de déterminer si la lecture phrénologique du visage à laquelle se livrent les *professionals* trouve ses limites, si elle peut être mise en échec. En effet, dans la nouvelle « The Adventure of the Missing Three-Quarter » (1904), l'interprétation des traits du Dr Leslie Armstrong par Watson paraît entrer en décalage avec les signes relevés par Holmes. Le Dr Armstrong est d'abord perçu comme un adversaire potentiel : « “Dr Leslie Armstrong is certainly a man of energy and character,” said he [Holmes]. “I have not seen a man who, if he turned his talents that way, was more calculated to fill the gap left by the illustrious Moriarty”³ ». Cependant, la description de son visage suggère un ensemble de qualités rares qui s'accordent mal avec le statut d'ennemi et de criminel qui semble être celui d'Armstrong au début de la nouvelle :

Yet even without knowing his brilliant record, one could not fail to be impressed by a mere glance at the man, the square, massive face, the brooding eyes under the thatched brows, and the granite moulding of the inflexible jaw. A man of deep character, a man with an alert mind, grim, ascetic, self-contained, formidable – so I read Dr Leslie Armstrong⁴.

Il faut alors attendre le dénouement du récit pour que cette lecture du visage entre en congruence avec la fonction du personnage dans la diégèse : Watson a, comme souvent, fait fausse route en mettant en exergue l'hostilité du Dr Armstrong, et les grandes qualités qu'il lit sur le visage de son collègue sont donc bien réelles. Ce décalage entre les traits observés et leur interprétation est imputable au fait que Watson, mettant en scène sa propre incompétence, livre en l'état ses impressions fausses malgré la nature rétrospective de son récit. L'acolyte de Holmes, raisonneur novice mais narrateur expert, se sert ainsi de la description comme d'un leurre et insère au fil de son récit des indices biaisés résultant de son aveuglement premier, ce qui a pour effet de complexifier l'intrigue, mais aussi de mettre en valeur la clairvoyance de Holmes. Il apparaît donc que les caractéristiques du personnage déjouent parfois l'interprétation que peut en faire le narrateur de prime abord, et ces caractéristiques revêtent régulièrement la fonction de leurre, ponctuant la description afin de confondre le lecteur. Il est possible d'observer des procédés analogues dans les œuvres de Wilkie Collins, qui mettent en

¹Emmanuel Lévinas, *Totalité et infini : essai sur l'extériorité*, Paris : Librairie Générale Française, 1990 (1961), p. 211.

²Emmanuel Lévinas, *Éthique et infini : dialogues avec Philippe Nemo*, Paris : Librairie Générale Française, 1982, p. 80.

³Arthur Conan Doyle, « The Adventure of the Missing Three-Quarter » in *The Return of Sherlock Holmes, The Complete Stories of Sherlock Holmes*, Ware: Wordsworth Editions, 2007 (août 1904), p. 1038.

⁴*Ibid.*, p. 1036.

scène des stratégies descriptives donnant une plus grande part à la suggestion. Ceci est manifeste notamment dans le portrait d'Ezra Jennings, dont l'apparence repoussante rend inexplicables les sentiments bienveillants du narrateur Franklin Blake à son égard : « It was impossible to dispute Betteredge's assertion that the appearance of Ezra Jennings, speaking from the popular point of view, was against him. [...] And yet – feeling this as I certainly did – it is not to be denied that Ezra Jennings made some inscrutable appeal to my sympathies, which I found it impossible to resist¹. » De nouveau, cette vision du personnage, favorable mais en décalage avec les apparences, s'appuie sur des signes minoritaires, moins aisément observables, et se trouve validée par la suite des événements. Cet opiomane hideux, au passé trouble et à la santé défaillante, sera effectivement le personnage clé de la résolution du mystère, puisque son addiction à l'opium lui donne une connaissance approfondie des effets de cette substance, qui est à l'origine des faits et des comportements préalablement inexplicables qui ont causé la disparition du diamant de Rachel Verinder. Le visage apparaît donc également dans *The Moonstone* comme le lieu de la suggestion de l'intériorité, que l'interprétation des signes qu'il présente soit consciente ou inconsciente. Un tel phénomène est moins fréquent dans les œuvres de Joseph Sheridan Le Fanu, avec toutefois une exception notable : la pratique presque divinatoire du Dr Martin Hesselius, narrateur intradiégétique rencontré dans le recueil *In a Glass Darkly* (1872), qui se livre à plusieurs reprises à une lecture du visage très fructueuse. L'exemple le plus révélateur des capacités d'observation de ce « médecin de l'âme² », ou « medical philosopher³ », comme il aime à se faire connaître, constitue le second chapitre de la nouvelle « Green Tea » (1869). Au cours de ce chapitre long d'à peine deux pages, Hesselius se livre à un exercice de devinettes pour le moins hyperbolique concernant celui qui deviendra ensuite son patient, le révérend Robert Jennings. Par une observation minutieuse mais aux truchements énigmatiques, il infère diverses informations précises portant non seulement sur le caractère du révérend mais aussi sur ses habitudes et son mode de vie. Il est à noter néanmoins que de telles inférences ne se fondent pas exclusivement sur l'observation du visage, et prennent largement en considération l'apparence générale du révérend Jennings, et notamment son habillement, qui semble tout aussi révélateur.

¹Wilkie Collins, *The Moonstone*, *op. cit.*, p. 369.

²Comme l'appelle Gaïd Girard dans son ouvrage *Joseph Sheridan Le Fanu : une écriture fantastique*, Paris : Honoré Champion, 2005, p. 313.

³Joseph Sheridan Le Fanu, « Green Tea », *op. cit.*, p. 8.

2) Costumes et uniformes : l'habit comme définition ?

Ainsi, en faisant du costume une donnée à observer prioritairement, Martin Hesselius fait figure de précurseur du détective imaginé par Conan Doyle, connu pour donner une importance capitale à l'analyse des vêtements et des habitudes vestimentaires, partant du principe que si elles sont examinées avec assez d'attention, les apparences ne peuvent demeurer trompeuses. De ce fait, le costume de nombre de clients se présentant au 221B Baker Street fait l'objet d'un décodage, comme Holmes le rappelle à Watson après la visite de Miss Mary Sutherland dans la nouvelle « A Case of Identity » : « I can never bring you to realise the importance of sleeves, the suggestiveness of thumbnails, or the great issues that may hang from a bootlace¹. » De cette façon, Holmes est capable d'inférer le moyen de transport utilisé par Helen Stoner à partir du simple examen de ses vêtements, lorsque celle-ci vient le consulter au début de la nouvelle « The Adventure of the Speckled Band » (1892) :

“You must have started early, and yet you had a good drive in a dogcart, along heavy roads, before you reached the station.” The lady gave a violent start and stared in bewilderment at my companion. “There is no mystery, my dear madam,” said he, smiling. “The left arm of your jacket is spattered with mud in no less than seven places. The marks are perfectly fresh. There is no vehicle save a dogcart which throws up mud in that way, and then only when you sit on the left-hand side of the driver².”

Si l'habillement est présenté, au même titre que le visage, comme révélateur des traits majeurs du personnage, que peut-il nous apprendre concernant les *professionals* ? Existe-t-il des tendances générales, des caractéristiques communes ou des conventions qui permettraient de reconnaître les *professionals* à leur costume, que ce soit à coup sûr ou de façon ponctuelle ?

Les remarques du Dr Watson concernant l'accoutrement de son confrère le Dr Mortimer, personnage du roman *The Hound of the Baskervilles*, semblent apporter un élément de réponse : « He was clad in a professional but rather slovenly fashion, for his frock-coat was dingy, and his trousers frayed³. » Cette phrase indique deux tendances claires : d'abord, il existe une « professional fashion », qui semble impliquer le port d'un redingote, et parfois d'un haut-de-forme. Ensuite, cette « professional fashion » paraît engager une certaine élégance, comme le suggère l'utilisation de la conjonction de coordination « but », qui établit un rapport d'opposition entre les adjectifs « professional » et « slovenly ». Il est à noter que

¹Arthur Conan Doyle, « A Case of Identity » in *The Adventures of Sherlock Holmes, The Complete Stories of Sherlock Holmes*, Ware: Wordsworth Editions, 2007 (septembre 1891), p. 476.

²Arthur Conan Doyle, « The Adventure of the Speckled Band », *op. cit.*, p. 559.

³Arthur Conan Doyle, *The Hound of the Baskervilles*, *op. cit.*, p. 180.

cet adjectif aux connotations plutôt péjoratives est également utilisé dans *The Pickwick Papers* pour désigner l'allure de l'étudiant en médecine Bob Sawyer¹. Par conséquent, la remarque de Watson suggère qu'il serait curieux, voire antithétique de se vêtir tel un *professional* et d'être à la fois débraillé. Que cela suggère-t-il concernant l'apparence générale, et surtout l'habillement des *professionals* ? Ont-ils un devoir de paraître élégants, afin peut-être de renforcer leur statut de *gentlemen*, qui passe inévitablement par l'apparence physique ?

À la lumière des descriptions de Watson, il semble que ce soit le cas, comme le montre le commentaire que ce dernier formule quant à l'apparence remarquable du Dr Grimesby Roylott, adversaire de la nouvelle « The Adventure of the Speckled Band » : « His costume was a peculiar mixture of the professional and of the agricultural, consisting of a black top-hat, a long frock-coat and a pair of high gaiters, and he had a hunting crop swinging in his hand². » Il apparaît ici que si le costume de Grimesby Roylott déjoue les codes vestimentaires en vigueur, il présente néanmoins les vestiges d'une respectabilité passée, signalée par le port d'une redingote et d'un haut-de-forme. De nouveau, Watson note avec une légère désapprobation ce manquement à un code vestimentaire renvoyant à une apparence conventionnelle des *professionals*.

Pour ce qui est des hommes d'église, l'existence d'une telle codification de l'apparence est indéniable. Ces derniers, de par leur fonction, suivent un code vestimentaire bien connu et bien établi, comme en témoigne la description que fait le Dr Hesselius de l'élégance rigoureuse du révérend Jennings : « He [the Rev. Mr. Jennings] is middle-aged, and dresses with a natty, old-fashioned, high-church precision. He is naturally a little stately, but not at all stiff³. » En outre, les membres du clergé sont si aisément reconnaissables que leur apparence est régulièrement contrefaite, usurpée. C'est le cas dans la nouvelle « The Disappearance of Lady Frances Carfax » (1911), au cours de laquelle un malfaiteur fait usage de ces conventions à son avantage :

The Revd Dr Shlessinger, missionary from South America, is none other than Holy Peters, one of the most unscrupulous rascals that Australia has ever evolved [...]. His particular specialty is the beguiling of lonely ladies by playing upon their religious feelings, and his so-called wife, an Englishwoman named Fraser, is a worthy helpmate⁴.

¹Charles Dickens, *The Pickwick Papers*, *op. cit.*, p. 365.

²Arthur Conan Doyle, « The Adventure of the Speckled Band », *op. cit.*, p. 566.

³Joseph Sheridan Le Fanu, « Green Tea », *op. cit.*, p. 6.

⁴Arthur Conan Doyle, « The Disappearance of Lady Frances Carfax » in *His Last Bow, The Complete Stories of Sherlock Holmes*, Ware: Wordsworth Editions, 2007 (décembre 1911), p. 1189.

Holmes lui-même se livre à l'usurpation de l'identité d'un homme d'église à plusieurs reprises. Ces métamorphoses du détective donnent lieu à des descriptions qui mettent en lumière les caractéristiques centrales du costume de certains hommes d'église :

He disappeared into his bedroom and returned in a few minutes in the character of an amiable and simple-minded nonconformist clergyman. His broad black hat, his baggy trousers, his white tie, his sympathetic smile and general look of peering and benevolent curiosity were such as Mr. John Hare alone could have equalled¹.

Cet extrait de la nouvelle « A Scandal in Bohemia » (1891) suggère que le costume d'homme d'église constitue un gage universel de respectabilité et de sincérité. L'habillement de ces derniers informe de façon clairement métonymique leur caractère et leur statut, ce que Holmes et les malfaiteurs qu'il cherche à confondre ne manquent pas de remarquer et d'exploiter. Par ailleurs, il est intéressant de voir que les trois narrateurs du recueil *The Queen of Hearts* (publié par Wilkie Collins en 1859) adoptent uniformément l'habit noir qui sied aux membres du clergé, alors que seul l'un d'entre eux, l'aîné nommé Owen, est pasteur. Cependant, la justification que Griffith, le frère cadet, donne en tant que narrateur sous-tend le fait que certaines des conventions vestimentaires communément associées à la profession religieuse deviennent également l'attribut de la profession juridique et de la profession médicale : « And now imagine us three lonely old men, tall and lean, and white-headed; dressed, more from past habit than from present association, in customary suits of solemn black². » En résulte une confusion, sur le plan de l'apparence au moins, de ces trois frères aux caractères très différents, qui se trouvent tous trois associés à la chose religieuse malgré le passé de médecin de Morgan et le passé d'avocat de Griffith : « [...] society in the county town has long learned to regard us as three misanthropes, strongly suspected, from our monastic way of life and our dismal black costume of being popish priests in disguise³ ». Ce cas particulier reflète une uniformisation plus générale du costume des *professionals* quelle que soit leur corporation, avec un code vestimentaire qui semble conçu sur le modèle d'élégante simplicité associé à l'habit des membres du clergé.

En effet, il est également possible de déceler les marques d'une uniformisation de l'apparence dans la description générique des médecins, notamment à la lecture de la section « Tales of Medical Life » du recueil *The Conan Doyle Stories* (1929). L'une des nouvelles de ce recueil, intitulée « A Medical Document », présente le contexte de la fin d'un dîner de la *British Medical Association*, qui fut fondée sous le nom de *Provincial Medical and Surgical*

¹ Arthur Conan Doyle, « A Scandal in Bohemia » in *The Adventures of Sherlock Holmes, The Complete Stories of Sherlock Holmes*, Ware: Wordsworth Editions, 2007 (juillet 1891), p. 441.

² Wilkie Collins, *The Queen of Hearts*, op. cit., p. 11.

³ *Ibid.*, p. 26.

Association en 1832 par Sir Charles Hastings. À ce titre, le narrateur omniscient, lorsqu'il décrit la scène, fait une remarque qui sanctionne la similarité de l'apparence des membres du corps médical présents : « It is after one of the quarterly dinners of the Midland Branch of the British Medical Association. [...] The line of heavy, bulge-pocketed overcoats and of stethoscope-bearing top hats is gone from the hotel corridor¹. » Ce passage indique clairement que les médecins sont reconnaissables à certains signes extérieurs, puisque les hommes disparaissent complètement sous leur vêtement et sont réduits à leurs attributs professionnels. La récurrence de ces signes extérieurs établit un rapport métonymique assez nettement observable entre les médecins et leur vêtement, rapport qui reste toutefois moins systématique et moins marqué que dans le cas des hommes d'église. En outre, cette citation met en exergue le fort rapport métonymique qui semble résider dans l'association des médecins à leurs instruments, ce que Sherlock Holmes ne manque pas de remarquer en ouverture de la nouvelle « The Resident Patient » (1893) :

A brougham was waiting at the door.

"Hum! A doctor's – general practitioner, I perceive," said Holmes. "Not been long in practice, but has had a good deal to do. Come to consult us, I fancy! Lucky we came back!"

I was sufficiently conversant with Holmes's methods to be able to follow his reasoning, and to see that the nature and state of the various medical instruments in the wicker basket which hung in the lamplight inside the brougham had given him the data for his swift deduction².

Le costume du médecin en question, le Dr Percy Trevelyan, est décrit très brièvement mais correspond en tous points aux tendances génériques observées plus haut : « His dress was quiet and sombre – a black frock-coat, dark trousers, and a touch of colour about his necktie³. »

Ainsi, ces descriptions montrent bien que non seulement chaque *profession* possède des conventions vestimentaires bien définies, mais également que les *professions* dans leur ensemble adoptent des codes vestimentaires communs. L'observance de ces codes met en évidence un processus d'uniformisation par le biais du vêtement, qui prend alors le rôle d'uniforme signalant l'appartenance générique à la caste des *professions*. Ceci est d'autant plus manifeste dans la description des professions juridiques, dont l'apparence hors des cours

¹Arthur Conan Doyle, « A Medical Document », *op. cit.*, p. 1035.

²Arthur Conan Doyle, « The Resident Patient » in *The Memoirs of Sherlock Holmes, The Complete Stories of Sherlock Holmes*, Ware: Wordsworth Editions, 2007 (août 1893), p. 771.

³*Ibid.*, p. 772.

des justice paraît dénuée de signes distinctifs. Ces derniers restent néanmoins reconnaissables en tant que *professionals*, puisqu'on les confond de façon répétée avec les membres des deux autres *professions*. On trouve un exemple de ce phénomène lors de la présentation du personnage de Mr. Dark dans la nouvelle « A Plot in Private Life », publiée en 1858 par Wilkie Collins : « He wore a suit of black, and a limp, dingy white cravat; took snuff perpetually out of a very large box; walked with his hands crossed behind his back; and looked, upon the whole, much more like a parson of free-and-easy habits than a lawyer's clerk¹. » Ici, c'est l'accoutrement de Mr. Dark, plus que tout autre chose, qui signale son statut de *professional*, cependant, il est difficile pour le narrateur de le catégoriser au sein de l'une ou de l'autre des *professions*. Ce cas de figure concerne également l'un des personnages d'avocat les plus marquants du canon victorien, à savoir Mr. Jaggers, l'austère tuteur de Pip dans le roman de Charles Dickens *Great Expectations*. Lors de leur première rencontre, Pip, qui n'est encore qu'un enfant, devine que Jaggers appartient aux *professions*, sans pouvoir déterminer laquelle : « I wondered whether he could be a doctor; but no, I thought; he couldn't be a doctor, or he would have a quieter and more persuasive manner². » Si Pip sait à la fois que Jaggers ressemble beaucoup à un docteur mais qu'il n'en est pas un, c'est qu'il existe pour lui un décalage entre l'apparence de Jaggers, qui suggère celle d'un médecin, et ses manières, son maintien, qui trahissent une identité autre, difficile à appréhender pour Pip.

Ce sont justement les notions de manières et de maintien qui viennent s'adjoindre aux éléments vestimentaires pour permettre d'approfondir le portrait des *professionals*. Nombre d'entre eux sont dépeints comme dignes et respectables, et cette notion de dignité semble véhiculée par l'impression générale que ces derniers dégagent, qui n'est pas le seul fait de l'habillement. Ceci est manifeste dans la description du professeur Presbury, dépeint par Watson dans la nouvelle « The Creeping Man » : « There was certainly no sign of eccentricity either in his manner or appearance, for he was a portly, large-featured man, grave, tall, and frock-coated, with the dignity of bearing which a lecturer needs³. » Si Watson ne manque pas de faire mention de la redingote portée par le professeur, c'est son allure digne qui semble achever d'indiquer son statut social. De même, c'est ce concept alliant allure, attitude et manières inscrit dans le terme anglais « manner » qui signale aux yeux de Watson que le raffinement du Dr Percy Trevelyan est celui d'un *gentleman* : « His manner was nervous and shy, like that of a sensitive gentleman [...] ⁴ ». Ainsi, il semble que si les *professionals* peuvent prétendre au statut de *gentlemen*, ce n'est pas uniquement en vertu de leur habillement formel, impliquant souvent la redingote et le haut-de-forme. Ils affichent évidemment les marques de

¹Wilkie Collins, « A Plot in Private Life », *op. cit.*, p. 307.

²Charles Dickens, *Great Expectations*, *op. cit.*, p. 81.

³Arthur Conan Doyle, « The Creeping Man », *op. cit.*, p. 1351.

⁴Arthur Conan Doyle, « The Resident Patient », *op. cit.*, p. 772.

leur statut social assez élevé dans leur costume, mais nombre d'entre eux possèdent également les qualités sociales et interpersonnelles requises d'un *gentleman*, et sont désignés comme tels sans aucune ambiguïté. Le révérend Jennings se voit donc par exemple décrit comme « a perfectly gentleman-like man¹ », et les occurrences de désignation des *professionals* comme *gentlemen* sont légion dans le corpus à l'étude. Il est donc entendu, dans la représentation que les auteurs étudiés font de la société victorienne, que la plupart des *professionals* semblent posséder cette caractéristique difficile à définir qui fait d'eux des *gentlemen*, et qui n'est décelable ni dans l'habillement seul, ni dans les manières seules mais dans une impression d'ensemble qui comprendrait tout à la fois l'habillement, les manières et le maintien. Par ailleurs, il apparaît que la qualité à la fois insaisissable et clairement identifiable de ce qui fait un *gentleman* ne peut être ramenée à l'extraction ou au vêtement d'un homme, comme le prouve la description que Watson fait de Henry Baskerville, héritier malgré lui de Sir Charles Baskerville parti chercher fortune aux États-Unis : « He wore a ruddy-tinted tweed suit and had the weather-beaten appearance of one who has spent most of his time in the open air, and yet there was something in his steady eye and the quiet assurance of his bearing which indicated the gentleman². » Ici, malgré son apparence qui suggère un statut social bas, Henry Baskerville, en tant que « gentleman by right », porte la marque de sa naissance et de son statut futur dans son maintien et dans ses traits.

Par conséquent, il est possible de dire que les *professionals* sont largement reconnaissables à leur costume, qui participe à la fois des conventions vestimentaires générales de l'époque, le port de la redingote constituant le signe ostentatoire de leur respectabilité, et de codes vestimentaires propres à la sphère professionnelle, souvent inspirés de l'élégance sobre associée à l'habit noir des membres du clergé. D'autre part, s'il existe un rapport métonymique entre les *professionals* et leur habillement, on ne peut limiter l'expression de leur statut social à leur costume : l'allure, le maintien et les manières jouent un rôle tout aussi important dans la définition victorienne du *gentleman*.

3) Force physique et mise en question des modèles de masculinité

Vient ensuite, car intimement liée au statut de *gentleman*, la question de la masculinité, qui fait intervenir non seulement la notion de force physique mais qui évoque également une certaine disposition d'esprit, ainsi qu'un ensemble de traits moraux. Les *professionals*, définis en premier lieu par leur érudition et leurs capacités intellectuelles, semblent également

¹Joseph Sheridan Le Fanu, « Green Tea », *op. cit.*, p. 7.

²Arthur Conan Doyle, *The Hound of the Baskervilles*, *op. cit.*, p. 198.

prépondérants dans la mise en place d'un idéal masculin, qui se fait jour dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle, avec l'avènement de la culture très virile des *public schools* et du concept de *Muscular Christianity*, associé dès la fin de la décennie 1850 aux travaux de Charles Kingsley (homme d'église et romancier) et de Thomas Hughes (avocat et romancier), et défini comme suit par le *Oxford Dictionary of Sports Studies* :

The association of sporting prowess and athleticism with the religious and spiritual values of Christianity. This was cultivated strongly in 19th-century Britain, and found expression in preachings and popular writings, including the novel *Tom Brown's School Days* by Thomas Hughes. [...] Muscular Christianity pervaded the British public-school system¹.

En effet, la sphère sociale des *professions* constitue un ensemble d'hommes influents, qui exercent un pouvoir certain sur la société, et notamment sur les femmes : ils font appliquer la loi, guérissent, interprètent la parole divine et les saintes écritures. Cette prise de pouvoir se traduit-elle dans notre corpus par une mise en avant de leur masculinité et, par extension, met-elle en avant l'exclusion non seulement des femmes mais des personnages d'hommes faibles ou efféminés ?

Au vu de la grande variété des modèles observés, il n'existe pas de tendance générale arrêtée, faisant de l'ensemble des *professionals* un cortège d'hommes à la virilité exacerbée, ou au contraire une caste d'intellectuels délicats voire efféminés, dont l'érudition aurait altéré la puissance physique. On trouve néanmoins plusieurs exemples de tels modèles assez excessifs, qu'il convient d'examiner. Ainsi, le lecteur rencontre chez Conan Doyle nombre de jeunes *professionals* sportifs et virils, désireux de retrouver la vie en extérieur et les activités physiques après les longues heures de travail ou d'étude que nécessite leur pratique professionnelle. La description des deux étudiants en médecine Abercrombie Smith et Jephro Hastie, issus de la nouvelle « Lot No. 249 » (1892), illustre parfaitement ce modèle :

Both men were in flannels, for they had spent their evening upon the river, but apart from their dress, no one could look at their hard-cut, alert faces without seeing that they were open-air men – men whose minds and tastes turned naturally to what was manly and robust. Hastie indeed was stroke of his college boat, and Smith was an even better oar, but a coming examination had already cast its shadow over him and held him to his work, save for the few hours a week which health demanded².

Ces deux jeunes gens, dont la virilité est mise en avant non seulement par leur description physique mais aussi par leur pratique de l'aviron, possèdent également des qualités morales

¹Alan Tomlinson, *Oxford Dictionary of Sports Studies*, Oxford: Oxford University Press, 2010, p. 272.

²Arthur Conan Doyle, « Lot No. 249 » in *Tales of Twilight and the Unseen, The Conan Doyle Stories*, London: John Murray, 1929 (décembre 1892), p. 817.

correspondantes, ce qui fait qu'ils incarnent avec assez de justesse l'idéal de *Muscular Christianity* malgré l'absence de référence à ce modèle dans le texte. Non contents d'être des éléments moteurs de leur équipe d'aviron à Oxford, ils corrigent leur camarade Bellingham, par ailleurs désigné comme « the fat one¹ » lorsque celui-ci fait preuve d'impolitesse, voire de cruauté envers une vieille femme. Par la suite, Abercrombie Smith empêche Bellingham de faire usage de ses connaissances occultes et païennes, qui lui permettent de redonner vie à une momie égyptienne achetée aux enchères. En cela, ces personnages reflètent les considérations afférentes à la définition d'une masculinité victorienne, selon laquelle les qualités physiques et les qualités morales seraient corrélées. Dans son ouvrage *A Man's Place: Masculinity and the Middle Class Home in Victorian England*, John Tosh signale que cette corrélation entre virilité et moralité est communément acceptée dans l'ensemble de la société victorienne :

Boys became men not only by jumping through a succession of hoops, but by cultivating the essential manly attributes – in a word, manliness. Energy, will, straightforwardness and courage were the key requirements. Sometimes there was an implied claim to natural endowment; more often a manly bearing was taken to be the outcome of self-improvement and self-discipline².

De façon remarquable, ce besoin d'activité sportive lié à des qualités morales indéniables devient en quelque sorte une circonstance facilitant la mise en place d'un élément perturbateur dans le récit de la nouvelle « The Sealed Room » (1898). Le narrateur autodiégétique de cette nouvelle, le jeune avocat Frank Alder, s'adonne avec entrain à la marche à pied après ses longues journées de travail, comme l'indiquent les toutes premières lignes de la nouvelle :

A solicitor of an active habit and athletic tastes who is compelled by his hopes of business to remain within the four walls of his office from ten till five must take what exercise he can in the evenings. Hence it was that I was in the habit of indulging in very long nocturnal excursions, in which I sought the heights of Hampstead and Highgate in order to cleanse my system from the impure air of Abchurch Lane. It was in the course of one of these aimless rambles that I first met Felix Stanniford, and so led up to what has been the most extraordinary adventure of my lifetime³.

C'est à cette occasion que ce dernier devient le témoin de l'accident d'un cycliste, auquel il va porter assistance malgré ses protestations. C'est précisément cet événement fortuit, imputable à la fois au goût pour l'activité physique et à la bonté d'âme d'Alder, qui mène à la

¹*Ibid.*, p. 818.

²John Tosh, *A Man's Place: Masculinity and the Middle Class Home in Victorian England*, New Haven: Yale University Press, 2007, p. 111.

³Arthur Conan Doyle, « The Sealed Room » in *Tales of Adventure, The Conan Doyle Stories*, London: John Murray, 1929 (septembre 1898), p. 959-960.

découverte puis à l'élucidation d'un mystère qui trouve son origine dans la riche demeure qu'occupe seul le jeune Felix Stanniford, le cycliste secouru. De même, c'est sa constitution robuste et sa force physique, en plus de sa formation scientifique, qui fait du Dr Hamilton le témoin et le narrateur d'une aventure singulière relatée dans la nouvelle « The Beetle-Hunter » (1898). Tout commence lorsque Hamilton répond à une annonce pour le moins étrange : « wanted for one or more days the services of a medical man. It is essential that he should be a man of strong physique, of steady nerves and of a resolute nature¹ ». Ces qualités, qui se voient réunies en la personne du Dr Hamilton, font de ce dernier l'aide idéal pour le frêle Lord Linchmere, qui souhaite faire interner en toute discrétion son beau frère dément, l'entomologiste de renom Sir Thomas Rossiter. Il s'avère en effet que les attributs virils de Hamilton, ainsi que son courage face au danger, ne sont pas de trop puisque Sir Thomas Rossiter, dans un accès de démence, tente bientôt d'assassiner les deux hommes. Un tel rôle de compagnon robuste et fiable est également attribué au Dr Watson, malgré le fait que le détective n'ait aucun besoin de garde du corps. À ce propos, dans les premières pages de la nouvelle « The Adventure of the Creeping Man », Watson fait état de sa propre fonction aux côtés de Sherlock Holmes, qui repose en grande partie sur ses aptitudes physiques et sa masculinité : « When it was a case of active work and a comrade was needed upon whose nerve he could place some reliance, my role was obvious². » Si cette image d'homme d'action que Watson se construit correspond assez mal à son statut de médecin militaire en convalescence au début de *A Study in Scarlet*, elle se révèle des plus justes dans la suite des aventures des deux locataires de Baker Street. C'est clairement ce que montre l'une des rares descriptions de Watson qu'offre le Canon holmésien, à l'occasion du simulacre de cambriolage que le détective et son compagnon effectuent chez le maître-chanteur Charles Augustus Milverton, dans la nouvelle du même nom. Voici de quelle manière Watson est décrit par les témoins ayant tenté de l'arrêter : « "The first fellow [Holmes] was a bit too active, but the second [Watson] was caught by the under-gardener and only got away after a struggle. He was a middle-sized, strongly-built man – square jaw, thick neck, moustache, a mask over his eyes³." » Ces attributs virils entrent en congruence avec le rôle de justiciers qu'adoptent Holmes et Watson dans cette nouvelle, puisqu'ils se substituent à la loi et à un appareil judiciaire déficients, en appelant à la moralité et à l'honneur pour justifier le bien-fondé de leur action :

"I suppose that you will admit that the action is morally justifiable, though technically criminal. To burgle his house is no more than to forcibly take his pocketbook – an action

¹ Arthur Conan Doyle, « The Beetle-Hunter », *op. cit.*, p. 572.

² Arthur Conan Doyle, « The Adventure of the Creeping Man », *op. cit.*, p. 1344.

³ Arthur Conan Doyle, « The Adventure of Charles Augustus Milverton » in *The Return of Sherlock Holmes, The Complete Stories of Sherlock Holmes*, Ware: Wordsworth Editions, 2007 (avril 1904), p. 975.

in which you were prepared to aid me.”

I turned it over in my mind.

“Yes,” I said; “it is morally justifiable so long as our object is to take no articles save those which are used for an illegal purpose.”

“Exactly. Since it is morally justifiable I have only to consider the question of personal risk. Surely a gentleman should not lay much stress upon this when a lady is in most desperate need of his help¹?”

Emelyne Godfrey souligne la dimension chevaleresque de ce recours à un code d'honneur mêlant moralité et virilité, et le terme de « urban knights² », qu'elle emploie pour qualifier cet aspect de l'idéal du *gentleman* victorien, sied parfaitement à Holmes et à son compagnon.

Il apparaît donc que le lecteur assiste, à travers l'œuvre d'Arthur Conan Doyle, et particulièrement dans le Canon holmésien, à une glorification de la masculinité et des formes qu'elle peut prendre en rapport avec la pratique des sports et autres activités physiques. Celle-ci donne lieu à une validation de la définition victorienne de la masculinité, marquée par une virilité exacerbée dans l'apparence mais aussi dans l'attitude, qui dénote souvent une certaine dignité morale. Par conséquent, en accord avec la formule latine tirée de la dixième satire de Juvenal « mens sana in corpore sano », de nombreuses figures de *professionals* rencontrées dans les travaux de Conan Doyle allient une formation intellectuelle avec non seulement un talent mais aussi un désir, un besoin pour les activités physiques ainsi que l'entretien du corps et de ses capacités. Il faut d'ailleurs remarquer qu'Arthur Conan Doyle lui-même incarne assez bien cette alliance de qualités physiques et intellectuelles : médecin ayant étudié l'ophtalmologie, Conan Doyle fut également un homme très sportif, pratiquant le cricket à haut niveau, avec le *Marylebone Cricket Club* entre autres. L'étendue de ses prouesses sportives ne peut néanmoins être limitée au cricket, puisqu'il pratiquait assidûment le football, le rugby, la boxe, le golf et même le ski de fond, s'investissant au fil de sa vie dans nombre d'associations sportives telles que le *Portsmouth Association Football Club* ou le *Crowborough Beacon Golf Club*.

Cependant, on ne peut affirmer que l'ensemble des personnages de *professionals* présents dans le corpus étudié correspondent invariablement à un tel modèle, malgré le fait que la masculinité (à défaut de virilité) soit un attribut nécessaire à l'accession au statut de *professional*, qui demeure de manière générale inaccessible aux femmes. Tout d'abord, cet idéal masculin peut se voir perverti. C'est le cas dans la nouvelle « The Adventure of the

¹*Ibid.*, p. 968.

²E. Godfrey développe cette idée au cours du chapitre intitulé « Urban Knights in the London Streets », dans l'ouvrage suivant : Emelyne Godfrey, *Masculinity, Crime and Self-Defense in the Victorian Novel*, Palgrave Macmillan: Basingstoke, 2010, pp. 128-146.

Speckled Band », au cours de laquelle l'adversaire Dr Grimesby Roylott fait montre d'une virilité grotesque, poussée à l'excès, et qui dénote très clairement une perversion morale :

The ejaculation had been drawn from my companion by the fact that our door had been suddenly dashed open and a huge man had framed himself in the aperture. [...] So tall was he that his hat actually brushed the cross-bar of the doorway, and his breadth seemed to span it across from side to side. A large face, seared with a thousand wrinkles, burned yellow with the sun and marked with every evil passion, was turned from one to the other of us, while his deep-set, bile-shot eyes and his high, thin, fleshless nose gave him somewhat the resemblance to a fierce old bird of prey¹.

Cet affleurement de l'immoralité du personnage dans sa masculinité exacerbée, ici assimilée à une certaine prédation, est préfiguré par la description que sa belle-fille Helen Stoner fait de son tempérament :

Violence of temper approaching to mania has been hereditary in the men of the family, and in my stepfather's case it had, I believe, been intensified by his long residence in the tropics.[...] At last he became the terror of the village, and folk would fly at his approach, for he is a man of immense strength and absolutely uncontrollable in his anger².

Par ailleurs, il existe d'autres modèles de *professionals*, dont de nombreux personnages dont l'intellectualité excessive, plutôt que la virilité, s'affiche dans leurs traits physiques. Ainsi, le professeur Ainslie Grey, personnage principal de la nouvelle « A Physiologist's Wife », est décrit par analogie avec sa sœur, se trouvant alors féminisé, réduit à un simple corollaire masculin des traits de sa cadette. Ce dernier, s'il a pour projet de se marier (ce qui constitue le sujet de la nouvelle), ne semble en rien posséder les caractéristiques associées à l'idéal de masculinité victorien : « Miss Ainslie Grey was rather above the middle height, thin, with peering, puckered eyes, and the rounded shoulders which mark the bookish woman. [...] In person, he was not unlike his sister. The same eyes, the same contour, the same intellectual forehead³. » Cette allure dégingandée, imputable à l'association des adjectifs « tall » et « thin » est également celle du professeur Von Baumgarten, scientifique vieillissant décrit dans « The Great Keinplatz Experiment » :

Professor Von Baumgarten was tall and thin, with a hatchet face and steel-grey eyes, which were singularly bright and penetrating. Much thought had furrowed his forehead

¹ Arthur Conan Doyle, « The Adventure of the Speckled Band », *op. cit.*, p. 566.

² *Ibid.*, p. 561.

³ Arthur Conan Doyle, « A Physiologist's Wife », *op. cit.*, pp. 977-978.

and contracted his heavy eyebrows, so that he appeared to wear a perpetual frown, which often misled people as to his character, for though austere he was tender-hearted¹.

Ces deux personnages ont en commun le fait que leur intellectualité ne s'affiche pas seulement sur leur visage mais sur l'ensemble de leur personne, s'accompagnant d'un certain manque de virilité. De tels modèles de *professionals* se rapprochent de ceux que mettent en scène les textes de Wilkie Collins. Ceux-ci présentent régulièrement des *professionals* à la masculinité en berne, souvent du fait de leur intellectualité exacerbée mais aussi de leur caractère sensible, voire délicat. C'est le cas du personnage de Mr. Meeke, jeune pasteur efféminé et au caractère peu affirmé, comme le laisse penser son patronyme. Ce dernier est décrit avec un mépris affiché par le narrateur de la nouvelle « A Plot in Private Life » (1858), alors même que ce narrateur lui est, pour ce qui est du statut social au moins, bien inférieur puisqu'il n'est autre que le domestique de Mrs. Norcross, veuve du *squire* local :

This gentleman's name was Mr. Meeke. He was a single man, very young, and very lonely in his position. He had a mild, melancholy, pasty-looking face, and was as shy and soft-spoken as a little girl – altogether, what one may call, without being unjust or severe, a poor, weak creature, and, out of all sight, the very worst preacher I ever sat under in my life².

Ce caractère délicat fait de lui la risée de son cercle social et l'exclut de la gent masculine, puisque le seul homme respectable de la localité, qui est quant à lui un modèle de masculinité exacerbée, le reçoit avec mauvaise grâce puis finit par lui interdire l'accès de sa demeure : « The restless, rackety, bounceable Mr. James Smith felt a contempt for the weak, womanish, fiddling little parson, and, what was more, did not care to conceal it³. » De même, la description du personnage du professeur Tizzi, scientifique reclus issu du prologue précédant la nouvelle « The Yellow Mask » (au sein du recueil *After Dark*) présente un rapport problématique à la masculinité. Lors de sa première apparition face au narrateur, ce dernier se trouve privé de corps et par extension de genre, étant réduit à une tête qui devient le symbole de son intellectualité excessive :

Books again! All round the walls, and all over the floor – among them a plain deal table, with leaves of manuscript piled high on every part of it – among the leaves a head of long elfish white hair covered with a black skullcap, and bent down over a book – above the

¹ Arthur Conan Doyle, « The Great Keinplatz Experiment », *op. cit.*, p. 729.

² Wilkie Collins, « A Plot in Private Life », *op. cit.*, pp. 294-295.

³ *Ibid.*, p. 295.

head a sallow withered hand shaking itself at me as a sign that I must not venture to speak just at that moment¹.

Ce corps disjoint, désincarné et au genre incertain ne marque pas seulement une intellectualité outrancière, mais indique une neutralisation du genre liée à l'étude académique acharnée et à la vieillesse : « "I am seventy, Sir," said the Professor, "and I began preparing myself for that book at twenty²." » Il semble donc que les personnages de Mr. Meeke et du professeur Tizzi participent de l'affaiblissement du corps masculin, phénomène qui entre en contradiction avec le processus de glorification de la virilité qui préside à la description de nombre de personnages issus des œuvres d'Arthur Conan Doyle. Il convient de préciser que l'on peut néanmoins rencontrer de rares exemples de cet affaiblissement du corps masculin chez Conan Doyle. L'exemple le plus marquant de cette tendance reste certainement le personnage du Dr Percy Trevelyan, dont le caractère efféminé et l'âge incertain sont dûment relevés par Watson, qui emploie pour le décrire des termes et des images communément associés aux femmes à l'époque :

A pale, taper-faced man with sandy whiskers rose up from a chair by the fire as we entered. His age may not have been more than three or four and thirty, but his haggard expression and unhealthy hue told of a life which had sapped his strength and robbed him of his youth. His manner was nervous and shy, like that of a sensitive gentleman, and the thin white hand which he laid on the mantelpiece as he rose was that of an artist rather than of a surgeon³.

Ce processus de neutralisation du genre chez certains *professionals* est assez stratégique dans le corpus : il permet la facilitation de l'admission de ces derniers dans la sphère privée. C'est précisément cette neutralité qui fait de Mr. Meeke le favori puis le confident de Mrs. Norcross, laquelle peut entretenir une relation de proximité avec le jeune pasteur sans risquer d'être accusée d'immoralité, et ce malgré les remontrances de son mari colérique : « Thus it happened that, whenever my master was away at sea, my mistress and Mr. Meeke were always together [...]. A more harmless connection than the connection between those two never existed in this world [...]⁴ ». Il semble cependant que cette ouverture de la sphère privée et de l'espace féminin à la personne de Mr. Meeke soit rendue possible d'abord du fait de sa fonction d'ecclésiastique et de son statut de *professional*, qui fait de lui le seul *gentleman* de la localité pouvant tenir compagnie à une femme mariée en l'absence de son époux sans transgresser les conventions sociales en vigueur :

¹Wilkie Collins, « The Yellow Mask » in *After Dark*, Boston: Elibron Classics, 2005 (juillet 1855), pp. 274-275.

²*Ibid.*, p. 276.

³Arthur Conan Doyle, « The Resident Patient », *op. cit.*, p. 772.

⁴Wilkie Collins, « A Plot in Private Life », *op. cit.*, p. 295.

While my master was away cruising, my mistress had a dull time of it at the Hall. The few gentlefolks there were in our part of the county lived at a distance, and could only come to Darrock when they were asked to stay there for some days together. As for the village near us, there was but one person living in it whom my mistress could think of asking to the hall, and that person was the clergyman who did duty at the church¹.

De ce fait, ce processus semble également toucher, de façon temporaire et ponctuelle au moins, des figures de *professionals* éminemment virils puisque la neutralisation du genre requise pour entrer dans l'espace privé, et donc entrer en contact avec la gent féminine, se fait au titre de leur fonction professionnelle et n'induit pas un affaiblissement profond de leur masculinité. C'est le cas du Dr Watson, qui malgré ses attributs virils, se voit admis dans l'espace féminin le plus inaccessible, c'est à dire la chambre à coucher, lors de la nouvelle « The Adventure of the Sussex Vampire » (1924). À cette occasion, Watson est l'unique personnage masculin à qui l'accès à cette pièce, et donc la possibilité de communiquer avec son occupante, est permis puisque même le mari de cette dernière, Mr. Ferguson, est exclu de cet espace où seule la suivante sud-américaine de sa femme peut pénétrer. Cette imperméabilité entre l'espace masculin, ouvert et spacieux, et l'espace féminin, très confiné en comparaison, est symbolisé par une lourde porte verrouillée que seul Watson est autorisé à franchir par les femmes de la maison, en sa qualité de médecin :

“Would your mistress see Dr Watson?”

“I take him. I no ask leave. She needs doctor.”

“Then I'll come with you at once.”

I followed the girl, who was quivering with strong emotion, up the staircase and down an ancient corridor. At the end was an iron-clamped and massive door. It struck me as I looked at it that if Ferguson tried to force his way to his wife he would find it no easy matter. The girl drew a key from her pocket, and the heavy oaken planks creaked upon their old hinges. I passed in and she swiftly followed, fastening the door behind her².

Il est très clair que c'est le statut de médecin de Watson qui lui donne la neutralité nécessaire pour s'introduire dans cet espace où Mrs. Ferguson, jeune mère malade, s'est cloîtrée afin de se protéger de l'incompréhension et des accusations de son mari ainsi que de la jalousie meurtrière du fils de celui-ci, issu d'un premier mariage. Watson devient donc un médiateur entre mari et femme, fort de la neutralité qui lui est conférée par sa position professionnelle. Une telle neutralité est d'ailleurs identifiée par Everett Hughes comme une caractéristique

¹*Ibid.*, p. 294.

²Arthur Conan Doyle, « The Adventure of the Sussex Vampire » in *The Casebook of Sherlock Holmes, The Complete Stories of Sherlock Holmes*, Ware: Wordsworth Editions, 2007 (janvier 1924), pp. 1304-1305.

propre aux *professions*, et aux médecins notamment : « The physician is generally thought to have a large measure of licence to be neutral¹. » L'appartenance aux *professions* paraît donc fonctionner comme un sauf-conduit permettant à ses détenteurs d'accéder à la sphère privée en tant qu'observateurs considérés comme neutres, pouvant néanmoins influencer sur les relations familiales et matrimoniales qui sont, durant l'ère victorienne ainsi que la période édouardienne, très largement codifiées en fonction de la problématique du genre. C'est d'ailleurs cette neutralité et la possibilité correspondante pour les *professions* d'infiltrer la sphère privée qui constitue l'élément central de l'activité de détective privé de Sherlock Holmes car si ce dernier n'est pas un *professional* à proprement parler, il jouit toutefois de cette prérogative en tant que « unofficial consulting detective² » : nombre de clients font appel à ses services dans un souci de confidentialité, préférant chercher l'aide de Holmes, qui agira à coup sûr avec discrétion et retenue, plutôt que de se confier à la police et risquer ainsi que les éléments de l'affaire ne s'ébruient. Une telle liberté d'action lui permet d'intervenir dans les affaires et les espaces privés de ceux qui font appel à lui tout en retenant la neutralité nécessaire à la résolution de l'affaire, comme le dénouement de la nouvelle « The Adventure of the Missing Three-Quarter » le montre : « When a man is lost it is my duty to ascertain his fate; and so long as there is nothing criminal, I am much more anxious to hush up private scandals than to give them publicity³. »

Malgré tout, une telle liberté d'accès à des espaces privés fermés aux autres hommes du fait de cette neutralisation ponctuelle du genre semble avoir certaines conséquences sur la masculinité de nombreux personnages de *professionals*. Il est possible d'observer une fréquente anesthésie de la séduction, identifiée par Jane Wood dans son ouvrage *Passion and Pathology in Victorian Fiction*, et décrite dans le second chapitre de son travail, intitulé « Nervous Sensibility and Ideals of Manliness⁴ ». Il faut néanmoins noter que quelques exceptions subsistent puisque le Dr Watson, pourtant doublement sujet à cette neutralisation du genre, d'abord du fait de son statut de médecin puis de par son activité de compagnon du détective qui le met en contact presque permanent avec l'espace privé, se marie très vite (c'est à dire dès le second roman du Canon, *The Sign of Four*) avec l'une des clientes rencontrées dans le cadre d'une enquête. Pour ce qui est de Holmes cependant, son rapport aux femmes fournit un exemple très clair de cette anesthésie de la séduction, et le détective, s'il possède des attributs masculins très marqués, peut-être vu comme une figure presque asexuée dans la

¹Everett C. Hughes, *Men and Their Work*, op. cit., p. 145.

²Arthur Conan Doyle, *The Sign of Four, The Complete Stories of Sherlock Holmes*, Ware: Wordsworth Editions, 2007 (1890), p. 98.

³Arthur Conan Doyle, « The Adventure of the Missing Three-Quarter », op. cit., p. 1044.

⁴Jane Wood, *Passion and Pathology in Victorian Fiction*, Oxford: Oxford University Press, 2001, pp. 59-77.

mesure ou ses rapports avec la gent féminine ne peuvent être qu'intellectuels, comme le suggèrent les premiers mots de la nouvelle « A Scandal in Bohemia » :

To Sherlock Holmes, she is always the woman. I have seldom heard him mention her under any other name. In his eyes she eclipses and predominates the whole of her sex. It was not that he felt any emotion akin to love for Irene Adler. All emotions, and that one particularly, were abhorrent to his cold, precise but admirably balanced mind¹.

En effet, Irene Adler occupe cette place particulière dans la psyché de Holmes uniquement parce qu'elle s'est montrée capable de duper le détective puis de lui échapper, et la séduction n'a donc ici rien de charnel puisqu'elle s'opère au niveau intellectuel exclusivement. Il est possible d'observer un cas similaire d'intellectualisation excessive liée à une neutralisation de la séduction dans la nouvelle « A Physiologist's Wife », au cours de laquelle le professeur Ainslie Grey, lorsqu'il professe son attirance pour la veuve Mrs. O'James, rejette la notion d'amour romantique au profit d'une justification toute scientifique pour ses sentiments :

Love has been taken away from the poets, and has been brought within the domain of true science. It may prove to be one of the great cosmic elementary forces. When the atom of hydrogen draws the atom of chlorine towards it to form the perfected molecule of hydrochloric acid, the force which it exerts may be intrinsically similar to that which draws me to you².

Il est donc manifeste que le processus de neutralisation du genre inhérent à la fonction des *professionals* n'est pas sans conséquences. Si ce processus permet à ces derniers d'être admis dans la sphère privée, il est également à l'origine d'une déstabilisation de la masculinité pour nombre d'entre eux.

Ainsi, malgré le fait que les *professionals* occupent une place prépondérante dans la mise en place d'un idéal masculin au sein des œuvres des auteurs étudiés, il apparaît que leur description est aussi le lieu d'une mise en question, même marginale, de cet idéal. De ce fait, si les figures de *professionals* virils abondent dans le corpus, leur prédominance est contrebalancée par la relative neutralisation du genre qu'induisent leurs fréquentes interventions au sein de la sphère privée, ainsi que par la présence timide mais assez systématique de *professionals* à la masculinité abîmée, problématique. Ces derniers font régulièrement l'objet d'une certaine exclusion, et se voient ostracisés du fait de leur fragilité, de leur vulnérabilité, dues non seulement à leur intellectualisme forcené, mais aussi à leur trop grande jeunesse ou à leur trop grande vieillesse.

¹Arthur Conan Doyle, « A Scandal in Bohemia », *op. cit.*, p. 429.

²Arthur Conan Doyle, « A Physiologist's Wife », *op. cit.*, p. 986.

4) Jeunes hommes puis vieillards : âge et modèles récurrents

En quoi cette question de l'âge, motif potentiel d'exclusion des modèles de virilité, peut-elle être centrale à la représentation des *professions* dans la littérature ? Existe-t-il des modèles de *professionals* pour lesquels l'âge du personnage deviendrait un élément décisif de la caractérisation, et peut-on distinguer des tendances générales, qui feraient que les membres des *professions* observés dans le corpus seraient majoritairement représentés comme jeunes, vieux, ou d'âge moyen ?

Pour commencer, il convient de remarquer que l'âge des *professionals* décrits est presque systématiquement mentionné, de façon plus ou moins précise, allant d'adjectifs assez vagues et sans connotations particulières tels que « young » ou « old », jusqu'à l'indication précise d'un âge chiffré. Cependant, cet élément de la caractérisation est régulièrement traité comme problématique, car l'âge des *professionals* semble souvent difficile à déterminer. Revenons par exemple à la description du Dr Percy Trevelyan, qui illustre bien ce phénomène : « His age may not have been more than three or four and thirty, but his haggard expression and unhealthy hue told of a life which had sapped his strength and robbed him of his youth¹. » Faisant usage de l'auxiliaire modal « may » et de la conjonction de coordination « but », Watson formule une supposition concernant le jeune âge de Trevelyan, tout en signalant qu'il existe une contradiction entre cet âge inféré et les indicateurs physiques qui semblent suggérer un âge plus avancé. Un tel décalage entre âge réel et âge perçu peut être observé à de nombreuses occasions au sein du corpus étudié, mais l'exemple le plus saisissant de cette tendance reste la description d'Ezra Jennings, l'étrange assistant de Mr. Candy dans *The Moonstone* : « The door opened, and there entered to us, quietly, the most remarkable-looking man that I had ever seen. Judging him by his figure and by his movements, he was still young. Judging him by his face, and comparing him with Betteredge, he looked the elder of the two. [...] His marks and wrinkles were innumerable². » Le lecteur apprendra ensuite qu'Ezra Jennings, pourtant jeune, paraît plus vieux encore que Gabriel Betteredge (le domestique âgé de Lady Verinder) du fait d'un destin particulièrement tragique et d'une vie malheureuse. Néanmoins, cette justification, si elle s'avère tout aussi valable dans le cas du Dr Percy Trevelyan, ne peut en aucun cas être appliquée à l'ensemble des personnages du corpus dont l'âge serait traité de façon problématique. Il semble plus raisonnable d'imputer le fait que de nombreux *professionals* paraissent, même dans leur jeunesse, posséder certains attributs de la vieillesse aux lourds sacrifices qu'exige leur pratique professionnelle. Cette idée peut être validée par une remarque du narrateur omniscient de la nouvelle d'Arthur

¹Arthur Conan Doyle, « The Resident Patient », *op. cit.*, p. 772.

²Wilkie Collins, *The Moonstone*, *op. cit.*, p. 326.

Conan Doyle « A Medical Document » : « The three men are all of that staid middle age which begins early and lasts late in the profession¹. » De même, une telle considération est renforcée par la description du Dr Lagarde dans la nouvelle de Wilkie Collins « Mr. Percy and the Prophet » (1877) : « His eyes were the dreamy eyes of a visionary; his look was the prematurely-aged look of a student, accustomed to give the hours to his book which ought to have been given to his bed². »

Les *professionals* d'âge moyen semblent ainsi curieusement sous-représentés. On ne retrouve le terme « middle age » mentionné sans équivoque (hormis l'occurrence appartenant à la nouvelle « A Medical Document ») qu'en de rares occasions, notamment dans la nouvelle de Le Fanu « Green Tea », concernant le révérend Robert Jennings – « He is middle-aged³ » – ou dans la nouvelle de Wilkie Collins, « The Parson's Scruple » (1859), dans laquelle le révérend Alfred Carling est décrit comme « middle-aged man⁴ ». À la différence de ces derniers, la plupart des *professionals* rencontrés dans le corpus sont soit assez vieux, soit assez jeunes, tour à tour vénérables ou inexpérimentés. Les attributs liés à l'âge deviennent de ce fait des éléments prépondérants, sinon distinctifs de la description, comme le montre la présentation que le narrateur du recueil de nouvelles *The Queen of Hearts* fait de ses deux frères et de lui-même, lorsqu'il invite le lecteur à se figurer l'apparence de ces trois vieux *professionals* en retraite : « And now imagine us three lonely old men, tall and lean, and white-headed⁵ ». Ces détails sont les seuls éléments de description strictement physique qui seront offerts au lecteur tout au long du recueil. Le caractère et le tempérament des trois frères est décrit de façon répétée, mais ce n'est pas le cas de leur apparence, et seul Morgan, le frère médecin, est décrit très brièvement, à l'aide d'un unique adjectif, afin d'expliquer son célibat : « The ladies never liked him. In the first place, he was ugly [...]»⁶. Il apparaît donc que l'apparence de ces trois vieillards se définit de façon satisfaisante par la simple mention de leur âge avancé et des attributs communément associés à cet âge. De ce fait, la description physique de certains personnages âgés tend à s'effacer au profit de la description plus minutieuse de leur caractère et de leur tempérament, qui s'accompagne parfois d'observations concernant leur position sociale avantageuse, qui commande le respect. Ainsi, si le visage des trois frères narrateurs de *The Queen of Hearts* n'est pas décrit, il est fait grand cas de leurs

¹Arthur Conan Doyle, « A Medical Document », *op. cit.*, p. 1036.

²Wilkie Collins, « Mr. Percy and the Prophet » in *Little Novels*, Charleston: BiblioBazaar, 2007 (juillet 1877), p. 306.

³Joseph Sheridan Le Fanu, « Green Tea », *op. cit.*, p. 6.

⁴Wilkie Collins, « The Parson's Scruple » in *The Queen of Hearts*, Fairfield: First World Library, 2005 (1859), p. 270.

⁵Wilkie Collins, *The Queen of Hearts*, *op. cit.*, p. 11.

⁶*Ibid.*, p. 8.

tempéraments, qui permettent de donner à chacun l'individualité qu'une description physique n'a pu apporter :

Brother Owen, yielding, gentle and affectionate in look, voice and manner; brother Morgan, with a quaint, surface-sourness of address, and a tone of dry sarcasm in his talk, which single him out, on all occasions, as a character in our little circle; brother Griffith forming the link between his two elder companions, capable, at one time, of sympathizing with the quiet, thoughtful tone of Owen's conversation, and ready, at another, to exchange brisk severities on life and manners with Morgan – in short, a pliable, double-sided old lawyer, who stands between the clergyman-brother and the physician-brother with an ear ready for each and with a heart open to both, share and share together¹.

De même, dans la longue nouvelle de Joseph Sheridan Le Fanu « The Evil Guest » (1851), l'apparence du Dr Danvers, vieux pasteur local qui tente d'aider et de raisonner le lugubre Richard Marston, n'est mentionnée que très brièvement, et c'est son caractère et ses qualités sociales qui constituent le point d'ancrage de la description de ce personnage : « [...] a good and venerable clergyman, the Rev. Doctor Danvers, a frequent visitor and occasional guest at Gray Forest, where his simple manners and unaffected benignity and tenderness of heart had won the love of all, with the exception of its master, and commanded even his respect². » Ces qualités morales sont réaffirmées à plusieurs reprises, et sont parfois associées au regard de l'homme d'église, mais, de manière générale, elles rendent superflue toute description physique tant elles sont définitives du Dr Danvers :

The old clergyman, whom we have already mentioned, had called, and stayed to supper. Dr Danvers was a man of considerable learning, strong sense, and remarkable simplicity of character. His thoughtful blue eye, and well-marked countenance, were full of gentleness and benevolence and elevated by a certain natural dignity, of which purity and goodness, without one debasing shade of self-esteem and arrogance, were the animating spirits³.

Pour ce qui est des personnages de jeunes *professionals*, au vu de la grande variété des portraits physiques de ces derniers, c'est davantage leur position sociale souvent incertaine qui fait office de caractéristique commune. Par conséquent, à l'instar du jeune pasteur Mr. Meeke dépeint comme « very young, and very lonely in his position⁴ », une vaste majorité des jeunes *professionals* présents dans le corpus étudié sont caractérisés, en ouverture du récit au

¹*Ibid.*, p. 11.

²Joseph Sheridan Le Fanu, « The Evil Guest » in *The Collected Supernatural and Weird Fiction of J. Sheridan Le Fanu*, Driffild: Leonaur, 2010 (1851), p. 233.

³*Ibid.*, p. 255.

⁴Wilkie Collins, « A Plot in Private Life », *op. cit.*, p. 294.

moins, par un statut instable tant socialement que financièrement. Ainsi, si Abercrombie Smith et Jephro Hastie, les étudiants en médecine à Oxford issus de la nouvelle « Lot No. 249 », semblent jouir du statut de *gentleman* que garantit leur admission au sein de cette université prestigieuse, nombre de jeunes *professionals* doivent faire face à un avenir incertain. La situation du Dr Hamilton, médecin tout juste certifié et narrateur de la nouvelle « The Beetle-Hunter », illustre bien ce modèle récurrent :

I had just become a medical man, but I had not started in practice [...]. My small resources were dwindling away, and every week it became more necessary that I should find something to do. Yet I was very unwilling to go into general practice, for my tastes were all in the direction of science, and especially of zoology, towards which I had always a strong leaning. I had almost given the fight up and resigned myself to being a medical drudge for life, when the turning-point of my struggles came in a very extraordinary way¹.

De même, dans la présentation que le jeune avocat Frank Alder fait de lui-même, en tant que narrateur autodiégétique de la nouvelle « The Sealed Room », il transparaît que ce dernier n'est pas encore tout à fait installé, puisque ce ne sont pas les affaires, mais l'espoir d'en réaliser qui pousse ce dernier à se rendre dans la City chaque jour. Il se définit en effet comme « a solicitor of an active habit and athletic tastes compelled by his hopes of business to remain within the four walls of his office² ». De plus, c'est un heureux hasard, associé à son altruisme, qui fait que ce dernier rencontre Felix Stanniford, puis devient son avocat attitré, chargé d'interpréter le testament de son défunt père, riche banquier mené à la banqueroute et disparu mystérieusement. Une situation similaire est mise en scène dans le cadre de la nouvelle « The Brown Hand », dans laquelle le narrateur, un certain Dr Hardacre, médecin assez jeune et désargenté, voit son avenir assuré après une étrange aventure, survenue suite au retour en Angleterre d'un oncle éloigné et fortuné. Ce changement soudain de situation est décrit comme suit, dès la première phrase de la nouvelle : « Everyone knows that Sir Dominick Holden, the famous Indian surgeon, made me his heir, and that his death changed me in an hour from a hard-working and impecunious medical man to a well-to-do landed proprietor³. » Par conséquent, il semble que le corpus présente deux classes prédominantes et distinctes de *professionals* : d'une part, des hommes jeunes, souvent inexpérimentés et en devenir, d'autre part des hommes vieillissants, vénérables et au statut social bien établi, sinon élevé.

¹ Arthur Conan Doyle, « The Beetle-Hunter », *op. cit.*, pp. 571-572.

² Arthur Conan Doyle, « The Sealed Room », *op. cit.*, p. 959.

³ Arthur Conan Doyle, « The Brown Hand », *op. cit.*, p. 677.

Néanmoins il faut remarquer que si les situations et les modèles descriptifs associés à ces deux classes divergent fortement, il semble pertinent de les appréhender non pas en termes de dualité ou d'opposition, mais selon une logique de dédoublement, voire de gémellité. En effet, on trouve plusieurs exemples dans le corpus qui favorisent une confusion, voire une superposition des modèles de *professionals* jeunes et vieux, ce qui occasionne régulièrement une déstabilisation des rôles sociaux et de la question de la respectabilité. Ceci est manifeste dans la nouvelle « The Great Keinplatz Experiment », au cours de laquelle le professeur Alexis Von Baumgarten, pionnier de la physiologie, se livre à une expérience pour le moins saugrenue : cherchant à prouver que le voyage astral n'est pas une chimère, il réussit sans le vouloir à transférer sa propre âme dans le corps de l'un de ses étudiants, et vice-versa. Cet étudiant turbulent, le jeune Fritz Von Hartmann, assistant et cobaye occasionnel du professeur, accepte de se soumettre à une telle expérience à la condition que ce dernier lui accorde la main de sa fille. Une fois l'expérience terminée, chacun vaque alors à ses occupations, ignorant qu'il anime l'enveloppe charnelle de l'autre, ce qui donne lieu à une série de quiproquos :

In their return, the spirit of Fritz Von Hartmann had entered into the body of Alexis Von Baumgarten, and that of Alexis Von Baumgarten had taken up its abode in the frame of Fritz Von Hartmann. Hence the slang and scurrility which issued from the lips of the serious professor, and hence also the weighty words and grave statements which fell from the careless student¹.

Cet état de choses provoque également, pour le plus grand amusement du lecteur, une transgression des codes sociaux de la part de ces deux personnages, dont l'attitude est en décalage complet avec leur apparence : le jeune homme, dans le corps du vieux savant, s'en va fêter son futur mariage dans une taverne en compagnie d'autres étudiants dissipés, alors que le vieillard, dans la peau du prétendant à la main de sa fille, se voit couvert de baisers par celle-ci puis chassé de sa propre maison par sa femme. Cette interchangeabilité est également manifeste dans le cycle holmésien, au cours duquel le détective revêt à plusieurs reprises l'apparence d'un vieillard inoffensif (souvent un homme d'église), ce qui lui permet, du fait de la neutralisation de la sexualité qu'offre un tel déguisement, de se voir admis dans la demeure d'Irene Adler (à la fin de la nouvelle « A Scandal in Bohemia »). Dans une aventure ultérieure, « The Final Problem », Sherlock Holmes a recours à ce même déguisement, grâce auquel il peut échapper à ses poursuivants. Chaque fois que Sherlock Holmes use de ce subterfuge, c'est l'étonnement, la confusion de Watson face à ce changement de peau qui

¹ Arthur Conan Doyle, « The Great Keinplatz Experiment », *op. cit.*, p. 737.

signale au lecteur la grande déstabilisation des rôles sociaux qu'occasionnent ces dédoublements.

En outre, ces fréquents dédoublements, du fait de la superposition des modèles de *professionals* jeunes et vieux qu'ils mettent en exergue, placent les *professionals* face à la thématique du devenir. En effet, ce devenir instable est central à la mise en place de la diégèse, et la prédominance de personnages soit jeunes soit vieux tient à leur rôle dans la construction de celle-ci. Ainsi, la mise en scène d'un vieux *professional* éprouvé ou à l'inverse d'un jeune *professional* inexpérimenté devient un prétexte à l'acte narratif, et permet la mise en place de situations narratives diverses, qu'elles relèvent du projet réaliste, ou bien des modèles sensationnaliste ou fantastique.

Ceci est d'autant plus important, comme nous le verrons, lorsque les *professionals* sont aussi narrateurs : de tels narrateurs, soit jeunes, soit vieux mais rarement d'âge moyen, sont souvent placés, selon des modalités récurrentes, en tant que témoins ou acteurs d'une situation remarquable voire inhabituelle, mais aussi formatrice, que ce soit de leur carrière ou de leur personne. Le *professional* vieillissant peut, sur le mode de la rétrospection, raconter un certain nombre d'histoires qui ont ponctué sa carrière, alors que le jeune *professional* narre quant à lui une première expérience digne d'intérêt, ou une expérience de jeunesse singulière. Il est par ailleurs possible de déceler la marque de ces circonstances récurrentes dans l'emploi de certains adjectifs par le narrateur lorsqu'il décrit le récit qu'il s'apprête à relater. Ceci est manifeste dans l'introduction des nouvelles « The Beetle-Hunter » et « The Sealed Room », dans lesquelles les jeunes narrateurs, l'un médecin et l'autre avocat, utilisent des formules proches pour désigner l'aventure qu'ils narrent. Le Dr Hamilton qualifie la nature insolite des événements de « The Beetle-Hunter » comme suit : « the turning point of my struggles [which] came in a very extraordinary way¹ ». De même, l'avocat Frank Alder désigne l'aventure présentée dans « The Sealed Room » comme « what has been the most extraordinary adventure of my lifetime² ».

Il apparaît donc que cette répartition singulière et inégale de l'âge des membres des *professions* dans le corpus est intimement liée à un certain nombre de rôles récurrents dans le récit. Il convient donc de dénombrer, d'examiner et de classer ces rôles récurrents des *professionals* dans le récit afin d'évaluer leur importance dans la mise en place de la diégèse et dans la prise en charge de l'acte narratif.

¹Arthur Conan Doyle, « The Beetle-Hunter », *op. cit.*, p. 572.

²Arthur Conan Doyle, « The Sealed Room », *op. cit.*, p. 960.

II. Modèles récurrents et stéréotypes

1) Jeunes *professionals* en devenir : éducation académique et ascension sociale

Pour commencer, il faut remarquer que le lecteur rencontre, dans le corpus à l'étude, nombre de jeunes *professionals*, tout juste certifiés, dont les premiers pas dans l'une ou l'autre des *professions* sont l'objet central du récit. Ces débuts dans la profession sont systématiquement incertains et rappellent que les membres des classes moyennes, n'étant pas *gentlemen by birth*, doivent se faire une situation : il s'agit pour le narrateur d'explicitier les conditions selon lesquelles le *professional* naissant a réussi à trouver la prospérité et la respectabilité qui en découle. Il faut remarquer que cette incertitude face à l'avenir touche les jeunes représentants de chacune des trois *professions*, bien que William J. Reader, dans son ouvrage *Professional Men: The Rise of the Professional Classes in Nineteenth-Century England*, ait identifié la précarité des jeunes médecins comme plus fréquente, à la fois dans la société victorienne et dans la représentation que la littérature a pu faire de celle-ci :

The representative figure, however, of the young professional man trying to get started is the doctor in general practice. We have the picture of Conan Doyle and a long line of other writers slipping sideways into authorship while they waited for patients to come in. For most, however, it was a matter of keeping up appearances, perhaps on the meagre earnings of a parish surgeon or some other minor public appointment, and ingratiating himself with local society¹.

Par ailleurs, les conditions de cet accès à la prospérité sont souvent assez insolites et font de façon répétée l'objet d'une rétrospection de la part d'un vieux *professional* aisé. Ainsi, le prologue de la nouvelle de Wilkie Collins « A Stolen Letter » nous fournit l'exemple type de cette rétrospection d'un *professional* âgé concernant une expérience de jeunesse formatrice et se trouvant à l'origine de son succès. Au cours des cinq pages de ce prologue, le portraitiste itinérant et narrateur premier William Kerby explicite les conditions dans lesquelles il obtient le témoignage de l'avocat prospère Mr. Boxsious :

"It must be a pleasant occupation for you in your present prosperity," said I, "to look back sometimes at the gradual processes by which you passed from poverty to competence, and from that to the wealth you now enjoy."

¹William J. Reader, *Professional Men: The Rise of the Professional Classes in Nineteenth-Century England*, op. cit., p 191.

“Gradual, did you say?” cried Mr. Boxsious; “it wasn’t gradual at all. I was sharp – damned sharp, and I jumped at my first start in business slap into five hundred pounds in one day.”

[...] “That was rather a curious case, Mr. Artist. Some men might be shy of mentioning it; I never was shy in my life, and I mention it right and left everywhere – the whole case, just as it happened, except the names¹.”

L’adjectif « curious » utilisé ici pour désigner les événements relatés est également employé dans la nouvelle de Conan Doyle « The Beetle-Hunter », dans laquelle un certain Dr Hamilton va présenter les circonstances insolites de ses débuts en tant que médecin (il est à noter que l’absence de ponctuation signalant du discours direct dans ce premier paragraphe est imputable au texte original) :

A curious experience? said the Doctor. Yes, my friends, I have had one very curious experience. I never expect to have another, for it is against all doctrines of chances that two such events would befall any one man in a single lifetime. You may believe me or not, but the thing happened exactly as I tell it.

I had just become a medical man, but I had not started in practice, and I lived in rooms in Gower Street².

De même, dans la nouvelle de Le Fanu « Doctor Feversham’s Story » (1896) ce sont des circonstances des plus inhabituelles qui président au récit que fait le Dr Feversham, en tant que narrateur intradiégétique, de sa première expérience en tant que médecin et secrétaire particulier au service de Sir James Collingham :

“Well, after all, you have been frightening each other with so many thrilling tales for the last hour or two, that I don’t suppose I should do much harm by telling you a circumstance which happened to me when I was a young man and has always rather puzzled me.”

A murmur of approval ran round the party. All disposed themselves to listen; and Doctor Feversham, after a prefatory pinch of snuff, began³.

En outre, malgré le fait que la thématique du devenir des jeunes *professionals* soit amenée par le biais de cadres narratifs divers, la majorité des nouvelles concernées fait état d’une même ascension sociale rapide, pour ne pas dire fulgurante, mais aussi très aléatoire, puisque liée à des circonstances particulières. De ce fait, la problématique de l’ascension

¹Wilkie Collins, « A Stolen Letter », *op. cit.*, pp. 51-52.

²Arthur Conan Doyle, « The Beetle-Hunter », *op. cit.*, p. 571.

³Joseph Sheridan Le Fanu, « Doctor Feversham’s Story » in *The Collected Supernatural and Weird Fiction of J. Sheridan Le Fanu*, Driffield: Leona, 2010 (1896), p. 558.

sociale des jeunes *professionals* après leur certification semble régulièrement trouver une résolution rapide, quoique singulière, à l'issue du récit. Ceci n'est pas le cas pour les narrateurs et personnages d'étudiants se destinant à une carrière dans l'une des trois *professions*, dont le statut social ainsi que le rôle dans le récit et dans la narration s'avèrent bien plus instables.

Ces derniers sont régulièrement représentés face aux difficultés de l'acquisition des connaissances et compétences nécessaires à l'accès au statut de *professional*, et leur réussite reste très incertaine. Ainsi, certains étudiants sont aux prises avec les exigences académiques liées au statut qu'ils convoitent. C'est par exemple le cas d'Abercrombie Smith, étudiant en médecine à Oxford et personnage central de la nouvelle « Lot No. 249 » : « a coming examination had already cast its shadow over him and held him to his work¹ ». De même, dès l'ouverture de la nouvelle de Joseph Sheridan Le Fanu « An Account of Some Strange Disturbances in Aungier Street », le narrateur, lui-même étudiant en médecine, explicite les raisons de l'échec de son cousin et colocataire Tom Ludlow dans cette branche : « My cousin (Tom Ludlow) and I studied medicine together. I think he would have succeeded, had he stuck to the profession; but he preferred the Church, poor fellow, and died early, a sacrifice to contagion, contracted in the noble discharge of his duties². »

Cette citation introduit également un fait remarquable concernant les jeunes gens se destinant à une carrière dans les *professions* : il semble assez fréquent qu'après avoir commencé à étudier dans le but d'accéder à une *profession* particulière, nombre de jeunes hommes s'engagent finalement dans une autre voie, souvent la profession religieuse. C'est le cas du narrateur de la nouvelle de Wilkie Collins « Mr. Marmaduke and the Minister » (1878), lorsque ce dernier, vieux pasteur de la paroisse écossaise de Cauldkirk, explicite les circonstances malheureuses de son entrée dans les ordres :

With what fair prospects did I start in life! Springing from a good old Scottish stock, blessed with every advantage of education that the institutions of Scotland and England in turn could offer; with a career at the Bar and in Parliament before me – and all cast to the winds, as it were, by the measureless prodigality of my unhappy father, God forgive him³!

De façon similaire, la nouvelle de Wilkie Collins « Miss Jeromette and the Clergyman » (1875) illustre ce cas de figure : le narrateur second de cette nouvelle, dont on sait très peu de choses, est présenté comme un membre du clergé dont la vocation reste assez incertaine. Ce narrateur intradiégétique est décrit dès la première ligne de la nouvelle par le narrateur

¹ Arthur Conan Doyle, « Lot No. 249 », *op. cit.*, p. 817.

² Joseph Sheridan Le Fanu, « An Account of Some Strange Disturbances in Aungier Street » in *The Collected Supernatural and Weird Fiction of J. Sheridan Le Fanu*, Driffield: Leonaaur, 2010 (1853), p. 418.

³ Wilkie Collins, « Mr. Marmaduke and the Minister » in *Little Novels*, Charleston: BiblioBazaar, 2007 (1878), p. 277.

premier comme « my brother, the clergyman¹ ». Cependant, lorsque l'homme d'église devient narrateur (dès le second chapitre), il se présente comme un ancien étudiant en droit, tout en admettant que ses motivations pour de telles études n'étaient pas des plus honorables :

I had sadly disappointed my father by choosing the Law as my profession, in preference to the Church. At that time, to own the truth, I had no serious intention of following any special vocation. I simply wanted an excuse for enjoying the pleasures of a London life. The study of the Law supplied me with that excuse. And I chose the Law as my profession accordingly².

Plus loin dans le récit, en ouverture du cinquième chapitre, le lecteur apprend pour quelle raison cet étudiant en droit peu appliqué devient ensuite un homme d'église : « In two years from that time, I had redeemed the promise given to my mother on her deathbed. I had entered the church³. » C'est donc en quelque sorte la pression familiale, davantage que ses aspirations à intégrer les *professions*, qui poussent ce narrateur à entrer dans les ordres.

Par ailleurs, le portrait de cet étudiant sans vocation particulière, dissipé et plus soucieux de ses plaisirs que de son statut social instable, constitue l'un des modèles récurrents du futur *professional* en devenir. En effet, en plus de l'acquisition des connaissances nécessaires, c'est également les qualités sociales inhérentes aux *professions* que les étudiants doivent acquérir, ce qui pose parfois problème, notamment dans le cas des étudiants en médecine, que l'on trouve bien plus fréquemment dans le corpus que des étudiants en droit, ou de jeunes ecclésiastiques. Lorsqu'il s'agit de décrire la figure type de l'étudiant en médecine, il semble pertinent de faire d'abord référence aux personnages prototypiques de Ben Allen et Bob Sawyer créés par Dickens pour *The Pickwick Papers*, qui incarnent l'image peu flatteuse des étudiants en médecine dans les premières décennies du dix-neuvième siècle. Ces derniers sont dissipés, agités, peu appliqués, mais surtout oublieux des convenances et des règles de respectabilité, à tel point qu'ils font parfois l'objet d'une certaine exclusion. De ce fait, Bob Sawyer est qualifié de « dissipated Robinson Crusoe⁴ », ce qui met en avant à la fois son allure débraillée et ses manières singulières, et donc l'inaptitude de ce personnage à paraître en bonne société. Une telle inadéquation de l'attitude des étudiants en médecine avec les codes de bonne conduite et de respectabilité est soulignée par Robert M. Green dans son article « Dickens's Doctors » (1912) :

¹Wilkie Collins, « Miss Jeromette and the Clergyman » in *Little Novels*, Charleston: BiblioBazaar, 2007 (1875), p. 153.

²*Ibid.*, p. 155.

³*Ibid.*, p. 165.

⁴Charles Dickens, *The Pickwick Papers*, *op. cit.*, p. 364.

A fundamental characteristic of all medical students in the earlier days of their studies, when the breaking down of many of the usual conventions has led them into a certain brutal frankness of manner, thought and speech not yet mitigated by a recurring realization of the validity of the gentler customs and higher ideals of life [...]¹.

William J. Reader fait également état de ce manque de manières presque général des étudiants en médecine : « Medical students had a tradition of bawdy boisterousness, so much so, it was said, that in respectable company some were unwilling to admit to being medical students. [...] And medical students seem to have been even more given to uproarious behaviour in public than other students². » Ce décalage entre leur attitude et les conventions sociales en vigueur est identifié par Everett C. Hughes comme un processus de séparation, d'aliénation nécessaire pour les étudiants en médecine afin de se constituer une nouvelle identité, un nouveau rôle social en tant que praticiens de la médecine :

A role is always a part in some system of interaction of human beings; it is always played opposite other roles. To play one is not to play another. One might say that the learning of the medical role consists of a separation, almost an alienation, of the student from the lay medical world; a passing through the mirror so that one looks out on the world from behind it [...]³.

Par conséquent, si la prospérité des jeunes *professionals* est, comme l'affirme W. J. Reader, fortement liée à la capacité de ces derniers à réussir leur intégration sociale, certains personnages d'étudiants sont représentés comme ne possédant pas systématiquement les compétences mais surtout ne maîtrisant pas ou plus les codes sociaux inhérents à la pratique professionnelle des différentes *professions*. C'est pourquoi leur devenir semble être bien plus incertain, bien plus problématique que celui des jeunes *professionals* dont une majorité peut accéder, malgré une précarité apparente dans le corpus tout au moins, à un statut social stable et avantageux à force d'efforts et grâce à des circonstances parfois extraordinaires mais toujours favorables au moment du dénouement.

Cette question d'une intégration sociale difficile touche également, outre le type de l'étudiant aspirant à une carrière dans les *professions*, la figure du spécialiste, que l'on rencontre fréquemment dans le corpus et dont les interactions sociales sont représentées comme tout aussi problématiques.

¹Robert M. Green, « Dickens's Doctors », *op. cit.*, p. 38.

²William J. Reader, *Professional Men: The Rise of the Professional Classes in Nineteenth-Century England*, *op. cit.*, pp. 136-137.

³Everett C. Hughes, *Men and Their Work*, *op. cit.*, p. 119.

2) Statut instable du spécialiste

Tout d'abord, il convient de remarquer qu'au début du dix-neuvième siècle, la figure du spécialiste, dans le milieu médical au moins, reste très marginale. Comme William F. Bynum le signale dans son ouvrage *Science and the Practice of Medicine in the Nineteenth Century*¹, le public victorien, comme les institutions médicales, doutent du bien-fondé de la mise en place d'un cloisonnement entre les disciplines et considèrent d'un œil suspicieux l'intérêt excessif de certains praticiens pour tel ou tel phénomène particulier. Ce mépris général pour le volet scientifique de la médecine est illustré dans la nouvelle de Wilkie Collins « Sister Rose » (1855), de par les réactions des personnages d'aristocrates de la famille Danville concernant le chimiste Louis Trudaine, bientôt lié à la famille par alliance. Les Danville qualifient le chimiste d'« amateur apothecary² », malgré son obtention d'une chaire comme professeur de chimie. Cette position sociale assez prestigieuse est d'ailleurs immédiatement tournée en ridicule par ces derniers :

“Pray, is a sub-professor of chemistry supposed to hold the rank of a gentleman?” asked Madame Danville [...].

“Of course not,” replied her son, with a sarcastic laugh; “he is expected to work and make himself useful. What gentleman does that³?”

De plus, malgré le fait que dans la seconde moitié du siècle, les spécialistes et les chercheurs jouissent de davantage de reconnaissance sociale, de tels personnages sont toujours représentés comme évoluant à la marge, avec une certaine distanciation par rapport aux relations sociales associées aux *professions* en général. Ainsi, les professeurs Von Baumgarten et Ainslie Grey, chercheurs spécialistes de la physiologie apparaissant respectivement dans les nouvelles « The Great Keinplatz Experiment » et « A Physiologist's Wife » sont tous deux décrits comme « austere⁴ ». L'obsession de chacun de ces deux personnages pour la chose scientifique les empêche d'avoir des rapports sociaux normaux avec leur entourage (et notamment la gent féminine), ce qui constitue l'une des caractéristiques centrales de l'intrigue : Von Baumgarten rentre chez lui dans le corps d'un autre homme après une expérience imprévisible, ce qui bouleverse ses interactions avec sa femme et sa fille, alors que Ainslie Grey s'évertue à appliquer une logique et des protocoles

¹Voir William F. Bynum, *Science and the Practice of Medicine in the Nineteenth Century*, *op. cit.*, plus précisément les chapitres intitulés « Medicine in the Laboratory » et « Doctors and Patients », notamment pp. 191-196.

²Wilkie Collins, « Sister Rose » in *After Dark*, Boston: Elibron Classics, 2005 (avril 1855), p. 84.

³*Ibid.*, p. 97.

⁴Arthur Conan Doyle, « The Great Keinplatz Experiment », *op. cit.*, p. 729 ; Arthur Conan Doyle, « A Physiologist's Wife », *op. cit.*, p. 979.

scientifiques dans sa recherche d'une compagne qui lui apporterait le bonheur matrimonial. Cependant, c'est le personnage du professeur Tizzi, présenté dans le prologue de la nouvelle « The Yellow Mask », qui correspond à l'archétype du spécialiste reclus, obsédé par l'objet de ses recherches, qui dans le cas de ce dernier demeurent infructueuses :

“Do not be surprised” (Mr. Lanfray wrote) “if you get a strange note from a very eccentric Italian, one Professor Tizzi, formerly of the university of Padua. I have known him for some years. Scientific enquiry is his monomania, and vanity his ruling passion. He has written a book on the principle of life which nobody but himself will ever read; but which he is determined to publish¹.”

Le narrateur, qui doit se rendre chez cet obscur savant pour peindre son portrait afin que celui-ci figure en frontispice d'un hypothétique ouvrage de science expérimentale, décrit une demeure isolée et délabrée, dans laquelle le scientifique vit dans des conditions déplorables, en compagnie d'un unique domestique. Appliquant ses théories scientifiques farfelues à son quotidien, Tizzi se comporte de façon clairement excentrique, et en parfait désaccord avec toute convention sociale, que ce soit dans son habillement, ou dans sa façon répugnante d'absorber ses collations, ce qui, en plus de son étrange lieu de résidence, le rapproche de la figure du savant fou².

Par ailleurs, si le professeur Tizzi est l'exemple le plus extrême de l'exclusion sociale qui touche les personnages de spécialistes, nombre d'entre eux partagent cette obsession pour un sujet donné, qu'ils soient scientifiques ou théologiens. L'exemple le plus remarquable de ce phénomène est sans doute celui du révérend Jennings, personnage central de la nouvelle « Green Tea », de Joseph Sheridan Le Fanu. Cet homme d'église prospère et respecté, pasteur d'une paroisse rurale du Warwickshire dont les propos sont rapportés par le narrateur Dr Hesselius, dépeint en des termes bien sombres l'influence de ses recherches sur son quotidien :

“About four years ago, I began a work, which had cost me very much thought and reading. It was upon the religious metaphysics of the ancients.”

“I know,” said I; “the actual religion of educated and thinking paganism, quite apart from symbolic worship? A wide and very interesting field.”

“Yes; but not good for the mind – the Christian mind, I mean. Paganism is all bound together in essential unity, and, with evil sympathy, their religion involves their art, and both their manners, and the subject is a degrading fascination and the nemesis sure. God

¹Wilkie Collins, « The Yellow Mask », *op. cit.*, pp. 273-274.

²Pour une étude approfondie de cette figure récurrente en littérature comme au cinéma, il est possible de se référer à l'ouvrage suivant, dirigé par Hélène Machinal-Crignon : *Le savant fou*, Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 2013.

forgive me!”

“I wrote a great deal; I wrote late at night. I was always thinking on the subject, walking about, wherever I was, everywhere. It thoroughly infected me¹.”

Cet intérêt excessif qui devient presque une monomanie selon la confession de Jennings se révèle être, suivant certaines interprétations, une source possible des maux ultérieurs de ce dernier, comme le signale Gaïd Girard dans son ouvrage intitulé *Joseph Sheridan Le Fanu : une écriture fantastique* :

Ici, la logique de la persécution est difficilement compréhensible, le révérend n’ayant jamais commis d’actes plus répréhensibles que celui de s’être intéressé à d’autres religions que la sienne. Cette opacité a donné lieu chez les critiques à une activité interprétative intense. Certains considèrent « Green Tea » comme une allégorie de type faustien : Jennings s’est aventuré sur des chemins dangereux en étudiant de trop près la religion des anciens et en s’attaquant à une connaissance interdite aux hommes².

Il apparaît donc possible que Jennings ait étudié le paganisme avec tant d’application qu’il ne peut plus chasser le surnaturel de sa vie quotidienne, devenant la proie d’apparitions dont on ne sait si elles sont hallucinatoires ou spectrales, sous la forme d’un spectre simiesque qui finit par le pousser au suicide. De même, le personnage de Sir Thomas Rossiter, spécialiste de l’entomologie et collectionneur de coléoptères rencontré dans la nouvelle de Conan Doyle « The Beetle-Hunter », constitue un autre exemple de démence associée à une obsession pour un sujet donné³. C’est la folie de ce dernier qui pousse son propre beau-frère Lord Linchmere à passer une annonce dans les journaux afin de s’adjoindre les services d’un médecin capable de l’épauler dans cette tâche, annonce à laquelle le narrateur de la nouvelle s’empresse de répondre. Ce dernier, possédant à la fois une force physique certaine et de bonnes connaissances en entomologie lui permettant d’amadouer le dément, est le seul à pouvoir l’approcher sans crainte et à pouvoir échanger avec lui sans trop de danger. Il peut faire l’expérience directe de sa monomanie portant sur les scarabées, seul sujet à propos duquel Sir Thomas est capable de s’exprimer de manière à peu près courtoise et cohérente:

“You appear to have read my book with some profit, sir,” said he [Sir Thomas Rossiter].

“It is a rare thing for me to meet anyone who takes an intelligent interest in such matters.

People can find time for such trivialities as sport or society, and yet the beetles are

¹Joseph Sheridan Le Fanu, « Green Tea », *op. cit.*, p. 21.

²Gaïd Girard, *Joseph Sheridan Le Fanu : une écriture fantastique*, *op. cit.*, p. 325.

³Cette thématique qui lie étroitement intérêt scientifique excessif (notamment en sciences naturelles) et démence relève d’une tendance récurrente dans les travaux de Conan Doyle, laquelle a été identifiée par Jean-Pierre Naugrette dans sa contribution à l’ouvrage *Mémoires perdues, mémoires vives* (2006) : « Nombreux sont chez Doyle les collectionneurs dont la manie est clairement associée à la folie [...]. » Jean-Pierre Naugrette, « Collection et mémoire : le portrait des Baskerville » in Marie-Christine Lemardeley, André Topia, Carle Bonafous-Murat (eds), *Mémoires perdues, mémoires vives*, Paris : Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2006, p. 60.

overlooked. I can assure you that the greater part of the idiots in this part of the country are unaware that I have ever written a book at all – I, the first man who ever described the true function of the elytra. I am glad to see you, Sir, and I have no doubt that I can show you some specimens which will interest you¹.”

Il faut ajouter qu’outre la mise en scène d’une certaine excentricité se muant parfois en une monomanie, un certain nombre de spécialistes, qui sont largement minoritaires dans le corpus, voient leur efficacité et par là même la valeur de leurs connaissances mises en doute. Une telle mise en doute s’explique notamment du fait de la mutation des modes de connaissance qui s’accélère dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle. Il faut dire que la définition du savoir qui fait foi au début du siècle fait la part belle à une vision généraliste et humaniste de la science. Cette définition héritée des lumières s’accommode mal, dans le siècle qui avance, du développement de la spécialisation², perçu à la fois comme un gain et comme une perte. L’avènement de la figure du spécialiste sanctionne en effet le morcellement et l’abandon d’un mode de connaissance généralisant, au profit d’un savoir particularisé et utilitariste. Cette pratique utilitaire de la science et de la médecine, qui met peu à peu de côté la dimension humaniste du savoir, paraît suspecte à nombre de Victoriens, dont la méfiance trouve un écho certain dans la littérature. Citons à ce propos l’exemple du Dr Harley, éminent spécialiste consulté par le révérend Jennings, et que ce dernier qualifie de « mere materialist³ », sans hésiter à affirmer son mépris total envers sa personne : « “I think that man one of the very greatest fools I ever met in my life,” said Mr. Jennings⁴. » Une telle représentation du spécialiste comme manifestement inefficace est poussée à son paroxysme au sein de la nouvelle d’Arthur Conan Doyle « The Los Amigos Fiasco » (1892). Au cours de cette nouvelle, un comité scientifique souhaitant expérimenter un moyen moderne d’exécuter le criminel Duncan Warner échoue lamentablement lorsque l’importante décharge électrique censée tuer le condamné se trouve avoir l’effet inverse et transforme ce dernier en un surhomme quasiment immortel. Le comité scientifique en question, dont fait partie le narrateur, est constitué d’ingénieurs et de médecins dont le statut de spécialiste ne fait aucun doute :

The town council had chosen four experts to look after the arrangements. Three of them were admirable. There was Joseph M’Connor, the very man who had designed the dynamos, and there was Joshua Westmacott, the chairman of the Los Amigos Electrical

¹Arthur Conan Doyle, « The Beetle-Hunter », *op. cit.*, p. 581.

²Pour davantage de détails concernant la spécialisation croissante des praticiens et la perception populaire de celle-ci, voir William F. Bynum, *Science and the Practice of Medicine in the Nineteenth Century*, *op. cit.*, pp. 191-196.

³Joseph Sheridan Le Fanu, « Green Tea », *op. cit.*, p. 17.

⁴*Ibid.*, p. 17.

Supply Company, Limited. Then there was myself as the chief medical man, and lastly an old German of the name of Peter Stulpnagel¹.

Mais la mise en accusation du spécialiste peut également porter sur sa moralité douteuse plutôt que sur son manque d'efficacité. Ceci peut être illustré par le cas du personnage du professeur Presbury, éminent spécialiste de la physiologie rencontré dans la nouvelle « The Adventure of the Creeping Man ». En effet, son étrange attitude est le résultat d'une résurgence de ses instincts animaux causée par son absorption de substances produites à partir d'hormones sexuelles de grands singes. Ce traitement expérimental est préconisé par un obscur savant pragois nommé H. Lowenstein² et le professeur de physiologie vieillissant le suit dans l'espoir de retrouver sa vigueur passée, afin de faire la cour à une jeune femme. C'est justement l'immoralité de cette entreprise qu'Holmes identifie comme le cœur du problème : « “The real source,” said Holmes, “lies, of course, in that untimely love affair which gave our impetuous Professor the idea that he could only gain his wish by turning himself into a younger man³.” » Cependant, et malgré de tels exemples, il convient de garder à l'esprit que les spécialistes à l'inefficacité manifeste ou à l'attitude moralement répréhensible restent assez peu nombreux au sein du corpus, et sont presque systématiquement cantonnés à la sphère scientifique et médicale.

Ensuite, pour ce qui est des professions juridiques, il est difficile, dans le cadre du corpus étudié au moins, de trouver des figures de spécialistes parmi leurs représentants. En effet, le lecteur rencontre majoritairement des *solicitors*, dont le rôle combine les fonctions générales de notaire et d'avocat, et les *barristers*, plus spécialisés, se font rares dans les textes à l'étude. La figure de spécialiste liée à la notion de justice la plus notable dans le corpus est sans conteste Sherlock Holmes, mais ce dernier échappe à toute tentative de classification en ce qu'il semble incarner une passerelle entre les champs de compétences des trois *professions*. Le locataire de Baker Street définit son occupation comme celle d'un « unofficial consulting detective⁴ », activité multiforme qui lui permet de se consacrer entièrement à l'étude du crime en employant indifféremment des savoirs et des méthodes issus des trois *professions*. De ce fait, même si le personnage de Holmes n'appartient à aucune des trois *professions* du fait que ses compétences tendent exclusivement à combattre le crime, il a valeur de cristallisation du

¹Arthur Conan Doyle, « The Los Amigos Fiasco » in *Tales of Twilight and the Unseen, The Conan Doyle Stories*, London: John Murray, 1929 (1892), p. 803.

²Les théories de Lowenstein sont réminiscentes des travaux du chirurgien français d'origine russe Serge Voronoff. Ce dernier, dont les recherches portaient sur le rajeunissement par transplantation de tissus animaux dans le scrotum masculin, opéra nombre d'hommes célèbres durant les décennies 1920 et 1930, avant de se voir décrié puis tourné en ridicule suite à la découverte et à l'étude de la testostérone à la fin de la décennie 1930.

³Arthur Conan Doyle, « The Adventure of the Creeping Man », *op. cit.*, p. 1359.

⁴Arthur Conan Doyle, *The Sign of Four*, *op. cit.*, p. 98.

statut de spécialiste et peut éclairer les particularités d'un tel modèle. Car il est clair que Sherlock Holmes incarne le spécialiste par excellence, et il n'hésite pas à se définir lui-même en tant que tel, lorsqu'il fait référence à sa propre personne au début du roman *The Hound of the Baskervilles* : « Sherlock Holmes, the specialist in crime¹ ». De même, ce dernier décrit clairement son activité comme celle d'un spécialiste : « I examine the data, as an expert, and pronounce a specialist's opinion². » Par ailleurs, Holmes partage les traits qui caractérisent nombre de spécialistes issus du corpus, dont la propension à la monomanie et à l'excentricité. Son obsession pour la détection, qui constitue sa seule motivation, fait que son activité de détective est bien plus qu'une simple source de revenus. Cette position de « unofficial consulting detective » lui permet également de sélectionner les affaires auxquelles il souhaite être associé, sélection assez capricieuse d'après Watson : « working as he did rather for the love of his art than for the acquirement of wealth, he refused to associate himself with any investigation which did not tend towards the unusual, and even the fantastic³ ». En outre, Holmes ne se contente pas d'élucider les crimes pour lesquels son aide est requise, mais compile et classifie autant d'informations que possible concernant tous types d'entreprises criminelles, comme le remarque très vite Watson à l'occasion de l'inventaire qu'il fait des compétences du détective dans *A Study in Scarlet* : « Knowledge of sensational literature – immense. He appears to know every detail of every horror perpetrated in the century⁴. » Cette connaissance encyclopédique du monde du crime, si elle est la marque d'une obsession comparable à la monomanie du professeur Tizzi, permet également à Holmes de contribuer à la littérature scientifique sur le sujet, toujours en tant que spécialiste. Il est l'auteur d'un certain nombre de monographies, portant sur des sujets divers, mais toujours dans le but de mettre en lumière de nouvelles méthodes d'élucidation des crimes. Ainsi, ce dernier expose ses théories concernant des thèmes très variés :

“Yes, I have been guilty of several monographs. They are all upon technical subjects. Here for example is one “Upon the Distinction Between the Ashes of the Various Tobaccos”. In it I enumerate a hundred and forty forms of cigar, cigarette and pipe tobacco, with coloured plates illustrating the difference in the ash. [...] Here is my monograph upon the tracing of footsteps, with some remarks upon the uses of plaster of Paris as a preserver of impresses. Here, too, is a curious little work upon the influence of a trade upon the form of the hand, with lithotypes of the hands of slaters, sailors, cork-cutters, compositors, weavers and diamond-polishers⁵.”

¹ Arthur Conan Doyle, *The Hound of the Baskervilles*, op. cit., p. 180.

² Arthur Conan Doyle, *The Sign of Four*, op. cit., p. 98.

³ Arthur Conan Doyle, « The Adventure of the Speckled Band », op. cit., p. 558.

⁴ Arthur Conan Doyle, *A Study in Scarlet*, op. cit., p. 21.

⁵ Arthur Conan Doyle, *The Sign of Four*, op. cit., p. 99.

Outre ces considérations diverses, Sherlock Holmes va jusqu'à projeter de mettre en place une méthode d'interprétation du comportement des animaux domestiques afin d'obtenir des informations concernant leurs maîtres : « "I have serious thoughts of writing a small monograph upon the uses of dogs in the work of the detective. [...] A dog reflects the family life. [...] Snarling people have snarling dogs, dangerous people have dangerous ones. And their passing moods may reflect the passing moods of others¹." » Aussi abstruses qu'elles puissent paraître, ces productions sont à l'intersection du langage scientifique et du langage juridique, et sanctionnent le statut d'expert de Holmes dans ces deux domaines.

Malgré les travers évidents du personnage de Holmes, le Canon holmésien véhicule tout de même une vision assez laudative du spécialiste, car si le détective partage l'excentricité et la nature obsessionnelle communément associées à un tel modèle, c'est aussi son statut de spécialiste polyvalent (si l'on peut se permettre cet oxymore) qui est à l'origine de son infaillibilité et de sa capacité à faire face à un très large éventail de situations, du fait de cette multiplicité de ses attributions. Cette sur-spécialisation est très vite identifiée par Watson, qui en fait état dès les premières pages de *A Study in Scarlet*, à l'occasion du tableau récapitulatif qu'il dresse des capacités de Holmes, ironiquement intitulé « Sherlock Holmes – his limits² » :

- 1 Knowledge of literature – nil
- 2 Knowledge of philosophy – nil
- 3 Knowledge of astronomy – nil
- 4 Knowledge of politics – feeble
- 5 Knowledge of botany – variable. Well up in belladonna, opium and poisons generally. Knows nothing of practical gardening.
- 6 Knowledge of geology – practical but limited. Tells at a glance different soils from each other. After walks, has shown me splashes upon his trousers and told me by their colour and consistence in what part of London he had received them.
- 7 Knowledge of chemistry – profound
- 8 Knowledge of anatomy – accurate but unsystematic
- 9 Knowledge of sensational literature – immense. He appears to know every detail of every horror perpetrated in the century.
- 10 Plays the violin well
- 11 Is an expert singlestick player, boxer, and swordsman
- 12 Has a good practical knowledge of British law³

¹ Arthur Conan Doyle, « The Adventure of the Creeping Man », *op. cit.*, p. 1345.

² Arthur Conan Doyle, *A Study in Scarlet*, *op. cit.*, p. 20.

³ *Ibid.*, pp. 20-21.

Ainsi, les enquêtes relatées ensuite par Watson viennent illustrer cette multiplicité des spécialités et des lacunes de Holmes qui, s'il échappe à la catégorisation en ce qu'il n'est véritablement ni un médecin, ni un scientifique, peut prétendre à leurs connaissances et à leurs compétences. De ce fait, sa spécialité consignée en cinquième position lui permet, au cours de la nouvelle « The Adventure of the Dying Detective » (1913) d'abuser Watson ainsi que l'empoisonneur Culverton Smith du fait de sa connaissance supérieure des poisons et des maladies tropicales. De même, la septième compétence est illustrée de façon répétée tout au long du Canon par les nombreuses expériences auxquelles se livre Holmes, et dont Watson, malgré son diplôme de médecine, peut rarement comprendre l'intérêt avant que le détective ne daigne le lui expliquer. Une telle situation a lieu lors de leur toute première rencontre, au cours de laquelle Sherlock Holmes découvre un procédé permettant de mettre en évidence les tâches de sang :

“The question now is about haemoglobin. No doubt you see the significance of that discovery of mine?”

“It is interesting chemically, no doubt,” I answered, “but practically – ”

“Why, man, it is the most practical medico-legal discovery for years. Don't you see that it gives us an infallible test for blood stains¹.”

De plus, les limites dont fait état Watson concernent uniquement les lacunes de Holmes hors de son activité de détective, celles-ci ne limitant en rien ses capacités à résoudre toute affaire nécessitant son intervention. Il faut également remarquer que les compétences de Holmes, au fil des cinquante-six nouvelles et des quatre romans du Canon holmésien, dépassent largement le cadre mis en place dans le schéma descriptif originel consigné par Watson. Ainsi, si ce dernier réussit à cartographier sommairement les compétences de spécialiste de Holmes au début de leurs aventures, il ne peut en aucun cas les circonscrire. C'est donc un statut de spécialiste hypertrophié, presque total que Watson attribue à Holmes, malgré la définition originelle de ses limites, qui semblent n'avoir été présentées que pour être dépassées par le détective, plutôt que pour réguler ses attributions. Pour preuve, même les toutes premières limites de Holmes identifiées par Watson, concernant la littérature et la philosophie, se trouvent contredites : le détective cite Shakespeare à plusieurs reprises, fait référence à Goethe dans *The Sign of Four*, ainsi qu'à Flaubert dans les dernières lignes de « The Adventure of the Red-Headed League ». Dans *The Hound of the Baskervilles*, Holmes se montre même capable de reconnaître au premier coup d'œil des tableaux de maîtres et avance une explication concernant le fait que Watson le considère comme imperméable à toute forme d'art :

¹*Ibid.*, p. 16.

“Excuse the admiration of a connoisseur,” said he as he waved his hand towards the line of portraits which covered the opposite wall. “Watson won’t allow that I know anything of art but that is mere jealousy because our views upon the subject differ. Now these are a really very fine series of portraits. [...] I know what is good when I see it, and I see it now¹.”

C’est justement cette acuité insoupçonnée du détective dans l’observation des peintures qui va lui fournir un premier élément de réponse pour démêler le mystère, et son statut autoproclamé de « connoisseur » prend alors tout son sens, puisque « [l]’art de la détection, explique Holmes, passe par la détection de l’art² ».

Cet échec général de la circonscription des capacités de Sherlock Holmes fait donc de lui un être unique, un « électron libre et toujours gênant³ », comme l’appelle Jean-Pierre Naugrette. Le détective est un spécialiste plurivalent qui échappe à la définition, comme son colocataire le remarque dès la liste de ses compétences achevée : « When I had got so far in my list I threw it into the fire in despair. “If I can only find what the fellow is driving at by reconciling all these accomplishments and discovering a calling which needs them all,” I said to myself, “I may as well give up the attempt at once⁴.” »

Pour revenir au modèle du spécialiste, l’extrême polyvalence du personnage de Sherlock Holmes ne fait que souligner la monovalence des autres personnages de spécialistes présents dans le corpus. Cependant, les œuvres de Conan Doyle semblent également faire état de l’évolution positive du statut social qui est associé au spécialiste à la fin du siècle. De ce fait, la nouvelle « A Medical Document », publiée en 1894, met en scène, en plus du personnage de *general practitioner* Theodore Foster, un aliéniste ainsi qu’un jeune chirurgien. Au cours de cette nouvelle, la parole est donnée à ces représentants emblématiques de trois spécialités distinctes (sachant que le généraliste ne peut naturellement pas être considéré comme spécialiste, bien qu’il représente une branche particulière des métiers de la médecine), et leur compétence ainsi que leur professionnalisme sont mis en avant : « They are none of them famous, yet each is of good repute, and a fair type of his particular branch⁵. » D’abord, l’aliéniste Charley Manson est présenté comme un homme important, efficace, bien que le lecteur puisse déceler une touche d’ironie dans le titre de son ouvrage : « The portly man with the authoritative manner and the white, vitriol splash upon his cheek is Charley Manson, chief of the Wormley Asylum, and author of the brilliant monograph, “Obscure Nervous Lesions in

¹ Arthur Conan Doyle, *The Hound of the Baskervilles*, *op. cit.*, pp. 280-281.

² Jean-Pierre Naugrette, « Collection et mémoire : le portrait des Baskerville », *op. cit.*, p. 53.

³ Jean-Pierre Naugrette, « La mort de Sherlock Holmes : réflexions sur la diagonale du détective », *op. cit.*, p. 96.

⁴ Arthur Conan Doyle, *A Study in Scarlet*, *op. cit.*, p. 21.

⁵ Arthur Conan Doyle, « A Medical Document », *op. cit.*, p. 1036.

the Unmarried¹». » Ensuite, le jeune chirurgien Hargrave, présenté comme « the rising surgeon² », se voit décrit comme extrêmement compétent, et désireux d'obtenir le statut de spécialiste, qui lui est encore inaccessible : « He calls himself a jawman, "a mere jawman", as he modestly puts it, but in point of fact he is too young and too poor to confine himself to a speciality, and there is nothing surgical which Hargrave has not the skill and the audacity to do³. » Une telle description des perspectives du jeune Hargrave révèle que le statut de spécialiste, dans les dernières décennies du dix-neuvième siècle, reste réservé aux praticiens confirmés et prospères, ce qui constitue une différence notable avec la suspicion et la relative impécuniosité qui touchent les spécialistes (dans la profession médicale au moins) au début du siècle.

Il apparaît donc que les spécialistes semblent posséder un ensemble de caractéristiques communes, décelables dans les travaux de chacun des trois auteurs étudiés, qui mettent en avant une représentation à la fois admirative et amusée du spécialiste. Mais de telles représentations contribuent toujours à marquer l'évolution sociale de ce statut au fil du siècle. Si ce modèle, ce type de personnage n'est pas celui qui est le plus fréquemment représenté, il témoigne toutefois de la fascination des Victoriens pour ces figures particulières qui sont souvent assimilées aux *professions*. Il existe cependant une différenciation claire entre le modèle du spécialiste et les figures traditionnelles de *professionals* qui interviennent bien plus fréquemment dans la vie sociale quotidienne du public victorien, à savoir les modèles du *general practitioner* (médecin généraliste en français), du pasteur de campagne et du *solicitor* (qui officie à la fois en tant que notaire et avocat hors des cours de justice).

3) Le médecin généraliste et le pasteur de campagne : une autorité bienveillante ?

Ces trois modèles sont sans conteste les plus répandus dans le corpus et l'on peut trouver de nombreux exemples de ceux-ci dans les travaux de chacun des trois auteurs étudiés. De tels personnages sont le plus fréquemment représentés comme honorables et bienveillants, à l'image du personnage de Theodore Foster, médecin issu de la nouvelle de Conan Doyle « A Medical Document », qui semble incarner l'archétype du médecin charitable. Ce dernier, qui représente, comme l'aliéniste Charley Manson et le jeune chirurgien Hargrave, « a fair type of his particular branch⁴ », voit son activité décrite comme suit : « The second, with the ruddy face and the merry brown eyes, is a general practitioner, a

¹*Ibid.*, p. 1036.

²*Ibid.*, p. 1036.

³*Ibid.*, p. 1036.

⁴*Ibid.*, p. 1036.

man of vast experience, who, with his three assistants and his five horses, takes twenty-five hundred a year in half-crown visits and shilling consultations out of the poorest quarter of a great city¹. » Foster brille très clairement par sa générosité, qui semble n'entamer en rien sa prospérité et ses espoirs de richesse :

That cheery face of Theodore Foster is seen at the side of a hundred sick-beds a day, and if he has one-third more names on his visiting list than in his cash-book he always promises himself that he will get level someday when a millionaire with a chronic complaint – the ideal combination – shall seek his services².

Ce dernier est même opposé, pour ses qualités morales qui s'affichent jusque sur l'expression de son visage, au jeune chirurgien Hargrave dont le détachement est mis en exergue : « His face has none of the broad humanity of Theodore Foster's³ ».

Toutefois, c'est dans les travaux de Wilkie Collins qu'un tel modèle de personnage peut être observé le plus fréquemment. Ainsi, au cours du prologue du recueil *After Dark* intitulé « Leaves From Leah's Diary », le lecteur découvre, sous la plume de Leah Kerby⁴, un personnage de médecin de famille des plus bienveillants. Ce dernier n'est jamais nommé, et est donc invariablement appelé « the doctor⁵ », restant simplement désigné par sa fonction malgré la grande gratitude que lui porte Leah, qui utilise toute une variété de termes élogieux à son égard. Elle le qualifie de « kind-hearted gentleman⁶ », se réfère régulièrement à lui comme « the good doctor⁷ », et indique que son concours est d'une importance capitale pour la famille Kerby : « our best friend – our only friend here – the doctor⁸ ». En effet, ce médecin, en plus de prodiguer avec efficacité les soins nécessaires à la guérison de William Kerby, permet à ce dernier et à sa famille d'éviter l'indigence lorsque William, du fait de sa cécité, perd tout moyen de subsistance. Tout d'abord, le docteur, de par sa proximité avec les habitants de la région qu'il sillonne dans l'exercice de son métier, est capable de trouver un logement décent et peu onéreux pour les Kerby : « A note from the doctor, who is too busy to call. Such good news! They will give us two bedrooms and board us with the family at Appletreewick for seventeen shillings a-week⁹. » Non content de veiller au confort matériel

¹*Ibid.*, p. 1036.

²*Ibid.*, p. 1036.

³*Ibid.*, p. 1036.

⁴Leah Kerby est la femme du portraitiste itinérant William Kerby, atteint d'une cécité temporaire. Elle joue le rôle de sténographe pour permettre à son mari infirme de coucher sur le papier les histoires qu'il tient de ses modèles. Le recueil s'ouvre et se clôt sur des extraits du journal intime de celle-ci, dans lesquels elle occupe la position de narratrice à la première personne.

⁵Wilkie Collins, *After Dark*, *op. cit.*, p. 1.

⁶*Ibid.*, p. 5.

⁷*Ibid.*, p. 3.

⁸*Ibid.*, p. 4.

⁹*Ibid.*, p. 5.

des Kerby, le médecin contribue également à leur indépendance financière, en soutenant le projet imaginé par Leah Kerby de coucher sur le papier puis de publier les histoires recueillies par son mari auprès de ses modèles, durant les longues heures d'immobilité imposées par la peinture de leur portrait. Ainsi, lorsque William Kerby s'interroge sur la marche à suivre pour faire publier l'hypothétique ouvrage, le médecin propose spontanément d'officier en tant qu'agent littéraire du portraitiste devenu auteur : « "Leave that to me," answered the doctor. "Finish your book and send it to my house; I will show it at once to the editor of our country newspaper. He has plenty of literary friends in London and he will be just the man to help you¹." » C'est donc grâce à la bonne volonté de ce médecin, qui accepte de faire jouer son statut social respectable et le réseau social correspondant, que le recueil *After Dark*, dans le monde de la diégèse au moins, peut voir le jour.

Cette bienveillance exacerbée a pour effet d'induire un fort assentiment face à l'autorité exercée par le médecin de la part des autres personnages. Ce dernier devient en quelque sorte une figure de référence à plusieurs niveaux. Tout d'abord, au niveau médical, sa compétence et sa parole ne peuvent être raisonnablement mises en doute : « William, as is but natural, poor fellow, does not take so light-hearted a view of the future as I do. [...] I try to raise his spirits by reminding him of his years of honest hard work for me and the children, and of the doctor's assurance that his eyes will get the better, in good time, of their present helpless state². » Il est intéressant de remarquer ici que Leah emploie l'auxiliaire modal « will » pour qualifier les prévisions émises par le médecin. Cet auxiliaire modal exprime la certitude, qui constitue le degré de probabilité le plus élevé dans la modalité à valeur épistémique. Mais l'autorité du médecin n'est en rien cantonnée à la sphère médicale, puisque Leah se réfère à lui comme à une figure supérieure, investie d'une autorité portant même sur son mari puisqu'elle compte sur l'intervention du médecin pour convaincre William du bien-fondé de leur hypothétique entreprise littéraire : « If the doctor only agrees with my view of the case when he comes to-morrow, William will allow himself to be persuaded, I know – and then, let me answer for the rest³. » Leah place ensuite l'avenir de son projet entièrement entre les mains du médecin, qui devient seul juge de sa viabilité :

"No more objections, William. I am too certain of the success of my plan to endure them. If you still doubt, let us refer the new project to a competent arbitrator. The doctor is coming to see you to-morrow. I will tell him all that I have told you; and if you will promise on your side, I will engage on mine, to be guided entirely by his opinion⁴."

¹*Ibid.*, p. 16.

²*Ibid.*, p. 5.

³*Ibid.*, p. 10.

⁴*Ibid.*, p. 15.

De même, la figure de médecin présentée dans la nouvelle « The Diary of Anne Rodway » (1856), issue du recueil *The Queen of Hearts*, fait preuve de cette bienveillance associée aux figures du médecin généraliste et du médecin de campagne. À propos de cette seconde catégorie, il semble exister un stéréotype bien défini et aisément identifiable du médecin de campagne. En effet, Watson, lors du premier chapitre du roman *The Hound of the Baskervilles*, fait la remarque suivante à propos du Dr James Mortimer, dont Holmes a conclu de façon quelque peu erronée (à l'examen de la canne que ce dernier a laissée derrière lui), qu'il s'agissait d'un médecin de campagne : « The appearance of our visitor was a surprise to me, since I had expected a typical country practitioner¹. » Pour revenir au personnage de médecin présent dans « The Diary of Anne Rodway », ce dernier est très vite identifié comme un adjutant, dont l'aide en cas de besoin est acquise à Anne Rodway, jeune couturière sans le sou et narratrice de la nouvelle : « I did my best to calm myself after a little while, and tried to think to who I should run to for help and protection. The doctor was the first friend I thought of [...]². » De plus, sa bienveillance et sa capacité à l'empathie sont mises en opposition avec l'attitude détachée des représentants de la loi lorsque Mary Mallinson, l'amie et voisine d'Anne Rodway, est ramenée inconsciente chez cette dernière après avoir reçu une grave blessure à la tête :

I asked what was to be done if she showed any return to sense in the night. He [the doctor] said: "Send for me directly"; and stopped for a little while stroking her head gently with his hand and whispering to himself : "Poor girl, so young and so pretty !" I had felt, some minutes before as if I could have struck the policeman, and I felt now as if I could have thrown my arms round the doctor's neck and kissed him. I did put out my hand when he took up his hat, and he shook it in the friendliest way³.

Le médecin semble également être un référent moral pour Anne lorsque celui-ci, après avoir examiné Mary Mallinson, conseille à Anne de se faire à l'idée que son amie ne survivra pas : « "My poor girl, I told you not to hope," said the doctor, interrupting me.[...] "When you look at her now, try to think that she is in heaven. That is the best comfort I can give you, after telling the hard truth⁴." » Suite à cette triste révélation, Anne refuse tout d'abord de se rendre à l'évidence, puis salue la sagesse du docteur : « Oh, Mary, Mary, the doctor was right! I ought to have only thought you in heaven⁵! »

¹ Arthur Conan Doyle, *The Hound of the Baskervilles*, op. cit., p. 180.

² Wilkie Collins, « The Diary of Anne Rodway » in *The Queen of Hearts*, Fairfield: First World Library, 2005 (juillet 1856), p. 399.

³ *Ibid.*, p. 390.

⁴ *Ibid.*, p. 395.

⁵ *Ibid.*, p. 396.

Il apparaît ainsi que le modèle du médecin de famille, notamment chez Wilkie Collins, soit majoritairement présenté comme investi d'une autorité bienveillante, acceptée uniformément par les autres personnages représentés. Une telle considération se voit confortée par le fait qu'à plusieurs reprises ces personnages ne sont pas nommés, et sont donc assimilés à leur fonction sociale, réduits à leur statut de *professional* qui devient de ce fait un statut de surface surpassant toute autre caractéristique définitoire, une *persona* prédéfinie qui justifie leur manque d'individualité tout en renforçant la validité du stéréotype correspondant.

Pour ce qui est des hommes d'église, et notamment la figure du pasteur de campagne, il semble tout au moins que ceux-ci fassent également preuve de cette autorité bienveillante que nous avons mise en évidence chez les médecins. Ainsi, dans les premières pages du recueil *The Queen of Hearts*, lorsque Owen, l'homme d'église, est décrit par son frère Griffith, ce dernier dépeint avec force détails la bienveillance immodérée et l'admirable abnégation de son aîné :

My eldest brother, Owen, was brought up to the church. All the prime of his life was passed in a populous London parish. For more years than I now like to reckon up, he worked unremittingly, in defiance of failing health and adverse fortune, amid the multitudinous misery of the London poor; and he would, in all probability, have sacrificed his life to his duty long before the present time if The Glen Tower had not come into his possession through two unexpected deaths in the elder and richer branch of our family. This opening to him of a place of rest and refuge saved his life. No man ever drew breath who better deserved the gifts of fortune; for no man, I sincerely believe, more tender of others, more diffident of himself, more gentle, more generous, and more simple-hearted than Owen, ever walked this earth¹.

Si l'on en croit son frère, Owen représente donc un modèle extrême, hypertrophié, de charité chrétienne. En cela, il n'est pas sans rappeler le personnage de St John Rivers, jeune pasteur vouant son existence aux bonnes œuvres jusqu'au sacrifice ultime rencontré dans le roman de Charlotte Brontë *Jane Eyre* (1847). Si tous les hommes d'église présents dans le corpus ne vont pas jusqu'à pratiquer cette abnégation, ils sont néanmoins très majoritairement bienveillants, à l'instar du personnage du Dr Danvers, issu de la longue nouvelle de Joseph Sheridan Le Fanu « The Evil Guest ». Ce personnage d'homme d'église vénérable et prévenant est décrit comme « full of gentleness and benevolence² » et brille par ses qualités morales : « his simple manners and unaffected benignity and tenderness of heart had won the

¹Wilkie Collins, *The Queen of Hearts*, *op. cit.*, pp. 7-8.

²Joseph Sheridan Le Fanu, « The Evil Guest », *op. cit.*, p. 255.

love of all¹ ». Le Dr Danvers est également un référent moral pour l'ensemble de sa paroisse, y compris pour les membres de la *gentry* locale. Ainsi, ce dernier, fort de cette autorité morale, se met en devoir d'apporter son aide à Richard Marston, *gentleman* maussade et colérique, qui profite bien malgré lui de l'influence bénéfique du pasteur :

With Mr. Marston, however, he [Dr Danvers] was far from being a favourite. [...] The angry pride of the scornful man felt its own meanness in the grand presence of a simple and humble Christian minister. [...] He [Mr. Marston] felt in this good man's presence under a kind of irritating restraint; that he was in the presence of one with whom he had, and could have, no sympathy, whatever, and yet one whom he could not help both admiring and respecting [...]².

Cette autorité morale s'exerce donc par le biais de la relation que l'homme d'église entretient avec ses paroissiens. En effet, le renouveau de la foi qui prend place dans les premières décennies du dix-neuvième siècle (auquel succèdent de réels efforts de la part de l'Église anglicane pour faire preuve de davantage d'exemplarité et accroître sa présence sur l'ensemble du territoire) génère un nouveau rapport de proximité entre les fidèles et leur pasteur, qui jouit généralement de davantage de respectabilité qu'au siècle précédent³. Une telle relation d'autorité, de responsabilité des pasteurs envers leurs ouailles fait de nombre d'entre eux des figures paternelles, caractéristique récurrente qui participe du stéréotype général du pasteur, et plus particulièrement du pasteur de campagne. Certains sont d'ailleurs directement représentés, de même que le *Vicar of Wakefield* imaginé par Oliver Goldsmith durant la décennie 1760, dans leur rôle de parent. C'est le cas du narrateur de la nouvelle de Wilkie Collins « Mr. Marmaduke and the Minister », dont la fille se marie avec un étranger qui la ramène avec lui à Londres, et dont les sorties nocturnes éveillent la suspicion du père de la jeune femme. Fort heureusement, le gendre n'est pas un mari volage ni un cambrioleur, comme l'imagine le vieux pasteur, mais un acteur de théâtre pensant qu'il est préférable de dissimuler son activité plutôt que d'encourir la désapprobation de son beau-père, lequel met fréquemment ses fidèles et sa propre fille en garde face aux distractions de la capitale. Mais il convient de remarquer que ce positionnement en tant que figure paternelle, et l'autorité toute paternaliste qui en découle, sont communs à la plupart des personnages d'hommes d'église au sein du corpus étudié, que ce soit face à leur propre famille ou face à leurs paroissiens. Cette spécificité de la position sociale des membres du clergé anglican, qui leur confère souvent un statut particulier dans le récit, est verbalisée par le personnage du révérend Alfred Loring,

¹*Ibid.*, p. 233.

²*Ibid.*, pp. 255-256.

³Il faut d'ailleurs remarquer que suite à cette amélioration de la considération populaire des hommes d'église, les stéréotypes littéraires caricaturaux du pasteur que l'on rencontre fréquemment au dix-huitième siècle entrent bientôt en déclin, à la faveur d'une image littéraire nettement plus positive.

recteur de Nettlegrove, dans le cadre de la nouvelle de Wilkie Collins « Miss Bertha and the Yankee » (1877). Voici les premiers mots prononcés par ce dernier lorsque la jeune Miss Bertha Laroche vient chercher conseil auprès de lui : « “Speak to me, my dear, as if I were your father¹.” »

Il semble donc possible d'affirmer que les deux modèles les plus courants d'hommes d'église et de médecins partagent cette caractéristique centrale qui consiste en l'exercice d'une autorité bienveillante faisant d'eux des figures rassurantes et souvent paternalistes. Ainsi, ces derniers ne sont pas seulement les garants de la santé physique ou du devenir spirituel de leurs semblables, mais occupent également le statut de référent moral, dont la médiation est fréquemment recherchée par les autres personnages. Cependant, en dépit de ces similitudes, il apparaît que le modèle du pasteur de campagne jouit d'une plus grande individualité dans la description puisque, notamment chez Wilkie Collins, les hommes d'église sont plus régulièrement nommés et décrits, à l'exception par exemple des narrateurs des nouvelles « Mr. Marmaduke and the Minister » et « Miss Jeromette and the Clergyman », dont le statut de *professional* est mentionné dès le titre, mais dont le nom et l'apparence sont passés sous silence. Un tel traitement descriptif de ces deux narrateurs suggère que la question de l'appartenance aux *professions* comme un statut de surface touche aussi les hommes d'église, même si elle semble moins prégnante que dans le cas des médecins.

Mais qu'en est-il des hommes de loi, peut-on retrouver chez ces derniers également un modèle dominant car récurrent, investi d'une forme d'autorité qui lui conférerait une place prépondérante tant dans ses interactions sociales que dans sa position au sein de la diégèse ? Pour commencer, il faut remarquer que les professions juridiques les plus fréquemment rencontrées au sein du corpus sont sans conteste celles de *solicitor* puis de *lawyer*, sachant que ces deux termes se rapportent le plus souvent à la même activité de notaire gérant les affaires d'une famille plutôt qu'à celle d'avocat chargé de représenter ses clients face à une cour de justice. De plus, le corpus ne présente en effet presque aucun personnage de *barrister* jouant un rôle remarquable dans la diégèse. Les *lawyers* et *solicitors* sont donc majoritairement représentés comme des agents au service de familles fortunées ou occupant une place sociale prépondérante, agents qui entretiennent une proximité certaine avec celles-ci. Ces derniers sont chargés de gérer les affaires de leurs clients sur le plan financier, mais aussi juridique, puisqu'ils sont des intermédiaires indispensables lors de toute transaction nécessitant la rédaction ou l'interprétation d'un document légal, allant de la vente de biens mobiliers ou de terres jusqu'à la rédaction ou la mise en application d'un testament. De telles responsabilités

¹Wilkie Collins, « Miss Bertha and the Yankee » in *Little Novels*, Charleston: BiblioBazaar, 2007 (décembre 1877), p. 382.

supposent inévitablement que *lawyers* et *solicitors* jouissent de la confiance de leurs clients ainsi que d'une certaine autorité du fait de leur statut de référent juridique et de leur monopole dans la réalisation de certaines activités financières et légales. Les relations entre le *solicitor* Mr. Bruff et la famille Verinder dans le roman *The Moonstone* illustrent bien la position particulière des professions juridiques. En effet, c'est à ce dernier qu'incombe la tâche de présenter l'histoire récente et la situation juridique de la famille Verinder lorsqu'il devient narrateur dans la seconde période du roman. À cette occasion, il ne manque pas de faire état de son rôle actif dans la prospérité et la sécurité actuelles de la famille :

[Sir John Verinder had] an invincible reluctance – so long as he enjoyed his usual good health – to face the responsibility of making his will. Lady Verinder exerted her influence to rouse him to a sense of duty in this matter; and I exerted my influence. [...] Before Sir John had been a fortnight in his grave, the future of his daughter had been most wisely and most affectionately provided for¹.

Mr. Bruff jouit également de l'entière confiance de Lady Verinder, ce qui le place, en tant que conseiller de cette dernière, en position d'autorité du fait de sa connaissance exclusive de nombreux faits relatifs aux membres de la famille : « At the date I have mentioned, the doctors pronounced the sentence on poor Lady Verinder, which was literally a sentence of death. I was the first person whom she informed of her situation; and I found her anxious to go over her Will again with me². » Suite à cette situation, Mr. Bruff accueille Rachel Verinder chez lui et se comporte en quelque sorte en tant que figure paternelle pour la jeune femme, la préservant des vues de Godfrey Ablewhite sur sa fortune : « Miss Verinder had her own private reasons for breaking her marriage engagement – and I was at the bottom of it³. » Cette influence non négligeable et résolument bénéfique de Mr. Bruff sur les affaires de la famille Verinder est portée à son paroxysme lorsque ce dernier accepte sans trop de conviction d'assister à l'expérience conduite par Ezra Jennings. Mr. Bruff devient à cette occasion le témoin agréé de la découverte du diamant et surtout de la reconstitution des circonstances de sa disparition. De même, le jeune *solicitor* Frank Adler, identifié comme éminemment bienveillant dès l'ouverture de la nouvelle de Conan Doyle « The Sealed Room » lorsqu'il porte secours à un cycliste accidenté, entretient très vite une proximité professionnelle avec le jeune Felix Stanniford, ce qui fait du *solicitor* le confident idéal, puis l'exécuteur testamentaire tout désigné du défunt père du jeune homme :

¹Wilkie Collins, *The Moonstone*, op. cit., pp. 273-274.

²*Ibid.*, p. 274.

³*Ibid.*, p. 272.

“These are very private family matters for me to inflict upon you,” said my companion, apologetically. “You must look upon it as done in your professional capacity. I have wanted to speak about it for years.”

“I am honoured by your confidence,” I answered, “and exceedingly interested by the facts¹.”

C’est cet accès privilégié à l’information, et la discrétion de rigueur qui l’accompagne, qui confère aux *solicitors* leur autorité et qui constitue la caractéristique centrale de leur position tant dans la sphère publique que dans la sphère privée. Un cas de figure assez similaire est présenté dans la nouvelle de Le Fanu intitulée « Catherine’s Quest », au cours de laquelle la présence de Mr. Fleet, l’avocat de la famille, en tant qu’invité pour les fêtes de Noël, permet l’élucidation d’un mystère vieux de plusieurs siècles lorsque des os humains et un document ressemblant fort à un testament sont découverts dans un vieux coffre. De nouveau, c’est cette proximité et cette confiance accordée au *lawyer* qui permettent à celui-ci de faire usage de son expertise, et donc d’exercer une certaine autorité concernant les affaires successorales de la famille.

Il semble donc que comme les figures du médecin généraliste et du pasteur de campagne, le modèle le plus courant de *professional* issu des professions juridiques possède une autorité certaine, exercée avec bienveillance. Ainsi, il est possible de définir ces trois modèles récurrents au sein du corpus comme des figures d’autorité, considérées de manière générale comme honnêtes et respectables, jouissant d’une position sociale stable et d’une relative proximité, dans leur pratique professionnelle au moins, avec les Victoriens les plus pauvres comme les plus fortunés. Il s’agira maintenant de déterminer en quoi ce statut particulier, et notamment l’autorité qui le caractérise, peut informer les positions narratives diverses des *professionals* au sein des œuvres du corpus, car il apparaît que l’exercice de l’autorité et la prise en charge de la narration par les *professionals* vont assez régulièrement de pair.

III. Positions narratives des *professionals*

Pour commencer, nous nous efforcerons de mettre en place une typologie des positions narratives des *professionals* au sein du corpus étudié, afin de démontrer l’importance que revêt l’accès de plus en plus fréquent des membres des *professions* au statut de narrateur durant la seconde moitié du dix-neuvième siècle, tendance qui entre en profond décalage avec la représentation littéraire des *professions* lors du long dix-huitième siècle, au cours duquel

¹Arthur Conan Doyle, « The Sealed Room », *op. cit.*, p. 967.

médecins, hommes d'église et hommes de loi restent très largement cantonnés au statut de personnages souvent secondaires (à l'exception de quelques cas rares mais notables, dont notamment le roman d'Oliver Goldsmith *The Vicar of Wakefield*, avec son célèbre narrateur éponyme). En effet, nombre des personnages de *professionals* que nous avons décrits deviennent narrateurs et se voient donc confier la prise en charge de certaines sections du récit, voire du récit dans son intégralité. Ceux-ci sont à ce titre à la fois l'objet du récit et le sujet du discours, ce qui illustre la pertinence nouvellement accrue de leur prise de parole dans la production littéraire victorienne. Cette place prépondérante dans la littérature relève de deux éléments cruciaux.

D'une part, elle sanctionne l'ascension sociale indéniable des *professionals* au cours du siècle, qui fait d'eux des figures omniprésentes et assez influentes dans la société victorienne. D'autre part, l'importance croissante des *professions* dans la littérature génère un certain type de narration, qui s'avère non seulement compatible avec le mouvement réaliste, mais qui contribue aussi à le façonner. En effet, ils sont des porte-paroles tout désignés pour le mode de description totalisant voire panoptique qui caractérise ce mouvement, lequel cherche à représenter le monde comme maîtrisable, car pouvant être appréhendé par le biais de la dénomination. Il est ainsi naturel que les *professionals*, compétents et dignes de confiance, soient fréquemment choisis comme narrateurs, participant à la construction d'un discours qui ambitionne de délimiter, de comprendre et de stabiliser le réel.

Cette prise en charge récurrente du récit par les *professionals* peut se faire de deux manières. D'une part de manière « naturalisée » : les membres des *professions* étant identifiés de façon stable comme des observateurs privilégiés d'une réalité de plus en plus soumise aux discours normalisants de la médecine, de la science, de la loi mais aussi de la religion (avec le renouveau de la foi du début du siècle), ils deviennent de ce fait les narrateurs « naturels » du monde réel car leur parole individuelle se fond dans le mode de pensée dominant qui définit la vision du monde victorienne. De telles représentations sont souvent liées à l'entreprise réaliste, et les *professionals*, en tant que narrateurs, peuvent attester les faits et renforcer l'effet de certification nécessaire au cadre réaliste. Un tel rôle permet parallèlement de sanctionner l'importance croissante des *professions* que l'on observe indéniablement dans la société victorienne et qui s'accompagne d'une montée en puissance de leurs discours.

D'autre part, cette prise en charge peut se révéler problématique, voire ironique, et le recours à un narrateur issu des *professions* permet alors de signifier une mise en question du mode réaliste. L'échec de ces discours réalistes et fixateurs du réel dont les *professionals* sont les porte-paroles montre alors que toute la richesse du réel ne peut être inscrite dans la diégèse, ce qui revient à réaffirmer la résistance du réel face à des discours qui prétendent le maîtriser. Cette mise en question a fréquemment pour conséquence la subversion des discours

des *professionals*, ce qui suggère que leur utilisation comme narrateurs est aussi une manière de commenter la portée du réalisme contemporain, voire d'en exposer les limites.

Il faut dire cependant que l'acquisition et la gestion de cette position d'autorité que constitue la position de narrateur ne se font en aucun cas de manière uniforme : les nombreux *professionals* présents dans le corpus incarnent différents statuts narratifs, et il convient donc d'exposer la relative diversité des schémas narratifs rencontrés. Il s'agira également de déterminer s'il existe des tendances et des cas de figures récurrents, tout en prenant en compte les enjeux du clivage entre parole enchâssée et parole enchâssante.

1) Témoins et dépositaires du témoignage

Il faut tout d'abord remarquer qu'un nombre important de ces *professionals* (c'est à dire à peu près la moitié des narrateurs présents dans le corpus¹) deviennent narrateurs du fait de leur position de témoins oculaires et donc directs des faits, ou de dépositaires privilégiés du témoignage. C'est donc une certaine proximité avec les faits relatés qui justifie la prise en charge du récit par de tels narrateurs. Une telle position est rarement le fait de circonstances fortuites, car c'est le plus souvent leur statut de *professional* qui met ces narrateurs en contact avec des faits remarquables qu'il est de leur responsabilité de relater. Ainsi, il est possible de trouver dans le corpus une certaine proportion (assez limitée toutefois) de narrateurs dont l'identité n'est que très partiellement révélée au lecteur, et dont l'appartenance avérée aux *professions* suffit à faire d'eux des narrateurs tout désignés. C'est le cas dans la nouvelle de Wilkie Collins intitulée « Miss Jeromette and the Clergyman », qui met en exergue l'enchâssement des voix narratives de deux frères *professionals*, l'un étant vraisemblablement avocat et l'autre homme d'église. Le premier, narrateur extradiégétique dont on ne sait presque rien (à part qu'il s'intéresse de près à la chose juridique), intervient dans le cadre d'un court premier chapitre au cours duquel il relate qu'à la lecture d'un ouvrage décrivant les grands procès du siècle, il est interpellé par son frère pasteur, qui décide de lui livrer son témoignage concernant des faits troublants liés à l'un des procès en question. C'est ce frère pasteur (le « clergyman » du titre de la nouvelle) qui devient narrateur intradiégétique et homodiégétique dès le second chapitre, sans que le narrateur premier juge utile de donner davantage d'informations le concernant. Cette quasi-absence d'informations a même pour conséquence une certaine confusion des voix narratives, puisque l'ensemble du récit se fait à la première personne, et le narrateur extradiégétique se fait le porte-parole de son frère le

¹Sur près de trente *professionals* narrateurs observés dans le corpus à l'étude, plus de dix sont présentés comme témoins directs des faits ou dépositaires du témoignage qui donne lieu au récit.

pasteur, employant la voix narrative de ce dernier pour livrer son témoignage au lecteur après sa mort :

My brother never again alluded to the narrative which he had confided to me, until the later time when I was sitting by his deathbed. He asked if I still remembered the story of Jeromette. "Tell it to others," he said, "as I have told it to you."

I repeat it after his death – as nearly as I can in his own words¹.

Il est donc clair que dans le cas de cette nouvelle, les narrateurs sont ramenés strictement à leur statut professionnel, qui se suffit à lui-même pour les désigner comme dignes de confiance. Ces derniers tirent leur légitimité de leur qualité de témoin direct des faits puis de dépositaire du témoignage, et leur bonne foi semble reposer sur leur statut avantageux de *professionals*, qui est proche de celui de *gentleman* et incorpore les qualités morales correspondantes, comme le rappelle W. J. Reader dans son ouvrage *Professional Men: The Rise of the Professional Classes in Nineteenth-Century England* :

So the new professional man brought one scale of values – the gentleman's – to bear upon the other – the tradesman's – and produced a specialized variety of business morality which came to be known as "professional ethics" or "etiquette". It is based upon the fact that what the professional man sells, generally, is expert advice, often upon confidential matters. Unless the client can rely on his adviser's honesty, exactness, and devotion to his (the client's) interest, the transaction falls to the ground².

En effet, il apparaît que les *professionals* sont sanctionnés dans ce rôle de témoin ou d'observateur par la société victorienne, car d'une part ils ont une accessibilité privilégiée à la sphère et aux affaires privées, et d'autre part ils sont des spécialistes de certains discours qui touchent des domaines difficilement accessibles au public victorien tels que la maladie, la souffrance physique et psychologique, et enfin la mort dans sa dimension matérielle comme spirituelle. De ce fait, les *professionals* deviennent fréquemment des figures d'autorité auxquelles les Victoriens s'en remettent en cas d'impuissance face à la souffrance, auxquelles on vient exposer des faits problématiques qu'il faut interpréter, afin de formuler une lecture normalisante et raisonnée d'une vérité parfois insoutenable. Les nouvelles de Joseph Sheridan Le Fanu fourmillent de *professionals* correspondant à une telle définition, qui portent souvent le titre de docteur, que ce soit en médecine ou en théologie. Le lecteur rencontre par exemple deux d'entre eux dans la nouvelle « The Familiar » (1872), lorsque le capitaine Barton, qui se croit suivi puis harcelé par un personnage étrange qu'il a en horreur, consulte

¹Wilkie Collins, « Miss Jeromette and the Clergyman », *op. cit.*, p. 154.

²W. J. Reader, *Professional Men: The Rise of the Professional Classes in Nineteenth-Century England*, *op. cit.*, pp. 158-159.

consécutivement un spécialiste en médecine puis un spécialiste en théologie dont le narrateur choisit de taire les noms¹. Ces figures d'autorité ne sont pas systématiquement responsables de la narration chez le Fanu, mais l'exemple le plus remarquable d'un *professional* narrateur posant comme figure d'autorité chez cet auteur est sans conteste celui du Dr Hesselius, narrateur de la nouvelle « Green Tea ». La position d'autorité de ce dernier est décrite comme suit par Gaïd Girard :

En faisant d'Hesselius le narrateur principal du récit, Le Fanu induit une distance entre les souffrances de Jennings et le lecteur, car ce dernier est amené à penser qu'elles seront soulagées, le médecin ayant fait preuve de sa perspicacité dès le deuxième chapitre. Au fur et à mesure que le cas Jennings se précise, le détective distille d'ailleurs quelques indices du texte caché, celui de la maladie, qu'il semble maîtriser parfaitement, même s'il ne s'en ouvre pas au lecteur. De plus, son autorité est corroborée de l'intérieur par Jennings lui-même qui s'adresse à lui parce qu'il a lu son essai *On Metaphysical Medicine*, et qu'il le pense apte à comprendre son cas, contrairement à un médecin classique qu'il a consulté².

Lorsqu'ils remplissent la fonction de narrateur, les *professionals* tiennent donc souvent à réaffirmer leur statut professionnel afin de renforcer la validité de leur position de témoin privilégié, et avec elle leur ascendant sur le récit.

Toutefois, cette proximité avec des faits inaccessibles au commun des mortels semble toute relative car nombre de narrateurs sont des observateurs passifs, au seul rôle de copiste, parfois personnages d'un récit qu'ils narrent par la force des choses. Ces narrateurs homodiégétiques jouent un rôle tout à fait mineur dans les événements relatés, et semblent être présents surtout pour attester les faits et les coucher sur le papier. Ici, on pensera évidemment au Dr Watson, fidèle chroniqueur des aventures du détective de Baker Street. Watson, d'abord colocataire, devient très vite le mémorialiste des activités de Sherlock Holmes. Ce dernier fait d'ailleurs référence, non sans ironie, à ce rôle particulier dans la nouvelle « A Scandal in Bohemia », lorsqu'il compare le Dr Watson à l'écossais James Boswell, biographe éclairé de Samuel Johnson :

“I think that I had better go, Holmes.”

“Not a bit, doctor. Stay where you are. I am lost without my Boswell. And this promises to be interesting. It would be a pity to miss it.”

¹Le narrateur intradiégétique, un certain révérend Thomas Herbert, se réfère respectivement à ces personnages comme Dr R— et Dr —.

²Gaïd Girard, *Joseph Sheridan Le Fanu : une écriture fantastique*, op. cit., p. 330.

“But your client –”

“Never mind him, I may want your help, and so may he¹.”

La comparaison entre Boswell et Watson formulée par Holmes est des plus justes, car le rapport littéraire qui existe entre le détective et son acolyte est très similaire à celui qu’entretenaient les deux hommes de lettres de la fin du dix-huitième siècle. Voici la description qu’en fait Alain Morvan : « Paradoxalement, tout se passe comme si ce que l’on connaît du Dr Johnson provenait autant de la *Life of Johnson* (1791) de Boswell que des œuvres du grand critique et lexicographe². » Ainsi, comme Boswell pour Johnson, Watson est le principal artisan de la diffusion des exploits de Holmes, lequel n’a qu’un rôle littéraire minime dans le Canon, puisqu’il ne narre que deux aventures seulement sur les quatre romans et cinquante-six nouvelles dans lesquels il apparaît. De plus, ce passage sanctionne l’acceptation par Holmes du statut de chroniqueur de Watson, puisque malgré ses remontrances quant au style trop littéraire et à la portée par trop sensationnaliste des comptes-rendus de Watson, il insiste pour que ce dernier assiste en tant que témoin direct à son entretien avec un personnage d’importance : le roi de Bohême lui-même, venu incognito à Baker Street. Une telle situation est vouée à se répéter tout au long du Canon holmésien, et le détective insiste régulièrement sur la présence de Watson en tant que témoin, ou dépositaire du témoignage, comme par exemple dans « The Man with the Twisted Lip » (1891) :

“Now, Watson,” said Holmes, as a tall dogcart dashed up through the gloom, throwing out two golden tunnels of yellow light from its side lanterns, “you’ll come with me, won’t you?”

“If I can be of use.”

“Oh, a trusty comrade is always of use; and a chronicler still more so³.”

Holmes fait également dans cette nouvelle un commentaire sur la passivité de Watson, qui écrit beaucoup mais parle peu dans le cadre du discours direct : « “You have a grand gift of silence, Watson,” said he, “It makes you quite invaluable as a companion⁴.” » Cette passivité semble convenir à Watson puisque lorsqu’il commente ses attributions de chroniqueur dans l’ouverture de la nouvelle « The Adventure of the Creeping Man », il semble se complaire dans un processus de réification de sa propre personne amorcé par une suite de comparaisons qui indiquent que Watson se considère en quelque sorte comme un instrument placé à la disposition du détective :

¹ Arthur Conan Doyle, « A Scandal in Bohemia », *op. cit.*, p. 432.

² François Laroque, Alain Morvan, Frédéric Regard, *Histoire de la littérature anglaise*, *op. cit.*, p. 380.

³ Arthur Conan Doyle, « The Man with the Twisted Lip » in *The Adventures of Sherlock Holmes, The Complete Stories of Sherlock Holmes*, Ware: Wordsworth Editions, 2007 (décembre 1891), p. 525.

⁴ *Ibid.*, p. 526.

He was a man of habits, narrow and concentrated habits, and I had become one of them. As an institution I was like the violin, the shag tobacco, the old black pipe, the index books, and others perhaps less excusable. [...] He liked to think aloud in my presence. His remarks could hardly be said to be made to me – many of them would have been as appropriately addressed to his bedstead [...]¹.

Il faut noter que dans certains cas bien précis, cette réification de Watson peut aller jusqu'à l'effacement, comme le souligne Jean-Pierre Naugrette dans les premières lignes de son étude concernant « The Musgrave Ritual » : « Le “Rituel des Musgrave” s'ouvre sur un sacrifice : d'entrée ou presque, le Dr Watson, narrateur officiel de la série des Sherlock Holmes, se sacrifie en tant que première personne et remet celle-ci au détective². »

Un tel rôle secondaire, marqué par une tendance à l'effacement volontaire de soi, est également occupé par l'assistant infirme du Dr Hesselius, lui aussi narrateur extradiégétique des cas examinés par un personnage jugé supérieur et digne d'admiration. Ce médecin raté partage l'infirmité de Watson au début de *A Study in Scarlet*, mais à la différence de l'ancien médecin militaire de Baker Street, l'assistant anonyme d'Hesselius a été victime d'un accident au cours de son initiation à la pratique de la chirurgie :

Though carefully educated in medicine and surgery, I have never practised either. The study of each continues, nevertheless, to interest me profoundly. Neither idleness nor caprice caused my secession from the honourable calling which I had just entered. The cause was a very trifling scratch inflicted by a dissecting knife. This trifle cost me the loss of two fingers, amputated promptly, and the more painful loss of my health, for I have never been quite well since, and have seldom been twelve months together in the same place³.

Ce personnage partage également le rôle de chroniqueur des activités de son mentor, comme l'indique Gaïd Girard :

C'est en fait le secrétaire d'Hesselius, fervent admirateur des talents du maître, qui a rassemblé les textes du recueil, et a permis qu'ils soient connus du grand public. La présence de ce secrétaire, qui voue une admiration sans borne au génie médical de Hesselius, annonce le rôle de Watson⁴.

¹Arthur Conan Doyle, « The Adventure of the Creeping Man », *op. cit.*, p. 1344.

²Jean-Pierre Naugrette, « Le rituel du récit : lecture d'une nouvelle de Conan Doyle » *Littérature*, No. 53 (1984), p. 46.

³Joseph Sheridan Le Fanu, « Green Tea », *op. cit.*, p. 5.

⁴Gaïd Girard, *Joseph Sheridan Le Fanu : une écriture fantastique*, *op. cit.*, p. 329.

Il existe cependant une différence de taille entre la position narrative de ce chroniqueur anonyme des prouesses d'Hesselius et celle de Watson : s'ils sont tous deux narrateurs extradiégétiques, Watson est un narrateur homodiégétique, alors que l'assistant d'Hesselius est quant à lui narrateur hétérodiégétique, et ne participe aucunement aux événements qu'il se met en devoir de relater à partir des notes et comptes-rendus rédigés par son mentor.

À ce propos, il est important de signaler que ce cas de figure, c'est à dire la présence d'un narrateur à la fois extradiégétique et hétérodiégétique est très largement minoritaire dans le corpus, puisque l'on compte moins de cinq de ces cas sur près de trente *professionals* narrateurs recensés dans le corpus. De telles positions narratives ne manquent cependant pas d'intérêt, et correspondent de façon quasi-systématique à la forme du recueil de nouvelles, dont le narrateur extradiégétique fournit le cadre narratif justifiant la réunion de ces textes dans un même ouvrage, et permettant de clarifier les circonstances donnant lieu à l'obtention des divers témoignages qui le composent. De tels narrateurs sont donc dépositaires du témoignage, davantage que témoins, et portent à l'attention du lecteur des faits rapportés par un ou plusieurs intermédiaires dans le cadre d'une mise en abyme parfois difficile à démêler. La parole de ces narrateurs à la fois extradiégétiques et hétérodiégétiques est donc une parole éminemment enchâssante, comme le montre le cadre narratif du recueil *In a Glass Darkly*, publié en 1872 par Le Fanu et comprenant la nouvelle « Green Tea ». En effet, si cette nouvelle présente une mise en abyme aisément identifiable, avec le Dr Hesselius comme narrateur intradiégétique et son assistant comme narrateur extradiégétique, les autres nouvelles du recueil présentent un enchâssement plus problématique. La nouvelle « The Familiar », par exemple, semble correspondre au récit des souffrances du capitaine Barton, fait à la troisième personne par un certain révérend Thomas Herbert. Ce récit est ensuite consigné, commenté et annoté par le Dr Hesselius, puis enfin adapté à la publication auprès du grand public par son assistant anonyme. De même, le cadre narratif du recueil *The Queen of Hearts*, publié par Wilkie Collins en 1859, se révèle être un objet complexe, du fait du fort degré d'enchâssement et de la pluralité des voix narratives des dépositaires successifs du témoignage finalement livré au lecteur. Ce recueil compte trois frères narrateurs, dont un seul (Brother Griffith, le cadet avocat) est narrateur extradiégétique. Ses deux frères, narrateurs intradiégétiques donc, alternent entre la position assez rare dans le recueil de narrateur homodiégétique (occupée majoritairement par Brother Morgan, le médecin), et la position plus fréquente de narrateur hétérodiégétique, qui marque une certaine distance avec les faits relatés. Tout naturellement, cette prédominance de la narration hétérodiégétique dans le recueil fait des trois frères des dépositaires du témoignage davantage que des témoins directs, mais cette position semble relever de mécanismes analogues dans la construction du narrateur

comme figure d'autorité, et leur statut de *professionals* participe pleinement du processus de certification qui fait d'eux des narrateurs dignes de recueillir des témoignages puis de procéder à la passation du récit : « Strange people and startling events had connected themselves with Owen's past life as a clergyman, with Morgan's past life as a doctor, and with my past life as a lawyer, which offered elements of interest of a strong and striking kind ready to our hands¹. »

Il faut dire toutefois que ce sont les narrateurs homodiégétiques, en leur qualité de témoins directs, mais souvent passifs ou à la marge de l'action, qui sont majoritaires dans le corpus puisqu'ils constituent les deux tiers des narrateurs observés². Ceux-ci sont à ce titre la clé de voûte d'une stratégie de certification qui s'appuie sur la dimension homodiégétique de leur récit. Il est à noter également que légèrement plus de la moitié de ces narrateurs homodiégétiques sont aussi narrateurs intradiégétiques³. L'intervention de ces derniers est donc enchâssée dans une autre narration première, un autre discours qui circonscrit et oriente leur témoignage. Il n'est donc pas rare que la prise de parole des *professionals*, malgré sa forte valeur de certification, puisse être manipulée à la faveur de l'enchâssement. De façon remarquable, ce discours enchâssant est souvent celui d'autres *professionals*, comme dans les recueils *The Queen of Hearts* et *In a Glass Darkly*, mais aussi comme dans des séries de nouvelles telles que, dans une certaine mesure, le Canon holmésien. Ainsi cette proximité avec les faits qui caractérise le récit homodiégétique s'accompagne régulièrement d'une inscription dans un discours enchâssant, organisateur.

Un tel discours est le fait d'un narrateur premier, extradiegétique, et dont les effets sont perceptibles davantage dans l'agencement et la présentation du récit que dans la narration à proprement parler, qui reste dévolue au narrateur second, intradiégétique. Les narrateurs extradiegétiques, qu'ils soient homodiégétiques ou hétérodiégétiques, revêtent donc régulièrement ce double rôle d'éditeur, d'organisateur du récit, en plus d'être de simples narrateurs. C'est le cas de Brother Griffith, le narrateur premier du recueil *The Queen of Hearts*, qui devient un semblant d'éditeur et supervise la rédaction de nouvelles par ses deux frères et lui-même, dans le but de divertir la jeune Jessie Yelverton (dont le surnom donne son titre au recueil) lors de sa visite à Glen Tower, la demeure isolée des trois vieillards, au sud du Pays de Galles : « Reserving to myself privately an editorial right of supervision over Morgan's contributions, I returned to my own room to begin my share – by far the largest one

¹Wilkie Collins, *The Queen of Hearts*, *op. cit.*, p. 47.

²Voir l'index des narrateurs inclus en fin de volume.

³La seconde moitié est composée de narrateurs autodiégétiques, légèrement moins nombreux que les narrateurs intradiégétiques et homodiégétiques.

– of the task before us¹. » Brother Griffith mène à bien ce travail de remaniement jusque dans les moindres détails, et va jusqu'à donner une forme distinctive et aisément reconnaissable à l'ouvrage que les trois frères viennent de produire : « Shortly after four in the afternoon I completed my work of revision, numbered the manuscripts from one to six exactly as they happened to lie under my hand and inclosed them all in a portfolio, covered with purple morocco, which became known from that time by the imposing title of *The Purple Volume*². » Il faut également préciser que Brother Griffith, du fait de son passé de littérateur, est le plus à même de diriger ce processus de production littéraire : « I had hardly been more than an hour at my desk before I found the old literary facility of my youthful days, when I was a writer for the magazines, returning to me as if by magic³. » Mais il porte également le titre de *lawyer*, et en tant que tel, sa spécialité est la rédaction de documents écrits destinés à mettre en forme et à rendre conformes sur le plan juridique des accords oraux relevant de la parole donnée, que ce soit dans le cadre de promesses diverses ou même de testaments. De ce fait, ce rôle d'éditeur semble régulièrement réservé aux membres de la profession juridique, d'autant plus que ces derniers sont souvent désignés comme exécuteurs testamentaires, ou comme témoins certifiés lorsqu'il s'agit d'observer une situation inhabituelle.

De façon similaire, bien que celui-ci ne soit pas auteur en plus de narrateur comme les trois frères de *The Queen of Hearts*, l'assistant d'Hesselius sélectionne et remanie les récits qui composent le recueil *In a Glass Darkly*, dans un travail d'édition et d'adaptation à un certain public qui est analogue à celui effectué par Brother Griffith. Ce secrétaire auto-désigné indique qu'il a à sa disposition un grand nombre de récits plus ou moins précis, parmi lesquels il choisit – selon des critères qu'il ne juge pas utile de spécifier – ceux qui sont les plus adaptés à une diffusion littéraire auprès du grand public : « Out of about two hundred and thirty cases, more or less nearly akin to that I have entitled “Green Tea”, I select the following, which I call “The Familiar”⁴. » Ce dernier, en plus de donner des titres de son invention à ces comptes-rendus, se permet aussi de tronquer et de manipuler les notes de son mentor qui constituent une partie du prologue de la nouvelle « The Familiar », toujours selon lui pour rendre l'ouvrage plus digeste pour le lecteur profane : « Thus writes Doctor Hesselius; and adds a great deal which is of interest only to a scientific physician⁵. » C'est donc véritablement en éditeur exigeant, pour ne pas dire capricieux, que se comporte ce narrateur extradiégétique anonyme, dont le lecteur ne sait que très peu de choses et qui exerce pourtant une autorité absolue sur la mise en forme des récits qui composent le recueil.

¹Wilkie Collins, *The Queen of Hearts*, op. cit., p. 50.

²*Ibid.*, p. 55.

³*Ibid.*, p. 50.

⁴Joseph Sheridan Le Fanu, « The Familiar » in *In a Glass Darkly*, Oxford: Oxford University Press, 1993 (1872), p. 41.

⁵*Ibid.*, p. 42.

Par ailleurs, c'est une autorité analogue que le Dr Watson exerce en tant qu'éditeur de ses propres notes et, à l'occasion, de celles du détective. En effet, le travail de compilation, de sélection puis de mise en forme effectué par Watson est similaire à celui des *professionals* narrateurs présentés ici. Comme l'assistant d'Hesseliuss, Watson dispose d'un large catalogue d'affaires variées, comme il l'affirme en ouverture de la nouvelle « The Adventure of the Speckled Band » : « On glancing over my notes of the seventy-odd cases in which I have during the last eight years studied the methods of my friend Sherlock Holmes, I find many tragic, some comic; a large number merely strange, but none commonplace¹. » Il met également à profit la réserve documentaire établie par le détective, laquelle prend une forme propre, spécifique, un peu à l'image du « Purple Volume » du recueil *The Queen of Hearts*, comme le laissent penser les premières lignes de la nouvelle « The Adventure of the Creeping Man » : « There were, however, certain obstacles in the way, and the true history of this curious case remained entombed in the tin box which contains so many records of my friend's adventures². » Cette malle en métal, dont Jean-Pierre Naugrette identifie l'importance symbolique³ et qu'il baptise « la malle aux récits⁴ » dans son étude consacrée à « The Musgrave Ritual », renferme plus qu'elle ne conserve les notes sur lesquelles Watson fonde une partie de ses réécritures. De ce fait, elle symbolise en quelque sorte la relative inaccessibilité des comptes-rendus de certaines affaires, lesquels ne peuvent quitter cette sépulture (Watson n'utilise pas sans raison le participe passé « entombed ») pour ne renaître en tant que productions littéraires à part entière qu'après une période de sûreté plus ou moins longue, qui est fonction de la confidentialité de l'affaire. Cette prétendue confidentialité (marquée par la mention presque systématique d'un long délai avant publication au début des nouvelles) joue le rôle d'effet de réel⁵, et augmente considérablement l'attrait des récits de Watson pour le lecteur. La notion de confidentialité, liée à l'expertise des conseils du

¹Arthur Conan Doyle, « The Adventure of the Speckled Band », *op. cit.*, p. 558.

²Arthur Conan Doyle, « The Adventure of the Creeping Man », *op. cit.*, p. 1344.

³« D'entrée, la malle apparaît comme le lieu de la mémoire, de la lettre répertoriée, classée, inventoriée, superposée dans le temps. [...] On le voit, l'ouverture de la malle aux récits consacre et ritualise le passage de l'éphémère (correspondances, initiales, etc.) à la mémoire organisée, du désordre apparent à l'ordre littéraire, de la troisième à la première personne. » Jean-Pierre Naugrette, « Le rituel du récit : lecture d'une nouvelle de Conan Doyle », *op. cit.*, pp. 50-51.

⁴*Ibid.*, p. 50.

⁵Il s'agit là d'une pratique narrative décrite par Roland Barthes pour la première fois dans l'article suivant : Roland Barthes, « L'effet de réel » *Communications*, N°11 (1968), pp. 84-89. Une telle pratique s'appuie notamment sur l'abondance de ce que Barthes appelle des « détails concrets », de façon à créer une « illusion référentielle » qui établit un rapport de contiguïté entre le texte et le réel. Barthes qualifie cette « illusion référentielle » comme suit : « La vérité de cette illusion est celle-ci : supprimé de l'énonciation réaliste à titre de signifié de dénotation, le "réel" y revient à titre de signifié de connotation ; car dans le moment même où ces détails sont réputés dénoter directement le réel, ils ne font rien d'autre, sans le dire, que le signifier : [...] il se produit un *effet de réel*, fondement de ce vraisemblable inavoué qui forme l'esthétique de toutes les œuvres courantes de la modernité. » Roland Barthes, « L'effet de réel » in *Littérature et réalité*, Paris : Éditions du Seuil, 1982 (1968), pp. 88-89.

« consulting detective¹ » Sherlock Holmes, rapproche d'ailleurs les activités des deux locataires de Baker Street de la définition que fait W. J. Reader de l'activité type des *professions* (« It is based upon the fact that what the professional man sells, generally, is expert advice, often upon confidential matters² »). Ainsi, l'application de ce délai avant publication par Watson du compte-rendu des affaires élucidées par Holmes fait office de mesure de protection afin que le scandale mis au jour ne puisse rejaillir sur la famille ou les fréquentations des personnes incriminées, et la révélation des faits prend donc place après la neutralisation des enjeux concernés, ou la disparition des personnes susceptibles de pâtir de ces révélations :

The events in question occurred in the early days of my association with Holmes, when we were sharing rooms as bachelors in Baker Street. It is possible that I might have placed them on record before, but a promise of secrecy was made at the time, from which I have only be freed during the last month by the untimely death of the lady to whom the pledge was given³.

Watson affirme de surcroît que sa motivation première, lorsqu'il livre au public les détails de ces affaires souvent criminelles, est de dissiper les fausses rumeurs qui circulent sur le sujet et qui se trouvent parfois plus préjudiciables que les faits en question : « It is perhaps as well that the facts should now come to light, for I have reasons to know that there are widespread rumours as to the death of Dr Grimesby Roylott which tend to make the matter even more terrible than the truth⁴. » L'autorité du médecin chroniqueur sur la publication de ses notes n'est pas tout à fait absolue, puisque Watson subit également dans cette entreprise l'influence de Holmes, qui pèse sur le choix des affaires à porter à la connaissance du public, comme le lecteur l'apprend dès les premières lignes de « The Adventure of the Creeping Man » : « Mr. Sherlock Holmes was always of opinion that I should publish the singular facts connected with Professor Presbury, if only to dispel once for all the ugly rumours which some twenty years ago agitated the university and were echoed in the learned societies of London⁵. » Néanmoins, on ne peut nier que Watson jouit d'une très forte autorité sur la mise en place du récit et son déroulement, car en plus d'agir comme éditeur, il se positionne en tant que témoin direct et narrateur à la première personne attiré des aventures du détective, ce qui selon le pacte de lecture réaliste atteste l'authenticité de ses récits malgré le décalage temporel important qui leur donne une valeur rétrospective, décrite par Nathalie Jaëck dans son

¹ Arthur Conan Doyle, *The Sign of Four*, *op. cit.*, p. 98.

² W. J. Reader, *Professional Men: The Rise of the Professional Classes in Nineteenth-Century England*, *op. cit.*, p. 159.

³ Arthur Conan Doyle, « The Adventure of the Speckled Band », *op. cit.*, p. 558.

⁴ *Ibid.*, p. 558.

⁵ Arthur Conan Doyle, « The Adventure of the Creeping Man », *op. cit.*, p. 1344.

ouvrage *Les Aventures de Sherlock Holmes : une affaire d'identité* comme un élément fondamental des récits narrés par le médecin chroniqueur : « La première caractéristique de la narration watsonienne est donc d'être toujours une narration ultérieure, une narration-recopiage : compulsant ses notes, Watson feuillette et recopie sa propre mémoire¹. » Watson est donc en quelque sorte un « narrateur professionnel », puisqu'il poursuit son entreprise littéraire avec bien plus d'assiduité qu'il n'en fait preuve concernant son cabinet de médecin. En cela, le contrôle qu'il exerce sur le récit des aventures de Holmes se révèle primordial pour le succès de celles-ci, et les rares nouvelles dont Watson n'est pas le narrateur² peinent à trouver leur place dans le Canon holmésien.

2) La position d'autorité des *professionals* narrateurs en consolidation : une parole de pouvoir se voulant infaillible

Forts de cette autorité, ces narrateurs tantôt extradiégétiques, tantôt autodiégétiques, et dont la parole enchâssante ou unique fait d'eux les vecteurs exclusifs des faits relatés, se placent en narrateurs presque démiurges, initiateurs de stratégies discursives visant à présenter leur propre parole comme infaillible. En effet, de telles stratégies discursives s'inscrivent au sein de ce que Michel Foucault appelle, dans son ouvrage *L'Archéologie du savoir*, « le régime et les processus d'appropriation du discours³ », qu'il définit comme suit :

Dans nos sociétés (et dans beaucoup d'autres sans doute) la propriété du discours – entendue à la fois comme droit à parler, compétence à comprendre, accès licite et immédiat au corpus des énoncés déjà formulés, capacité enfin à investir ce discours dans des décisions, des institutions ou des pratiques – est réservée en fait (parfois même sur le mode réglementaire) à un groupe déterminé d'individus [...]⁴.

Les *professions* constituent manifestement de tels groupes d'individus, investis progressivement et de façon institutionnalisée d'un monopole dans la définition et la production d'un discours donné. Au niveau du récit, cela se traduit par le contrôle exercé par les *professionals* narrateurs sur la diégèse, qui rend de ce fait possible l'assertion, puis la consolidation de cette propriété de certains discours. Cette position assertive et ces mécanismes d'appropriation sont développés conjointement à des positionnements donnant

¹Nathalie Jaëck, *Les Aventures de Sherlock Holmes : une affaire d'identité*, Pessac : Presses Universitaires de Bordeaux, 2008, p. 98.

²Celles-ci sont au nombre de quatre : « The Adventure of the Blanched Soldier » et « The Adventure of the Lion's Mane », toutes deux narrées par Holmes et publiées en 1926, ainsi que « His last Bow » et « The Adventure of the Mazarin Stone », narrées à la troisième personne et parues respectivement en 1917 et en 1921.

³Michel Foucault, *L'Archéologie du savoir*, op. cit., p. 94.

⁴*Ibid.*, p. 94.

lieu à une autorité certaine des *professionals* narrateurs sur la parole médicale, juridique ou religieuse exprimée souvent en filigrane dans le récit. À ce sujet, Foucault prend comme point d'ancrage le discours clinique et décrit les diverses valeurs que peut revêtir la position d'autorité d'un narrateur issu de la classe médicale : « Si dans le discours clinique le médecin est tour à tour le questionneur souverain et direct, l'œil qui regarde, le doigt qui touche, l'organe de déchiffrement des signes, le point d'intégration des descriptions déjà faites, le technicien du laboratoire, c'est que tout un faisceau de relations se trouve mis en jeu¹. » Toujours selon Foucault, l'exercice de cette autorité multiforme sur un discours donné concerne au dix-neuvième siècle l'ensemble des professions libérales, et donc des *professions*, du fait d'une « complémentarité fonctionnelle² » inévitable entre ces groupes dont l'activité est afférente au bien public :

[Le statut de médecin] comporte aussi un système de différenciation et de rapports (partage des attributions, subordination hiérarchique, complémentarité fonctionnelle, demande, transmission et échange d'informations) avec d'autres individus ou d'autres groupes qui ont eux-mêmes leur statut (avec le pouvoir politique et ses représentants, avec le pouvoir judiciaire, avec différents corps professionnels, avec les groupements religieux et le cas échéant les prêtres³).

Une telle autorité, qui porte à la fois sur la narration et les discours qui la sous-tendent, assure également aux *professionals* la possibilité de manipuler l'énoncé lui-même. Ces derniers régissent donc non seulement les modalités énonciatives du récit mais aussi les modalités d'énoncé, définies comme suit par Martin Riegel *et al.* dans l'ouvrage *Grammaire méthodique du français* :

Les modalités d'énoncé renvoient au sujet de l'énonciation en marquant son attitude vis à vis du contenu de l'énoncé [...]. Elles expriment la manière dont l'énonciateur apprécie le contenu de l'énoncé. Aux évaluations logiques classiques, limitées à la *vérité*, à la *possibilité*, à la *nécessité* et à leurs contraires, s'ajoutent d'autres sortes d'appréciations : la proposition énoncée peut être *certaine*, *établie*, *obligatoire*, *permise* ou, d'un point de vue affectif, *utile*, *heureuse*, *agréable*, *souhaitable*⁴.

Il est possible d'illustrer ce phénomène en citant l'ouverture de l'une des nombreuses nouvelles du Canon holmésien au cours desquelles Watson commence par qualifier l'aventure qu'il s'apprête à narrer comme sortant de l'ordinaire, précédant de son propre jugement celui

¹*Ibid.*, p. 75.

²*Ibid.*, p. 72.

³*Ibid.*, pp. 72-73.

⁴Martin Riegel *et al.*, *Grammaire méthodique du français*, Paris : Presses Universitaires de France, 1994, p. 975.

du lecteur, et inscrivant le discours souvent hors norme émis par le détective dans des circonstances tout aussi exceptionnelles. C'est notamment le cas dans les premières lignes de la nouvelle « The Adventure of the Speckled Band » :

He [Holmes] refused to associate himself with any investigation which did not tend towards the unusual, and even the fantastic. Of all these varied cases, however, I cannot recall any which presented more singular features than that which was associated with the well-known Surrey family of the Royslotts of Stoke Moran¹.

Ainsi, certains *professionals*, en tant que narrateurs, peuvent peser sur la prise de parole et la formation du jugement au sein du récit, possédant un ascendant certain sur la production de discours donnés.

Il faut par ailleurs remarquer que cette prise de contrôle se fait notamment dans le cadre de la rétrospection, structure habilitante, génératrice de pouvoir pour le narrateur, qui peut, partant, manipuler à loisir les modalités énonciatives et s'arroger la propriété du discours, ou s'assurer que son discours propre reste dominant. Ceci semble valable dans le cadre de toute construction rétrospective, quelle que soit l'ampleur du décalage entre temps de l'histoire et temps du récit, moyennant certains ajustements. S'il s'agit d'une rétrospection longue, il s'avère souvent nécessaire pour le narrateur de justifier le temps de gestation du récit, ce qui lui permet cependant de se placer en accoucheur de celui-ci. De telles constructions sont souvent le fait de narrateurs extradiégétiques qui jouent également le rôle d'organisateur voire d'éditeur, modèle que l'on trouve dans l'œuvre de chacun des trois auteurs étudiés, au travers notamment des figures du Dr Watson, de l'assistant infirme du Dr Hesselius, et de l'avocat littéraire Brother Griffith. Alternativement, une rétrospection offrant un court décalage entre temps de l'histoire et temps du récit, si elle ne nécessite pas une telle explication des circonstances dans lesquelles les faits ont été recueillis, se trouve régulièrement justifiée en elle-même, de l'intérieur, de par sa forme littéraire. En effet, il semble que plusieurs de ces récits caractérisés par un décalage temporel réduit avec les faits relatés présentent un recours à des supports tels que le journal intime, la déposition, ou la correspondance épistolaire. Bien que ces formes soient largement minoritaires dans le corpus à l'étude², elles produisent un effet de lecture saisissant car elles permettent l'adjonction d'un procédé de certification supplémentaire, avec des repères typographiques qui ponctuent le texte et contribuent à donner au récit davantage d'authenticité. Ces effets de réel provoquent une confusion entre réalité et fiction et placent le lecteur dans une position équivoque, un

¹Arthur Conan Doyle, « The Adventure of the Speckled Band », *op. cit.*, p. 558.

²On dénombre moins d'une dizaine de nouvelles correspondant à ce modèle dans le corpus.

entre-deux qui oscille entre adhésion et incrédulité. Les nouvelles « Mr. Marmaduke and the Minister » (publiée par Wilkie Collins en 1878) et « The Parasite » (publiée en 1894 par Conan Doyle) consistent respectivement en la reproduction des journaux intimes d'un homme d'église et d'un chercheur en physiologie. La nouvelle « The Biter Bit » (Wilkie Collins, 1858) présente quant à elle la correspondance épistolaire entre deux inspecteurs de la police londonienne et un clerc de notaire qui ambitionne de devenir investigateur. C'est cependant la nouvelle « Miss Bertha and the Yankee » (Collins, 1877) qui présente la forme la plus empreinte d'authenticité. Celle-ci consiste en une succession de dépositions n'étant pas encadrées par une narration enchâssante et qui semblent donc livrées directement au lecteur, sans l'intercession d'un quelconque organisateur ou éditeur.

Il faut ajouter qu'un certain nombre de ces nouvelles (notamment celles qui relèvent de la forme du journal intime) se caractérisent par une narration autodiégétique. De telles constructions narratives mettent les *professionals* narrateurs à la fois au centre de la diégèse et aux commandes du récit, puisqu'il s'agit pour eux de narrer leur propre histoire. Cette position de toute-puissance peut parfois mener à certains abus d'autorité de la part de ces derniers, comme c'est le cas dans la nouvelle de Conan Doyle intitulée « J. Habakuk Jephson's Statement » (1884), qui emprunte à la fois au support du journal intime et à celui de la déposition. Dans ce compte-rendu prétendument véridique de la disparition du brigantin *Mary Celeste* lors de sa traversée entre Boston et Lisbonne¹, le narrateur éponyme choisit de reproduire son journal de voyage qui se révèle des plus lacunaires, tout en inscrivant ce document au sein d'une déposition qui n'en est pas vraiment une, puisqu'effectuée de sa propre initiative plutôt que suite à la demande des autorités.

De surcroît, dans le cadre de ces récits autodiégétiques, les stratégies d'ancrage dans le réel reposent également sur l'inscription du passé du narrateur dans un processus d'édification d'un mythe personnel, dont la validité permettrait d'outrepasser la question de l'origine des faits relatés lorsque celle-ci se révèle par trop instable. Ces processus de mythification posent les bases d'un discours d'autorité jouant sur le mode de l'inaffabilité, dans le cadre duquel la construction d'une figure de narrateur souverain tend à exorciser le doute concernant l'ancrage du récit dans le vraisemblable, ou même dans le réel. Ce phénomène est d'autant plus manifeste au sein des récits autodiégétiques qui ne revêtent pas la forme du journal intime, de la correspondance ou de la déposition, et peut être observé également dans le cadre de narrations homodiégétiques. Cette question est en lien étroit avec celle du devenir des jeunes *professionals* mais fait intervenir des mécanismes distincts, puisqu'il s'agit de

¹Arthur Conan Doyle a altéré ici certains détails : le navire qui a inspiré la nouvelle était en vérité parti de New York et faisait voile vers Gênes.

déterminer comment, à travers la description des prouesses du jeune *professional* en devenir qu'il était, un narrateur autodiégétique ou homodiégétique peut consolider sa position d'autorité et la valeur indubitable de sa parole et de son discours. La nouvelle de Wilkie Collins « A Stolen Letter » fournit un exemple flagrant d'un tel procédé, décelable à la suffisance dont l'avocat Mr. Boxsious fait preuve lorsqu'il dépeint les circonstances de son accession rapide, pour ne pas dire précipitée, à la prospérité et au statut de *solicitor*. À cette occasion, ce dernier s'exprime en ces termes :

"I [Mr Boxsious] was sharp – damned sharp, and I jumped at my first start in business slap into five hundred pounds in one day."

"That was an extraordinary step in advance," I [William Kerby] rejoined. "I suppose you contrived to make some profitable investment —?"

"Not a bit of it! I hadn't a spare sixpence to invest with. I won the money by my brains, my hands, and my pluck, and what's more, I'm proud of having done it!"

De façon similaire, le narrateur de la nouvelle « The Brown Hand », Dr Hardacre, introduit les événements relatifs à l'origine de sa fortune de façon à magnifier sa propre importance. De ce fait, ce dernier fait référence à son nouveau statut de « well-to-do landed proprietor² » dès la première phrase de la nouvelle. Le lecteur peut déceler une certaine insistance sur ce statut des plus avantageux, puisqu'une telle référence à sa propre prospérité clôt également le récit de Hardacre : « It was no great surprise to me, therefore, that I found myself eventually promoted over the heads of five exasperated cousins, and changed in a single day from a hard-working country doctor into the head of an important Wiltshire family³. » Non content d'affirmer tout au long de la nouvelle le caractère exceptionnel de son changement de situation, Hardacre se met en devoir, dès le premier paragraphe, de démontrer que la décision de son oncle de faire de lui son héritier n'est en aucun cas le fruit du hasard, mais se voit motivée par l'ampleur des services rendus par le médecin désargenté à son parent fortuné :

Many know also that there were at least five people between the inheritance and me, and that Sir Dominick's selection appeared to be altogether arbitrary and whimsical. I can assure them, however, that they are quite mistaken, and that although I only knew Sir Dominick in the closing years of his life, there were, none the less, very real reasons why he should show his goodwill towards me. As a matter of fact, though I say it myself, no man ever did more for another than I did for my Indian uncle⁴.

¹Wilkie Collins, « A Stolen Letter », *op. cit.*, pp. 51-52.

²Arthur Conan Doyle, « The Brown Hand », *op. cit.*, p. 677.

³*Ibid.*, p. 694.

⁴*Ibid.*, p. 677.

Mais le cas le plus remarquable de définition de soi comme une figure d'autorité souveraine par un *professional* narrateur est indéniablement celui de Joseph Habakuk Jephson. Ce dernier, médecin américain et narrateur autodiégétique de la nouvelle « J. Habakuk Jephson's Statement » (1884), n'hésite pas à contrefaire la voix narrative d'un narrateur inconnu et omniscient citant une coupure de presse. Ceci lui permet de se désigner, en utilisant la troisième personne du singulier, comme un personnage d'une grande valeur (tant scientifique que morale), médecin éminent et témoin direct digne d'une confiance aveugle :

There were three passengers, one of whom was the well-known Brooklyn specialist on consumption, Dr Habakuk Jephson, who was a distinguished advocate for Abolition in the early days of the movement, and whose pamphlet, entitled "Where is thy Brother?" exercised a strong influence on public opinion before the war. [...] The Loss of Dr Jephson will be felt both in political and scientific circles¹.

À peine une page plus loin, le narrateur inconnu révèle au lecteur qu'il n'est autre que ce Dr Jephson tant loué précédemment : « Let me remark as a preface to my narrative, that I am Joseph Habakuk Jephson, Doctor of Medicine of the University of Harvard, and ex-Consulting Physician of the Samaritan Hospital of Brooklyn². » Cette « préface » bien tardive, qui intervient plusieurs pages après le début de la nouvelle, permet au Dr Jephson de se faire valoir encore davantage en faisant mention de ses titres médicaux à grands renforts de majuscules, mais elle entame aussi quelque peu la prétention à l'honnêteté de ce narrateur nouvellement déclaré. En effet, la déstabilisation de l'authenticité et donc de la souveraineté de la parole de Jephson provoquée par cette imposture, elle-même rendue possible par la manipulation des niveaux narratifs, peut difficilement échapper au lecteur attentif.

Un tel exemple de mise en doute de la parole d'un narrateur pourtant autodiégétique suggère que malgré leur prise de contrôle sur le récit et la relative stabilité de leurs discours de pouvoir, les *professionals* narrateurs ne sont pas à l'abri d'une certaine mise en question, voire même d'une mise en échec de leur parole, dont l'apparente infaillibilité pourrait se voir battue en brèche.

3) Ironisation et mise en échec de la parole des *professionals*

Si la parole des *professionals* se trouve parfois mise en doute, c'est régulièrement du fait de l'usage de l'ironie d'une part par l'auteur impliqué, et d'autre part par la voix narrative enchâssante d'un narrateur extradiégétique. Le premier cas de figure se révèle plus rare, mais

¹Arthur Conan Doyle, « J. Habakuk Jephson's Statement » in *Tales of Blue Water, The Conan Doyle Stories*, London: John Murray, 1929 (1884), p. 388.

²*Ibid.*, p. 389.

est souvent décelable dès la mention du patronyme du *professional* en question. Un tel procédé rappelle la portée satirique du traitement des personnages issus des *professions* dans nombre de romans du dix-huitième siècle. Le personnage de Dr Slop, présent dans le roman de Laurence Sterne *Tristram Shandy*, illustre parfaitement cette tendance, en ce que le nom de ce dernier, proche de l'adjectif « sloppy » (bâclé, peu soigné, négligé), signale aussitôt son incompétence. De façon similaire, les noms des apothicaires peu scrupuleux rencontrés dans *Roderick Random*, Roger Potion et Mr. Lavement, parlent d'eux-mêmes. Cet usage de l'ironie dans la désignation patronymique des personnages est marginal dans le corpus, mais s'opère néanmoins dans certaines nouvelles de chacun des trois auteurs. Ainsi, le personnage de *solicitor* antipathique et pompeux qu'est le narrateur homodiégétique de la nouvelle de Wilkie Collins « A Stolen Letter » se voit affublé en prologue du nom de Mr. Boxsious, à la sonorité et à l'orthographe proches de l'adjectif « obnoxious » (odieux, détestable, énervant). De même, le narrateur homodiégétique et éponyme de la nouvelle de Le Fanu « Doctor Feversham's Story » possède un patronyme dévalorisant, puisqu'il s'agit là de l'association des substantifs « fever » (fièvre) et « sham » (imposture, faux-semblant). De tels patronymes, s'ils prêtent d'abord à sourire, mettent clairement en doute, si on les confronte aux situations présentées dans chaque nouvelle, les compétences, le sérieux et l'honnêteté de ces narrateurs. En effet, le Dr Feversham, dont le nom suggère l'imposture, narre une histoire de fantômes des plus insolites sur un ton plus superstitieux que scientifique, alors que Mr. Boxsious, ouvertement désagréable et égocentrique, raconte comment il a pu sauver l'honneur d'une jeune femme sur le point de se marier et dont la réputation se trouvait menacée par un maître-chanteur, tout en précisant que sa motivation première n'était autre que la récompense de cinq cent livres promise par le futur mari.

Le second cas de figure, plus commun au sein du corpus, fait intervenir le commentaire d'un narrateur extradiégétique sur la personne ou le récit du *professional* narrateur enchâssé. De nouveau, le prologue de la nouvelle « A Stolen Letter » fournit un exemple remarquable de ce phénomène. En effet, le narrateur extradiégétique William Kerby, par le simple usage de guillemets, met en doute la validité du récit de Mr Boxsious tout en signalant son recours excessif au vocabulaire juridique : « His odd manners and language made such an impression on me at the time, that I think I can repeat his "statement" now, almost word for word as he addressed it to me¹. » De manière similaire, la description peu élogieuse qui est faite de Brother Morgan, le frère médecin de Griffith², ne peut qu'influer fortement sur la réception que fera le lecteur des nouvelles narrées par ce médecin en retraite. Caractérisé par son excentricité, ce dernier sera en effet le narrateur des nouvelles les plus

¹Wilkie Collins, « A Stolen Letter », *op. cit.*, p. 52.

²Rappelons ici que Griffith est lui-même avocat et narrateur extradiégétique du recueil *The Queen of Hearts*.

insolites (voire farfelues) du recueil. Il faut rappeler que l'attitude de Morgan est décrite comme suit, dès les premières pages du recueil : « Morgan, with a quaint, surface-sourness of address, and a tone of dry sarcasm in his talk, which single him out, on all occasions, as a character in our little circle¹ ». Toujours selon Griffith, ce caractère extravagant se retrouve à coup sûr dans les récits dont Morgan est le narrateur : « Morgan had only written one [story], and this solitary contribution of his had given me more trouble than both my own put together, in consequence of the perpetual intrusion of my brother's eccentricities in every part of his narrative². » Ces commentaires de la part de Griffith, qui du fait de son expérience du milieu littéraire officie en tant qu'éditeur des productions de ses deux frères, ont pour conséquence d'orienter très clairement la perception et le jugement du lecteur quant à la qualité et la vraisemblance des récits de Morgan. Ces récits sont de surcroît aisément identifiables du fait de l'adjonction systématique d'une mention en lettres majuscules précisant quel est le contributeur de chaque nouvelle juste au dessus de leur titre, le cas échéant : « BROTHER MORGAN'S STORY of [...]»³.

Outre le cas particulier du recueil *The Queen of Hearts*, cette question de la mise en doute de la parole d'un *professional* occupant la position de narrateur intradiégétique par le narrateur premier du récit est centrale au corpus à l'étude. De façon récurrente, le récit des *professionals* étant narrateurs intradiégétiques est précédé d'une courte préface ou d'une introduction intégrée au corps du texte, et dont le volume ne dépasse pas quelques paragraphes. Ces préfaces, imputables à une voix narrative première impersonnelle et effacée, semblent avoir pour fonction de clarifier les circonstances dans lesquelles ce récit se fait, mais sont le plus souvent trop brèves pour expliciter autre chose que le statut de *professional* du narrateur second et les circonstances immédiates de sa prise de parole. De ce fait, de telles préfaces et introductions ont régulièrement l'effet inverse, car elles se révèlent bien trop vagues et contribuent davantage, de par une mise en abyme aux mécanismes obscurs, à inscrire l'intervention du narrateur intradiégétique dans un espace narratif instable, mal défini. Ainsi, les courtes introductions des nouvelles « The Beetle-Hunter » et « Doctor Feversham's Story » permettent à peine au lecteur de deviner que la prise de parole de leurs narrateurs intradiégétiques se fait dans le cadre trivial de la veillée. Ainsi, le récit homodiégétique de leurs expériences de jeunesse est réduit au statut superficiel et très fictionnel des histoires étranges que l'on s'échange à voix basse en de telles occasions, comme le montre la première page de « Doctor Feversham's Story » :

¹Wilkie Collins, *The Queen of Hearts*, op. cit., p. 11.

²*Ibid.*, p. 55.

³*Ibid.*, p. 101.

“Well, after all, you have been frightening each other with so many thrilling tales for the last hour or two, that I don’t suppose I should do much harm by telling you a circumstance which happened to me when I was a young man and has always rather puzzled me.”

A murmur of approval ran round the party. All disposed themselves to listen; and Doctor Feversham, after a prefatory pinch of snuff, began.

“In my youth I resided for some time with a family in the north of England, in the double capacity of secretary and physician¹.”

Le premier paragraphe de la nouvelle de Conan Doyle « The Beetle-Hunter » suggère un contexte équivalent : « A curious experience? said the Doctor. Yes, my friends, I have had one very curious experience. I never expect to have another, for it is against all doctrines of chances that two such events would befall any one man in a single lifetime. You may believe me or not, but the thing happened exactly as I tell it². » Il est par ailleurs possible ici de déceler l’usage de la troisième personne dans une courte première phrase, qui suggère timidement une voix narrative enchâssante puis disparaît très vite au profit de l’usage systématique de la première personne, qui, du fait de l’absence de ponctuation signalant une occurrence de discours rapporté, occulte presque aussitôt les marques de cette présence extradiégétique ténue. En résulte un récit dont le lecteur peine à déterminer s’il est autodiégétique ou homodiégétique, mais dont il est certain qu’il a valeur de témoignage portant sur des événements insolites, qualifiés dès les premiers mots de la nouvelle de « curious experience », malgré la prétention à la véracité qui clôt ce premier paragraphe. Le narrateur profite également de cette dernière phrase pour déclarer son indifférence face à l’assentiment du lecteur, qui est prié de croire ce qu’il veut, comme si son adhésion n’était au fond pas déterminée strictement par la vraisemblance des événements relatés, mais dépendait également de sa capacité à accepter les faits. Il serait donc question de croire (comme le suggère l’emploi du verbe « believe ») davantage que de comprendre ou d’exercer son jugement.

Ainsi, le laconisme et l’imprécision de ces préfaces et introductions servant de mises en contexte initiales induisent fréquemment une confusion des voix narratives lorsque celle du narrateur extradiégétique – qui est le plus souvent très effacée – est remplacée au détour d’une phrase (souvent sans ponctuation signalant cette passation de la parole, comme dans « The Beetle-Hunter ») par celle du *professional* narrateur intradiégétique. Ceci a également pour conséquence la mise en place d’un dédoublement et d’un jeu de masques dans la supervision de la narration. Si le discours émis par un narrateur intradiégétique est inévitablement

¹Joseph Sheridan Le Fanu, « Doctor Feversham’s Story », *op. cit.*, p. 558.

²Arthur Conan Doyle, « The Beetle-Hunter », *op. cit.*, p. 571.

compris, intégré dans l'intervention du narrateur extradiégétique qui en fait état, on peut se demander dans quelle mesure cette parole rapportée est fidèle à la prise de parole initiale du narrateur enchâssé ? Les nouvelles de Wilkie Collins « Miss Jeromette and the Clergyman » et « A Stolen Letter » illustrent bien ce jeu de masques et le questionnement qu'il occasionne, du fait du dédoublement subreptice du référent du pronom « I » observé dans le prologue puis dans le corps de la nouvelle. Voici tout d'abord la dernière phrase du premier chapitre de la nouvelle « Miss Jeromette and the Clergyman » : « I repeat it [the story of Jeromette] after his death – as nearly as I can in his own words¹ », puis la dernière phrase du prologue de la nouvelle « A Stolen Letter » : « I think I can repeat his “statement” now, almost word for word as he addressed it to me². » De telles déclarations indiquent au lecteur que le reste du récit ne consistera pas en du discours rapporté (comme dans le cas de « Doctor Feversham's Story »), mais en une tentative (signalée dans les deux cas par l'emploi du modal « can ») de reconstitution *a posteriori* de la parole du narrateur second par le narrateur premier. Cette confusion fait de l'instance narrative un objet instable, et si elle peut faciliter l'identification du lecteur au narrateur intradiégétique, elle compromet cependant son adhésion au discours de ce dernier puisque l'intervention du narrateur second est assujettie au récit d'un narrateur premier souvent inconnu et dont le sérieux n'a pas toujours été établi. Ainsi, l'enchâssement, qui est relativement fréquent dans le corpus (au total, un narrateur sur deux est narrateur intradiégétique) permet de décrédibiliser de manière indirecte, de par sa relative opacité, les discours des *professions* en les soumettant à la médiation incontrôlée d'un narrateur autre (parfois tout à fait inconnu) dont la présence menace de devenir un obstacle à l'adhésion du lecteur. Cette déstabilisation subreptice de l'instance narrative permet une mise en question de la valeur du témoignage rapporté par les *professionals*, puisqu'il est souvent difficile de reconstituer les étapes qui portent les faits recueillis à la connaissance du lecteur.

Ensuite, la déstabilisation du discours des *professionals* peut prendre place lors de la clôture du récit, à l'occasion des divers dénouements, conclusions et postfaces que contient le corpus. Dans un tel cadre, le lecteur assiste régulièrement à une validation du discours de vérité du *professional*, comme par exemple lors du dénouement de la nouvelle « Doctor Feversham's Story », qui ramène clairement le lecteur dans le cadre enchâssant de la veillée :

“I need not pursue the melancholy story; I was an old fool for telling it to you,” said the Doctor. [...]

¹Wilkie Collins, « Miss Jeromette and the Clergyman », *op. cit.*, p. 154.

²Wilkie Collins, « A Stolen Letter », *op. cit.*, p. 52.

“And is it all really true” asked Amy, who had listened with breathless attention.

“That is the worst of it; it really is,” said the Doctor¹.

Ici, et malgré la teneur invraisemblable du récit (suggérée dès le titre par le nom même de son narrateur éponyme), le dernier mot est donné au Dr Feversham qui peut clore la nouvelle sur une assertion de la véracité de son récit, sans que le narrateur extradiégétique, omniscient dans ce cas, commente la valeur de cette dernière affirmation. Cependant, il arrive de façon moins fréquente, mais à plusieurs reprises tout de même, que se fasse jour, dans un tel contexte, une ironisation voire à une mise en échec de la parole des *professionals*. C’est précisément le cas dans la nouvelle de Wilkie Collins « The Biter Bit » (1858), qui prend la forme d’une succession de missives adressées par le clerc de notaire – et candidat à l’entrée dans la police – Matthew Sharpin à l’inspecteur Theakstone, dont l’autorité en tant qu’investigateur en chef peut difficilement être mise en doute. Si la majeure partie de la nouvelle consiste en la reproduction des conclusions de Sharpin concernant l’enquête que lui confie la police pour son coup d’essai, le récit s’ouvre et se clôt néanmoins sur deux messages au ton assez péremptoire envoyés par Theakstone au clerc de notaire. À cette occasion, la dernière missive de Theakstone vient invalider tout à fait la lecture des faits et le discours d’élucidation présentés par Matthew Sharpin, qui étaient jusque là les seuls accessibles au lecteur :

I have now authority to add that your services as a member of the Detective police are positively declined. You will please to take this letter as notifying officially your dismissal from the force.

I may inform you, privately, that your rejection is not intended to cast any reflections on your character. It merely implies that you are not quite sharp enough for our purposes².

Il est possible de remarquer ici une évidente pointe d’ironie du fait du jeu de mot qui met en regard le patronyme du clerc de notaire, Sharpin, et l’adjectif « sharp » utilisé à dessein par l’inspecteur pour désigner le manque de perspicacité du jeune homme.

Le cas du Dr Watson, pourtant narrateur extradiégétique, semble voisin en ce que le médecin chroniqueur subit régulièrement l’ironie parfois incisive de Holmes, et ce à travers sa propre narration. Watson semble d’ailleurs accepter, voire favoriser ces brimades, qu’il met très clairement en scène sans jamais chercher à les minimiser ou les cacher car elles sont un élément crucial pour le succès de ses récits, en ce qu’elles mettent en valeur Holmes et ses méthodes, et rendent de ce fait chaque histoire plus sensationnelle encore. En effet, Nathalie

¹Joseph Sheridan Le Fanu, « Doctor Feversham’s Story », *op. cit.*, p. 569.

²Wilkie Collins, « The Biter Bit » in *The Queen of Hearts*, Fairfield: First World Library, 2005 (avril 1858), p. 266.

Jaëck signale que cette dévalorisation presque systématique du médecin chroniqueur revêt une fonction centrale dans la série de récits narrés par Watson :

Bien entendu, cette auto-dépréciation constante de Watson est stratégique et sert l'efficacité du récit : en se faisant passer pour l'« idiot du village », Watson met par contraste en relief la puissance de son héros, en même temps qu'il flatte le sentiment de supériorité du lecteur qui jubile de comprendre plus vite que le narrateur, invariablement soumis à l'ironie étincelante de Holmes [...]¹.

En accord avec une telle stratégie narrative, Watson en vient assez vite à se définir selon la vision peu favorable que Holmes se fait des capacités à raisonner de son compagnon, comme le montre l'ouverture de la nouvelle « The Adventure of the Creeping Man » : « If I irritated him [Holmes] by a certain methodical slowness in my mentality, that irritation served only to make his own flame-like intuitions flash up the more vividly and swiftly². » Cette définition des limites de Watson en rapport aux capacités de Holmes est faite majoritairement sur le mode de l'ironie tout au long du Canon holmésien, ce qu'illustre bien ce commentaire du détective dans *The Hound of the Baskervilles* : « it may be that you are not luminous yourself, but you are a conductor of light³ ».

Il apparaît donc que l'ironie mordante de Holmes et la dépréciation de soi complice de Watson sont autant de leurres destinés à apporter du plaisir au lecteur, car Watson se trompe souvent en tant que personnage, mais très rarement en tant que narrateur. L'écart entre Watson personnage et Watson narrateur est donc majeur, et cette distinction se révèle déterminante pour le bon fonctionnement du récit watsonien. Ainsi, en tant que spécialiste de la narration, Watson se réserve le plus souvent la responsabilité d'ouvrir le récit et d'introduire les circonstances qui président aux révélations qu'il ne manquera pas de contenir, mais il choisit régulièrement de laisser à Holmes le soin de clore le récit ou de commenter la conclusion de l'affaire, dans le souci de magnifier le succès du détective et par là même le succès du récit. De ce fait, si l'ouverture, l'introduction reste très majoritairement le domaine de Watson, la conclusion, l'élucidation, et donc le dernier mot sont volontiers confiés à Holmes, qui fait fréquemment usage de cette prérogative au discours direct, ce qui renforce l'impression que la médiation du médecin narrateur entre l'énoncé produit par le détective et sa réalisation dans le texte accessible au lecteur n'est que très minime. Watson ne s'octroie donc que rarement le pouvoir d'encadrer le récit de ses propres commentaires. Cette caractéristique de la narration watsonienne est poussée à l'extrême dans le cas de la dernière page de la nouvelle « The

¹Nathalie Jaëck, *Les Aventures de Sherlock Holmes : une affaire d'identité*, op. cit., p. 100.

²Arthur Conan Doyle, « The Adventure of the Creeping Man », op. cit., p. 1344.

³Cité par Nathalie Jaëck, *Les Aventures de Sherlock Holmes : une affaire d'identité*, op. cit., p. 100. Pour davantage d'exemples de ces commentaires ironiques de Sherlock Holmes concernant les capacités limitées de Watson, voir ce même ouvrage, pp. 100-101.

Adventure of the Creeping Man », au cours de laquelle Holmes se livre à une prise de parole presque ininterrompue et particulièrement longue (près de trois cent mots) qui lui permet tout à la fois de clarifier l'élucidation du mystère, d'émettre un jugement moral et philosophique sur les dérives de la science, et de clore le récit sur une note plus légère, qui rappelle au lecteur que les faits singuliers décrits dans la nouvelle ne sont après tout que le quotidien du détective :

“The real source,” said Holmes, “lies, of course, in that untimely love affair which gave our impetuous Professor the idea that he could only gain his wish by turning himself into a younger man. When one tries to rise above nature one is liable to fall below it. [...] I think there is nothing more to be said, Mr. Bennett. The various incidents will now fit themselves easily into the general scheme. [...] There is an early train to town, Watson, but I think we shall just have time for a cup of tea at the Chequers before we catch it¹.”

Ce schéma récurrent dans la clôture des nouvelles holmésiennes participe vraisemblablement d'une logique d'ironisation de la parole des *professionals*, puisque la perception lacunaire de Watson – au moins lorsqu'il se met en scène comme personnage – le discrédite en tant qu'observateur éclairé des faits. Sherlock Holmes doit donc, de façon régulière (et avec la complicité de Watson, narrateur docile – et très habile – qui choisit de laisser faire), prendre directement la parole depuis l'espace intradiégétique afin d'offrir un dénouement édifiant au lecteur. De ce fait, il est manifeste que la position narrative de Watson ainsi que ses rapports avec celle de Holmes se révèlent être des éléments cruciaux de la tendance menant à la déstabilisation de la parole et des discours des *professionals* au sein du corpus.

Il convient maintenant de clore cette typologie des positions narratives, dont la mise en place nous permet de conclure que l'intervention des *professionals* dans l'instance narrative joue souvent un rôle de certification, du fait de la valeur de vérité associée à leur statut professionnel et à la position de témoin direct ou de dépositaire du témoignage que ce statut favorise. Cette prétention à la véracité et à l'exactitude se voit renforcée par leur position d'autorité et de monopole concernant certains discours préétablis et correspondant à des formes assez clairement circonscrites en lien étroit avec la maladie, la mort et la famille, telles que le diagnostic, le sermon et le testament. En accord avec les codes du réalisme alors dominant, qui met en avant le récit de faits avérés, les *professionals* deviennent donc des narrateurs tout indiqués dès qu'il s'agit de mettre en place avec vraisemblance un récit qui emprunte à l'une ou l'autre de ces formes. Mais il est également manifeste que la stabilité des discours des *professions* n'est que relative, et leur autorité sur les discours de la santé, de la

¹ Arthur Conan Doyle, « The Adventure of the Creeping Man », *op. cit.*, p. 1359.

religion et de la loi ne peut pas toujours empêcher la mise en question des conceptions consensuelles qui régissent les rapports des Victoriens à la mort, à la maladie et à la spiritualité, notamment dans le cadre de certains récits, qui puisent dans le genre fantastique de manière à peine voilée.

Par ailleurs, cet exercice de l'autorité sur ces discours normalisants induit un contrôle certain sur l'observation des faits, et les membres des *professions* se positionnent fréquemment comme les seuls habilités à interpréter les signes qui composent et ponctuent le réel, notamment dans le cadre de ces trois formes préétablies dont ils ont le monopole. Ainsi, si leur présence aux commandes du récit est souvent requise afin d'attester les événements, leurs compétences font également d'eux les plus aptes à décoder le réel, pratique qui leur est exclusive. Une telle prérogative favorise une prise d'autorité qui s'exerce directement sur la lecture des faits. Les *professionals* contrôlent donc non seulement la restitution des faits dans le récit, mais orientent aussi leur interprétation et décident de leur signification. Les discours de pouvoir des *professionals* semblent de ce fait s'appuyer sur une déstabilisation relative de la notion de vérité, puisqu'ils relèvent davantage de la production de la vérité que de la recherche de celle-ci. Nous chercherons donc à montrer que sous ses abords de discours fixateur du réel, la prise de parole des *professionals* ne vise pas tant à inscrire les faits dans une reconstitution accessible et authentique de la vérité, qu'à appauvrir le réel de façon à segmenter son observation jusqu'à la réduire au repérage et à l'inventaire de signes aisément manipulables. C'est cette pratique exclusive de l'interprétation des signes, ses mécanismes et ses enjeux, que nous nous proposons maintenant d'examiner. Nous chercherons de ce fait à déterminer quels sont les outils, les moyens mis en œuvre par ces *professionals* narrateurs pour passer d'un réel incontrôlable, indompté (et donc marqué par des signes fugaces) à un récit apprivoisé, assujéti.

SECONDE PARTIE :

APPRIVOISEMENT DES FAITS ET ASSUJETTISSEMENT DU RÉEL : INTERPRÉTATION DES SIGNES ET CONSTRUCTIONS DU DISCOURS

Chapitre 3

US ET ABUS D'UNE PRÉROGATIVE ABSOLUE : DÉRIVES DE L'INTERPRÉTATION DES SIGNES

I. Oracles et divination : médecine, loi et religion comme modes de déchiffrement du réel

1) Fugacité du signe médical : entre symptôme et diagnostic

Nous traiterons tout d'abord la question du signe médical, dont le décryptage est presque systématiquement présenté au lecteur, ce qui en fait l'un des signes les plus fréquemment observables au sein de notre corpus. Le déchiffrement du signe médical fait l'objet d'un monopole dont la pérennité et la validité restent manifestes jusqu'à ce jour. Cette activité s'est construite socialement et politiquement pour devenir l'apanage de praticiens ayant reçu une formation spécifique, leur permettant d'acquérir les connaissances et les compétences qui justifient leur habilitation exclusive – et donc leur incontestable position d'autorité – lorsqu'il s'agit de repérer et de lire les signes morbides. Michel Foucault décrit comme suit cette position d'autorité absolue sur le déchiffrement des signes dans *Naissance de la clinique* (1963) : « Mais le regard médical s'organise, en outre, sur un mode nouveau. D'abord, il n'est plus simplement le regard de n'importe quel observateur, mais celui d'un médecin supporté et justifié par une institution, celui d'un médecin qui a le pouvoir de décision et d'intervention¹. » Par ailleurs, dans son ouvrage *L'Archéologie du savoir*, il

¹Michel Foucault, *Naissance de la clinique : une archéologie du regard médical*, Paris : Presses Universitaires de France, 1990 (1963), p. 88.

identifie la figure du médecin dans la période précédant le vingtième siècle comme « le lieu d'enregistrement et d'interprétation de l'information¹ ». De plus, lorsqu'il fait l'inventaire des rôles-clés du médecin, vient assez vite la fonction suivante : « organe de déchiffrement des signes² ». Pour Foucault, cet « organe » auquel se résume le médecin, c'est l'œil, instrument humain d'observation par excellence, et il définit le praticien comme « œil qui sait et qui décide, œil qui régit³ ». C'est donc cette « souveraineté du regard médical⁴ » qui préside à l'interprétation des signes morbides, et la notion même de regard se révèle centrale dans la définition du signe médical : celui-ci résulte immanquablement de l'observation du symptôme, puisque c'est le regard médical qui transforme le simple symptôme en un signe exploitable. La définition du terme « symptôme » que donne *Le Grand Robert de la Langue Française* présente un renvoi analogique (signifié par une flèche) vers le terme « signe » : « 1. Phénomène, caractère perceptible ou observable, lié à un état ou à une évolution (le plus souvent morbide ==> Maladie), qu'il permet de déceler ==> Indice, signe, stigmat⁵. » Ce rapport étroit qui existe entre symptôme et signe est exploré par Michel Foucault, qui définit le symptôme comme suit dans *Naissance de la clinique* : « Le symptôme – de là sa place royale – est la forme sous laquelle se présente la maladie : de tout ce qui est visible, il est le plus proche de l'essentiel ; et de l'inaccessible nature de la maladie, il est la transcription première⁶. » Comme cette seconde définition le suggère, le symptôme, réalisation essentiellement « visible », donc constatable de la maladie, n'a de valeur que s'il est observé, s'il est rendu intelligible par le biais du regard d'un médecin. Le praticien joue donc un rôle central dans formation des signes médicaux, qui nécessitent son intervention pour être extraits à partir des symptômes. Cette opération particulière est régie par deux principes qui sous-tendent la méthode clinique, et que Foucault énonce : « 1. Les symptômes constituent une couche primaire indissociablement signifiée et signifiante⁷ » ; « 2. C'est l'intervention d'une conscience qui transforme le symptôme en signe⁸ ». À la lumière de ces principes, il devient clair que le signe médical constitue la somme du symptôme et de la lecture qu'en fait le médecin, ce qui fait de la lecture du signe médical une activité de déchiffrement exclusive au corps médical, puisqu'eux seuls sont socialement construits et reconnus comme possédant les compétences et les habilitations nécessaires.

¹Michel Foucault, *L'Archéologie du savoir*, op. cit., p. 51.

²*Ibid.*, p. 75.

³Michel Foucault, *Naissance de la clinique*, op. cit., p. 88.

⁴*Ibid.*, p. 88.

⁵*Le Grand Robert de la Langue Française – deuxième édition (tome 9)*, op. cit., p. 101.

⁶Michel Foucault, *Naissance de la clinique*, op. cit., p. 89.

⁷*Ibid.*, p. 90.

⁸*Ibid.*, p. 92.

L'inventaire de ces signes médicaux et l'interprétation de leurs relations concourent à la formulation d'un diagnostic, conclusion à partir de laquelle un traitement est préconisé. Roland Barthes, dans son article « Sémiologie et médecine » (1972), envisage le diagnostic purement comme un acte de lecture, comme l'indique la définition qu'il en fait :

[...] l'acte de lecture de la configuration des signes, c'est à dire la saisie d'un certain nombre de signes médicaux comme configuration signifiante, stable, régulière, légale, et renvoyant à un signifié qui est toujours le même. Or c'est précisément ce qu'est le diagnostic : un acte de lecture d'une configuration de signes ; le dictionnaire dit « acte par lequel le médecin, groupant les symptômes morbides qu'offre la maladie, les rattache à une maladie ayant sa place dans le cadre nosologique¹ ».

Établir un diagnostic est par ailleurs identifié comme l'élément central de l'activité de la classe médicale par Everett C. Hughes : « We may suppose that the essential, symbolically-valued part of the physician's work is diagnosis and treatment of the ailments of people, and that the other activities are – in theory at least – tolerated only as they appear necessary to it². »

Cependant, malgré le monopole qu'exercent les médecins sur cette activité, et malgré leur formation qui fait d'eux les spécialistes de cet acte de lecture, la formulation d'un diagnostic est souvent représentée comme problématique dans le corpus, et le déchiffrement des signes médicaux est loin d'être exempt d'écueils. C'est notamment la fugacité du signe médical qui est figurée dans nombre de textes à l'étude, souvent de par la présence répétée d'un symptôme-signal repéré très tôt dans l'intrigue, mais régulièrement interprété de façon erronée par le praticien. Cette marque prémonitoire d'une maladie qui parfois ne vient pas exprimer toute l'instabilité du signe médical. La nouvelle de Conan Doyle « The Beetle-Hunter » comprend un exemple assez révélateur de ce phénomène lorsque le narrateur intradiégétique, le Dr Hamilton, observe chez l'entomologiste Sir Thomas Rossiter les marques évidentes de son dérangement mental, sans néanmoins en conclure quoi que ce soit :

Some nervous weakness kept the muscles in a constant spasm, which sometimes produced a mere twitching and sometimes a curious rotary movement unlike anything which I had ever seen before. It was strikingly visible as he turned towards us after entering the study, and seemed the more singular from the contrast with the hard, steady, grey eyes which looked out from underneath those palpitating brows³.

¹Roland Barthes, « Sémiologie et médecine » in *Roland Barthes, Œuvres Complètes – Tome 4*, Paris : Éditions du Seuil, 1994 (1972), p. 180.

²Everett C. Hughes, *Men and Their Work*, *op. cit.*, p. 122.

³Arthur Conan Doyle, « The Beetle-Hunter », *op. cit.*, p. 582.

Hamilton porte en revanche sa suspicion sur son employeur Lord Linchmere, qui est pour sa part parfaitement sain d'esprit : « The evening passed quietly but pleasantly, and I should have been entirely at my ease if it had not been for that continual sense of tension upon the part of Lord Linchmere. [...] And then it was that, for the first time, the suspicion that Lord Linchmere was a lunatic crossed my mind¹. » En l'occurrence, c'est certainement le lecteur qui interprétera avec le plus de succès ce symptôme-signal, ce qui met en doute la capacité de déchiffrement des signes de Hamilton, qui est pourtant un jeune médecin fraîchement diplômé. Mais ce dernier n'est pas le seul dont la lecture diagnostique échoue à mettre en évidence une affection particulière, et si dans son cas précis l'échec est imputable à son manque de clairvoyance, il est aussi très fréquent de trouver dans le corpus des signes médicaux se dérochant à toute lecture. Ainsi, dans la nouvelle « The Adventure of the Dying Detective », Watson, d'abord alerté par Mrs. Hudson, croit déceler chez Holmes les signes d'une dangereuse maladie exotique qu'il peine à identifier. Il se fait pour cela l'interprète de symptômes extérieurs, clairement observables : « His eyes had the brightness of fever, there was a hectic flush upon either cheek, and dark crusts clung to his lips; the thin hands upon the coverlet twitched incessantly, his voice was croaking and spasmodic². » Au cours de cette description, Watson se livre à un début d'interprétation puisqu'il associe par exemple l'éclat des yeux de Holmes à une affection précise, la fièvre, selon un processus qui pour Barthes correspond au mécanisme central de la formulation d'un diagnostic. Celui-ci écrit : « La lecture diagnostique, c'est à dire la lecture des signes médicaux, semble aboutir à nommer : le signifié médical n'existe jamais que nommé [...] ³ ». Ensuite, Watson ne peut s'empêcher de décrypter le comportement de Holmes, et de conclure à un dérangement intérieur : « The violent and causeless excitement, followed by his brutality of speech, so far removed from his usual suavity, showed me how deep was the disorganisation of his mind⁴. » Au cours de la nouvelle, dont l'intrigue ne s'étend que sur quelques heures, le médecin chroniqueur semble observer une aggravation des symptômes de la maladie de Holmes durant les deux heures qu'il passe à le veiller avant de pouvoir aller chercher de l'aide : « His appearance had changed for the worse during the few hours that I had been with him. Those hectic spots were more pronounced, the eyes shone more brightly out of darker hollows, and a cold sweat glimmered upon his brow⁵. » Cette lecture des signes médicaux par Watson, qui semble d'abord tout à fait justifiée, se verra infirmée au moment du dénouement de la nouvelle, car Holmes n'est pas atteint d'un mal inconnu, mais emploie du maquillage pour feindre cet état :

¹*Ibid.*, p. 583.

²Arthur Conan Doyle, « The Adventure of the Dying Detective » in *His Last Bow, The Complete Stories of Sherlock Holmes*, Ware: Wordsworth Editions, 2007 (novembre 1913), p. 1170.

³Roland Barthes, « Sémiologie et médecine », *op. cit.*, p. 181.

⁴Arthur Conan Doyle, « The Adventure of the Dying Detective », *op. cit.*, p. 1172.

⁵*Ibid.*, p. 1174.

« With vaseline upon one's forehead, rouge over the cheekbones, and crusts of beeswax round one's lips, a very satisfying effect can be produced¹. » Watson a donc été abusé, et dupe à son tour le lecteur lorsqu'il choisit de restituer les faits comme il les a vécus lui-même. La lecture des signes médicaux à laquelle il se livre malgré les protestations du détective et qu'il présente au lecteur est donc erronée car incomplète, puisque Watson comble lui-même les vides et les incohérences d'une telle lecture. En effet, lorsque Holmes fait preuve d'un surprenant regain d'énergie pour lui interdire de quitter la pièce (« In an instant, with a tiger-spring, the dying man had intercepted me². »), Watson ne s'étonne pas vraiment et impute un tel regain de vivacité à la force de caractère du détective, associée aux délires caractéristiques de son état fiévreux. Le signe médical échappe ici à l'interprétation car il est falsifié, puisqu'extrait de symptômes feints, simulés. Holmes finit heureusement par expliciter les raisons de son comportement étrange face à Watson, dont les compétences médicales se trouvent réhabilitées : « Do you imagine that I have no respect for your medical talents? Could I fancy that your astute judgement would pass a dying man who, however weak, had no rise of pulse or temperature. At four yards, I could deceive you³. »

De même, la lecture des signes médicaux se révèle parfois impossible, du fait de l'inaccessibilité de ceux-ci. Il s'agit souvent de symptômes subjectifs, par opposition aux symptômes objectifs. Voici la définition qu'en fait *Le Grand Robert de la Langue Française* : « *Symptômes subjectifs* : troubles perçus et signalés par le patient. *Symptômes objectifs* : découverts par le médecin⁴. » La nouvelle de Le Fanu intitulée « The Familiar » offre un exemple saisissant de ce caractère incognoscible des symptômes subjectifs. Au cours de cette nouvelle, le capitaine Barton fait venir chez lui un certain Dr R—, médecin dublinois renommé, et lui énumère ses symptômes. Voici comment est rapporté l'exposé de ces symptômes, au discours indirect : « He entered into a detail of his own symptoms in an abstracted and desultory way, which seemed to argue a strange want of interest in his own cure, and, at all events, made it manifest that there was some topic engaging his mind of more engrossing importance than his present ailment⁵. » Face à des symptômes décrits avec si peu de précision, le Dr R— ne peut qu'émettre un diagnostic lacunaire :

[...] the physician thereupon declared his opinion, that there was nothing amiss except some slight derangement of the digestion, for which he accordingly wrote a prescription, and was about to withdraw when Mr. Barton, with the air of a man who recollects a topic

¹*Ibid.*, p. 1180.

²*Ibid.*, p. 1172.

³*Ibid.*, p. 1181.

⁴*Le Grand Robert de la Langue Française – deuxième édition (tome 9), op. cit.*, p. 101.

⁵Joseph Seridan Le Fanu, « The Familiar », *op. cit.*, p. 52.

which had nearly escaped him, recalled him. “I beg your pardon, Doctor, but I really almost forgot; will you permit me to ask you two or three medical questions [...]”¹

Dans ce passage, le lecteur comprend à demi-mot que Barton n’a pas fait venir le meilleur médecin de la ville pour être soigné, mais plutôt pour le questionner. Les questions et le comportement de Barton sont si étranges qu’à la fin de l’entrevue, le Dr R—— se fait une idée bien plus précise de l’affection qui touche son curieux patient : « Dr R—— had too much tact to observe what presented itself, but he had seen quite enough to assure him that the mind, and not the body, of Captain Barton was in reality the seat of suffering². » Il est donc clair que les symptômes subjectifs invoqués par Barton ne peuvent donner lieu à une lecture diagnostique valide puisqu’ils sont présentés de manière incomplète, puis rendus obsolètes par la suite de l’entrevue. Le déroulement de celle-ci rappelle clairement le modèle de la consultation typique du dix-huitième siècle, dominée par la mention des symptômes subjectifs, et que Delphine Cadwallader-Bouron décrit comme suit :

The bedside medicine of the eighteenth century consisted in focusing on the symptoms of patients, that is to say on the feelings and sensations each patient experienced. Illness produced specific symptoms according to every individual, who then could, alone, explain its progress. It was even sometimes enough to write to one’s doctor to be prescribed the right treatment, as hundreds of letters testify³.

Selon cette dernière, ce mode d’examen de la maladie contraste fortement avec la méthode clinique née au dix-neuvième siècle, qui met en valeur une volonté d’objectivation liée à l’élan positiviste des victoriens : « Nineteenth-century medicine on the contrary concentrated on signs, that is to say the objective and measurable marks or scars left by a particular disease⁴. » Au vu de cette mise en opposition entre symptômes subjectifs et symptômes objectifs, qui consacre la supériorité de ces derniers, il n’est donc pas étonnant que dans son commentaire concernant le cas de Barton en prologue de la nouvelle, le Dr Hesselius qualifie le récit à suivre, narré d’ailleurs par un homme d’église, comme lacunaire dans le relevé des signes médicaux :

In point of conscience, no more unexceptionable narrator, than the venerable Irish Clergyman who has given me this paper, on Mr. Barton’s case, could have been chosen. The statement is, however, medically imperfect. The report of an intelligent physician,

¹*Ibid.*, p. 53.

²*Ibid.*, p. 54.

³Delphine Cadwallader-Bouron, « “The half of a man”: Wilkie Collins and Victorian Medical Discourse on Gender » *GRAAT On-Line*, N°11 (2011), p. 71.

⁴*Ibid.*, p. 71.

who had marked its progress, and attended the patient, from its earlier stages to its close, would have supplied what is wanting to enable me to pronounce with confidence¹.

Si dans le cas du capitaine Barton, Hesselius n'est pas en mesure de compiler et d'interpréter les signes médicaux (ce qui rend la formulation d'un diagnostic impossible), c'est une lecture diagnostique qui semble au contraire trop exhaustive, trop fructueuse, qu'il présente en tant que narrateur cette fois-ci, dans le second chapitre de la première nouvelle du recueil, intitulée « Green Tea ». À cette occasion, Martin Hesselius fait preuve de dons d'observation d'une acuité rare, si bien que son interlocutrice le qualifie de « conjurer² » et l'associe au surnaturel tant l'exactitude de ses assomptions est étonnante, consacrant ainsi le rapprochement séculaire entre la figure du médecin et celle du sorcier. En effet, ce recours au surnaturel pour expliquer la clairvoyance d'Hesselius ne semble pas tout à fait irraisonné, car les rouages de ce travail de lecture et d'interprétation ne sont à aucun moment explicités, que ce soit pour les personnages ou pour le lecteur. Gaïd Girard note cette allusion au surnaturel et associe la clairvoyance du docteur au domaine de l'extraordinaire, voire de la parodie, davantage qu'à celui de la déduction logique :

En effet, rappelons que dès le chapitre deux du texte, le docteur Hesselius se livre à un exercice de divination à propos de Jennings et déclare que Jennings est célibataire, qu'il écrit un livre de métaphysique, qu'il boit du thé vert et que son père a vu un fantôme. Cette liste hétéroclite prête à sourire mais cette démonstration des talents du docteur présente l'intérêt d'offrir les bases de chaque interprétation déjà mentionnée du texte et d'en exposer l'hétérogénéité³.

De plus, cette trop grande aisance de la part d'Hesselius proclame l'instabilité du signe médical, car si sa lecture divinatoire des signes se révèle assez spectaculaire, elle se trouve néanmoins contredite par la suite des événements puisque le diagnostic et le traitement correspondants s'avèrent tout à fait inefficaces, et le patient meurt peu après qu'Hesselius a commencé à le fréquenter.

2) Les *professionals* : un cortège d'oracles et de devins

Ce caractère divinatoire de la lecture des signes identifié par Gaïd Girard rejoint l'analyse de Roland Barthes présentée dans « Sémiologie et médecine ». En effet, ce dernier écrit en conclusion de cet article : « [...] la maladie est au fond intelligibilisée comme une

¹Joseph Seridan Le Fanu, « The Familiar », *op. cit.*, p. 41.

²Joseph Seridan Le Fanu, « Green Tea », *op. cit.*, p. 12.

³Gaïd Girard, *Jospeh Sheridan Le Fanu : une écriture fantastique*, *op. cit.*, p. 326.

personne qui est d'abord dans le secret du corps, derrière la peau, si je puis dire, et qui émet des signes, des messages, que le médecin doit recevoir et interpréter en quelque sorte comme un devin qui déchiffre : c'est en réalité une mantique¹. » Cette fonction de mise en lumière de ce qui est dissimulé est évidemment commune à la lecture des signes telle qu'elle est pratiquée par les trois *professions* : le diagnostic, le verdict et l'herméneutique sont trois formes parentes fondées sur l'interprétation de signes spécifiques afin d'en dégager du sens. À ce propos, Gaïd Girard indique que (dans l'œuvre de Le Fanu au moins) la lecture des signes par les médecins dépasse le simple cadre de la science médicale : « Avec Le Fanu, le médecin prend une dimension autre ; plus qu'un témoin digne de foi car scientifique, il devient interprète d'un sens caché, diagnostiqueur de ce qui ne se donne pas immédiatement comme tel². » C'est précisément cette fonction de déchiffrement d'un sens caché que partagent les trois *professions*, fonction « mantique » qui rapproche la figure du *professional* de celle du devin.

Le cas du Dr Lagarde, personnage de la nouvelle de Wilkie Collins « Mr. Percy and the Prophet » (1877), illustre bien cette proximité entre interprétation des signes et divination. Celui-ci est ouvertement présenté comme devin puisqu'il est le « prophète » annoncé dès le titre de la nouvelle. Son activité de voyant est décrite dès le premier chapitre, ironiquement intitulé « The Quack », et ses méthodes sont dépeintes comme indignes du corps médical : « The method of obtaining employment chosen by poor Lagarde, as the one alternative left in the face of starvation, was, and still is, considered by the medical profession to be the method of a quack. He advertised in the public journals³. » Néanmoins, son honnêteté n'est pas pour autant mise en cause, car celui-ci est dûment diplômé, mais aussi décrit comme un homme incapable de tromper les autres : « His eyes were the dreamy eyes of a visionary; his look was the prematurely-aged look of a student, accustomed to give the hours to his books which ought to have been given to his bed. To state it briefly, he was a man who might easily be deceived by others but who was incapable of consciously practicing deception himself⁴. » De plus, la suite des événements va faire la preuve de son efficacité, puisque le duel qu'il prédit entre Percy Linwood et le capitaine Bervie a bien lieu. Le cas du Dr Lagarde pousse à son paroxysme la dimension divinatoire de l'activité des *professionals* et permet de rapprocher science et mantique, dans la mesure où Lagarde tire ses étonnantes capacités d'une science expérimentale, et non pas de quelconques pouvoirs occultes. Il pratique donc une sorte de

¹Roland Barthes, « Sémiologie et médecine », *op. cit.*, p. 183.

²Gaïd Girard, *Jospeh Sheridan Le Fanu : une écriture fantastique*, *op. cit.*, p. 328.

³Wilkie Collins, « Mr. Percy and the Prophet », *op. cit.*, pp. 301-302.

⁴*Ibid.*, p. 306.

mesmérisme raisonné, au mépris de l'incrédulité ambiante : « I am the victim of a sincere avowal of my belief in a great science¹ ».

De surcroît certains *professionals* se prêtent au jeu de cette fonction divinatoire et profitent du crédit qui leur est accordé en tant que représentants d'un mode de connaissance dominant pour inscrire le réel dans leur discours normalisant. Ils assujettissent ainsi les faits à leur interprétation propre des signes, qui s'organise sur un mode de lecture inaccessible au commun des mortels et basé sur des savoirs et des compétences exclusifs, comme le note Hélène Machinal-Crignon dans son ouvrage *Conan Doyle : De Sherlock Holmes au professeur Challenger* : « l'homme de science – comme le détective – est une sorte de mage qui peut déchiffrer les hommes grâce à son savoir [...]. Ce savoir encyclopédique du savant lui permet aussi de déchiffrer le monde dans lequel ils vivent². » Cette mise en application de savoirs spécifiques dans un but de déchiffrement, de décryptage du réel est l'apanage des *professions* dans leur ensemble, mais deux personnages se démarquent par la valeur clairement sibylline de leur interprétation des signes, qui rend leurs prouesses d'autant plus remarquables qu'elles restent énigmatiques. Ces deux figures que l'on consulte à la manière d'oracles, afin de rendre intelligible une vérité qui se dérobe sans cesse, sont le docteur Hesselius et Sherlock Holmes, lequel, comme le rappelle Jean-Pierre Naugrette, « est défini souvent comme un “lecteur” de signes³ ». En vertu de ces capacités pour le moins inhabituelles, Hesselius et Holmes sont fréquemment associés à la prestidigitation, et si Hesselius est vite qualifié de « conjurer⁴ », Holmes peut lui aussi prétendre à ce titre, comme le remarque Jean-Pierre Naugrette dans sa contribution à l'ouvrage *Sherlock Holmes et le signe de la fiction* (1999) : « De fait, nombreuses sont les nouvelles du cycle dans lesquelles Holmes, le froid logicien, croit bon de se muer en audacieux magicien, n'hésitant pas à opérer des tours de passe-passe, devant ce spectateur privilégié qu'est Watson, parfois même au détriment des intéressés soucieux de récupérer leurs diamants volés ou leurs papiers égarés⁵. »

Nous commencerons par examiner les méthodes d'Hesselius, narrateur imaginé par Le Fanu et apparu presque deux décennies avant le personnage de Holmes, dans la nouvelle « Green Tea » (1869), puis dans le recueil *In a Glass Darkly* (1872). Ce « medical philosopher⁶ » fait la démonstration de ses talents notamment dans la nouvelle « Green Tea », dont il est le narrateur intradiégétique. Le Dr Martin Hesselius, présenté en prologue comme un praticien aux méthodes hors normes s'appuyant à mesure égale sur la science et la religion,

¹*Ibid.*, p. 307.

²Hélène Machinal-Crignon, *Conan Doyle : De Sherlock Holmes au professeur Challenger*, *op. cit.*, p. 285.

³Jean-Pierre Naugrette, « Collection et mémoire : le portrait des Baskerville », *op. cit.*, p. 46.

⁴Joseph Sheridan Le Fanu, « Green Tea », *op. cit.*, p. 12.

⁵Jean-Pierre Naugrette, « La mort de Sherlock Holmes : réflexions sur la diagonale du détective », *op. cit.*, p. 88.

⁶Joseph Sheridan Le Fanu, « Green Tea », *op. cit.*, p. 8.

est un adepte du théologien et scientifique Emanuel Swedenborg (1688-1772), qui est l'auteur des *Arcana Cælestia* (1749-1756), ouvrage théosophique assez obscur qu'Hesseliuss et son patient Jennings consultent tous deux avec assiduité. Hesseliuss, en médecin de l'âme apparemment infaillible, se montre capable de deviner non seulement le caractère, mais aussi le présent et le passé de son patient alors qu'il lui a à peine adressé la parole. Comme le remarque Gaïd Girard, cet immense – et insondable – pouvoir de déduction rapproche Hesseliuss et Holmes, tous deux capables de lire et d'interpréter les signes contenus dans les plus infimes détails :

Hesseliuss possède en effet un don d'observation étonnant. Il en fait la démonstration dès le deuxième chapitre de la nouvelle, comme nous l'avons vu, lorsqu'il a juste échangé quelques mots avec le révérend Jennings. A la lecture de ce passage, le lecteur du XXI^e siècle ne peut s'empêcher de penser à Holmes, surtout qu'au chapitre précédent, Hesseliuss, qui est le narrateur de cette histoire, explique comment sa science médicale lui a fait prendre l'habitude d'observer sans cesse ses semblables afin de vérifier ses théories sur les rapports entre le corps et l'esprit de l'homme¹.

Cependant, contrairement à Holmes, dont l'interprétation se trouve presque toujours validée, l'infailibilité d'Hesseliuss n'est qu'affectée, et l'image de devin qu'il se laisse donner lors du second chapitre de la nouvelle se ternit progressivement. En effet, malgré son ancrage dans une logique d'observation et de déduction, sa lecture des signes entre progressivement en décalage avec les faits, et l'intelligibilité qu'il semblait donner au cas du Révérend Jennings s'évanouit tout à fait lors du dénouement de la nouvelle, qui voit le suicide sanglant du patient.

Ainsi, le Dr Hesseliuss produit une lecture rationalisante qui échoue à cerner le réel, et dont l'apparente validité tient davantage du discours qui l'encadre que de sa congruence avec les données du problème à résoudre. Ce discours est un discours policé et rassurant, presque préconçu, qui place son auteur dans une position d'enquêteur du réel, capable de tout voir, de tout lire et donc de tout savoir. La fonction de ce discours augural semble être de dissimuler les manquements de la lecture diagnostique qu'il enveloppe, en atténuant son inadéquation avec le réel, comme l'explique Gaïd Girard :

C'est en cela que Hesseliuss agit en détective, car sa méthode consiste à interpréter les signes de l'enquête en y appliquant un savoir – occulte ici – préétabli. Le détective produit sa propre énigme qui correspond à sa rhétorique et le récit se déroule selon cette logique, sans prétendre à quelque représentation du monde que ce soit, même problématique. C'est pourquoi le discours de Jennings et celui d'Hesseliuss sont étanches

¹Gaïd Girard, *Jospeh Sheridan Le Fanu : une écriture fantastique*, op. cit., p. 327.

l'un à l'autre : l'un cherche à dire l'irreprésentable, l'autre à le réduire aux signes d'un système abstrait¹.

Si l'interprétation des signes formulée par Hesselius trouve ses limites, c'est donc parce qu'elle constitue, sous couvert d'une exactitude presque prophétique, un appauvrissement du réel.

Il est clair que la lecture des signes du détective de Baker Street partage cette qualité prophétique, à la différence qu'elle entre presque systématiquement en congruence avec les faits, au point que Sherlock Holmes est représenté dès ses premières apparitions comme une sorte d'oracle, attendant dans le salon qu'il partage avec Watson que l'on vienne le consulter. Holmes, en quelque sorte une version moderne et masculine de la célèbre pythie de Delphes, peut énoncer la vérité sans même quitter Baker Street, au grand étonnement de Watson : « “But do you mean to say,” I [Watson] said, “that without leaving your room you can unravel some knot which other men can make nothing of, although they have seen every detail for themselves?” » La nouvelle « The Adventure of the Noble Bachelor » (1892) illustre bien ce statut oraculaire de Holmes, puisque celui-ci est capable d'expliquer la disparition de la femme de Lord St Simon à la simple énonciation des données du problème, sans même avoir besoin de se rendre sur les lieux pour vérifier ses inférences. Il faut dire que pour jouir d'une telle clairvoyance, Sherlock Holmes possède des talents qui s'expriment à deux niveaux. Tout d'abord, il est expert dans le repérage et la lecture des signes, à tel point que certains signes semblent n'être accessibles qu'à lui seul puisque le commun des mortels, s'il peut les observer, est incapable de les reconnaître comme tels, comme le montre cet exemple tiré de la nouvelle « The Adventure of the Blue Carbuncle » (1892) :

“Here is my lens. You know my methods. What can you gather yourself as to the individuality of the man who has worn this article?” [...]

“I can see nothing,” said I, handing it back to my friend.

“On the contrary, Watson, you can see everything. You fail, however, to reason from what you see. You are too timid in drawing your inferences³.”

Ensuite, il est souvent le seul capable de donner du sens à un ensemble de signes à première vue incompatibles. C'est notamment le cas dans « The Adventure of the Noble Bachelor », puisque Holmes, n'ayant pas directement accès aux éléments de l'affaire, fonde sa déduction exclusivement sur l'exposé des faits inexplicables que lui fait Lord St Simon, et provoque

¹*Ibid.*, p. 334.

²Arthur Conan Doyle, *A Study in Scarlet*, *op. cit.*, p. 23.

³Arthur Conan Doyle, « The Adventure of the Blue Carbuncle » in *The Adventures of Sherlock Holmes, The Complete Stories of Sherlock Holmes*, Ware: Wordsworth Editions, 2007 (janvier 1892), p. 543.

l'incompréhension, si ce n'est l'incrédulité, de Watson et de St Simon lorsqu'il déclare avoir élucidé l'affaire alors que l'on vient à peine de la lui décrire :

"Should you be fortunate enough to solve this problem –" said our client, rising.

"I have solved it."

"Eh? What was that?"

"I say that I have solved it."

"Where, then, is my wife?"

"That is a detail which I shall speedily supply¹."

Holmes n'est donc pas seulement le pourvoyeur privilégié de signes décisifs, mais il paraît également être le seul capable d'imbriquer avec précision les signes qui composent le réel. Il génère ainsi du sens à partir de ces signes en les inscrivant dans une séquence compatible avec les données vérifiées de l'énigme à résoudre, séquence qui peut donc entrer en congruence avec le réel. Il semble de ce fait que Holmes manipule les signes d'une main experte autant qu'il les déchiffre, leur assignant une valeur de vérité qui les ramène vers le domaine du tangible et de l'explicable, comme il le laisse entendre à la fin de la nouvelle « The Adventure of the Beryl Coronet » (1892) : « "It is an old maxim of mine that when you have excluded the impossible, whatever remains, however improbable, must be the truth²." » Dans une certaine mesure, Sherlock Holmes manipule donc les limites du réel, puisqu'il peut inscrire dans le cadre de l'entendement des faits que tous les autres échouent à réconcilier avec leur expérience de la réalité.

En outre, si la plupart des *professionals* présents dans le corpus ne partagent pas l'aisance de Lagarde, Holmes et Hesselius pour la prescience, ils sont parfois perçus comme des figures aux capacités divinatoires par les autres personnages, du fait de leur propension à dissiper les doutes concernant l'avenir, puisqu'ils font respectivement commerce de la guérison, de la sécurité et du salut de l'âme. C'est ce qu'Everett Hughes résume comme « the eternal problem of helping people to face uncertainty, or unwelcome certainty³ ». La nouvelle de Wilkie Collins « The Diary of Anne Rodway » présente une situation qui illustre bien cette fonction particulière des *professionals*, et la valeur divinatoire que leurs clients accordent à leur parole. En effet, la narratrice du récit, Anne Rodway, veille son amie Mary Mallinson, inconsciente et dans un état grave après avoir reçu une blessure à la tête. Anne reçoit la visite

¹Arthur Conan Doyle, « The Adventure of the Noble Bachelor » in *The Adventures of Sherlock Holmes, The Complete Stories of Sherlock Holmes*, Ware: Wordsworth Editions, 2007 (avril 1892), p. 605.

²Arthur Conan Doyle, « The Adventure of the Beryl Coronet » in *The Adventures of Sherlock Holmes, The Complete Stories of Sherlock Holmes*, Ware: Wordsworth Editions, 2007 (mai 1892), p. 632.

³Everett C. Hughes, *Men and Their Work*, op. cit., p. 125.

du médecin qui prononce la mort imminente de Mary malgré le fait que celle-ci respire encore :

“My poor girl, I told you not to hope,” said the doctor, interrupting me. [...] “She is dead to pain and sorrow – dead to speech and recognition. There is more animation in the life of the feeblest insect that flies than in the life that is left in her. When you look at her now, try to think she is in heaven. That is the best comfort I can give you, after telling the hard truth.”

I did not believe him. I could not believe him. So long as she breathed at all, so long I was resolved to hope¹.

En dépit des espoirs d’Anne Rodway, la mort annoncée par le médecin survient bel et bien, et Anne, acceptant la valeur de vérité de la lecture pronostique du docteur, reconnaît le bien-fondé de ses conseils : « An hour or more must have passed, when, putting the glass over her lips again, I saw no mark on it. I held it closer and closer. I dulled it accidentally with my own breath, and cleaned it. I held it over her again. Oh, Mary, Mary, the doctor was right! I ought to have only thought of you in heaven²! »

Cette situation particulière éclaire bien le fait que le médecin, comme l’homme d’église et l’avocat, joue un rôle central de médiation dans le rapport à la mort et à la souffrance du patient et de ses proches, comme le remarque Michel Foucault dans *L’Archéologie du savoir* :

la parole médicale ne peut pas venir de n’importe qui ; sa valeur, son efficacité, ses pouvoirs thérapeutiques eux-mêmes, et d’une façon générale son existence comme parole médicale ne sont pas dissociables du personnage statutairement défini qui a le droit de l’articuler, en revendiquant pour elle le pouvoir de conjurer la souffrance et la mort³.

Ainsi, la nouvelle « The Diary of Anne Rodway » illustre la valeur de prononciation de la sentence que revêt parfois la parole médicale. Cette valeur n’est évidemment pas exclusive à la parole médicale, puisque l’encadrement de la mort n’est en aucun cas limité au seul domaine de la médecine et suppose l’intervention de chacune des trois *professions*. Avant d’explorer plus avant les rapports qui existent entre la question de la mort et la lecture des signes juridique et religieuse, il faut examiner le cas particulier de Sherlock Holmes, qui, bien que n’appartenant pas aux *professions*, jouit de la même prérogative de prononciation de la sentence. Ceci est dû au fait qu’il cumule les fonctions des trois corporations, comme l’attestent ses capacités hors normes ainsi que les déguisements variés qui lui permettent à

¹Wilkie Collins, « The Diary of Anne Rodway », *op. cit.*, p. 395.

²*Ibid.*, p. 396.

³Michel Foucault, *L’Archéologie du savoir*, *op. cit.*, p. 73.

plusieurs reprises de se faire passer pour un membre des *professions*. Il est à noter également que dans le cas du détective, cette prérogative de prononciation d'un verdict est poussée à son comble, car elle devient fréquemment un acte performatif.

En effet, nombreuses sont les nouvelles du Canon dont le dénouement voit Holmes prendre le rôle de sauveur ou de bourreau. De manière régulière, l'intrigue porte au-delà de sa prononciation de l'innocence ou de la culpabilité du suspect, et sa fonction autoproclamée de « last and highest court of appeal¹ » prend un tour moral puisque Sherlock Holmes choisit fréquemment de gracier ou de condamner le coupable. L'un des exemples les plus extrêmes de ce double rôle de juge et d'exécuteur de la sentence est sans doute celui de la nouvelle « The Adventure of the Speckled Band » (1892), à la fin de laquelle Holmes provoque la mort du Dr Grimesby Roylott en renvoyant vers lui le serpent venimeux qu'il utilise pour tuer ses victimes : « In this way I am no doubt indirectly responsible for Dr Grimesby Roylott's death, but I cannot say that it is likely to weigh heavily upon my conscience². » Il faut dire que pour le détective, qui fait ici office de juge et de bourreau, la mort du criminel n'est qu'un juste châtiment puisque celui-ci, après le meurtre de l'une de ses deux belles-filles, s'apprête à faire disparaître la seconde dans le but de s'accaparer leur héritage. De même, lors de la nouvelle « The Adventure of Charles Augustus Milverton » (1904), Holmes et Watson assistent au meurtre de sang froid du maître-chanteur qui donne son titre à la nouvelle par l'une de ses victimes, un jeune femme dont la vie a été brisée par les révélations scandaleuses de ce dernier. Holmes empêche Watson d'intervenir, et, s'il s'avère que Milverton ne pouvait être sauvé, sa victime (qui devient alors son bourreau) ne sera pas inquiétée puisque le détective et son compagnon garderont le secret sur ce qu'ils ont vu. Ici, l'intervention de Holmes est double : il ne fait rien pour empêcher la juste rétribution qui s'abat sur Charles Augustus Milverton et décide d'absoudre la vengeresse de son crime, puisqu'elle ne sera jamais suspectée du meurtre qu'elle a commis. Voici la justification que Holmes fournit à Watson et au lecteur :

“The fact is that I knew this fellow Milverton, that I considered him one of the most dangerous men in London, and that I think there are certain crimes which the law cannot touch, and which therefore, to some extent, justify private revenge. No, it's no use arguing. I have made up my mind. My sympathies are with the criminal rather than with the victim, and I will not handle this case³.”

¹Arthur Conan Doyle, *A Study in Scarlet*, *op. cit.*, p. 98. Cette expression revient à plusieurs reprises (et sous différentes déclinaisons) dans le Canon, notamment dans les nouvelles « The Five Orange Pips » (1891) et « The Musgrave Ritual » (1893).

²Arthur Conan Doyle, « The Adventure of the Speckled Band », *op. cit.*, p. 578.

³Arthur Conan Doyle, « The Adventure of Charles Augustus Milverton », *op. cit.*, p. 976.

Comme il le fait pour cette jeune femme anonyme, Holmes décide aussi parfois de gracier certains coupables, le plus souvent en omettant simplement de faire part de ses conclusions à la justice. C'est le cas dans la nouvelle « The Adventure of the Blue Carbuncle » (1892), au cours de laquelle un certain James Ryder dérobe une gemme appartenant à la Comtesse de Morcar dans l'hôtel où il travaille, et réussit à faire porter l'accusation sur un autre homme. Bientôt démasqué par le détective, celui-ci n'est pas remis aux autorités, car Holmes décèle chez lui la possibilité de s'amender : « "I suppose that I am commuting a felony, but it is just possible that I am saving a soul. This fellow will not go wrong again; he is too terribly frightened. Send him to gaol now, and you make him a gaolbird for life. Besides, it is the season of forgiveness [christmas]¹." » À ce statut de juge que revêt Sherlock Holmes, décidant tantôt de gracier le coupable, tantôt de le laisser aller à sa mort (ou tout au moins à son emprisonnement), s'ajoute la valeur chrétienne de l'action du détective, qui permet ici de souligner la transversalité de ses attributions, qui réunissent indifféremment les rôles typiques associés aux trois *professions*.

À présent, c'est vers la profession juridique en particulier qu'il nous faut porter notre attention : si nous avons vu que l'interprétation des signes et le décodage du réel sont l'affaire des *professionals* dans leur ensemble, et notamment des médecins, il faut également se demander ce qu'il en est des avocats. Ces derniers, dont les prérogatives s'étendent largement sur la sphère privée, ont une place privilégiée dans l'encadrement juridique de la mort et de ses conséquences, puisqu'ils sont seuls habilités à manipuler la forme testamentaire et à interpréter toutes les dispositions légales qui s'y rapportent.

II. Les juristes comme garants de l'organisation du discours des morts et des déments

1) L'avocat : un interprète privilégié du secret

Pour commencer, il faut dire que de par leur activité, les avocats sont fréquemment admis au sein du bastion victorien de la famille, siège d'une intimité jalousement gardée en vertu de la maxime « a man's home is his castle² ». Ceux-ci jouissent d'un tel sauf-conduit du fait de leur implication forte dans les affaires de la famille, puisqu'ils sont amenés à entériner

¹Arthur Conan Doyle, « The Adventure of the Blue Carbuncle », *op. cit.*, p. 557.

²Ce principe est apparu au dix-septième siècle, sous la plume du juriste Edward Coke, dans son ouvrage *The Institutes of the Lawes of England* publié entre 1628 et 1644.

chaque transaction effectuée au nom du chef de famille, comme le rappelle W. J. Reader : « Every sale, every purchase, every settlement of landed property required his [the solicitor's] services: likewise every dispute, either to compose or prosecute. And there were the wills¹. » La présence d'un juriste auprès de tout foyer victorien issu des classes moyennes ou des classes supérieures se révèle donc tout à fait indispensable. De ce fait, une relation de proximité entre l'avocat et ses clients se développe, et le juriste devient fréquemment le dépositaire des secrets particuliers de nombreux foyers victoriens. Cette ouverture sur l'intimité donne lieu à des situations spécifiques qui sont représentées de manière répétée dans la littérature victorienne. Mais au-delà de cette proximité, c'est surtout l'expertise du juriste et, partant, la valeur de ses conseils qui poussent le client à se confier à lui : du fait de la relative opacité de la parole et de l'écrit juridique pour les profanes, le juriste dispose de façon quasi-exclusive de la clé de lecture (et de production) de divers documents tout à fait abscons pour le commun des mortels, mais qui n'en régissent pas moins des domaines cruciaux tels que la succession, le commerce et la justice. De ce fait, s'il semble à première vue que le signe juridique ne partage pas vraiment la fugacité du signe médical, il n'en nécessite pas moins une interprétation attentive de la part d'un initié dûment qualifié pour cette tâche.

Nous avons choisi de centrer notre propos sur deux textes qui mettent les spécificités de l'interprétation des données juridiques au cœur de l'intrigue, car si l'on rencontre fréquemment des avocats dans le corpus, il est plus rare de trouver une mise en scène détaillée de leur activité de déchiffrement. Dans ces deux textes, la nouvelle d'Arthur Conan Doyle « The Sealed Room » (1898) et la nouvelle de Joseph Sheridan Le Fanu « Catherine's Quest » (1896), l'avocat est admis dans la sphère domestique de la maison, dont l'exploration est centrale à la découverte du secret. En effet, chacune de ces nouvelles se déroule dans une maison ancienne et spacieuse, dont certaines parties préalablement inaccessibles à leurs occupants cachent des secrets qui nécessitent l'intervention d'un avocat pour être dûment déchiffrés et révélés. Dans « Catherine's Quest », c'est la découverte, sous une estrade, d'un vieux coffre contenant des os humains et des parchemins datant du dix-septième siècle qui donne tout son sens à la présence de l'avocat Mr. Fleet auprès de la famille Fanshawe pour les fêtes de Noël. Celui-ci se met en devoir de percer le mystère et commence par interroger minutieusement les découvreurs de l'étrange objet. Ensuite, une fois les circonstances de la découverte éclaircies, il porte son attention sur le document que contient le coffre : « Mr. Fleet next offered to decipher the will, for such he imagined the parchment to be, and he and Mr. Fanshawe were closeted together for some time². » L'emploi du verbe « decipher » n'est

¹William. J. Reader, *Professional Men: The Rise of the Professional Classes in Nineteenth-Century England*, op. cit., p. 26.

²Joseph Sheridan Le Fanu, « Catherine's Quest » in *The Collected Supernatural and Weird Fiction of J. Sheridan Le Fanu*, Driffield: Leonaur, 2010 (1896), p. 531.

évidemment pas anodin, puisque l’avocat se livre au décryptage de ce qu’il pense être – à raison – un document juridique. Ses compétences lui permettent de rendre le contenu du parchemin à peu près accessible aux membres de la famille : « Mr. Fleet read me the translation he had made¹. » Malgré les efforts de l’avocat, les Fanshawe et leurs hôtes manifestent d’abord une grande confusion, comme en témoigne le trouble de la narratrice : « This accumulation of mysteries caused me for a time to feel quite bewildered and unable to think, but Mr. Fleet was in his element². » Cette confusion est en partie causée par les difficultés de la narratrice à appréhender et à associer de façon cohérente les signes découverts par Mr. Fleet : « I cannot remember the technical terms in which it was expressed³. » C’est donc l’avocat qui donne de la consistance aux révélations que contient le parchemin, se référant à ce qui n’est d’abord qu’un obscur mystère familial comme à une affaire juridique à part entière et de toute première importance, qu’il appelle vite « his “case”⁴ ». Ce dernier fait le lien entre les divers signes apparents qui échappent à la compréhension des autres occupants de la maison. Ce faisant, il n’a aucun mal à convaincre les Fanshawe de la validité de ses découvertes : « We no longer remained in doubt as to the truth of Mr. Fleet’s version of the story, and when he himself told it to all our family-party one evening, everyone agreed that he had certainly succeeded in making out a very clever case⁵. » Ici, l’activité de Mr Fleet revêt une dimension indéniablement créative, car il s’agit pour lui de reformuler autant que de simplement déchiffrer. Cette reformulation aboutit à la mise en place d’une version des faits qui est propre à l’avocat (« Mr. Fleet’s version of the story ») et qui proclame son pouvoir, car c’est son interprétation, sa lecture des faits qui établit la vérité, dans le cadre d’un discours d’autorité accepté par tous et qui ne peut être remis en cause dans le champ du texte. L’intervention de Mr. Fleet est ainsi indispensable à la résolution de l’intrigue, puisqu’il ne se contente pas de déchiffrer les signes disponibles, mais prend l’initiative de les inventorier et de les imbriquer afin de mettre en place une traduction des faits qui rendra la signification générale des événements intelligibles à la narratrice et au lecteur. C’est enfin lui qui s’assure que les dispositions légales stipulées dans le testament découvert seront mises en application, quittant le domaine de l’inaccompli pour retrouver la valeur performative qui caractérise la plupart des écrits juridiques : « The charge of the old will was committed to Mr. Fleet, and Catherine’s story has been carefully laid up among the archives of our family⁶. »

¹*Ibid.*, p. 531.

²*Ibid.*, p. 532.

³*Ibid.*, p. 531.

⁴*Ibid.*, p. 533.

⁵*Ibid.*, pp. 533-534.

⁶*Ibid.*, p. 534.

Pour ce qui est de la nouvelle « The Sealed Room », dont le narrateur est un jeune *solicitor* du nom de Frank Alder, celle-ci présente des circonstances voisines. Alder porte secours à un cycliste après une collision avec une voiture à cheval et aide le blessé, un jeune homme nommé Felix Stanniford, qui ne peut plus marcher mais qui habite tout près. Alder se retrouve ainsi introduit dans un manoir opulent mais quelque peu délabré, que le jeune homme occupe seul, et dont une pièce excite tout particulièrement la curiosité du *solicitor*. Cette pièce est inaccessible, la serrure en ayant été scellée, et le jeune Stanniford a pour consigne de ne l'ouvrir sous aucun prétexte avant sa majorité. Felix Stanniford est le fils de Stanislaus Stanniford, un banquier millionnaire qui a fait faire de mauvais investissements à ses clients et qui aurait prétendument quitté l'Angleterre pour fuir ses responsabilités, en laissant son manoir à son fils. Alder, qui a fait la preuve de sa bienveillance et s'est présenté comme « lawyer¹ », devient presque aussitôt le confident de Felix Stanniford, qui lui révèle les circonstances remarquables qui lui interdisent l'accès à la pièce scellée. L'avocat devient donc le dépositaire presque unique du mystère familial des Stanniford : « "Here I have my father's letters, you are the first man except Mr. Perceval who has seen them²." » Il faut dire que c'est son statut de *professional* qui l'habilite à recevoir de telles informations, lesquelles procèdent de l'intimité de la famille : « "These are very private family matters for me to inflict upon you," said my companion apologetically. "You must look upon it as done in your professional capacity. I have wanted to speak about it for years³." » Alder profite aussitôt de sa position d'interlocuteur privilégié pour questionner en détail le jeune homme :

"Why should your father have continued to stay away when these investments had recovered themselves?"

"He must be dead."

"You say that he had not committed any legal offence when he fled the country?"

"None."

"Why should he not take your mother with him?"

"I do not know."

"Why should he conceal his address?"

"I do not know."

"Why should he allow your mother to die and be buried without coming back?"

"I do not know."

"My dear sir," said I, "if I may speak with the frankness of a professional adviser, I should say that it is very clear that your father had the strongest reasons for keeping out of the country, and that, if nothing has been proved against him, he at least thought that

¹ Arthur Conan Doyle, « The Sealed Room », *op. cit.*, p. 963.

² *Ibid.*, p. 966.

³ *Ibid.*, p. 967.

something might be, and refused to put himself within the power of the law. Surely that must be obvious, for in what other possible way can the facts be explained¹?”

Cet interrogatoire est l’occasion pour l’avocat d’évaluer la situation et de repérer les signes et les indices qui pourraient permettre de formuler une interprétation satisfaisante des faits. Même s’il ne peut s’appuyer que sur le compte-rendu pour le moins lacunaire de Felix Stanniford, Alder parvient tout de même à une conclusion qui permet de faire entrer les faits en congruence avec le réel, et qui semble, à ce moment de l’intrigue tout au moins, être la seule explication plausible. Cependant, aussi raisonnable soit-elle, cette construction de la réalité qui s’opère à partir de signes disparates se trouve finalement infirmée, lorsque deux mois plus tard Frank Alder est dépêché sur les lieux à la demande de Stanniford, qui vient d’atteindre sa majorité et peut enfin ouvrir la pièce scellée. Bien sûr, c’est en sa qualité d’avocat qu’Alder est invité à assister à cet événement : « “I have reason to believe that it would be well to have witnesses present when that door is opened. You are a lawyer, and you are acquainted with the facts. Will you be present on the occasion²?” ».

C’est alors que la vérité, parfaitement inaccessible jusque là, se fait jour : l’interprétation des faits formulée par l’avocat est invalidée malgré sa grande vraisemblance, car la vérité elle-même est clairement invraisemblable. En effet, Stanislaus Stanniford, le père de Felix, n’a jamais quitté l’Angleterre puisque son cadavre se trouve dans la fameuse pièce scellée, qui n’a en aucun cas pu être ouverte après la mise en scène de son départ pour l’étranger. Ce dernier, incapable de faire face à la culpabilité d’avoir ruiné ses clients, choisit de se cacher dans cette pièce dont tous ignorent le contenu et de mettre fin à ses jours en absorbant du poison, tout en épargnant à sa femme et à son fils le chagrin et l’opprobre de son suicide puisque personne ne sera en mesure de découvrir son corps avant la majorité de son fils. En fouillant cette pièce, Alder, Felix Stanniford et Mr. Perceval (qui est l’ancien et fidèle assistant de Stanislaus Stanniford) découvrent la lettre d’adieux du banquier, écrite dans les derniers instants de sa vie. Frank Alder, en tant que témoin issu de la profession juridique, peut donc certifier que Stanislaus Stanniford est bien décédé et officialiser la succession. Felix Stanniford peut enfin jouir à sa guise de la propriété du manoir familial, et comme lors du dénouement de « Catherine’s Quest », les dispositions testamentaires du défunt, restées inaccessibles jusque là, peuvent être mises en application.

¹*Ibid.*, p. 968-969.

²*Ibid.*, p. 970.

2) Le testament comme objet du texte, marque de l'emprise des morts sur les vivants

C'est précisément ce document à la forme bien particulière, le testament, qui se révèle fréquemment être au centre de l'intrigue, devenant parfois le ressort du texte. La valeur d'autorité du testament donne aux avocats un rôle double : ils sont à la fois les interprètes du discours des morts et l'instrument de son application. Si dans « Catherine's Quest » et « The Sealed Room », le testament est un objet manquant qu'il importe de retrouver afin de permettre aux protagonistes de se tourner vers un futur arrêté en marche par l'absence de ce document, il est aussi fréquent que le testament devienne un objet encombrant, véhicule d'un discours des défunts qui peut parfois contaminer le texte. Ainsi, Watson remarque de façon répétée dans ses introductions que son récit peut être vu dans une certaine mesure comme un discours de vérité que les morts lèguent aux vivants, puisque les révélations qu'il fait ne peuvent souvent intervenir qu'après le décès des personnes impliquées ou concernées. L'ouverture de la nouvelle « The Adventure of the Speckled Band » comprend certainement la mention la plus claire de cette valeur testamentaire que peut prendre le récit watsonien : « It is possible that I might have placed them [the events in question] upon record before, but a promise of secrecy was made at the time, from which I have only been freed during the last month by the untimely death of the lady to whom the pledge was given¹. » C'est donc en tant que narrateur, qu'écrivain se donnant le rôle d'exécuteur testamentaire, que Watson devient le porte-parole des défunts, livrant la vérité à ceux qui restent une fois qu'elle ne peut plus blesser les personnes sur qui elle porte.

Cette proximité avec le discours des morts est partagée par l'avocat Gabriel John Utterson, personnage-clé de l'un des textes les plus remarquables du canon victorien : « The Strange Case of Dr Jekyll and Mr Hyde », publié en 1886 par Robert Louis Stevenson. On s'en souviendra, c'est d'abord la rédaction du testament de Jekyll au profit d'un certain Edward Hyde qui emplit l'avocat de doute au début de la nouvelle. C'est Utterson également qui reçoit les lettres posthumes du Dr Lanyon et du Dr Jekyll, et il paraît raisonnable de penser que c'est son statut d'homme de loi digne de foi, tout autant que son amitié avec Jekyll, qui fait de lui un destinataire tout indiqué pour ces missives. Ces lettres à la valeur testamentaire contiennent les terribles révélations qui expliquent les étranges événements à l'origine de la mort de Lanyon puis de Jekyll. Ici, la forme du testament devient si encombrante qu'elle fait partie intégrante du corps du texte : les lettres de Lanyon et de Jekyll occupent près d'un tiers du volume total du court roman, et, contenant les informations

¹ Arthur Conan Doyle, « The Adventure of the Speckled Band », *op. cit.*, p. 558.

essentielles à la résolution de l'intrigue, elles possèdent une valeur de vérité telle qu'elles suffisent à clore le récit sans autre intervention du narrateur omniscient. Ici, la proximité de l'avocat avec les faits n'est au fond qu'un principe facilitateur du rétablissement de la vérité à partir du discours des disparus, qui s'expriment de manière directe pour faire aboutir le récit.

On retrouve un rôle analogue dans la longue nouvelle de Le Fanu intitulée « The Evil Guest », rôle joué cette fois par un homme d'église, le Dr Danvers, qui devient le véhicule du discours d'un mort dont il a recueilli les dernières paroles. Le pasteur se fait la voix de Merton, le domestique défunt des Marston, et exhorte le *squire* Mr. Marston à écouter ce qu'il a à dire, sans pourtant y réussir. Plus tard, le Dr Danvers a davantage de succès avec le fils du *squire*, Charles Marston : « Charles, urged by a feeling of the keenest interest, requested Dr Danvers to detail to him the particulars of the dying man's narration. "Willingly", answered Dr Danvers [...] ¹ ». Danvers peut ainsi révéler à Charles que Merton, accusé du meurtre de Sir Wynston Berkley, riche parent et invité des Marston, n'est pas coupable malgré les apparences qui jouent clairement contre lui. De telles informations permettent au lecteur, en même temps qu'à Charles, de se rapprocher de la vérité et de la résolution du mystère.

Par ailleurs, plusieurs nouvelles présentent un traitement problématique de la question du testament, car certains de ces documents, en l'absence de *professionals* pour les découvrir ou les déchiffrer, ou du fait de leur nature impropre à une mise en application en bonne et due forme, font entrer le surnaturel dans le récit et déstabilisent la lecture des signes au sein de celui-ci. C'est le cas pour la nouvelle « Lot No. 249 » (1892), dans laquelle le surnaturel surgit au cœur même du centre de production des savoirs qu'est l'université d'Oxford. En effet, un étudiant en langues orientales du nom d'Edward Bellingham, voisin de palier du protagoniste Abercrombie Smith (lui-même étudiant en médecine), se sert d'un antique parchemin pour ramener à la vie une momie achetée aux enchères – d'où le titre de la nouvelle. Ici, l'origine du mal n'est pas la momie elle-même, mais le document occulte qui permet à Bellingham de faire du cadavre un instrument qu'il emploie pour commettre de mauvaises actions sans que l'on sache qu'il en est l'auteur. De ce fait, c'est le papyrus tout autant que la momie que Smith, le protagoniste bienveillant, cherche à détruire. Sous la menace d'un revolver, Smith ordonne à Bellingham de brûler la momie puis le papyrus. Pour ce qui est de la momie, Bellingham s'exécute à contrecœur, mais lorsque vient le moment de détruire le document qui assure son emprise sur les morts, l'étudiant en langues orientales menace puis supplie Smith, finissant même par lui proposer de partager l'extraordinaire connaissance que le document ancien renferme. Ces remontrances sont sans effet, et le papyrus est enfin détruit par Smith, à la suite de quoi Bellingham quitte Oxford. C'est donc le

¹ Joseph Sheridan Le Fanu, « The Evil Guest », *op. cit.*, p. 347.

manuscrit antique, bien plus que la momie qui terrorise l'université, qui devient ici l'objet de transgression. Si ce document n'a aucun statut juridique à proprement parler, les connaissances interdites qu'il contient et qu'il permet de perpétuer en font, aux yeux de Smith au moins, un objet contre-nature, une insulte aux lois immuables de la création : « “They tell me the law can't touch you [Bellingham]. But I have a law that will set matters straight. If in five minutes you have not set to work [burning the mummy and the papyrus], I swear by the God who made me that I will put a bullet through your brain!” »

De même, la thématique du testament est étroitement liée au surnaturel dans la nouvelle « The Brown Hand ». Ici, le protagoniste, un certain Dr Hardacre, se heurte à ce que l'on pourrait appeler en quelque sorte un testament fantomatique. En effet, le revenant qui tourmente son oncle Sir Dominick Holden est un indien manchot qui agit son moignon d'un air suppliant. Il se trouve que l'apparition n'est autre que l'âme d'un autochtone dont Sir Dominick, alors chirurgien dans une partie reculée des Indes, a dû amputer la main afin de le sauver d'une pathologie fort rare. Le patient, issu d'une peuplade aux croyances particulières, souhaite conserver le membre amputé, convaincu qu'à sa mort, il ne pourrait trouver le repos qu'à la condition que son corps entier – et donc sa main amputée – soit enseveli au même endroit. Sir Dominick, que la pathologie contractée par son patient intéresse au plus haut point, propose de conserver la main dans sa collection de bizarreries médicales. Comprenant que son membre amputé sera plus en sécurité dans la collection du chirurgien qu'avec lui-même, l'indigène accepte de confier sa main à Sir Dominick. Seulement, plusieurs années plus tard, la maison de Sir Dominick est ravagée par un incendie, et sa collection est détruite. C'est alors que l'indien, maintenant un revenant, fait son apparition pour réclamer sa main, qui a été perdue avec le reste de la collection du chirurgien, lequel décide ensuite de revenir vivre en Angleterre, espérant que la distance le libérera de son immatériel tortionnaire. C'est là qu'intervient Hardacre, médecin narrateur de la nouvelle, et neveu lointain de Sir Dominick. Hardacre croit d'abord son oncle dément, puis, après avoir lui-même vu le fantôme qui le poursuit, décide de l'aider et trouve vite une solution pour apaiser le revenant. Le médecin se rend dans une morgue attenante à un hôpital londonien et récupère la main d'un lascar décédé peu de temps auparavant sur les docks. De façon assez amusante, mais aussi très ironique, le fantôme refuse d'abord la main qui lui est offerte puisqu'il s'agit d'une main gauche, alors que c'est sa main droite qui a fait l'objet d'une amputation. Cette méprise est bien vite réglée, car Hargrave récupère l'autre main du lascar décédé et tout peut enfin rentrer dans l'ordre. C'est cette aventure peu banale qui fait que Hardacre devient le principal bénéficiaire du testament de Sir Dominick, qui lui lègue son titre et son domaine malgré le fait que Hardacre n'est qu'un lointain parent issu de la branche la plus modeste de la famille.

¹Arthur Conan Doyle, « Lot No. 249 », *op. cit.*, p. 851.

Ainsi, c'est en aidant un revenant à faire respecter ses dernières volontés et à récupérer son dû, que le vieux chirurgien avait promis de conserver intact, que Hargrave devient lui-même l'ayant droit du testament d'un vieillard qu'il croit d'abord fou, puis qu'il aide à se libérer de l'emprise d'un mort.

À ce propos, la lecture initiale des signes que formule Hargrave, laquelle fait intervenir la probable démence de son vieil oncle, nous ramène vers la question de l'encadrement de la folie, question qui donne justement lieu à une intervention conjointe des domaines juridiques et médicaux, dans le cadre d'une lecture des faits à la fois double et complémentaire qu'il convient maintenant d'examiner.

3) L'encadrement de la folie : efforts et échecs joints du juridique et du médical

Il faut d'abord remarquer que cette prise en charge conjointe de la folie par les médecins et les avocats résulte de l'impossibilité pour chacune de ces deux *professions* de prendre seule la responsabilité de déclarer une personne démente tant la folie, à l'époque victorienne, est un sujet sensible et complexe¹. En effet, si l'identification et le traitement de la folie sont des actes strictement médicaux, la privation de droits, voire de liberté qu'occasionne le plus souvent la perte de la raison revêt une portée clairement juridique, qui échappe à la science médicale, comme le suggère Michel Foucault lorsqu'il parle d'« une théorie juridique de la folie, assez élaborée pour en discerner, avec l'aide de la médecine, les limites et les formes² ». L'importance de cette dimension juridique de la prise en charge des déments peut être illustrée par l'extrait suivant de la nouvelle « The Familiar », au cours duquel le capitaine Barton questionne son médecin :

“Tell me, then,” said Barton, abruptly, “if a man be in reasonable fear of assault from a lunatic who is at large, can he not procure a warrant for his arrest and detention?”

“Really that is more a lawyer's question than one in my way,” replied Dr R—— :
“but I believe, on applying to a magistrate, such a course would be directed³.”

Ici, le médecin signale très clairement que l'encadrement de la folie se trouve à l'intersection des champs de compétence de la médecine et du droit, et qu'il lui est donc impossible de se prononcer à lui seul concernant les considérations qui préoccupent Barton. Cet emboîtement

¹Si à cette époque, la démence fait l'objet d'un traitement assez expéditif dans le cas des femmes, il n'en est pas de même pour les hommes, notamment lorsque ceux-ci sont riches, nobles ou renommés. C'est précisément ce genre de situation problématique, tant au niveau social que strictement médical ou juridique, que l'on trouve majoritairement dans notre corpus, car dans ces textes la folie touche tout autant les hommes.

²Michel Foucault, *Histoire de la folie à l'âge classique – deuxième édition*, Paris : Gallimard, 1972, p. 143.

³Joseph Sheridan Le Fanu, « The Familiar », *op. cit.*, p. 54.

des discours légaux et médicaux concernant l'aliénation participe également d'un processus de justification mutuelle, comme l'atteste la représentation de la procédure d'internement dans le corpus. Celle-ci se trouve dépeinte notamment chez Arthur Conan Doyle, par exemple dans la nouvelle « The Beetle-Hunter », dans laquelle le narrateur intradiégétique Dr Hamilton est employé par Lord Linchmere pour l'aider à maîtriser et à faire interner son beau-frère dément Sir Thomas Rossiter. Initialement, Hamilton n'est pas informé de la teneur de sa mission afin que son jugement de Sir Thomas ne soit pas faussé, et il fait fausse route dans ses conclusions jusqu'à ce que la violence des accès de folie de Sir Thomas ne permette plus aucun doute quant à sa condition. Lorsque preuve est faite de l'aliénation de Rossiter, Lord Linchmere, qu'Hamilton soupçonnait jusque là d'être assez instable, révèle les raisons de sa grande nervosité et de son attitude des plus secrètes. À cette occasion, le lecteur comprend également qu'il était impératif pour Lord Linchmere d'employer un spécialiste des coléoptères, afin que Sir Thomas, grand spécialiste des scarabées, accepte de se laisser approcher et examiner :

“He [Sir Thomas] is a recluse in his habits and would not see any medical man. Besides it was necessary for our purpose that the medical man should convince himself of his insanity; and he is as sane as you or I, save on these very rare occasions. [...] It remained for me to convince a medical man of Sir Thomas's insanity, without which it was impossible to put him where he could do no harm. The first problem was how to get a medical man into his house. I bethought me of his interest in beetles, and his love for anyone who shared his tastes. I advertised, therefore, and was fortunate enough to find in you [Dr Hamilton] the very man I wanted. A stout companion was necessary, for I knew that the lunacy could only be proved by a murderous assault, and I have reason to believe that that assault would be made upon myself [...]. I think your intelligence will supply all the rest. [...] I need not ask you whether you are willing to sign the lunacy papers.”

“Undoubtedly, but two signatures are necessary.”

“You forget that I am myself a holder of a medical degree. I have the papers on a side-table here, so if you will be good enough to sign them now, we can have the patient removed in the morning¹.”

Ce passage explicite les subtilités de la procédure d'internement, qui requiert au moins deux avis médicaux, et qui passe par la ratification d'un document à forte valeur juridique. Il est donc clair que l'initiative est laissée au corps médical, dont les représentants ne peuvent toutefois agir seuls. Puis, une fois qu'un avis médical certain est émis et couché sur le papier, c'est au tour de l'autorité légale d'appliquer les dispositions prévues pour la prise en charge des aliénés. Ainsi, si la profession juridique ne peut en aucun cas déclencher la procédure sans

¹Arthur Conan Doyle, « The Beetle-Hunter », *op. cit.*, pp. 588-589.

l'appui du corps médical, il est à l'inverse impossible à la profession médicale de la faire aboutir sans le concours des juristes.

Le roman de Wilkie Collins *The Moonstone* offre lui aussi un exemple remarquable de l'interdépendance de la sphère juridique et de la sphère médicale lorsqu'il s'agit de traiter le problème de la démence, aussi légère et temporaire soit-elle. En effet, la présence de l'avocat Mr. Bruff en tant que témoin se révèle indispensable lors de l'expérience imaginée par le médecin Ezra Jennings afin de prouver que Franklin Blake a dérobé la gemme dans un accès de délire¹ momentané causé par le fait que le Dr Candy lui avait administré, à son insu, une dose d'opium. Pour ce faire, Mr. Bruff est associé au plus près aux gestes médicaux pratiqués par Jennings pour plonger Franklin Blake dans une transe narcotique analogue à celle de la nuit du drame :

"I [Ezra Jennings] must trouble you [Mr. Bruff] to return here with me, and to see me administer the dose."

"Anything else?"

"One thing more. I must put you to the inconvenience of remaining in Mr Blake's room, and of waiting to see what happens²."

Mr. Bruff est sans conteste le témoin-clé de cette expérience car la parole des deux autres hommes présents, le domestique Gabriel Betteredge et le paria Ezra Jennings, aura beaucoup moins de valeur lorsqu'il faudra convaincre la bonne société de l'innocence de Franklin Blake, qui a été prouvée par un usage audacieux de l'opium au cours d'un événement qui est d'abord jugé comme « a conjuring trick³ ». Ainsi, l'étonnante expérience médicale de Jennings, malgré son succès, n'a que peu de valeur si elle n'est pas attestée par l'avocat Mr. Bruff. La parole de ce dernier, du fait de son statut et de sa réputation, prend alors une valeur presque performative, ce qui le rend plus à même de disculper Franklin Blake.

C'est bien d'une relation d'interdépendance qu'il s'agit là, et le dénouement de la nouvelle « The Adventure of the Creeping Man » présente lui aussi la même configuration, à ceci près qu'elle est inversée : Sherlock Holmes a percé à jour les motivations immorales du professeur Presbury et a pu expliquer son attitude délirante, mais ne peut pas initier une quelconque procédure légale, car l'interprétation médicale des signes de son aliénation est manquante, et sans elle, la procédure ne pourra aboutir. Presbury est bien trop malin et bien trop renommé pour accepter de se soumettre à l'examen de ses facultés : « We cannot arrest the Professor, because he has done no crime, nor can we place him under constraint, for he

¹Ezra Jennings utilise à plusieurs reprises le terme « delirium » pour désigner l'état dans lequel Franklin Blake devait se trouver la nuit de la disparition du diamant. Wilkie Collins, *The Moonstone*, op. cit., p. 374.

²Wilkie Collins, *The Moonstone*, op. cit., p. 419.

³*Ibid.*, p. 403.

cannot be proved to be mad. No action is as yet possible¹. » Si la loi est impuissante faute de lecture médicale préalable, Holmes n'a pas épuisé ses ressources, et il choisit de neutraliser indirectement la menace qui pèse sur les proches de Presbury en mettant hors d'état de nuire H. Lowenstein, l'obscur savant pragoïs qui procure au professeur les étranges substances hormonales qui réveillent ses dangereux instincts animaux.

Pour ce qui est des nouvelles de Le Fanu, le discours juridique concernant la prise en charge de l'aliénation s'y fait très discret, voire inexistant. Hormis dans les réponses du médecin aux questions de Barton dans la nouvelle « The Familiar », il est rarement fait mention de la dimension légale de l'encadrement de la folie. Le lecteur rencontre pourtant nombre de personnages centraux dont la santé mentale est sérieusement mise en doute. Pour preuve, trois des cinq nouvelles qui composent le recueil *In a Glass Darkly* (1872) mettent en scène des personnages sombrant dans la folie. Cette absence relative du discours juridique peut s'expliquer du fait de l'intrigue de ces nouvelles, au cours desquelles le personnage central, dont les souffrances peuvent être lues comme apparentées à la démence, meurt ou se suicide avant même que l'on ait pu identifier avec certitude le mal dont il souffrait, et donc bien avant qu'il s'avère nécessaire de faire intervenir la sphère juridique afin d'entériner son internement. Il faut noter néanmoins qu'il existe au moins une exception à ce schéma particulier, puisque le roman *The Rose and the Key* (1871) met en scène les tourments de Maud Vernon, jeune héroïne victime d'une tentative de déshéritement et soumise à un internement forcé dans un asile d'aliénés privé.

Cependant, si le traitement juridique de la folie reste quasiment absent des nouvelles de Le Fanu, l'interprétation des signes et des conséquences de l'aliénation mentale reste le fait d'une lecture double puisque le thème de la folie fait régulièrement intervenir la sphère religieuse au même titre que la sphère médicale. Il apparaît que cette lecture religieuse de la folie revêt une validité particulière dans l'ensemble de l'œuvre de l'écrivain anglo-irlandais, car l'aliénation y est souvent associée à demi-mot à la perte de la foi. C'est notamment le cas des personnages du révérend Jennings et du capitaine Barton. Ce dernier déclare très clairement au pasteur Dr—— qu'il a beaucoup de difficultés à accepter le dogme fondateur de la chrétienté :

“The awful, unutterable idea of eternity and infinity oppresses and maddens my brain whenever my mind approaches the contemplation of the Creator; I recoil from the effort scared. I tell you, Doctor ——, if I am to be saved, it must be by other means. The idea of an eternal creator is to me intolerable – my mind cannot support it².”

¹Arthur Conan Doyle, « The Adventure of the Creeping Man », *op. cit.*, p. 1353.

²Joseph Sheridan Le Fanu, « The Familiar », *op. cit.*, p. 62.

Barton ne peut donc recevoir les bienfaits de la religion tant ses doutes sont profonds : « “Ay, ay, God help me,” echoed Barton, sternly; “but will he help me – will he help me¹?” » Il ne rejette cependant pas l’idée de la rétribution, et cède à une peur panique de celle-ci, tout en excluant la plus infime possibilité de rédemption qui lui serait offerte. L’affolement du capitaine est tel que ses capacités d’expression en sont fortement altérées, ce qui provoque un désordre syntaxique et grammatical manifeste, figuré dans le texte par une abondance de tirets et de points d’exclamation :

“The fact is,” said Barton, “whatever may be my uncertainty as to the authenticity of what we are taught to call revelation, of one fact I am deeply and horribly convinced, that there does exist beyond this a spiritual world – a system whose workings are generally in mercy hidden from us – a system which may be, and which is sometimes, partially revealed. I am sure – I know,” continued Barton, with increasing excitement, “that there is a God – a dreadful God – and that retribution follows guilt, in ways the most mysterious and stupendous – by agencies the most inexplicable and terrific; – there is a spiritual system – great God, how I have been convinced! – a system malignant, and implacable, and omnipotent, under whose persecutions I am and have been, suffering the torments of the damned! – yes, sir – yes – the fires and frenzy of hell²!”

Quant au révérend Jennings, ses travaux sur les religions antiques semblent avoir quelque peu ébranlé sa foi :

“About four years ago I [Jennings] began a work which had cost me very much thought and reading. It was upon the religious metaphysics of the ancients.”

“I know,” said I [Hesselius]; “the actual religion of educated and thinking paganism, quite apart from symbolic worship? A wide and very interesting field.”

“Yes; but not too good for the mind – the Christian mind, I mean. Paganism is all bound together in essential unity, and, with evil sympathy, their religion involves their art, and both their manners, and the subject is a degrading fascination and the nemesis sure. God forgive me³!”

Les hallucinations qui s’ensuivent, et qui prennent la forme d’un spectre simiesque, sont au cœur des difficultés qu’il éprouve à pratiquer la religion⁴, puisque le singe démoniaque qui suit Jennings partout ne s’agite jamais autant que lorsque celui-ci se livre à la prière : « “I told you,” he said, “that the beast has before this become in certain ways aggressive. I will explain

¹*Ibid.*, p. 61.

²*Ibid.*, p. 60.

³Joseph Sheridan Le Fanu, « Green Tea », *op. cit.*, p. 21.

⁴Il est à noter que cette crise de la foi, associée à l’image du singe qui s’attache aux pas de l’homme d’église, ramène inmanquablement le lecteur vers le potentiel subversif des théories de Darwin, diffusées très largement tout juste une décennie avant la publication de « Green Tea » (1869), avec *On the Origin of Species* (1859).

a little. It seemed to be actuated by intense and increasing fury whenever I said my prayers, or even meditated prayer. It amounted at last to a dreadful interruption¹.” » Jennings semble donc perdre la foi en même temps que la raison, car il est bientôt convaincu que ni la médecine ni la religion ne peuvent le guérir, ni le sauver : « “Yes, Doctor, [...] for while I talk to you, and implore relief, I feel that my prayer is for the impossible, and my pleading with the inexorable².” »

Il apparaît ainsi que le capitaine Barton et le révérend Jennings ne sont donc plus capables de lire le monde selon les codes institués par la religion, et la grille de lecture rassurante que la doctrine religieuse offre concernant la mort et la souffrance ne leur est plus accessible, les laissant aux prises avec la plus grande incertitude, face à laquelle ils sont impuissants, ce qui provoque leur perte de la raison puis leur mort prématurée. C’est cette grille de lecture religieuse préconçue, ce décodage du monde et du réel qui s’effectue en leur appliquant une lecture des signes tournée vers le spirituel, que nous nous proposons d’examiner.

III. Discours spirituels et interprétations d’un réel rendu malléable

1) L’énigme du religieux : décodage et interprétation

Avant de lire le monde, c’est une lecture de l’humain à laquelle se livrent les hommes d’église : responsables de l’accompagnement des fidèles dans leur spiritualité, les ecclésiastiques sont capables de décoder les signes qui trahissent les traits moraux de leurs semblables. Il déchiffrent les signes humains qui laissent entrevoir l’intériorité, et peuvent y lire la vertu ou le vice, découvrant parfois jusqu’à la nature profonde de l’individu. Ces qualités particulières des hommes d’église sont mises en scène notamment dans les nouvelles de Wilkie Collins. Ainsi, le révérend Alfred Loring, l’un des narrateurs intradiégétiques de la nouvelle « Miss Bertha and the Yankee » (1877), est capable de discerner les signes de la vertu sous l’apparente immaturité de la jeune Miss Bertha Laroche :

Singularly inexperienced and impulsive – with an odd mixture of shyness and vivacity in her manner, and subject now and then to outbursts of vanity and petulance which she was

¹Joseph Sheridan Le Fanu, « Green Tea », *op. cit.*, p. 30.

²*Ibid.*, p. 31.

divertingly incapable of concealing – I could detect, nevertheless, under the surface the signs which told of a true and generous nature, of a simple and pure heart¹.

Ici, l'activité d'interprétation des signes est mise en avant par l'usage du verbe « detect », qui suggère que les traits enfouis que peut lire le révérend Loring ne sont certainement pas apparents à tout un chacun. De même, le narrateur non identifié de la nouvelle « Miss Jeromette and the Clergyman » (1875), dont le lecteur sait seulement qu'il est certainement l'homme d'église annoncé dans le titre², se voit capable de lire les signes qui reflètent l'intériorité de Miss Jeromette : « Looking below the surface, her character showed itself in aspects not common among young women in these days³. » Si, comme le révérend Loring, il peut voir ce qui est enfoui, il est également à même de se faire l'interprète des convictions spirituelles de la jeune femme : « In her quiet way she was an incurable fatalist, and a firm believer in the ghostly reality of apparitions from the dead⁴. » Plus loin dans la nouvelle, c'est de nouveau cette capacité à lire les traits moraux dissimulés qui précipite l'intrigue lorsque l'homme d'église narrateur discerne chez l'un de ses nouveaux étudiants, un homme d'âge mûr qui cherche à parfaire son éducation spirituelle, les traces d'un trouble suspect :

I could find no fault with him [my senior pupil]. All his habits were quiet and regular; he devoted himself conscientiously to his reading. But, little by little, I became satisfied that his heart was not in his studies. More than this, I had my reasons for suspecting that he was concealing something from me, and that he felt painfully the reserve on his own part which he could not, or dared not, break through⁵.

Par ailleurs, et de façon remarquable, le narrateur de la nouvelle « Mr. Marmaduke and the Minister », recteur d'une petite paroisse écossaise, définit les qualités particulières nécessaires à la lecture du comportement de ses semblables, lorsqu'il explique au lecteur qu'il lui est impossible de ne pas remarquer les sentiments que Mr. Marmaduke entretient pour sa fille : « a person of my experience and penetration could not fail to perceive that he was most content when in company with Felicia⁶ ». De telles qualités, qui confèrent aux hommes d'église cette grande clairvoyance lorsqu'il s'agit de lire l'intériorité des hommes, permettent en outre au révérend Alfred Loring de percevoir immédiatement la folie sous-jacente du personnage du capitaine Stanwick, qui semble avoir perdu la raison suite au meurtre de son

¹Wilkie Collins, « Miss Bertha and the Yankee », *op. cit.*, p. 382.

²Ce narrateur n'est jamais nommé, et commence son récit rétrospectif en tant qu'étudiant en droit. Cependant, dès le troisième chapitre de la nouvelle, il révèle qu'au temps du récit, il est maintenant membre du clergé : « *I am speaking at this later time in the position of a clergyman, and in the character of a man of mature age.* » Wilkie Collins, « Miss Jeromette and the Clergyman », *op. cit.*, p. 158.

³*Ibid.*, p. 159.

⁴*Ibid.*, p. 159.

⁵*Ibid.*, p. 169.

⁶Wilkie Collins, « Mr. Marmaduke and the Minister », *op. cit.*, p. 280.

rival pour l'affection de Miss Bertha lors d'un duel. Voici ce que le révérend Loring déclare au sujet de Stanwick : « My first impression of him remains unshaken. The man's reason was unsettled. I suspected that the assertion of his release was a falsehood, and that he had really escaped from the asylum¹. » Il se trouve donc capable d'identifier le désordre moral dans lequel Stanwick se trouve, et peut comprendre pourquoi ce dernier ne cesse de faire référence au crime qu'il pense avoir commis : « This confession was so horrible that I could only attribute it to an insane delusion². » Loring est non seulement capable de discerner le mensonge de Stanwick, mais il sait également interpréter l'immense trouble qui habite son interlocuteur, et lit en lui les signes de la démence, qui altère sensiblement son sens moral.

Cette lecture de l'humain semble donc relever davantage du décodage que de la divination puisque, comme le suggèrent ces exemples, les membres du clergé s'appuient sur l'interprétation de signes révélateurs de l'intériorité pour déchiffrer la nature vertueuse ou dissolue de certains personnages. Cette lecture est une lecture en profondeur, puisque selon leurs propres dires au sein des citations que nous avons reproduites, les hommes d'église trouvent les indices qui orientent leur jugement sous la surface, au delà de l'image, du profil extérieur que le personnage s'est construit et qu'il offre au monde.

Une telle lecture en profondeur est en effet centrale à la fonction des membres du clergé, car ces derniers ont pour mission de soulager la conscience et l'âme, davantage que le corps. Pour ce faire, le pasteur devient l'interprète du portrait moral de celui qu'il tente d'apaiser, afin de le guider dans l'inscription de sa douleur, qu'elle soit physique ou morale, au sein d'un paradigme spirituel. Ceci est manifeste dans la nouvelle « Mr. Marmaduke and the Minister », au cours de laquelle le narrateur interprète la succession d'événements qui constitue l'intrigue en termes strictement religieux. Il commence par résumer brièvement sa propre vie et ses espoirs déçus : « There was wonderfully little to look back on. Nearly thirty years since, it pleased an all-wise Providence to cast my lot in this remote Scottish hamlet, and to make me Minister of Cauldkirk, on a stipend of seventy-four pounds sterling per annum³. » Ici, la notion de providence est centrale au discours du narrateur, et lui permet d'accepter sa situation peu enviable, qui est symbolisée par la mention de ses modestes ressources mais surtout par le nom évocateur de la paroisse de *Cauldkirk*, dont la consonance écossaise reste assez transparente. Cette paroisse reculée de « Cold church », ou « froide église » en français, sera néanmoins le théâtre d'événements surprenants, que le narrateur s'efforcera d'inscrire dans le paradigme spirituel. Ainsi, lorsqu'un voyageur à bout de forces trouve le chemin de la demeure isolée dans laquelle le narrateur et sa famille résident, c'est de

¹Wilkie Collins, « Miss Bertha and the Yankee », *op. cit.*, p. 384.

²*Ibid.*, p. 384.

³Wilkie Collins, « Mr. Marmaduke and the Minister », *op. cit.*, p. 276.

nouveau à la notion de providence que ce dernier fait appel : « “I believe, sir, you have saved my life,” he said. “Under Providence,” I put in [...] ¹ ». Il semble en effet très important à ses yeux que toute remarque soit empreinte de ce qu’il appelle « [a] fit religious tone ² ». De plus, dès les premières pages de la nouvelle, le narrateur fait nombre de références appuyées au modèle de vertu et de charité du bon samaritain, qui lui dicte sa conduite : « What would the Good Samaritan have done in my place? Assuredly he would have run the risk and opened the door. I imitated the Good Samaritan ³. » Cette préoccupation pour le bien-être de ses semblables ne s’arrête pas à la sauvegarde du corps, et lorsque suite au mariage de sa fille Felicia avec Mr. Marmaduke, l’homme d’église voyage jusqu’à Londres pour rendre visite aux jeunes mariés, c’est le danger encouru par l’âme immortelle face aux vices encouragés par la vie dans la capitale qui inquiète le pasteur écossais : « I record that otherwise unimportant affair because it grieved and revolted me (when I thought of the people’s souls), and so indisposed my mind to take cheerful views of anything ⁴. »

Il faut ensuite exposer le cas particulier que constitue la lecture du monde proposée par le Dr Hesselius, narrateur de la nouvelle « Green Tea » et dont la présence préside au prologue de chaque nouvelle du recueil *In a Glass Darkly* (1872). Ce dernier, qualifié de « médecin détective de l’âme et du surnaturel ⁵ » par Gaïd Girard, fait appel conjointement aux paradigmes scientifique et spirituel. C’est cette capacité à lire les faits sous deux angles différents présentés comme complémentaires qui fait que le révérend Jennings, qui a déjà consulté un médecin renommé sans succès, accorde toute sa confiance à Hesselius : « You are a philosophic physician, you give spirit its proper rank ⁶. » En effet, Hesselius s’appuie sur les travaux du scientifique et théologien Emanuel Swedenborg, dont les théories font état de la capacité de l’homme à contempler l’au-delà avant son expérience de la mort, par le biais d’une sorte de sixième sens proche de la vue, qui permet, au cours de visions mystiques, de converser intérieurement avec les anges et les esprits. En accord avec de tels principes, Hesselius propose donc une lecture spirituelle des causes de l’affection de Jennings. Il apparaît donc que la méthodologie d’Hesselius est calquée sur la sémiologie médicale lorsqu’il s’agit d’observer et de traiter les symptômes, mais aussi que celui-ci fait appel au spirituel pour définir les causes profondes de l’affliction de ses patients. En effet, comme le note Gaïd Girard, « Hesselius est avant tout un déchiffreur de signes, un interprète ⁷ » et la classification épistémologique des signes qu’il observe importe peu, puisqu’il maîtrise les

¹*Ibid.*, p. 279.

²*Ibid.*, p. 278.

³*Ibid.*, p. 278.

⁴*Ibid.*, p. 288.

⁵Gaïd Girard, *Joseph Sheridan Le Fanu : une écriture fantastique*, op. cit., p. 251.

⁶Joseph Sheridan Le Fanu, « Green Tea », op. cit., p. 28.

⁷Gaïd Girard, *Joseph Sheridan Le Fanu : une écriture fantastique*, op. cit., p. 329.

divers champs de compétences qui lui permettent de sonder l'âme humaine. Son discours est donc un discours hybride, puisqu'il s'appuie sur une lecture médicale de signes qui sont les réalisations physiques, les indices matériels d'affections proprement spirituelles. Cet usage symplectique du médical au service du spirituel est illustré de façon remarquable dans la conclusion de cette nouvelle, qui consiste en une note adressée par Hesselius à son collègue le professeur Van Loo, lui-même atteint un temps des mêmes symptômes hallucinatoires que le révérend Jennings. Dans cette longue note de près de sept cent mots qui porte le titre « A Word for Those Who Suffer », Hesselius se livre à certaines spéculations concernant le cas de Jennings. Cherchant à justifier le tour inattendu qu'ont pris les événements et à conforter sa lecture des faits, il présente les causes des hallucinations vécues par Jennings dans une explication excessivement technique, qui mêle habilement imagerie scientifique et imagerie spirituelle :

By various abuses, among which the habitual use of such agents as green tea is one, this [spiritual] fluid may be affected as to its quality, but it is more frequently disturbed as to equilibrium. This fluid being that which we have in common with spirits, a congestion found upon the masses of brain or nerve, connected with the interior sense, forms a surface unduly exposed, on which disembodied spirits may operate: communication is thus more or less effectually established. [...] The seat, or rather the instrument of exterior vision, is the eye. The seat of interior vision is the nervous tissue and brain, immediately about and above the eyebrow. You remember how effectually I dissipated your pictures by the simple application of iced eau-de-cologne¹.

À la lumière de cette conclusion, le lecteur apprend donc que selon Hesselius, le spirituel et le charnel sont indissociables, puisque c'est un dysfonctionnement physique qui provoque le profond dérangement spirituel de Jennings. Le mode opératoire adopté par Hesselius s'appuie dès lors sur une reconnaissance de cette imbrication des troubles spirituels et corporels, puisque c'est par une observation attentive des signes du désordre spirituel de Jennings qu'Hesselius peut conclure que la cause et l'éventuel traitement de l'affection spirituelle de son patient interviennent tous deux au niveau matériel.

Il est donc clair que l'interprétation des signes spirituels est centrale à l'apaisement de l'âme et de la conscience, puisque de tels signes dénotent la souffrance intérieure de l'individu et appellent une lecture minutieuse afin d'identifier les causes de cette souffrance, qui peut trouver son origine dans le corps autant que l'esprit. Il apparaît par ailleurs que ce décodage des signes spirituels participe d'une lecture orientée du monde, qui fait intervenir

¹Joseph Sheridan Le Fanu, « Green Tea », *op. cit.*, p. 39.

une téléologie religieuse génératrice de sens. Ceci est manifeste dans le discours du narrateur de la nouvelle « Mr. Marmaduke and the Minister », qui est ponctué par des références appuyées au concept de providence. Pour lui, cette providence est clairement l'œuvre d'une puissance divine organisatrice, véritable auteur du sauvetage de Marmaduke au début de la nouvelle : « “Will you offer thanks for your preservation to the Throne of Grace, in your prayers tonight?” I asked him. And he answered, “Indeed I will!” »

Il faut en outre remarquer que si une telle lecture de la marche du monde est plus communément associée aux membres du clergé, il est néanmoins possible d'en retrouver la trace dans le discours des deux autres *professions*, comme dans l'ensemble de la société victorienne. Ceci est dû en partie à la religiosité importante des Victoriens, et à la familiarité de tous avec le dogme religieux. Ainsi, en accord avec la fonction des *professions* identifiée par Everett Hughes comme « the eternal problem of helping people to face uncertainty, or unwelcome certainty² », le médecin présent dans la nouvelle « The Diary of Anne Rodway » (1856) se fait en quelque sorte le conseiller spirituel de cette dernière lorsqu'il lui signale qu'il serait plus sage d'abandonner tout espoir concernant son amie Mary Mallinson : « “My poor girl, I told you not to hope,” said the doctor, interrupting me.[...] “When you look at her now, try to think that she is in heaven. That is the best comfort I can give you, after telling the hard truth³.” » Ici, le médecin ne se livre pas véritablement à une lecture spirituelle des signes, mais ponctue son discours de références rassurantes à la définition religieuse de la mort, qui visent à inscrire les faits dans une vision du monde stabilisée car régie par des considérations religieuses communément acceptées dans la première moitié du dix-neuvième siècle, avant d'être durablement ébranlées dès la fin de la décennie 1850 avec la publication de *On the Origin of Species* par Charles Darwin en 1859 (c'est à dire trois ans après la parution de « The Diary of Anne Rodway »).

Dans ce contexte de crise des certitudes, il n'est pas étonnant que la téléologie religieuse qui fait de la mort une étape cruciale dans la destinée humaine soit représentée comme une menace implacable par le biais des terribles craintes de certains des personnages du recueil *In a Glass Darkly*, publié par Le Fanu en 1872. En effet, les personnages du révérend Jennings et du capitaine Barton se croient tous deux persécutés en vertu du principe de la rétribution. Si, comme le signale Gaïd Girard⁴, il est difficile d'imaginer dans le cas de Jennings ce qui a pu lui valoir un tel châtiment, l'attitude du capitaine Barton semble indiquer qu'il a commis une faute par le passé, sûrement en tant qu'officier naval, puisqu'il charge son

¹Wilkie Collins, « Mr. Marmaduke and the Minister », *op. cit.*, p. 280.

²Everett C. Hughes, *Men and Their Work*, *op. cit.*, p. 125.

³Wilkie Collins, « The Diary of Anne Rodway », *op. cit.*, p. 395.

⁴« Ici, la logique de la persécution est difficilement compréhensible, le révérend n'ayant jamais commis d'actes plus répréhensibles que celui de s'être intéressé à d'autres religions que la sienne. » Gaïd Girard, *Joseph Sheridan Le Fanu : une écriture fantastique*, *op. cit.*, p. 325.

avocat de retrouver un membre d'équipage qu'il croyait disparu¹, et dont le lecteur peut deviner sans peine qu'il est certainement le fameux inconnu – ou le spectre – par lequel Barton se croit poursuivi sans relâche :

A few days afterwards, the following advertisement appeared in the Dublin newspapers. "If Sylvester Yelland, formerly a foremast-man on board his Majesty's frigate *Dolphin*, or his nearest of kin, will apply to Mr. Hubert Smith, attorney, at his office, Dames Street, he or they may hear of something greatly to his or their advantage." [...] The *Dolphin*, as I have mentioned, was the vessel which Captain Barton had commanded; and this circumstance, connected with the extraordinary exertions made by the circulation of hand-bills, &c., as well as by repeated advertisements, to secure for this strange notice the utmost possible publicity, suggested to Dr R—— the idea that Captain Barton's extreme uneasiness was somehow connected with the individual to whom the advertisement was addressed, and he himself the author of it².

Ainsi, la présence du paradigme religieux semble ponctuer le corpus sous des formes variées, souvent de manière sous-jacente. Cet arrière-fond presque omniprésent peut alors revêtir diverses valeurs qui pèsent sur l'intrigue et sur le point de vue du narrateur et des personnages. Un tel système, dont le fonctionnement général est connu de tous du fait de l'instruction religieuse que reçoivent les Victoriens, donne lieu à un certain nombre de modèles préconçus qui influencent régulièrement la lecture des faits et les discours émis par les *professionals*, mais aussi la construction même de l'intrigue.

2) Perpétuation et démarcation du pré-texte religieux et spirituel

Il semble tout d'abord que cette lecture strictement religieuse des faits se révèle fréquemment être une lecture à l'excès qui déstabilise le rapport du texte à la vérité et au réel puisqu'elle limite parfois la vision du narrateur, lequel devient incapable d'appréhender les faits sous un jour neutre, formulant une interprétation qui peine à entrer en congruence avec le réel. C'est par exemple le cas du narrateur de la nouvelle « Mr. Marmaduke and the Minister ». Aveuglé par son mépris pour le mode de vie immoral des habitants de la capitale, il en vient à soupçonner Mr. Marmaduke de mener en secret cette vie dissolue du fait de ses absences suspectes à toute heure du jour et de la nuit, et il interprète – tout à fait à tort – le

¹Les liens de Barton avec ce marin, et les circonstances de sa disparition, qui sont à l'origine de la culpabilité du capitaine, sont exposés à la toute fin de la nouvelle et viennent valider les suppositions livrées précédemment au lecteur. Ce dernier apprend alors que Barton a entretenu une liaison avec la fille d'un de ses matelots, et qu'il a répondu aux protestations de son subordonné par un traitement expéditif qui eut vite raison de lui.

²Joseph Sheridan Le Fanu, « The Familiar », *op. cit.*, pp. 54-55.

comportement de ce dernier en termes strictement moraux : « A little after eleven o'clock, Marmaduke returned. He looked pale and weary. But more champagne, and this time something to eat with it, seemed to set him to rights again – no doubt by relieving him from the reproaches of a guilty conscience¹. » Cette lecture strictement spirituelle des signes trouve ses limites au dénouement de la nouvelle, car les absences répétées de Marmaduke ne sont en aucun cas dues à des sorties coupables dans des lieux peu recommandables mettant en danger sa vertu, mais simplement à son activité d'acteur vedette sous le pseudonyme de Barrymore, dont il n'a rien osé révéler au pasteur, qui méprise activement tout ce qui touche au *Music Hall*. Il apparaît donc que le narrateur opère une réduction de la signification des faits afin de pouvoir les inscrire dans son système de pensée centré sur le moral et le spirituel, et cette lecture échoue à appréhender le caractère insolite de la vérité. De ce fait, le décalage entre l'interprétation partiellement insatisfaisante avancée par le pasteur et les révélations qui interviennent dans les toutes dernières pages de la nouvelle contribue à un effet de lecture saisissant pour le lecteur, qui découvre en même temps que le narrateur – et donc avec surprise – que celui-ci a fait fausse route.

Dans une certaine mesure, c'est également cette lecture à l'excès qui condamne le révérend Jennings, puisque celui-ci se trouve incapable d'appréhender son affection en des termes qui dépassent sa lecture religieuse du monde, comme le remarque le Dr Hesselius : « [...] he [Jennings] seemed to regard its [his illness's] peculiar features as indicating that he had been delivered over to spiritual reprobation². » De façon assez paradoxale, c'est donc en partie son aveuglement religieux qui pousse Jennings au suicide, car il est convaincu que ses terribles visions ont pour origine des manquements d'ordre spirituel. Ce suicide coupe court aux espoirs de succès du médecin narrateur, qui était jusque là très confiant en sa capacité à traiter et à guérir Jennings. Cet événement tragique, conséquence directe de la lecture à l'excès du patient, contribue à un fort effet de surprise, car il invalide la lecture pronostique formulée par Hesselius, à laquelle le lecteur avait jusque-là toutes les raisons de se fier, notamment après la démonstration spectaculaire de ses talents au second chapitre de la nouvelle. En résultent une compromission de la parole du narrateur et une déconstruction partielle de son discours d'autorité, auxquelles celui-ci cherche à résister dans une conclusion séparée du corps du texte, dont la fonction première semble être de présenter une lecture diagnostique *a posteriori* qui permettra de réconcilier le tour inattendu que prennent les événements avec l'interprétation initialement proposée par le médecin de l'âme.

¹Wilkie Collins, « Mr. Marmaduke and the Minister », *op. cit.*, p. 291.

²Joseph Sheridan Le Fanu, « Green Tea », *op. cit.*, p. 33.

De surcroît, ce fréquent décalage entre les lectures religieuses excessives et le réel met en évidence le recours répété, dans le cadre de telles lectures spirituelles du monde, à des notions et des modèles préconçus qui forment un véritable pré-texte. Or, c'est précisément ce pré-texte qui encadre étroitement la majeure partie des représentations du spirituel et du surnaturel présentes dans le corpus. En effet, nombre de textes font intervenir une définition traditionnelle de la mort et de l'au-delà. Ce sont les travaux de Wilkie Collins qui illustrent le plus abondamment le recours au pré-texte spirituel. Par exemple, dans la nouvelle « *The Diary of Anne Rodway* », le médecin fait appel de façon répétée à la notion de paradis afin de rassurer Anne quant au sort peu enviable de son amie Mary Mallinson, mais aussi afin de dissiper l'horreur de son agonie, à laquelle la narratrice doit assister, impuissante. De façon similaire, la mort du personnage d'Ezra Jennings dans le roman *The Moonstone* véhicule l'idéal chrétien de la rédemption et de la béatitude dans la mort, qui devient une simple étape dans la transition vers un au-delà heureux, que le mourant semble entrevoir dans ses derniers instants, ce qui lui apporte une sérénité à valeur esthétique, et même l'accès à une certaine beauté : « *The sunlight touched his face. A beautiful expression, an angelic expression came over it. [...] His head sank back again on my shoulder, and the long trouble of his life was at an end*¹. »

Cette situation particulière que constitue la description des derniers instants d'un mourant peut également être observée à l'occasion du dénouement de la nouvelle « *The Family Secret* », au cours de laquelle le narrateur apprend de la bouche d'un prêtre les circonstances de la mort de son oncle en exil dans le sud de la France : « *He [Uncle George] had the courage of the martyrs when he lived, and the resignation of the saints when he died. Just at the last his mind wandered. He said he saw his little darling waiting by the bedside to lead him away, and he died with a smile on his face – the first I had ever seen there*². » Ce passage, en plus d'illustrer la vision chrétienne de la mort comme un soulagement voire une libération, comporte une représentation traditionnelle du surnaturel : l'enfant désignée par George sous la formule affectueuse « *little darling* » n'est autre que sa nièce, décédée des années auparavant lors d'une opération menée par George lui-même (rappelons que ce dernier est médecin) afin de tenter de lui retirer une tumeur maligne placée sur son cou. C'est donc sa nièce défunte, enfant qu'il chérissait et qu'il n'a pu sauver, qui se rend à son chevet au moment de sa propre mort pour le guider vers l'au-delà.

Cette évocation assez stéréotypée des rapports entre les morts et les vivants n'est pas rare dans le corpus, et une certaine partie des représentations du surnaturel obéissent aux codes traditionnels de l'histoire de fantôme, avec des revenants tantôt bienveillants, tantôt

¹Wilkie Collins, *The Moonstone*, *op. cit.*, p. 461.

²Wilkie Collins, « *The Family Secret* », *op. cit.*, pp. 99-100.

vengeurs, mais dont l'apparition est toujours soumise aux mécanismes conventionnels du paradigme religieux et spirituel, faisant intervenir des préconceptions assez consensuelles qui font tour à tour référence au paradis et à l'enfer. Afin d'illustrer notre propos, il convient de citer la nouvelle « The Brown Hand », dans laquelle les règles de ce commerce entre les morts et les vivants sont explicitées. Si le revenant indien rencontré ici confère à la nouvelle une certaine originalité et la rattache au sous-genre identifié par la critique moderne comme *imperial Gothic*¹, les mécanismes qui sous-tendent son apparition restent somme toute assez communs. En effet, le narrateur Dr Hardacre se réfère pour comprendre la situation à un ouvrage traitant de l'occulte qui résume assez bien les prérequis nécessaires à l'intrigue des histoires de fantômes :

I was back in my own consulting-room a little after luncheon, and was confirming my memory of a passage in a recent book upon occultism which had arrested my attention when I read it.

“In the case of earth-bound spirits,” said my authority, “some one dominant idea obsessing them at the hour of death is sufficient to hold them in this material world. They are the amphibia of this life and the next, capable of passing from one to the other as the turtle passes from land to water. The causes which may bind a soul so strongly to a life which its body has abandoned are any violent emotion. Avarice, revenge, anxiety, love and pity have all been known to have this effect. As a rule it springs from some unfulfilled wish, and when the wish has been fulfilled the material bond relaxes².”

Si le spécialiste s'exprime ici à la manière du naturaliste en utilisant un ton et un vocabulaire qui se veulent scientifiques, il n'en énumère pas moins les lieux communs de la téléologie surnaturelle qui préside à la conception populaire des fantômes et autres revenants. Le spectre indien de la nouvelle ne fait en aucun cas exception à ces règles séculaires, puisqu'il se manifeste auprès de Sir Dominick Holden afin de récupérer son dû (ici sa main) pour pouvoir rejoindre l'au-delà dont l'accès lui est interdit, et c'est bien la compréhension des motivations de ce fantôme qui permettent à Hardacre de résoudre le problème. Ce dernier découvre donc que c'est le non-respect des convictions religieuses (certes païennes) du patient indien par Sir Dominick qui provoquent son retour d'entre les morts pour réclamer sa main, sans laquelle il ne pourra trouver le repos.

Il faut noter la présence de plusieurs autres revenants « conventionnels » dans le corpus, et il semble que ces figures ponctuent l'œuvre de chacun des trois auteurs étudiés, tant il est clair que le lectorat victorien était friand de ces histoires de fantômes et de revenants. À titre d'exemple, la nouvelle de Le Fanu « An Account of Some Strange Disturbances in

¹Voir à ce propos David Punter & Glennis Byron, *The Gothic*, Oxford: Blackwell Publishing, 2004, pp. 44-49.

²Arthur Conan Doyle, « The Brown Hand », *op. cit.*, p. 689.

Aungier Street » (1853) relate à la première personne l'effroi d'un étudiant en médecine face à diverses manifestations surnaturelles, qui prennent les formes bien connues d'un visage à la fenêtre, de pas dans les escaliers et d'apparitions des précédents occupants de la maison qu'habite alors le narrateur. De même, la nouvelle « Doctor Feversham's Story », du même auteur, et qui consiste en « one good ghost-story out of [Doctor Feversham's] experience¹ », met en scène les tourments de la jeune Miss Collingham, laquelle assiste au cours d'une vision à la mort accidentelle de son fiancé parti en voyage, un Espagnol du nom de Don Luis de Cabral. Sans surprise, la jeune femme elle-même succombera progressivement au chagrin que lui occasionne la perte de son bien-aimé, pouvant enfin le rejoindre dans le séjour des morts. De façon remarquable, le contexte général associé au cadre narratif de ces deux nouvelles est celui de la veillée, moment propice à l'échange d'histoires portant sur le surnaturel, comme le montre l'introduction de chacun de ces textes :

It is not worth telling, that story of mine – at least not worth writing. Told, indeed, as I have sometimes been called upon to tell it, to a circle of intelligent and eager faces, lighted up by a good after-dinner fire on a winter's evening, with a cold wind rising and wailing outside, and all snug and cosy within, it has gone off – though I say it, who should not – indifferent well².

“I have made a point all my life,” said the doctor, “of believing nothing of the kind.” Much ghost-talk by firelight had been going on in the library at Fordwick Chase, when Doctor Feversham made this remark³.

En outre, ces passages illustrent un engouement certain pour le surnaturel de la part des Victoriens. Il faut noter que cet enthousiasme progresse au fil du siècle, et se cristallise dans le mouvement spirite⁴, qui s'appuie partiellement sur les considérations religieuses selon lesquelles l'âme serait immortelle et la mort constituerait une transition vers une autre vie, un au-delà incognoscible mais dont l'existence ne saurait être mise en doute. De ce mouvement provient le cliché victorien de la *séance*, pratiquée tout au long du siècle par presque tous les cercles sociaux (notamment les classes moyennes et supérieures), dans le but d'entrer en communication avec les défunts, et avec des résultats plus ou moins spectaculaires. L'intérêt général pour les manifestations diverses du surnaturel donne également naissance à de nombreuses institutions, allant de l'association pseudo-scientifique à la société secrète. Les

¹Joseph Sheridan Le Fanu, « Doctor Feversham's Story », *op. cit.*, p. 558.

²Joseph Sheridan Le Fanu, « An Account of Some Strange Disturbances in Aungier Street », *op. cit.*, p. 418.

³Joseph Sheridan Le Fanu, « Doctor Feversham's Story », *op. cit.*, p. 557.

⁴Ce mouvement largement inspiré du mesmérisme et du swedenborgianisme, et qui découle de la pratique du spiritisme en vogue aux États-Unis et dans l'ensemble de l'Europe dès la décennie 1840, resta assez peu unifié. Il a donné lieu à nombre de mouvements et de pratiques distinctes dont certains subsistent de nos jours, comme par exemple le mouvement religieux du Spiritualisme Moderne.

exemples les plus célèbres sont certainement celui de la *Society for Psychical Research*, organisation pseudo-scientifique dédiée à la parapsychologie fondée en 1882 et toujours active de nos jours, ou bien celui de l'*Hermetic Order of the Golden Dawn*, société secrète inspirée du Rosicrucianisme qui vit le jour à la fin de la décennie 1880, et dont les membres se consacraient à l'étude et à la pratique de l'occultisme.

On trouve un exemple révélateur de l'ampleur de ce phénomène dans la nouvelle de Conan Doyle « The Brown Hand », dont le narrateur est un médecin faisant partie d'une société d'étude du surnaturel, ce qui fait de lui le candidat idéal pour exorciser l'esprit qui tourmente son oncle. Ce narrateur, le Dr Hardacre, livre au lecteur ses considérations quant au grand intérêt que suscite le compte-rendu de ses observations faites au nom de cette société pseudo-scientifique :

I cannot recall what it was which started the topic of the supernatural, but it ended in my showing them that the abnormal in psychical experiences was a subject to which I had, like many neurologists, devoted a great deal of attention. I concluded by narrating my experiences when, as a member of the Psychical Research Society, I had formed one of a committee of three who spent the night in a haunted house. Our adventures were neither exciting nor convincing, but, such as it was, the story appeared to interest my auditors in a remarkable degree¹.

Une telle passion des Victoriens pour l'occulte et le surnaturel sous toutes leurs formes nourrit des considérations spirituelles qui entrent peu à peu en démarcation avec le pré-texte centré sur la doctrine religieuse, et les notions de la mort et de l'au-delà font alors l'objet d'approches nouvelles qui se voient bientôt représentées en littérature, et qui se démarquent clairement des modèles préconçus issus de la lecture chrétienne du monde.

En effet, la popularité croissante du spiritisme, qui donne vite lieu à un mouvement philosophique et devient alors davantage qu'une simple source d'amusement (et d'étonnement) pour les Victoriens, n'échappe pas à nos trois auteurs. Il est donc possible de trouver dans le corpus à l'étude les traces de l'évolution de ce mouvement au fil du siècle, mais aussi d'observer, à l'aune des lectures spirituelles proposées par diverses nouvelles, la démarcation qui s'opère avec le pré-texte de la doctrine religieuse.

Les travaux de Joseph Sheridan Le Fanu présentent au lecteur les théories d'Emanuel Swedenborg, lesquelles mêlent habilement théologie et mysticisme. Les thèses de ce dernier sont illustrées avec une sinistre précision dans le troisième chapitre de la nouvelle « Green Tea », intitulé « Dr Hesselius Picks Up Something in Latin Books ». À cette occasion, Hesselius est introduit dans le bureau du révérend Jennings, pièce à l'atmosphère bien

¹ Arthur Conan Doyle, « The Brown Hand », *op. cit.*, p. 681.

particulière dans laquelle il patiente un certain temps, et qu'il a tout le loisir d'observer afin de la décrire ensuite au lecteur :

This was really a study – almost a library. [...] The effect of the room was, although extremely comfortable, and even luxurious, decidedly gloomy, and aided by the silence, almost oppressive. [...] I stepped into this perfectly silent room, of a very silent house, with a peculiar foreboding; and its darkness, and solemn clothing of books, for except where the two narrow looking-glasses were set in the walls, they were everywhere, helped this sombre feeling¹.

C'est dans un tel décor qu'il découvre un exemplaire des *Arcana Caelestia*² de Swedenborg abondamment annoté par Jennings, et dont le médecin théosophe juge bon de citer quelques passages au profit du lecteur : « [...] I read in the solemn Latin phraseology, a series of sentences indicated by a pencilled line at the margin. Of these I copy here a few, translating them into English³. » Ces extraits des travaux de Swedenborg véhiculent des idées peu communes et peu conformes au dogme religieux mais qui s'appuient néanmoins sur des principes fondateurs de la chrétienté. Ainsi, si ces passages traitent majoritairement des esprits mauvais revenus de l'au-delà afin de tourmenter les hommes et de la possibilité d'interagir avec eux à travers un sixième sens que Swedenborg appelle tour à tour « interior sight⁴ » et « internal sight⁵ », il faut remarquer que ces esprits sont communément issus des enfers, et que le meilleur moyen de s'en prévenir est de demeurer un chrétien à la foi solide : « Hence it appears how dangerous it is for man to be in a living consort with spirits, unless he be in the good of faith⁶. »

De même, on trouve dans les nouvelles de Wilkie Collins certains textes illustrant une approche nouvelle des thèmes de la mort et de l'au-delà qui se fait jour en relation avec le mouvement spirite. Ceci est manifeste notamment dans « Mrs. Zant and the Ghost » (1879), comme le suggèrent les premiers mots du court chapitre introductif de ce texte : « The course of this narrative describes the return of a disembodied spirit to earth, and leads the reader on new and strange ground⁷. » Dans cette histoire, Mr. John Zant, un podologue à la moralité douteuse, voit ses projets de mariage avec la femme de son frère défunt contrecarrés par l'esprit de ce dernier, qui se manifeste en plein jour et en plein centre de Londres afin de

¹Joseph Sheridan Le Fanu, « Green Tea », *op. cit.*, p. 13.

²Cet ouvrage comprend les textes complets des livres de la Genèse et de l'Exode, accompagnés des commentaires et des annotations de Swedenborg et suivis des comptes-rendus détaillés de ses visions du monde des esprits.

³Joseph Sheridan Le Fanu, « Green Tea », *op. cit.*, p. 11.

⁴*Ibid.*, p. 14.

⁵*Ibid.*, p. 14.

⁶*Ibid.*, p. 15.

⁷Wilkie Collins, « Mrs. Zant and the Ghost » in *Little Novels*, Charleston: BiblioBazaar, 2007 (1879), p. 9.

sauver la jeune femme. L'apparition qui intervient dans cette nouvelle n'a rien de commun avec le revenant conventionnel, et correspond davantage à la définition spirite de l'esprit désincarné qu'à l'acception populaire du fantôme. Cette manifestation surnaturelle que Mrs. Zant désigne avec précaution comme « the Invisible Presence¹ » accorde sa protection à la jeune femme, et provoque, en plein jour, la paralysie de John Zant lorsque celui-ci cherche à mettre ses vils projets en application :

At the instant when he attempted to embrace her – at the instant when Mr. Rayburn rushed into the room – John Zant's arms, suddenly turning rigid, remained outstretched. With a shriek of horror, he struggled to draw them back – struggled, in the empty brightness of the sunshine, as if some invisible grip had seized him².

Cette nouvelle image du revenant est associée à ce que Mrs. Zant puis le narrateur appellent « supernatural revelation³ », et l'expérience de celle-ci prend un caractère presque religieux qui est préfiguré par le ton et le vocabulaire employés dans le second paragraphe de l'introduction :

The record of this event will of necessity produce conflicting impressions. It will raise, in some minds, the doubt which reason asserts; it will invigorate, in other minds, the hope which faith justifies; and it will leave the terrible question of the destinies of man, where centuries of vain investigation have left it – in the dark⁴.

Une telle acception quasi-religieuse des enjeux de la philosophie spirite est aussi promue par certains des travaux d'Arthur Conan Doyle, lequel fut largement associé à ce mouvement dans les dernières décennies de sa vie⁵. Il est ainsi possible de trouver dans plusieurs de ses nouvelles l'illustration d'une certaine religiosité dépassant les préconceptions dogmatiques sans pour autant entrer en totale contradiction avec elles. C'est le cas dans « Playing with Fire », nouvelle publiée en 1900 et qui met en scène une séance de spiritisme au cours de laquelle une voix d'outre-tombe se fait entendre, qui proclame la valeur religieuse de la croyance spirite : « “It is a religion, not a game,” said the cold, hard voice⁶. » De façon correspondante, c'est une crainte toute religieuse que ressent tout d'abord le narrateur au

¹*Ibid.*, p. 28.

²*Ibid.*, p. 45.

³*Ibid.*, p. 23.

⁴*Ibid.*, p. 9.

⁵En effet, Conan Doyle adhéra à la *British Society for Psychical Research* (fondée en 1892) dès 1893, et devint l'un des porte-paroles du mouvement spirite dans les premières décennies du vingtième siècle. Il écrivit près de vingt ouvrages non-romanesques sur le sujet, dont notamment *The New Revelation* (1918), *The Early Christian Church and Modern Spiritualism* (1925), *The History of Spiritualism* (en deux volumes, publié à ses frais en 1926) et *The Edge of The Unknown* (son dernier ouvrage, publié en 1930).

⁶Arthur Conan Doyle, « Playing with Fire » in *Tales of Twilight and the Unseen, The Conan Doyle Stories*, London: John Murray, 1929 (1900), p. 776.

moment où cette entité se manifeste : « It seemed to me that lightly and flippantly we had approached the most real and august of sacraments, that communion with the dead of which the fathers of the Church had spoken¹. » Cette voix, qui paraît appartenir à une entité immatérielle, répond ensuite aux pressantes interrogations spirituelles des enthousiastes présents :

“Only this – do you pray in your world?”

“One should pray in every world.”

“Why?”

“Because it is the acknowledgement of forces outside ourselves.”

“What religion do you hold over there?”

“We differ exactly as you do.”

“You have no certain knowledge?”

“We have only faith².”

Une autre nouvelle du même auteur pousse cette exploration de la vie dans l’au-delà plus loin encore, puisqu’elle propose un changement novateur de point de vue en donnant à un défunt le statut de narrateur intradiégétique. Celui-ci relate alors sa propre mort lors d’un accident d’automobile après deux courtes phrases d’introduction qui placent la narration extradiégétique dans le contexte de la *séance* :

She was a writing medium. This is what she wrote : –

I can remember some things upon that evening most distinctly, and others are like some vague, broken dreams³.

Ainsi, il est possible d’observer une démarcation nette par rapport au pré-texte religieux du fait de l’apparition de croyances nouvelles donnant lieu à des conceptions novatrices de l’au-delà qui furent largement véhiculées par les travaux de Le Fanu, Wilkie Collins et Conan Doyle. Cependant, l’influence de ce pré-texte reste très nette, puisque les principes fondateurs de la lecture des signes spirituels restent les mêmes : la notion de foi et la morale chrétienne, comme l’idée d’un au-delà souvent désirable, restent au cœur de la lecture spirituelle des faits que font de nombreux personnages et narrateurs issus de notre corpus.

Maintenant que nous avons pu montrer en quoi la lecture des signes peut être instrumentalisée par certains membres des *professions* de façon à manipuler les faits, il nous faut nous interroger sur la manière dont ce décalage face au réel se construit et se décline dans

¹*Ibid.*, p. 775.

²*Ibid.*, p. 777.

³Arthur Conan Doyle, « How it Happened » in *Tales of Twilight and the Unseen, The Conan Doyle Stories*, London: John Murray, 1929 (1913), p. 811.

le langage employé par les *professionals*. Nous chercherons ensuite à déterminer dans quelle mesure celui-ci participe à un processus de simplification et de circonscription, voire de révision du réel et de ses représentations au sein du texte.

Chapitre 4

FORMES ET ENJEUX D'UN LANGAGE- CALQUE : PARALYSIE DU DISCOURS ET CIRCONSCRIPTION DE LA SIGNIFICATION

I. Mise à profit du langage comme espace tampon entre le réel et ses représentations

1) L'objectivité comme parure du discours : usage du jargon et de la modalisation

Dans le cas des récits pris en charge par les membres des *professions*, on observe un usage fortement stratégique du langage, lequel devient un espace tampon que les *professionals* insèrent entre le réel et sa restitution, ce qui permet, à la manière d'un miroir déformant, d'amoindrir et parfois même de neutraliser l'in vraisemblance ou les incohérences du récit. Cela se fait notamment par le recours constant à un langage spécialisé, un jargon professionnel qui vient appuyer la prétention à l'objectivité exprimée par une grande majorité de *professionals*. Cette prétention est telle qu'apparaît fréquemment une légère contamination narratoire dans le cadre des nouvelles dans lesquelles le *professional* en question n'est que personnage ou narrateur intradiégétique. La nouvelle de Conan Doyle « The Great Keinplatz Experiment » comporte un exemple révélateur de ce phénomène : « By experiments which extended over twenty years, he [Professor Von Baumgarten] obtained a basis of facts upon which it was his ambition to build up a new, exact science which should embrace mesmerism, spiritualism and all cognate subjects¹. » Ici, le langage utilisé par le narrateur omniscient se rapproche fortement de celui que tiendrait le professeur Von Baumgarten, et la parole du

¹ Arthur Conan Doyle, « The Great Keinplatz Experiment », *op. cit.*, p. 729.

narrateur se substitue donc à celle du professeur pour exprimer toute la noblesse de ses motivations.

Une telle prétention à l'objectivité est partagée par le narrateur autodiégétique de la nouvelle « J. Habakuk Jephson's Statement » (1884). Celui-ci fait tout d'abord usage d'un ton très journalistique dans l'introduction de son récit, qui précède la révélation de son identité et au cours de laquelle il se désigne à la troisième personne. Ce narrateur éponyme donne de ce fait à l'ouverture de son récit des allures de coupure de presse et profite de l'anonymat que lui confère l'usage de la troisième personne pour usurper subrepticement le rôle de journaliste et donner à son récit toutes les caractéristiques techniques du discours réaliste omniscient. Pour ce faire, nul besoin de déclaration fallacieuse, puisque le ton assuré, l'insistance sur des données factuelles chiffrées (dates, longitude, latitude), et la surabondance de détails permettent de jouer avec les attentes du lecteur en manipulant les conventions des genres et en entretenant une confusion entre journalisme et littérature qui est prégnante dès les premières lignes du texte :

In the month of December in the year 1873, the British ship *Dei Gratia* steered into Gibraltar, having in tow the derelict brigantine *Marie Celeste*, which had been picked up in latitude 38° 40', longitude 17° 15' W. There were several circumstances in connection with the condition and appearance of this abandoned vessel which excited considerable comment at the time, and aroused a curiosity which has never been satisfied. What these circumstances were was summed up in an article which appeared in the *Gibraltar Gazette*. The curious can find it in the issue for January 4, 1874, unless my memory deceives me¹.

Cette confusion est renforcée par la citation d'un long extrait (de plus d'une page) d'une gazette locale, source primaire datée avec précision qui permet d'attester directement les faits mais dont l'auteur reste néanmoins anonyme. Ce détournement du langage journalistique est préfiguré par le titre évocateur de la nouvelle, qui donne au texte le statut de « statement », que l'on peut traduire par « déclaration » ou « déposition ». Habakuk Jephson ouvre ainsi un espace langagier qui fonctionne à la manière d'un leurre car il permet de semer au fil du texte des signaux trompeurs renforçant sa valeur de vérité, et donc, comme le remarque Hélène Machinal-Crignon, de « crée[r] une fausse réalité qui légitime la fiction² ». C'est donc un véritable langage-tampon que Jephson met en place, puisque c'est son usage du langage écrit qui concourt non seulement à contrefaire un ton journalistique mais aussi à annexer tous les signaux théoriques d'une narration omnisciente. Mais la langue journalistique n'est pas le seul langage spécialisé employé par Jephson pour renforcer l'impression d'objectivité dégagée par

¹Arthur Conan Doyle, « J. Habakuk Jephson's Statement », *op. cit.*, p. 386.

²Hélène Machinal-Crignon, *Conan Doyle : De Sherlock Holmes au professeur Challenger*, *op. cit.*, p. 211.

son récit. En tant que médecin (rappelons qu'il se présente ensuite comme « the well-known Brooklyn specialist on consumption, Dr. Habakuk Jephson¹ »), il fait un usage très régulier bien que parfois abusif du jargon médical. Par exemple, lorsque ce dernier, confronté à des événements de plus en plus inquiétants, ne peut expliquer l'état de fièvre superstitieuse dans lequel il se trouve, état qui entre en contradiction avec ses prétentions à une objectivité détachée, il fait usage du langage spécialisé associé à sa profession comme d'un moyen de détourner l'attention de ses propres faiblesses. Il tente alors de convaincre le lecteur que l'atmosphère étrange n'est pas imputable au mode de la description mais bel et bien inscrite dans les faits qui donnent lieu à cette description : « As a medical man, I know that a nightmare is simply a vascular derangement of the cerebral hemispheres, and yet in my weak state I cannot shake off the morbid impressions which it produces². » Ici, Jephson réaffirme sa maîtrise des savoirs médicaux, lesquels lui permettent de réduire son expérience, et partant, le monde dans lequel il évolue, aux modes de la connaissance et de la dénomination.

De même, le narrateur de la nouvelle « Playing with Fire », un certain William Markham, qui n'est pourtant pas un *professional* à proprement parler puisqu'il se définit comme « the diletante man about town³ », a recours à un langage spécialisé très scientifique pour expliquer les activités du cercle spirite auquel il appartient, imitant par ce biais des procédés qui caractérisent habituellement la prise de parole des *professionals*. Ce jargon pseudo-scientifique est observable dans l'ensemble du texte, mais certains passages semblent cristalliser la tendance du narrateur à employer un langage jargonnant, comme lorsqu'il se met en devoir d'expliquer au lecteur les implications du terme « mediumnistic », qui touche à un concept central au mouvement spirite :

But, fortunately, Moir had discovered that his sister was mediumnistic – in other words that she was a battery of that animal magnetic force which is the only form of energy which is subtle enough to be acted upon from the spiritual plane as well as from our own material world⁴.

Plus loin, alors qu'il décrit le déroulement du début de la *séance* à laquelle il participe, Markham adopte une précision toute médicale pour faire l'inventaire des sensations particulières qu'il ressent, et qu'il désigne d'ailleurs, à la manière d'un médecin qu'il n'est pas, comme « symptoms ». Il fait de surcroît un usage répété du démonstratif « those » puis de l'article défini « the », dont la valeur anaphorique renforce l'idée que ce n'est en aucun cas la première fois qu'il se trouve face à une telle situation, et donc face à de telles sensations :

¹ Arthur Conan Doyle, « J. Habakuk Jephson's Statement », *op. cit.*, p. 388.

² *Ibid.*, p. 400.

³ Arthur Conan Doyle, « Playing with Fire », *op. cit.*, p. 769.

⁴ *Ibid.*, p. 768.

I felt those physical symptoms with which previous séances had made me familiar – the coldness of the feet, the tingling of the hands, the glow of the palms, the feeling of a cold wind upon the back. Strange little shooting pains came in my forearms, especially as it seemed to me in my left one, which was nearest to our visitor – due, no doubt, to disturbance of the vascular system, but worthy of some attention all the same¹.

Ces deux passages mettent en lumière les outils langagiers employés afin de diminuer la subjectivité de l'expérience du narrateur et de tirer son récit vers la représentation objective des faits. Ceci passe par une apparente complexification du langage, avec une détermination nominale forte marquée par une accumulation d'adjectifs (« animal magnetic force » ; « strange little shooting pains ») ainsi qu'une subordination parfois excessive (récurrence du relatif « which » dans la définition du terme « mediumnistic »). De plus, il est à noter que cette profusion d'adjectifs, associée à la longue énumération que constitue le second passage, contribue à donner une impression d'exhaustivité qui est renforcée par les derniers éléments de la phrase, séparés du reste par un tiret. Ceux-ci, par le biais du jargon médical, permettent au narrateur d'avancer une explication scientifique – en apparence au moins – pour justifier les sensations dont il fait l'expérience. Le narrateur adopte également à différentes reprises un ton informatif, presque didactique, suggéré par exemple dans le premier passage par l'usage de la locution adverbiale « in other words », qui indique qu'une reformulation va suivre afin d'assurer la compréhension du lecteur profane. Cependant, tous ces effets de langage ne suffisent pas à masquer le décalage important entre ce mode d'expression très positiviste et l'in vraisemblance des événements qui sont relatés : à la fin de la nouvelle, après avoir communiqué avec une entité immatérielle issue de l'au-delà, les participants à cette *séance* réussissent à matérialiser dans la pièce une licorne par la seule force de leur concentration collective. Il est d'ailleurs important de noter que le narrateur lui-même indique l'instabilité des théories qu'il présente afin de justifier une telle apparition : « I am simply indicating the theories upon which we were ourselves, rightly or wrongly, explaining what we saw². » Il semble donc que les truchements du discours de Markham ne garantissent qu'une objectivité de surface, superficielle, qui enrobe son récit et voile ses errements.

L'usage intensif du langage spécialisé est également manifeste dans les diverses interventions du Dr Hesselius tout au long du recueil *In a Glass Darkly*. Celui-ci se lance, dès le prologue de certains récits, dans des démonstrations scientifiques abstruses qui rendent son

¹*Ibid.*, p. 773.

²*Ibid.*, p. 768.

propos assez peu accessible au lecteur, comme le montre l'extrait suivant de son court prologue à la nouvelle « The Familiar » :

But in the case of the brain, and the nerves immediately connected with its functions and its sensuous impressions, the cerebral circulation undergoes periodically that vibratory disturbance, which, I believe, I have satisfactorily examined and demonstrated in my MS essay, A. 17. This vibratory disturbance differs, as I there prove, essentially from the congestive disturbance, the phenomena of which are examined in A. 19¹.

Malgré cette débauche de technicité, que le lecteur profane ne manquera pas de recevoir comme une marque d'objectivité, Hesselius, comme Markham, reconnaît que les théories qu'il échafaude pour expliquer les événements ne peuvent être vérifiées : « Had I seen Mr Barton, and examined him upon the points, in his case, which needed elucidation, I should have without difficulty referred those phenomena to their proper disease. My diagnosis is now, necessarily, conjectural². » Mais cet obstacle à la vérification qu'est le manque de proximité avec le malade ne tient plus dans le cas de la première nouvelle du recueil, « Green Tea », dans laquelle Hesselius a bien été en mesure de rencontrer directement le patient dont il relate le cas. Au cours de la conclusion de cette nouvelle, qui consiste en une note adressée à un collègue chimiste suite à la mort (et non à la guérison annoncée) du révérend Jennings, Hesselius cherche à justifier son échec et noie le lecteur sous une abondance de considérations techniques appuyées par un recours écrasant au jargon médical et philosophique :

You [Professor Van Loo of Leyden] know my tract on *The Cardinal Functions of the Brain*. I there, by the evidence of innumerable facts, prove, as I think, the high probability of a circulation arterial and venous in its mechanism, through the nerves. Of this system, thus considered, the brain is the heart. The fluid, which is propagated hence through one class of nerves, returns in an altered state through another, and the nature of that fluid is spiritual, though not immaterial, any more than, as I before remarked, light or electricity are so³.

Le Dr Hesselius emploie ici un langage presque dénaturé, gage d'une objectivité dérangeante qui déjoue paradoxalement – et stratégiquement – tout effort de compréhension : son langage, par un trop plein d'objectivité, empêche l'accès au réel, au contraire de l'intention qu'il professe. Le lecteur, ivre de détails, ne saisit pas un traître mot de la démonstration du savant, et de ce fait, doit se convaincre malgré lui du bien-fondé de ces explications, dont la technicité a pour fonction de proclamer l'exactitude. De manière tout à fait remarquable, la description

¹Joseph Sheridan Le Fanu, « The Familiar », *op. cit.*, p. 42.

²*Ibid.*, p.42.

³Joseph Sheridan Le Fanu, « Green Tea », *op. cit.*, pp. 38-39.

de cette part active attribuée au lecteur que fait Hélène Machinal-Crignon dans le cas des récits fantastiques de Conan Doyle semble pouvoir s'appliquer aussi au cas du Dr Hesselius : « Tout comme les personnages auxquels ce discours s'adresse, le lecteur accrédite l'objectivité scientifique du narrateur¹. »

De surcroît, le discours d'Hesselius comporte un jeu d'analogies qui induit une paralysie de la signification puisqu'il établit des relations de similarité, donc métaphoriques, entre des concepts pourtant bien distincts mais contigus et n'entretenant de ce fait qu'un rapport métonymique. Selon ses théories, le cerveau serait donc un cœur, et la circulation nerveuse serait en tous points semblable à la circulation sanguine, mais porteuse d'un fluide à la fois matériel et spirituel. Cette superposition des concepts préside également à la suite de sa démonstration, laquelle met en résonance la vision optique et la vision spirituelle :

I have not, I repeat, the slightest doubt that I should have first dimmed and ultimately sealed that inner eye which Mr. Jennings had inadvertently opened. The same senses are opened in delirium tremens, and entirely shut up again when the over-action of the cerebral heart, and the prodigious nervous congestions that attend it, are terminated by a decided change in the state of the body. It is by acting steadily upon the body, by a simple process, that this result is produced – and inevitably produced – I have never yet failed².

La formule « cerebral heart », proche de l'hypallage, est symptomatique du mode d'expression d'Hesselius, qui repose sur un chevauchement déroutant des langages métaphoriques et métonymiques³. Ceci a pour effet de rendre tout effort de compréhension vain, mais il reste que le savant a néanmoins pu donner à sa démonstration tous les artifices de l'objectivité, même si celle-ci n'est que spécieuse.

Cette objectivité de surface, qui s'appuie davantage sur la complexité du signifiant que sur la production de la signification, se trouve tour à tour confortée ou désamorcée (souvent de manière sous-jacente) par l'usage de la modalité. Ainsi, toujours dans sa conclusion, la confiance d'Hesselius en ses capacités se trouve contrebalancée par la présence discrète d'un auxiliaire modal exprimant l'incertitude :

You are to remember that I had not even commenced to treat Mr Jennings' case. I have not any doubt that I should have cured him perfectly in eighteen months, or possibly it might have extended to two years. Some cases are very rapidly curable, others extremely

¹Hélène Machinal-Crignon, *Conan Doyle : De Sherlock Holmes au professeur Challenger*, op. cit., p. 183.

²Joseph Sheridan Le Fanu, « Green Tea », op. cit., p. 39.

³Pour une étude des enjeux du recours à l'écriture métaphorique et à l'écriture métonymique, il est possible de se référer à l'ouvrage suivant : David Lodge, *The Modes of Modern Writing: Metaphor, Metonymy and the Typology of Modern Literature*, London: E. Arnold, 1977.

tedious. Every intelligent physician who will give thought and dilligence to the task will effect a cure¹.

Ici, le modal « might », associé à l’adverbe « possibly », introduit l’idée d’un certain manque de maîtrise, qui est justifié dès la seconde phrase du passage par la disparité des cas à traiter. Cette justification permet à Hesselius d’inverser la tendance et de poursuivre son explication en employant dans la troisième phrase le modal « will » qui marque ici le quasi-certain. Cette grande confiance d’Hesselius en ses pouvoirs de guérison s’exprime d’ailleurs tout au long de cette conclusion, notamment par le recours répété au verbe « be » conjugué au présent simple, verbe d’état qui sanctionne l’apparente stabilité des définitions et des rapports de correspondance que le médecin de l’âme établit au fil de sa démonstration.

De même, Frank Alder, l’avocat narrateur de la nouvelle « The Sealed Room », lorsqu’il formule une hypothèse expliquant la fuite à l’étranger du banquier Stanislaus Stanniford, a recours à un auxiliaire modal exprimant une probabilité forte afin de renforcer la validité de ses assomptions :

“My dear sir,” said I, “if I may speak with the frankness of a professional adviser, I should say that it is very clear that your father had the strongest reasons for keeping out of the country, and that, if nothing has been proved against him, he at least thought that something might be, and refused to put himself within the power of the law. Surely that must be obvious, for in what other possible way can the facts be explained²?”

La présence du modal « must », de l’adjectif « obvious » et de l’adverbe « surely » dans la dernière phrase du passage indique le caractère catégorique qu’Alder donne à ses conclusions, et ce malgré sa connaissance très lacunaire des faits signalée par l’emploi du modal « might » dans la phrase précédente, concernant les raisons de la disparition de Stanislaus Stanniford. Il va sans dire que ce ton catégorique, très affirmatif, contribuera grandement à l’effet de surprise qui attend le lecteur en dénouement, lorsque ces conclusions seront infirmées par les faits, invraisemblables certes, mais surtout inédits et donc jamais envisagés par le narrateur.

L’usage de la modalité semble donc, comme le jargon professionnel et le langage spécialisé, contribuer à l’édification d’une objectivité de surface. Mais c’est aussi un outil de déstabilisation de la certitude savamment employé par certains narrateurs, dont le Dr Watson. Il semble possible de parler dans son cas de modalisation forte, malgré le caractère rétrospectif de ses récits. En effet, son usage de la modalité lui permet de maintenir le lecteur dans l’illusion que lui-même, le narrateur, qui a pourtant déjà vécu les faits, ne sait pas ce qui va se passer et ne connaît pas encore les réponses aux questions qu’il se pose. C’est là l’un des

¹Joseph Sheridan Le Fanu, « Green Tea », *op. cit.*, p. 38.

²Arthur Conan Doyle, « The Sealed Room », *op. cit.*, pp. 968-969.

mécanismes centraux du récit watsonien, comme le remarque Jean-Pierre Naugrette lorsqu'il parle de « ce savoir dont la rétention, puis la restitution, étaient à la base du suspens classique, lorsque Watson était narrateur¹ ». On peut trouver un exemple très clair de ce procédé dans la nouvelle « The Boscombe Valley Mystery » (1891), au cours de laquelle Watson se met en devoir d'examiner le rapport médical des faits afin de faire la lumière sur le meurtre brutal de James McCarthy :

Might not the nature of the injuries reveal something to my medical instincts? I rang the bell and called for the weekly county paper, which contained a verbatim account of the inquest. In the surgeon's deposition it was stated that the posterior third of the left parietal bone and the left half of the occipital bone had been shattered by a heavy blow from a blunt object. I marked the spot upon my own head. Clearly such a blow must have been struck from behind².

Si ce passage s'ouvre sur une question que Watson se pose, il ne s'agit là que d'une mise en scène puisque ce dernier en connaît déjà la réponse, et l'usage du modal « might », qui suggère un degré de probabilité bas, marque une incertitude qui lui permet de donner au lecteur l'impression que le temps du récit et le temps de l'histoire ne font qu'un. Plus loin, le modal « must » renseigne quant à lui un élément important de l'enquête, mais comme toujours, Watson en tire des conclusions incomplètes, et Holmes retiendra d'autres détails comme cruciaux lors de son observation sur le terrain, notamment le fait que le coup a été porté par un gaucher :

“And the murderer?”

“Is a tall man, left-handed, limps with the right leg, wears thick-soled shooting boots and a grey cloak, smokes Indian cigars, uses a cigarette-holder and carries a blunt penknife in his pocket. There are several other indications, but these may be enough to aid us in our search³.

Il est donc possible de dire que la touche d'incertitude introduite par l'usage de certains auxiliaires modaux contribue à révéler une instabilité sous-jacente de l'objectivité dans le récit, tout autant qu'à créer des effets de langage complexes maîtrisés par le narrateur. C'est d'ailleurs cette qualité « littéraire » des comptes-rendus de Watson qui constitue selon Holmes un obstacle à l'objectivité détachée à laquelle le détective prétend, comme l'expliquent les

¹Jean-Pierre Naugrette, « Le rituel du récit : lecture d'une nouvelle de Conan Doyle », *op. cit.*, p. 46.

²Arthur Conan Doyle, « The Boscombe Valley Mystery » in *The Adventures of Sherlock Holmes, The Complete Stories of Sherlock Holmes*, Ware: Wordsworth Editions, 2007 (octobre 1891), p. 493.

³*Ibid.*, p. 498.

premières pages du roman *The Sign of Four*, dans lesquelles Sherlock Holmes réprimande sévèrement celui qui deviendra son chroniqueur pour son style par trop littéraire :

“But you have yourself had some experience of my methods of work in the Jefferson Hope case.”

“Yes, indeed,” said I [Watson] cordially. “I was never so struck by anything in my life. I even embodied it in a small brochure, with the somewhat fantastic title of ‘A Study in Scarlet’.”

“I [Holmes] glanced over it,” said he. “Honestly, I cannot congratulate you upon it. Detection is, or ought to be, an exact science and should be treated in the same cold and unemotional manner. You have attempted to tinge it with romanticism, which produces much the same effect as if you worked a love story or an elopement into the fifth proposition of Euclid.”

“But the romance was there,” I remonstrated. “I could not tamper with the facts¹.”

À la lecture de ce passage, Watson apparaît comme un professionnel de l’écriture, qui maîtrise mieux la plume que le bistouri, et la formule latine « *stilo primus, doctrina ultimus*² », utilisée par les contemporains de Buffon pour moquer le naturaliste, peut tout à fait s’appliquer au médecin locataire du 221B Baker Street.

2) Le langage descriptif des *professionals* : souci du détail et détournement du réel

Ce sont certainement les particularités du récit attribué à Watson, autant que les prouesses de Sherlock Holmes lui-même, qui font l’attrait des aventures du détective, car la perception des faits par le lecteur se fait évidemment par le biais du langage employé par le médecin littéraire. Ce prisme du langage watsonien se révèle être éminemment descriptif du fait du grand souci du détail de ce consciencieux chroniqueur, lequel résulte de la fonction première de ses récits, c’est à dire illustrer les méthodes de travail du détective. Aux yeux de Holmes, cette fonction centrale semble menacée par l’élan littéraire auquel Watson cède, comme il l’affirme encore dans les premières pages de la nouvelle « *The Adventure of the Copper Beeches* » (1892) : « “You have erred perhaps in attempting to put colour and life into each of your statements instead of confining yourself to the task of placing upon record that severe reasoning from cause to effect which is really the only notable feature about the

¹Arthur Conan Doyle, *The Sign of Four*, *op. cit.*, p. 98.

²Citée par Wolf Lepenies dans l’introduction de son ouvrage *Between Literature and Science: the Rise of Sociology*, *op. cit.*, p. 3.

thing¹. » C'est pourtant cet élan littéraire qui fait la spécificité des récits de Watson et surtout qui lui permet d'y insérer les mécanismes qui rendront ces enquêtes passionnantes pour le lecteur. En effet, comme l'affirme Nathalie Jaëck, c'est la possibilité pour le lecteur de devancer la marche du récit dans la résolution de l'affaire qui fait son plaisir de lecture :

Bien entendu, cette auto-dépréciation constante de Watson est stratégique et sert l'efficacité du récit : en se faisant passer pour l'« idiot du village », Watson met par contraste en relief la puissance de son héros, en même temps qu'il flatte le sentiment de supériorité du lecteur qui jubile de comprendre plus vite que le narrateur [...]².

De même que l'auto-dépréciation, le langage descriptif employé par Watson semble être un outil central à la bonne marche du récit, notamment du fait de la profusion de détails qu'il permet d'inscrire dans le champ de l'énigme à résoudre. Cette profusion est indispensable à la mise en place du savant mélange d'éléments factuels neutres inutiles à la résolution de l'énigme et d'éléments essentiels : présentés indifféremment par Watson, ils sont l'occasion pour le lecteur de mettre à l'épreuve son sens logique et de mesurer ses capacités de discernement à celles du médecin de Baker Street. La nouvelle « The Adventure of the Three Garridebs » (1924) comporte un exemple révélateur de cet entrelacement de détails cruciaux et anecdotiques par le biais de la description de John Garrideb, l'un des homonymes que le détective doit départager lors de cette enquête :

Mr John Garrideb, Counsellor at Law, was a short, powerful man with the round, fresh, clean shaven face characteristic of so many American men of affairs. The general effect was chubby and rather childlike, so that one received the impression of quite a young man with a broad set smile upon his face. His eyes, however, were arresting. Seldom in any human head have I seen a pair which bespoke a more intense inward life, so bright were they, so alert, so responsive to every change of thought³.

La dernière phrase de cet extrait comprend un élément crucial suggéré par l'apparence du personnage décrit, détail dûment consigné par Watson au profit du lecteur, mais dont le médecin chroniqueur ne conclut rien, malgré son impression tenace selon laquelle la duplicité de ce personnage peut se lire dans son regard, impression dont on peut de nouveau trouver la trace quelques lignes plus loin : « I seemed to read sudden suspicion in those expressive eyes⁴. » Il faut noter que ces remarques, qui ne sont pas mobilisées et restent à la marge, se

¹Arthur Conan Doyle, « The Adventure of the Copper Beeches » in *The Adventures of Sherlock Holmes, The Complete Stories of Sherlock Holmes*, Ware: Wordsworth Editions, 2007 (juin 1892), p. 634.

²Nathalie Jaëck, *Les Aventures de Sherlock Holmes : une affaire d'identité*, op. cit., p. 100.

³Arthur Conan Doyle, « The Adventure of the Three Garridebs » in *The Casebook of Sherlock Holmes, The Complete Stories of Sherlock Holmes*, Ware: Wordsworth Editions, 2007 (octobre 1924), p. 1312.

⁴*Ibid.*, p. 1312.

verront validées par la suite de l'enquête, puisque le prétendu John Garrideb devient le suspect principal puis le coupable.

De tels éléments descriptifs permettent de guider (ou, tout aussi souvent, de perdre) le lecteur attentif, du fait de leur caractère subjectif et de leur enfouissement dans la profusion de détails offerte par Watson au grand dam de Sherlock Holmes. Ce dernier, dans les premières pages de *The Sign of Four*, signale qu'il serait bon que Watson opère un tri avant de porter les faits à la connaissance du public : « Some facts should be suppressed, or, at least, a just sense of proportion should be observed in treating them¹. » Mais c'est au contraire ce souci du détail, et la vaste quantité d'informations que Watson prend soin de livrer indifféremment au lecteur, qui donnent à ce dernier une part active, car c'est à lui qu'échoit la tâche de discerner quelles informations sont cruciales et quelles informations sont sans conséquence. Il va sans dire que c'est dans cet exercice que réside le plaisir de lecture que recherchent les amateurs de récits policiers. Ainsi, le langage descriptif employé par Watson a une fonction double et duplice : il complexifie l'intrigue en augmentant le nombre de détails à considérer, et il facilite la mise en place de signaux destinés à mettre le lecteur sur la voie.

De plus, cette prolixité dans la description est l'occasion de mettre en valeur les talents de Holmes, qui, en véritable spécialiste du réel, sélectionne et exclut les indices sans peine malgré leur grand nombre, comme le souligne Hélène Machinal-Crignon : « Holmes se singularise précisément du corps officiel de la police par cette perception artistique et sensuelle de la réalité par l'intermédiaire du détail². » Ce sont ces opérations minutieuses dont lui seul a le secret qui donnent au détective le pouvoir de limiter le nombre d'éléments à prendre en compte jusqu'à la formulation d'une hypothèse valide permettant de reconstituer la séquence d'événements qui fait du suspect un coupable. L'intervention de Sherlock Holmes est alors requise de façon presque systématique pour découvrir quand, comment et pourquoi le coupable a commis son forfait, et donc pour valider ou infirmer les assomptions du lecteur.

Par ailleurs, le recours à un langage descriptif presque hypertrophié rend possibles certains écarts par rapport à la réalité, qui semblent destinés à orienter la perception du lecteur, voire à détourner son attention. C'est le cas notamment dans l'ouverture de la nouvelle « The Beetle-Hunter », au cours de laquelle le narrateur fait dès le second paragraphe une description très vivante et très précise (et donc proche de l'hypotypose) du lieu qu'il habite au début de l'aventure :

I had just become a medical man, but I had not started in practice, and I lived in rooms in Gower Street. The street has been renumbered since then, but it was in the only house

¹ Arthur Conan Doyle, *The Sign of Four*, op. cit., p. 98.

² Hélène Machinal-Crignon, *Conan Doyle : De Sherlock Holmes au professeur Challenger*, op. cit., p. 143.

which has a bow-window, upon the left-hand side as you go down from the Metropolitan Station. A widow named Murchison kept the house at that time, and she had three medical students and one engineer as lodgers. I occupied the top room, which was the cheapest, but cheap as it was it was more than I could afford. My small resources were dwindling away, and every week it became more necessary that I should find something to do¹.

Ce passage a valeur d'effet de réel : il contient nombre de détails qui demeurent sans conséquence pour la suite des événements mais dont la seule fonction est de donner un sentiment de vraisemblance. Ainsi, la description de la façade du bâtiment, de la logeuse et des locataires qui l'occupent, par sa rigueur apparente, est destinée à prêter au récit dans son ensemble l'impression d'exactitude qui se dégage de ce second paragraphe. Cet extrait présente également l'avantage d'introduire les raisons qui poussent le jeune et impécunieux Dr Hamilton à répondre à l'étrange annonce qui sera le point de départ à la fois de sa remarquable aventure et de sa carrière médicale.

En outre, la nouvelle « J. Habakuk Jephson's Statement » comprend une occurrence plus remarquable encore d'hypotypose destinée à orienter la perception du lecteur. Dans ce texte, il est possible d'observer une hypertrophie ponctuelle de l'appareil descriptif qui permet de passer sous silence certains éléments (qui se feront jour plus tard), tout en créant un sentiment d'exhaustivité. Par exemple, la description au début de l'aventure du personnage inquiétant de Septimius Goring puis de sa main mutilée est relativement proche de l'hypotypose, et s'étend sur plusieurs dizaines de lignes, mais le narrateur ne prend la peine ni d'infirmer, ni de confirmer les impressions que ce portrait ne manquera pas de faire naître chez le lecteur, et ce malgré la qualité rétrospective du récit. Le narrateur joue donc un jeu de dupes avec le lecteur, se mettant lui-même sciemment en scène : le langage qu'il utilise suggère qu'il rencontre Septimius Goring pour la première fois et qu'il ignore tout de ce dernier, alors que la restitution de son expérience directe à travers le support du journal intime ne débute qu'à la page suivante. Ce langage-tampon, par le biais d'une écriture descriptive à l'excès qui vise à orienter la restitution des faits, permet donc de déjouer la qualité rétrospective du récit et de simuler une certaine proximité avec la réalité des faits relatés. En effet, le narrateur omet de préciser que le personnage de Septimius Goring sera clairement à l'origine de la perte de l'équipage de la *Marie Celeste*, alors même qu'il prend soin de signaler au lecteur son apparence malveillante, son statut ambigu de mulâtre et l'antipathie qu'il inspire à tous ses compagnons de voyage :

¹Arthur Conan Doyle, « The Beetle-Hunter », *op. cit.*, p. 571.

I looked around and saw a very tall, gaunt man, who was leaning across the polished mahogany counter asking some questions of the clerk at the other side. His face was turned half towards me, and I could see that he had a strong dash of negro blood in him, being probably a quadroon or even nearer akin to the black. His curved aquiline nose and straight lank hair showed the white strain; but the dark, restless eye, sensuous mouth, and gleaming teeth all told of his African origin. His complexion was of a sickly, unhealthy yellow, and his face was deeply pitted with small-pox, the general impression was so unfavourable as to be almost revolting. When he spoke, however, it was in a soft, melodious voice, and in well-chosen words, and he was evidently a man of some education¹.

Jeu de dupes et espace tampon donc : la proximité entre la vérité factuelle souvent inaccessible et la vérité livrée au lecteur par le biais du langage est bien une construction du texte et la fonction du langage est ici d'appuyer une « remise » en scène orientée des faits. Ce langage descriptif devient un outil de sélection et de mise à l'écart de certains des détails qui composent le réel au profit d'autres éléments plus propices à une construction retravaillée de la vérité. Il est vrai cependant qu'une description, même fidèle, ne peut incorporer tous les détails rencontrés dans l'expérience directe du réel, comme le note E. B. Greenwood, cité par David Lodge : « This would seem to correspond to what we commonly refer to as a novelist's "selection" of details in narrative description. Such details, E. B. Greenwood claims, "are surrogates [...] for the mass of observed detail which would have been there in actuality"². » Cette opération de tri sélectif, d'une importance capitale pour l'intelligibilité du récit, semble donc être détournée et mise à profit par certains narrateurs issus des *professions*, qui s'efforcent de recréer une version modelée à leur avantage des événements relatés, laquelle pourra s'inscrire sans accroc dans le paradigme langagier qu'ils ont choisi de mettre en place, et contribuer ainsi aux divers effets de lecture qui ponctuent leurs récits. Il apparaît alors que l'hypertrophie du langage descriptif que nous avons pu observer, sous couvert d'une exhaustivité qui n'est que feinte, concourt à cette fonction centrale du discours des *professions* que Gaïd Girard identifie comme « une tentative de maîtrise absolue du sens, fondée sur l'expulsion du foisonnement du réel³. » C'est d'ailleurs ce besoin de prétendre à l'exhaustivité dans la description qui rapproche la prise de parole des *professionals* de l'entreprise réaliste telle que la définit Philippe Hamon, dans son article intitulé « Un Discours contraint » (1973) :

¹Arthur Conan Doyle, « J. Habakuk Jephson's Statement », *op. cit.*, pp. 393-394.

²David Lodge, *The Modes of Modern Writing: Metaphor, Metonymy and the Typology of Modern Literature*, London: E. Arnold, 1977, p. 93.

³Gaïd Girard, *Joseph Sheridan Le Fanu : une écriture fantastique*, *op. cit.*, p. 333.

Dans le programme réaliste, le monde est descriptible, accessible à la dénomination. Par là, il s'oppose au monde du discours fantastique (l'innommable, l'indescriptible, le monstre...) ; ce programme se caractérise aussi par sa volonté d'exhaustivité (le discours fantastique est souvent, lui, partiel et parcimonieux), et le réel est alors envisagé comme un champ complexe et foisonnant, discontinu, « riche » et nombrable, dénommable, dont il s'agit de faire l'inventaire¹.

Il semble alors manifeste qu'à travers leur recours au jargon et au langage spécialisé, ainsi que leur usage orienté de la description et du langage descriptif, les *professionals* cherchent à ouvrir un espace langagier théorique et privé, réservé aux initiés, excluant ouvertement les néophytes dont le lecteur fait souvent partie. En effet, comme l'indique l'assistant du Dr Hesselius dans le prologue de « Green Tea », les *professionals* narrateurs s'adressent souvent à un « lay reader² », un profane qui ne sera certainement pas en mesure de saisir toutes les implications du cas relaté puisqu'il est également qualifié de « unlearned reader³ » quelques lignes plus loin. Le langage est donc appréhendé par les *professions* en quelque sorte comme une « chasse gardée », comme un instrument de pouvoir qu'ils emploient de façon à donner à l'espace langagier qu'ils ouvrent une forme impressionnante, intimidante, afin de désamorcer toute velléité de contestation. Ainsi, le langage tel qu'il est employé par les membres des *professions* serait conçu et utilisé comme une arme, bien sûr, mais surtout comme une armure les mettant à l'abri de toute mise en question de leur capacité à générer du sens et à capter efficacement la vérité pour la restituer ensuite.

II. Le langage comme moyen de reconnaissance et dispositif de défense

1) Le langage comme moyen de reconnaissance : enjeux de la théâtralisation de soi

Tout d'abord, il faut remarquer qu'il est possible d'observer dans de nombreuses nouvelles une mise en scène des *professionals* par eux-mêmes. Celle-ci est signalée de façon récurrente par la mention systématique et appuyée de titres plus ou moins honorifiques découlant directement de la position professionnelle du narrateur ou du personnage concerné.

¹Philippe Hamon, « Un Discours contraint » in *Littérature et réalité*, Paris : Éditions du Seuil, 1982 (1973), p. 162.

²Joseph Sheridan Le Fanu, « Green Tea », *op. cit.*, p. 6.

³*Ibid.*, p. 6.

Un tel procédé de certification, qui permet au *professional* de se donner de l'importance (et donc de prêter à sa prise de parole une importance proportionnelle), est au cœur de la stratégie de stabilisation de la vérité que met en place le narrateur autodiégétique et éponyme de la nouvelle « J. Habakuk Jephson's Statement ». Comme nous l'avons vu, celui-ci profite d'abord du détournement de la troisième personne du singulier pour dresser un portrait avantageux de lui-même, tant au niveau moral que professionnel. De surcroît, sa campagne d'édification d'une sorte de mythe personnel se poursuit avec la révélation abrupte qui intervient après plusieurs pages selon laquelle le pronom « I » rencontré en de rares occasions jusque-là ne se réfère pas à un narrateur inconnu, mais à ce fameux Dr Habakuk Jephson, décrit plus haut en des termes extrêmement élogieux. En effet, aussitôt son identité révélée au lecteur, Habakuk Jephson s'empresse – dans la même phrase – de dérouler l'inventaire de ses titres à grand renfort de majuscules : « Let me remark, as a preface to my narrative, that I am Joseph Habakuk Jephson, Doctor of Medicine of the University of Harvard, and ex-Consulting Physician of the Samaritan Hospital of Brooklyn¹. »

L'importance de tels titres dans la définition sociale, professionnelle et personnelle de leur porteur est reconnue par Everett C. Hughes comme faisant partie intégrante d'un usage défensif du langage, inhérent à toute interaction sociale, mais aussi central à la mise en place d'une parole fiable :

These hedging statements in which people pick the most favourable of several possible names of their work imply an audience; and one of the most important things about any man is his audience, or his choice of the several available audiences to which he may address his claims to be someone of worth.

These remarks should be sufficient to call it to your attention that a man's work is one of the more important parts of his social identity, of his self; indeed, of his fate in the one life he has to live, for there is something almost as irrevocable about choice of occupation as there is about choice of a mate. And since the language about work is so loaded with value and prestige judgments, and with defensive choice of symbols [...] ².

Par ailleurs, ces titres, qui semblent participer de l'identité de leur porteur tout autant que le nom auquel ils sont apposés, sont un moyen de reconnaissance, et leur usage systématique procède d'un sens de l'appartenance assez fort chez les *professionals*. De façon remarquable, ce sens de l'appartenance transcende l'important cloisonnement qui existe entre les différentes spécialités qui composent chaque *profession*, notamment dans le milieu médical. La nouvelle « A Medical Document » offre un exemple saisissant de ce phénomène, car elle met en scène la familiarité et la complicité qui existe entre trois membres de la

¹Arthur Conan Doyle, « J. Habakuk Jephson's Statement », *op. cit.*, p. 389.

²Everett C. Hughes, *Men and Their Work*, *op. cit.*, p. 43.

« Midland Branch of the British Medical Association¹ » que tout oppose à première vue. Chacun est un représentant d'une spécialité distincte (un médecin généraliste, un chirurgien et un aliéniste), et défend en conséquence sa vision particulière de la pratique de la médecine, mais tous trois se traitent à l'évidence en égaux. En effet, cette proximité entre les membres de la profession médicale est proclamée dès le premier paragraphe de la nouvelle :

Ask the surgeon for his best experiences and he may reply that he has seen little that is remarkable, or break away into the technical. But catch him some night when the fire has spurted up and his pipe is reeking, with a few of his brother practitioners for company and an artful question or allusion to set him going. Then you will get some raw, green facts new plucked from the tree of life².

Ici, c'est autant la présence fraternelle de confrères que l'atmosphère propice à la confiance qui permet de délier la langue du praticien. Cette notion de confraternité, souvent entérinée par la présence de termes comme « fellow » ou « brother », est nettement observable dans les travaux de Conan Doyle en particulier, avec par exemple la récurrence de l'expression « brother practitioners³ » rencontrée plus haut, qui est aussi présente dans la nouvelle « The Brown Hand ».

On trouve également trace de ce phénomène, dans une moindre mesure cependant, dans les travaux de Le Fanu et de Wilkie Collins. Ainsi, dans la longue nouvelle de Le Fanu intitulée « Carmilla », le lecteur rencontre deux médecins appelés tour à tour à prodiguer leurs soins à la même patiente. Le second médecin ne peut que constater l'échec de son prédécesseur, et s'il juge bon de se faire valoir en usant d'ironie à l'égard de son confrère, il n'en souligne pas moins le lien de fraternité qui existe entre eux du fait de leur profession commune : « my learned brother seems to think that you want a conjuror, and not a doctor⁴ ».

Cette proximité entre les membres des *professions* est également figurée par le lien de sang qui unit les trois frères narrateurs du recueil *The Queen of Hearts*, chacun ayant embrassé l'une des trois grandes *professions*. Ce lien a d'autant plus de signification que le narrateur extradiégétique, l'ancien avocat Griffith, s'évertue dès le tout début de son récit à désigner chacun des deux autres comme « brother Owen⁵ », et « brother Morgan⁶ », lesquels sont définis davantage par leur métier que par leur nom lorsque Griffith se décrit comme « a

¹ Arthur Conan Doyle, « A Medical Document », *op. cit.*, p. 1035.

² *Ibid.*, p. 1035.

³ Arthur Conan Doyle, « The Brown Hand », *op. cit.*, p. 677.

⁴ Joseph Sheridan Le Fanu, « Carmilla » in *In a Glass Darkly*, Oxford: Oxford University Press, 1993 (1872), p. 309.

⁵ Wilkie Collins, *The Queen of Hearts*, *op. cit.*, p. 11.

⁶ *Ibid.*, p. 11.

pliable, double-sided old lawyer, who stands between the clergyman-brother and the physician-brother¹ ».

La récurrence de telles expressions dans le discours des *professionals* sanctionne la présentation de la communauté médicale comme une confrérie, à la faveur d'une abolition de la diversité des statuts et des situations au nom d'une conscience de caste souveraine. Ce lien de fraternité qui procède d'un sens de l'appartenance exclusif semble être reconnu et accepté par tous, et non pas seulement par les membres des *professions* eux-mêmes, si bien qu'au tout début du roman *The Hound of the Baskervilles*, James Mortimer est associé au Dr Watson dès qu'il est identifié par Sherlock Holmes comme faisant partie du corps médical : « “Don't move, I beg you, Watson. He [James Mortimer] is a professional brother of yours and your presence may be of assistance to me².” »

De plus, l'acceptation générale de la réalité des liens qui unissent les membres des *professions* permet la mise en place de procédés de certification reposant sur la familiarité entre deux *professionals*. La conclusion de la nouvelle « Green Tea » constitue un exemple saisissant de ce phénomène. Au cours de celle-ci, le Dr Hesselius s'adresse à un unique narrataire, un certain Van Loo. Comme le lecteur l'apprend dans le prologue de la nouvelle, celui-ci est chimiste à Leyden, et Hesselius semble le considérer comme un confrère, un égal, malgré le fait qu'ils représentent deux spécialités distinctes au sein du corps médical : « It [the case of Rvd Jennings] is related in a series of letters to his friend professor Van Loo of Leyden. The professor was not a physician, but a chemist, and a man who read history and metaphysics, and medicine, and had, in his day, written a play³. » Si aucune référence à ce Van Loo n'est faite dans le corps de la nouvelle, Hesselius s'adresse en revanche directement à son confrère dès les premières lignes de sa conclusion : « My dear Van L—, you have suffered from an affection similar to that which I have just described. You twice complained of a return of it. Who, under God, cured you? Your humble servant, Martin Hesselius⁴. » Le lecteur apprend donc que Van Loo a pu voir par lui-même les excellents résultats obtenus précédemment par Hesselius, et qu'il connaît les diverses ouvrages rédigés par ce dernier : « You know my tract on *The Cardinal Functions of the Brain*⁵. » Ainsi, le Dr Hesselius laisse entendre au lecteur que le narrataire premier de la nouvelle sera aisément convaincu du bien-fondé de ses explications, invitant indirectement le lecteur à se laisser convaincre lui aussi. Cependant, il faut noter qu'Hesselius fait ici les questions et les réponses, et s'arroge

¹*Ibid.*, p. 11.

²Arthur Conan Doyle, *The Hound of the Baskervilles*, *op. cit.*, p. 180.

³Joseph Sheridan Le Fanu, « Green Tea », *op. cit.*, p. 6.

⁴*Ibid.*, p. 38.

⁵*Ibid.*, p. 38.

l'assentiment d'un confrère absent qui fait office de « lecteur impliqué », dont la réponse épistolaire restera inaccessible au lecteur.

Pour conclure, il est clair que les membres des *professions* s'appuient sur la grande cohésion dont ils font preuve en tant que classe pour intensifier l'impact de leur récit sur le lecteur. Cette tendance à faire corps est reflétée par les termes qu'ils utilisent pour désigner leurs confrères, et renforce l'idée d'une identité commune à travers laquelle tous se définissent. Cette grande cohésion qui se lit dans le langage employé par les *professionals* se révèle enfin être un formidable dispositif de défense, un outil de mise en valeur de la personne et de la parole du narrateur. Ce détournement du langage comporte cependant quelques écueils, et il n'est donc pas rare de rencontrer diverses dérives et excès dans le rapport au langage de certains *professionals*.

2) Troubles de l'expression et échec pathologique de la signification

Il est possible en effet d'observer chez un certain nombre de *professionals* présents dans le corpus des troubles de l'expression souvent liés à un usage obsessionnel du langage spécialisé qui est habituellement réservé à la sphère professionnelle. Ce recours abusif au jargon a souvent pour conséquence de neutraliser la valeur d'instrument de pouvoir du langage spécialisé, et limite plutôt qu'il ne facilite la capacité de ces *professionals* à communiquer et à générer du sens hors du cadre spécifique de leur pratique professionnelle. Le cas du personnage d'Ainslie Grey, éminent professeur de physiologie et personnage central de la nouvelle « A Physiologist's Wife », illustre bien la portée de tels troubles de l'expression. Ce dernier, en plus d'employer à tort et à travers un vocabulaire d'une grande technicité, applique à tous les aspects de sa vie quotidienne des notions scientifiques qui semblent parfois hors de propos, comme lors de l'échange suivant, qui a lieu au cours d'une conversation avec sa sœur Ada au sujet de la religion :

His sister sighed.

"You have no faith," she said.

"I have faith in those great evolutionary forces which are leading the human race to some unknown but elevated goal."

"You believe in nothing."

"On the contrary, my dear Ada, I believe in the differentiation of protoplasm¹."

¹Arthur Conan Doyle, « A Physiologist's Wife », *op. cit.*, p. 981.

Ces principes scientifiques, qui restent pour le moins obscurs aux yeux de son interlocutrice comme du lecteur, sont ensuite appliqués sans distinction à un autre sujet avec lequel ils semblent peu compatibles : l'amour. Lorsqu'Ainslie Grey fait part de son attachement à la veuve Mrs. O'James, le lecteur ne peut qu'observer l'amusant décalage entre la situation – une déclaration d'amour suivie d'une demande en mariage – et les notions avancées par le professeur :

"I am not an emotional man but I am conscious in your presence of the great evolutionary instinct which makes either sex the complement of the other."

"You believe in love, then?" She asked with a twinkling, upward glance.

"I am forced to."

"And yet you can deny the soul?"

"How far these questions are psychic, and how far material is still *sub judice*," said the professor with an air of toleration. "Protoplasm may prove to be the physical basis of love as well as of life."

"How inflexible you are!" she exclaimed; "you would draw love down to the level of physics."

"Or draw physics up to the level of love."

"Come, that is much better," she cried, with her sympathetic laugh. "That is really very pretty, and puts science in quite a delightful light¹."

Fort heureusement ce décalage est amoindri par le jeu d'esprit rendu possible par les réponses espiègles de la jeune veuve, et l'échec de la communication que l'on observe dans l'exemple précédent peut être évité. Cela n'empêche pas le professeur de proclamer ensuite, avec un certain manque de tact, la supériorité de la science sur tout autre mode de connaissance et d'expression, fut-il le plus délicat : « Love has been taken away from the poets, and has been brought within the domain of true science². »

De façon quelque peu similaire, le langage employé par l'avocat Mr. Boxsious peut être qualifié de névrotique, et rend la communication avec ce dernier pour le moins difficile. C'est ce qui transparaît à la lecture du prologue de la nouvelle de Wilkie Collins « A Stolen Letter », au cours de laquelle le narrateur enchâssant William Kerby relate sa rencontre avec ce personnage excentrique afin de tirer son portrait, et décrit ce qu'il appelle, par euphémisme, « his odd manners and langage³ ». En effet, dès l'ouverture du dialogue, Mr. Boxsious monopolise la parole et déclare de but en blanc : « "You can't quarrel with me. If you were fifty times as irritable a man as you look, you couldn't quarrel with me. I'm not

¹*Ibid.*, pp. 984-985.

²*Ibid.*, p. 986.

³Wilkie Collins, « A Stolen Letter », *op. cit.*, p. 52.

young, and I'm not touchy – I'm Boxsious, the lawyer; the only man in the world who can't be insulted, try it how you like!¹» Cette diatribe qui fait office de présentation pour Boxsious signale son incapacité à s'exprimer hors du contexte de la confrontation juridique, et son obsession pour la forme de l'échange contradictoire argumenté, qui constitue le mode de communication dominant dans une cour de justice, change radicalement le cours et la forme du dialogue qui constitue l'essentiel du prologue de la nouvelle :

“Now, Mr. Artist!” he cried, quickening his walk impatiently, “in the interests of the Town Council, your employers, allow me to ask you for the last time when you are going to begin?”

“And allow me, Mr. Boxsious, in the interest of the Town Council also,” said I, “to ask you if your notion of the proper way of sitting for your portrait is to walk about the room?”

“Aha! Well put – devilish well put!” returned Mr. Boxsious; “that's the only sensible thing you have said since you entered my house; I begin to like you already.” With these words he nodded at me approvingly, and jumped into the high chair that I had placed for him with the alacrity of a young man².

Ce refus de s'exprimer hors d'un cadre juridique artificiellement calqué sur toute situation est d'autant plus observable lorsque Mr. Boxsious devient le narrateur de son aventure. Dès les premières pages de son récit, il rapporte de quelle façon il reçoit son tout premier client en la personne de son ami, l'imprudent – et fortuné – Mr. Frank Gatliffe :

I had started as an attorney on my own account – say six weeks, more or less, and was sitting alone in my office on the Monday morning before the wedding-day [of Mr. Frank Gatliffe], trying to see my way clear before me and not succeeding particularly well, when Mr. Frank suddenly bursts in, as white as any ghost that ever was painted, and says he's got the most dreadful case for me to advise on, and not an hour to lose in acting on my advice.

“Is this in the way of business, Mr. Frank?” says I, stopping him just as he was beginning to get sentimental. “Yes or no, Mr. Frank?” rapping my new office paper-knife on the table, to pull him up short all the sooner.

“My dear fellow” – he was always familiar with me – “it's in the way of business, certainly; but friendship – .”

I was obliged to pull him up short again, and regularly examine him as if he had been in the witness-box, or he would have kept me talking to no purpose half the day³.

¹*Ibid.*, p. 49.

²*Ibid.*, pp. 50-51.

³*Ibid.*, pp. 55-56.

Un tel passage semble indiquer que la névrose langagière de Mr. Boxsious se manifeste par l'incapacité d'envisager les rapports sociaux et les situations de la vie commune hors de l'espace codé du tribunal. Toute intervention de sa part ne peut donc se faire que sur le mode de la plaidoirie ou de l'interrogatoire.

Il apparaît ainsi que certains *professionals* rechignent à s'exprimer hors de l'espace langagier privé ouvert dans le cadre de leurs rapports professionnels avec leurs confrères comme avec le reste de la société. Ces derniers s'enferment alors, plus ou moins volontairement, dans cet espace langagier excluant profanes et néophytes hors duquel tout effort de communication demeure compromis, voué à un échec de la signification. Un exemple saisissant de cet enfermement langagier (volontaire ici) peut être observé dans le cas du personnage de Sir Thomas Rossiter, l'entomologiste dément rencontré dans la nouvelle « The Beetle-Hunter ». C'est en effet l'incapacité de ce dernier à s'exprimer sur tout autre sujet que son obsession scientifique pour les insectes qui rend l'intervention du narrateur, le Dr Hamilton, nécessaire. Ce jeune médecin fêru d'entomologie, du fait de cette passion commune, sera le seul en mesure de s'entretenir avec Sir Thomas, qui refuse de se laisser approcher par des inconnus :

“My young friend, Dr. Hamilton, is so much interested in the subject which you have made your own, that I [Lord Linchmere, Sir Rossiter's brother-in-law] thought you would not mind his accompanying me.”

“I [Sir Rossiter] lead a retired life, Dr. Hamilton, and my aversion to strangers grows upon me,” said our host. “I have sometimes thought that my nerves are not so good as they were.” [...] It was evidently an unusual thing for him to meet with a sympathetic listener, and he talked and talked until the spring evening had deepened into night, and the gong announced that it was time to dress for dinner. All the time Lord Linchmere said nothing, but he stood at his brother-in-law's elbow, and I caught him continually shooting curious, little, questioning glances into his face¹.

Le mutisme de Sir Thomas se mue ici en une logorrhée incontrôlée, et si ce dernier peut s'exprimer correctement lorsqu'il s'adresse à un entomologiste, sa capacité à communiquer n'en reste pas moins compromise car réduite à un échange à sens unique. Ne pouvant contrôler le flot de paroles qui s'échappe de sa bouche, Sir Thomas se trouve donc incapable de recevoir quelque information que ce soit.

De même, un autre spécialiste, le professeur Austin Gilroy, titulaire d'une chaire de physiologie et narrateur de la nouvelle d'Arthur Conan Doyle « The Parasite » (1894), semble

¹ Arthur Conan Doyle, « The Beetle-Hunter », *op. cit.*, pp. 582-583.

incapable d'échapper à son propre goût pour la science, qui dénature son langage au point de compromettre le ton (poétique) de l'ouverture de son récit, dans laquelle il célèbre la renaissance printanière de la nature. Ainsi, presque malgré lui, il se voit vite rattrapé par son mode d'expression habituel, le jargon anatomique : il ne peut s'empêcher de poursuivre ce passage en rappelant que sa ferveur, lorsqu'il loue les charmes du printemps, reste toute scientifique, et il s'évertue alors à allier d'une façon remarquable ces deux thématiques dans la suite de son exposé. En résulte un sentiment d'étrangeté pour le lecteur, qui se trouve confronté à diverses associations sémantiques inusitées :

March 24. The spring is fairly with us now. Outside my laboratory window the great chestnut tree is all covered with the big, glutinous, gummy buds, some of which have already begun to break into little green shuttlecocks. As you walk down the lanes you are conscious of the rich, silent forces of nature working all around you. The wet earth smells fruitful and luscious. Green shoots are peeping out everywhere. The twigs are stiff with their sap; and the moist, heavy English air is laden with a faintly resinous perfume. Buds in the hedges, lambs beneath them – everywhere the work of reproduction going forward! I can see it without, and I can feel it within. We also have our spring when the little arterioles dilate, the lymph flows in a brisker stream, the glands work harder, winnowing and straining. Every year nature readjusts the whole machine. I can feel the ferment in my blood at this very moment, and as the cool sunshine pours through my window I could dance about in it like a gnat¹.

Ce rapport problématique avec la dimension poétique touche également Sherlock Holmes, qui, lorsqu'il se laisse aller à un soudain élan de poésie teinté de spiritualité dans la nouvelle « The Naval Treaty » (1893), se heurte à l'incompréhension de ses interlocuteurs, lesquels ne peuvent que s'étonner de son intervention tant elle est inattendue, hors de propos :

“Thank you. I [Holmes] have no doubt I can get details from Forbes. The authorities are excellent at amassing facts, though they do not always use them to advantage. What a lovely thing a rose is!”

He walked past the couch to the open window, and held up the drooping stalk of a moss-rose, looking down at the dainty blend of crimson and green. It was a new phase of his character to me, for I [Watson] had never before seen him show any keen interest in natural objects.

“There is nothing in which deduction is so necessary as in religion,” said he, leaning with his back against the shutters. “It can be built up as an exact science by the reasoner. Our highest assurance of the goodness of providence seems to me to rest in the flowers.

¹Arthur Conan Doyle, « The Parasite » in *The Parasite and Other Stories*, Newcastle upon Tyne: Cambridge Scholars Publishing, 2009 (décembre 1894), p. 1.

All other things, our powers, our desires, our food, are all really necessary for our existence in the first instance. But this rose is an extra. Its smell and colour are an embellishment of life, not a condition of it. It is only goodness which gives extras, and so I say again that we have much to hope from the flowers.”

Percy Phelps and his nurse looked at Holmes during this demonstration with surprise and a good deal of disappointment written upon their faces. He had fallen into a reverie, with the moss-rose between his fingers. It had lasted some minutes before the young lady broke in upon it¹.

Au cours de ce passage, Sherlock Holmes sort de son rôle habituel de fin limier, au grand dam de ses clients. Leur consternation semble indiquer que sa difficulté chronique à interagir normalement hors du cadre de l'enquête a informé la perception que les autres ont de lui, à tel point qu'il se trouve victime de l'enfermement langagier qui résulte de l'acceptation générale de son obsession absolue pour la détection. L'espace langagier privé ouvert par le détective au fil de ses enquêtes devient ici un carcan qui limite ses possibilités d'expression.

Par ailleurs, cet élan poétique, très inhabituel au vu du caractère invariablement compendieux de toute intervention du détective, fait figure d'exception à l'efficacité routinière qui fait la spécificité de l'expression holmésienne. Du fait de l'intensité des réactions qu'elle suscite, cette dérogation à la règle établie par les vingt-deux nouvelles et les deux romans précédents², dérogation que Watson souligne aussitôt comme « a new phase of his character³ », met en évidence l'importance de la répétition et la toute-puissance du précédent dans la structure des enquêtes successives qui composent le Canon holmésien. C'est cette tendance, que l'on observe par ailleurs dans l'ensemble du corpus à l'étude et qui semble faire de chaque texte l'amplication d'une occurrence antérieure, qu'il nous faut à présent examiner. À cette occasion, nous chercherons à montrer en quoi le langage se trouve au cœur de cette politique de mise en calque du précédent.

¹Arthur Conan Doyle, « The Naval Treaty » in *The Memoirs of Sherlock Holmes, The Complete Stories of Sherlock Holmes*, Ware: Wordsworth Editions, 2007 (octobre-novembre 1893), pp. 811-812.

²« The Naval Treaty » occupe effectivement une place médiane dans le Canon holmésien, puisqu'elle est la vingt-troisième nouvelle sur un total de cinquante-six nouvelles et quatre romans.

³Arthur Conan Doyle, « The Naval Treaty », *op. cit.*, p. 812.

III. Le langage-calque : toute-puissance du précédent

1) Rituel et jurisprudence : les socles de la mise en place d'un langage-calque

Pour commencer, cette notion de calque se trouve centrale à l'étude des discours de pouvoir des *professionals* : leur langage ambitionne de calquer le réel au plus près, de le reproduire sans écart. En effet, si de tels discours parviennent à convaincre le lecteur, c'est que la reconstruction des faits dans l'espace langagier ouvert par le narrateur se superpose aux événements dont il rend compte, exactement à la manière d'un calque, et que les petites altérations apportées par ce calque viennent occulter les détails du plan, de la carte originale des faits. Une telle mise en opposition du mode de représentation du calque face à celui de la carte est définie par Gilles Deleuze et Félix Guattari dans le cadre de l'introduction à leur ouvrage *Mille Plateaux* (1980). À cette occasion, ces derniers décrivent clairement le calque comme une reproduction limitée, incomplète : « Si la carte s'oppose au calque, c'est qu'elle est toute entière tournée vers une expérimentation en prise sur le réel. La carte ne reproduit pas, elle construit. [...] Une carte a des entrées multiples, contrairement au calque, qui revient toujours au même¹. »

Ce sont précisément ces fonctions de reproduction par la délimitation que revêt ce que nous appellerons le « langage-calque ». Le recours à ce langage-calque – puisque c'est bien par le biais de la transposition des événements dans un espace langagier dédié que s'opère cette délimitation du réel – favorise un contrôle accru du narrateur sur la proximité du récit avec le réel, car comme le remarquent Deleuze et Guattari, le recours au calque correspond précisément à une campagne de circonscription du réel, lequel se voit rapporté au déjà-vu, au déjà connu. Dès lors, le texte n'est plus qu'une répétition, une « remise » en scène construite à partir d'un calque souvent incomplet, instable des faits. La fonction de telles reconstructions semble donc être de délimiter le champ des possibles dans lequel les faits peuvent être inscrits, et ceci a pour résultat un ancrage dans l'expérience qui permet au lecteur d'adhérer plus aisément au discours de vérité déployé dans le texte.

En effet, cette stratégie de limitation du réel permet au narrateur de mettre en cadre les faits afin de se les approprier, de les faire correspondre à des schémas antérieurs, déjà validés, et enfin d'isoler la réalité factuelle, de la mettre hors du portée du lecteur puisque toujours

¹Gilles Deleuze, Félix Guattari, *Capitalisme et schizophrénie : Mille Plateaux*, Paris : Éditions de Minuit, 1980, p. 20.

selon Deleuze et Guattari, « le calque ne reproduit déjà que lui-même quand il croit reproduire autre chose¹ ». Cette souveraineté du précédent est l'un des principes fondamentaux qui sous-tendent la structure du Canon holmésien, comme le remarque Nathalie Jaëck dans son ouvrage *Les Aventures de Sherlock Holmes : une affaire d'identité* : « Très stable, faisant de la répétition le mode essentiel de l'écriture, le texte doyllien repose en effet sur une trame immuable et rallie régulièrement, notamment à chaque début et à chaque fin de cas, ses nœuds textuels typiques, ses passages textuels obligés². » Il faut dire que cet ancrage dans la répétition est au cœur de l'activité du détective, qui définit la figure du calque comme son outil le plus efficace dès la première affaire narrée par Watson, *A Study in Scarlet* :

“Well, I have a trade of my own. I suppose I am the only one in the world. I'm a consulting detective, if you can understand what that is. Here in London we have lots of government detectives and lots of private ones. When these fellows are at fault, they come to me, and I manage to put them on the right scent. They lay all the evidence before me, and I am generally able, by the help of my knowledge of the history of crime, to set them straight. There is a strong family resemblance about misdeeds, and if you have all the details of a thousand at your finger-ends, it is odd if you can't unravel the thousand and first³.”

Selon sa propre analyse, c'est donc la capacité à mettre en résonance l'énigme à résoudre avec un ou plusieurs précédents congrus qui fait la supériorité de Sherlock Holmes face aux autres enquêteurs. Ainsi, la compétence consignée en neuvième position par Watson lorsqu'il fait la liste des compétences de Holmes se révèle de toute première importance : « 9 – Knowledge of sensational literature – immense. He appears to know every detail of every horror perpetrated in the century⁴. » C'est précisément cette compétence particulière qui permet au détective de résoudre le problème de Lord St Simon sans même quitter Baker Street lors de la nouvelle « The Adventure of the Noble Bachelor » :

“I have notes of several similar cases, though none, as I remarked before, which were quite as prompt. My whole examination served to turn my conjecture into a certainty. Circumstantial evidence is occasionally very convincing, as when you find a trout in the milk, to quote Thoreau's example.”

“But I have heard all that you have heard.”

“Without, however, the knowledge of pre-existing cases which serves me so well. There

¹*Ibid.*, p. 21.

²Nathalie Jaëck, *Les Aventures de Sherlock Holmes : une affaire d'identité*, op. cit., p. 16.

³Arthur Conan Doyle, *A Study in Scarlet*, op. cit., p. 23.

⁴*Ibid.*, p. 21.

was a parallel instance in Aberdeen some years back, and something on very much the same lines at Munich the year after the Franco-Prussian War¹.”

Cette connaissance approfondie de cas antérieurs a également une place prépondérante dans le discours médical du Dr Hesselius, lequel insiste en conclusion de « Green Tea » sur l’abondance de précédents déjà rencontrés avant le présent récit du cas du révérend Jennings :

I have met with, and treated, as my book shows, fifty-seven cases of this kind of vision, which I term indifferently “sublimated”, “precocious”, and “interior”. [...] Fifty-seven such cases have I encountered, neither more, nor less. And in how many of these have I failed? In no one single instance².

La répétition revêt ici une valeur de stabilisation du réel, puisqu’Hesselius croit jusqu’au dernier moment pouvoir inscrire le cas de Jennings à la suite de cette longue liste de précédents, dont il tient un compte rigoureux. À ce propos, Gaïd Girard signale qu’une telle méthodologie rapproche fortement le Dr Hesselius de la figure de l’enquêteur chère au genre policier :

La cohérence du roman policier est fondée sur l’abstrait, une règle, une méthode normée ; dans le cas de « Green Tea », c’est la théorie de l’œil intérieur, lieu de passage entre le matériel et le spirituel. C’est en cela que Hesselius agit en détective car sa méthode consiste à interpréter les signes de l’enquête en y appliquant un savoir – occulte ici – préétabli³.

Michel Foucault, dans *L’Archéologie du savoir*, décèle des caractéristiques analogues en médecine, dont il considère la pratique comme la mise en application d’un « corpus de connaissances qui suppos[er]ait un même regard posé sur les choses, un même quadrillage du champ perceptif⁴ ». Le discours d’Hesselius, se trouvant à l’intersection du médical et du policier, tire de ces deux espaces conceptuels distincts une constante commune : la reconnaissance et l’application de règles préexistantes, tirées de la récurrence de cas définis comme similaires et régissant par jurisprudence l’observation de tout cas nouveau.

Il paraît alors approprié de dresser un parallèle entre le mode opératoire de Sherlock Holmes et celui de son aîné Hesselius, puisque tous deux fondent leur prétention à la réussite sur l’application d’un savoir préétabli qu’il convient de surimposer sur la trame de faits nouveaux. Ainsi, Holmes, au cours d’un certain nombre de ses enquêtes, s’empresse de se

¹ Arthur Conan Doyle, « The Adventure of the Noble Bachelor », *op. cit.*, p. 605.

² Joseph Sheridan Le Fanu, « Green Tea », *op. cit.*, p. 38.

³ Gaïd Girard, *Joseph Sheridan Le Fanu : une écriture fantastique*, *op. cit.*, p. 334.

⁴ Michel Foucault, *L’Archéologie du savoir*, *op. cit.*, p. 50.

référer à ses archives¹ afin de sélectionner certains cas analogues déjà traités, dont la relecture lui facilitera l'élucidation de la présente énigme. Il tire ainsi avantage de la tendance à la répétition qu'il attribue au monde criminel, et qui se trouve vérifiée à plusieurs reprises. Par exemple, dans le cas de l'enquête intitulée « The Adventure of the Engineer's Thumb » (1892), le recours à ses registres, dans lesquels il compile les coupures de journaux susceptibles de lui être utiles, permet de clarifier la situation et d'identifier aussitôt une occurrence antérieure à l'étrange mésaventure de l'ingénieur éponyme, Mr. Hatherley :

We both sat in silence for some little time after listening to this extraordinary narrative. Then Sherlock Holmes pulled down from the shelf one of the ponderous commonplace books in which he placed his cuttings.

"Here is an advertisement which will interest you," said he. "It appeared in all the papers about a year ago. Listen to this : 'Lost on the 9th inst, Mr. Jeremiah Hayling, aged twenty-six, a hydraulic engineer. Left his lodgings at ten o'clock at night and has not been heard of since. Was dressed in - ' etc., etc. Ha! That represents the last time that the colonel needed to have his machine overhauled, I fancy²."

De même, Le Dr Hesselius fait régulièrement référence à ses propres observations scientifiques couchées sur le papier à l'occasion de diverses publications antérieures, mais il se rapporte surtout de façon systématique à un texte en particulier, qui fait figure de précédent universel : les *Arcana Caelestia* d'Emanuel Swedenborg. En « adepte zélé des théories de Swedenborg³ », comme Gaïd Girard l'appelle, c'est de cet ouvrage qu'il tire les préceptes sur lesquels il fonde sa propre lecture des cas de Jennings, de Barton, et des autres malades présentés dans le recueil *In a Glass Darkly*. Plusieurs extraits des *Arcana Caelestia* sont cités dans le troisième chapitre de « Green Tea », et suggèrent qu'Hesselius applique sans grande originalité les principes dégagés par Swedenborg dans son essai datant du milieu du dix-huitième siècle, ouvrage que Jennings connaît et étudie aussi, sans avoir pu en tirer un quelconque réconfort. Pour Hesselius comme pour Jennings, les *Arcana Caelestia* sont en quelque sorte un référentiel qui atteste la réalité de l'affection du patient, celle-ci n'ayant pas d'existence tangible hors de son propre discours et ne se manifestant que par des symptômes subjectifs inobservables par le praticien.

¹Le début de la nouvelle « The Musgrave Ritual » (1893) décrit en détail de quelle façon singulière Sherlock Holmes gère la vaste ressource documentaire qu'il a accumulée au fil de ses enquêtes : si la grande majorité de ses documents reste empilée en désordre dans le salon qu'il partage avec Watson, il garde les feuillets associés aux cas les plus anciens dans une grande malle placée dans sa chambre à coucher, et conserve à portée sur une étagère des registres recensant minutieusement les événements susceptibles d'être liés au monde du crime. Pour une étude approfondie de cette nouvelle et de son ouverture, voir Jean-Pierre Naugrette, « Le rituel du récit : lecture d'une nouvelle de Conan Doyle », *op. cit.*

²Arthur Conan Doyle, « The Adventure of the Engineer's Thumb » in *The Adventures of Sherlock Holmes, The Complete Stories of Sherlock Holmes*, Ware: Wordsworth Editions, 2007 (mars 1892), p. 592.

³Gaïd Girard, *Joseph Sheridan Le Fanu : une écriture fantastique*, *op. cit.*, p. 266.

Il apparaît donc que tant pour Holmes que pour Hesselius, ces savoirs préétablis qu'ils appliquent au réel afin de le circonscrire sont contenus dans des ouvrages de référence constituant de véritables recueils de précédents auxquels il convient de s'en remettre. Leur mode opératoire consiste de ce fait en la mise en place d'une vérité statistique, dont l'obsolescence potentielle se voit le plus souvent déjouée, résolue par le langage et le pouvoir qu'il procure au narrateur sur l'expression, la description des faits. Ainsi, du fait de la confiance absolue en l'universalité des savoirs humains dont ils font tous deux montre – comme nombre de *professionals* d'ailleurs –, la diversité du réel semble céder devant la connaissance que l'on peut en avoir. Holmes, Hesselius, et avec eux les membres des *professions* dans leur ensemble, en détenteurs de ces savoirs universels, peuvent donc prétendre à une circonscription exhaustive du réel dans le discours de la connaissance¹, dont ils sont justement les représentants auprès du reste de la société victorienne.

En outre, la mise en place de cette vérité statistique basée sur la stabilité des discours de la connaissance est facilitée par la récurrence du contexte particulier de la consultation, de l'audience ou de l'entrevue, qui sont le lieu d'une relation ritualisée entre le *professional* et son client. Une telle relation contribue grandement à l'ancrage dans la répétition que l'on observe dans nombre de nouvelles, car elle repose sur des codes sociaux institutionnalisés et se déroule selon des linéaments déjà connus et dont la validité est acceptée de tous. Les aventures de Sherlock Holmes illustrent particulièrement bien ce phénomène, car la très grande majorité des histoires qui composent le Canon ont en commun une structure récurrente : le rituel d'ouverture de l'enquête, qui consiste en l'exposition initiale des faits par le client suivie des habituels questionnements du détective. Il y a ici un lien très clair avec le modèle de la consultation, suggéré dès *A Study in Scarlet* avec le titre de « consulting detective² » que Sherlock Holmes se donne, mais aussi avec l'usage du salon que le détective partage avec Watson comme un espace privé et confidentiel, au sein duquel le client peut s'épancher sur des problèmes touchant à son intimité :

When any of these nondescript individuals put in an appearance Sherlock Holmes used to beg for the use of the sitting-room and I would retire to my bedroom. He always apologised to me for putting me to this inconvenience. "I have to use this room as a place of business," he said, "and these people are my clients³."

¹Gaïd Girard parle à ce sujet, dans le cas du Dr Hesselius, de « la séduction intellectuelle d'une construction rhétorique qui répond au récit impossible ». Gaïd Girard, *Joseph Sheridan Le Fanu : une écriture fantastique*, *op. cit.*, p. 333.

²Arthur Conan Doyle, *A Study in Scarlet*, *op. cit.*, p. 23.

³*Ibid.*, p. 21.

Par ailleurs, l'ancrage dans la récurrence que constitue ce passage obligé des aventures du détective est renforcé par la présence presque systématique de repères langagiers que l'on retrouve d'une histoire à l'autre, et qui viennent ponctuer l'exposé initial des faits. Il s'agit notamment de l'interruption presque rituelle à laquelle se livre Sherlock Holmes afin d'obtenir des précisions concernant tel ou tel élément, avant d'encourager son client à poursuivre. Avec une certaine invariance, ce dernier emploie pour ce faire l'une des formules suivantes : « Pray continue your narrative¹ » ; « Pray go on with your narrative² » ; « Pray continue your most interesting statement³ ». Par le biais de ces discrètes interventions, Holmes réaffirme sa prise sur le récit comme sur le réel en pesant sur le déroulement de la discussion rapportée au discours direct : si à ce stade de l'enquête, seul le client est en possession des faits, c'est néanmoins le détective qui contrôle et qui oriente la restitution qu'en fera ce client auprès de lui, de Watson et donc du lecteur.

Il semble possible de justifier la récurrence de ce déroulement type par le fait qu'il comporte d'indéniables avantages, puisqu'il permet justement à Watson (souvent commodément présent ou invité à rester) d'exposer clairement les éléments de l'enquête au lecteur dès l'ouverture du récit, et donc de poser les jalons du problème à résoudre sans plus de truchements narratifs. Cette structure devient donc en quelque sorte une jurisprudence inhérente au récit watsonien, et, malgré quelques exceptions notables, rares sont les nouvelles du Canon qui dérogent à cette règle de l'entrevue initiale entre le détective et son client, à l'abri des regards et des oreilles indiscrètes dans le salon du 221B Baker Street.

Un tel rapport ritualisé est également observable dans les nouvelles du recueil *In a Glass Darkly*, au cours desquelles le lecteur assiste à différentes consultations et audiences avec des hommes de science comme avec des hommes d'église. Dans ces nouvelles aussi, de telles situations contribuent à marquer un ancrage dans la répétition, bien que cela devienne un élément représenté le plus souvent comme négatif dans l'intrigue. En effet, les consultations décrites dans « Green Tea » et « The Familiar », loin de constituer un précédent qui éclairera les occurrences postérieures, deviennent des entretiens stériles car joués d'avance, qui se suivent et se ressemblent. Ainsi, le révérend Jennings dépeint son entrevue avec le Dr Harley, praticien en vogue qu'il a consulté avant de rencontrer Hesselius, comme une perte de temps tant la communication est difficile à établir : « When I spoke to Dr Harley, I had nothing like so much to tell⁴. » Cet état de faits, qui fait de l'échec le seul précédent accessible, se répète dans « The Familiar », lorsque le capitaine Barton fait venir le Dr R—

¹ Arthur Conan Doyle, « The Man with the Twisted Lip », *op. cit.*, p. 529.

² Arthur Conan Doyle, « The Adventure of the Speckled Band », *op. cit.*, p. 564.

³ Arthur Conan Doyle, « The Adventure of the Engineer's Thumb », *op. cit.*, p. 586.

⁴ Joseph Sheridan Le Fanu, « Green Tea », *op. cit.*, p. 28.

pour ce qui ne sera qu'un simulacre de consultation, puisque le patient n'a que faire du traitement prescrit, et semble avoir invoqué de faux symptômes :

The physician then took his leave; but, just as he reached the hall door, remembered that he had left his cane upstairs, and returned. His reappearance was awkward, for a piece of paper which he recognized as his own prescription, was slowly burning upon the fire, and Barton sitting close by with an expression of settled gloom and dismay.

Dr R—— had too much tact to observe what presented itself, but he had seen quite enough to assure him that the mind, and not the body, of Captain Barton was in reality the seat of suffering¹.

Il s'avère alors que Barton n'a fait venir le Dr R—— que pour lui soumettre un certain nombre de questions dont il croyait, à tort semble-t-il, qu'elles pourraient apaiser ses doutes concernant l'identité du mystérieux inconnu qui le poursuit et l'observe. Malgré tout, cette consultation reste l'occasion pour le narrateur de suggérer un diagnostic concernant Barton, puisqu'il met la santé mentale de ce dernier en doute de façon sous-jacente en faisant part au lecteur des conclusions du Dr R——. Ce sont précisément ces conclusions, qui, révélées presque au début du récit, vont faire de cette première consultation un précédent qui informera l'échec de l'entrevue suivante, au cours de laquelle Barton, cherchant les conseils d'un homme d'église, se laissera aller au délire, succombant à une peur irrationnelle du châtiment divin.

Il faut noter cependant que la tendance qu'illustrent ces exemples tirés du recueil *In a Glass Darkly* entre quelque peu en décalage avec ce que l'on observe dans nombre des textes à l'étude. Au sein de ceux-ci, la relation ritualisée associée à la forme de la consultation contribue plutôt à la mise en place d'un cadre rassurant car déjà connu, ce qui constitue par ailleurs l'une des fonctions centrales du langage-calque employé par les *professionals*.

2) Fonctions et portée du langage-calque

En effet, le langage-calque semble avoir pour fonction première d'inscrire le réel dans le cadre de l'expérience. Le narrateur peut alors présenter une version stabilisée, maîtrisée des événements, laquelle découle directement de la vérité statistique mise en place par le biais des discours de connaissance que manient les membres des *professions* et qui s'appuient sur les formes fortement ancrées dans la répétition de la méthode clinique, de la jurisprudence et de l'exégèse biblique. Il convient toutefois de signaler que cette stabilisation du réel s'opère à deux niveaux distincts : d'une part, au niveau du narrateur et de sa conduite du récit, et d'autre

¹Joseph Sheridan Le Fanu, « The Familiar », *op. cit.*, p. 54.

part au niveau du lecteur, dont la réception s'effectue selon des mécanismes bien définis, qui tendent naturellement à inscrire le texte dans des schémas déjà rencontrés.

Il échoit donc tout d'abord au narrateur, qu'il soit observateur direct ou indirect, de rendre les faits observés compatibles avec le déjà-connu, lequel permettra presque à coup sûr d'appréhender efficacement l'inconnu. C'est donc cette mise en cadre rassurante que sert le recours au précédent. Il faut remarquer qu'un tel recours fait l'objet dans certains cas d'une véritable systématisation, laquelle a pour effet de renforcer sa validité. Cette validité se trouve nourrie par le grand nombre des occurrences déjà consignées, mais aussi par leur foisonnement parfois insoupçonné (mais toujours contrôlé). Le lecteur assiste de ce fait à une tendance à la surenchère parfois ahurissante, qui pousse les narrateurs à dénombrer ou à énumérer ostensiblement les occurrences déjà traitées. Ainsi, dans les premières lignes de la nouvelle « The Adventure of the Speckled Band », Watson juge bon de fournir au lecteur un ordre d'idée du nombre d'affaires observées pour justifier leur diversité : « On glancing over my notes of the seventy-odd cases in which I have during the last eight years studied the methods of my friend Sherlock Holmes, I find many tragic, some comic, a large number merely strange, but none commonplace [...] ¹. » De même, le Dr Hesselius prend soin, en conclusion de la nouvelle « Green Tea », de quantifier avec précision les cas similaires déjà rencontrés et traités. Celui-ci fait d'ailleurs preuve d'une insistance dérangeante à ce sujet, répétant à plusieurs reprises qu'il a déjà vu cinquante-sept occurrences de l'affection dont souffre le révérend Jennings, et soulignant avec obstination que le chiffre très précis qu'il avance est rigoureusement exact : « Fifty-seven such cases have I encountered, neither more, nor less ². » Cette tendance à la quantification employée comme outil de justification se retrouve aussi chez Sherlock Holmes, qui utilise lui aussi, bien que de manière plus métaphorique ici, l'argument du nombre : « “There is a strong family resemblance about misdeeds, and if you have all the details of a thousand at your finger-ends, it is odd if you can't unravel the thousand and first ³.” » Les chiffres invoqués ainsi, souvent importants, font d'ailleurs parfois l'objet d'une justification propre, afin de légitimer la réunion de situations si nombreuses et si variées dans l'expérience d'un seul narrateur, ou d'un si petit nombre de narrateurs. C'est le cas dans le recueil de Wilkie Collins *The Queen of Hearts* (1859), qui comprend les expériences insolites de trois frères en retraite ayant chacun pratiqué l'une des trois grandes *professions* : « Strange people and startling events had connected themselves with Owen's past life as a clergyman, with Morgan's past life as a doctor, and with my past

¹ Arthur Conan Doyle, « The Adventure of the Speckled Band », *op. cit.*, p. 558.

² Joseph Sheridan Le Fanu, « Green Tea », *op. cit.*, p. 38.

³ Arthur Conan Doyle, *A Study in Scarlet*, *op. cit.*, p. 23.

life as a lawyer, which offered elements of interest of a strong and striking kind ready to our hands¹. »

À travers le langage-calque employé par les *professionals*, c'est donc la mise en valeur de la récurrence et de la répétition, souvent justifiées de manière convaincante, qui permet d'inscrire le réel dans le cadre rassurant de l'expérience. Toutefois, il convient d'ajouter que le lecteur a lui aussi une part active dans un tel processus. En effet, selon Jonathan Culler, puis Monika Fludernik, ce processus est autant le fait du lecteur que celui du texte et de sa production : ce que ces derniers appellent respectivement « naturalization » ou « narrativization » désigne l'effort souvent inconscient fait par le lecteur pour inscrire ce que le récit a d'in vraisemblable dans le cadre du déjà-vu, du déjà-vécu². Voici la définition qu'en fait Culler dans son ouvrage *Structuralist Poetics* paru en 1975 :

To naturalize a text is to bring it into relation with a type of discourse or model which is already, in some sense, natural and legible. Some of these models have nothing specifically literary about them but are simply the repository of the *vraisemblable*, whereas others are special conventions used in the naturalization of literary works³.

Ainsi, c'est bien le lecteur, de par son acceptation de l'inscription des faits dans une définition du réel à laquelle il décide d'adhérer (en la rapprochant de sa propre expérience du réel), qui entérine la signifiante générée par le discours du narrateur. En outre, dans la majorité des textes à l'étude, ce processus de naturalisation décrit par Jonathan Culler est facilité par le langage-calque qu'adoptent les narrateurs issus des *professions*. Le langage-calque resserre les liens de la diégèse avec cette définition du réel basée sur l'expérience à laquelle le lecteur souscrira certainement, tirant ainsi le texte vers un niveau élevé de vraisemblance, que Jonathan Culler appelle « the 'real' » et définit comme suit : « This is best defined as a discourse which requires no justification because it seems to derive directly from the structure of the world. [...] When a text uses such discourse it is to that extent inherently intelligible, and when it deviates from such discourse the reader's tendency is to translate its 'metaphors' back into its natural language⁴. »

C'est donc une superposition, une confusion entre le monde réel et le monde de la diégèse qu'entretient le langage-calque. Cette confusion est employée par nombre de narrateurs comme un instrument de pouvoir permettant la sujétion du réel aux besoins de leurs

¹Wilkie Collins, *The Queen of Hearts*, op. cit., p. 47.

²Le concept de « naturalization » est introduit par Jonathan Culler dans son ouvrage *Structuralist Poetics* paru en 1975, pour être ensuite repris et développé sous l'appellation de « narrativization » par Monika Fludernik dans l'ouvrage intitulé *Towards a 'Natural' Narratology* et paru en 1996.

³Jonathan Culler, *Structuralist Poetics*, London: Routledge & Kegan, 1975, p. 138.

⁴*Ibid.*, pp. 140-141.

discours propres. Le langage-calque devient alors le facilitateur du maintien d'une autorité discursive sur le réel, qui rend le fait qui se trouve à l'origine de l'acte narratif tributaire de sa réalisation dans le récit. Ainsi, l'événement se voit circonscrit, ramené à sa réalisation limitée dans le langage. C'est précisément cette sujétion du réel que Gaïd Girard identifie dans « Green Tea », lorsqu'elle parle de « la critique de l'enfermement dans des systèmes d'explication du monde¹ » que l'on peut déceler à la lecture de cette nouvelle. Il est vrai que le langage-calque favorise une délimitation, un encadrement du réel qui tendent à l'appauvrir afin de le stabiliser, comme le signalent également Deleuze et Guattari : « [le calque] a organisé, stabilisé, neutralisé les multiplicités suivant des axes de signifiante et de subjectivation qui sont les siens² ».

De plus, il faut remarquer que le langage-calque, lorsqu'il se surimpose au réel, brouille les contours de ce dernier, le rendant plus ou moins indistinct voire inaccessible dans certains cas. La réalité n'est alors plus que le calque d'elle-même, et la vérité des faits devient indissociable de la vérité du texte, comme le suggère Jonathan Culler lorsqu'il parle de « socially given text, that which is taken as the 'real world'³ ». De ce fait, si les faits se voient en quelque sorte assujettis à leur réalisation dans l'espace langagier, c'est cette réalisation langagière, et donc la vérité du texte, qui demeure la seule trace de leur déroulement réel ou imaginé. Pour preuve, il semble que dans le contexte victorien la fiction se substitue parfois au réel de manière assez tenace : même au sein du corpus à l'étude, qui constitue une fraction infime de la production littéraire victorienne, les exemples de ce phénomène ne manquent pas, notamment dans le cas des travaux d'Arthur Conan Doyle.

L'exemple le plus révélateur de cette tendance est certainement celui de la nouvelle « J. Habakuk Jephson's Statement », dans laquelle Conan Doyle s'empare du mystère de la *Mary Celeste*⁴ et lui donne une explication qui, bien qu'in vraisemblable, s'est surimposée au réel à tel point que le consulat américain à Gibraltar dut déclarer publiquement que les circonstances présentées dans la nouvelle n'étaient que pure fiction. De manière surprenante, cette superposition de la fiction sur le réel s'est opérée malgré les altérations par rapport aux faits avérés introduites par Conan Doyle lui-même, puisque ce dernier avait pris soin de modifier les noms des membres d'équipage, des ports de départ et d'arrivée, et même l'orthographe du nom du navire en question. C'est pourtant cette orthographe altérée de « Marie Celeste », au lieu de « Mary Celeste », que l'on retrouve dans nombre d'ouvrages

¹Gaïd Girard, *Joseph Sheridan Le Fanu : une écriture fantastique*, op. cit., p. 337.

²Gilles Deleuze, Félix Guattari, *Capitalisme et schizophrénie : Mille Plateaux*, op. cit., p. 21.

³Jonathan Culler, *Structuralist Poetics*, op. cit., p. 140.

⁴Pour de plus amples informations concernant ce brigantin retrouvé sans équipage le 5 décembre 1872, il est possible de se référer entre autres à l'ouvrage suivant : Charles E. Fay, *Mary Celeste: The Odyssey of an Abandoned Ship*, Salem: Peabody Museum, 1942.

postérieurs, si bien que les deux orthographes cohabitent maintenant, sans voir primer l'orthographe originale.

Il est également possible de parler à ce sujet de la confusion entre Arthur Conan Doyle et le Dr Watson, qui découle de l'idée fausse selon laquelle Sherlock Holmes aurait été un homme de chair et de sang plutôt qu'un simple personnage de fiction, phénomène qu'Hélène Machinal-Crignon commente à la lumière de la pensée freudienne :

La fiction, cette « vibration de la réalité », permet en effet de présenter le refoulé de façon indirecte et, de ce fait, supportable. Cette analyse semble d'autant plus vraie en ce qui concerne le cycle de Holmes, et en particulier le personnage, puisque ce dernier est en quelque sorte entre fiction et réalité, entre *Heimliche* et *Unheimliche*, considéré comme un être réel par certains de ses lecteurs depuis plus d'un siècle¹.

Cette idée fausse semble par ailleurs avoir été entretenue, non sans humour, par la pratique dès les premières années du vingtième siècle, du *Sherlockian Game*. Aussi appelé *The Great Game*, cet exercice dont on attribue l'invention au théologien et intellectuel Ronald Knox entre autres, consiste en l'étude du Canon holmésien non pas comme une série d'ouvrages de fiction mais comme le compte-rendu de faits réels, contribuant à l'édification minutieuse de biographies faisant de Holmes et Watson des personnes ayant réellement existé, Arthur Conan Doyle devenant alors l'agent littéraire du médecin chroniqueur.

De tels exemples montrent bien que le langage-calque semble servir le réalisme du récit, même si cela se fait de manière indirecte parfois. De ce fait, le langage calque rapproche la diégèse de la mimésis telle qu'elle est définie par Monika Fludernik dans son ouvrage *Towards a 'Natural' Narratology* (1996) :

[...] mimesis must NOT be identified as imitation but needs to be treated as the artificial and illusionary projection of a semiotic structure which the reader recuperates in terms of a fictional reality. This recuperation, since it is based on cognitive parameters gleaned from real-world experience, inevitably results in an implicit though incomplete homologization of the fictional and the real worlds².

Le langage-calque, de par sa fonction de sujétion du réel par surimposition, aurait donc des effets similaires à ceux d'un effet de réel qui imprégnerait l'ensemble du texte sous forme filée.

Les exemples du mystère de la *Mary Celeste* et du mythe holmésien mettent ainsi en avant les excès d'un langage-calque qui aurait trop bien fonctionné et dont l'efficacité lui

¹Hélène Machinal-Crignon, *Conan Doyle : De Sherlock Holmes au professeur Challenger*, op. cit., p. 167.

²Monika Fludernik, *Towards a 'Natural' Narratology*, London: Routledge, 1996, p. 35.

aurait permis de dépasser les limites du texte pour se fondre avec le réel. Cette efficacité parfois trop grande ne signifie pas pour autant que le langage-calque est exempt de déficiences, et l'on trouve à l'inverse un certain nombre de textes mettant en scène un langage-calque qui peine à se substituer au réel.

3) Limites et déficiences du langage-calque : le cas révélateur du docteur Hesselius

Malgré le fait que le langage-calque se trouve être un outil fonctionnel dans la grande majorité des textes constituant le corpus à l'étude, il n'en existe pas moins une liste non négligeable d'exemples d'échecs caractérisés de cet instrument de pouvoir discursif. S'il est vrai qu'en de rares occasions, le recours à une vérité statistique fondée sur le précédent n'est d'aucun secours à Sherlock Holmes¹, c'est néanmoins dans le recueil de Le Fanu *In a Glass Darkly*, et dans la nouvelle « Green Tea » en particulier, que l'on trouve les occurrences les plus révélatrices des limites du langage-calque face au fourmillement du réel. En effet, au cours de cette nouvelle, le recours du Dr Hesselius à un tel outil discursif échoue à convaincre tout à fait le lecteur. Son autorité en tant que narrateur, instituée dès le prologue puis renforcée au second chapitre par son étonnant jeu de devinettes à propos du révérend Jennings (que son interlocutrice, Lady Mary, associe à la prestidigitation²), se perpétue dans le corps du récit mais s'effondre subitement dans les toutes dernières pages de la nouvelle. Cet effritement de l'autorité d'Hesselius est sans nul doute causé par l'importante déstabilisation du réel qui résulte de la disjonction finale entre son discours thérapeutique et les faits que ce discours était censé rendre signifiants. En effet, par le biais de son recours à la mise en calque, le Dr Hesselius décrit, explique, justifie, mais ne guérit pas, malgré ses promesses et l'assurance avec laquelle il expose ses propres méthodes. Il faut dire que son échec, selon une structure qui se répète dans plusieurs nouvelles du recueil, est préfiguré par des occurrences antérieures qui mettent en question le cadre rassurant de la relation ritualisée entre le *professional* et son client. Ainsi, lorsque Jennings décrit avec une certaine agitation le prédécesseur d'Hesselius, un certain Dr Harley, comme un homme brillant mais en proie à un aveuglement dû à une

¹On pensera notamment à la nouvelle « The Yellow Face » (1893), au cours de laquelle le calque imaginé par Holmes n'effleure même pas la vérité, au point que le détective suggère à Watson que cette affaire pourra à l'avenir servir d'exemple ultime de son échec : « "Watson," said he, "if it should ever strike you that I am getting a little overconfident in my powers, or giving less pains to a case than it deserves, kindly whisper 'Norbury' in my ear, and I shall be infinitely obliged to you." » Arthur Conan Doyle, « The Yellow Face », in *The Memoirs of Sherlock Holmes, The Complete Stories of Sherlock Holmes*, Ware: Wordsworth Editions, 2007 (février 1893), p. 692. Il y a aussi le cas du roman *The Hound of the Baskervilles*, à la fin duquel Holmes indique indirectement que la figure du calque a été inopérante dans cette enquête puisqu'aucun modèle préétabli n'a pu être superposé efficacement aux faits à élucider : « "The whole course of events," said Holmes, "from the point of view of the man who called himself Stapleton was simple and direct, although to us, who had no means in the beginning of knowing the motives of his actions and could only learn part of the facts, it all appeared exceedingly complex." » Arthur Conan Doyle, *The Hound of the Baskervilles*, *op. cit.*, p. 297.

²Celle-ci qualifie alors Hesselius de « conjurer ». Joseph Sheridan Le Fanu, « Green Tea », *op. cit.*, p. 12.

confiance trop grande en sa science, c'est aussi le portrait d'Hesselius qui se dégage *a posteriori* :

“He seems to me, one half, blind – I mean one half of all he looks at is dark – preternaturally bright and vivid all the rest; and the worst of it is, it seems wilful. I can't get him – I mean he won't – I've had some experience of him as a physician, but I look on him as, in that sense, no better than a paralytic mind, an intellect half dead [...]”¹.

Il s'avère que cette relation de confiance qui s'est instaurée entre Hesselius et le révérend Jennings sera rendue tout à fait caduque par les événements qui président à la fin tragique de la nouvelle. Le lecteur assiste alors à ce qui ne peut être qu'une grande négligence, voire un abus de confiance de la part d'Hesselius :

As I reasoned this point with him, Mr Jennings wept. He seemed comforted. One promise I exacted, which was that should the monkey at any time return, I should be sent for immediately; and, repeating my assurance that I would give neither time nor thought to any other subject until I had thoroughly investigated his case, and that tomorrow he should hear the result, I took my leave. [...]

I merely called at my lodgings, and with a travelling-desk and carpet-bag, set off in a hackney-carriage for an inn about two miles out of town, called The Horns, a very quiet and comfortable house, with good thick walls. And there I resolved, without the possibility of intrusion or distraction, to devote some hours of the night, in my comfortable sitting room, to Mr Jennings's case, and so much of the morning as it might require².

De manière très ironique, le zèle apparent dont fait preuve le Dr Hesselius en s'isolant pour examiner au plus près le cas de son patient s'avère tout à fait incompatible avec la promesse qu'il fait à ce dernier de rester à sa disposition. Le médecin de l'âme demeure introuvable lors de l'ultime crise de Jennings, au cours de laquelle le malheureux révérend se suicide à l'aide de son rasoir. Comme le remarque Gaïd Girard, cet événement prend le lecteur de court, et déstabilise fortement le bien-fondé du discours de confiance du docteur en tant que narrateur :

On trouve aussi [dans « Green Tea »] le contrat implicite de confiance entre le narrateur-détective et le lecteur, qui permet à ce dernier de lire les trois chapitres qui couvrent la confession de Jennings avec une épouvante protégée en quelque sorte par le parapluie du docteur détective. [...] Cet effet de lecture s'effondre brutalement quand Jennings est retrouvé mort ; le statut et la voix d'Hesselius n'ont pas préparé le lecteur à un dénouement aussi tragique. Ce dernier se rend alors compte qu'Hesselius n'a été utile en

¹*Ibid.*, p. 17.

²*Ibid.*, pp. 33-34.

rien au révérend, au contraire. Son absence, au moment même où Jennings avait le plus besoin de lui, remet en question l'adhésion implicite du lecteur au point de vue du médecin narrateur. Le sentiment du balisé et du rassurant introduit dans le récit par le point de vue d'Hesseliuss n'était peut-être finalement que le résultat d'un aveuglement criminel¹.

Il est donc clair que l'aveuglement reproché au Dr Harley est amplement partagé par Hesseliuss, dont l'échec caractérisé a pour conséquence de mettre en danger le pacte de lecture implicite en rendant perceptible au lecteur le déséquilibre entre le discours du narrateur et le réel.

Un tel déséquilibre mène le Dr Hesseliuss à mettre en place en conclusion une campagne de justification, laquelle contredit dans une certaine mesure les hypothèses de travail qui président pourtant à son discours thérapeutique du prologue de la nouvelle jusqu'à l'annonce de la mort du patient. Le médecin clame à l'occasion de cette conclusion que Jennings souffrait en secret d'une autre affection restée dans l'ombre de la maladie hallucinatoire mise en évidence par le biais du langage-calque : « Poor Mr Jennings made away with himself. But that catastrophe was the result of a totally different malady, which, as it were, projected itself upon that disease which was established². » Selon Hesseliuss, c'est donc cette seconde affection, qu'il identifie comme « hereditary suicidal mania³ », qui a été fatale au révérend. Mais avant d'atteindre cette conclusion presque trop simple et donc un peu décevante aux yeux du lecteur, Hesseliuss prend soin de compenser, d'enrober cette simplicité dans la profusion d'un passage éminemment technique. Cela lui permet d'occuper au mieux l'espace langagier et de détourner l'attention du lecteur, espérant masquer ainsi les points d'ombre et les incohérences de son récit, lesquels révèlent les déchirements d'un calque qui peine à occulter un réel récalcitrant. Il reste que dans le cas de cette nouvelle au moins, le lecteur n'est pas dupe et demeure attentif, comme le souligne Gaïd Girard :

Quant à Hesseliuss, il agit en détective, mais il se lance sur une fausse piste quand il suit les indications de Jennings puisqu'il annonce lui-même abruptement dans l'épilogue que c'est en fait une disposition héréditaire au suicide qui a causé la mort du révérend, et non pas un esprit diabolique surgi de l'ouverture de son œil intérieur. Il nous a donc induits en erreur et, par son absence au moment crucial de l'histoire, il a contribué à la mort de son patient. À nouveau, le détective se fond avec le criminel, par aveuglement coupable cette fois. [...] Hesseliuss est un mauvais détective qui construit lui-même l'énigme dont il

¹Gaïd Girard, *Joseph Sheridan Le Fanu : une écriture fantastique*, op. cit., p. 331.

²Joseph Sheridan Le Fanu, « Green Tea », op. cit., p. 39.

³*Ibid.*, p. 40.

possède, sinon invente, le texte caché, aux dépens du réel et de sa représentation. Son jugement final escamote les souffrances de Jennings du signifiant¹.

Il semble donc que la toute fin de la nouvelle n'est plus vraiment centrée sur l'étude de l'affection du révérend Jennings, mais sur l'argumentaire développé par le Dr Hesselius pour se dédouaner et rejeter la faute sur le patient lui-même. En effet, Hesselius commence par déclarer en conclusion que le révérend Jennings n'était pas vraiment, ou plutôt pas officiellement son patient : « You are to remember that I had not even commenced to treat Mr Jennings's case². » Il fait ensuite, comme nous l'avons vu, l'inventaire de ses succès et des mécanismes anatomiques complexes qui guident son traitement habituellement efficace de la maladie, puis laisse enfin entendre que non seulement l'affection pour laquelle Jennings cherchait son aide n'est pas celle qui l'a tué, mais que Jennings lui-même est le seul responsable de sa terrible fin : « Poor Mr Jennings I cannot call a patient of mine, for I had not even begun to treat his case, and he had not yet given me, I am convinced, his full and unreserved confidence. If the patient do not array himself on the side of the disease, his cure is certain³. »

Ce serait donc son manque de confiance envers le Dr Hesselius, plus que toute autre chose, qui aurait tué le révérend Jennings. Si ces déclarations finales permettent au médecin d'émettre *in extremis* une explication justifiant son échec et écartant sa responsabilité, cette conclusion, et donc le dénouement de la nouvelle, n'en entrent pas moins en décalage avec le reste du texte, qui proclame la réalité des hallucinations spectrales du révérend, mais aussi des pouvoirs de guérison du narrateur.

Ce décalage avec un réel inaccessible au lecteur (dont les traces restent néanmoins perceptibles malgré les efforts du Dr Hesselius pour l'occulter puis le justifier) informe la nature hautement subjective du témoignage et se trouve au cœur du texte car il cristallise ses errements en tant que reproduction, que restitution imparfaite du réel. Ainsi le réel, s'il est parfois occulté avec succès par un discours captieux, reste inscrit dans la fibre du texte, toujours de manière sous-jacente au moins, ouvrant des niveaux de lecture qui affleurent sous la surface. Il apparaît alors que le texte est rarement un, unique, indivisible car plusieurs versions et réécritures existent, bien qu'elles soient souvent inaccessibles ou incomplètes. De surcroît, ces versions sont produites par des narrateurs dont la voix au sein du récit n'est pas toujours reconnue, maîtrisée par la *persona* du narrateur enchâssant, qui se veut pourtant la voix narrative organisatrice de la version policée qui arrive, en fin de la chaîne narrative, sous les yeux du lecteur. Ce sont ces relations complexes entre diverses voix narratives parfois trop

¹Gaïd Girard, *Joseph Sheridan Le Fanu : une écriture fantastique*, op. cit., pp. 335-336.

²Joseph Sheridan Le Fanu, « Green Tea », op. cit., p. 38.

³*Ibid.*, p. 40.

nombreuses, résultant d'une hiérarchisation instable et déséquilibrée basée sur un enchâssement souvent excessif voire inextricable, que nous allons maintenant étudier. Nous verrons aussi comment les différentes versions et réécritures du texte, toujours mentionnées mais souvent partiellement ou totalement hors d'atteinte pour le lecteur, entrent parfois en tension avec la forme finale du texte pour former une impression instable mais plus riche du réel et des faits qui demeurent le point d'ancrage de l'acte narratif.

TROISIÈME PARTIE :

**LE TEXTE MUTILÉ : FRAGMENTATION
DU RÉEL ET DÉSTABILISATION DE LA
VÉRITÉ;
DÉPRÉDATION D'UN IDÉAL DE
SERVICE**

Chapitre 5

LECTURES EN FILIGRANE DU TEXTE INSAISSABLE : VERSIONS ET RÉÉCRITURES

I. Voix narratives multiples et partage de la souveraineté sur le récit : la marque d'un discours de confiance en crise

1) Multiplicité des niveaux narratifs et mise en tension des voix narratives

Pour commencer, il faut rappeler que les textes qui composent le corpus à l'étude sont pour la plupart tirés de recueils de nouvelles. En effet, les nouvelles de Wilkie Collins sélectionnées sont très majoritairement issues de trois recueils : *After Dark* (1856), *The Queen of Hearts* (1859) et *Little Novels* (1887). De même, une part conséquente des nouvelles de Le Fanu que nous avons abordées est extraite du recueil *In a Glass Darkly* (1872). Ces recueils ont été constitués de manière variée, selon trois grandes tendances : d'une part, les recueils comprenant des textes déjà publiés dans des magazines, souvent moins d'une décennie plus tôt (*Little Novels* ; *The Queen of Hearts*), d'autre part, les recueils comprenant un mélange de textes récents mais déjà publiés et de textes inédits (*After Dark* ; *In a Glass Darkly*), et enfin les recueils faisant figure d'anthologie des nouvelles d'un auteur à une date donnée (*The Conan Doyle Stories*, paru en 1929 et que nous avons sélectionné comme ouvrage de référence pour ce qui est de citer les nouvelles fantastiques de Conan Doyle).

Il faut ensuite remarquer que dans l'ensemble, de tels supports permettent la mise en place d'un cadre narratif enchâssant, qui semble le plus souvent destiné à justifier la réunion

des divers textes qui composent le recueil au sein d'un même espace littéraire¹. Néanmoins, ce cadre narratif, s'il permet de clarifier l'origine des récits contenus dans un recueil, engendre à l'inverse une certaine complexification dans sa structure narrative, car il suppose l'adjonction d'un niveau d'enchâssement – et souvent d'une voix narrative – supplémentaires. En passant en revue les cas de figure variés que recèle notre corpus, nous verrons que cette imbrication des niveaux narratifs se fait d'une manière plus ou moins problématique, et nous tenterons de définir les conséquences de cette complexification sur l'expérience du lecteur ainsi que sur la nature de la narration développée par les *professionals*.

Tout d'abord, on peut observer dans certains cas l'inscription de l'ensemble des histoires du recueil dans une trame extradiégétique séparée, bien distincte des récits qu'elle encadre, tant au niveau de l'intrigue, que de la portée des voix narratives et du découpage en sections et chapitres. C'est le cas notamment pour le recueil de Wilkie Collins intitulé *After Dark*. La narratrice extradiégétique de ce recueil, Leah Kerby, intervient dans deux chapitres qui encadrent littéralement les six nouvelles du recueil. Le premier, placé en tout début d'ouvrage, après une courte préface de l'auteur, s'intitule « Leaves from Leah's Diary », et le second, répondant explicitement au premier comme le suggère son titre, « Last Leaves from Leah's Diary », clôt le recueil. La voix narrative qui préside à ces deux chapitres est justement identifiée de manière très claire du fait de ces titres, et c'est donc en toute logique à Leah Kerby que revient d'exposer non seulement l'origine des textes, mais aussi la justification de leur réunion dans un recueil. En effet, Leah est la femme du peintre itinérant William Kerby, condamné semble-t-il à l'indigence par une maladie qui le prive temporairement de la vue. Face à cette situation désespérée, la jeune femme a l'idée de coucher sur le papier les histoires surprenantes qui ont été portées à la connaissance de son mari par ses modèles dans les longues heures d'ennui inhérentes à la peinture de leur portrait. Avec l'aide de leur médecin, qui a des connaissances dans le milieu littéraire à Londres, les Kerby publient avec un certain succès ce recueil de textes qu'il décident d'intituler *After Dark*, en référence au fait que Leah, très occupée par son rôle de femme et de mère, ne peut écrire sous la dictée de William qu'une fois leurs enfants couchés.

C'est donc ensuite la voix narrative de William Kerby qui remplace celle de Leah au plus près des textes, puisque ce dernier est le narrateur des six prologues qui précèdent chacune des nouvelles du recueil, et qui explicitent les circonstances au cours desquelles William a pu entendre chacun des récits. La voix de William, contrairement à celle de Leah, n'est donc pas cantonnée au début et à la fin du volume, mais ses interventions demeurent tout aussi fragmentées. Celui-ci indique d'abord que ses interventions hors des prologues

¹Si ce procédé est courant chez Collins et Le Fanu, il faut remarquer cependant qu'il est inexistant chez Conan Doyle.

successifs sont très rare, mais il revendique tout de même, sur le mode de l'antiphrase, une certaine activité d'édition :

Under these circumstances, I have thought it best to tell the story in my own way – rigidly adhering to the events of it exactly as they were related; and never interfering on my own responsibility except to keep order in the march of the incidents, and to present them, to the best of my ability, variously as well as interestingly to the reader¹.

Par ailleurs, malgré le nombre conséquent des niveaux d'enchâssement, chaque section reste aisément identifiée par des repères typographiques et des titres qui assurent la clarté de la trame narrative du recueil et qui rappellent quelle voix narrative sera celle de chaque histoire, comme le montre l'exemple de la seconde nouvelle, « A Stolen Letter » : « Prologue to the Second Story² » ; « The Lawyer's Story of A Stolen Letter³ ». Ainsi, la multiplication des niveaux et des voix narratives au sein du recueil est contrebalancée dans une certaine mesure par cette forme très nettement balisée. La voix qui préside au cadre narratif enchâssant de ce recueil est donc séparée de manière manifeste des voix narratives associées aux nouvelles en tant que telles, et la complexité engendrée par l'emboîtement de plusieurs niveaux d'enchâssement (jusqu'au métadiégétique) est en partie désamorcée par la délimitation méticuleuse qui limite très largement le chevauchement entre ces niveaux narratifs.

À l'inverse, cette clarté n'est pas vraiment de mise dans le cas du recueil *The Queen of Hearts*. Si cet ouvrage jouit, tout comme *After Dark*, d'une intrigue indépendante et enchâssante qui justifie le support du recueil de nouvelles et qui motive la prise de parole du narrateur premier, il faut remarquer cependant que les interventions de ce dernier ne sont en aucun cas limitées à l'édification du cadre narratif qui occupe les quatre premiers chapitres du recueil (pour environ cinquante pages). En effet, la structure narrative de *The Queen of Hearts* s'avère empreinte de davantage de complexité que celle de *After Dark*, en ce que l'on dénombre plusieurs narrateurs pour un même niveau narratif, ce qui rend le repérage des niveaux d'enchâssement plus délicat. De plus, les interventions de chaque narrateur semblent parfois se faire sur plusieurs niveaux, malgré d'abondantes balises typographiques dont la fonction est semblable à celles dont nous avons fait état dans le cas de *After Dark*. Ces « balises », sous forme de titres et de chapitres subdivisant le texte du recueil, découlent directement de l'intrigue première du récit : les trois frères narrateurs, Griffith (l'avocat), Owen (le pasteur), et Morgan (le médecin), écrivent à eux trois dix histoires tirées plus ou moins directement de leur expérience professionnelle. Selon un schéma qui n'est pas sans rappeler *Les Mille et une nuits*, ces récits, réunis sous la forme de ce que les trois frères

¹Wilkie Collins, *After Dark*, op. cit., pp. 80-81.

²*Ibid.*, p. 48.

³*Ibid.*, p. 53.

appellent bientôt le « Purple Volume¹ », sont produits afin de divertir dix soirs d'affilée leur hôte, la jeune Jessie Yelverton, dans l'espoir de la retenir assez longtemps pour permettre au fils de Griffith, George, de rentrer de la guerre de Crimée et de demander la main de la jeune femme avant son départ. Ainsi, le narrateur premier, l'avocat Griffith, s'exprime seul pendant les quatre premiers chapitres du recueil, durant lesquels il expose la situation et les raisons de la rédaction du « Purple Volume ». Ensuite, le reste du texte est subdivisé en dix « jours », puis enfin une « nuit » et une « matinée » : chaque jour comprend le récit d'une journée de la vie des trois frères et de leur hôte puis la nouvelle que la compagnie lira à la veillée, et la nuit finale, suivie du lendemain matin, constitue l'heureux dénouement de l'intrigue enchâssante, qui voit le retour de George et l'assentiment de Jessie. Chaque jour est signalé par un titre et numéroté de un à dix, et chaque nouvelle porte clairement son titre, ainsi que la mention systématique de son auteur. Néanmoins, l'auteur de chaque nouvelle n'en est pas nécessairement le narrateur, et l'on a alors affaire à un ou plusieurs niveaux d'enchâssement supplémentaires. Ainsi, malgré un découpage relativement clair correspondant aux besoins d'une intrigue enchâssante destinée à éveiller l'intérêt du lecteur, la structure narrative de *The Queen of Hearts* reste assez complexe, voire parfois déstabilisante : si l'on ne compte qu'un unique narrateur extradiégétique, on dénombre au moins cinq narrateurs intradiégétiques dont les deux frères de Griffith, Owen et Morgan, mais surtout un nombre non négligeable de narrateurs métadiégétiques qui prennent le relais de la narration de façon plus ou moins claire, parfois dès le second chapitre d'une nouvelle, parfois simplement au détour du texte. Ce recueil comprend également deux cas particuliers qui complexifient encore davantage son paysage narratif. D'abord, le cas de la nouvelle « The Biter Bit », qui consiste en une suite d'échanges épistolaires entre trois correspondants-narrateurs placés au même niveau narratif. Vient ensuite le cas de la nouvelle « Mad Monkton », enchâssée dans le récit premier au même titre que les autres histoires du « Purple Volume », mais relatée tout de même par le narrateur extradiégétique du recueil, Griffith.

De même, une certaine complexité est observable dans le recueil de Le Fanu *In a Glass Darkly*, qui met en scène un nombre important de niveaux d'enchâssement. Bien que le narrateur extradiégétique soit défini de façon stable (malgré son anonymat), et que le texte du recueil soit largement balisé à l'aide de courts prologues pour chacune des cinq histoires, la structure narrative du recueil mérite d'être clarifiée. Ce recueil est narré par l'assistant infirme du Dr Hesselius, lequel décide, en sa qualité de « medical secretary² », de porter à l'attention du public les notes du médecin de l'âme, ce à titre posthume. C'est par le biais de la volonté organisatrice de cet assistant zélé que naît donc le cadre narratif du recueil, puisqu'il s'agira

¹Wilkie Collins, *The Queen of Hearts*, op. cit., p. 55.

²Joseph Sheridan Le Fanu, « Green Tea », op. cit., p. 5.

pour lui de présenter à un lecteur profane des cas susceptibles de le divertir : « Here and there a case strikes me as of a kind to amuse or horrify a lay reader with an interest quite different from the peculiar one which it may possess for an expert¹. » Il faut remarquer que contrairement aux quatre histoires suivantes, le premier cas, relaté dans le cadre de la nouvelle « Green Tea », a pour narrateur intradiégétique le Dr Martin Hesselius lui-même. Cette passation s'opère ici de façon très claire, car non seulement le narrateur premier en fait l'annonce dans le prologue de la nouvelle, mais les sous-titres des chapitres, qui consistent en une très brève description de leur contenu, mentionnent de manière répétée le nom d'Hesselius à la troisième personne.

Cette structure assez limpide ne sera cependant pas reprise dans les quatre autres nouvelles du recueil, et « Green Tea » sera la seule histoire narrée directement par Hesselius. En effet, dès la seconde nouvelle, intitulée « The Familiar », le nœud narratif se complexifie car si dans le prologue le narrateur extradiégétique cite directement les écrits d'Hesselius, la dernière phrase de ce prologue révèle sans ménagement que ce sera en revanche un homme d'église ami du capitaine Barton qui relatera sa terrible fin : « The narrative of the Rev. Thomas Herbert, which furnishes all that is known of the case, will be found in the chapters that follow². » Pour Gaïd Girard, cette intrication de la structure narrative du recueil est un obstacle à la vraisemblance du texte : « Déjà, l'accumulation des niveaux narratifs des prologues avait fait douter du sérieux de certaines analyses de cas³. » Afin d'illustrer son propos, cette dernière commente le prologue de la troisième histoire, « Mr Justice Harbottle » :

S'il est attentif, le lecteur de « Mr Justice Harbottle » se rend compte que tous les narrateurs de ce texte sont issus de la note *Za* du volume I, section 317 des œuvres d'Hesselius, et que l'enchaînement des niveaux de narration est circulaire : le document renvoie à la note qui elle-même renvoie au document. Cette circularité est d'ailleurs annoncée de façon espiègle par l'appellation de la note, *Za*, qui fait elle aussi référence à un aller retour, alphabétique cette fois⁴.

En effet, l'enchaînement des niveaux narratifs qui permet de porter ce texte à la connaissance du lecteur demeure assez incertain : le cas est relaté dans une lettre rédigée par un narrateur métadiégétique connu seulement comme « a friend much my senior, then living in a remote part of England⁵ ». Par ailleurs, le contenu de cette lettre et les circonstances de son

¹*Ibid.*, p. 6.

²*Ibid.*, p. 42.

³Gaïd Girard, *Joseph Sheridan Le Fanu : une écriture fantastique*, op. cit., p. 336.

⁴*Ibid.*, p. 336.

⁵Joseph Sheridan Le Fanu, « Mr Justice Harbottle » in *In a Glass Darkly*, Oxford: Oxford University Press, 1993 (1872), p. 86.

acquisition sont eux-mêmes inscrits dans le récit d'un narrateur intradiégétique nommé Anthony Harman, mais dont le lecteur ne sait rien de plus.

Pour ce qui est des nouvelles de Conan Doyle, on rencontre en revanche très rarement cette construction d'un cadre narratif commun justifiant la mise en place d'un recueil. Cela est dû en partie au fait que beaucoup de ses nouvelles, et notamment ses récits fantastiques, comprennent (souvent au sein de leur introduction) une mise en cadre dont Hélène Machinal-Crignon explicite les fonctions dans son ouvrage *Conan Doyle : De Sherlock Holmes au professeur Challenger* : « la mise en place du cadre vise avant tout la familiarisation du lecteur qui doit se sentir dans un espace-temps connu et normé. Pour cela, le texte fantastique prend le lecteur au piège de la légalité quotidienne en l'insérant dans son cadre¹. » Il faut donc remarquer que dans le cas de *The Conan Doyle Stories*, la construction du recueil ne prend pas appui sur un cadre narratif enchâssant, et les nouvelles se suivent selon une classification en « Tales » plus ou moins précise : « Tales of Blue Water² » ; « Tales of Twilight and the Unseen³ » ; « Tales of Medical Life⁴ » et ainsi de suite. Alternativement, dans le cas du Canon holmésien, l'absence de cadre narratif enchâssant est légitimée par le caractère naturellement successif des aventures du détective. Dans un tel contexte, le cadre commun des histoires est celui du monde réel, dans lequel le monde de la diégèse se fond sans mal, et chaque nouvelle aventure se justifie alors par elle-même.

Ainsi, sans surprise, la complexité de la structure narrative que l'on observe dans la majeure partie du corpus pèse assez directement sur les relations entre les différentes voix narratives au sein des recueils étudiés, car si certains textes sont pourvus de repères typographiques clarifiant l'intrication des diverses voix narratives, ces repères ne sont pas toujours efficaces, et il est tout aussi fréquent de rencontrer dans le corpus une certaine confusion des voix et des niveaux narratifs. C'est que l'imbrication de ces voix, et la hiérarchisation qui en découle naturellement, se révèlent parfois difficiles à appréhender. De ce fait, il est fréquent de voir que les voix des différents narrateurs se confondent davantage qu'elles ne se hiérarchisent, provoquant ainsi une mise en tension des voix souvent organisatrices des *professionals* avec celles des narrateurs enchâssés. Ainsi, pour revenir à l'exemple de « Mr Justice Harbottle », le passage de la voix d'Anthony Harman, qui porte tout de même le titre d'*Esquire*, à celle de son ami anonyme se fait de façon pour le moins subreptice, au détour d'une phrase dans laquelle le référent du pronom « I » change brusquement, induisant une inversion des référents des pronoms « I » et « you » :

¹Hélène Machinal-Crignon, *Conan Doyle : De Sherlock Holmes au professeur Challenger*, op. cit., p. 183.

²Arthur Conan Doyle, *The Conan Doyle Stories*, op. cit., p. viii.

³*Ibid.*, p. viii.

⁴*Ibid.*, p. ix.

He had himself more than once pointed out that old house to my attention and told me, though very briefly, the strange story which I now asked him to give me in greater detail. His answer satisfied me; and the following pages convey its substance. Your letter (he wrote) tells me you desire some particulars about the closing years of the life of Mr Justice Harbottle, one of the judges of the Court of Common Pleas¹.

Signalé par une simple parenthèse, ce changement de voix narrative se fait simplement au détour d'un paragraphe, et le lecteur est alors plongé de but en blanc dans le contenu de la lettre de l'ami de Harman. Selon Gaïd Girard, ce jeu sur les niveaux narratifs occasionne une confusion bienvenue, qui sert l'efficacité du récit :

L'origine du récit est donc brouillée à plaisir et le lecteur rationaliste va pouvoir se laisser aller aux délices d'un « *winter's tale* », sous caution scientifique dûment déployée. Il faut en effet commencer à user de stratagèmes pour mettre en scène un fantôme classique dans un âge si positiviste. La mise en condition du lecteur dure ainsi tout le premier chapitre, dans lequel le récit du dernier informateur est introduit par la description du fantôme du juge vu par le narrateur précédent, telle une bande-annonce du récit qui va suivre, selon une méthode classique déjà éprouvée par Mrs Radcliffe. Le récit commence véritablement au chapitre II, en 1746. Le lecteur confortablement installé au milieu du labyrinthe narratif construit à son intention remarquera à peine que l'histoire remonte à plusieurs générations et que Hesselius en analyse scientifiquement le récit plus d'un siècle après qu'elle s'est déroulée².

De façon remarquable, cette notion d'un « labyrinthe narratif » qui permet d'abolir les écarts temporels, vaut également pour certaines des nouvelles du recueil *After Dark*, dont notamment « The Yellow Mask », dont le texte entretient un lien très distendu avec son prologue, que ce soit au niveau thématique ou au niveau chronologique. Cette histoire, transmise à William Kerby à Londres par un scientifique d'origine italienne, se passe près d'un siècle plus tôt, dans la ville de Pise.

De même, on peut parler de « labyrinthe narratif » dans le cas du recueil *The Queen of Hearts*, tant les repères qui ponctuent le texte s'avèrent trompeurs : comme il est systématiquement fait mention de l'auteur de chaque nouvelle, il s'avère parfois difficile pour le lecteur d'oublier que le narrateur n'est pas systématiquement l'un des trois frères *professionals*, et le référent de la première personne, majoritaire dans le recueil, se perd vite dans l'enchevêtrement de niveaux narratifs qui caractérise sa structure. Ceci a pour conséquence de faciliter l'acquiescement d'un lecteur qui se trouve un peu perdu, et qui ne

¹Joseph Sheridan Le Fanu, « Mr Justice Harbottle », *op. cit.*, p. 86.

²Gaïd Girard, *Joseph Sheridan Le Fanu : une écriture fantastique*, *op. cit.*, p. 266.

peut qu'accepter les faits comme issus de l'expérience de l'un de ces trois frères, représentants vénérables de chacune des *professions*. Cette relative confusion du lecteur permet également de contrebalancer le fait que l'unité amenée par la mise en place d'un cadre narratif présenté par une unique voix narrative enchâssante se trouve alors mise en danger par la diversité des thématiques et des contextes relatifs à chaque nouvelle, comme c'est le cas notamment dans *The Queen of Hearts* et *In a Glass Darkly*. Ainsi, cette accumulation des niveaux narratifs et l'instabilité qui en découle parfois servent à l'évidence l'efficacité du récit.

À ce propos, il est inévitable de citer ici *The Moonstone*, qui illustre le triomphe de la multiplication des voix narratives subordonnées à une trame unique centrée sur la disparition puis la découverte du joyau qui donne son titre au roman, la Pierre de Lune. Dans son ouvrage *Wilkie Collins : The Moonstone*, Jean-Pierre Naugrette qualifie cette multiplication des points de vue pour l'observation d'un unique événement comme suit : « We have seen how Collins was led to abandon his former habit of multiple plotting, preferring to concentrate, in *The Moonstone*, on a single event from beginning to end. But this goes along with a splitting of narratorial viewpoints, and a kaleidoscopic variety of focalizations¹. » Il faut noter que cet imbroglio de voix et de points de vue dont parle Jean-Pierre Naugrette pour *The Moonstone* suppose non pas une hiérarchisation claire des voix narratives, mais une mise à égalité, une mise à un même niveau de chaque narrateur, dans le cadre de ce que Jean-Pierre Naugrette, développant la terminologie mise en place par Gérard Genette, appelle « multiple focalization² ». Cette mise à égalité des points de vue de chaque narrateur pèse fortement sur la valeur de chaque témoignage, car la mise à égalité des voix narratives est aussi une mise en tension, une mise en concurrence tout à fait adaptée au récit policier :

The second [limitation] concerns characters as focalizers, whose voices are, by definition, limited and jeopardized by the subsequent ones. The paradox here is that Betteredge, for instance, is asked to begin because he seems the most reliable narrator of all, but at the same time, will be asked to hand his narratorial powers down to Miss Clack who sounds the exact opposite, and who, in turn, will have to conform to the rules laid down by Franklin Blake, etc. Each link in the chain is thus fragile, because limited in scope: each focalizer is at the same time essential as a personal witness and negligible as part of a wider structure³.

C'est d'ailleurs précisément cette caractéristique de la structure du roman qui donne une part active au lecteur, lequel fait en quelque sorte office de magistrat, puisqu'il lui revient de

¹Jean-Pierre Naugrette, *Wilkie Collins : The Moonstone*, Paris : Didier Érudition - CNED, 1995, p. 33.

²*Ibid.*, p. 35.

³*Ibid.*, p. 36.

recouper les informations fournies par chaque narrateur : « what is striking in *The Moonstone* is that the reader's place and role are an integral part of the narrative process: since the scope of each character-focalizer is limited, it is the reader who is expected to bridge the gaps, compare the versions [...] ¹. »

Si cette mise à égalité des agents narratifs préside au succès de *The Moonstone*, elle n'est en revanche pas majoritaire dans le corpus, malgré le fait que l'on observe une relative confusion, plutôt qu'une hiérarchisation, des voix et des niveaux narratifs. Cependant, cette question de la passation et du partage du pouvoir narratorial que soulève Jean-Pierre Naugrette reste centrale à l'étude des textes de notre corpus. En effet, peut-on dire, pour le reste de notre corpus, que toutes les voix narratives se valent, ou jouissent d'une importance égale du fait qu'elles se confondent davantage qu'elles ne se hiérarchisent ? Rien n'est moins sûr, au vu du pouvoir narratorial immense que possèdent certaines voix au sein des divers recueils à l'étude. Sans surprise, ces voix sont souvent celles de *professionals*, dont la toute-puissance au sein du récit provient généralement d'un cumul de statuts et de mandats narratoriaux parfois abusif.

2) Des narrateurs despotes ? Toute-puissance et imposture

C'est d'abord le cas des narrateurs autodiégétiques et homodiégétiques que nous examinerons. En toute logique, leur position dans la trame narrative leur assure un pouvoir certain, celui de raconter leur propre histoire, ou tout au moins une histoire à laquelle ils ont participé en tant que personnage. Une telle position rend possibles certains excès, voire certains abus de pouvoir, en ce que du fait de leur double qualité de personnage et de narrateur, ceux-ci deviennent à la fois juge et parti. L'exemple du Dr Hesselius, narrateur intradiégétique et homodiégétique de la nouvelle « Green Tea », est particulièrement révélateur. En effet, malgré – ou du fait de – son échec final avéré à soigner un patient en détresse, l'ensemble de son récit porte la marque d'une stratégie visant à se donner de l'importance et fondée sur une monopolisation de la parole. Si le révérend Jennings s'exprime durant quatre des dix chapitres de la nouvelle (chapitres VI à IX) pour raconter son histoire, son intervention est entrecoupée de remarques et de clarifications apportées par le Dr Hesselius, qui se donne ainsi un rôle de référent auprès du lecteur comme auprès de son patient. Hesselius se présente alors, par le biais de ces interruptions, comme le garant du sérieux du récit mais aussi de la réalité de l'affection de Jennings, tout comme de sa probable guérison :

¹*Ibid.*, p. 41.

“You must promise me, my dear sir, not to trouble yourself with unnecessarily exciting thoughts; confine yourself to the narrative of *facts*; and recollect, above all, that even if the thing that infests you be as you seem to suppose, a reality with an actual independent life and will, yet it can have no power to hurt you, unless it be given from above: its access to your senses depends mainly upon your physical condition – this is, under God, your comfort and reliance: we are all alike environed¹.”

En outre, ces interruptions préfigurent le fait qu’Hesselius va ensuite monopoliser tout à fait la parole lors de sa conclusion, après l’avoir donnée brièvement à Jennings à l’occasion de ces quatre chapitres. La fonction centrale de cette conclusion est d’escamoter son échec en noyant le lecteur dans des considérations techniques puis en discréditant la parole du révérend, qu’il présente dans les dernières lignes de la nouvelle non seulement comme un mauvais malade qui se complaît dans son affection, mais aussi comme un mauvais patient qui n’accorde pas sa confiance au soignant.

De surcroît, il semble que cette parole toute-puissante d’Hesselius n’est en aucun cas confinée à la seule nouvelle dont il est narrateur, puisque l’on en trouve la trace dans les prologues introduisant chaque histoire. Dans le cas de deux de celles-ci, « The Familiar » et « Mr Justice Harbottle », son assistant va jusqu’à reproduire, au profit du lecteur selon lui, les commentaires de son mentor, placés entre guillemets et faisant intervenir le médecin de l’âme directement, c’est à dire à la première personne. Il est alors manifeste que la voix d’Hesselius contamine l’ensemble du recueil, et le narrateur premier, en véritable épigone, s’efface volontiers pour promouvoir la prise de parole du Dr Hesselius, dans ce qui ressemble fort à un culte de la parole du spécialiste.

Cet exercice autocratique du pouvoir narratorial peut également être observé chez le narrateur autodiégétique de la nouvelle « J. Habakuk Jephson’s Statement ». Ce dernier, par des stratégies narratives assez osées, cherche à justifier les errements de son récit. Tout d’abord, la proclamation pompeuse faite à la troisième personne de son statut élevé de médecin et de savant lui permet de légitimer l’écart temporel de douze ans entre le déroulement des faits et leur récit. En mettant en opposition ce statut de personnage public lié au mouvement abolitionniste et à la science médicale avec le scepticisme dont son témoignage a fait l’objet de la part des autorités, Habakuk Jephson rend compréhensible, et, partant, acceptable, son long silence :

Many will doubtless wonder why I have not proclaimed myself before, and why I have suffered so many conjectures and surmises to pass unchallenged. Could the ends of justice have been served in any way by my revealing the facts in my possession I should

¹Joseph Sheridan Le Fanu, « Green Tea », *op. cit.*, pp. 31-32.

unhesitatingly have done so. It seemed to me, however, that there was no possibility of such a result; and when I attempted after the occurrence, to state my case to an English official, I was met with such offensive incredulity that I determined never again to expose myself to the chance of such an indignity¹.

De plus, les éventuelles objections liées à un certain manque de précision découlant naturellement de cette décennie de décalage entre le temps de l'histoire et le temps du récit sont vite mises en échec par le recours – arbitraire et intermittent – au support du journal intime. En effet, de façon curieuse, l'existence de ce journal n'est pas annoncée dès l'ouverture de la nouvelle, comme un gage de véracité, mais intervient de manière spontanée, sans réelle introduction, ce qui semble être d'une part un moyen d'intégrer le support du journal au corps du récit sans heurt et d'autre part d'étendre subrepticement la valeur de témoignage qui est généralement associée à la forme du journal, à l'ensemble de la nouvelle. La transition se fait en deux phrases, l'une à la simple valeur informative, l'autre proclamant ce journal comme fiable malgré ses lacunes, le tout sans faire le moindre commentaire concernant les raisons de ce brusque changement de support : « From this point I am able to quote from the journal which I kept in order to vary the monotony of the long sea-voyage. If it is somewhat bald in places, I can at least rely upon its accuracy in details, as it was written conscientiously from day to day². » Ce journal est d'ailleurs incomplet, et les derniers moments du récit, qui constituent la partie la plus invraisemblable de l'intrigue, n'ont pas été consignés par écrit au moment des faits, justement trop mouvementés pour que le narrateur ait pu en tenir une quelconque trace écrite : « This is the end of my private journal, and I must make the remainder of my statement from memory. There is little chance of my being mistaken about facts, which have seared themselves into my recollection. [...] Great heaven! Even now, when more than twelve years have elapsed, my hand trembles as I write [...]³. » Il faut reconnaître toutefois que cet exercice abusif du pouvoir narratorial semble servir l'efficacité du texte, car il permet de produire des effets de réel qui ont convaincu le lectorat de l'époque au-delà de toutes les attentes de l'auteur. Il est vrai que de tels abus de pouvoir de la part du narrateur, s'ils peuvent être jugés excessifs par le lecteur moderne, restent de manière générale assez courants dans la littérature des dix-huitième et dix-neuvième siècles, et donc tout à fait admis par le lecteur victorien, pour qui de tels procédés n'ont en fin de compte rien de choquant.

¹ Arthur Conan Doyle, « J. Habakuk Jephson's Statement », *op. cit.*, p. 389.

² *Ibid.*, pp. 395-396.

³ *Ibid.*, pp. 410-411.

Il convient d'ajouter par ailleurs que cette relative toute-puissance des narrateurs issus des *professions* facilite grandement l'édification d'un mythe personnel. C'est le cas notamment dans la nouvelle « The Brown Hand », au cours de laquelle le Dr Hardacre, narrateur autodiégétique, relate les circonstances de son accès à un statut social très élevé, en référence auquel il se définit dès la première phrase de la nouvelle : « Everyone knows that Sir Dominick Holden, the famous Indian surgeon, made me his heir, and that his death changed me in an hour from a hard-working and impecunious medical man to a well-to-do landed proprietor¹. » Ici, il est clair qu'Hardacre profite de l'ouverture de son récit pour se donner de l'importance en mentionnant son statut social au moment du récit au même titre que sa situation au moment de l'histoire. Ce procédé s'accompagne d'une relative monopolisation de la parole, qui n'est donnée que très brièvement à Sir Dominick, lequel est pourtant décrit comme « a foremost authority² ». À cette occasion, ce dernier fera le récit, au discours direct et en moins de deux pages, des raisons qui font que le spectre d'un indien le hante chaque nuit. Après cette nécessaire clarification de l'origine du problème, Hardacre reprend la parole et le récit se recentre aussitôt sur son point de vue, alors que celui-ci se pose en sauveur et se met en devoir de trouver une solution qu'il met bien vite en application, avec un succès final qui légitime son accès aux hautes sphères de la société victorienne.

Toutefois, si dans le cas de Hardacre, la présentation qu'il fait de lui-même reste exacte bien que pompeuse, tous les narrateurs issus des *professions* ne sont pas aussi scrupuleux. En effet, cette description de soi repose dans le cas de certains narrateurs sur une instrumentalisation abusive de leur statut voire parfois sur une imposture, ce qui occasionne un jeu sur l'identité rendu possible par l'exercice sans contrôle du pouvoir narratorial. L'usurpation de sa propre identité opérée par le narrateur éponyme de « J. Habakuk Jephson's Statement » vient immédiatement à l'esprit : en brossant un portrait de lui-même qui met en exergue son sérieux et sa moralité à l'aide de la troisième personne, Habakuk Jephson se dissimule avec succès sous le masque du témoin idéal alors qu'il est tout au plus un témoin unique, dont la parole ne peut être corroborée. En outre, la stratégie mise en place par Jephson incorpore un procédé très répandu dans le corpus, qui consiste pour les narrateurs à insister – parfois assez lourdement – sur leur statut d'expert ou de spécialiste, statut très souvent autoproclamé. Ainsi, Habakuk Jephson se désigne, on s'en souviendra, comme « the well-known Brooklyn specialist on consumption, Dr. Habakuk Jephson³ ». L'exemple le plus frappant de ce procédé se trouve néanmoins dans la courte nouvelle de Conan Doyle « The Los Amigos Fiasco » (1892), au cours de laquelle un narrateur anonyme relate l'échec cuisant d'un comité scientifique d'experts à organiser l'exécution d'un détenu par électrocution. De

¹ Arthur Conan Doyle, « The Brown Hand », *op. cit.*, p. 677.

² *Ibid.*, p. 678.

³ Arthur Conan Doyle, « J. Habakuk Jephson's Statement », *op. cit.*, p. 388.

façon paradoxale, ce narrateur décrit minutieusement – et avec force éloges, y compris pour lui-même – la composition de ce comité, tout en prenant soin d'omettre son propre nom :

I was there at the committee meeting when the matter was discussed. The town council had chosen four experts to look after the arrangements. Three of them were admirable. There was John M'Connor, the very man who had designed the dynamos, and there was Joshua Westmacott, the chairman of the Los Amigos Electrical Supply Company, Limited. Then there was myself as the chief medical man, and lastly an old German of the name of Peter Stulpnagel¹.

Malgré cet oubli de taille, le narrateur et référent de la première personne réaffirme à plusieurs reprises son statut d'expert de la chose médicale, et ce dès la toute première phrase de la nouvelle qui ne contient d'ailleurs que cette unique information, ce qui peut laisser penser au lecteur que le médecin omet à dessein de décliner son identité : « I used to be the leading practitioner of Los Amigos². » De toute évidence, cet auto-portrait très favorable est destiné à contrebalancer l'aveu d'échec que constitue son récit, et qui transparaît jusque dans son titre de « Fiasco ». On peut d'ailleurs postuler que la forme « used to » en usage ici, et qui marque le caractère révolu de l'affirmation, peut indiquer que le narrateur a pu être limogé suite à l'incident, ou tout simplement que le décalage temporel entre temps du récit et temps de l'histoire est important, inscrivant ainsi les faits dans un passé révolu.

Il faut ensuite remarquer que Le Fanu, dans le cas de « Green Tea », pousse plus loin encore ce procédé de mise en valeur du statut d'expert autoproclamé : si dans le corps de cette nouvelle d'abord parue en octobre et novembre 1869 dans le magazine *All The Year Round*, le Dr Hesselius se livre bien à une politique de mise en exergue de son propre statut d'expert, c'est en revanche le narrateur extradiégétique qui officie dans le prologue qui se charge, en sa qualité de secrétaire particulier du docteur, de proclamer durablement le statut d'expert de son mentor. En « fervent admirateur des talents du maître³ », comme le qualifie Gaïd Girard, ce narrateur premier s'acquitte de sa tâche avec un zèle rare, et de ce fait l'échec d'Hesselius – ici narrateur intradiégétique – est fortement contrebalancé par le fait qu'il soit contenu dans un autre récit qui propose une vision très élogieuse du docteur et de ses méthodes. Ainsi, il n'est pas étonnant que malgré la mort suspecte du premier patient qu'il présente au lecteur, Hesselius demeure tout au long du recueil une figure d'autorité à laquelle le narrateur premier se réfère systématiquement pour le prologue des quatre cas suivants, que le médecin de l'âme a pourtant observés indirectement.

¹ Arthur Conan Doyle, « The Los Amigos Fiasco », *op. cit.*, p. 803.

² *Ibid.*, p. 802.

³ Gaïd Girard, *Joseph Sheridan Le Fanu : une écriture fantastique*, *op. cit.*, p. 329.

À l'inverse, cette tendance générale des narrateurs autodiégétiques et homodiégétiques à exploiter leur mandat narratorial pour se forger une image d'expert ou de spécialiste trouve peu d'écho dans le Canon holmésien, tant le Dr Watson est sujet à l'« auto-dépréciation¹ ». En effet, si Watson reste sans ambiguïté un membre de la classe médicale, son rôle de chroniqueur entre vite en concurrence avec son rôle de médecin, jusqu'à l'éclipser parfois, comme par exemple au début de « The Boscombe Valley Mystery ». À cette occasion, la femme de Watson l'enjoint à suivre Holmes, devinant que sa présence auprès du détective est plus importante que sa présence auprès de ses patients :

“What do you say, dear?” said my wife, looking across at me. “Will you go?”

“I really don't know what to say. I have a fairly long list at present.”

“Oh, Anstruter would do your work for you. You have been looking a little pale lately. I think that the change would do you good, and you are always so interested in Mr Sherlock Holmes's cases².”

Le lecteur apprend ici que Watson n'est pas indispensable au fonctionnement de son propre cabinet, et cet exemple réaffirme la primauté de son rôle de bras droit de Holmes sur son activité de médecin, laquelle reste hors champ, demeurant périphérique aux événements décrits dans les nouvelles. Ce cumul maladroit des activités éloigne quelque peu Watson de la classe médicale, comme le suggère la première phrase de la nouvelle « A Medical Document », qui reflète l'opinion d'un narrateur extradiégétique anonyme et proche de l'omniscience : « Medical men are, as a class, very much too busy to take stock of singular situations or dramatic events³. » Cette mise en concurrence des fonctions de médecin et de chroniqueur de Watson est relevée par Holmes dans les premières pages de « A Scandal in Bohemia », lorsque ce dernier rappelle malicieusement le titre de docteur de son compagnon avant de le comparer à Boswell :

“I think that I had better go, Holmes.”

“Not a bit, Doctor. Stay where you are. I am lost without my Boswell. And this promises to be interesting. It would be a pity to miss it⁴.”

Ici, Holmes sous-entend que le rôle de Watson en tant que rapporteur de ses enquêtes est crucial, au point de le forcer à mettre entre parenthèses sa fonction de praticien de la médecine. Ainsi, si sa présence aux côtés de Holmes est un obstacle à la pratique professionnelle qui légitime son titre de docteur, il ne faut pas oublier à l'inverse que si

¹Nathalie Jaëck, *Les Aventures de Sherlock Holmes : une affaire d'identité*, op. cit., p. 100.

²Arthur Conan Doyle, « The Boscombe Valley Mystery », op. cit., p. 484.

³Arthur Conan Doyle, « A Medical Document », op. cit., p. 1035.

⁴Arthur Conan Doyle, « A Scandal in Bohemia », op. cit., p. 432.

Watson n'est pas présent pour consigner les événements relatifs à l'affaire, les faits échapperont par là même au lecteur, qui ne peut y accéder que par l'intermédiaire de sa narration. Il est donc nettement plus important, aux yeux du lecteur comme aux yeux de Sherlock Holmes, que Watson, justement défini par Jean-Pierre Naugrette comme un « écran privilégié entre le lecteur et le savoir du détective¹ », accomplisse son devoir de chroniqueur avant son devoir de médecin. C'est donc en tant qu'organisateur et que pourvoyeur du récit, bien plus qu'en tant que médecin, que Watson demeure indispensable à la bonne marche des récits qui composent le Canon holmésien.

Cette fonction suprême d'organisateur du récit est d'ailleurs souvent attribuée aux narrateurs issus des *professions*, et elle sanctionne alors leur toute-puissance au delà du cadre restreint d'une histoire unique. Ces narrateurs premiers jouissent d'un pouvoir éditorial certain, qu'ils exercent parfois d'une façon arbitraire, et Watson ne fait pas exception à la règle. En effet, ce dernier choisit minutieusement les cas qu'il va exposer au lecteur, selon divers critères plus ou moins légitimes. D'une part, Watson, dans un élan moral tout à fait louable, prend bien soin de ne présenter que des récits qui ne pourront pas ou plus porter tort aux personnes incriminées. Mais il choisit aussi de taire certaines histoires pour des raisons plus arbitraires : « Some [cases], too, have baffled his analytical skill, and would be, as narratives, beginnings without an ending, while others have been but partially cleared up, and have their explanations founded rather upon conjecture and surmise than on that absolute logical proof which was so dear to him². » Cette déclaration, tirée du premier paragraphe de « The Five Orange Pips » (1891), révèle que Watson passe délibérément sous silence les cas qui constituent pour Holmes un échec (arguant que le récit de ceux-ci serait inévitablement incomplet, instable, et donc insatisfaisant). On trouve une autre mention de ce passage sous silence des cas qui ne permettraient pas de mettre en valeur les qualités du détective dans l'un des textes les plus tardifs du Canon, « The Adventure of the Veiled Lodger » (1927) : « It is not reasonable to suppose that every one of these cases gave Holmes the opportunity of showing those curious gifts of instinct and observation which I have endeavoured to set forth in these memoirs. Sometimes he had with much effort to pick the fruit, sometimes it fell easily into his lap³. »

De même, Griffith, l'avocat narrateur extradiégétique du recueil de Wilkie Collins *The Queen of Hearts*, tronque, révisé et amende les récits produits par ses deux frères dans l'espoir de divertir la jeune Jessie Yelverton. Il faut dire qu'il jouit, contrairement au pasteur Owen et

¹Jean-Pierre Naugrette, « Le rituel du récit : lecture d'une nouvelle de Conan Doyle », *op. cit.*, p. 53.

²Arthur Conan Doyle, « The Five Orange Pips » in *The Adventures of Sherlock Holmes, The Complete Stories of Sherlock Holmes*, Ware: Wordsworth Editions, 2007 (novembre 1891), p. 505.

³Arthur Conan Doyle, « The Adventure of the Veiled Lodger », in *The Casebook of Sherlock Holmes, The Complete Stories of Sherlock Holmes*, Ware: Wordsworth Editions, 2007 (février 1927), p. 1374.

au médecin Morgan, d'une expérience du milieu littéraire qui rend assez légitime son droit de regard éditorial (« reserving to myself privately an editorial right of supervision¹ ») sur les récits livrés par ses deux frères, notamment Morgan, qui professe son intention d'écrire des histoires à glacer le sang :

I set myself to recall to his [Morgan's] memory some very remarkable experiences of his own in his professional days, but he stopped me before I had half done. "I understand," he said, taking a savage dip at the ink, "I'm to make her flesh creep, and to frighten her out of her wits. I'll do it with a vengeance²!"

La première phrase de cet extrait suggère que Griffith a une idée très précise de ce qu'il veut que son frère écrive, puisqu'il va jusqu'à lui indiquer lesquelles de ses expériences devraient être couchées sur le papier. C'est évidemment compter sans le caractère farouchement indépendant de Morgan, qui va s'évertuer à ignorer les recommandations de Griffith, ce qui donne lieu à une véritable campagne de révision de la part de ce dernier :

Of the six completed stories I had written two, and had found a third in the form of a collection of letters among my papers. Morgan had only written one, and this solitary contribution of his had given me more trouble than both my own put together, in consequence of the perpetual intrusion of my brother's eccentricities in every part of his narrative. The process of removing these quaint turns and frisks of Morgan's humor – which, however amusing they might have been in an essay, were utterly out of place in a story appealing to suspended interest for its effect – certainly tried my critical faculty (such as it is) more severely than any other part of our literary enterprise which had fallen my share³.

Face à de telles justifications, le lecteur ne peut qu'accepter docilement la bonne foi de Griffith, qui invoque l'efficacité des effets de lecture comme principe fondateur de son action. Néanmoins, il semble curieux qu'il se donne tant de peine à éliminer des tournures qu'il juge lui-même amusantes (« amusing »), alors que le but général de cet effort littéraire conjoint est de divertir Jessie Yelverton dans la sphère privée davantage que de soumettre le « Purple Volume » à la publication. C'est donc l'exigence, voire l'intransigeance de Griffith dans l'exercice de sa « critical faculty » qui rend nécessaire ce processus de révision, légitimé par l'apparente inadéquation du ton employé par Morgan, plus adapté au genre de l'essai que de la nouvelle à sensation. En outre, si pour Griffith le style de Morgan laisse à désirer, son jugement des capacités littéraires d'Owen n'est pas plus indulgent : « His [Owen's] extreme

¹Wilkie Collins, *The Queen of Hearts*, op. cit., p. 50.

²*Ibid.*, p. 50.

³*Ibid.*, p. 55.

fastidiousness as a writer interfered, however, so seriously with his progress that he was still sadly behindhand, and was likely, though less heavily burdened than Morgan or myself, to be the last to complete his allotted task¹. » Cette mise en avant des difficultés d'Owen et de Morgan permet en même temps à Griffith de se mettre en valeur en proclamant son évidente supériorité sur le plan littéraire par rapport à ses deux frères, supériorité qui justifie à elle seule sa position de narrateur extradiégétique et d'unique responsable de la bonne marche du récit.

Ainsi, en plus d'une tendance à l'instrumentalisation de leur statut mise en œuvre afin de renforcer leur pouvoir sur la présentation du récit, ce qui leur permet du même coup de couvrir leurs échecs ou tout au moins de se donner de l'importance, certains *professionals* semblent exercer un pouvoir éditorial parfois arbitraire sur les récits dont la mise en place leur est subordonnée. Il ne faut pas oublier cependant que ce pouvoir narratorial n'est pas exclusivement le fait des *professionals* narrateurs, car au sein du corpus un certain nombre de narrateurs inconnus accèdent aussi à ce statut de narrateur premier, et leur parole vient tour à tour conforter ou contrebalancer, si ce n'est mettre en danger, la suprématie des voix narratives portées par les *professions*.

3) Narrateurs inconnus : entre commentaire de l'auteur impliqué et contamination narratoriale

Il convient tout d'abord de préciser quelle est la part de ces narrateurs inconnus au sein du corpus à l'étude. Assez minoritaires, ceux-ci participent à la mise en place d'une focalisation externe ou plus souvent d'une focalisation zéro. À la différence des narrateurs anonymes dont on sait qu'ils appartiennent ou non aux *professions*, ces narrateurs tout à fait inconnus possèdent un caractère parfaitement indéterminé, qui affranchit le récit de tout effet de réel ou de tout discours préétabli rendu nécessaire pour asseoir leur statut social ou narratif. De ce fait, leur intervention dans le cadre de ce que Monika Fludernik désigne comme « the anonymous witness position² » permet de recentrer le récit au plus près des personnages, souvent issus eux-mêmes des *professions*. Monika Fludernik parle dans ce contexte de l'espace narratif comme « a passageway from narrator to character and vice versa³ ». De plus, en vertu de l'apparente neutralité de la *persona* de tels narrateurs, leur voix narrative s'avère être un outil de critique ou d'éloge très efficace : puisque l'on ignore tout de ces derniers, il est après tout très difficile de leur prêter des prises de position abusives motivées par leurs

¹*Ibid.*, p. 55.

²Monika Fludernik, *Towards a 'Natural' Narratology*, *op. cit.*, p. 207.

³*Ibid.*, p. 210.

caractéristiques personnelles ou leur profil, car ils s'effacent le plus souvent au profit des personnages. De tels cas de figure sont observables majoritairement dans les travaux d'Arthur Conan Doyle, car on trouve rarement chez ce dernier le support du recueil comprenant un cadre narratif enchâssant qui rendrait nécessaire la présence de narrateurs dûment identifiés. Il est possible de citer ici l'exemple de la nouvelle « Lot No. 249 », dans laquelle un narrateur omniscient qui se veut la voix impersonnelle de la raison positiviste de la fin du dix-neuvième siècle (marquée par le pronom généralisant « we¹ ») relate l'expérience d'un étudiant en médecine d'Oxford concernant des faits inexplicables ayant trait à la réanimation d'une momie égyptienne sur le campus. Après trois paragraphes décrivant respectivement le contexte et le caractère inexplicable des faits, le décor général, puis le bâtiment en question et ses occupants, le narrateur recentre très vite son récit sur le personnage focalisateur, c'est à dire dès le quatrième paragraphe : « It was ten o'clock on a bright, spring night, and Abercrombie Smith lay back in his arm-chair, his feet upon the fender, and his briar-root pipe between his lips². » Dès cet instant, le récit va s'attacher aux pas de Smith, qui restera au cœur des événements jusqu'à la conclusion de la nouvelle. Cependant, malgré la centralité de son expérience et de sa perception, une distanciation s'opère du fait de la présence de la voix narrative omnisciente, qui permet la mise en place du mécanisme charnière de ce texte, qu'Hélène Machinal-Crignon identifie comme « l'hésitation entre l'explication rationnelle et l'explication irrationnelle³ ». Cette hésitation, qui est au cœur de la définition⁴ que Tzvetan Todorov fait du fantastique dans son *Introduction à la littérature fantastique* (1970), est exprimée dès le premier paragraphe du texte, et met en concurrence deux modes d'explication : l'un consisterait à donner foi au témoignage de Smith, ce qui revient à souscrire tout à fait au surnaturel le plus consommé, et l'autre, présenté comme légèrement moins invraisemblable, consisterait à douter de la santé d'esprit (davantage que de la sincérité) de Smith au moment des faits :

Yet, in the main, the story must rest upon Smith alone, and the most will think that it is more likely that one brain, however outwardly sane, has some subtle warp in its texture, some flaw in its workings, than that the path of Nature has been overstepped in open day in so famed a centre of learning and light as the University of Oxford⁵.

¹Arthur Conan Doyle, « Lot No. 249 », *op. cit.*, p. 815.

²*Ibid.*, p. 816.

³Hélène Machinal-Crignon, *Conan Doyle : De Sherlock Holmes au professeur Challenger*, *op. cit.*, p. 211.

⁴« Le fantastique, c'est l'hésitation éprouvée par un être qui ne connaît que les lois naturelles, face à un événement en apparence surnaturel. [...] Celui qui perçoit l'événement doit opter pour l'une des deux solutions possibles : ou bien il s'agit d'une illusion des sens, d'un produit de l'imagination et les lois du monde restent alors ce qu'elles sont ; ou bien l'événement a véritablement eu lieu, il est partie intégrante de la réalité, mais alors cette réalité est régie par des lois inconnues de nous. » Tzvetan Todorov, *Introduction à la littérature fantastique*, *op. cit.*, p. 29.

⁵Arthur Conan Doyle, « Lot No. 249 », *op. cit.*, p. 815.

De façon très claire, le narrateur invite ici le lecteur à faire un choix : il peut considérer les faits soit en donnant libre cours à toute leur inquiétante étrangeté, soit en les acceptant comme une déformation du réel due à un épisode hallucinatoire de folie passagère chez leur témoin principal.

C'est ce genre de critique, de mise en doute plus ou moins sous-jacente des *professionals* personnages par un narrateur inconnu que nous allons maintenant examiner. Pour commencer, il faut exposer le cas du chirurgien Douglas Stone, personnage central de la nouvelle « The Case of Lady Sannox », qui illustre parfaitement cette tendance. Cette nouvelle s'ouvre sur la mise en contraste de deux portraits successifs de ce chirurgien talentueux aux capacités hors normes, décrit d'abord comme « the celebrated operating surgeon¹ ». Si le second portrait qui est fait de ce personnage, dès le second paragraphe, est on ne peut plus élogieux, la première description du chirurgien, qui précède son éloge par le biais d'une prolepse, le décrédibilise tout à fait, car elle est empreinte d'une ironie teintée de mépris de la part du narrateur omniscient, dont le jugement reflète l'avis général :

When, at the very tail of this rumour, there came the assurance that the celebrated operating surgeon, the man of steel nerves, had been found in the morning by his valet, seated on one side of his bed, smiling pleasantly upon the universe, with both legs jammed into one side of his breeches and his great brain about as valuable as a cap full of porridge, the matter was strong enough to give quite a little thrill of interest to folk who had never hoped that their jaded nerves were capable of such a sensation².

Cette description est à peine contrebalancée par l'affirmation qui suit immédiatement, à l'occasion du passage au second paragraphe : « Douglas Stone in his prime was one of the most excellent men in England³. » La prolepse qui annonce la déchéance de Douglas Stone a donc deux effets distincts : d'abord, elle permet d'exciter la curiosité du lecteur, qui connaît dès les premières lignes du récit le dénouement de l'intrigue mais qui ignore quels événements ont pu mener à l'anéantissement de l'avenir prometteur du chirurgien. Ensuite, du fait que Douglas Stone est indéniablement ridiculisé avant d'être encensé, le récit se pare d'une touche d'ironie, qui fait écho au portrait moral peu flatteur qui viendra vite ternir les états de service irréprochables du chirurgien.

Poussant plus loin encore cette tendance, le narrateur omniscient de la nouvelle de Wilkie Collins « Mr. Percy and the Prophet » (issue du recueil *Little Novels*) élargit la dimension critique de son intervention à l'ensemble de la classe médicale, dans le premier

¹ Arthur Conan Doyle, « The Case of Lady Sannox », *op. cit.*, p. 495.

² *Ibid.*, p. 495.

³ *Ibid.*, p. 495.

chapitre de la nouvelle intitulé « The Quack ». Il y décrit notamment l'intransigeance de la profession médicale, et ses conséquences dramatiques : « The method of obtaining employment chosen by poor Lagarde, as the one alternative left in the face of starvation, was, and still is, considered by the medical profession to be the method of a quack. He advertised in the public journals¹. » Le Dr Lagarde, personnage central dûment diplômé mais accusé de charlatanisme par ses confrères comme le titre de ce premier chapitre le laisse entendre, pratique la médecine de manière peu orthodoxe et s'adresse principalement aux patients que la médecine traditionnelle n'a pu soulager :

Addressing himself especially to two classes of the community, the Doctor proceeded in these words :

"I have the honor of inviting to my house, in the first place: Persons afflicted with maladies which ordinary medical practice has failed to cure – and, in the second place: Persons interested in investigations, the object of which is to penetrate the secrets of the future²."

C'est aussi presque d'ignorance que le narrateur taxe les médecins, car la suite du récit démontre que les pouvoirs du Dr Lagarde sont bien réels. Celui-ci fonde sa pratique sur une science nouvelle, que le corps médical refuse encore de reconnaître comme valable, mais qui sera bientôt élevée au rang qui lui sied :

"You have heard of me as a charlatan who contrives to amuse a few idle people," he [Lagarde] said. "I don't complain of that; my present position leads necessarily to misinterpretation of myself and my motives. Still, I may at least say that I am the victim of a sincere avowal of my belief in a great science. Yes! I repeat it, a great science! New, I dare say, to the generation we live in, though it was known and practiced in the days when pyramids were built. The age is advancing; and the truths which it is my misfortune to advocate, before the time is ripe for them, are steadily forcing their way to recognition. I am resigned to wait. My sincerity in this matter has cost me the income that I derived from my medical practice. Patients distrust me; doctors refuse to consult with me³."

En outre, les thèses de Lagarde, qui n'adhère pas à la pensée positiviste car celle-ci écarte tout à fait le spirituel, sont renforcées dans leur validité par la présentation que le narrateur omniscient fait de lui, en plus d'être rendues opérantes par la suite des événements : « To state it briefly, he was a man who might easily be deceived by others but who was incapable of consciously practicing deception himself⁴. » Le narrateur, prend donc la défense de ce

¹Wilkie Collins, « Mr. Percy and the Prophet », *op. cit.*, pp. 301-302.

²*Ibid.*, p. 302.

³*Ibid.*, pp. 306-307.

⁴*Ibid.*, p. 306.

personnage de médecin hors norme, aux dépens de la pensée positiviste traditionnelle et de ses ardents partisans, dont il souligne l'étroitesse d'esprit. De plus, il lui donne abondamment la parole, ce qui lui permet de justifier ses croyances, et de s'expliquer sur sa position à la marge de la science médicale.

Une telle position de pionnier ou de découvreur, est partagée par le professeur Von Baumgarten, personnage central de la nouvelle de Conan Doyle « The Great Keinplatz Experiment ». Mais ce texte est remarquable notamment pour l'usage d'un procédé proche du discours indirect libre qui y est fait, permettant au narrateur omniscient – et inconnu – d'exprimer au plus près les pensées et les motivations de ce personnage d'éminent physiologiste, par le biais de ce que Franz Karl Stanzel, cité par Monika Fludernik, appelle « reflectorization » : « Reflectorization, in Stanzel's definition, is the "assimilation of a teller-character to a reflector-character", or the result of "making an authorial narrator think and speak as if he were one of the characters of the story"¹. » Dans cette nouvelle, ce phénomène de « reflectorization » permet une certaine contamination narrative, qui fait que le narrateur semble non seulement adhérer aux thèses et aux opinions du professeur Von Baumgarten, mais aussi qu'il s'exprime d'une façon très proche du mode d'expression éminemment scientifique du professeur lui-même : « By experiments which extended over twenty years, he [Professor Von Baumgarten] obtained a basis of facts upon which it was his ambition to build up a new, exact science which should embrace mesmerism, spiritualism and all cognate subjects². »

Alternativement, on trouve un exemple de discours indirect libre dans « The Case of Lady Sannox » qui souligne la cupidité de Douglas Stone, et qui participe donc au procès en moralité de ce dernier qui est sous-jacent à l'intrigue : « Douglas Stone glanced at his watch. An hour would not make it too late to visit Lady Sannox. He had been there later. And the fee was an extraordinarily high one. He had been pressed by his creditors lately, and he could not afford to let such a chance pass. He would go³. »

Ainsi, même si elles ne sont pas très fréquentes dans le corpus, l'observation de ces occurrences du discours indirect libre et de ce que Stanzel nomme la « reflectorization » nous permet de dire que les narrateurs omniscients, malgré le postulat théorique d'objectivité que leur utilisation sous-entend par convention littéraire, ne se positionnent pas obligatoirement en détracteurs mettant en doute le discours parfois abusif des personnages de *professionals* qui sont présents dans leurs récits. On note alors que certains textes laissent libre cours à une certaine contamination narrative qui reflète toute la variété des profils des divers

¹Monika Fludernik, *Towards a 'Natural' Narratology*, op. cit., p. 179.

²Arthur Conan Doyle, « The Great Keinplatz Experiment », op. cit., p. 729.

³Arthur Conan Doyle, « The Case of Lady Sannox », op. cit., p. 499.

personnages issus des *professions* peuplant le corpus à l'étude, mais aussi qui donne la parole de façon indirecte, souvent à travers ce processus de « reflectorization », à certains personnages de *professionals*.

Nous avons donc vu que la multiplicité des voix et des niveaux narratifs qui caractérise l'ensemble du corpus donne lieu à diverses tendances, dont certaines facilitent non seulement la prise de parole des narrateurs et des personnages issus des *professions*, mais renforcent également la prise sur le réel de leurs interventions. Cependant, si cette multiplicité profite aux *professionals* et à la pérennisation de leurs discours, elle donne aussi corps à un processus de fragmentation qui porte jusque dans la fibre du texte : si à chaque voix narrative correspondent une, voire plusieurs versions du texte, certaines sont manquantes, et d'autres présentées seulement partiellement. Très souvent aussi, le texte original – une version première du texte fini et proposé au lecteur – sera mentionné mais absent, devenant une référence inaccessible, un accroc visible en filigrane sous les couches successives qui composent l'étoffe du texte.

II. L'étoffe du texte mise à mal à l'épreuve du réel : déchirures et rapiècements

1) Absence des textes et récits originaux : fragmentation et discontinuité

Nous commencerons par examiner l'exemple du recueil *In a Glass Darkly*, qui consiste en une suite de remaniements, voire de réécritures des cas observés par le Dr Hesselius. Dans ce recueil, le secrétaire anonyme du docteur, en tant que narrateur extradiégétique, sélectionne, tronque et reproduit à loisir des textes issus des travaux de son mentor. Cette campagne de mise en conformité avec les attentes supposées d'un lectorat profane, car non versé dans les sciences médicales, proclame l'obsolescence du texte original, de la version de référence. Ceci est manifeste dans l'introduction de la nouvelle « Mr Justice Harbottle », au cours de laquelle le lecteur apprend qu'il existe deux témoignages, deux versions de valeur inégale, et que le plus fiable de ces deux textes lui restera inaccessible :

“There are two accounts of the remarkable case of the Honourable Mr Justice Harbottle, one furnished to me [Dr Hesselius] by Mrs Trimmer of Turnbridge Wells (June, 1805); the other at a much later date, by Anthony Harman, Esq. I much prefer the former; in the first place, because it is minute and detailed, and written, it seems to me, with more

caution and knowledge; and in the next because the letters of Doctor Hedstone, which are embodied in it, furnish matter of the highest value to a right apprehension of the nature of the case.” [...] The memorandum of the case of Judge Harbottle, which was written by Mrs Trimmer of Turnbridge Wells, which Doctor Hesselius thought the better of the two, I [his medical secretary] have been unable to discover among his papers. [...] The Narrative of Mr Harman, is, therefore, the only one available for this collection. [...] The late Dr Hesselius, in another passage of the note that I have cited, says, “As to the facts (non-medical) of the case, the narrative of Mr Harman exactly tallies with that furnished by Mrs Trimmer.” The strictly scientific view of the case would scarcely interest the popular reader; and, possibly, for the purposes of this selection, I should, even had I both papers to choose between, have preferred that of Mr Harman, which is given, in full, in the following pages¹.

L’existence de ce texte plus proche chronologiquement des événements, mais aussi plus rigoureux et plus scientifique, est cruciale, car malgré son absence il permet de donner davantage de substance aux faits relatés, même si le véhicule littéraire qui les portera à la connaissance du lecteur est jugé inférieur. S’il existe un compte-rendu détaillé, accompagné des observations d’un autre médecin, un certain Hedstone, c’est que les faits présentés valent assurément la peine d’être consignés, et ce compte-rendu inaccessible donne donc plus de poids aux faits qui en sont à l’origine.

Il est possible d’observer un procédé analogue appliqué à l’ensemble du recueil avec la question des commentaires du Dr Hesselius, qui arrivent au mieux par bribes jusqu’au lecteur, mais qui lui restent le plus souvent inaccessibles dans leur intégralité, y compris lorsqu’Hesselius lui-même narre directement les faits dans le cadre de la nouvelle « Green Tea », qui est restituée de manière tronquée par le narrateur extradiégétique : « I am a faithful, though I am conscious by no means a graceful translator, and although here and there I omit some passages, and shorten others and disguise names, I have interpolated nothing². » De même, il semble que malgré le fait que les théories et le travail analytique du docteur soient mentionnés de façon répétée dans les prologues, ils ne sont jamais véritablement exposés en détail hors de « Green Tea ». Le prologue de « Carmilla » illustre tout particulièrement cette tendance, puisque dans ce passage, le narrateur premier fait référence à l’analyse proposée par Hesselius de façon à éveiller la curiosité du lecteur, tout en évitant soigneusement de reproduire les conclusions du docteur au-delà d’une courte citation des plus attrayantes :

As I publish the case, in these volumes, simply to interest the “laity”, I shall forestall the intelligent lady, who relates it, in nothing; and after due consideration, I have determined

¹Joseph Sheridan Le Fanu, « Mr Justice Harbottle », *op. cit.*, pp. 83-84.

²Joseph Sheridan Le Fanu, « Green Tea », *op. cit.*, p. 6.

to abstain from presenting any *précis* of the learned Doctor's reasoning, or extract from his statement on a subject which he describes as "involving, not improbably, some of the profoundest arcana of our dual existence, and its intermediates"¹.

Cette citation comprend aussi l'argument central (et unique) de la campagne de justification à laquelle le narrateur premier se livre tout au long du recueil. Il s'agit pour lui de légitimer les coupes qu'il a opérées dans sa restitution des travaux d'Hesseliuss en clamant que la fonction du recueil et des récits qui le composent tend strictement au divertissement, et non pas à l'illustration rigoureuse de cas médicaux sortant de l'ordinaire : le lectorat ciblé est composé de lecteurs profanes ou « lay reader[s]² » dont le narrateur décide qu'ils n'auront que faire des explications scientifiques qui accompagnent les récits sensationnels présentés ici. Les textes originaux des travaux d'Hesseliuss se révèlent alors tout à fait désuets, puisqu'inadaptés, au moins selon le narrateur premier, à l'ambition généraliste (voire littéraire) de ce dernier. Cette stratégie de justification est mise en place dès le prologue de la première nouvelle, « Green Tea », et le narrateur extradiégétique cherche à présenter son choix comme conforme à la personnalité même du Dr Hesseliuss, dont l'écriture aurait plusieurs facettes, selon une logique de dédoublement³ symptomatique de la pratique du discours médical :

His treatment of some of these cases is curious. He writes in two distinct characters. He describes what he saw and heard as an intelligent layman might, and when in this style of narrative he had seen the patient either through his own hall-door, to the light of day, or through the gates of darkness to the caverns of the dead, he returns upon the narrative, and in the terms of his art, and with all the force and originality of genius, proceeds to the work of analysis, diagnosis and illustration⁴.

Sans surprise, le lecteur n'a accès, prétendument pour maximiser son plaisir de lecture, qu'à une portion tronquée du texte original correspondant à l'une des deux facettes du travail d'Hesseliuss, comme le remarque Gaïd Girard : « C'est bien sûr le premier texte⁵ qui est présenté au lecteur. On retrouve ici ce qui fait la structure fondatrice du genre policier, sa nature dédoublée, c'est à dire la présence, sous le récit de l'enquête, d'un récit caché, mais fondateur, celui du crime, du criminel, celui de la vérité⁶. »

¹Joseph Sheridan Le Fanu, « Carmilla », *op. cit.*, p. 243.

²Joseph Sheridan Le Fanu, « Green Tea », *op. cit.*, p. 6.

³Rappelons que la fonction de ce dédoublement dans la construction de l'identité professionnelle du praticien est décrite comme suit par Everett Hughes : « One might say that the learning of a medical role consists of a separation, almost an alienation, of the student from the lay medical world; a passing through the mirror so that one looks out on the world from behind it, and sees things as in mirror writing. » Everett C. Hughes, *Men and Their Work*, *op. cit.*, p. 119.

⁴Joseph Sheridan Le Fanu, « Green Tea », *op. cit.*, pp. 5-6.

⁵C'est à dire celui qu'Hesseliuss rédige à la manière d'un « intelligent layman ».

⁶Gaïd Girard, *Joseph Sheridan Le Fanu : une écriture fantastique*, *op. cit.*, p. 329.

Cette question du genre policier est évidemment centrale à l'étude du thème du récit original manquant, car, comme l'explique Uri Eisenzweig dans son ouvrage *Le Récit impossible : forme et sens du roman policier*, la notion d'absence lui est cruciale :

Le modèle narratif policier se définit ainsi comme un récit qui en recherche un autre, le premier découlant de la découverte (ou de l'anticipation) d'un crime, le second fournissant l'identité du criminel, ses motivations et les modalités de son acte. Or, c'est précisément cette dualité narrative du récit, c'est-à-dire, au fond, la nature narrative de l'énigme, qui rend illusoire la nature supposément logique, « déductive », de l'ultime élucidation du mystère. Car un récit ne peut en rechercher un autre que si ce dernier est *absent* ; et la question (insoluble) qui se pose est d'expliquer *logiquement* comment l'absence peut se transformer en présence¹.

Certains passages de *The Hound of the Baskervilles* illustrent bien cette valeur de récit à la recherche d'un autre récit, à travers la qualité rétrospective et fragmentée du récit watsonien. Les chapitres huit, neuf et dix de ce roman correspondent à des rapports sous forme de lettres, puis à des extraits du journal de Watson, que ce dernier reproduit pour éclairer le lecteur :

From this point onward I will follow the course of events by transcribing my own letters to Mr Sherlock Holmes, which lie before me on the table. One page is missing, but otherwise they are exactly as written and show my feelings and suspicions of the moment more accurately than my memory, clear as it is upon these tragic events, can possibly do².

Il s'agit ici de fragments incomplets destinés à reconstituer les étapes successives de l'enquête. Une page est manquante, à laquelle Watson ne fait plus allusion dans l'enchaînement de ses lettres. Le texte mutilé a donc été si bien soigné, réparé que la cicatrice n'est même plus visible, car à aucun moment Watson ne précisera à quel endroit se trouvait la page manquante. Ainsi, si cette stratégie permet de déjouer le caractère rétrospectif du récit watsonien, c'est toujours le premier récit décrit par Eisenzweig, celui de la recherche, que l'on présente au lecteur, et non pas le second récit, celui du crime, dont l'arrivée sera encore retardée jusqu'au chapitre final, justement intitulé « A Retrospection ». On peut donc conclure que le récit de la recherche de la vérité gagne peu à peu sur le récit de la vérité elle-même, jusqu'à confiner ce second récit à un unique chapitre final complété à la marge par des pièces restant inaccessibles au lecteur : « "I [Holmes] have had the advantage of two conversations with Mrs Stapleton, and the case has now been so entirely cleared up that I am

¹Cité par Jean-Pierre Naugrette, *Wilkie Collins : The Moonstone*, op. cit., p. 54.

²Arthur Conan Doyle, *The Hound of the Baskervilles*, op. cit., p. 233.

not aware of anything which has remained a secret to us. You [Watson] will find a few notes upon the matter under the heading B in my indexed list of cases¹.” »

De même, le récit original des faits est tenu à l'écart du lecteur et cantonné à une simple description finale dans la nouvelle « Lot No. 249 ». Ici, ce récit existe bel et bien, sous la forme d'un témoignage manuscrit et dûment signé par son auteur, l'étudiant en médecine Abecrombie Smith, mais aussi paraphé par un témoin tout à fait digne de confiance, son professeur à Oxford, le révérend Plumtree Peterson. La réalité de ce document est attestée par le récit de sa production à la troisième personne dans les dernières pages de la nouvelle :

Abercrombie Smith sat down before a sheet of foolscap, and for an hour, and then for a second hour his pen travelled swiftly over it. Page after page was finished and tossed aside while his friend [Dr Plumtree Peterson] leaned back in his arm-chair, looking across at him with patient curiosity. At last, with an exclamation of satisfaction, Smith sprang to his feet, gathered his papers up into order, and laid the last one upon Peterson's desk.

“Kindly sign this as a witness,” he said.

“A witness? Of what?”

“Of my signature, and of the date. The date is the most important. Why, Peterson, my life might hang upon it².”

Cette première version écrite des faits est mentionnée dès le premier paragraphe de la nouvelle :

It is true that we have the full and clear narrative of Smith himself, and such corroboration as he could look for from Thomas Styles the servant, from the Reverend Plumtree Peterson, Fellow of Old's [Old College's], and from such other people as chanced to gain some passing glance at this or that incident in a singular chain of events³.

Cependant, cette version n'est jamais présentée au lecteur par le narrateur de la nouvelle, qui ne justifie à aucun moment son choix de réécrire le récit à partir de ce manuscrit, sauf si l'on considère qu'il a implicitement fait le choix de privilégier l'explication rationnelle plutôt que l'explication surnaturelle (choix qu'il enjoint d'ailleurs le lecteur à faire pour lui-même), qui consiste à considérer Smith comme dément au moment de la rédaction du document. Ainsi, à rebours du mécanisme fondateur du genre policier défini par Eisenzweig lorsqu'il écrit que « la question (insoluble) qui se pose est d'expliquer *logiquement* comment l'absence peut se transformer en présence⁴ », la présence se transforme ici en absence, et c'est cette absence qui

¹*Ibid.*, p. 297.

²Arthur Conan Doyle, « Lot No. 249 », *op. cit.*, pp. 848-849.

³*Ibid.*, p. 815.

⁴Cité par Jean-Pierre Naugrette, *Wilkie Collins : The Moonstone*, *op. cit.*, p. 54.

donne lieu au récit fantastique présenté au lecteur, lequel remplacera irrévocablement un texte original jugé (peut-être arbitrairement) insuffisant, ce qui induit cependant une distanciation bienvenue lorsqu'il s'agit de légitimer des faits si peu communs.

2) Versions et réécritures : les déclinaisons du réel

De ce fait, le texte inaccessible peut fonctionner à la manière d'un effet de réel, car il donne de la substance non seulement aux faits, mais aux discours de connaissance et d'explication destinés à éclaircir ces faits. Aucun texte appartenant à notre corpus ne développe cette stratégie à un point tel que l'ouvrage de Le Fanu *In a Glass Darkly*. Tout au long de ce recueil, on recense près d'une dizaine d'ouvrages attribués au Dr Hesselius, qui sont mentionnés mais dont aucun passage n'est jamais cité directement. C'est d'ailleurs l'un de ces ouvrages qui précipite, dans la première nouvelle du recueil, la rencontre du révérend Jennings et d'Hesselius :

This tall clergyman approached me by-and-by: and in a little time we had got into conversation. When two people, who like reading, and know books and places, having travelled, wish to converse, it is very strange if they can't find topics. It was not accident that brought him near me, and led him into conversation. He knew German, and had read my *Essays on Metaphysical Medicine* which suggest more than they actually say¹.

C'est également cette diffusion semble-t-il assez large de ses travaux qui permet au docteur de prendre à témoin le professeur Van Loo (qui est le narrataire initial de « Green Tea ») dans sa conclusion. Van Loo étant lui-même un savant, Hesselius fait référence à un ouvrage qui semble bien plus technique que le précédent : « You know my tract on *The Cardinal Functions of the Brain*². » Il faut dire que dans chacun des cinq textes du recueil, le secrétaire d'Hesselius s'arrange pour citer – ou pour mentionner tout au moins – un ouvrage de son maître. Même pour « The Room in the Dragon Volant » (1872), récit d'aventure proche du gothique mais sans grande connotation médicale, l'assistant anonyme du docteur trouve à louer ses travaux dès les premières lignes du prologue :

The curious case which I am about to place before you, is referred to, very pointedly, and more than once, in the extraordinary Essay upon the drugs of the Dark and the Middle Ages, from the pen of Doctor Hesselius.

This essay he entitles *Mortis Imago*, and he therein discusses the *Vinum Letiferum*, the

¹Joseph Sheridan Le Fanu, « Green Tea », *op. cit.*, p. 9.

²*Ibid.*, p. 38.

Beatifica, the *Somnus Angelorum*, the *Hypnus Sagarum*, the *Aqua Thessaliae*, and about twenty other infusions and distillations [...]¹.

Selon un procédé similaire, les considérations scientifiques reproduites dans le prologue de « The Familiar » sont étayées par une référence à deux textes assez obscurs, classifiés d'une manière plutôt énigmatique pour le lecteur profane sous les titres de « MS Essay A. 17² » et « A. 19³ ». Mais c'est certainement dans le prologue de « Mr Justice Harbottle » que les références aux travaux antérieurs d'Hesselius se font à la fois les plus précises et les plus opaques. Non content de mentionner d'abord son « Essay on “the Interior Sense, and the Conditions of the opening Thereof” », l'assistant du docteur cite un passage issu des commentaires d'Hesselius, dans lequel ce dernier fait référence à des sections entières de ses travaux censées apporter des clarifications qui resteront hors de portée du lecteur : « After-appearances are the result of the law explained in Vol. II. Section 17 to 49. The common centre of association, simultaneously recalled, unites or *re-unites*, as the case may be, for a period measured, as we see, in Section 37⁵. » Cette citation donne au lecteur une idée du volume important des publications produites par le Dr Hesselius, et renforce les déclarations qu'il fait en conclusion de « Green Tea » selon lesquelles il a déjà traité, au moment des faits, des dizaines de cas équivalents ou connexes.

Ces documents, rendus plus significatifs encore par leur abondance et l'apparente complexité de leur référencement, attestent non seulement la réalité des cas observés, mais aussi la validité des théories mises en avant pour les expliquer, souvent du fait de leurs titres compliqués et à la forte connotation scientifique ou philosophique. À la fois omniprésents et intangibles, ils font office d'effets de réel destinés à renforcer l'impression d'authenticité qui se dégage de la figure de « medical philosopher⁶ » du Dr Hesselius. Car c'est bien d'une recherche d'authenticité qu'il s'agit là : Le Fanu l'a bien compris, il ne peut y avoir de savant sans publications scientifiques, et si le narrateur extradiégétique cite aussi souvent que possible les écrits fictifs d'Hesselius, on trouve aussi abondamment, notamment dans la première nouvelle du recueil, des morceaux choisis issus des travaux d'un scientifique, philosophe et théologien bien réel, le suédois Emanuel Swedenborg. Ces extraits viennent étayer à point nommé les remarques d'Hesselius, lequel reconnaît volontiers la dette intellectuelle qu'il a envers l'auteur des *Arcana Cœlestia*.

¹ Joseph Sheridan Le Fanu, « The Room in the Dragon Volant » in *In a Glass Darkly*, Oxford: Oxford University Press, 1993 (1872), p. 119.

² Joseph Sheridan Le Fanu, « The Familiar », *op. cit.*, p. 42.

³ *Ibid.*, p. 42.

⁴ Joseph Sheridan Le Fanu, « Mr Justice Harbottle », *op. cit.*, p. 83.

⁵ *Ibid.*, p. 83.

⁶ Joseph Sheridan Le Fanu, « Green Tea », *op. cit.*, p. 8.

Il convient de préciser par ailleurs que ce procédé de certification n'est évidemment pas exclusif au recueil *In a Glass Darkly*, et on en trouve la trace notamment dans les travaux de Conan Doyle, pour lesquels ce sont souvent les journaux, point d'intersection du monde vécu et du monde écrit, qui revêtent cette valeur d'effet de réel. Très souvent mentionnés mais pas toujours cités, ils servent de point d'ancrage dans le réel, comme le montre cet exemple tiré de la nouvelle « The Black Doctor » (1898) :

Throughout the three kingdoms men discussed the case of the Black Doctor of Bishop's Crossing, and many were the theories put forward to explain the facts; but it may safely be said that among them all there was not one which prepared the minds of the public for the extraordinary sequel, which caused so much excitement upon the first day of the trial, and came to a climax upon the second. The long files of the *Lancaster Weekly* with their report of the case lie before me as I write, but I must content myself with a synopsis of the case up to the point when, upon the evening of the first day, the evidence of Miss Frances Morton threw a singular light upon the case¹.

Ici, la mention des coupures de journaux (rendues d'autant plus tangibles qu'elles sont à portée de regard, à portée de main du narrateur au moment même de l'écriture) intervient aussitôt après la désignation des faits à suivre comme particulièrement insolites. Encore une fois, il s'agit bien d'un effet de réel, car les journaux, de par leur fonction documentaire, ne sauraient véhiculer que la stricte vérité, qui est alors associée, du fait de leur simple présence, au présent compte-rendu des faits. Ce phénomène entre en congruence avec une tendance identifiée par Michel Foucault dans *L'Archéologie du savoir* : « Là encore, ces “emplacements” du discours médical ont été profondément modifiés au XIX^e siècle : l'importance du document ne cesse de croître (diminuant d'autant l'autorité du livre ou de la tradition) [...] ². »

Du fait de cette mise en exergue de supports antérieurs destinés à véhiculer la teneur des faits, il apparaît que le lecteur de la réécriture finale, définitive, se trouve parfois confronté à la résurgence plus ou moins incontrôlée des versions précédentes du texte, tantôt obsolètes et tantôt inaccessibles, mais toujours partiellement perceptibles en filigrane, à la manière d'un palimpseste. Ces lectures en filigrane qui s'ouvrent au fil du texte et modifient d'autant son rapport aux événements de référence peuvent induire une fragmentation du réel, qui se dédouble potentiellement chaque fois qu'une version alternative du texte est mentionnée. C'est ce « foisonnement du réel³ » que la version finale du texte s'efforce de

¹Arthur Conan Doyle, « The Black Doctor » in *Tales of Mystery, The Conan Doyle Stories*, London: John Murray, 1929 (octobre 1898), p. 632.

²Michel Foucault, *L'Archéologie du savoir*, op. cit., p. 74.

³Gaïd Girard, *Joseph Sheridan Le Fanu : une écriture fantastique*, op. cit., p. 333.

maîtriser en mettant en place, à l'aide d'effets de réel notamment, un jeu de dupes qui devient vite un jeu de doubles. Cette thématique du double bat son plein lorsqu'elle est appliquée à la question du rapport du texte au réel. On se souviendra par exemple que le docteur Hesselius se dédouble dans l'acte d'écriture (« He writes in two distinct characters¹. »), mais que le lecteur n'a accès qu'à l'une des deux versions du texte produit, dont le double, apparemment plus complet, est mentionné mais mis aussitôt hors de sa portée : « I [Hesselius] observed, of course, more than I here set down; but I reserve all that borders on the technical for a strictly scientific paper². » De même, dans le cas de « Mr Justice Harbottle », il existe deux témoignages écrits, dont seul le moins détaillé sera disponible. Clément Rosset, dans son ouvrage *Le Réel et son double* (1976), souligne l'importance de cette thématique du dédoublement dans le rapport au réel :

Cependant, toute duplication suppose un original et une copie, et on se demandera qui, de l'« autre événement » ou de l'événement réel, est le modèle, et qui est le double. On découvre alors que l'« autre événement » n'est pas véritablement le double de l'événement réel. C'est bien plutôt l'inverse : l'événement réel qui apparaît lui-même comme le double de l'« autre événement ». En sorte que c'est l'événement réel qui est finalement l'« autre » : l'autre, c'est ce réel-ci, soit le double d'un autre réel qui serait lui le réel même, mais qui échappe toujours et dont on ne pourra jamais rien dire ni savoir. L'unique, le réel, l'événement possèdent donc cette extraordinaire qualité d'être en quelque sorte l'*autre de rien*, d'apparaître comme le double d'une « autre » réalité qui s'évanouit perpétuellement au seuil de toute réalisation, au moment de tout passage au réel³.

Cette interchangeabilité, cette équivalence du réel et de son reflet dans le dédoublement, qui d'une part permet à certains narrateurs de substituer leur témoignage aux faits et de prétendre à un encadrement effectif mais illusoire du réel, semble d'autre part entretenir une forte confusion, liée à la nature insaisissable d'un réel qui se dérobe sans cesse. C'est alors cette intangibilité définitoire du réel qui donne libre cours à la prolifération des copies et des versions des faits qui ponctuent le texte en filigrane.

Ce qui ressort de cette logique du dédoublement et de la prolifération, ce n'est donc pas seulement que certains doubles – ceux auxquels le lecteur a justement accès – seraient non-conformes aux événements de référence, et qu'il existerait un « autre double », une copie conforme mais inaccessible, mais aussi que le rapport du texte au réel demeure, comme le réel

¹Joseph Sheridan Le Fanu, « Green Tea », *op. cit.*, p. 5.

²*Ibid.*, p. 8.

³Clément Rosset, *Le Réel et son double, L'École du réel*, Paris : Éditions de Minuit, 2008, pp. 32-33.

lui-même, intangible. Entre alors en jeu la notion de vraisemblance, qui fait intervenir un réel théorique, un réel de référence fantasmé que Clément Rosset appelle le « réel absolu » :

L'ensemble des événements qui s'accomplissent – c'est à dire la réalité dans son ensemble – ne figure qu'une sorte de « mauvais » réel, appartenant à l'ordre du double, de la copie, de l'image : c'est l'« autre » que ce réel a biffé qui est le réel absolu, l'original véritable dont l'événement réel n'est qu'une doublure trompeuse et perverse. [...] Quant aux événements réellement arrivés, ils sont comme des singeries de ce réel ; et l'ensemble des événements réels apparaît comme une vaste caricature de la réalité¹.

C'est justement cette notion de vraisemblance qui, selon Jonathan Culler, permet au lecteur de « naturaliser » un texte, c'est à dire de l'appréhender en rapport avec sa propre expérience du réel, sa propre acception du « réel absolu » dont parle Clément Rosset. On peut donc établir une correspondance entre le « réel absolu » défini par Rosset et ce que Jonathan Culler appelle « the 'real' », c'est à dire le niveau de vraisemblance le plus élevé que peut atteindre un objet littéraire dans la classification qu'il établit. Cette mise en résonance directe du texte avec le réel est définie comme suit dans son ouvrage *Structuralist Poetics* :

[The first level of *vraisemblance*] is best defined as a discourse which requires no justification because it seems to derive directly from the structure of the world. We speak of people as having minds and bodies, as thinking, imagining, remembering, feeling pain, loving and hating, etc., and do not have to justify such discourse by adducing philosophical arguments. It is simply the text of the natural attitude, at least in Western culture, and hence *vraisemblable*².

Il convient maintenant de pousser plus avant notre étude de la question du rapport du texte au réel, en considérant le rôle des notions de vraisemblance et de véracité pour l'ancrage du texte dans le réel, rôle qu'il conviendra également d'examiner en regard des niveaux de vraisemblance définis par Culler, et ce afin de voir dans quelle mesure la fibre du réel se mêle à la trame qui compose l'étoffe du texte.

¹*Ibid.*, p. 33.

²Jonathan Culler, *Structuralist Poetics*, *op. cit.*, pp. 140-141.

3) Lectures du réel en filigrane : projections de la vérité à travers le voile de la vraisemblance et de la véracité

Jonathan Culler dénombre cinq niveaux distincts de vraisemblance littéraire, qui décrivent le degré de proximité plus ou moins grand du texte avec le réel, et que nous allons exposer ici, afin d'éclairer l'étude de cas qui va suivre :

First, there is the socially given text, that which is taken as 'the real world'. Second, but in some cases difficult to distinguish from the first, is a general cultural text: shared knowledge which would be recognized by participants as part of culture and hence subject to correction or modification but which none the less serves as a kind of 'nature'. Third, there are the texts or conventions of a genre, a specifically literary and artificial *vraisemblance*. Fourth, comes what might be the natural attitude to the artificial, where the text explicitly cites and exposes *vraisemblance* of the third kind so as to reinforce its own authority. And finally, there is the complex *vraisemblance* of specific intertextualities, where one work takes another as its basis or point of departure and must be assimilated in relation to it. At each level there are ways in which the artifice of forms is motivated or justified by being given a meaning¹.

Si ces cinq principes qui permettent la « naturalisation² » du texte par le lecteur (allant de la simple inscription mimétique dans le réel à l'annonce d'une intertextualité forte comme précédent fondateur) sont abondamment illustrés dans le corpus à l'étude, nous nous concentrerons sur une étude de cas en particulier, celle de la nouvelle « J. Habakuk Jephson's Statement », car celle-ci présente un jeu sur les niveaux de vraisemblance tout à fait digne d'intérêt. Le texte s'ouvre sur une imitation du contexte journalistique, qui est manifeste jusque dans son titre de « Statement » et qui rejoint le premier niveau de vraisemblance décrit par Culler (c'est à dire « a socially given text, that which is taken as the "real world"³ »). Mais le texte dépasse rapidement ce premier niveau et saute directement vers les troisième et quatrième niveaux de vraisemblance, puisque le récit s'inscrit ensuite clairement dans le cadre du témoignage direct et emprunte aux codes du journal intime, que Culler classe dans le troisième niveau de vraisemblance (« the texts or conventions of a genre, a specifically literary and artificial *vraisemblance*⁴ »). Par ailleurs, la stratégie discursive de Habakuk Jephson inscrit également le texte dans le quatrième niveau de vraisemblance, puisqu'à travers son discours de confiance, ce dernier s'appuie sur le caractère mystérieux et artificiel

¹Jonathan Culler, *Structuralist Poetics*, op. cit., p. 140.

²C'est-à-dire l'inscription de ce que le texte a d'invraisemblable dans le cadre du déjà-vécu, voire du déjà-lu.

³Jonathan Culler, *Structuralist Poetics*, op. cit., p. 140.

⁴*Ibid.*, p. 140.

des faits éclaircis par son témoignage pour légitimer la véracité de celui-ci et expliquer le scepticisme dont il est victime :

[...] and when I attempted after the occurrence, to state my case to an English Official, I was met with such offensive incredulity that I determined never again to expose myself to the chance of such an indignity. I can excuse the discourtesy of the Liverpool magistrate, however, when I reflect upon the treatment which I received at the hands of my own relatives, who, though they knew my unimpeachable character, listened to my statement with an indulgent smile as if humouring the delusions of a monomaniac. This slur upon my veracity led to a quarrel between myself and John Vanburger, the brother of my wife, and confirmed me in my resolution to let the matter sink into oblivion – a determination which I have only altered through my son's solicitations¹.

Ce passage illustre ce que Culler désigne comme le quatrième niveau de vraisemblance (« what might be called the natural attitude to the artificial, where the text cites and exposes vraisemblance of the third kind so as to reinforce its own authority² »). Cette stratégie, qui consiste à admettre la nature artificielle du texte afin de neutraliser les obstacles à la véracité qui lui sont inhérents, est décrite comme suit : « The text shows its awareness of its own artificiality and conventionality, not so as to shift into a new mode devoid of artifice, but so as to convince the reader that it is aware of other ways of looking at the matter in hand and therefore can be trusted not to distort things while taking its own course³. »

Ce procédé, qui consiste pour le narrateur à admettre la nature inhabituelle des faits qu'il s'apprête à relater, et qui lui permet alors de signaler sa bonne foi et sa clairvoyance en modulant le ton de son récit en conséquence, n'est pas rare dans le corpus à l'étude. Cette pratique permet d'adjoindre voire de substituer la véracité à la vraisemblance, notamment lorsque cette dernière s'avère compromise par le caractère extraordinaire ou surnaturel des événements relatés. De ce fait, on rencontre fréquemment des mises en garde et autres injonctions proclamant la sincérité du témoignage à suivre, par le biais desquelles le narrateur se déclare conscient du caractère artificiel des faits et donc de leur inadéquation avec le « réel absolu », ce qui justifie le fait qu'il invoque alors la vérité, le vrai, davantage que le réel comme point d'ancrage de son discours. Ces mises en garde se font selon différentes stratégies discursives, que nous allons illustrer. Tout d'abord, certains récits s'ouvrent sur une mise en contexte faite sur le ton de l'aveu d'impuissance, sur la confession du narrateur

¹ Arthur Conan Doyle, « J. Habakuk Jephson's Statement », *op. cit.*, p. 389.

² Jonathan Culler, *Structuralist Poetics*, *op. cit.*, p. 140.

³ *Ibid.*, p. 150.

concernant le fait que le récit qu'il présente au lecteur peinera à s'inscrire dans le cadre du vraisemblable :

It is, I confess, with considerable diffidence that I approached the strange narrative which I am about to relate. The events which I purpose detailing are of so extraordinary a character that I am quite prepared to meet with an unusual amount of incredulity and scorn. I accept all such beforehand. I have, I trust, the literary courage to face unbelief. I have, after mature consideration, resolved to narrate, in as simple and straightforward a manner as I can compass, some facts that passed under my observation, in the month of July last, and which, in the annals of the mysteries of physical science, are wholly unparalleled¹.

Ici, l'utilisation, dès les premiers mots, du verbe « confess », ainsi que la mise en association de l'adjectif « extraordinary » avec les substantifs « incredulity » et « scorn », laissent entendre que le narrateur, en plus d'être honnête, est raisonnable ; « réaliste », si l'on peut dire, quant aux réactions que son témoignage ne manquera pas de susciter. Il choisit donc d'anticiper les effets de son récit en l'ouvrant par une reconnaissance de sa propension à attirer la critique. Ce faisant, il désamorce d'avance les velléités de contestation qui risquent fort de se faire jour dans l'esprit de son lecteur, car d'emblée, la non-conformité des faits relatés avec le réel est proclamée par les adjectifs employés pour désigner la nature du récit lui-même : le lecteur aura affaire à ce que le narrateur choisit d'appeler « a strange narrative », selon une pratique à laquelle souscrivent nombre de narrateurs de notre corpus, en désignant par exemple les faits, dès les premiers mots du récit, comme « curious experience² » ou « curious case³ ».

Par ailleurs, cet aveu initial de l'invraisemblance des faits est fréquemment contrebalancé par une prise à parti du lecteur, qui a pour fonction d'établir la véracité du témoignage aussitôt que le narrateur abandonne toute prétention à la vraisemblance, comme c'est par exemple le cas dans « The Brown Hand » : « I cannot expect the story to be believed, but it is so singular that I should feel that it was a breach of duty if I did not put it upon record – so here it is, and your belief or incredulity is your own affair⁴. » De même, le narrateur de « The Beetle-Hunter » s'adresse lui aussi directement au lecteur : « You may believe me or not, but the thing happened exactly as I tell it⁵. » Ici, l'apparent détachement du narrateur s'accompagne paradoxalement d'une certaine insistance sur le caractère véridique

¹Joseph Sheridan Le Fanu, « What Was It? » in *A Stable For Nightmares*, Auckland : The Floating Press, 2011 (1896), p. 185.

²Arthur Conan Doyle, « The Beetle-Hunter », *op. cit.*, p. 571.

³Joseph Sheridan Le Fanu, « The Room in the Dragon Volant », *op. cit.*, p. 119.

⁴Arthur Conan Doyle, « The Brown Hand », *op. cit.*, p. 677.

⁵Arthur Conan Doyle, « The Beetle-Hunter », *op. cit.*, p. 571.

de son récit, ce qui reflète la valeur ambivalente du témoignage, lequel s'avère tout en même temps difficile à croire et particulièrement fidèle aux faits.

Cette mise en avant du statut du texte comme vérité énoncée met alors en concurrence les concepts de vérité et de réel, plaçant la première au dessus du second. Ainsi, le vraisemblable, dont le point d'ancrage serait le réel et son expérience, est outrepassé par le véridique, dont le point d'ancrage est la vérité, laquelle se révèle être un cadre de référence plus aisément manipulable car permettant d'éluder la question du rapport au « réel absolu », face auquel le lecteur ne manquera pas de mesurer tout récit présenté comme strictement vraisemblable.

On rencontre une autre stratégie qui consiste en la mise en place d'un contrat tacite avec le lecteur, en vertu duquel le narrateur livrera les faits en sa possession si le lecteur consent à accepter le caractère invraisemblable du récit non pas comme un obstacle à sa bonne marche, mais comme une caractéristique fondatrice de celui-ci, en accord avec le troisième niveau de vraisemblance défini par Jonathan Culler. L'ouverture de la nouvelle de Le Fanu « An Account of Some Strange Disturbances in Aungier Street » est un excellent exemple de ce procédé littéraire :

It is not worth telling, this story of mine – at least, not worth writing. Told, indeed, as I have sometimes been called upon to tell it, to a circle of intelligent and eager faces, lighted up by a good after-dinner fire on a winter's evening, with a cold wind rising and wailing outside, and all snug and cosy within, it has gone off – though I say it, who should not – indifferent well. But it is a venture to do as you would have me. Pen, ink, and paper are cold vehicles for the marvellous, and a “reader” decidedly a more critical animal than a “listener.” If, however, you can induce your friends to read it after nightfall, and when the fireside talk has run for a while on thrilling tales of shapeless terror; in short, if you will secure me the *mollia tempora fandi*, I will go to my work, and say my say, with better heart. Well, then, these conditions presupposed, I shall waste no more words, but tell you simply how it all happened¹.

Dans ce passage, le narrateur, lorsqu'il parle de « *mollia tempora fandi* » (que l'on pourrait traduire par « le moment opportun pour s'exprimer »), suggère au lecteur qu'il sera préférable pour lui d'appréhender le récit dans un certain contexte et selon les conventions d'un certain genre, à savoir l'histoire de fantômes. Le point d'ancrage recherché dans de telles occurrences est alors une vraisemblance toute littéraire, comme le suggère Jonathan Culler :

The third level or set of models does indeed involve a specifically literary intelligibility: a set of literary norms to which texts may be related, and by virtue of which they become

¹Joseph Sheridan Le Fanu, « An Account of Some Strange Disturbances in Aungier Street », *op. cit.*, p. 418.

meaningful and coherent. [...] We allow works to contribute to a semi-autonomous world, whose laws are not precisely those of our own but which nevertheless has laws and regularities which make actions and events within it intelligible and *vraisemblable*. Our intuitive sense of this *vraisemblance* is extremely powerful: [...] [a]ctions are plausible or implausible with respect to the norms of a group of works [...]¹.

C'est donc en invoquant une vraisemblance spécifiquement littéraire davantage qu'une vraisemblance absolue que le narrateur de « An Account of Some Strange Disturbances in Aungier Street » parvient à déplacer le cadre de référence par défaut des conventions du réel vers les conventions d'un genre littéraire donné. C'est ce subtil glissement des conventions de référence qui lui permettra, à la toute fin de ce premier paragraphe, de se risquer à une timide prétention à la véracité, puisqu'il se propose tout de même de livrer un compte-rendu des faits fidèle à la façon dont ils se sont déroulés, postulant que son lecteur se conformera de lui-même à la mise en garde qu'il vient de lire.

Ces trois stratégies, c'est à dire l'aveu d'impuissance à inscrire des faits hors du commun dans la trame du réel, la prise à parti du lecteur, et la mise en place d'un contrat tacite que le lecteur pourra difficilement refuser, ont pour point commun l'attitude du narrateur, qui affecte de ne pas rechercher activement l'adhésion du lecteur, feignant de reconnaître que celle-ci ne peut être forcée. Ainsi, en poursuivant sa lecture malgré les mises en garde, malgré l'injonction de ne pas lire en tant que sceptique mais de garder l'esprit ouvert, le lecteur souscrit de lui-même à la stratégie du narrateur. Il n'est donc plus dupe, mais complice, et la manipulation du lecteur fait place à une certaine connivence, qui est une donnée clé du plaisir de lire victorien. La portée didactique de tels textes est ainsi ouvertement mise de côté, et leur fonction annoncée n'est plus d'informer ou d'élever moralement mais bel et bien de divertir, par le biais d'effets de lecture propres à susciter une réaction forte.

Cette volonté de marquer le lecteur est alors reconnue au sein du texte lui-même, comme c'est le cas dans l'introduction de la nouvelle « An Account of Some Strange Disturbances in Aungier Street », au cours de laquelle le narrateur cherche à établir un contexte de lecture propice à faire passer efficacement ce qu'il appelle « the marvellous² ». Ce contexte particulier est celui de la veillée, qui permettra de changer le lecteur en « auditeur », et donc de limiter sa propension à la critique et au scepticisme. Ainsi, dès les premières lignes du texte, il semble manifeste que son objet sera le fantastique, le merveilleux, davantage que l'objectivité positiviste (qui, sans être annoncée, sera cependant tout de même de la partie, du fait du statut d'étudiants en médecine des deux protagonistes principaux, le narrateur Richard

¹Jonathan Culler, *Structuralist Poetics*, op. cit., p. 145.

²Joseph Sheridan Le Fanu, « An Account of Some Strange Disturbances in Aungier Street », op. cit., p. 418.

et son cousin et colocataire Tom). De même, on se souviendra qu'à l'origine de la démarche du secrétaire anonyme du Dr Hesselius, qui est le narrateur extradiégétique du recueil *In a Glass Darkly*, se trouve la simple volonté de divertir un lectorat profane (« Here and there a case strikes me as of a kind to amuse or horrify a lay reader with an interest quite different from the peculiar one which it may possess for an expert¹. ») Cette valeur de divertissement est pour ce dernier d'une importance telle qu'elle en vient presque à éclipser la portée scientifique des cas exposés. Cette portée scientifique est alors décrite (par le narrateur extradiégétique au moins) comme strictement sensationnelle, ce qui le conduira à nier à plusieurs reprises l'éventuelle valeur didactique des récits qui composent le recueil.

De façon similaire, Griffith, l'avocat littéraire et narrateur extradiégétique du recueil *The Queen of Hearts*, reconnaît indirectement que la production d'effets de lecture saisissants, et donc le divertissement du lecteur, sont au cœur de sa campagne de révision des récits produits par ses frères. Il justifie ainsi les coupes drastiques qu'il opère dans les travaux de Morgan par leur inadéquation avec la politique éditoriale qu'il favorise, et qui est centrée sur l'effet littéraire qu'il nomme « suspended interest² », ce qui rapproche sa démarche du genre du roman à sensation. Par ailleurs, il faut ajouter que Griffith oppose le type de texte qu'il cherche à produire au support de l'« essay³ », traditionnellement considéré comme plus didactique.

Enfin, si la fonction de la vaste majorité des textes du corpus à l'étude est bien de divertir et non d'informer, ils n'en véhiculent pas moins une vision du monde et de la société victorienne propre à leurs auteurs respectifs. Ainsi, puisque nous avons montré que les *professionals* ont une place prépondérante dans les travaux de Le Fanu, Wilkie Collins et Conan Doyle, il serait bon de s'interroger sur l'image des *professions* véhiculée par chaque auteur séparément. Il semble à ce propos raisonnable, en suivant les pistes ouvertes par Wolf Lepenies lorsqu'il proclame la portée sociologique de la littérature (dans son ouvrage *Between Literature and Science: the Rise of Sociology*), de partir du principe que la place des membres des *professions* dans le monde de la diégèse reflète, dans une certaine mesure au moins, leur situation dans le monde victorien, telle qu'elle fut observée spécifiquement par chacun des trois auteurs que nous avons choisi d'étudier, en fonction évidemment de sa propre place dans la société et de l'inscription de sa pensée dans l'esprit du temps des périodes victorienne et édouardienne, ainsi que, selon certaines limites toutefois, de ses liens personnels ou professionnels avec le milieu des *professions*.

¹Joseph Sheridan Le Fanu, « Green Tea », *op. cit.*, p. 6.

²Wilkie Collins, *The Queen of Hearts*, *op. cit.*, p. 55.

³*Ibid.*, p. 55.

Chapitre 6

DÉPRÉDATION D'UN IDÉAL DE SERVICE : LES *PROFESSIONS* AU SERVICE DE LA LITTÉRATURE, ET LA LITTÉRATURE AU SERVICE DES *PROFESSIONS*

Avant de clore notre travail, il nous semble que nous ne pouvons pas faire l'économie d'une étude détaillée de la vision propre des *professions* que livre chacun des trois auteurs individuellement. En effet, malgré de nombreux points communs, dont leurs liens indéniables mais complexes avec le milieu des *professions*¹, il existe chez chaque auteur des spécificités dans la représentation des *professions* qui relèvent de son écriture particulière, et qu'il serait dommageable de laisser dans l'ombre. L'objet de ce chapitre final sera donc d'examiner en quoi Le Fanu, Collins et Conan Doyle ont pu livrer, chacun à son tour, une vision personnelle de la réalité sociale qui fut celle des *professionals* durant la seconde moitié du dix-neuvième siècle et les premières décennies du vingtième siècle. Nous verrons également comment l'expérience directe ou indirecte de ces trois auteurs, comme celle de tout victorien, au contact du monde des *professionals* leur a permis de formuler un commentaire particulier concernant les *professions* et les discours donnés que celles-ci ont pu émettre au sein de la société

¹Diplômé de l'université d'Édimbourg en 1881, Arthur Conan Doyle exerça en tant que médecin généraliste de 1882 à 1890, soit pendant près de huit ans, puis étudia l'ophtalmologie à Vienne en 1890, en vue de s'installer en tant que spécialiste à Londres, avant d'abandonner définitivement sa carrière médicale en 1891 pour se consacrer à son entreprise littéraire, déjà bien plus lucrative que ses cabinets successifs. Wilkie Collins, quant à lui, commença une brève carrière dans le commerce, afin de ne pas entrer dans les ordres, comme le souhaitait son père. Après presque cinq ans (entre 1841 et 1846) au service de l'importateur de thé Antrobus & Co., Wilkie Collins quitta la firme pour entreprendre, sans grande conviction, des études de droit qui avaient le grand avantage de lui laisser plus de temps libre pour s'adonner à l'écriture. Selon son propre aveu, et contrairement à Conan Doyle, il n'exerça jamais vraiment : « I went through the customary forms (with little or no serious study) and was "called to the bar" at Lincoln's Inn. But I have never practiced my profession. » (Citation extraite du *Memorandum, relating to the Life and Writings of Wilkie Collins*, 1862, reproduit par Jean Ruer, *Wilkie Collins – Tome 1*, Lille : Presses Universitaires de Lille, 1990, p. 51.) Ce parcours n'est pas sans rappeler celui de Joseph Sheridan Le Fanu, qui entra à Trinity College (Dublin) pour y étudier le droit à partir de 1832 mais abandonna quelques années plus tard cette voie, délaissant le statut d'avocat qui lui était promis après l'obtention de son diplôme en 1836 (date retenue par le *Oxford Dictionary of National Biography*) pour se lancer l'année suivante dans le journalisme et l'écriture avec ses nombreuses contributions au *Dublin University Magazine*, qu'il dirigea quelques décennies plus tard, de 1861 à 1869.

victorienne. Pour ce faire, nous procéderons par ordre « chronologique » : J. S. Le Fanu tout d'abord, puis Wilkie Collins et enfin Arthur Conan Doyle.

I. Lectures de l'impuissance chez Le Fanu : un idéal de service illusoire

1) Le triomphe de l'incertitude : les discours et les dogmes de la science et de la religion à l'épreuve du fantastique

Pour commencer, il est clair que la présence d'éléments fantastiques issus du surnaturel, ou à défaut du merveilleux, est une donnée presque invariable dans les nouvelles de Le Fanu, donnée qui vaut pour tous ses textes à l'étude, à part peut-être « The Evil Guest ». Toutefois, cette intrusion constante du fantastique dans les récits de l'écrivain dublinois semble relever d'une volonté non pas de convaincre de l'existence de manifestations surnaturelles faisant pression sur le monde réel (contrairement à Conan Doyle dans ses écrits non fictionnels promouvant la doctrine spirite), mais plutôt de l'intention d'instiller doute et confusion face au surnaturel chez le lecteur, ces sentiments produisant des effets de lecture relativement marquants pour le lectorat victorien tout comme pour le lecteur contemporain.

Le rôle des *professionals* dans la mise en place de tels effets est crucial car du fait de leur maîtrise des savoirs, ils ont pour attribution principale d'émettre des discours d'explication voire de rationalisation pour des faits éminemment inexplicables. De plus, il est aussi souvent de leur devoir de consigner et de compiler les récits de tels événements. On se souviendra bien sûr que le secrétaire anonyme du Dr Hesselius n'est pas le seul *professional* dans l'œuvre de Le Fanu à compiler des histoires à glacer le sang pour le plus grand plaisir (ou effroi) du lecteur : il y a aussi le père Francis Purcell, prêtre catholique irlandais¹ et narrateur extradiégétique du recueil *The Purcell Papers* (1880), qui se fait le pourvoyeur du folklore de l'Irlande en consignant nombre d'histoires impliquant fantômes, fées et pactes avec le Malin. Cependant, à la différence de ce recueil fondateur², l'essentiel des récits de Le Fanu à l'étude s'éloignent de cette mise en exergue du folklore pour se concentrer sur un environnement urbain et une conception plus moderne du surnaturel qui met, sinon la

¹Ne faisant pas partie de l'Église anglicane, le père Purcell n'est donc pas strictement un *professional* au sens étroit du terme défini en première partie de notre travail, et c'est pour cette raison que nous avons choisi d'exclure le recueil *The Purcell Papers* de notre corpus malgré son intérêt intrinsèque et sa place prépondérante dans l'œuvre de Le Fanu.

²L'ensemble des récits qui le composent ont été d'abord publiés entre 1838 et 1850 dans le *Dublin University Magazine*, soit plusieurs décennies avant la parution de *In a Glass Darkly* en 1872, dont le texte le plus ancien, « Green Tea », fut publié en 1869 dans *All the Year Round*.

médecine, les médecins au centre. Ceux-ci deviennent les émetteurs d'un discours intellectualisé mais toujours équivoque, qui rapproche science expérimentale et intuition du surnaturel, selon une tendance décrite comme suit par Gaïd Girard : « surnaturel et phénomènes psychiques se rejoignent à partir du milieu du XIX^e siècle pour transformer les récits de manifestations de l'au-delà en études de cas psychopathologiques¹ ».

C'est précisément ce rapprochement suspect des discours de la science, de la religion et de la superstition qui semble constituer la spécificité du traitement de la question des *professions* et de leurs discours chez Le Fanu. Ainsi, le sentiment moteur des effets de lecture qui se font jour dans ses travaux semble être le doute. Contrairement à Conan Doyle, qui fut dans les dernières décennies de sa vie le champion de la cause spirite (qu'il défendit avec ferveur dans divers ouvrages non-fictionnels), Le Fanu paraît exploiter pleinement le potentiel des théories alliant science et surnaturel par le biais de l'expression constante d'une incertitude des plus inconfortables dans sa fiction littéraire. Il semble en effet que ces théories, bien qu'ayant éveillé son intérêt, n'aient certainement pas remporté son adhésion, que ce soit au niveau personnel ou en tant qu'auteur impliqué, comme le suggère Gaïd Girard lorsqu'elle parle, au sujet de l'introduction de la nouvelle « The Familiar », de « l'expression voilée d'une relation ironique de Le Fanu aux théories spirites défendues par Hesselius² ». Il faut cependant rappeler que c'est tout de même en vertu de sa connaissance profonde des thèses mystiques d'Emanuel Swedenborg, qui sont à la croisée du mesmérisme et du spiritisme, et dont il fait un usage étendu dans ses travaux, que Le Fanu cultive dans ses récits un symbolisme morbide propice au fantastique et à des effets de lecture reposant sur la confusion du lecteur.

Ces notions de doute et d'incertitude sont centrales à l'intrigue de ses nouvelles les plus marquantes, et contribuent grandement au malaise du lecteur, qui est amené à considérer plusieurs pistes d'explication des faits, sans jamais vraiment pouvoir se décider pour l'une ou pour l'autre. Ainsi, après avoir lu avec attention des nouvelles telles que « Green Tea » ou « The Familiar », il reste difficile de définir la nature du singe démoniaque mais invisible aux autres qui tourmente le révérend Jennings, comme de s'assurer de l'existence physique du gnome (ou nain) difforme qui poursuit sans relâche le capitaine Barton. On ne sait jamais vraiment si ces deux hommes en proie à un profond mal-être spirituel sont simplement victimes d'hallucinations provoquées par des troubles psychologiques, ou s'ils sont harcelés par des forces surnaturelles dont l'existence suggère la validité d'un système impliquant la représentation chrétienne de l'enfer, lequel serait un lieu de souffrance absolue et dont les émissaires pourraient accéder librement au monde que nous occupons. M. R. James (1862-

¹Gaïd Girard, *Joseph Sheridan Le Fanu : une écriture fantastique*, op. cit., p. 306.

²*Ibid.*, p. 315.

1936), lui-même auteur de nombre de récits fantastiques et d'histoires de fantômes, mais aussi fervent admirateur du style de Le Fanu, identifie ce triomphe final de l'incertitude comme l'un des ressorts du genre : « It is not amiss sometimes to leave a loophole for a natural explanation, but, I would say, let the loophole be so narrow as not to be quite practicable¹. » Ainsi, comme le remarque Robert Tracy dans son introduction à l'édition *Oxford World Classics* de *In a Glass Darkly*, cette timide suggestion d'une explication rationnelle (souvent associée à la maladie et donc à la médecine), pour des faits qui ont tout de la possession démoniaque ou de la manifestation surnaturelle, rend ces faits d'autant plus affreux qu'ils en deviennent plus plausibles :

Le Fanu usually hints at the possibility of hallucination, and of mental or even physical illness in his victims. "I agree that ghosts appear only to the sick," argues Dostoevsky's Svidrigaylov, another haunted murderer, "but that proves only that they cannot appear to anybody else, not that they have no real existence." More flippantly, Scrooge tries to dismiss Marley's ghost as "an undigested bit of beef, a blot of mustard, a crumb of cheese, a fragment of an underdone potato." Between them they more or less define the types of narrow loophole Le Fanu sometimes allows. Mr Jennings's apparition may be due to his addiction to green tea. Captain Barton and Mr Justice Harbottle have guilty consciences. They are all sick men, and suspect they are sick, for all three consult physicians, as does Laura in "Carmilla"².

De ce fait, si la fin du patient est toujours terrible³, le texte accentue encore le caractère insupportable du dénouement car il n'offre au lecteur aucune explication finale tranchée qui viendrait donner un sens stable au supplice dont il est le témoin. Au mieux, c'est au lecteur de décider quelle sera, parmi les pistes avancées, la plus adaptée à sa propre lecture des événements. On retrouve ici, à peu de choses près, un mécanisme mis en évidence par Hélène Machinal-Crignon dans son étude de la nouvelle de Conan Doyle « Lot No. 249 », à savoir ce qu'elle identifie comme « l'hésitation entre l'explication rationnelle et l'explication irrationnelle⁴ » qui est imposée au lecteur.

Ce caractère équivoque des histoires de Le Fanu constitue à lui seul un commentaire sur le statut des savoirs et des discours de savoir dans les premières décennies de la seconde moitié du dix-neuvième siècle. En effet, si des explications sont le plus souvent avancées, il

¹Extrait de l'introduction de M. R. James au recueil *Ghosts and Marvels: A Selection of Uncanny Tales from Daniel Defoe to Algernon Blackwood* (1924). Cité par Robert Tracy dans son introduction à l'ouvrage *In a Glass Darkly*, *op. cit.*, pp. ix-x.

²Joseph Sheridan Le Fanu, *In a Glass Darkly*, *op. cit.*, p. x.

³Rappelons que Jennings se tranche la gorge dans sa chambre à coucher à l'aide de son rasoir, que Barton meurt vraisemblablement de peur enfermé lui aussi dans sa chambre en compagnie du hibou domestique de sa fiancée, et quant au juge Harbottle, il est retrouvé pendu à la rampe de l'escalier de sa propre maison.

⁴Hélène Machinal-Crignon, *Conan Doyle : De Sherlock Holmes au professeur Challenger*, *op. cit.*, p. 211.

faut remarquer qu'elles se trouvent presque systématiquement à la croisée du scientifique et du religieux, et qu'elles incorporent souvent des éléments forts liés à la superstition ou au folklore. C'est donc la relative perméabilité des discours scientifiques et religieux que les nouvelles de Le Fanu mettent en exergue. Cette perméabilité est des plus manifestes dans le discours du Dr Hesselius, qui met au jour, dans son étude du cas du révérend Jennings notamment, une interdépendance sinistre entre les royaumes physiques et spirituels, car d'après le médecin de l'âme, ce serait à l'origine le recours excessif à une substance si banale que le thé vert qui aurait déclenché les visions infernales de l'homme d'église :

By various abuses, among which the habitual use of such agents as green tea is one, this [spiritual] fluid may be affected as to its quality, but it is more frequently disturbed as to equilibrium. This fluid being that which we have in common with spirits, a congestion found upon the masses of brain or nerve, connected with the interior sense, forms a surface unduly exposed, on which disembodied spirits may operate: communication is thus more or less effectually established¹.

Cet extrait de la conclusion de la nouvelle « Green Tea » illustre à merveille le fonctionnement à deux niveaux du discours thérapeutique du Dr Hesselius, lequel repose sur l'association de concepts anatomiques et mystiques mobilisés à part égale. Un tel discours revêt des implications très larges, puisqu'Hesselius suggère à demi-mot, en citant brièvement mais directement les principes édictés par Swedenborg, que le monde des hommes et le monde des esprits sont en contact permanent, fait qui reste voilé au commun des mortels du fait de leur acuité spirituelle insuffisamment développée : « “When a man's interior sight is opened, which is that of his spirit, then there appear the things of another life, which cannot possibly be made visible to the bodily sight².” » Il semble donc que la vérité placée au delà du voile de la perception ne peut être atteinte que par le croisement de domaines de connaissances pourtant distincts, et – si l'on en croit le narrateur extradiégétique du recueil – le Dr Martin Hesselius est l'un des seuls praticiens à posséder la plurivalence propre à mener à bien une telle entreprise.

C'est que ce médecin narrateur imaginé par Le Fanu dans les dernières années de sa vie incorpore à lui seul les caractéristiques de deux *professions* auparavant omniprésentes dans ses travaux : les médecins et les hommes d'église. Dans une logique de dédoublement et de mise en reflet de ces figures associées au soulagement de la souffrance, les protagonistes de nombreux récits consultent tour à tour un médecin et un pasteur. Ainsi, on s'en souviendra, le révérend Jennings, lui-même représentant de la profession religieuse, consulte d'abord un

¹Joseph Sheridan Le Fanu, « Green Tea », *op. cit.*, p. 39.

²*Ibid.*, p. 14.

médecin conventionnel avant de s'en remettre à Hesselius. De même, Richard Marston, le meurtrier tourmenté qui est au centre de « The Evil Guest » fait appel à l'aliéniste Dr Parkes avant d'accepter enfin l'aide du pasteur Dr Danvers, tout comme le Capitaine Barton, qui dans « The Familiar » questionne le médecin Dr R— avant de faire part de ses angoisses à un pasteur lui aussi anonyme, présenté comme Doctor—. La figure du Dr Hesselius est novatrice précisément en ce qu'elle permet de fusionner ces deux entités – le pasteur et le médecin – en un seul narrateur intradiégétique qui semble maîtriser les deux discours et cumuler sans peine les attributions des deux statuts, comme le remarque Gaïd Girard :

Vingt ans après « The Evil Guest », la figure du docteur Hesselius va permettre à Le Fanu de nouer discours scientifique et discours religieux, un peu à la manière des nombreux essais sur le mesmérisme que publiait le *DUM* [*Dublin University Magazine*] et qui cherchaient à réconcilier observations objectives et morale divine. Médecin de l'âme, Hesselius rassemble à la fois le personnage du Dr Parkes et celui du Dr Danvers. Les théories de Swedenborg lui permettent d'articuler sans les superposer les conceptions calvinistes et médicales des errements de l'esprit humain¹.

En cela, on peut suggérer que le Dr Hesselius est le précurseur ou tout au moins l'annonciateur d'un personnage bien plus célèbre ayant marqué durablement l'imaginaire collectif jusqu'à nos jours, à savoir le professeur Abraham Van Helsing. Ce personnage de médecin mystique apparu dans *Dracula* (publié par Bram Stoker en 1897) cumule lui aussi des attributions spirituelles et morales dépassant largement le simple cadre de la médecine, comme l'explique son disciple le Dr Seward dans le chapitre IX de *Dracula* :

He is a seemingly arbitrary man, but this is because he knows what he is talking about better than anyone else. He is a philosopher and a metaphysician, and one of the most advanced scientists of his day; and he has, I believe, an absolutely open mind. This, with an iron nerve, a temper of the ice brook, an indomitable resolution, self-command and toleration exalted from virtues to blessings, and the kindest and truest heart that beats – these form his equipment for the noble work that he is doing for mankind – work both in theory and practice, for his views are as wide as his all-embracing sympathy².

Les multiples titres professionnels de Van Helsing ne sont pas sans rappeler ceux d'Hesselius, qui proclament d'ailleurs sans ambages sa double appartenance aux mondes de la médecine et de la spiritualité. Ce dernier est en effet décrit, vingt-cinq ans avant Van Helsing comme « a medical philosopher³ ». Comme cette appellation le montre si bien, Hesselius incarne alors à

¹Gaïd Girard, *Joseph Sheridan Le Fanu : une écriture fantastique*, op. cit., p. 313.

²Bram Stoker, *Dracula*, Harmondsworth: Penguin Books, 1994 (1897), p. 137.

³Joseph Sheridan Le Fanu, « Green Tea », op. cit., p. 8.

lui seul le mariage de la science médicale et de la métaphysique issue de la morale chrétienne, avec une légère emphase sur le volet spirituel exprimé par un nom (« philosopher »), rendant la notion de médecine exprimée par l'adjectif « medical » légèrement secondaire.

Il est donc manifeste que cette réunion des deux voies, des deux discours en la personne unique de ce narrateur hybride met en évidence la relative perméabilité du scientifique et du religieux et définit le discours scientifique comme un discours de foi, au même titre que la pensée religieuse. Cette perméabilité est d'ailleurs réaffirmée de manière régulière tout au long du recueil *In a Glass Darkly* à l'occasion du prologue de chaque histoire, souvent dominé par la voix narrative d'Hesseliuss, comme l'explique Gaïd Girard :

Ses interventions sont pour la plupart cantonnées au prologue qui introduit chaque récit et qui donne une sorte de direction de lecture, plus ou moins approfondie, au récit qui suit. Bien qu'ils soient rapides et distincts du récit lui-même, ces prologues installent le récit dans un cadre où psychologie et théosophie se rejoignent¹.

Cependant, si les récits faisant intervenir de près ou de loin le Dr Hesseliuss se nourrissent de cette perméabilité épistémologique, c'est que celle-ci, loin d'être un élément stable et véritablement rationalisant, est la pierre angulaire de la campagne d'aliénation par égarement du lecteur qui caractérise le recueil *In a Glass Darkly*. En effet, cette notion de perméabilité présentée à la faveur des textes comme une avancée dans l'histoire des connaissances se change rapidement en confusion, et les perspectives nouvelles entrevues grâce à ce système de pensée encore inexploré s'avèrent alors plus complexes, plus problématiques que les interrogations qui leur ont initialement donné lieu. Ainsi, *In a Glass Darkly* illustre, davantage qu'une perméabilité harmonieuse, un télescopage tragique du scientifique et du religieux qui devient vite – dès le premier récit à vrai dire – vecteur d'un échec systématique et mortifère.

2) La confusion des discours de savoir et ses conséquences : systématisation de l'échec et poétique de la souffrance

C'est cependant au sein du second récit du recueil, « The Familiar », que les exemples de confusion des discours médicaux et religieux paraissent les plus manifestes : ceux-ci restent aisément identifiables car ils ne relèvent pas du discours thérapeutique hybride mais habile d'Hesseliuss, mais des tentatives désespérées de médecins et de pasteurs traditionnels en proie à l'impuissance face à l'affection du capitaine Barton. De façon assez ironique, on assiste alors à une sorte d'échange des discours lorsque Barton consulte tour à tour des spécialistes de la médecine puis de la religion pour conjurer les peurs qui le hantent. Chacun

¹Gaïd Girard, *Joseph Sheridan Le Fanu : une écriture fantastique*, op. cit., p. 313.

de ces spécialistes tient le discours que l'on s'attend paradoxalement à entendre en faisant appel à l'autre corporation, et leur impuissance à soulager Barton semble relever d'un télescopage maladroit du discours médical et du discours religieux qui met sérieusement en doute leur efficacité respective, comme l'atteste l'intervention aux connotations très thérapeutiques du pasteur Dr— :

“My dear sir,” said Doctor—, after a brief pause, “I fear you have been very unhappy, indeed; but I venture to predict that the depression under which you labour will be found to originate in purely physical causes, and that with a change of air, and the aid of a few tonics, your spirits will return, and the tone of your mind be once more cheerful and tranquil as heretofore. There was, after all, more truth than we are quite willing to admit in the classic theories which assigned the undue predominance of any one affection of the mind to the undue action or torpidity of one or other of our bodily organs. Believe me, that a little attention to diet, exercise, and the other essentials of health, under competent direction, will make you as much yourself as you can wish¹.”

Il faut remarquer que les recommandations du pasteur, malgré un ton très arrêté, s'ouvrent toutefois sur une marque d'incertitude dénotée par la construction verbale « I venture to predict ». Celle-ci est néanmoins vite contrebalancée par l'usage de l'adverbe « purely » et du modal « will » plus loin dans la première phrase, puis par le recours à un abondant jargon médical et anatomique. Il reste que cette intervention se fait en décalage complet non seulement avec la position sociale de son auteur, mais aussi avec la teneur du discours du patient lui-même, qui ne parle que de culpabilité, de rétribution divine et des tourments de l'enfer, invoquant avec insistance des accents calvinistes évidents. Si le Dr— se met à dissenter sur des théories médicales quelque peu dépassées, c'est qu'il se voit bien incapable, en tant qu'homme d'église au moins, de dissiper les angoisses de Barton, ou tout au moins de le raisonner quant au caractère apparemment infondé de ses craintes. C'est cette impuissance caractérisée qui justifie dans une certaine mesure son recours à des concepts scientifiques et médicaux ainsi qu'à un simulacre de prescription médicale (« with a change of air, and the aid of a few tonics, your spirits will return² »).

Cependant, c'est tout de même ce pasteur qui énoncera avec la plus grande clarté le diagnostic qui semble être le plus plausible quant à l'origine des maux du capitaine Barton : « “My dear sir, this *is* fancy,” said the man of folios; “you are your own tormentor³.” » Il est remarquable qu'une telle lecture des faits, qui préfigure manifestement l'avènement de la psychopathologie, sorte de la bouche d'un pasteur, alors même que dès le troisième chapitre

¹Joseph Sheridan Le Fanu, « The Familiar », *op. cit.*, pp. 60-61.

²*Ibid.*, p. 60.

³*Ibid.*, p. 63.

du récit, le narrateur prend bien soin de faire part au lecteur des intuitions du médecin renommé Dr R—, lesquelles tendent incontestablement vers une conclusion analogue : « Dr R— had too much tact to observe what presented itself, but he had seen quite enough to assure him that the mind, and not the body, of Captain Barton was in reality the seat of suffering¹. » Un tel renversement des rôles indique que les discours de circonscription du savoir associés à chaque *profession* s'avèrent inopérants, car insuffisants à englober entièrement les maux dont souffre le protagoniste. De ce fait, ni le Dr R — ni le Dr—, malgré leurs timides tentatives de dépasser le système de pensée qu'ils représentent pour appréhender autrement l'affection de Barton, ne seront en mesure de sauver ni même de soulager ce dernier, qu'il soit victime de sa propre psyché ou d'émissaires de l'enfer venus le harceler conformément à un inéluctable système de rétribution. C'est d'ailleurs cet échec cuisant qui justifie l'anonymat de ces deux *professionals* consultés par Barton : au vu des circonstances particulièrement étranges qui président à la terrible fin du capitaine, le lecteur ne s'étonnera pas que le narrateur ait eu la délicatesse de passer sous silence le nom des praticiens impliqués.

La trop grande interchangeabilité des discours religieux et scientifiques est également tournée en ridicule dans « Green Tea », du fait du décalage presque risible qui existe entre les concepts spirituels complexes invoqués par Hesselius et les méthodes de traitement excessivement simples et terre à terre qu'il se propose de mettre en application : ce dernier, pour obturer définitivement l'œil intérieur de Jennings, préconise le simple usage d'eau de Cologne afin de décongestionner certaines zones sensibles au niveau du front du patient :

The seat, or rather the instrument of exterior vision, is the eye. The seat of interior vision is the nervous tissue and brain, immediately about and above the eyebrow. You [Professor Van Loo] remember how effectually I dissipated your pictures by the simple application of iced eau-de-cologne. Few cases, however, can be treated exactly alike with anything like rapid success. Cold acts powerfully as a repellant of the nervous fluid. Long enough continued it will even produce that permanent insensibility which we call numbness, and a little longer, muscular as well as sensational paralysis².

Ainsi, si l'on en croit le Dr Hesselius, l'agent pathogène et le remède sont tous deux des substances délicates mais somme toute assez banales : le thé vert et l'eau de Cologne. Ces révélations, qui interviennent en conclusion, entrent en profond décalage avec le reste du récit et soulignent l'instabilité épistémologique du discours d'Hesselius, que Gaïd Girard décrit comme suit :

¹*Ibid.*, p. 54.

²Joseph Sheridan Le Fanu, « Green Tea », *op. cit.*, p. 39.

Le lecteur est saisi par le gouffre qui sépare les souffrances du révérend et l'instrument possible de leur suppression, l'eau de Cologne, et se sent un moment malmené par un traitement si sardonique d'un personnage auquel il a eu le loisir de s'attacher. Il est pris à revers par la disjonction méthodologique qui s'opère dans la juxtaposition de la mort de Jennings et de l'épilogue. [...] Il y a disjonction pour le lecteur entre la proximité induite par la description de la persécution implacable de Jennings, et la distance que la référence à d'autres cas semblables crée automatiquement, rupture entre la perception d'un cas individuel et l'application de lois – médicales, logico-déductives – à ce cas. Hesselius intègre Jennings à une classe, écarte son individualité pour analyser son cas abstraitement. Il concède ensuite que « chaque cas réclame un traitement particulier », se faisant ainsi l'écho des hésitations méthodologiques de la médecine de son temps, entre indice et loi, déchiffrement et abstraction, individu et norme¹.

Ces hésitations méthodologiques sont largement partagées par l'étudiant en médecine narrateur de la nouvelle « An Account of Some Strange Disturbances in Aungier Street » dans sa tentative d'explication des apparitions surnaturelles qui le hantent, comme le montre cet extrait :

Generally, however, I told him [his cousin and joint-tenant Tom Ludlow] that I was haunted by abominable dreams; and true to the imputed materialism of medicine, we put our heads together to dispel my horrors, not by exorcism, but by a tonic. I will do this tonic justice, and frankly admit that the accursed portrait began to intermit its visits under its influence. What of that? Was this singular apparition – as full of character as of terror – therefore the creature of my fancy, or the invention of my poor stomach? Was it, in short, *subjective* (to borrow the technical slang of the day) and not the palpable aggression and intrusion of an external agent? That, good friend, as we will both admit, by no means follows. The evil spirit, who enthralled my senses in the shape of that portrait, may have just been as near me, just as energetic, just as malignant, though I saw him not².

À la lumière de ce passage, il est clair que le narrateur, malgré son recours à un discours médical qu'il maîtrise de façon relative au moins en tant qu'étudiant en médecine, n'arrive pas à trancher : il reconnaît que le remède a induit une légère amélioration et disserte sur les implications purement physiques du phénomène, mais en même temps il ne peut se défaire des constructions traditionnelles du phénomène surnaturel qui reposent sur la superstition et le spirituel, puisqu'il croit obstinément être la victime de ce qu'il appelle « the evil spirit ». Voici ce que conclut Gaïd Girard au sujet de cet extrait :

¹Gaïd Girard, *Joseph Sheridan Le Fanu : une écriture fantastique*, op. cit., p. 329.

²Joseph Sheridan Le Fanu, « An Account of Some Strange Disturbances in Aungier Street », op. cit., p. 422.

Aux yeux du narrateur, le portrait maudit et le rat sont donc moins des créations de sa conscience fébrile que la matérialisation façonnée par son imagination d'esprits normalement invisibles. Ce passage s'appuie sur les théories de Swedenborg : au monde matériel correspond un monde spirituel peuplé d'esprits bienfaisants mais aussi démoniaques, qui peuvent prendre la forme d'animaux¹.

En accord avec cette instabilité latente du mode d'explication choisi, la nouvelle se termine non pas sur une résolution du problème ou une dissipation des visions, mais sur le récit par une domestique des terribles événements qui ont précédé l'aventure du narrateur dans cette maison résolument hantée. Ce dernier, incapable de résister plus longtemps à son angoisse, cède à ce qu'il appelle sans ambages « my superstitious weakness² » et quitte au plus vite la demeure, qui disparaît dans les flammes deux ans plus tard du fait de l'imprudence du charlatan alcoolique qui l'occupera ensuite.

Ces divers exemples montrent que l'on peut parler, dans le cas du recueil *In a Glass Darkly* au moins, d'une tendance à la systématisation de l'échec : non seulement les médecins comme les hommes d'église peinent à expliquer les faits ou même à les inscrire dans le système de pensée qu'ils sont censés maîtriser, mais ils se voient également incapables d'une part de soulager le malade, d'autre part de le sauver d'une mort certaine, et horrible qui plus est. Cette systématisation de l'échec nuit très largement à la représentation d'un idéal de service médical et religieux. Ce « modèle sacré » ou « saintly model³ », défini par Everett C. Hughes comme « the ideal or symbolic work of a profession⁴ » et vers lequel chaque *professional* doit pourtant tendre, semble tout à fait hors de portée pour la grande majorité des médecins et des pasteurs intervenant dans le recueil. La notion d'« idéal de service » y est battue en brèche par les échecs successifs qui ponctuent chacun des textes, et qui proclament l'impuissance des *professions* face à des maux qui se trouveraient à la croisée du spirituel et du charnel. Ce mal inclassable et donc insaisissable pressenti par Le Fanu correspond d'assez près à ce qui relèvera plus tard de la psychopathologie, c'est à dire l'ensemble des affections traitées en psychologie, en psychiatrie ou par la psychanalyse. Il est frappant de voir qu'à l'époque où fut diffusé *In a Glass Darkly* (c'est à dire dans le courant de la décennie 1870), ces considérations commençaient à peine à poindre dans les travaux de science médicale expérimentale menés en France, en Allemagne et en Autriche. On se souviendra notamment de Jean-Martin Charcot, pionnier de la neurologie dans les décennies 1860 et 1870 puis de la psychiatrie à partir de 1878, et notamment de ses recherches sur l'hystérie féminine puis

¹Gaïd Girard, *Joseph Sheridan Le Fanu : une écriture fantastique*, op. cit., p. 298.

²Joseph Sheridan Le Fanu, « An Account of Some Strange Disturbances in Aungier Street », op. cit., p. 420.

³Everett C. Hughes, *Men and Their Work*, op. cit., p. 123.

⁴*Ibid.*, p. 123.

masculine mettant en évidence par l'hypnose les processus d'autosuggestion. De façon remarquable, ces découvertes avalisent assez clairement le diagnostic alors novateur émis par le personnage du pasteur Dr— et selon lequel l'esprit du malade lui-même pourrait être la cause de sa propre maladie¹.

L'intuition de ces maux de l'esprit dépassant pourtant le cadre du spirituel pour se manifester au niveau somatique, associée à la systématisation de l'échec des *professionals* à les traiter, donne lieu à une poétique de la souffrance qui transparaît dans l'ensemble de l'œuvre de l'écrivain anglo-irlandais, et qui semble se cristalliser dans *In a Glass Darkly*. Il est possible de souligner d'une manière assez simple la portée du thème de la souffrance et de son traitement dans cet ouvrage par le biais d'une brève étude langagière ciblée sur les termes dérivés du verbe « suffer », dont on trouve près de cinquante occurrences² au fil du recueil.

Pour commencer, le patient ou le malade est régulièrement appelé « sufferer », comme dans cet exemple tiré de l'ouverture du chapitre six de « Green Tea », lequel proclame le changement d'atmosphère assez pesant qui préside à la narration (métadiégétique) que Jennings va faire de ses propres tourments : « The faint glow of the west, the pomp of the then lonely woods of Richmond, were before us, behind and about us the darkening room, and on the stony face of the sufferer – for the character of his face, though still gentle and sweet, was changed [...] »³. Il faut remarquer par ailleurs que ce substantif semble être utilisé de manière égale par le patient pour se définir et par les *professionals* consultés pour valider la position de souffrance du malade, comme c'est le cas dans « The Familiar », lorsque le capitaine Barton use de ce terme dès le début de son entrevue avec le pasteur Dr— (« “[...] I have been and am a great sufferer⁴ »), terme que l'homme d'église reprendra très vite à son tour : « “God help you; for, indeed, you *are* a sufferer, however your sufferings may have been caused⁵.” » Il semble alors que dans ces textes la maladie est fréquemment rapportée à la souffrance qu'elle occasionne, se trouvant identifiée plus entièrement à sa conséquence qu'à sa cause, qui reste à déterminer.

En outre, on rencontre assez régulièrement des constructions parfois complexes dénotant un degré élevé de souffrance par le biais de l'adjonction d'un ou plusieurs adverbes. On trouve un exemple de cette tendance tout à fait digne d'intérêt dans « The Familiar », lorsque le narrateur se fait l'écho des impressions du Dr— face à l'apparence et aux

¹« “My dear sir, this *is* fancy,” said the man of folios; “you are your own tormentor.” » Joseph Sheridan Le Fanu, « The Familiar », *op. cit.*, p. 63.

²Il est à noter que la très grande majorité de ces occurrences se trouve concentrée dans les trois premières nouvelles, c'est à dire « Green Tea », « The Familiar » et « Mr Justice Harbottle ».

³Joseph Sheridan Le Fanu, « Green Tea », *op. cit.*, p. 21.

⁴Joseph Sheridan Le Fanu, « The Familiar », *op. cit.*, p. 59.

⁵*Ibid.*, p. 61.

manières de Barton, qui trahissent la grande agitation de ce dernier : « There was something at once embarrassed and excited in his [Barton's] manner, which, along with his wan and haggard countenance, impressed the student with the unpleasant consciousness that his visitor must have recently suffered terribly indeed, to account for an alteration so striking – almost shocking¹. » De manière remarquable, cet extrait rend compte tout autant de la profondeur des tourments du capitaine Barton que de la conséquence de tels tourments sur la perception que les autres ont de lui. Pour bien saisir le contraste auquel donne lieu ce passage, il faut rappeler qu'au tout début de la nouvelle, Barton est décrit comme un célibataire d'âge moyen à la situation confortable et évoluant sans effort dans les hautes sphères de la société dublinoise. Bien qu'étant solitaire et quelque peu renfrogné, celui-ci était même sur le point de se marier avec la jeune Miss Montague, admirée pour son charme comme pour sa gaieté.

C'est que, comme le note le docteur Hesselius, une grande souffrance peut se trouver dissimulée sous le plus petit détail : « There was nothing to be gathered from her letter, more than that he was low and nervous. In those words, of which healthy people think so lightly, what a world of suffering is sometimes hidden²! » Ainsi, lorsque le lecteur se replonge dans la description initiale de Barton, il devient manifeste que certains de ses traits semblent annoncer qu'il sera la victime de ses propres réflexions, ou tout du moins de ses propres angoisses :

He was in person about the middle-size, and somewhat strongly formed – his countenance was marked with the lines of thought, and on the whole, wore an expression of gravity and melancholy; being, however, as I have said, a man of perfect breeding, as well as of good family, and in affluent circumstances, he had, of course, ready access to the best society of Dublin, without the necessity of any other credentials³.

Il apparaît alors que face à ce que l'on pourrait appeler la prédestination à la souffrance des personnages centraux de certaines nouvelles, les efforts des différents *professionals* qui entrent en scène et se succèdent ne pèsent guère, puisqu'ils restent vains. Bien au contraire, l'omniprésence de la souffrance, qui se fond dans la trame des textes du recueil, tend à souligner les déficiences des *professionals*, lesquelles, tant elles sont répétées, sont bien plus que de simples éléments de circonstance. De fait, ces déficiences deviennent, au fur et à mesure de leurs échecs à soulager ceux qui souffrent, l'un des objets du texte. La représentation des *professions* chez Le Fanu est donc très largement fondée sur leur incapacité à échapper à la spirale de l'échec. Une telle représentation garantit néanmoins des effets de lecture saisissants, pour des histoires appartenant majoritairement au domaine du fantastique et de l'histoire de fantômes. Les nouvelles de Le Fanu montrent que les *professionals*

¹*Ibid.*, p. 59.

²Joseph Sheridan Le Fanu, « Green Tea », *op. cit.*, p. 19.

³Joseph Sheridan Le Fanu, « The Familiar », *op. cit.*, p. 43.

contribuent grandement à l'efficacité de tels récits du fait de leur rôle à la fois central et équivoque : ils sont d'une part les garants de la véracité et de la vraisemblance du récit, d'autre part des témoins dignes de foi certes, mais impuissants car incapables de dissiper les angoisses qui tuent les personnages aussi sûrement que les spectres qu'elles conjurent dans leur esprit malade. Ainsi, de par la futilité de leurs efforts, les membres des *professions* permettent d'augmenter le potentiel horrifique des intrigues imaginées par un homme lui-même reclus et tourmenté, si bien qu'il fut surnommé à la fin de sa vie « le prince invisible¹ ».

II. Wilkie Collins et l'élan sensationnaliste : les *professions* au service du texte

1) Toute-puissance de la circonstance et tyrannie de l'intrigue

Voici ce qu'écrit Eneas S. Dallas (1828-1879), commentateur contemporain de Wilkie Collins, lorsqu'il cherche, à l'occasion d'un article publié dans le *Times* en 1863², à mettre en résonance la mode du roman à sensation qui vient d'apparaître et le support plus ancien des *novels of character* (hérité de la tradition romanesque du dix-huitième siècle et initié par Richardson avec *Pamela* en 1740) : « In the novel of character, man appears moulding circumstances to his will, directing the action for himself, supreme over incident or plot. In the opposite class of novels, man is represented as made and ruled by circumstance; he is the victim of change and the puppet of intrigue³. » Bien que l'on ne puisse en aucun cas limiter l'œuvre de Wilkie Collins au seul support littéraire défini comme *sensation novel*, il faut dire que ce principe de l'interaction des notions de « circumstance » et de « character » s'applique sans peine à certains des romans et nouvelles de notre auteur, selon son propre aveu d'ailleurs, lorsqu'il déclare dès les premières lignes de la préface de *The Moonstone* : « In some of my former novels, the object proposed has been to trace the influence of circumstances upon character. In the present story, I have reversed the process. The attempt made here, is to trace the influence of character on circumstances⁴. » Malgré l'apparent renversement de ses procédés d'écriture mis en exergue ici, il semble, comme le suggère Jean Ruer, que dans

¹On peut se référer à Gaïd Girard pour davantage de détails concernant cette question : « Après la mort prématurée de sa femme en 1858, il se replie sur lui-même, ce qui lui vaudra d'être surnommé "le prince invisible". Il meurt en 1873, relativement jeune (58 ans), épuisé, apparemment victime d'un de ces cauchemars effrayants dont il avait maintes fois décrit l'horreur dans ses textes fantastiques. » Gaïd Girard, *Joseph Sheridan Le Fanu : une écriture fantastique*, op. cit., p. 18.

²Cet article portait plus précisément sur le roman *Eleanor's Victory* (1863) de Mary Elizabeth Braddon, comme le précise Jean Ruer dans son ouvrage *Wilkie Collins – Tome 2*, Lille : Presses Universitaires de Lille, 1990, pp. 499-500.

³Reproduit par Jean Ruer, *Wilkie Collins – Tome 2*, op. cit., p. 500.

⁴Wilkie Collins, *The Moonstone*, op. cit., p. 3.

l'ensemble de l'œuvre de Wilkie Collins ce soit malgré tout l'intrigue qui reste le principe fondateur, la pierre angulaire de la plupart des textes :

Nous ne songeons pas à nier que les rapports entre « character » et « circumstance » – pour reprendre les termes de Collins –, c'est à dire entre la psychologie des personnages et les péripéties qui animent un récit, sont largement déterminés par la nature de ce récit, ou, en d'autres termes, par la conception du roman qui est celle de l'auteur. Ils ne peuvent être les mêmes dans l'œuvre de Jane Austen et dans celle de Collins. Chez ce dernier, l'intrigue prend indiscutablement le pas sur les autres éléments¹.

Même dans le cas de *The Moonstone*, l'intrigue (ou la circonstance si l'on veut), en dépit des principes invoqués en préface, demeure souveraine, si bien que Jean-Pierre Naugrette, dans son ouvrage *Wilkie Collins : The Moonstone*, attire l'attention du lecteur sur ce qu'il appelle « the poetry of circumstance² ». Comme il l'indique, les développements secondaires centrés sur certains des personnages les plus vivants, les plus humains de l'intrigue restent dans l'ombre de la disparition du diamant. Il parle alors, notamment au sujet de la domestique Rosanna Spearman, personnage tourmenté, à la fois secondaire et central, de ce qu'il identifie comme « the symbolical geography of *The Moonstone* ». La portée de cette notion est précisée comme suit : « The symbolical geography of *The Moonstone* is based on what Bachelard calls "*La dialectique du dehors et du dedans*"³ ». Cette dialectique semble pouvoir s'appliquer aussi, dans une certaine mesure, à l'intrigue, puisque l'histoire de la passion de Rosanna pour Franklin Blake, qui atteint pourtant le statut de « Victorian drama set in a romantic setting⁴ », mais aussi le passé énigmatique du remarquable Ezra Jennings, sont relégués à la périphérie, au dehors si l'on peut dire, malgré leur intérêt intrinsèque et leur potentiel romanesque.

De manière générale, cette relégation à la périphérie relevant d'une certaine tyrannie de l'intrigue touche tout aussi bien les membres des *professions*, qui sont rarement des personnages principaux dans les romans de Wilkie Collins, même s'il est vrai qu'ils occupent souvent une place plus importante dans ses nouvelles. Leur présence dans l'ensemble de l'œuvre est toutefois indéniable, du fait notamment du besoin de Collins d'imprimer un certain réalisme à ses histoires, besoin que Jean Ruer justifie comme suit :

Les préoccupations de Collins ne sont certainement pas au premier chef sociales. Il n'empêche que son souci du « vrai », indispensable aux effets dramatiques qu'il

¹Jean Ruer, *Wilkie Collins – Tome I, op. cit.*, p. 464.

²Voir Jean-Pierre Naugrette, *Wilkie Collins : The Moonstone, op. cit.*, pp. 71-83.

³*Ibid.*, p. 77.

⁴*Ibid.*, p. 76.

recherche, donne à son œuvre valeur de document, jusque dans les déformations mêmes qu'il est amené à faire subir à l'image de la réalité. Tout écrivain qui place l'action d'un roman dans une époque en fait un document, ne serait-ce que sur les goûts littéraires de celle-ci¹.

Ainsi, si à la différence des tenants du mouvement réaliste, l'entreprise littéraire de Wilkie Collins ne consiste en aucun cas à représenter la société victorienne avec toute l'exactitude dont il serait capable, ce « souci du vrai » et cette « valeur de document » décelés par Jean Ruer semblent indiquer que la place faite aux *professionals* dans ses travaux relève tout de même très largement d'une reproduction de la position des *professions* dans la société victorienne. De ce fait, malgré la propension à l'invraisemblable générée par la portée sensationnelle de certains de ses récits, il semble que Wilkie Collins ait accordé, dans la diégèse, une place assez « naturelle » aux membres des *professions*. Nous disons « naturelle », car occasionnée par un souci de mimétisme inféodé aux exigences de réalisme inhérentes au bon fonctionnement des « effets dramatiques » recherchés. Dès lors, il est clair que la présence des *professionals* sert par elle-même la vraisemblance et donc la cohérence du récit, même si cette vraisemblance n'est qu'un outil au service de certains effets de lecture, et notamment du suspense, élément crucial non seulement aux supports de la littérature sérialisée comme du roman à sensation, mais aussi à l'œuvre de Collins toute entière, comme l'explique Jean Ruer :

Nous n'essaierons pas, ici non plus, de donner une impossible définition du réalisme, mais il nous paraît utile de préfacier de quelques remarques l'étude des moyens mis en œuvre par l'auteur pour atteindre à ce réalisme qu'il voulait et qui lui était indispensable, car toutes les ressources de son réalisme sont, quoi qu'il en dise, mises principalement au service de son suspense. Le problème reste celui que nous avons déjà évoqué : persuader qu'est vrai ce qui paraît invraisemblable. Toute la technique de Collins ou, si l'on veut, son art de conteur, est régie par cette nécessité².

À ce propos, il faut noter que le narrateur extradiégétique du recueil *The Queen of Hearts* se fait l'écho de l'importance de tels effets de lecture (qu'il appelle alors « *suspended interest*³ ») lorsqu'il révisé et amende les textes rédigés par son frère Morgan, le médecin.

C'est aussi ce même narrateur qui justifie de manière simple mais tout à fait convaincante l'étroite association des *professions* avec le ressort fictionnel de la circonstance qui préside à nombre de récits : « *Strange people and startling events had connected themselves with Owen's past life as a clergyman, with Morgan's past life as a doctor, and with*

¹Jean Ruer, *Wilkie Collins – Tome 1, op. cit.*, p. 389.

²Jean Ruer, *Wilkie Collins – Tome 2, op. cit.*, pp. 514-515.

³Wilkie Collins, *The Queen of Hearts, op. cit.*, p. 55.

my past life as a lawyer, which offered elements of interest of a strong and striking kind ready to our hands¹. » Il semble ici que l'appartenance à l'une ou l'autre des *professions* devient donc un simple prétexte à l'obtention et à la restitution de témoignages ou de récits portant sur des faits dont l'intérêt réside dans leur caractère inouï. Très à propos pour qui veut donner davantage d'épaisseur à des intrigues ayant vocation à surprendre et à étonner le lecteur, ce procédé de justification de l'intrigue se retrouve très largement dans l'ensemble des travaux de Collins. C'est ce que souligne également Jean Ruer, lorsqu'il rapproche la présence de personnages et de narrateurs issus des *professions* avec les conventions de la littérature à sensation :

À première vue, cette pléthore d'hommes de loi semble justifier la thèse de ceux qui veulent que Collins ait été influencé par ses contacts avec ce milieu. Mais il faut tenir compte de la nature du roman à sensation victorien : il tourne autour d'un secret et, en règle générale, d'un secret de famille. Or, trois catégories de personnes sont amenées de par leur profession à connaître de ces secrets : l'homme d'église, l'homme de l'art et l'homme de loi. Bien sûr, les uns et les autres sont liés par le secret professionnel, mais l'ingéniosité des romanciers à sensation est infinie².

Il faut aussi préciser, comme Jean Ruer le remarque, que la profession juridique jouit d'une place de choix chez Wilkie Collins, et ce pour des raisons évidentes :

Cette supériorité numérique est due à la nature du secret qui est le ressort de l'intrigue ; ce ne sont que documents falsifiés, fausses identités, reconnaissances, mariages nuls, bigamies involontaires, et ainsi de suite. Dans tous ces cas, c'est vers l'homme de loi qu'on se tourne naturellement, ceci explique qu'il tienne tant de place dans l'œuvre de Collins et de ses contemporains. [...] Scotland yard venait d'être créé ; c'est pourquoi c'était encore très souvent le « solicitor », avoué, notaire, conseiller juridique et financier, et ami de la famille, qui était chargé de certaines missions qui de nos jours seraient confiées à la police, officielle ou privée. De plus, la police n'avait pas encore le prestige qu'elle a maintenant en Angleterre et on hésitait à se confier à elle. L'importance de l'homme de loi dans la réalité justifie son importance dans la fiction³.

Ainsi, les *professions*, de par le sauf-conduit qui leur assure tant de proximité avec la sphère privée (et donc avec la thématique du secret), se révèlent indispensables, ne serait-ce qu'en tant que personnages secondaires, aux intrigues imaginées par Collins. Il y a là un rapport de réciprocité, puisque si la présence des *professionals* est tout à fait assujettie aux

¹*Ibid.*, p. 47.

²Jean Ruer, *Wilkie Collins – Tome 1, op. cit.*, p. 53.

³*Ibid.*, p. 54.

besoins de l'intrigue, celle-ci se nourrit à son tour d'événements dont on ne peut entrevoir la profondeur et la portée qu'à travers la voix ou le regard (présentés directement ou indirectement) des membres de l'une ou l'autre des *professions*. Il reste que cette interdépendance s'inscrit dans un processus d'instrumentalisation des narrateurs et des personnages issus des *professions*, qui en deviennent parfois de simples types au service du déroulement du récit. De plus, cette tendance s'étend également assez souvent à leurs discours professionnels, lesquels se voient tout entiers mis au service des effets de lecture souvent saisissants qui font l'attrait du roman à sensation.

2) Les *professionals* comme de simples types, dans la construction de leur *persona* comme dans leurs discours

L'étude des travaux de Wilkie Collins met au jour l'émergence d'un ensemble de personnages et de narrateurs que l'on pourrait appeler des *professionals* « de surface ». À ceux-ci correspond très bien la description que Jean Ruer fait de certains personnages¹ du roman *The Moonstone*, qui pour lui ont peu de relief : « Ce sont des types, avec un trait ou deux simplement qui permettent de les distinguer, tout en ayant une certaine utilité pour le déroulement du récit². » Afin de caractériser ce phénomène, Jean Ruer exploite la mise en opposition entre « flat characters » et « round characters » initiée par l'écrivain britannique Edward Morgan Forster (1879-1970), distinction qu'il semble fructueux d'appliquer également au cas de la représentation des *professions*. Commençons par reproduire les définitions énoncées par E. M. Forster dans son ouvrage *Aspects of the Novel* (1927) et citées par Jean Ruer. Celles-ci sont des plus suggestives :

Flat characters were called "humours" in the seventeenth century, and are sometimes called types, and sometimes caricatures. In their purest form, they are constructed round a single idea or quality: when there is more than one factor in them we get the beginning of the curve towards the round.

The test of a round character is whether it is capable of surprising in a convincing way. If it never surprises, it is flat. If it does not convince, it is a flat pretending to be round. It has the incalculability of life about it – life within the pages of a book³.

¹Jean Ruer parle ici de Rachel Verinder et de Franklin Blake, et oppose leur caractère par trop lisse et conventionnel à l'originalité et à la profondeur qui ont fait le succès du personnage haut en couleurs d'Ezra Jennings.

²Jean Ruer, *Wilkie Collins – Tome I, op. cit.*, p. 448.

³*Ibid.*, pp. 464-465.

À l'aune de ces deux définitions, on peut dire sans hésiter qu'une majorité des *professionals* imaginés par Wilkie Collins sont certainement des « flat characters », car un grand nombre d'entre eux sont effectivement construits autour d'un trait unique et prévalent. Cette caractéristique qui résume à elle seule le personnage est régulièrement annoncée par le patronyme du personnage lui-même. On se souviendra évidemment, dans le cas de *The Moonstone*, de l'avocat Mr. Bruff, qui se révèle aussi austère que son nom l'indique, ou du détective Sergeant Cuff, dont le nom correspond à l'un des outils emblématiques de son activité, c'est à dire les menottes. De même, on pourra postuler que dans le nom du Dr Candy, se trouve suggéré son sens de l'humour pour le moins enfantin (et dont les conséquences seront d'ailleurs désastreuses). Il y a aussi le jeune pasteur de la nouvelle « A Plot in Private Life » (1858), le timoré Mr. Meeke, dont le caractère inoffensif est aussitôt décelable et renforcé par son patronyme. On trouve également dans cette même nouvelle un certain Mr. Dark, clerc de notaire d'apparence banale et insignifiante, et donc quelque peu obscur, mais qui se révèle cependant être un fin limier menant à la résolution de l'intrigue.

Par ailleurs, plutôt que de passer en revue la liste exhaustive des *professionals* dont le nom résumerait la caractéristique prédominante, il faut également faire état de la tendance inverse, qui concourt au même résultat : la production de personnages sans grand relief, mais non moins indispensables à la bonne marche de l'intrigue. Ainsi, certains *professionals*, et notamment des médecins, sont privés de patronyme, et n'étant donc pas nommés, leur trait majeur et prééminent se résume alors à leur appartenance à l'une ou l'autre des *professions*, qui leur permet d'intervenir lorsque la situation le requiert en vertu d'un certain réalisme. On rencontre donc, notamment dans les nouvelles « The Diary of Anne Rodway » (1856) et « Mr. Lepel and the Housekeeper » (1884), mais aussi dans le cadre narratif du recueil *After Dark* (1856), des personnages simplement nommés « the doctor », dont la présence est fonction de l'apparition de malades ou de blessés au détour du récit.

Il apparaît donc que le statut de *professional* est dans de tels cas un simple statut « de surface », et la fonction sociale du personnage devient alors sa caractéristique définitoire, le privant de toute prétention sérieuse à l'individualité. Cette abondance de « flat characters » chez les *professionals* est assurément un trait distinctif de la technique littéraire de Collins, qui exploite avec soin ce que Jean Ruer définit, à la suite de Forster, comme les vertus des « flat characters » :

Mais interpréter la présence de personnages à deux dimensions, comme le font trop de critiques, comme un signe de faiblesse, c'est trahir la pensée de Forster. Pour lui, le mot « flat » n'est pas péjoratif. Non seulement il ne condamne pas les personnages qu'il qualifie ainsi, mais il insiste sur leur indispensable présence, prenant ses exemples dans Scott, Dickens, Proust, etc. Il voit, entre autres avantages à leur présence, la facilité avec

laquelle le lecteur les identifie. Cette justification est particulièrement valable dans le cas des romans de Collins, et singulièrement d'un roman comme *Armadale*, où se presse une telle foule de personnages¹.

Ainsi, le cortège de types et de « flat characters » issus des *professions* qui jalonne l'œuvre de Collins, en plus d'œuvrer par leur simple présence au soutien de la vraisemblance du récit, contribuent par leur relative discrétion à enrichir sans les alourdir des intrigues qui se démarquent souvent par leur complexité.

Il faut dire ensuite que les *professionals* narrateurs comme les *professionals* personnages sont mis au service d'une intrigue qui prime non seulement sur la construction de leur *persona*, mais aussi sur la spécificité de leurs discours professionnels. On remarque alors que le discours de certains *professionals* procède davantage de l'effet de réel que de l'émission d'un discours intellectualisé ou d'un discours de savoir ayant sa place dans le déroulement du récit. C'est le cas notamment pour le narrateur de la nouvelle « Mr. Marmaduke and the Minister » (1878). Cet homme d'église anonyme, dont on sait tout juste qu'il est responsable de la paroisse écossaise de Cauldkirk, affirme dès les premières pages de son récit qu'il faut donner à toute parole ce qu'il appelle « [a] fit religious tone² ». Il prend bien soin lui-même d'observer cette recommandation, car son discours est ponctué de références religieuses nombreuses et variées. Cette grande religiosité dans l'expression du pasteur semble indispensable à la mise en place d'un certain réalisme, car il s'agit là de ce que l'on devine être son journal intime, du fait des repères datés insérés tout au long du texte. Cependant, les entrées de ce journal ne disent presque rien de son activité quotidienne en tant que « Minister of Cauldkirk³ » et se concentrent sur la rencontre puis le mariage de sa fille Felicia avec Mr. Marmaduke, un étranger venu par hasard s'abriter chez le pasteur un soir de tempête. Ce dernier, qui paraît être un jeune homme de bonne famille quelque peu mystérieux mais aux références irréprochables, gagne les faveurs de Felicia qui accepte de devenir son épouse, puis il convainc la jeune femme de le suivre à Londres, où le jeune couple projette de s'installer durablement.

De manière remarquable, le discours religieux du pasteur, une fois cette situation initiale fermement établie, se déforme savamment, au gré de ses revirements, afin d'épouser au plus près les besoins de l'intrigue. Ainsi, c'est l'intransigeance première de ce narrateur, lequel correspond à un type aisément identifiable par le lecteur, celui du vieux pasteur par trop conservateur, qui précipite la mise en place du mystère qui donne tout son piquant à la

¹*Ibid.*, p. 465.

²Wilkie Collins, « Mr. Marmaduke and the Minister », *op. cit.*, p. 278.

³*Ibid.*, p. 276.

nouvelle : craignant la désapprobation de son futur beau-père, le gendre, qui n'est autre que le célèbre Barrymore, vedette du *Music Hall*, acteur chevronné et expert en maquillage, contrefait son identité et entreprend de cacher son métier à son épouse et à son beau-père¹. Les suspicions de Felicia (qui imagine que lors des absences inexpliquées de son mari les soirs de spectacle, celui-ci rend visite à une éventuelle maîtresse) alertent le pasteur de Cauldkirk, qui se rend à Londres pour tirer l'affaire au clair. Une fois arrivé dans la capitale, celui-ci développe encore son discours religieux et condamne les distractions coupables qui plaisent tant aux londoniens et qui ne manquent pas de l'horrifier :

I requested some further explanation, and discovered that "Barrymore" was the name of a stage-player favored by the populace; that the building was a theater, and that all these creatures with immortal souls were waiting, before the doors opened, to get places at the show! The emotions of sorrow and indignation caused by this discovery so absorbed me that I failed to notice an attempt the driver made to pass through, where the crowd seemed to be thinner, until the offended people resented the proceeding².

Malgré tout cela, lorsque la vérité éclate à la fin de la nouvelle, son intransigeance et son dégoût se muent finalement, au grand soulagement des personnages comme du lecteur, en une tolérance bienveillante plus adaptée aux accents sentimentaux qui caractérisent le dénouement centré sur le triomphe de l'amour temporairement menacé entre sa fille et l'acteur vedette. C'est donc sur une touche romantique, et non pas religieuse, que se termine la nouvelle narrée par le vieux pasteur de Cauldkirk : « "And, I [Marmaduke] say, Felicia – will you come to see me act? I don't expect your father to enter a theater; but, by way of further reconciling him to his son-in-law, suppose you ask him to hear me read the play³?" »

Par ailleurs, dans le cas de nombreux personnages de *professionals*, cet assujettissement de leurs discours aux nécessités de l'intrigue induit un véritable détournement : non seulement leurs discours spécifiques se trouvent limités, jusqu'à devenir parfois inexistantes, mais leur parole est subrepticement écartée de leurs discours dédiés pour servir d'autres points de l'intrigue se trouvant régulièrement hors de leur champ de compétences. Cette tendance peut être illustrée à l'aide trois exemples de personnages de médecins, chacun tiré de l'un des trois recueils de nouvelles étudiés. Le premier des ces trois docteurs anonymes est le praticien charitable qui se rend au chevet de la pauvre couturière

¹Voici ce que Marmaduke écrit, pour se justifier, dans une missive à sa femme Felicia reproduite en post-scriptum de la nouvelle : « Just remember how your father talked about theaters and actors, when I was at Cauldkirk, and how you listened in dutiful agreement with him. Would he have consented to your marriage if he had known that I was one of the "spouting rogues," associated with the "painted Jezebels" of the playhouse? » *Ibid.*, p. 299.

²*Ibid.*, p. 288.

³*Ibid.*, p. 300.

Mary Mallinson dans le cadre de la nouvelle « *The Diary of Anne Rodway* » (1856). Son discours médical se limite à déclarer que la jeune femme est condamnée : après avoir reçu un violent coup sur la tête dans des circonstances non élucidées, celle-ci est promise à une mort certaine, car incapable de sortir de l'état de pâmoison dans lequel elle a été retrouvée. Le médecin n'en reste pas moins un adjuvant, puisqu'il cherche à soutenir la narratrice homodiégétique, qui est la seule amie de Mary Mallinson, par des assurances au ton religieux concernant le sort enviable de l'âme immortelle de la mourante. Ce discours aux accents religieux contribue grandement à la dimension pathétique de l'histoire, comme le montre la réaction de la narratrice Anne Rodway à son égard :

I asked what was to be done if she showed any return to sense in the night. He [the doctor] said: "Send for me directly"; and stopped for a little while stroking her head gently with his hand and whispering to himself: "Poor girl, so young and so pretty !" I had felt, some minutes before as if I could have struck the policeman, and I felt now as if I could have thrown my arms round the doctor's neck and kissed him. I did put out my hand when he took up his hat, and he shook it in the friendliest way¹.

Ce rôle presque plus religieux que médical vient aussi du fait que le pathos ne peut vraisemblablement pas être entretenu par le seul homme d'église auquel il est fait référence dans l'histoire. La narratrice et son amie condamnée sont toutes deux de simples couturières sans le sou, et c'est l'insensibilité de cet homme face à leur condition, ainsi que son soutien aveugle de l'ordre établi, qui priment dans la représentation du pasteur local :

The clergyman said in his sermon last Sunday evening that all things were ordered for the best, and we are all put into the stations in life that are properest for us. I suppose he was right, being a very clever gentleman who fills the church to crowding; but I think I should have understood him better if I had not been very hungry at the time, in consequence of my own station in life being nothing but plain needlewoman².

De même, le rôle du médecin non nommé qui intervient dans le récit enchâssant de la narratrice extradiégétique du recueil *After Dark* (1856), dépasse largement le seul cadre médical. Ce docteur n'a qu'une vocation médicale de surface, tout à fait secondaire, bien qu'il soit appelé à traiter la cécité temporaire du peintre itinérant William Kerby, cécité qui est l'élément perturbateur déclenchant l'élan littéraire qui sauvera William Kerby et sa femme Leah de l'indigence. En effet, il se borne à enjoindre le malade à n'enlever la visière qui protège ses yeux sous aucun prétexte, sans se risquer à expliquer l'origine de son affection ou à émettre un quelconque pronostic concernant sa guérison. De manière quelque peu

¹Wilkie Collins, « *The Diary of Anne Rodway* », *op. cit.*, p. 390.

²*Ibid.*, p. 382.

surprenante, c'est comme agent littéraire que ce personnage, qui a des connaissances dans le milieu de l'édition à Londres, va véritablement apporter sa pierre à l'édifice de l'intrigue : c'est lui qui va encourager le couple à coucher sur le papier les étranges récits recueillis par le peintre itinérant lorsque ses modèles prenaient longuement la pose, et qui va de surcroît transmettre et recommander le manuscrit à un ami en position de le faire publier. Ainsi, au discours médical presque inexistant de ce médecin se substitue, par le truchement des circonstances, ou de ce qu'E. M. Forster appelle « the incalculability of life¹ », un discours littéraire et éditorial qui se révèle salvateur pour la narratrice et sa famille comme pour le lecteur, puisque dans le monde de la diégèse au moins, le recueil n'aurait jamais vu le jour sans le concours du médecin littéraire, et le couple formé par Leah et William Kerby, ainsi que leurs enfants, seraient immanquablement tombés dans la misère.

Le troisième médecin en question, qui apparaît à l'occasion de la nouvelle « Mr. Lepel and the Housekeeper » (1884), est appelé au chevet du narrateur éponyme de ce texte. Il est clair que le rôle de ce personnage est de soutenir, voire de faciliter le déroulement de l'intrigue, plutôt que d'émettre un discours médical fructueux. Ce praticien manque cruellement d'efficacité et de clairvoyance, car il se trouve incapable d'entrevoir que l'état de santé alarmant et la maladie au long cours de son patient sont dus à un lent empoisonnement de ce dernier par sa propre gouvernante, Mrs. Mozeen, laquelle souhaite profiter avant l'heure de la somme d'argent lui étant destinée par disposition testamentaire à la mort de son employeur. Cependant, le médecin n'en joue pas moins un rôle non négligeable dans les développements du triangle amoureux mêlant Mr. Lepel (le narrateur), Mr. Rothsay, son meilleur ami (un chimiste amateur), et la jeune Miss Susan Rhymer. C'est en effet le docteur qui parvient à convaincre Mr. Rothsay de s'éloigner pour un temps et de permettre à Mr. Lepel, qui se croit condamné, d'épouser Susan (dont Rothsay est amoureux), afin qu'à sa mort imminente, la jeune femme se remarie avec Rothsay et puisse faire de celui-ci, qui se définit par rapport au narrateur comme « his needy friend² », un homme riche. Voici la teneur de l'intervention du médecin :

The one consideration which ultimately influenced Rothsay was presented by the doctor, speaking as follows (to quote his own explanations) in the interests of my health : "I warned your friend," he said, "that his conduct was causing anxiety which you were not strong enough to bear. On hearing this, he at once promised to follow the advice which you had given to him, and to join the yacht. As you know, he has kept his word³".

¹Cité par Jean Ruer, *Wilkie Collins – Tome 1, op. cit.*, p. 465.

²Wilkie Collins, « Mr. Lepel and the Housekeeper » in *Little Novels*, Charleston: BiblioBazaar, 2007 (décembre 1884), p. 233.

³*Ibid.*, p. 234.

Plus loin dans la nouvelle, le médecin participe encore à la justification des revirements de l'intrigue, puisque c'est par son intermédiaire que le narrateur peut être informé du destin funeste de Rothsay après que ses espoirs de mariage avec Susan ont été contrariés par la guérison inespérée de Lepel et la naissance d'un amour certain entre le convalescent et celle qui devait devenir sa veuve :

Soon afterward, I received a visit which I had hardly ventured to expect. Busy as he was in London, my doctor came to see me. He was not in his usual good spirits.

"I hope you don't bring me any bad news?" I said.

"You shall judge for yourself," he replied. "I come from Mr. Rothsay, to say for him what he is not able to say for himself." [...] "He has sailed to join the expedition of rescue – I ought rather to call it the forlorn hope – which is to search for the lost explorers in Central Australia."

In other words, he had gone to seek death in the fatal footsteps of Burke and Wills. I could not trust myself to speak¹.

C'est enfin ce même docteur qui résume pour le bénéfice du narrateur comme du lecteur, dans le cadre du dénouement, les différentes explications possibles pour justifier la concordance suspecte entre l'interruption de la mystérieuse maladie de Mr. Lepel et le départ précipité de la gouvernante. À cette occasion, ce médecin facilitateur de l'intrigue apporte, presque malgré lui, la solution au mystère :

"Is there really nothing known of the poor woman's motives?" I asked.

"There are two explanations suggested," the doctor informed me. "One of them, which is offered by your female servants, seems to me absurd." [...] "The other explanation," the doctor interposed, "comes from Mr. Rothsay, and is of a very serious kind." Rothsay's opinion demanded my respect.

"What view does he take?" I inquired.

"A view that startles me," the doctor said. "You remember my telling you of the interest he took in your symptoms, and in the remedies I had employed? Well! Mr. Rothsay accounts for the incomprehensible recovery of your health by asserting that poison – probably administered in small quantities, and intermitted at intervals in fear of discovery – has been mixed with your medicine; and he asserts that the guilty person is Mrs. Mozeen²."

Nous avons donc vu que dans le cadre des nouvelles de Wilkie Collins, les particularités de la construction des personnages comme des discours associés aux

¹*Ibid.*, p. 250.

²*Ibid.*, p. 251.

professions sont mises à profit afin de renforcer la validité de l'intrigue. En quelque mots, cela se traduit par l'abondance de « flat characters », et l'instrumentalisation de leurs discours au service du bon déroulement d'histoires très variées mais à la portée majoritairement sensationnelle. Il existe cependant un certain nombre d'exceptions à ce modèle prédominant, avec des personnages que l'on pourrait assurément qualifier de « round characters » et possédant un discours propre portant sur des dimensions tantôt épistémologiques et tantôt sociales des mondes de la médecine, de la loi, ou moins souvent de la religion. Dans ce cas, ils deviennent le plus souvent narrateurs, et passent alors de l'histoire au récit. Afin d'illustrer notre propos, nous présenterons trois cas particuliers de personnages hauts en couleur accédant au statut de narrateur au fil du récit, dont un homme de loi et deux médecins, choisis spécifiquement pour leur place prépondérante dans le corpus à l'étude ainsi que pour la richesse de leur construction.

3) Quelques exceptions notables

Commençons par exposer le cas de l'homme de loi Mr. Boxsious, présenté comme personnage en prologue de la nouvelle par le narrateur intradiégétique du recueil *After Dark* (William Kerby), puis devenant lui-même narrateur homodiégétique de la nouvelle « A Stolen Letter » (1854). Contrairement à la majorité des personnages que nous venons de décrire, Mr. Boxsious jouit de certains des privilèges réservés aux « round characters ». En premier lieu, il est clairement nommé et son identité ne se résume pas à sa fonction professionnelle, comme c'est le cas pour nombre de *professionals* chez Collins. Précisons tout de même que son patronyme, singulièrement proche de l'adjectif « obnoxious », rappelle une pratique fréquente chez Collins s'agissant des « flat characters » : le choix d'un nom résumant ou annonçant la caractéristique centrale du personnage. Ensuite, Mr. Boxsious fait l'objet d'une description physique assez minutieuse, puisque le narrateur du prologue, portraitiste itinérant, est justement venu peindre son portrait. De même que son nom proclame son tempérament insupportable, sa description augure tout le ridicule du personnage, tout en permettant au lecteur de se figurer son apparence avec précision :

I [William Kerby] turned round and confronted a little man with his legs astraddle, and his hands in his pockets. He had light-grey eyes, red all round the lids, bristling pepper-coloured hair, an unnaturally rosy complexion, and an eager, impudent, clever look. I made two discoveries in one glance at him : – First, that he was a wretched subject for a portrait; secondly, that, whatever he might do or say, it would not be of the least use for me to stand on my dignity with him¹.

¹Wilkie Collins, « A Stolen Letter », *op. cit.*, p. 49.

Mais c'est surtout le sens juridique pour le moins particulier de Boxsious qui fait sa spécificité, car ses pratiques frisent la roublardise, et ne sont pas sans rappeler celles des avocats cupides et sans scrupule qui s'en prennent à Mr. Pickwick, les infâmes Dodson et Fogg. Cependant, la roublardise de Mr. Boxsious s'exerce ici au service de la justice, c'est à dire au détriment d'un certain Alfred Davager, maître-chanteur auquel il sera opposé dans le cadre de la nouvelle qu'il narre. De façon assez ironique et tout à fait inouïe, c'est en usant de méthodes plus viles encore que celles employées par le criminel qu'il prendra ce dernier en défaut : il récupérera la fameuse lettre volée en cambriolant, durant son absence, la chambre d'hôtel louée par le maître chanteur. En cela, Boxsious illustre bien le critère premier qui fait d'un personnage un « round character » conformément à la définition d'E. M. Forster : « The test of a round character is whether it is capable of surprising in a convincing way¹. »

Ainsi, de par ses manières, ses méthodes mais aussi son langage, Boxsious incarne à lui seul un commentaire à la fois satirique et comique concernant la caste des *solicitors*. En mettant en avant les contradictions qui caractérisent la profession, Boxsious permet à Wilkie Collins de mettre en lumière un discours à portée sociale concernant les incohérences et l'ambivalence du système juridique et du comportement de ses représentants. On se souviendra que ce sujet semble cher à l'écrivain et qu'il développera plus largement cette thématique entre autres dans *The Law and the Lady* (1875). De plus, dans le cas de Mr. Boxsious, cette ambivalence s'exprime par le biais de ses méthodes douteuses, mais aussi de ses intentions de nuire gravement à son rival attitré, intention dont il fait part avec fierté à William Kerby dans le prologue de la nouvelle :

“There!” he went on, looking out of the window; “do you see that fat man slouching along the Parade, with a snuffy nose? That’s my favourite enemy, Dunball. He has tried to quarrel with me ten years ago, and he has done nothing but bring out the hidden benevolence of my character ever since. Look at him! Look how he frowns as he turns this way. – And now look at me! I can smile and nod to him. [...] He bears malice, you see; he won’t speak; he’s short in the neck, passionate, and four times as fat as he ought to be; he has fought against my amiability for ten mortal years; when he can’t fight any longer, he’ll die suddenly, and I shall be the innocent cause of it.”

Mr. Boxsious uttered this fatal prophecy with extraordinary complacency, nodding and smiling out of the window all the time at the unfortunate man who had rashly tried to provoke him².

¹Jean Ruer, *Wilkie Collins – Tome I, op. cit.*, p. 465.

²Wilkie Collins, « A Stolen Letter », *op. cit.*, p. 50.

Tout représentant de la loi qu'il est, Boxsious n'en est donc pas moins en train de préméditer ce qui s'apparente fort au crime parfait, lorsqu'il n'est pas occupé à prouver la culpabilité de criminels moins imaginatifs que lui-même.

Vient ensuite le personnage de Brother Morgan, l'un des trois *professionals* narrateurs du recueil *The Queen of Hearts* (1859). Comme Mr. Boxsious, celui-ci fait l'objet d'un portrait physique, soulignant tout aussi bien son caractère ridicule. Il faut préciser que cette description se limite toutefois à un unique adjectif, ce qui n'est pas négligeable lorsque l'on remarque que l'apparence de ses deux frères n'est même jamais esquissée. Voici ce que le narrateur extradiégétique, Griffith, dit de l'allure de son frère médecin : « The ladies never liked him. In the first place, he was ugly (Morgan will excuse me for mentioning this) [...] »¹.

De plus, Morgan, du fait de son caractère difficile et de son excentricité, contribue plus que tout autre personnage au ressort comique du récit enchâssant qui est centré sur la vie des trois frères en retraite à Glen Tower, leur demeure austère et isolée du sud du Pays de Galles. C'est ce que montre cette description initiale des trois frères, et par le biais de laquelle Morgan est indéniablement mis en relief :

Brother Owen, yelding, gentle, and affectionate in look, voice, and manner; Brother Morgan, with a quaint, surface-sourness of address, and a tone of dry sarcasm in his talk, which single him out, on all occasions, as a character in our little circle; Brother Griffith forming the link between his two elder companions, capable, at one time, of sympathizing with the quiet, thoughtful tone of Owen's conversation, and ready, at another, to exchange brisk severities on life and manners with Morgan².

Mais c'est surtout par son discours concernant le monde médical que Morgan brille, car malgré son appartenance à la profession, il exècre la médecine et ses représentants, qu'il va jusqu'à qualifier avec humour de « tribe³ ». Il faut dire que Morgan est décrit dès les premières pages du recueil comme « the most formidably outspoken teller of the truth as regarded himself, his profession, and his patients, that ever imperiled the social standing of the science of medicine⁴ ». En vertu de ce principe de vérité qu'il a très à cœur de suivre, il entreprend la rédaction d'un ouvrage destiné à dénoncer publiquement la tromperie de grande envergure à laquelle se livre la corporation médicale toute entière. Cet ouvrage est décrit avec une touche d'humour par Griffith, qui ne manque pas de souligner, de manière sous-jacente mais non sans ironie, tout le ridicule de l'obsession de son frère :

¹Wilkie Collins, *The Queen of Hearts*, *op. cit.*, p. 8.

²*Ibid.*, p. 11.

³*Ibid.*, p. 25.

⁴*Ibid.*, p. 8.

Morgan's pursuit comes next in order of review – a pursuit of a far more ambitious nature than mine. It was always part of my second brother's whimsical, self-contradictory character to view with the profoundest contempt the learned profession by which he gained his livelihood, and he is now occupying the long leisure hours of his old age in composing a voluminous treatise, intended, one of these days, to eject the whole body corporate of doctors from the position which they have usurped in the estimation of their fellow-creatures. This daring work is entitled "An Examination of the Claims of Medicine on the Gratitude of Mankind. Decided in the Negative by a Retired Physician." So far as I can tell, the book is likely to extend to the dimensions of an Encyclopedia; for it is Morgan's plan to treat his comprehensive subject principally from the historical point of view, and to run down all the doctors of antiquity, one after the other, in regular succession from the first of the tribe¹.

Parallèlement à la rédaction de son ouvrage, Morgan se livre fréquemment à des commentaires acerbes mais assez comiques concernant la profession médicale. Il menace par exemple de reprendre son ancienne activité lorsque la jeune Jessie Yelverton l'importune avec trop d'insistance : « In short, she tormented Morgan whenever she could catch him, with such ingenious and such relentless malice, that he actually threatened to go back to London, and prey once more, in the unscrupulous character of a doctor, on the credulity of mankind². »

Par ailleurs, la critique de Morgan se porte, de manière plus marginale mais nettement observable tout de même, sur les représentants de l'Église. En effet, lorsqu'Owen, le frère pasteur, fait part aux autres de son manque de confiance en lui au moment de lire son propre récit à la veillée, Morgan raille sa tiédeur et ne manque pas l'occasion de lui faire sentir tout le mépris qu'il éprouve pour les hommes d'église : « "Try and fancy you are in the pulpit again," said Morgan, sarcastically. "Gentlemen of your cloth, Owen, seldom seem to distrust themselves or their manuscripts when they get into that position³." » Ainsi, on peut dire sans hésitation que du fait de sa forte propension au sarcasme comme de par son rejet obsessionnel de tout ce qui touche à la sphère médicale, Morgan devient le véhicule d'un discours de dénigrement des *professions* à la portée partiellement comique voire parfois satirique. En effet, ce personnage devenu narrateur est, comme le lecteur pourra s'en douter, tout en excès.

Nous examinerons enfin le non moins remarquable Ezra Jennings, lui aussi présenté d'abord en tant que personnage, avant de devenir l'un des nombreux narrateurs du roman *The Moonstone* (1868). Tout d'abord, il faut remarquer que Jennings, en tant que personnage doué

¹*Ibid.*, p. 25.

²*Ibid.*, p. 39.

³*Ibid.*, p. 57.

d'une grande profondeur, a été immédiatement salué par la critique, avec pour preuve cet extrait d'un article paru en juillet 1868 dans le magazine *The Athenaeum*, et consacré au roman *The Moonstone* :

Ezra Jennings, the doctor's assistant, is the one personage who makes himself felt by the reader. The slight sketch of his history, left purposely without details, the beautiful and noble nature, developed in spite of calumny, loneliness, and the pain of a deadly malady, is drawn with a firm and masterly hand; it has an aspect of reality which none of the other personages possess [...]¹.

Cette appréciation d'Ezra Jennings comme supérieur aux autres protagonistes dans sa construction est partagée par Jean Ruer, lequel écrit : « Jennings, en tout cas, a ce qui manque à l'héroïne et au héros de *The Moonstone* : une personnalité véritable². »

Mais au-delà de cette richesse dans le caractère qui est conféré au personnage, il est vrai que Jennings intrigue notamment du fait de la description prolongée et suggestive qui est faite de ses traits, que nous reproduisons de nouveau presque intégralement par souci de commodité :

The door opened, and there entered to us, quietly, the most remarkable-looking man that I had ever seen. Judging him by his figure and by his movements, he was still young. Judging him by his face, and comparing him with Betteredge, he looked the elder of the two. His complexion was of a gipsy darkness; his fleshless cheeks had fallen into deep hollows, over which the bone projected like a pent-house. His nose presented the fine shape and modelling so often found among the ancient people of the East, so seldom visible among the newer races of the West. His forehead rose high and straight from the brow. His marks and wrinkles were innumerable. From this strange face, eyes, stranger still, of the softest brown – eyes dreamy and mournful, and deeply sunk in their orbits – looked out at you and (in my case at least) took your attention captive at their will. Add to this a quantity of thick closely-curling hair, which, by some freak of Nature, had lost its colour in the most startlingly partial and capricious manner. [...] I looked at the man with a curiosity which, I am ashamed to say, I found it quite impossible to control. His soft brown eyes looked back at me gently; and he met my involuntary rudeness in staring at him, with an apology which I was conscious that I had not deserved³.

Ce portrait physique frappant est central à la dimension pathétique de ce personnage, qui se trouve, avec la domestique Rosanna Spearman, au cœur de ce que Sandra Kemp appelle, dans son introduction à l'édition *Penguin Classics* de *The Moonstone* (1998), « Collins's

¹Reproduit par Jean Ruer, *Wilkie Collins – Tome I, op. cit.*, p. 448.

²*Ibid.*, p. 448.

³Wilkie Collins, *The Moonstone, op. cit.*, p. 326.

unmasking of an oppressive society¹ ». Du fait de son apparence très inhabituelle qui proclame sans ambages son altérité, Ezra Jennings fait l'objet d'une très sévère exclusion sociale, comme l'explique Gabriel Betteredge lorsque Franklin Blake le questionne à son sujet :

"Who is that?" I asked.

"Mr Candy's assistant," said Betteredge. [...] The work all falls on his assistant. Not much of it now, except among the poor. *They* can't help themselves, you know. *They* must put up with the man with the piebald hair, and the gipsy complexion – or they would get no doctoring at all."

"You don't seem to like him, Betteredge?"

"Nobody likes him, sir."

"Why is he so unpopular?"

"Well, Mr Franklin, his appearance is against him, to begin with. [...]"²

C'est entre autres cette aliénation injuste d'un personnage pourtant bienveillant et s'acquittant avec un certain succès de ses fonctions de praticien de la médecine qui permet l'inclusion dans le roman d'une critique sous-jacente de la rigidité des conventions sociales et de la dictature de l'apparence.

De surcroît, le personnage de Jennings ne se limite en aucun cas à ce décalage entre un portrait physique défavorable et un portrait moral élogieux. Il est notable également pour ce qui est du discours médical qu'il développe dans les derniers moments du roman, et qui fait de lui un personnage et un narrateur cruciaux, puisque c'est grâce à son intervention que la vérité au sujet de la disparition du diamant est entrevue. Il convient de citer ici Jean-Pierre Naugrette, qui, dans son ouvrage consacré au roman, rappelle que c'est grâce à la lecture indicielle fructueuse de ce personnage, ainsi qu'à sa pratique novatrice de la médecine expérimentale, que l'intrigue peut prendre un tournant décisif vers sa résolution :

Ezra Jennings: provides the missing link in the chain of events concerning Franklin's unwitting theft of the Diamond. It is he who informs Franklin of "two astounding discoveries" (435). The way he pieces together and deciphers Mr Candy's "disconnected words, fragments and sentences" (436-437) is reminiscent of Poe's detectives reading of cryptograms (see *The Gold Bug*, 1843) and announces Holmes' numerous achievements in that field. But his role in discovering the part played by the unconscious is even more important³.

¹*Ibid.*, p. xvi.

²*Ibid.*, p. 327.

³Jean-Pierre Naugrette, *Wilkie Collins : The Moonstone, op. cit.*, p. 68.

Ainsi, en vertu de ces diverses raisons, il est clair qu'Ezra Jennings s'avère être l'un des médecins les plus marquants de l'œuvre de Wilkie Collins, mais aussi le personnage à travers lequel ce dernier a su initier plusieurs des thèmes et des mécanismes fondateurs du genre encore en gestation du roman policier.

Pour conclure, après avoir étudié ces trois portraits, il apparaît que chacun de ces personnages doués de relief, sinon de profondeur, permet l'émission de discours touchant à l'instabilité sociale comme épistémologique du rôle joué par les *professions* dans le monde victorien. Et si les prouesses d'Ezra Jennings, malgré l'exclusion sociale dont il fait l'objet, montrent que la médecine expérimentale a encore de beaux jours devant elle, Mr. Boxsious et Brother Morgan n'en restent pas moins le véhicule d'une critique acerbe des systèmes de pensée de la médecine et du droit.

III. Conan Doyle et l'idéal de service médical : entre propagande et subversion

1) La variété des modèles et des discours médicaux comme stratégie de reproduction du réel

En premier lieu, une tendance très nette se dégage dans les travaux de Conan Doyle : si les textes de notre corpus dont il est l'auteur représentent très fréquemment des *professionals*, il faut remarquer que l'écrasante majorité de ceux-ci sont des médecins, ou des membres de la profession médicale. En effet, bien que l'on rencontre aussi parfois des hommes d'église et des avocats en tant que personnages, on ne trouve qu'un unique *professional* narrateur n'étant pas médecin : le jeune *solicitor* Frank Alder, qui narre à la première personne la nouvelle « The Sealed Room ». Cette prédominance du corps médical dans l'œuvre de Conan Doyle apporte incontestablement un regain de réalisme à ses travaux, car ce médecin devenu écrivain est apte à décrire avec précision la vie des membres de la profession médicale, puisque son point de vue est celui d'un initié, comme le remarque Hélène Machinal-Crignon dans son ouvrage *Conan Doyle : De Sherlock Holmes au professeur Challenger* : « Plus généralement, les narrateurs-médecins s'exprimant à la première personne sont si nombreux dans les récits de Doyle qu'il est impossible de ne pas voir en chacun d'entre eux le reflet de l'expérience d'un auteur lui-même médecin et, de plus,

intéressé par les phénomènes psychiques¹. » Il n'est donc pas étonnant que les modèles littéraires de médecins imaginés par Conan Doyle brillent par leur proximité avec la réalité sociale qu'ils illustrent, mais aussi par leur variété : le père de Sherlock Holmes ne se borne pas à faire parler et agir dans le monde de la diégèse des médecins « génériques », stéréotypés, mais fait découvrir à son lecteur toute la diversité de la classe médicale en donnant vie au fil des pages à un large éventail de personnages et de narrateurs ayant parfois pour seul point commun de pratiquer la médecine ou la science médicale.

Vient tout d'abord le modèle bien connu du « general practitioner » ou praticien généraliste, qui constitue, d'un point de vue « taxinomique », si l'on peut dire, la catégorie de praticiens de la médecine la plus courante. En accord avec la réalité sociale de l'époque, la vie de ces médecins est fréquemment représentée comme difficile, et parfois ingrate, au point que le narrateur de « The Beetle-Hunter », le jeune Dr Hamilton, confesse dans les premières pages de son récit son désespoir face à la perspective de devenir, suite à ses études de médecine, « a medical drudge for life² ». Les praticiens généralistes ont souvent des débuts impécunieux, et leur carrière ne leur apporte que rarement l'indépendance financière à laquelle ils aspirent. Cet état de choses peut être illustré par exemple par le cas de Theodore Foster, l'un des trois « medicos³ » qui échangent leurs considérations sur la profession dans la nouvelle « A Medical Document ». Déjà d'âge mûr, ce généraliste n'en est pas plus fortuné malgré tout le bien qu'il fait autour de lui, comme le révèle le narrateur omniscient de la nouvelle :

That cheery face of Theodore Foster is seen at the side of a hundred sick-beds a day, and if he has one-third more names on his visiting list than in his cash-book he always promises himself that he will get level someday when a millionaire with a chronic complaint – the ideal combination – shall seek his services⁴.

On notera tout de même au moins une exception à cette description du généraliste comme un travailleur infatigable qui récolte rarement le fruit de ses efforts en la personne du Dr Aloysius Lana. Ce personnage de médecin étranger mais distingué, dernier représentant d'une noble famille espagnole, se trouve au cœur de l'intrigue de la nouvelle « The Black Doctor ». Grâce à ses bonnes manières, mais aussi en vertu de son efficacité en tant que praticien (et de la prospérité financière correspondante), Lana gagne bien vite la confiance de la bonne société locale, au sein de laquelle il est communément admis :

¹Hélène Machinal-Crignon, *Conan Doyle : De Sherlock Holmes au professeur Challenger*, *op. cit.*, p. 183.

²Arthur Conan Doyle, « The Beetle-Hunter », *op. cit.*, p. 572.

³Arthur Conan Doyle, « A Medical Document », *op. cit.*, p. 1035.

⁴*Ibid.*, p. 1036.

The newcomer proved himself to be a capable surgeon and an accomplished physician. [...] Dr Lana's social success was as rapid as his professional. A remarkable surgical cure in the case of the Hon. James Lowry, the second son of Lord Belton, was the means of introducing him to county society, where he became a favourite through the charm of his conversation and the elegance of his manners. An absence of antecedents and of relatives is sometimes an aid rather than an impediment to social advancement, and the distinguished individuality of the handsome doctor was its own recommendation.

His patients had one fault – and one fault only – to find with him. He appeared to be a confirmed bachelor. This was the more remarkable since the house he occupied was a large one, and it was known that his success in practice had enabled him to save considerable sums¹.

Cette association avec la *gentry* est sur le point de permettre l'ascension sociale de Lana, puisqu'en plus d'être un homme riche et apprécié, celui-ci s'apprête, après plusieurs années vécues en tant que vieux garçon, à se marier avec la jeune Miss Frances Morton, qui semble être l'incarnation même de la noblesse aristocratique :

Miss Morton was a young lady who was well-known upon the country-side, her father, James Haldane Morton, having been the Squire of Bishop's Crossing. Both her parents were, however, dead, and she lived with her only brother, who had inherited the family estate. In person Miss Morton was tall and stately, and she was famous for her quick, impetuous nature and for her strength of character. She met Dr Lana at a garden-party, and a friendship, which quickly ripened into love, sprang up between them².

En outre, si le Dr Lana n'a rien du médecin généraliste solitaire et impécunieux, il existe néanmoins un point commun de toute importance entre ce dernier et Theodore Foster : tous deux illustrent un idéal de service de moralité et d'efficacité, qui fait que si en termes strictement sociaux, les généralistes ne font en rien partie de l'élite de la Grande-Bretagne, ceux-ci comptent en revanche, dans la représentation qu'en fait Conan Doyle, parmi les meilleurs sujets de la couronne, du fait de leur dévouement souvent exemplaire envers leurs concitoyens. C'est cet idéal de service qui semble être le point de comparaison à l'aune duquel sont mesurés la plupart des narrateurs et des personnages issus de la profession médicale, exception faite des chirurgiens, qui occupent une place particulière dans l'appareil descriptif mis en place par Conan Doyle.

¹Arthur Conan Doyle, « The Black Doctor » in *Tales of Mystery, The Conan Doyle Stories*, London: John Murray, 1929 (octobre 1898), p. 624.

²*Ibid.*, p. 624.

Dans le cas de ces derniers, il est souvent fait mention de leur manque d'empathie chronique, qui, s'il peut être vu comme un handicap dans d'autres contextes, se révèle être une qualité indispensable pour manier le bistouri, ce que le narrateur omniscient de la nouvelle « A Medical Document » ne manque pas de noter au sujet du jeune chirurgien Hargrave : « His face has none of the broad humanity of Theodore Foster's, the eye is stern and critical, the mouth straight and severe, but there is strength and decision in every line of it, and it is nerve rather than sympathy which the patient demands when he is bad enough to come to Hargrave's door¹. » De même, Douglas Stone, le talentueux chirurgien protagoniste de « The Case of Lady Sannox », brille par sa capacité à faire fi des bons sentiments afin de réussir des opérations difficiles dont l'issue pourrait être dramatique : « Again and again, his knife cut away death, but grazed the very springs of life in doing it, until his assistants were as white as the patient². » C'est précisément cette propension à ignorer les souffrances potentielles d'autrui qui fait son succès :

He smiled from time to time as he nestled back in his luxurious chair. Indeed, he had a right to feel well pleased, for, against the advice of six colleagues, he had performed an operation that day of which only two cases were on record, and the result had been brilliant beyond all expectation. No other man in London would have had the daring to plan, or the skill to execute, such a heroic measure³.

Ainsi, Conan Doyle, aidé par sa grande connaissance des codes et des spécificités du milieu médical, met en avant, dans le portrait qu'il brosse des chirurgiens, le fait que les qualités morales et sociales communément acceptées comme nécessaires chez tout homme du monde sont superflues, voire indésirables chez ceux que l'on surnomme parfois encore à l'époque « sawbones ».

Par ailleurs, on rencontre également au fil de ses nouvelles nombre de spécialistes, dont les recherches portent sur des domaines extrêmement variés. On trouve dans le corpus à l'étude, narrateurs et personnages confondus, près d'une dizaine de spécialistes, dont quatre spécialistes de la physiologie et de l'anatomie, deux spécialistes de la zoologie, un aliéniste et un pionnier de la psychologie. Ceux-ci sont donc presque aussi nombreux que les médecins généralistes, qui constituent tout de même le contingent majoritaire dans les nouvelles. Cette prolifération des spécialistes de tous poils dans les travaux de Conan Doyle reflète assez fidèlement les mutations du microcosme scientifique et médical de son époque, que W. J. Reader résume comme suit dans son ouvrage *Professional Men: The Rise of the Professional*

¹Arthur Conan Doyle, « A Medical Document », *op. cit.*, p. 1036.

²Arthur Conan Doyle, « The Case of Lady Sannox », *op. cit.*, p. 496.

³*Ibid.*, p. 498.

Classes in Nineteenth-Century England, citant le pionnier de la laryngologie, Sir Morell Mackenzie :

Over the same period [the latter half of the nineteenth century], in medicine, specialization ceased to be looked down on as an affair of quacks, as it had been in the thirties, and became highly respectable, besides becoming more profitable than general practice. As Morell Mackenzie wrote in 1885, “the mere enumeration of such things as the stethoscope, the ophthalmoscope, the laryngoscope, the microscope, the pleximeter, the cardiograph, the sphygmograph, to say nothing of the various electrical instruments, is sufficient to strike dismay into the most resolute heart . . . but in cases which present any special difficulty, the proper means of diagnosis must be employed or justice will not be done to the patient.” And that meant more work for specialists, including Morell Mackenzie¹.

C'est bien cette variété, exprimée ici de façon métonymique en nommant l'instrument qui représente chaque spécialité, que l'on retrouve dans les travaux de Conan Doyle, lesquels proclament ainsi l'avènement de la médecine de spécialité et de la médecine expérimentale dans les dernières décennies du dix-neuvième siècle.

L'ensemble de ces modèles de médecins des plus réalistes, du fait de leur profondeur et de leur variété, participent clairement de la vraisemblance du récit, et contribuent alors à la mise en place de ce qu'Hélène Machinal-Crignon appelle, dans le cas des récits fantastiques de Conan Doyle, la « familiarisation du lecteur² ». Cette familiarisation s'opère à travers deux processus pour lesquels l'authenticité des modèles de médecins demeure cruciale. D'une part, la « légalisation scientifique³ », qui fait que la parole positiviste du praticien permet au lecteur « d'identifier un monde rationnel puisque régi par des normes conformes à la raison⁴ ». D'autre part, la « légalité quotidienne⁵ », à laquelle participent les figures de docteurs imaginées par Conan Doyle, de par leur degré important d'authenticité, et donc de conformité au réel. Le fort ancrage dans le réel de tels modèles contribue alors activement à manipuler le lecteur, car celui-ci « doit se sentir dans un espace-temps connu et normé⁶ ».

De plus, les médecins qui peuplent l'œuvre de Conan Doyle sont si conformes à la réalité que son narrateur le plus connu, le Dr Watson, a parfois été considéré comme réel par

¹W. J. Reader, *Professional Men: The Rise of the Professional Classes in Nineteenth-Century England*, op. cit., p. 166.

²Hélène Machinal-Crignon, *Conan Doyle : De Sherlock Holmes au professeur Challenger*, op. cit., p. 183.

³*Ibid.*, p. 183.

⁴*Ibid.*, p. 182.

⁵*Ibid.*, p. 183. (Ce concept est apparu pour la première fois sous la plume de Roger Caillois, dans son ouvrage *Au cœur du fantastique* paru en 1965).

⁶*Ibid.*, p. 183.

une partie de son lectorat. Médecin robuste et courageux, Watson semble à première vue être l'incarnation du *professional* idéal, fer de lance de la tendance presque propagandiste qui marque les travaux Conan Doyle comme étant très favorables aux professions médicales, qu'il paraît souvent glorifier. Cependant, l'étude de sa *persona* suggère que Watson est un narrateur plus complexe qu'il n'y paraît, et que son image de médecin idéal résiste difficilement à un examen approfondi.

2) Watson dans l'ombre du détective : un médecin idéal en perpétuelle position de faiblesse

Il est clair qu'en surface au moins, Watson incarne à merveille l'idéal masculin victorien : à la fois moral, intellectuel et sportif, il correspond en tous points au type du représentant des classes moyennes supérieures modelé par les *public schools* qui voit le jour dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle. Le poids et la rigidité d'un tel modèle sont illustrés dans la nouvelle « Lot No. 249 » publiée en 1892. Le narrateur omniscient de cette nouvelle prend soin de décrire l'importance capitale que prend cette norme dans les rapports sociaux des jeunes gens admis à l'université :

Hastie was a good fellow, but he was rough, strong-fibred, with no imagination or sympathy. He could not tolerate departures from what he looked upon as the model type of manliness. If a man could not be measured by a public-school standard, then he was beyond the pale with Hastie. Like so many who are themselves robust, he was apt to confuse the constitution with the character, to ascribe to want of principle what was really a want of circulation. Smith, with his stronger mind, knew his friend's habit, and made allowance for it now as his thoughts turned towards the man beneath him¹.

Comme les deux dernières phrases de cet extrait le suggèrent, cette foi aveugle en un idéal de masculinité est considérée avec une certaine ironie, ironie que l'on retrouve à plusieurs reprises dans les rapports de Watson à cet idéal au fil des aventures de son colocataire.

En effet, bien que ses talents médicaux et sa virilité le rapprochent du modèle du *professional* idéal, Watson n'en est pas moins très régulièrement en position de faiblesse, et ce dès les débuts de sa relation avec le détective de Baker Street. Il faut rappeler que lorsque s'ouvre le premier récit du cycle holmésien, Watson est un médecin militaire en convalescence, démoralisé et sans le sou :

¹Arthur Conan Doyle, « Lot No. 249 », *op. cit.*, p. 821.

For months my life was despaired of, and when at last I came to myself and became convalescent, I was so weak and emaciated that a medical board determined that not a day should be lost in sending me back to England. I was despatched, accordingly, in the troopship *Orontes*, and landed a month later on Portsmouth jetty, with my health irretrievably ruined but with permission from a paternal government to spend the next nine months in attempting to improve it. I had neither kith nor kin in England, and was therefore as free as air – or as free as an income of eleven shillings and sixpence a day will permit a man to be¹.

De retour de la seconde guerre anglo-afghane, il vit dans l'oisiveté la plus complète, et sa faiblesse physique s'accompagne d'une certaine faiblesse psychologique : « “[...] I object to rows, because my nerves are shaken, and I get up at all sorts of ungodly hours, and I am extremely lazy. I have another set of vices when I'm well, but those are the principal ones at present².” » C'est précisément cette oisiveté qui précipite l'association de Watson aux activités de Holmes, comme il l'avoue très vite :

The reader may set me down as a hopeless busy-body, when I confess how much this man [Holmes] stimulated my curiosity, and how often I endeavoured to break through the reticence which he showed on all that concerned himself. Before judgement is pronounced, however, be it remembered how objectless was my life and how little there was to engage my attention. My health forbade me from venturing out unless the weather was exceptionally genial, and I had no friends who would call upon me and break the monotony of my daily existence³.

Plus tard, lorsqu'il est parfaitement remis, Watson reprend une vie assez active et ouvre un cabinet de médecine générale. Il n'est alors que très occasionnellement fait référence à ses faits d'armes passés, comme par exemple lorsqu'il se décrit comme « a retired Army surgeon⁴ » dans « The Resident Patient ». De plus Watson ne brille pas vraiment dans sa nouvelle carrière, et si son cabinet reste apparemment viable financièrement, il délaisse clairement ses attributions de médecin pour se faire l'ombre du détective, comme il le remarque lui-même dans « The Adventure of the Missing Three-Quarter » : « It argues the degree in which I had lost touch with my profession that the name of Leslie Armstrong was unknown to me. Now I am aware that he is not only one of the heads of the medical school of the university, but a thinker of European reputation in more than one branch of science⁵. »

¹ Arthur Conan Doyle, *A Study in Scarlet*, *op. cit.*, pp. 13-14.

² *Ibid.*, p. 17.

³ *Ibid.*, p. 19.

⁴ Arthur Conan Doyle, « The Resident Patient », *op. cit.*, p. 772.

⁵ Arthur Conan Doyle, « The Adventure of the Missing Three-Quarter », *op. cit.*, p. 1044.

Par ailleurs, s'il se définit comme le bras droit du détective autant que son chroniqueur¹, Watson semble n'être l'homme de la situation que par défaut, auquel Holmes permettra peut-être à tout hasard de se rendre utile car il est déjà présent, comme au tout début de *The Hound of the Baskervilles* : « “Don't move, I beg you, Watson. He [James Mortimer] is a professional brother of yours and your presence may be of assistance to me².” » Alternativement, Holmes manipule Watson à loisir, et sous prétexte de requérir son aide pour une tâche de première importance, il l'envoie plus d'une fois suivre une fausse piste pour faire place nette, voire au mieux pour semer la confusion chez ses antagonistes, comme dans *The Hound of the Baskervilles* ou « The Final Problem » entre autres. Ainsi, bien que le Dr Watson incarne, en surface au moins, un idéal non seulement de masculinité mais aussi d'exemplarité morale qui le rapprochent de la figure du *professional* idéal, sa position de faiblesse sous-jacente mais perpétuelle démontre indéniablement les limites d'un tel idéal.

En outre, Watson et la définition qu'il s'applique à faire de lui-même en tant que narrateur souffrent en tous points de la comparaison avec Sherlock Holmes, car si l'on ne peut nier que le médecin de Baker Street a bien souvent recours à la dépréciation de soi, il est aussi manifeste que ce dernier cherche à se définir en rapport à un surhomme dont les talents englobent – et dépassent – les connaissances et les savoir-faire relatifs à chacune des trois *professions*. En cela, on peut dire que la figure de Holmes transcende le cloisonnement qui sépare les trois *professions* car il cumule tous les savoirs et toutes les prérogatives qui en découlent : d'une part, il maîtrise parfaitement la chimie et la science médicale, puisqu'il est par exemple capable de tromper Watson lui-même lorsqu'il feint d'être atteint d'une maladie mortelle et contagieuse dans « The Adventure of the Dying Detective ». De plus, il fait également office de « last and highest court of appeal³ » tant au niveau juridique que spirituel, puisqu'il est consulté par les forces de police pour rendre la justice lorsque tout espoir est vain, et qu'il décide régulièrement du salut (dans « The Adventure of the Blue Carbuncle » par exemple) ou de la perte du coupable (« The Adventure of the Speckled Band » ; « The Adventure of Charles Augustus Milverton » entre autres). De ce fait, la plurivalence de Sherlock Holmes permet de proclamer, dans le sillage de son indéniable succès, la qualité hautement opérante des savoirs maîtrisés par les *professions* : sciences dures et science médicale, droit et jurisprudence mais aussi la morale chrétienne sont les instruments infaillibles de son triomphe, et assurent sa réussite presque systématique.

¹« When it was a case of active work and a comrade was needed upon whose nerve he could place some reliance, my role was obvious. » Arthur Conan Doyle, « The Adventure of the Creeping Man », *op. cit.*, p. 1344.

²Arthur Conan Doyle, *The Hound of the Baskervilles*, *op. cit.*, p. 180.

³Arthur Conan Doyle, *A Study in Scarlet*, *op. cit.*, p. 98.

C'est que Sherlock Holmes est avant tout un spécialiste du savoir, et que ce savoir lui permet inmanquablement de générer du sens à partir d'une foule d'éléments nébuleux, comme le suggère Douglas Kerr dans son ouvrage *Conan Doyle : writing, profession and practice* (2013) : « Holmes is a master of knowing, and can transform information into knowledge in the form of stories, of the past, and what is to come¹. » Ainsi, son mode opératoire cristallise l'un des aspects clé de la spécificité des *professions* : leur possession de connaissances exclusives inaccessibles au commun des mortels, sur lesquelles ils fondent leurs savoir-faire et leur pratique professionnelle. Ainsi, du fait de sa plurivalence et de son activité d'exploitation des savoirs, Holmes devient alors en quelque sorte une figure de « *professional* suprême » sans appartenir à proprement parler aux *professions*, bien que l'on puisse arguer que son activité de « consulting detective² » entre clairement en congruence avec l'une des définitions les plus simples de l'entrée « profession » que donne le *Oxford English Dictionary* : « A vocation in which a professed knowledge of some department of learning or science is used in its application to the affairs of others. » (*OED*, Vol. XII, 573)

Cependant, si les personnages de Holmes et Watson participent manifestement d'une glorification plus ou moins mesurée des *professions*, il arrive à l'inverse, même si la chose est assez rare, qu'ils soient opposés à des médecins ou des avocats peu scrupuleux ayant mis leurs talents au service du crime. Il faut noter que l'on rencontre aussi, mais de façon marginale tout au plus, quelques figures de *professionals* criminels, ou au moins assez pervers pour enfreindre le code moral victorien, dans certains récits n'appartenant pas au cycle holmésien. Si leur présence reste sporadique dans l'ensemble, il convient tout de même d'étudier cette tendance, car le traitement de ces figures antagonistes issues des classes moyennes dans les travaux de Conan Doyle semble tout à fait digne d'intérêt.

3) Médecins et autres *professionals* criminels : représentations et condamnation d'une élite pervertie

Pour commencer, il faut préciser qu'un certain nombre de ces *professionals* criminels s'avèrent être des imposteurs, comme le remarque Simon Joyce, cité par Douglas Kerr : « As Simon Joyce has noted, criminals from the comfortable classes in Conan Doyle often turn out to be impostors, mad or foreign³. » Ceux-ci détournent les prérogatives et les discours des *professions* pour leur profit personnel, ou plus souvent se donnent l'apparence et le verbiage de *professionals* afin d'être admis dans des sphères qui ne sont pas les leurs. Nous avons

¹Douglas Kerr, *Conan Doyle: writing, profession, and practice*, Oxford: Oxford University Press, 2013, p. 141.

²Arthur Conan Doyle, *A Study in Scarlet*, *op. cit.*, p. 23.

³Douglas Kerr, *Conan Doyle: writing, profession, and practice*, *op. cit.*, p. 143.

choisi d'exposer deux exemples révélateurs de ce phénomène et tirés du Canon holmésien : ceux du prétendu avocat John Garrideb dans « The Adventure of the Three Garridebs » et du prétendu révérend Dr Shlessinger dans « The Disappearance of Lady Frances Carfax ».

Le premier, qui n'est autre que le meurtrier et faux-monnayeur américain « "Killer" Evans¹ », se présente comme John Garrideb, « Counsellor at Law² », dans le but de duper un certain Nathan Garrideb. Killer Evans met en place une supercherie impliquant l'héritage d'un millionnaire américain (qui ne sera accessible qu'à condition de trouver au moins trois hommes portant le patronyme pour le moins inhabituel de Garrideb), ce qui justifie sa couverture d'avocat, laquelle lui permettra de convaincre Nathan Garrideb et de l'attirer hors de son domicile, pour pouvoir y récupérer les inestimables planches à billets cachées là par l'un de ses anciens complices.

Le second, un bandit australien reconnaissable à son oreille gauche abîmée et nommé Holy Peters, séjourne dans un luxueux hôtel de la Forêt Noire sous une fausse identité, se faisant passer pour le Dr Shlessinger, un missionnaire convalescent de retour d'Amérique du Sud. En usurpant l'identité d'un homme d'église et en feignant une santé fragile, Peters peut aisément approcher Lady Frances Carfax puis gagner sa confiance :

Lady Frances had stayed at the Englischer Hof for a fortnight. While there she had made the acquaintance of a Dr Shlessinger and his wife, a missionary from South America. Like most lonely ladies, Lady Frances found her comfort and occupation in religion. Dr Shlessinger's remarkable personality, his wholehearted devotion, and the fact that he was recovering from a disease contracted in the exercise of his apostolic duties, affected her deeply. She had helped Mrs Shlessinger in the nursing of the convalescent saint³.

Holmes révèle que cette usurpation d'identité est un stratagème des plus aboutis utilisé de façon répétée par le scélérat : « His particular speciality is the beguiling of lonely ladies by playing upon their religious feelings, and his so-called wife, an Englishwoman named Fraser, is a worthy helpmate⁴. » Sans surprise, Peters profite en effet de cette position sociale irréprochable de « convalescent saint » pour enlever Lady Carfax afin de lui voler ses bijoux, et tenter ensuite de la faire disparaître de la plus horrible manière à Londres.

Ces deux malfaiteurs sont évidemment vite démasqués par Holmes, et leur propension à nuire est mesurée en fonction de leur grand manque de scrupules davantage qu'en rapport avec leurs capacités, qui restent relativement limitées. C'est par ailleurs cette question de

¹ Arthur Conan Doyle, « The Adventure of the Three Garridebs » in *The Casebook of Sherlock Holmes, The Complete Stories of Sherlock Holmes*, Ware: Wordsworth Editions, 2007 (octobre 1924), p. 1319.

² *Ibid.*, p. 1312.

³ Arthur Conan Doyle, « The Disappearance of Lady Frances Carfax », *op. cit.*, p. 1185.

⁴ *Ibid.*, p. 1189.

l'immoralité et de l'absence de scrupules qui est au cœur du traitement de deux figures particulières de médecins pervers mais non pas criminels à proprement parler.

Ces cas particuliers sont ceux du chirurgien Douglas Stone (« The Case of Lady Sannox ») et de l'universitaire professeur Presbury, spécialiste de la physiologie (« The Adventure of the Creeping Man »). S'ils n'enfreignent en rien la loi, tous deux brillent par le caractère transgressif de leur rapport aux femmes, et le texte fait leur procès en moralité, avec le lecteur pour juré. La première conséquence de leur comportement anormal est l'exclusion de la communauté à laquelle ils appartiennent. Ainsi, Douglas Stone, du fait de l'amour adultère dont il brûle sans se cacher pour Lady Sannox, est radié dès les premières pages du texte de la corporation médicale prestigieuse à laquelle il appartient : « The scandal became notorious. A learned body intimated that his name had been struck from the list of its vice-presidents. Two friends implored him to consider his professional credit¹. » C'est aussi que le narrateur omniscient a pris soin de faire une description imagée de l'importance immodérée que Stone porte aux choses matérielles, laissant entendre qu'il est gouverné par ses sens plutôt que par sa conscience :

His vices were as magnificent as his virtues, and infinitely more picturesque. [...] Deep in his complex nature lay a rich vein of sensualism, at the sport of which he placed all the prizes of his life. The eye, the ears, the touch, the palate, all were his masters. The bouquet of old vintages, the scent of rare exotics, the curves and tints of the daintiest potteries of Europe, it was to these that the quick-running stream of gold was transformed. And then there came his sudden mad passion for Lady Sannox, when a single interview with two challenging glances and a whispered word set him ablaze. She was the loveliest woman in London, and the only one to him. He was one of the handsomest men in London, but not the only one to her. She had a liking for new experiences, and was gracious to most men who wooed her. It may have been cause or it may have been effect that Lord sannox looked fifty, though he was but six-and-thirty².

L'immoralité de Douglas Stone est donc étalée sous le regard du lecteur, qui comprend alors la nécessité de l'exclusion d'un tel personnage. De même, le professeur Presbury, vieillard qui forme un attachement contre-nature ayant pour objet une très jeune femme, est exclu de la communauté humaine par le comportement simiesque et primitif qu'il ne peut réprimer lorsqu'il absorbe les hormones animales dont il espère qu'elles lui rendront sa vigueur passée.

Mais la conséquence de leur comportement transgressif dépasse la simple exclusion, car ces deux personnages font l'objet d'une rétribution mesurée mais très opérante tout de

¹ Arthur Conan Doyle, « The Case of Lady Sannox », *op. cit.*, p. 497.

² *Ibid.*, p. 496.

même. Douglas Stone est dupé à son tour par le mari de Lady Sannox, qui tire profit de la cupidité du chirurgien afin de prendre sa revanche sur sa femme et son amante. En effet, Lord Sannox se grime en marchand d'antiquités turc, et après avoir endormi Lady Sannox à l'aide de quelque opiacé, il la déguise en femme orientale, dissimulant son identité sous un voile. Il se rend ensuite chez Stone sous ce déguisement, et l'attire, à grand renfort de souverains d'or, vers un magasin d'antiquités loué pour l'occasion. Prétextant qu'elle se serait ouvert la lèvre sur une dague empoisonnée en tombant dans l'arrière salle du magasin, le marchand turc (Lord Sannox) convainc Douglas Stone d'opérer sa femme (Lady Sannox, déguisée et droguée) afin de la sauver du poison. Sans le savoir, Stone mutile donc la lèvre supérieure de Lady Sannox, qui se réveille sous l'effet de la douleur et que le chirurgien reconnaît alors. Découvrant qu'il vient de défigurer l'objet de son amour illégitime, Stone sombre peu après dans la folie, comme le sait déjà le lecteur du fait de la prolepse qui ouvre le récit. Pour ce qui est du professeur Presbury, ce dernier est grièvement blessé par son propre chien à la fin de la nouvelle : l'animal lui déchire la gorge car il ne reconnaît pas son maître mais le singe qui se manifeste en lui. Presbury survit *in extremis* à ses blessures, mais il portera désormais la marque de son opprobre sur son cou, marque qu'il lui sera évidemment difficile de dissimuler.

De surcroît, ce sens de la rétribution qui opère au sein du texte se révèle d'autant plus implacable dans le cas de *professionals* étant devenus des criminels avérés. Il faut préciser que les plus redoutables d'entre eux sont souvent des médecins ou des scientifiques, comme l'explique Sherlock Holmes dans « The Adventure of the Speckled Band » : « When a doctor does go wrong he is the first of criminals. He has nerve and he has knowledge. Palmer and Pritchard were among the heads of their profession¹. » Ici, Holmes fait usage de sa connaissance encyclopédique du précédent, et le monde de la diégèse se fonde dans le monde réel, puisqu'il fait référence à William Palmer et Edward Pritchard, deux médecins tristement célèbres pour avoir empoisonné des membres de leur famille respectivement en 1855 et en 1865. Pour ces médecins meurtriers, une seule issue est possible : la condamnation à mort. Ainsi, le Dr Grimesby Roylott, pendant fictif de Palmer et Pritchard, partage leur sort puisque du fait de l'intervention de Holmes, il est empoisonné à son tour par le serpent venimeux qu'il avait envoyé pour tuer sa nièce et capter son héritage. Cette condamnation semble s'étendre aux rares *professionals* dont les crimes sont avérés : le professeur Moriarty lui-même (qui est, rappelons le, un ancien spécialiste des mathématiques ayant enseigné dans une université de province puis ayant choisi de mettre ses immenses capacités au service du mal) ne survivra pas à sa confrontation avec Holmes, disparaissant dans les chutes du Reichenbach.

¹ Arthur Conan Doyle, « The Adventure of the Speckled Band », *op. cit.*, p. 574.

La rédemption semble donc inaccessible voire hors de propos pour les membres pervers de l'élite que constituent les *professions*, et il s'avère impossible pour eux, dans le monde de la diégèse, de survivre à ce changement de statut sacrilège. Ce processus d'« épuration » des potentiels moutons noirs qui se dissimulent dans les rangs des *professionals* est à rapprocher de la sauvegarde de la notion de « professional ethics », qui garantit l'accès des *professions* au statut de *gentleman*, et qui est donc la condition *sine qua non* de l'ascension sociale de ces corporations, comme l'affirme W. J. Reader dans son ouvrage *Professional Men: The Rise of the Professional Classes in Nineteenth-Century England* :

So the new professional man brought one scale of values – the gentleman's – to bear upon the other – the tradesman's – and produced a specialized variety of business morality which came to be known as “professional ethics” or “etiquette”. It is based upon the fact that what the professional man sells, generally, is expert advice, often upon confidential matters. Unless the client can rely on his adviser's honesty, exactness, and devotion to his (the client's) interest, the transaction falls to the ground¹.

À la lumière de cet extrait, la politique d'assainissement moral assez radicale des *professions* qui s'opère dans le monde de la diégèse se trouve en partie justifiée, ou tout au moins rationalisée : un *professional* criminel est d'abord un danger pour ses victimes comme pour la société dans son ensemble, mais il est aussi une menace directe pour la *profession* toute entière, dont la ressource principale, plus encore que ses savoirs et savoir-faire, est la confiance que le public consent à lui accorder.

¹W. J. Reader, *Professional Men: The Rise of the Professional Classes in Nineteenth-Century England*, op. cit., pp. 158-159.

CONCLUSION

À l'issue de cette étude, il apparaît qu'analyser le rôle des *professionals* dans la littérature victorienne et édouardienne, c'est avant tout analyser une prise de parole, une instrumentalisation du discours, par lesquelles ces derniers s'assurent le contrôle total ou partiel du récit et cherchent à subjuguer le narrataire. Ces stratégies, qui s'articulent principalement autour d'une surexploitation par divers usages détournés de ce « droit à parler » que les *professionals* veulent souverain, établissent d'abord un rapport inédit au langage, lequel est dominé par la notion de détournement. Il s'agit là en quelque sorte du « rapport spécifique au langage¹ » dont parle Gaïd Girard dans son article « L'écriture fantastique chez Conan Doyle », puisque celui-ci découle d'un « rapport problématique au référent, [d']une écriture où le monde représenté ne va pas de soi² ». En effet, sous couvert de l'objectivité qui leur est prêtée en vertu de leur statut, le langage descriptif des *professionals* fonctionne fréquemment à la manière d'un miroir déformant. Par une hypertrophie de l'appareil descriptif permettant de donner au lecteur une fausse impression d'exhaustivité, les membres des *professions* parviennent à détourner l'attention et orienter la lecture qui sera faite des énoncés produits par eux. Ceci rend possibles certains écarts par rapport à la réalité, qui se traduisent alternativement par un passage sous silence de certains éléments ou l'importance excessive d'autres éléments.

Mais en plus d'une prise sur le rapport du langage au réel, c'est aussi une prise en profondeur sur la production de signification par le langage que les *professionals* exercent. Leur usage presque systématique du jargon et de divers langages spécialisés liés aux champs de compétences qu'ils maîtrisent à l'exclusion du reste de la société victorienne leur assure un

¹Gaïd Girard, « L'écriture fantastique chez Conan Doyle » in Jean-Pierre Naugrette, Gilles Ménégaldo (eds), *R. L. Stevenson & A. Conan Doyle, Aventures de la fiction*, Rennes : Terre de Brume, 2003, p. 213.

²*Ibid.*, p. 213.

ascendant stratégique sur leurs interlocuteurs, puisqu'ils sont alors en mesure d'ouvrir des espaces langagiers privés par lesquels ils déjouent tout effort de compréhension – et donc toute velléité de contestation – de la part de ceux à qui ils s'adressent. La production de signification se fait donc malgré le lecteur plutôt qu'à son intention. Ce lecteur profane devient la cible de stratégies d'intimidation ancrées dans le langage, qui se déforme jusqu'à en devenir méconnaissable, s'inscrivant parfois jusque dans le cadre de ce que l'on pourrait appeler des névroses langagières, lesquelles mènent inmanquablement à un échec de la communication.

De plus, le rapport au langage initié par les *professions* induit de façon certaine une paralysie de la signification, laquelle devient en quelque sorte l'otage de leurs discours normalisants puisqu'elle n'est souvent envisageable qu'en fonction d'un ancrage dans la répétition et dans la jurisprudence, qui vise à faire entrer en congruence tout fait nouveau avec le déjà-vu, le déjà-connu, et partant, le déjà-lu. De fait, selon ce système de circonscription de la signification, il apparaît que toute occurrence qui ne peut être réduite à un discours normé et préétabli se voit évacuée par l'usage de ce que nous avons choisi d'appeler un « langage-calque », outil de réduction du monde par le langage. Sans conteste, cette tendance trouve son expression la plus accomplie dans le système éminemment normatif imaginé par Conan Doyle et conféré au célèbre détective de Baker Street, qui mesure le potentiel de renouvellement du réel à l'aune des affaires déjà élucidées. Cependant, il convient de remarquer que l'on trouve également les prémices de ce système dans le recueil de Le Fanu *In a Glass Darkly*, à travers l'intervention du Dr Hesselius, interprète exclusif des maux de ses patients à partir de cas déjà traités selon des principes édictés un siècle plus tôt par le mystique Emanuel Swedenborg.

En outre, l'accès de plus en plus fréquent des membres des *professions* au statut de narrateur a permis la mise en place d'un rapport à la parole qui leur est propre. Ceci s'opère principalement par l'édification d'une parole commune basée sur une image, une identité et des pratiques communes. Ainsi, bien que l'éventail des corps de métiers assimilés aux trois grandes *professions* ne cesse de s'élargir au fil du siècle, il est possible d'isoler certains traits communs, relatifs notamment à l'habillement, aux manières et au maintien qui font que les *professionals* restent reconnaissables par tous, y compris les plus jeunes enfants, comme le laisse entendre la première rencontre de Pip avec l'avocat Mr. Jaggers dans *Great Expectations* : « I wondered whether he could be a doctor; but no, I thought; he couldn't be a doctor, or he would have a quieter and more persuasive manner¹. »

De plus, ces traits communs qui distinguent les membres des *professions* sont largement complétés par une identité langagière commune. Celle-ci fonctionne d'une part

¹Charles Dickens, *Great Expectations*, *op. cit.*, p. 81.

comme un moyen de reconnaissance pour les *professionals*, qui mettent en place un entre-soi difficilement accessible aux autres et qui dénote une socialisation professionnelle forte, comme c'est le cas entre autres dans la nouvelle « A Medical Document », au cours de laquelle un jeune journaliste rapporte les discussions d'un trio de médecins après l'assemblée d'une grande institution professionnelle de la branche médicale. Mais cette identité langagière, dont les *professionals* peinent souvent à se départir, devient à mesure que le siècle avance un signal aisément reconnaissable de leur appartenance commune pour les autres personnages comme pour le lecteur : l'entre-soi identitaire et langagier trahit autant qu'il protège la parole des *professionals*.

Cette parole commune, qui découle de la grande propension des *professions* à faire corps, est souvent présentée, par la force du nombre, comme infaillible ou tout au moins très difficile à remettre en cause. Elle permet alors de revêtir la parole individuelle de chaque *professional* d'une fraction de ce caractère irréfutable. C'est justement la valeur de cette parole individuelle se voulant inattaquable qui justifie l'association grandissante des *professionals* au genre fantastique, dont on discerne les traces dans l'ensemble de la veine fantastique qui parcourt le corpus à l'étude. En effet, le statut social avantageux des membres des *professions* et l'érudition qui sous-tend leur activité professionnelle s'ajoutent à leur parole irréfragable pour faire d'eux des narrateurs tous désignés lorsqu'il s'agit de substituer le véridique au vraisemblable. Les *professionals* deviennent par définition des témoins dignes de foi qu'il conviendra de faire intervenir pour attester des faits qui dérogent aux « lois naturelles¹ » dont parle Todorov dans sa définition du fantastique, lesquelles constituent la trame du réel absolu invoqué par Clément Rosset, et qui sert de cadre de référence à l'aune duquel la vraisemblance du récit sera immanquablement mesurée. Les membres des *professions* sont donc des faire-valoirs narratifs dont la parole semble fréquemment suffire à la certification du récit et permet la plupart du temps de contrebalancer la valeur fictive de l'intrigue. De ce fait, leur parole fonctionne à la manière d'un leurre destiné à désamorcer la méfiance du lecteur, jusqu'à rendre opérante ce qu'Hélène Machinal-Crignon nomme, rappelons-le, « une fausse réalité qui légitime la fiction² ».

Car c'est aussi un mode de lecture spécifique du monde, et donc un rapport propre au réel et à son décodage qu'introduisent les narrateurs et les personnages issus des *professions*. Cette nouvelle lecture du monde place la connaissance au centre d'un rapport au réel qui se rapproche de l'omniscience : par les discours d'explication du monde qu'ils émettent, les membres des *professions* entendent circonscrire le réel. De tels discours s'appuient sur la

¹Tzvetan Todorov, *Introduction à la littérature fantastique*, op. cit., p. 28.

²Hélène Machinal-Crignon, *Conan Doyle : De Sherlock Holmes au professeur Challenger*, op. cit., p. 211.

croyance selon laquelle l'œil humain peut tout voir, et le langage peut tout décrire et donc permettre de tout comprendre. Pour ce faire, le réel est réduit à une suite de signes, un code que seuls les *professionals* peuvent décrypter du fait de leurs connaissances et de leurs compétences exclusives. C'est ce rapport quasi-omniscient à un monde qui serait en définitive fini, délimitable, qui donne une place de choix aux membres des *professions* dans le récit fantastique comme dans le récit policier, car ces derniers sont à même de mener à bien l'activité d'interprétation des signes qui pourra rendre leur intelligibilité à des faits énigmatiques, disjoints ou illogiques.

Cela fait d'eux des figures oraculaires car capables d'apporter des réponses lorsque la situation défie l'entendement, à la manière de l'avocat Mr. Dempster (George Eliot : « Janet's Repentance », 1858), dont les partisans sont convaincus qu'il peut lire le monde de façon infaillible : « "Bless your heart, he knows everything, Dempster does. He studied very hard when he was a young man¹." » Un tel statut légitime encore davantage la présence accrue des *professionals* dans les textes fantastiques. En effet, en plus de servir presque systématiquement la certification du récit en contribuant au renforcement du réalisme de celui-ci, les membres des *professions* sont souvent le véhicule des questionnements métaphysiques qui sous-tendent l'imaginaire fantastique. Ainsi, le professeur Hesselius, médecin mystique imaginé par Le Fanu, peut suggérer au lecteur qu'il existe un monde derrière le monde, accessible par le biais d'un sixième sens, d'une vue au-delà de la vue rendue possible par l'ouverture d'un œil intérieur. Ce sous-texte fantastique parcourt l'œuvre de nos trois auteurs, et nombreux sont les *professionals* narrateurs qui lisent le monde fantastique à l'aune d'un système de pensée nouveau car libéré des conventions de la *ghost-story* traditionnelle et faisant de ce fait la part belle à un surnaturel en apparence maîtrisé et congru.

Mais parallèlement à l'accaparement des *professionals* par le fantastique, les travaux de nos trois auteurs révèlent également leur étroite association au genre policier naissant : si ces deux genres opèrent selon des conventions bien distinctes, ils font tous deux grands cas de la lecture des signes souvent intuitive et parfois fructueuse effectuée par les membres des *professions*. Les lectures du réel successives présentées dans le cadre du Canon holmésien ont à ce propos retenu notre attention car elles illustrent mieux que toutes autres le fait que la réduction du réel à une suite de signes repose sur des grilles de lecture préétablies qui sont superposées au réel avec plus ou moins de succès. De telles pratiques suggèrent que l'interprétation des signes telle qu'elle est mise en application par les *professionals* relève davantage de la production de sens que de la recherche de la vérité. Ainsi, ces grilles de lecture préexistantes qui permettent de cartographier les entrées sémiologiques de l'intrigue

¹George Eliot, « Janet's Repentance », *op. cit.*, p. 252.

sont cruciales à la genèse du genre policier, car elles préfigurent l'établissement de ses conventions, lesquelles se nourrissent de la force du précédent et reposent sur la concomitance avec une forme type qu'il s'agit de décliner.

De surcroît, ces grilles de lecture se veulent d'autant plus valides qu'elles reposent sur des pré-textes que l'on pourrait dire universels, car ancrés dans la culture commune que partagent le *professional*, le narrataire et le lecteur. Ce recours à un pré-texte est plus courant dans le cas du discours religieux, et acquiert une résonance particulière dans nombre de textes fantastiques à l'étude, au sein desquels les discours religieux et scientifique se fondent l'un dans l'autre pour donner de la consistance à des intrigues qui s'appuient partiellement sur des définitions traditionnelles de la mort et de l'au-delà pour légitimer des conceptions spirites et mystiques visant à renouveler la figure du revenant « classique ». Il est remarquable de voir que cette tendance est très forte chez chacun de nos trois auteurs, qui illustrent de ce fait la congruence encore très importante des acceptions scientifiques et religieuses du thème de la mort durant le règne de Victoria.

Cependant, malgré leur apparente stabilité et le succès de certains *professionals* dans la mise en application de ces grilles de lecture, des accrocs apparaissent assez régulièrement dans le voile que constitue le discours d'interprétation du réel que les membres des *professions* mettent en place. Par l'observation des manquements de cette lecture des signes et des décalages face au réel qui en résultent, nous avons pu mettre en évidence le fait que cette production de sens est parfois employée comme un procédé d'occultation de la vérité : les axes de lecture définis comme stables en accord avec les discours de connaissance de la médecine, de la loi et de la religion sont autant de carcans dans lesquels leurs représentants s'efforcent de faire rentrer le réel.

Le genre fantastique semble s'emparer très vite, et de façon systématique dans le corpus à l'étude, de ces déchirures du calque apposé sur les faits : si à première vue l'activité de lecture des signes peut s'avérer fructueuse, c'est sans compter la nature palimpsestique de nombre de nouvelles, laquelle proclame la résilience des versions précédentes du texte. Ces versions qui transparaissent en filigrane viennent régulièrement mettre en question la lecture finale des signes, et le lecteur est alors mis face à un échec ponctuel à stabiliser le réel de cette lecture qui se veut pourtant définitive. Cette fugacité du signe et de la signification qui peut lui être assignée fait le jeu d'une littérature fantastique en pleine évolution. De fait, l'inadéquation de ces lectures dirigées et dirigistes du réel nourrit l'hésitation face à l'inexplicable qui est au cœur de la définition du fantastique formulée par Tzvetan Todorov. Cette hésitation prend donc parfois place en vertu des manquements des discours d'explication du monde émis par les *professionals* plutôt que malgré ces discours. Un tel

phénomène est illustré par diverses nouvelles de notre corpus, notamment « Lot No. 249 », dans laquelle Conan Doyle propose à son lecteur un choix entre le rationnel et l'irrationnel des les premières lignes de l'introduction.

Ces discours d'explication du monde, du fait de leur validité par trop fluctuante, ont fréquemment des effets inverses aux résultats escomptés : en introduisant des principes nouveaux mais maîtrisés seulement en apparence, les *professionals* ne rendent pas le monde plus intelligible mais au contraire plus mystérieux encore. Les conséquences sont alors terribles : les personnages imaginés par Le Fanu sombrent dans la folie et connaissent une mort prématurée lorsqu'ils ne sont plus capables d'appliquer au monde qui les entoure les grilles de lecture préétablies de la science et de la religion ; le héros de « Lot No. 249 », pourtant un jeune homme remarquable et doué d'un grand sang froid, est presque poussé au meurtre ; et chez Wilkie Collins, les esprits frappeurs se manifestent en plein jour pour rendre une justice que les vivants peinent à appliquer (« Mrs Zant and the Ghost »). C'est alors la souveraineté de l'intangible sur le tangible, du surnaturel sur le naturel qui est proclamée de manière sous-jacente, et les nouvelles à l'étude sont des fenêtres ouvertes sur le monde des esprits (« spiritual world¹ ») défini par Swedenborg puis par Hesselius, ou sur ce qu'Arthur Conan Doyle baptise plus largement « the unseen² » dans la classification de ses nouvelles dans le cadre du recueil *The Conan Doyle Stories*. Ces espaces, qui restent des territoires inconnus comme le suggère le narrateur de la nouvelle de Wilkie Collins « Mrs Zant and the Ghost » lorsqu'il parle à ce sujet de « new and strange ground³ », ne cessent de se fondre dans la trame du monde connu, sur lequel ils semblent avoir une prise telle qu'ils peuvent régulièrement se subroger à lui malgré tous les efforts de narrateurs qui cherchent (par tous les moyens) à ramener les faits dans le cadre d'un « réel absolu » plus aisément circonscrit. En cela, nombre des textes à l'étude s'éloignent sensiblement de la tendance réaliste dominante de l'époque pour s'inscrire pleinement dans un discours fantastique, selon la description qu'en fait Philippe Hamon en opposition au discours réaliste : « Dans le programme réaliste, le monde est descriptible, accessible à la dénomination. Par là, il s'oppose au monde du discours fantastique (l'innommable, l'indescriptible, le monstre...) ; ce programme se caractérise aussi par sa volonté d'exhaustivité (le discours fantastique est souvent, lui, partiel et parcimonieux)⁴ ».

C'est donc au centre d'une crise de la production de sens face au caractère étranger et impénétrable d'un monde qui résiste aux assauts de la raison positiviste que notre corpus place les membres des *professions*, crise qui touche également le genre policier encore en

¹Joseph Sheridan Le Fanu, « The Familiar », *op. cit.*, p. 60.

²Arthur Conan Doyle, *The Conan Doyle Stories*, *op. cit.*, p. viii.

³Wilkie Collins, « Mrs. Zant and the Ghost », *op. cit.*, p. 9.

⁴Philippe Hamon, « Un Discours contraint », *op. cit.*, p. 162.

gestation. En effet, si la lecture du réel effectuée dans le cadre des récits policiers de notre corpus se révèle de manière générale plus empreinte de stabilité que dans les récits fantastiques, les discours déductifs émis afin de justifier cette lecture ne peuvent convaincre que partiellement, car ils restent souvent abscons et fluctuants. De ce fait, le discours totalisant de Sherlock Holmes, malgré le fait qu'il entre presque systématiquement en congruence avec le réel, ne rassure pas tout à fait : cette lecture stabilisatrice qui proclame l'immuabilité du réel dans le monde de la diégèse holmésienne n'est accessible qu'au détective et à lui seul, ce qui implique l'exclusion d'un Watson narrateur souvent dépassé au temps de l'histoire, et complice au temps du récit. De ce fait, le lecteur n'a souvent accès, comme le montre Uri Eisenzweig, qu'au récit second de la recherche de la vérité, et reste tributaire du bon vouloir du détective, qui offrira en conclusion de l'histoire une reconstitution plus ou moins complète – mais presque toujours satisfaisante – du récit premier, celui du crime.

Il faut aussi rappeler que le cycle holmésien comporte un nombre restreint d'échecs avérés à réconcilier la lecture indicielle avec la réalité des faits. Nous pensons notamment à la nouvelle « The Yellow Face », dans laquelle la suite logique d'événements imaginée par le détective pour expliquer les faits se heurte à l'incongruité de ces derniers. Dans cette nouvelle, qui constitue en quelque sorte l'exception qui confirme la règle, la lecture formulée par Holmes avant l'élucidation finale se révèle satisfaisante mais néanmoins erronée, et donc tout à fait artificielle car n'entrant en congruence avec les faits qu'en vertu de l'absence du récit original.

Les travaux de Le Fanu et de Collins illustrent eux aussi très largement la nature artificielle voire illusoire de cette recherche de la vérité qui prend la forme d'une reconstitution. Avec le Dr Hesselius imaginé par Joseph Sheridan Le Fanu, les figures du médecin et de l'enquêteur ne font qu'un, et le récit de la maladie et de sa guérison devient ce que Gaïd Girard décrit comme un « texte caché¹ » soumis à la subjectivité du narrateur et donc sujet à tous les abus, si bien que dans la nouvelle « Green Tea », « le détective se fond avec le criminel² ». De même, le roman *The Moonstone* illustre les écueils de la subjectivité – et donc son potentiel prometteur pour la mise en place d'effets de lecture saisissants – du fait même de sa structure narrative, qui, très ironiquement, fait là aussi de celui qui paraît le plus déterminé à rétablir la vérité un coupable malgré lui. Comme l'a montré Jean-Pierre Naugrette, ce roman met en exergue, par la grande pluralité des voix et des points de vue qu'il met en scène, la valeur hautement subjective de l'acte narratif lorsque celui-ci est libéré de la

¹Gaïd Girard, *Joseph Sheridan Le Fanu : une écriture fantastique*, op. cit., p. 336.

²*Ibid.*, p. 336.

voix souveraine d'un narrateur omniscient, voix qui a présidé à la forme du roman tout au long du dix-huitième siècle et durant une grande partie du dix-neuvième siècle.

Il apparaît alors que c'est aussi une mise en question du rapport à la représentation défini à la fois par la pensée positiviste et la voix narrative omnisciente, qu'incarnent les membres des *professions*, à travers l'instabilité sous-jacente de leurs discours d'explication du monde et la subjectivité de leurs témoignages. En effet, il semble qu'à travers les travaux de nos trois auteurs entre autres, la littérature victorienne instrumentalise les *professions* et leur prise de parole afin de mettre en perspective un rapport omniscient à la représentation du monde, découlant de l'illusion née du positivisme victorien selon laquelle le monde peut être représenté avec exactitude, d'un point de vue infallible et donc impossible à remettre en cause.

Ainsi, par le biais du rapport tout-puissant au savoir et au réel que les *professionals* cherchent à établir tout au long de notre recueil, ces derniers deviennent en quelque sorte des narrateurs-outils, qui paraissent à première vue galvaniser cette illusion positiviste du triomphe de la poussée normalisante des savoirs face à la multiformité d'un monde qu'il serait possible de circonscrire. Mais il s'agit bien là d'une illusion, car que ce soit dans le cadre du genre policier ou du genre fantastique, ce rapport de toute-puissance est régulièrement remis en cause, voire parodié par le biais des échecs successifs de divers narrateurs et personnages face au foisonnement du réel. La toute-puissance affichée se change alors en une impuissance au mieux mal dissimulée, et nombreux sont les narrateurs qui cèdent face à ce que Gaïd Girard appelle « la puissance du non-maîtrisé¹ », devenant ainsi les représentants d'« un positivisme qui ne parvient pas à ordonner le chaos, mais le maintient à distance² ». La prétention des membres des *professions* à une parole totalisante est donc un leurre permettant d'abuser un temps le lecteur, et les discours de pouvoir qu'ils déploient révèlent malgré eux les limites de la pensée positiviste victorienne, qui après les grandes découvertes du début et du milieu du dix-neuvième siècle, se heurte à l'aube du vingtième siècle à de nouveaux territoires inconnus, vierges, et dont l'exploration précipite l'avènement de la spécialisation scientifique en fin de siècle, tout comme l'apparition de nouvelles disciplines visant à cartographier cet inconnu, telles que la neurologie, la psychiatrie, la physiologie et la radiologie entre autres. L'étendue insoupçonnée de ces nouveaux territoires accélère sensiblement le déclin du positivisme confronté à « un monde qui ne s'appréhende pas par la pensée rationnelle univoque³ », et donne raison à l'épistolier dérangé de la « Lettre d'un fou » de Maupassant (1885), dont les inquiétudes sont singulièrement proches de celles des

¹Gaïd Girard, « L'écriture fantastique chez Conan Doyle », *op. cit.*, p. 220.

²*Ibid.*, p. 228.

³*Ibid.*, p. 220.

personnages de Le Fanu : « Donc, nous nous trompons en jugeant le Connu, et nous sommes entourés d'Inconnu inexploré. Donc, tout est incertain et appréciable de manières différentes. Tout est faux, tout est possible, tout est douteux¹. »

Enfin, ce sont aussi les mutations des rapports entre société et littérature dans le monde victorien que la question des *professions* nous semble éclairer. D'une part, nous avons pu observer au fil de notre étude de quelle façon la littérature victorienne s'est emparée de ces nouvelles figures apparues au milieu du siècle, et comment la visibilité littéraire des *professions* et l'accès au statut de narrateur des *professionals* ont contribué de manière indéniable à enrichir la valeur mimétique de la production littéraire victorienne ainsi qu'à promouvoir la mise en place de nouvelles pratiques littéraires touchant tout à la fois à l'ambition réaliste, à la naissance du genre policier et à la modernisation des thématiques propres au fantastique. D'autre part, il est aussi très clair que nos trois auteurs, en interprètes de la réalité sociale de leur temps, ont permis d'accroître cette visibilité sociale des *professions* et ont ainsi pesé sur la perception populaire de celles-ci. Il est alors manifeste que la nouvelle place des médecins, des hommes d'église et des juristes a été répliquée mais aussi modelée indirectement par la littérature, et qu'il y a donc une réciprocité évidente dans la relation d'instrumentalisation entre le texte littéraire victorien et les *professions* en tant que groupe social, car comme le suggère Roland Barthes dans « La Mort de l'auteur », « [l]a vie ne fait jamais qu'imiter le livre, et ce livre lui-même n'est qu'un tissu de signes, imitation perdue, infiniment reculée² ».

¹Guy de Maupassant, « Lettre d'un fou » in *Le Horla et autres contes fantastiques*, Paris : Hachette, 1994 (1885), p. 78.

²Roland Barthes, « La Mort de l'auteur » in *Roland Barthes, Œuvres Complètes – Tome 3*, Paris : Éditions du Seuil, 1994 (1968), p. 44.

INDEX DES NOUVELLES ET DES ROMANS CITÉS

NB : afin d'améliorer la lisibilité du présent index, nous avons choisi d'ignorer les articles « The » et « A » en début de titre pour le classement par ordre alphabétique des textes indexés.

Joseph Sheridan Le Fanu :

« An Account of Some Strange Disturbances in Aungier Street » : 9, 115, 199, 279, 280, 291-292.

« Carmilla » : 7, 220, 267-268, 285.

« Catherine's Quest » : 9, 135, 177-178, 180-181.

« Doctor Feversham's Story » : 9, 114, 153-155, 156-157, 199.

« The Evil Guest » : 9, 109, 131-132, 182, 283, 286-287.

« The Familiar » : 138, 142, 144, 166-168, 184, 187-188, 195, 209, 233-234, 249, 254, 272, 284, 287-290, 293-294, 330.

« Green Tea » : 53, 81, 90, 92, 96, 108, 119-121, 139, 141-142, 168, 170, 188-189, 192-193, 196, 200-201, 209-211, 218, 221, 230-231, 233, 235, 237, 239-242, 248-249, 253-254, 257, 267-268, 271-272, 274, 281, 284, 286-287, 290, 293-294, 331.

« Mr Justice Harbottle » : 249, 250-251, 254, 266-267, 272, 274.

« What Was It? » : 278.

Wilkie Collins :

« The Biter Bit » : 150, 157, 248.

« The Diary of Anne Rodway » : 130, 173-174, 194, 197, 300, 303.

« The Family Secret » : 26-27, 197.

The Moonstone : 10, 28, 85, 90, 107, 134, 186, 197, 252-253, 295-296, 299-300, 309-311, 331.

« Miss Bertha and the Yankee » : 133, 150, 189-191.

« Miss Jeromette and the Clergyman » : 115-116, 133, 137-138, 156, 190.

« Mr. Lepel and the Housekeeper » : 300, 303-305.

« Mr. Marmaduke and the Minister » : 115, 132-133, 150, 190-192, 194-196, 301-302.

« Mr. Percy and the Prophet » : 108, 169-170, 263-264.

« Mrs. Zant and the Ghost » : 201-202, 330.

« The Parson's Scruple » : 108.

« A Plot in Private Life » : 54-55, 95, 102-104, 109, 300.

« Sister Rose » : 118.

« A Stolen Letter » : 54, 113-114, 151, 153, 156, 223-224, 247, 306-307.

« The Yellow Mask » : 102-103, 119, 251.

Arthur Conan Doyle :

Nouvelles diverses :

« The Beetle-Hunter » : 84-86, 99, 110, 112, 114, 120-121, 154-155, 164-165, 185, 215-216, 225, 278, 313.

« The Black Doctor » : 273, 313-314.

« The Brown Hand » : 84, 87, 110, 151, 183, 198, 200, 220, 256, 278.

« The Case of Lady Sannox » : 36, 54, 88, 263, 265, 315, 322.

« The Great Keinplatz Experiment » : 83, 101-102, 111, 118, 205, 265.

« How it Happened » : 203.

« J. Habakuk Jephson's Statement » : 150, 152, 206-207, 216-217, 219, 237, 254-256, 276-277.

« The Los Amigos Fiasco » : 121-122, 256-257.

« Lot No. 249 » : 97-98, 110, 115, 182-183, 262, 270, 285, 317, 330.

« A Medical Document » : 36-37, 53, 88, 93-94, 108, 126-128, 219-220, 258, 313, 315, 327.

« The Parasite » : 150, 225-226.

« A Physiologist's Wife » : 88, 101, 106, 118, 222-223.

« Playing With Fire » : 202-203, 207-208.

« The Sealed Room » : 98, 110, 112, 134-135, 177, 179-181, 211, 312.

Romans et nouvelles appartenant au Canon holmésien :

« The Adventure of the Beryl Coronet » : 173.

« The Adventure of the Blue Carbuncle » : 172, 176, 319.

« The Adventure of Charles Augustus Milverton » : 99-100, 175, 319.

« The Adventure of the Copper Beeches » : 213-214.

« The Adventure of the Creeping Man » : 83, 95, 99, 122, 124, 140-141, 145-146, 158-159, 186-187, 319, 322.

« The Adventure of the Dying Detective » : 125, 165-166, 319.

« The Adventure of the Engineer's Thumb » : 231, 233.

« The Adventure of the Missing Three-Quarter » : 89, 105, 318.

« The Adventure of the Noble Bachelor » : 172-173, 229-230.

« The Adventure of the Speckled Band » : 84, 91-92, 101, 123, 145-146, 149, 175, 181, 233, 235, 319, 323.

« The Adventure of the Sussex Vampire » : 104.

« The Adventure of the Three Garridebs » : 214, 321.

« The Adventure of the Veiled Lodger » : 259.

« The Boscombe Valley Mystery » : 212, 258.

« The Disappearance of Lady Frances Carfax » : 92, 321.

« The Final Problem » : 85-86, 111, 319.

« The Five Orange Pips » : 175, 259.

The Hound of The Baskervilles : 11, 87, 91, 96, 123, 125-126, 130, 158, 221, 239, 269-270, 319.

« The Man with the Twisted Lip » : 140, 233.

« The Musgrave Ritual » : 141, 145, 175, 231.

« The Naval Treaty » : 226-227.

« The Resident Patient » : 94-95, 103, 107, 318.

« A Scandal in Bohemia » : 93, 106, 111, 139-140, 258.

The Sign of Four : 11, 105, 122-123, 125, 146, 213, 215.

A Study in Scarlet : 11, 82-83, 86, 99, 123-126, 141, 172, 175, 213, 229, 232, 235, 317-320.

« The Yellow Face » : 239, 331.

Autres œuvres de fiction citées :

The Adventures of Roderick Random : 61-63, 153.

The Canterbury Tales : 15, 60.

Dracula : 287-288.

Great Expectations : 77-78, 95, 326.

The History of Tom Jones, a Foundling : 67-69.

Joseph Andrews : 63-67, 69.

« Lettre d'un fou » : 332-333.

The Life and Opinions of Tristram Shandy : 3, 60, 63, 153.

The Pickwick Papers : 70, 72-73, 92, 116.

The Picture of Dorian Gray : 86.

Scenes of Clerical Life : 57, 73-77, 328.

INDEX DES NOMS PROPRES ET DES AUTEURS CITÉS

ADDISON, Joseph : 16.

ARNOLD, Matthew : 58.

AUSTEN, Jane : 30, 296.

BAKER, Valentine : 49.

BARTHES, Roland : 145, 164-165, 168-169, 333.

BAXTER, Robert Dudley : 58.

BELLENGER, Dominic Aidan : 44.

BENTHAM, Jeremy : 84.

BESANT, Walter : 16-17, 20-21, 34, 55.

BLUNT, J. J. : 42.

BOSWELL, James : 139, 140, 258.

BOURDIEU, Pierre : 15.

BRADDON, Mary Elizabeth : 26, 295.

BRONTË, Anne : 82.

BRONTË, Charlotte : 82, 131.

BUFFON, Georges-Louis Leclerc de : 213.

BYNUM, William F. : 32, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 118, 121.

CADWALLADER-BOURON, Delphine : 167.

CHADWICK, Owen : 42, 43, 44.

CHAMBOREDON, Jean-Claude : 15.	FLUDERNIK, Monika : 236, 238, 261, 265.
CHAUCER, Geoffrey : 15, 60.	FORSTER, Edward Morgan : 299, 300, 304, 307.
COLÓN, Susan : 9.	
COMBE, George : 82.	FOUCAULT, Michel : 4, 84, 147-148, 162-163, 174, 184, 230, 273.
CULLER, Jonathan : 236, 237, 275, 276, 277, 279, 280.	GALL, Franz Joseph : 82.
DALLAS, Eneas S. : 295.	GASKELL, Elizabeth : 9, 56.
DARWIN, Charles : 188, 194.	GILMOUR, Robin : 29, 30, 31, 32, 33.
DELEUZE, Gilles : 228, 229, 237.	GIRARD, Gaïd : 90, 120, 139, 141, 168-169, 171-172, 192, 194, 217, 230-232, 237, 240-242, 249, 251, 257, 268, 274, 284, 287-288, 290-292, 295, 325, 331-332.
D'HAUSSY, Christiane : 43-44.	
DICKENS, Charles : 57, 59, 70, 71, 72, 77, 82, 92, 95, 116, 300, 326.	GINZBURG, Carlo : 84.
DISRAELI, Benjamin : 9, 56.	GODFREY, Emelyne : 100.
DOLIN, Kieran : 9.	GOLDSMITH, Oliver : 57, 132, 136.
EISENZWEIG, Uri : 269, 270, 331.	GOODLAND, Lauren : 27, 28.
ELIOT, George : 9, 57, 59, 73-77, 82, 328.	GREEN, Peter H. : 51.
ELL, Paul : 42.	GREEN, Robert M. : 71, 116-117.
EVANS, R. W. : 42, 43, 44, 45.	GRETTON, Richard Henry : 22.
FIELDING, Henry : 56, 63-69.	GUATTARI, Félix : 228, 229, 237.
	HAMON, Philippe : 217-218, 330.

HARDY, Thomas : 57.

LEAVIS, Frank Raymond : 59.

HARRISON, William : 29-30.

LEPENIES, Wolf : 55, 56, 58, 59, 213, 281.

HASTINGS, Charles : 94.

LÉVINAS, Emmanuel : 88, 89.

HAWTHORNE, Nathaniel : 8.

LISTER, Joseph : 36.

HOBSBAWM, Eric J. : 24, 25.

LODGE, David : 210, 217.

HUGHES, Everett C. : 46, 47, 52, 74, 78,
79, 104, 105, 117, 164, 173, 194, 219, 268,
292.

LOMBROSO, Cesare : 82.

LYND, Robert S. : 59.

HUGHES, Thomas : 97.

MACHINAL-CRIGNON, Hélène : 7, 119,
170, 206, 210, 215, 238, 250, 262, 285, 312-
313, 316, 327.

HUNTER, John : 35.

HUXLEY, Thomas Henry : 58.

MACKENZIE, Morell : 316.

JAËCK, Nathalie : 146, 147, 158, 214, 229,
258.

MASON, Philip : 29-30, 32.

MAUPASSANT, Guy de : 332-333.

JAMES, M. R. : 284, 285.

MAURICE, Frederick Denison : 18, 21.

JOHNSON, Samuel : 139, 140.

McLEOD, Hugh : 45.

KEMP, Sandra : 310-311.

MORVAN, Alain : 56-57, 140.

KERR, Douglas : 320.

NAUGRETTE, Jean-Pierre : 11, 120, 126,
141, 145, 170, 212, 231, 252, 253, 259, 269,
270, 296, 311, 325, 331.

KINGSLEY, Charles : 56, 97.

KLINGOPULOS, G. D. : 56, 57.

NORTHCOTE, Sir Stafford : 30.

LAROQUE, François : 56-57, 140.

PALMER, George Josiah : 52.

SMOLLETT, Tobias : 56, 61-63.

PALMER, William : 323.

SNELL, Keith : 42.

PASSERON, Jean-Claude : 15.

SPARKS, Tabitha : 9.

POE, Edgar Allan : 8, 311.

SPURZHEIM, Johann Kaspar : 82.

PRITCHARD, Edward : 323.

STANZEL, Frank Karl : 265.

PUNTER, David : 198.

STERNE, Laurence : 60-61, 153.

QUETELET, Adolphe : 58.

STOKER, Bram : 287.

READER, William Joseph : 28, 31, 38, 40, 41, 48, 49, 50, 51, 113, 117, 138, 146, 177, 315-316, 324.

SWEDENBORG, Emanuel : 171, 192, 199, 200, 201, 231, 272, 284, 286, 287, 292, 326, 330.

REGARD, Frédéric : 56-57, 140.

SAINT AUBYN, Giles : 21.

RICHARDSON, Samuel : 56, 295.

TALAIRACH-VIELMAS, Laurence : 9.

RIEGEL, Martin : 148.

THOMPSON, Francis M. L. : 23, 24.

ROSSET, Clément : 274-275, 327.

TODOROV, Tzvetan : 7, 262, 327, 329.

ROYLE, Edward : 43, 45.

TOMLINSON, Alan : 97.

RUER, Jean : 282, 295-301, 304, 307, 310.

TOSH, John : 98.

SCRUTON, Roger : 23, 26, 27, 50.

TRAINOR, Richard : 23-26, 33-34, 46, 51.

SEWELL, William : 32.

TREVELYAN, Sir Charles Edward : 30.

SMILES, Samuel : 32.

TROLLOPE, Anthony : 9, 57.

WAKLEY, Thomas : 51.

WILDE, Oscar : 86.

WOOD, Jane : 105.

INDEX DES NARRATEURS PAR AUTEUR

Joseph Sheridan Le Fanu :

Médecins narrateurs :

L'assistant anonyme du Dr Hesselius (*In a Glass Darkly*) : narrateur extradiegetique, heterodiegetique. Ce medecin rate, infirme suite a une mauvaise manipulation avec un scalpel, est le narrateur premier du recueil *In a Glass Darkly*. A cette occasion, il met a la disposition du lecteur certains des cas observes plus ou moins directement par son mentor, le Dr Hesselius, a qui il voue une admiration sans bornes.

Dr Martin Hesselius (*In a Glass Darkly*) : narrateur intradiegetique et homodiegetique dans la nouvelle « Green Tea », puis narrateur heterodiegetique dont l'intervention est souvent limitee au prologue des autres nouvelles du recueil *In a Glass Darkly*. Hesselius n'est pas un medecin ordinaire, et traite aussi bien les affections spirituelles que physiques.

Dr Feversham (« Dr Feversham's Story ») : narrateur intradiegetique et homodiegetique. Vieux medecin qui juge le surnaturel comme de la superstition et qui raconte sa propre rencontre avec le fantastique dans sa jeunesse.

Richard [nom de famille non specifie] (« An Account of Some Strange Disturbances in Aungier Street ») : narrateur extradiegetique et homodiegetique. Etudiant en medecine qui devient victime de visions malgre ses propres convictions et les remedes qu'il s'administre

lui-même. Jeune, crédule, impressionnable, clairement assez peu digne de confiance malgré son statut de narrateur-témoin.

Hommes d'église narrateurs :

Révérant Jennings (« Green Tea ») : narrateur intradiégétique, homodiégétique. Patient du Dr Hesselius en proie à des hallucinations spectrales, Jennings relate son calvaire, rendu plus insupportable encore par ses doutes religieux qui le mènent au suicide à la fin de la nouvelle.

Avocats narrateurs :

– *nil*.

Wilkie Collins :

Médecins narrateurs :

Brother Morgan (*The Queen of Hearts*) : narrateur intradiégétique, le plus souvent hétérodiégétique. L'un des trois frères tour à tour narrateurs du recueil, un vieux médecin blasé et parfois amer, il est déterminé à prouver que la médecine dans son ensemble n'est que charlatanisme.

Ezra Jennings : (*The Moonstone*) : narrateur intradiégétique et homodiégétique, il narre le quatrième témoignage dans le roman *The Moonstone*, par le biais de son journal intime. Assistant de Mr. Candy (le médecin de la famille Verinder), Ezra Jennings est un homme hideux, condamné à occuper une position subalterne par son apparence et son passé trouble.

Professor Tizzi (« The Yellow Mask » – prologue) narrateur intradiégétique et hétérodiégétique. Spécialiste excentrique, défenseur de la théorie du « *vital principle* ». Le professeur Tizzi est plus proche du savant fou orgueilleux que de la figure moderne du spécialiste.

Hommes d'église narrateurs :

The Minister of Cauldkirk (« Mr. Marmaduke and the Minister ») : narrateur extradiégétique, homodiégétique, par le biais du support du journal intime. Vieux pasteur de campagne, conservateur, honnête et simple. D'abord promis au barreau, une tragédie familiale l'amène à entrer dans les ordres. Il relate le mariage de sa fille Felicia avec Mr. Marmaduke, acteur vedette de théâtre.

Brother Owen (*The Queen of Hearts*) : narrateur intradiégétique, hétérodiégétique. L'un des trois frères tour à tour narrateurs du recueil. Modèle du pasteur irréprochable, bienfaiteur des pauvres et oreille attentive aux cas de conscience de ses semblables, dont il tire les récits qu'il portera à la connaissance du lecteur.

The priest – un prêtre catholique anonyme (« The Family Secret ») : narrateur intradiégétique, homodiégétique, qui fait le récit enchâssé de sa rencontre avec le personnage central de Uncle George dans une petite bourgade du sud de la France. Ce prêtre révèle les derniers événements menant à l'exil d'Uncle George, et narre ses derniers instants.

Narrateur anonyme (« Miss Jeromette and the Clergyman ») : narrateur intradiégétique, homodiégétique. Ce narrateur non nommé relate la triste histoire de Miss Jeromette, qu'il rencontre après être entré dans les ordres afin de respecter les dernières volontés de sa propre mère. Sa narration est enchâssée dans celle de son frère, dont le lecteur ignore tout.

Reverend Alfred Loring (« Miss Bertha and the Yankee ») narrateur intradiégétique et homodiégétique. La nouvelle dans laquelle il apparaît consiste en une suite de dépositions concernant le suicide du capitaine Stanwick, qui intervient après sa victoire (et le meurtre supposé de son adversaire) lors d'un duel pour l'affection de Miss Bertha Laroche. La déposition d'Alfred Loring est présentée en quatrième position, et ne couvre qu'une partie (centrale au demeurant) des événements.

Avocats narrateurs :

Brother Griffith (*The Queen of Hearts*) : narrateur extradiégétique, tantôt homodiégétique, tantôt hétérodiégétique. Il est le narrateur premier du recueil, qui maîtrise l'acte d'écriture et enjoint ses deux frères à coucher leurs expériences sur le papier. Ce dernier, en tant qu'avocat

et journaliste amateur, va organiser le cadre des récits variés du recueil en un tout structuré, le manuscrit baptisé « Purple volume ». Brother Griffith est à la fois le narrateur homodiégétique du cadre narratif du recueil, et le narrateur hétérodiégétique de plusieurs nouvelles.

Mr. Boxsious (« A Stolen Letter ») : narrateur intradiégétique, homodiégétique. Avocat assez excentrique et peu respectueux. Ce dernier narre, pour distraire le peintre itinérant William Kerby alors qu'il prend la pose, l'affaire qui lui a permis de s'installer dans la profession, et les moyens peu scrupuleux (certes utilisés face à des criminels) qui lui ont permis de résoudre cette affaire.

Matthew Sharpin (« The Biter Bit ») : narrateur extradiégétique et homodiégétique. Clerc de notaire soudain promu au rang d'inspecteur, notoirement pompeux et inefficace. Il n'effleure même pas la vérité et les résultats de son enquête sont catastrophiques. De manière remarquable, la nouvelle consiste entièrement en une suite de correspondances épistolaires entre Matthew Sharpin et deux officiers gradés de la police. Sharpin est donc narrateur extradiégétique, au même titre que ses deux correspondants, l'inspecteur en chef Theakstone et le sergent Bulmer.

Arthur Conan Doyle :

Médecins narrateurs :

Dr Hardacre (« The Brown Hand ») : narrateur extradiégétique, homodiégétique, dimension autodiégétique assez forte : Hardacre raconte les conditions invraisemblables de son accès à la prospérité, résultat de ses services rendus à Sir Dominick Holden, son oncle. Hardacre permet en effet à Sir Dominick de se libérer d'un spectre qui le poursuivait depuis les colonies.

Sir Dominick Holden (« The Brown Hand ») : narrateur intradiégétique et homodiégétique. Il conduit un récit très court enchâssé dans la narration du Dr Hardacre, et dans lequel ce vieux chirurgien renommé tout juste de retour d'Inde relate les circonstances qui ont causé l'apparition du spectre qui le tourmente chaque nuit.

Dr Hamilton (« The Beetle Hunter ») : narrateur intradiégétique, homodiégétique, dimension autodiégétique forte car seul un paragraphe introductif très court le cantonne à la narration

intradiégétique. Il raconte une curieuse expérience de jeunesse, au cours de laquelle il répond à une étrange offre d'emploi le menant à participer à la procédure d'internement pour le moins mouvementée d'un aristocrate dément passionné de coléoptères.

Professor Austin Gilroy (« The Parasite ») : narrateur extradiégétique, homodiégétique, dimension autodiégétique. Éminent professeur de physiologie, Austin Gilroy relate dans son journal intime comment une médium mal intentionnée prend peu à peu contrôle de sa conscience après l'avoir hypnotisé.

Narrateur anonyme (« The Los Amigos Fiasco ») : narrateur extradiégétique, homodiégétique. Notable de la petite ville américaine de Los Amigos, ce médecin membre d'un comité scientifique chargé de superviser l'exécution d'un criminel à l'aide d'une nouvelle invention, la chaise électrique, décrit les conséquences désastreuses de cette expérimentation.

Joseph Habakuk Jephson (« J. Habakuk Jephson's Statement ») : narrateur extradiégétique, clairement autodiégétique. Médecin américain qui livre son témoignage inédit quant à la disparition inexpiquée de l'équipage de la *Mary Celeste*, brigantin de commerce retrouvé inoccupé en 1872 au large du Portugal.

Dr Watson : narrateur extradiégétique de la très grande majorité des aventures de Sherlock Holmes, à l'exception des textes suivants : « His Last Bow » (1917), « The Adventure of the Mazarin Stone » (1921), « The Adventure of the Blanched Soldier » (1926) et « The Adventure of the Lion's Mane » (1926).

Hommes d'église narrateurs :

– *nil*.

Avocats narrateurs :

Frank Alder (« The Sealed Room ») : narrateur extradiégétique et homodiégétique. Jeune *solicitor* sportif et énergique, il possède une conscience professionnelle remarquable. Il secourt un soir le jeune Felix Stanniford, et est alors admis dans la vaste demeure du jeune homme. Suite à cet épisode, Alder devient le notaire de Felix Stanniford, ce qui lui permet

d'assister à l'ouverture de la mystérieuse pièce scellée que Stanniford ne pourra ouvrir qu'à sa majorité.

INDEX DES NARRATEURS PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE

Alder, Frank (« The Sealed Room ») : narrateur extradiégétique et homodiégétique. Jeune *solicitor* sportif et énergique, il possède une conscience professionnelle remarquable. Il secourt un soir le jeune Felix Stanniford, et est alors admis dans la vaste demeure du jeune homme. Suite à cet épisode, Alder devient le notaire de Felix Stanniford, ce qui lui permet d'assister à l'ouverture de la mystérieuse pièce scellée que Stanniford ne pourra ouvrir qu'à sa majorité.

Boxsious, Mr. (« A Stolen Letter ») : narrateur intradiégétique, homodiégétique. Avocat assez excentrique et peu respectueux. Ce dernier narre, pour distraire le peintre itinérant William Kerby alors qu'il prend la pose, l'affaire qui lui a permis de s'installer dans la profession, et les moyens peu scrupuleux (certes utilisés face à des criminels) qui lui ont permis de résoudre cette affaire.

Griffith (*The Queen of Hearts*) : narrateur extradiégétique, tantôt homodiégétique, tantôt hétérodiégétique. Il est le narrateur premier du recueil, qui maîtrise l'acte d'écriture et enjoint ses deux frères à coucher leurs expériences sur le papier. Ce dernier, en tant qu'avocat et journaliste amateur, va organiser le cadre des récits variés du recueil en un tout structuré, le manuscrit baptisé « *purple volume* ». Brother Griffith est à la fois le narrateur homodiégétique du cadre narratif du recueil, et le narrateur hétérodiégétique de plusieurs nouvelles.

Feversham, Dr (« Dr Feversham's Story ») : narrateur intradiégétique et homodiégétique. Vieux médecin qui juge le surnaturel comme de la superstition et qui raconte sa propre rencontre avec le fantastique dans sa jeunesse.

Gilroy, Austin (« The Parasite ») : narrateur extradiégétique, homodiégétique, dimension autodiégétique. Éminent professeur de physiologie, Austin Gilroy relate dans son journal intime comment une médium mal intentionnée prend peu à peu contrôle de sa conscience après l'avoir hypnotisé.

Habakuk Jephson, Joseph (« J. Habakuk Jephson's Statement ») : narrateur extradiégétique, clairement autodiégétique. Médecin américain qui livre son témoignage inédit quant à la disparition inexplicée de l'équipage de la *Mary Celeste*, goélette de commerce retrouvée inoccupée en 1872 au large du Portugal.

Hamilton, Dr (« The Beetle Hunter ») : narrateur intradiégétique, homodiégétique, dimension autodiégétique forte. Il raconte une curieuse expérience de jeunesse, au cours de laquelle il répond à une étrange offre d'emploi le menant à participer à la procédure d'internement pour le moins mouvementée d'un aristocrate dément passionné de coléoptères.

Hardacre, Dr (« The Brown Hand ») : narrateur extradiégétique, homodiégétique, dimension autodiégétique assez forte : Hardacre raconte les conditions invraisemblables de son accès à la prospérité, résultat de ses services rendus à Sir Dominick Holden, son oncle. Hardacre permet en effet à Sir Dominick de se libérer d'un spectre qui le poursuivait depuis les colonies.

Hesseliuss, Martin (*In a Glass Darkly*) : narrateur intradiégétique et homodiégétique dans la nouvelle « Green Tea », puis narrateur hétérodiégétique dont l'intervention est souvent limitée au prologue des autres nouvelles du recueil *In a Glass Darkly*. Hesseliuss n'est pas un médecin ordinaire, et traite aussi bien les affections spirituelles que physiques.

Holden, Sir Dominick (« The Brown Hand ») : narrateur intradiégétique et homodiégétique. Il conduit un récit très court enchâssé dans la narration du Dr Hardacre, dans laquelle ce vieux chirurgien renommé tout juste de retour d'Inde relate les circonstances qui ont causé l'apparition du spectre qui le tourmente chaque nuit.

Jennings, Ezra : (*The Moonstone*) : narrateur intradiégétique et homodiégétique, il narre le quatrième témoignage dans le roman *The Moonstone*, par le biais de son journal intime.

Assistant de Mr. Candy (le médecin de la famille Verinder), Ezra Jennings est un homme hideux, condamné à occuper une position subalterne par son apparence et son passé trouble.

Jennings, Robert Lynder (« Green Tea ») : narrateur intradiégétique, homodiégétique. Patient du Dr Hesselius en proie à des hallucinations spectrales, le révérend Jennings relate son calvaire, rendu plus insupportable encore par ses doutes religieux qui le mènent au suicide à la fin de la nouvelle.

Loring, Alfred (« Miss Bertha and the Yankee ») narrateur intradiégétique et homodiégétique. La nouvelle dans laquelle cet homme d'église apparaît consiste en une suite de dépositions concernant le suicide du capitaine Stanwick, qui intervient après sa victoire (et le meurtre supposé de son adversaire) lors d'un duel pour l'affection de Miss Bertha Laroche. La déposition d'Alfred Loring est présentée en quatrième position, et ne couvre qu'une partie (centrale au demeurant) des événements.

Morgan (*The Queen of Hearts*) : narrateur intradiégétique, le plus souvent hétérodiégétique. L'un des trois frères tour à tour narrateurs du recueil, un vieux médecin blasé et parfois amer, il est déterminé à prouver que la médecine dans son ensemble n'est que charlatanisme.

Owen (*The Queen of Hearts*) : narrateur intradiégétique, hétérodiégétique. L'un des trois frères tour à tour narrateurs du recueil. Modèle du pasteur irréprochable, bienfaiteur des pauvres, et oreille attentive aux cas de conscience de ses semblables, dont il tire les récits qu'il portera à la connaissance du lecteur.

Richard [nom de famille non spécifié] (« An Account of Some Strange Disturbances in Aungier Street ») : narrateur extradiégétique et homodiégétique. Étudiant en médecine qui devient victime de visions malgré ses propres convictions et les remèdes qu'il s'administre lui-même. Jeune, crédule, impressionnable, clairement assez peu digne de confiance malgré son statut de narrateur-témoin.

Sharpin, Matthew (« The Biter Bit ») : narrateur extradiégétique et homodiégétique. Clerc de notaire soudain promu au rang d'inspecteur, notoirement pompeux et inefficace. Il n'effleure même pas la vérité et les résultats de son enquête sont catastrophiques. De manière remarquable, la nouvelle consiste entièrement en une suite de correspondances épistolaires entre Matthew Sharpin et deux officiers gradés de la police. Sharpin est donc narrateur

extradiégétique, au même titre que ses deux correspondants, l'inspecteur en chef Theakstone et le sergent Bulmer.

Tizzi, Professor (« The Yellow Mask » – prologue) : narrateur intradiégétique et hétérodiégétique. Spécialiste excentrique, défenseur de la théorie du « *vital principle* ». Le professeur Tizzi est plus proche du savant fou orgueilleux que de la figure moderne du spécialiste.

Watson, Dr John, H. : narrateur extradiégétique de la très grande majorité des aventures de Sherlock Holmes, à l'exception des textes suivants : « His Last Bow » (1917), « The Adventure of the Mazarin Stone » (1921), « The Adventure of the Blanched Soldier » (1926) et « The Adventure of the Lion's Mane » (1926).

Narrateurs anonymes :

L'assistant anonyme du Dr Hesselius (*In a Glass Darkly*) : narrateur extradiégétique, hétérodiégétique. Ce médecin raté, infirme suite à une mauvaise manipulation avec un scalpel, est le narrateur premier du recueil *In a Glass Darkly*. À cette occasion, il met à la disposition du lecteur certains des cas observés plus ou moins directement par son mentor, le Dr Hesselius, à qui il voue une admiration sans bornes.

The Minister of Cauldkirk (« Mr. Marmaduke and the Minister ») : narrateur extradiégétique, homodiégétique, par le biais du support du journal intime. Vieux pasteur de campagne, conservateur, honnête et simple. D'abord promis au barreau, une tragédie familiale l'amène à entrer dans les ordres. Il relate le mariage de sa fille Felicia avec Mr. Marmaduke, acteur vedette de théâtre.

The priest – un prêtre catholique anonyme (« The Family Secret ») : narrateur intradiégétique, homodiégétique, qui fait le récit enchâssé de sa rencontre avec le personnage central de Uncle George dans une petite bourgade du sud de la France. Ce prêtre révèle les derniers événements menant à l'exil d'Uncle George, et narre ses derniers instants.

Narrateur anonyme (« The Los Amigos Fiasco ») : narrateur extradiégétique, homodiégétique. Notable de la petite ville américaine de Los Amigos, ce médecin membre d'un comité scientifique chargé de superviser l'exécution d'un criminel à l'aide d'une

nouvelle invention, la chaise électrique, décrit les conséquences désastreuses de cette expérimentation.

Narrateur anonyme (« Miss Jeromette and the Clergyman ») : narrateur intradiégétique, homodiégétique. Ce narrateur non nommé relate la triste histoire de Miss Jeromette, qu'il rencontre après être entré dans les ordres afin de respecter les dernières volontés de sa propre mère. Sa narration est enchâssée dans celle de son frère, dont le lecteur ignore tout.

BIBLIOGRAPHIE

OEUVRES ÉTUDIÉES

Nouvelles de Joseph Sheridan Le Fanu :

SHERIDAN LE FANU, Joseph. « Catherine's Quest » in *The Collected Supernatural and Weird Fiction of J. Sheridan Le Fanu*. Driffield: Leonaur, 2010 (1896). - 576 p.

---. « Doctor Feversham's Story » in *The Collected Supernatural and Weird Fiction of J. Sheridan Le Fanu*. Driffield: Leonaur, 2010 (1896). - 576 p.

---. « What Was It? » in *A Stable For Nightmares*, Auckland: The Floating Press, 2011 (1896). - 199 p.

---. « Mr Justice Harbottle » in *In a Glass Darkly*. Oxford: Oxford University Press, 1993 (1872). - 347 p.

---. « The Familiar » in *In a Glass Darkly*. Oxford: Oxford University Press, 1993 (1872). - 347 p.

---. « Carmilla » in *In a Glass Darkly*. Oxford: Oxford University Press, 1993 (1872). - 347 p.

---. « Green Tea » in *In a Glass Darkly*. Oxford: Oxford University Press, 1993 (1869). - 347 p.

---. « An Account of Some Strange Disturbances in Aungier Street » in *The Collected Supernatural and Weird Fiction of J. Sheridan Le Fanu*. Driffield: Leonaur, 2010 (1853). - 576 p.

---. « The Evil Guest » in *The Collected Supernatural and Weird Fiction of J. Sheridan Le Fanu*. Driffield: Leonaur, 2010 (1851). - 576 p.

Nouvelles de Wilkie Collins :

COLLINS, Wilkie. « Mr. Lepel and the Housekeeper » in *Little Novels*. Charleston: BiblioBazaar, 2007 (décembre 1884). - 448 p.

---. « Mrs. Zant and the Ghost » in *Little Novels*. Charleston: BiblioBazaar, 2007 (1879). - 448 p.

---. « Mr. Marmaduke and the Minister » in *Little Novels*. Charleston: BiblioBazaar, 2007 (1878). - 448 p.

---. « Miss Bertha and the Yankee » in *Little Novels*. Charleston: BiblioBazaar, 2007 (décembre 1877). - 448 p.

---. « Mr. Percy and the Prophet » in *Little Novels*. Charleston: BiblioBazaar, 2007 (juillet 1877). - 448 p.

---. « Miss Jeromette and the Clergyman » in *Little Novels*. Charleston: BiblioBazaar, 2007 (1875). - 448 p.

---. « The Parson's Scruple » in *The Queen of Hearts*. Fairfield: First World Library, 2005 (1859). - 427 p.

---. « The Biter Bit » in *The Queen of Hearts*. Fairfield: First World Library, 2005 (avril 1858). - 427 p.

---. « A Plot in Private Life » in *The Queen of Hearts*. Fairfield: First World Library, 2005 (février 1858). - 427 p.

---. « The Family Secret » in *The Queen of Hearts*. Fairfield: First World Library, 2005 (novembre 1856). - 427 p.

---. « The Diary of Anne Rodway » in *The Queen of Hearts*. Fairfield: First World Library, 2005 (juillet 1856). - 427 p.

---. « The Yellow Mask » in *After Dark*. Boston: Elibron Classics, 2005 (juillet 1855). - 402 p.

---. « Sister Rose » in *After Dark*. Boston: Elibron Classics, 2005 (avril 1855). - 402 p.

---. « A Stolen Letter » in *After Dark*. Boston: Elibron Classics, 2005 (1854). - 402 p.

Romans de Wilkie Collins :

COLLINS, Wilkie. *The Moonstone*. London: Penguin Books, 1998 (1868). - 478 p.

Nouvelles diverses d'Arthur Conan Doyle :

CONAN DOYLE, Arthur. « How it Happened » in *Tales of Twilight and the Unseen. The Conan Doyle Stories*. London: John Murray, 1929 (1913). - 1201 p.

---. « Playing With Fire » in *Tales of Twilight and the Unseen. The Conan Doyle Stories*. London: John Murray, 1929 (1900). - 1201 p.

---. « The Brown Hand » in *Tales of Twilight and the Unseen. The Conan Doyle Stories*. London: John Murray, 1929 (1899). - 1201 p.

---. « The Black Doctor » in *Tales of Mystery. The Conan Doyle Stories*. London: John Murray, 1929 (octobre 1898). - 1201 p.

---. « The Sealed Room » in *Tales of Adventure. The Conan Doyle Stories*. London: John Murray, 1929 (septembre 1898). - 1201 p.

---. « The Beetle-Hunter » in *Tales of Mystery. The Conan Doyle Stories*. London: John Murray, 1929 (juin 1898). - 1201 p.

---. « The Parasite » in *The Parasite and Other Stories*. Newcastle upon Tyne: Cambridge Scholars Publishing, 2009 (décembre 1894). - 1201 p.

---. « A Medical Document » in *Tales of Medical Life. The Conan Doyle Stories*. London: John Murray, 1929 (janvier 1894). - 1201 p.

---. « The Case of Lady Sannox » in *Tales of Terror. The Conan Doyle Stories*. London: John Murray, 1929 (novembre 1893). - 1201 p.

---. « The Los Amigos Fiasco » in *Tales of Twilight and the Unseen. The Conan Doyle Stories*. London: John Murray, 1929 (décembre 1892). - 1201 p.

---. « Lot No. 249 » in *Tales of Twilight and the Unseen. The Conan Doyle Stories*. London: John Murray, 1929 (décembre 1892). - 1201 p.

---. « A Physiologist's Wife » in *Tales of Medical Life. The Conan Doyle Stories*. London: John Murray, 1929 (1890). - 1201 p.

---. « The Great Keinplatz Experiment » in *Tales of Twilight and the Unseen. The Conan Doyle Stories*. London: John Murray, 1929 (1885). - 1201 p.

---. « J. Habakuk Jephson's Statement » in *Tales of Blue Water. The Conan Doyle Stories*. London: John Murray, 1929 (1884). - 1201 p.

Nouvelles appartenant au Canon holmésien :

CONAN DOYLE, Arthur. « The Adventure of the Veiled Lodger » in *The Casebook of Sherlock Holmes. The Complete Stories of Sherlock Holmes*. Ware: Wordsworth Editions, 2007 (février 1927). - 1408 p.

---. « The Adventure of the Three Garridebs » in *The Casebook of Sherlock Holmes. The Complete Stories of Sherlock Holmes*. Ware: Wordsworth Editions, 2007 (octobre 1924). - 1408 p.

---. « The Adventure of the Sussex Vampire » in *The Casebook of Sherlock Holmes. The Complete Stories of Sherlock Holmes*. Ware: Wordsworth Editions, 2007 (janvier 1924). - 1408 p.

---. « The Adventure of the Creeping Man » in *The Casebook of Sherlock Holmes. The Complete Stories of Sherlock Holmes*. Ware: Wordsworth Editions, 2007 (mars 1923). - 1408 p.

---. « The Adventure of the Dying Detective » in *His Last Bow. The Complete Stories of Sherlock Holmes*. Ware: Wordsworth Editions, 2007 (novembre 1913). - 1408 p.

---. « The Disappearance of Lady Frances Carfax » in *His Last Bow. The Complete Stories of Sherlock Holmes*. Ware: Wordsworth Editions, 2007 (décembre 1911). - 1408 p.

---. « The Adventure of the Missing Three-Quarter » in *The Return of Sherlock Holmes. The Complete Stories of Sherlock Holmes*. Ware: Wordsworth Editions, 2007 (août 1904). - 1408 p.

---. « The Adventure of Charles Augustus Milverton » in *The Return of Sherlock Holmes. The Complete Stories of Sherlock Holmes*. Ware: Wordsworth Editions, 2007 (avril 1904).- 1408 p.

---. « The Final Problem » in *The Memoirs of Sherlock Holmes. The Complete Stories of Sherlock Holmes*. Ware: Wordsworth Editions, 2007 (décembre 1893). - 1408 p.

- . « The Naval Treaty » in *The Memoirs of Sherlock Holmes. The Complete Stories of Sherlock Holmes*. Ware: Wordsworth Editions, 2007 (octobre-novembre 1893). - 1408 p.
- . « The Resident Patient » in *The Memoirs of Sherlock Holmes. The Complete Stories of Sherlock Holmes*. Ware: Wordsworth Editions, 2007 (août 1893). - 1408 p.
- . « The Musgrave Ritual » in *The Memoirs of Sherlock Holmes. The Complete Stories of Sherlock Holmes*. Ware: Wordsworth Editions, 2007 (mai 1893). - 1408 p.
- . « The Yellow Face » in *The Memoirs of Sherlock Holmes. The Complete Stories of Sherlock Holmes*. Ware: Wordsworth Editions, 2007 (février 1893). - 1408 p.
- . « The Adventure of the Copper Beeches » in *The Adventures of Sherlock Holmes. The Complete Stories of Sherlock Holmes*. Ware: Wordsworth Editions, 2007 (juin 1892). - 1408 p.
- . « The Adventure of the Beryl Coronet » in *The Adventures of Sherlock Holmes. The Complete Stories of Sherlock Holmes*. Ware: Wordsworth Editions, 2007 (mai 1892). - 1408 p.
- . « The Adventure of the Noble Bachelor » in *The Adventures of Sherlock Holmes. The Complete Stories of Sherlock Holmes*. Ware: Wordsworth Editions, 2007 (avril 1892). - 1408 p.
- . « The Adventure of the Engineer's Thumb » in *The Adventures of Sherlock Holmes. The Complete Stories of Sherlock Holmes*. Ware: Wordsworth Editions, 2007 (mars 1892). - 1408 p.
- . « The Adventure of the Speckled Band » in *The Adventures of Sherlock Holmes. The Complete Stories of Sherlock Holmes*. Ware: Wordsworth Editions, 2007 (février 1892). - 1408 p.
- . « The Adventure of the Blue Carbuncle » in *The Adventures of Sherlock Holmes. The Complete Stories of Sherlock Holmes*. Ware: Wordsworth Editions, 2007 (janvier 1892). - 1408 p.

---. « The Man with the Twisted Lip » in *The Adventures of Sherlock Holmes. The Complete Stories of Sherlock Holmes*. Ware: Wordsworth Editions, 2007 (décembre 1891). - 1408 p.

---. « The Five Orange Pips » in *The Adventures of Sherlock Holmes. The Complete Stories of Sherlock Holmes*. Ware: Wordsworth Editions, 2007 (novembre 1891). - 1408 p.

---. « The Boscombe Valley Mystery » in *The Adventures of Sherlock Holmes. The Complete Stories of Sherlock Holmes*. Ware: Wordsworth Editions, 2007 (octobre 1891). - 1408 p.

---. « A Scandal in Bohemia » in *The Adventures of Sherlock Holmes. The Complete Stories of Sherlock Holmes*. Ware: Wordsworth Editions, 2007 (juillet 1891). - 1408 p.

Romans d'Arthur Conan Doyle :

CONAN DOYLE, Arthur. *The Hound of The Baskervilles*. in *The Complete Stories of Sherlock Holmes*. Ware: Wordsworth Editions, 2007 (1902). - 1408 p.

---. *The Sign of Four*. in *The Complete Stories of Sherlock Holmes*. Ware: Wordsworth Editions, 2007 (1890). - 1408 p.

---. *A Study in Scarlet*. in *The Complete Stories of Sherlock Holmes*. Ware: Wordsworth Editions, 2007 (1887). - 1408 p.

Autres œuvres de fiction citées :

CHAUCER, Geoffrey. *The Canterbury Tales*. London: Dent & Sons, 1966 (c. 1380-1400). - 612 p.

DICKENS, Charles. *Great Expectations*. Oxford: Oxford University Press, 1994 (1861). - 505 p.

---. *The Pickwick Papers*. Oxford: Oxford University Press, 1988 (1836). - 741 p.

ELIOT, George. *Scenes of Clerical Life*. Harmondsworth: Penguin Books, 1985 (1858). - 431 p.

FIELDING, Henry. *The History of Tom Jones, a Foundling*. Harmondsworth: Penguin Books, 1966 (1749). - 911 p.

---. *Joseph Andrews*. Oxford: Oxford University Press, 1967 (1742). - 389 p.

MAUPASSANT, Guy de. « Lettre d'un fou » in *Le Horla et autres contes fantastiques*. Paris : Hachette, 1994 (1885), pp. 75-81.

SMOLLETT, Tobias. *The Adventures of Roderick Random*. Oxford: Oxford University Press, 2008 (1748). - 481 p.

STERNE, Laurence. *The Life and Opinions of Tristram Shandy, Gentleman*. London: Dent & Sons, 1964 (1759-1767). - 478 p.

STOKER, Bram. *Dracula*. Harmondsworth: Penguin Books, 1994 (1897). - 449 p.

WILDE, Oscar. *The Picture of Dorian Gray*. Oxford: Oxford University Press, 1998 (1890). - 195 p.

OUVRAGES CRITIQUES CITÉS OU CONSULTÉS

Concernant Joseph Sheridan Le Fanu :

Ouvrages :

CRAWFORD, Gary W., Jim Rockhill, Brian J. Showers (eds). *Reflections in a Glass Darkly: Essays on J. Sheridan Le Fanu*. New York: Hippocampus Press, 2011. - 472 p.

CRAWFORD, Gary W. *J. Sheridan Le Fanu: a bio-bibliography*. Westport: Greenwood Press, 1995. - 168 p.

GIRARD, Gaïd. *Joseph Sheridan Le Fanu : une écriture fantastique*. Paris : Honoré Champion, 2005. - 459 p.

LOZES, Jean. *Un Roman gothique irlandais : Uncle Silas de Sheridan Le Fanu*. Bordeaux : Presses Universitaires de Bordeaux, 1990. - 128 p.

McCORMACK, William J. *Sheridan Le Fanu and Victorian Ireland*. Oxford: Clarendon Press, 1980. - 310 p.

SAGE, Victor. *Le Fanu's Gothic: The Rhetoric of Darkness*. New York: Palgrave Macmillan, 2003. - 233 p.

WALTON, James. *Vision and Vacancy: The Fictions of J. S. Le Fanu*. Dublin: University College Dublin Press, 2007. - 229 p.

Articles et chapitres d'ouvrages :

DISKIN, Patrick. « Poe, Le Fanu and the Sealed Room Mystery. » *Notes and Queries*, Vol. 211 (1966), pp. 337-339.

GIRARD, Gaïd. « Sheridan Le Fanu : Le docteur Hesselius, faux détective » in Lauric Guillaud, Jean-Pierre Picot (eds). *Les détectives de l'étrange*. Paris : Éditions Le Manuscrit, 2007, pp. 97-117.

---. « Entre Swedenborg et Henry James : “Green Tea”, de Le Fanu, ou l'échec du détective » *Études Irlandaises*, No. 31-1 (2006), pp. 51-68.

LOZES, Jean. « Un choix raisonné : le mode fantastique chez J.S. Le Fanu. » *Études Irlandaises*, No. 9 (1984), pp. 57-66.

---. « The Mysterious lodger, ou Le Fanu à cœur ouvert. » *Études Irlandaises*, No. 5 (1980), pp. 48-59.

ZEENDER, Marie-Noëlle. « J. S. L Fanu and Swedenborg: An Inquiry into the origin of “The Mysterious Lodger.” » *Études Irlandaises*, No. 5 (1980), pp. 75-89.

ZUBER, Devin P. « Swedenborg and the Disintegration of Language in Sheridan Le Fanu's Sensation Fiction. » in Kimberly Harrison, Richard Fantina (eds). *Victorian Sensations: Essays on a Scandalous Genre*. Columbus: Ohio State University Press, 2006, pp. 74-84.

Concernant Wilkie Collins :

Ouvrages :

ACKROYD, Peter. *Wilkie Collins*. London: Chatto & Windus, 2012. - 199 p.

BACHMAN, Maria, Don R. Cox (eds). *Reality's Dark Light: The Sensational Wilkie Collins*. Knoxville: University of Tennessee Press, 2003. - 386 p.

BAKER, William. *A Wilkie Collins Chronology*. Basingstoke: Palgrave Macmillan, 2007. - 236 p.

BAKER, William, *et al.* *The Public Face of Wilkie Collins: The Collected Letters*. London: Pickering & Chatto, 2005. - 4 vol.

- CLARKE, William. *The Secret Life of Wilkie Collins*. Gloucester: Sutton Publishings, 1996. - 291 p.
- LAW, Graham, Andrew Maunder. *Wilkie Collins: A Literary Life*. Basingstoke: Palgrave Macmillan, 2008. - 232 p.
- MANGHAM, Andrew (ed). *Wilkie Collins: Interdisciplinary Essays*. Newcastle: Cambridge Scholars Publishing, 2007. - 284 p.
- MANGHAM, Andrew. *Violent women and sensation fiction: crime, medicine and Victorian popular culture*. Basingstoke: Palgrave Macmillan, 2007. - 247 p.
- NAUGRETTE, Jean-Pierre. *Wilkie Collins : The Moonstone*. Paris: Didier Érudition - CNED, 1995. - 126 p.
- O'NEILL, Philip. *Wilkie Collins: Women, Property and Propriety*. Totowa: Barnes & Noble, 1988. - 238 p.
- PYKETT, Lyn. *Wilkie Collins*. Oxford: Oxford University Press, 2009. - 254 p.
- . *The sensation novel: from "The Woman in White" to "The Moonstone"*. Plymouth: Northcote House, 1994. - 82 p.
- RANCE, Nicholas. *Wilkie Collins and Other Sensation Novelists: Walking the Moral Hospital*. Rutherford: Fairleigh Dickinson University Press, 1991. - 199 p.
- RUER, Jean. *Wilkie Collins – Tomes 1 & 2*. Lille : Presses Universitaires de Lille, 1990. - 848 p.
- TALAIRACH-VIELMAS, Laurence. *Wilkie Collins, Medicine and the Gothic*. Cardiff: University of Wales Press, 2009. - 248 p.
- TAYLOR, Jenny. *In the Secret Theatre of Home: Wilkie Collins, Sensation Narrative, and Nineteenth-Century Psychology*. London: Routledge, 1988. - 320 p.

Articles et chapitres d'ouvrages :

CADWALLADER-BOURON, Delphine. « “The half of a man”: Wilkie Collins and Victorian Medical Discourse on Gender. » *GRAAT On-Line*, No. 11 (2011), pp. 63-79.

Concernant Arthur Conan Doyle :

Ouvrages :

BOOTH, Martin. *The Doctor, The Detective and Arthur Conan Doyle, a Biography*. Philadelphia: Coronet Books, 1998. - 371 p.

COUPAYE, Anne. *La Méthode Médico-légale et Criminalistique de Sherlock Holmes*. Université Bordeaux II : Thèse de Doctorat en Médecine Générale, 1992. - 165 p.

JAËCK, Nathalie. *Les Aventures de Sherlock Holmes : une affaire d'identité*. Pessac : Presses Universitaires de Bordeaux, 2008. - 186 p.

JONES, Kelvin I. *Conan Doyle and the spirits: the spiritualist career of Sir Arthur Conan Doyle*. Wellingborough: Aquarian Press, 1989. - 256 p.

KERR, Douglas. *Conan Doyle: writing, profession, and practice*. Oxford: Oxford University Press, 2013. - 273 p.

LELLENBERG, Jon, Daniel Stashower, Charles Foley (eds). *Arthur Conan Doyle: A life in letters*. London: Harper Perennial, 2008. - 710 p.

LYCETT, Andrew. *The man who Created Sherlock Holmes: The Life and Times of Sir Arthur Conan Doyle*. New York: Free Press, 2007. - 559 p.

MACHINAL-CRIGNON, Hélène. *Conan Doyle : De Sherlock Holmes au professeur Challenger*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 2004. - 368 p.

NAUGRETTE, Jean-Pierre, Gilles Ménégaldo. *R. L. Stevenson & A. Conan Doyle, Aventures de la fiction*. Rennes : Terre de Brume, 2003. - 429 p.

NORDON, Pierre. *Sir Arthur Conan Doyle : l'homme et l'œuvre*. Paris : Didier, collection Études anglaises, 1964. - 481 p.

RAVENEL, Loïc. *Les Aventures géographiques de Sherlock Holmes*. Paris : Larousse, 1994. - 294 p.

Articles et chapitres d'ouvrages :

GINZBURG, Carlo. « Morelli, Freud and Sherlock Holmes: Clues and Scientific Method » *History Workshop*, No. 9 (1980), pp. 5-36.

GIRARD, Gaïd. « L'écriture fantastique chez Conan Doyle » in Jean-Pierre Naugrette, Gilles Ménégaldo (eds). *R. L. Stevenson & A. Conan Doyle, Aventures de la fiction*. Rennes : Terre de Brume, 2003, pp. 213-230.

FRANK, Lawrence. « Reading the Gravel Page: Lyell, Darwin and Conan Doyle. » *Nineteenth-Century Literature*, Vol.44, No. 3 (1989), pp. 364-387.

JAËCK, Nathalie. « Mutations de la répétition dans les histoires de Sherlock Holmes » *Imaginaires*, No. 9, *La répétition dans les littératures de langue anglaise* (2003), pp. 75-83.

---. « Manipulation narrative des repères temporels par le Docteur Watson dans les histoires de Sherlock Holmes » *Annales du Monde Anglophone*, No. 8, *Une littérature anglaise de l'inquiétude* (1998), pp. 101-114.

---. « Structures schizomorphes et névrose obsessionnelle : le cas Sherlock Holmes » *Études Britanniques Contemporaines*, No. 15 (1998), pp. 35-50.

MACHINAL-CRIGNON, Hélène. « Créatures et créateurs : fondements ontologiques et épistémologiques de la figure mythique de Sherlock Holmes. » in Véronique Liard (ed). *Crimes et sociétés*. Dijon : Éditions Universitaires de Dijon, 2011, pp. 229-237.

NAUGRETTE, Jean-Pierre. « Collection et mémoire : le portrait des Baskerville » in Marie-Christine Lemardeley, André Topia, Carle Bonafous-Murat (eds). *Mémoires perdues, mémoires vives*. Paris : Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2006, pp. 45-71.

---. « La mort de Sherlock Holmes : réflexions sur la diagonale du détective » in Denis Mellier (ed). *Sherlock Holmes et le signe de la fiction*. Fontenay-aux-Roses : ENS Éditions, 1999, pp. 85-98.

---. « Le rituel du récit : lecture d'une nouvelle de Conan Doyle » *Littérature*, No. 53 (1984), pp. 46-58

---. « Énigme et spectacle chez Conan Doyle » *Études anglaises*, vol. 34, No. 4 (1981), pp. 448-453.

Concernant le contexte scientifique et médical :

Ouvrages :

BYNUM, William F. *Science and the Practice of Medicine in the Nineteenth Century*. Cambridge: Cambridge University Press, 1994. - 283 p.

CLIFFORD, David. *Repositioning Victorian Sciences: Shifting Centres in Nineteenth-Century Scientific Thinking*, London and New York: Anthem Press, 2006. - 254 p.

ELLEGARD, Alvar. *Darwin and the General Reader: The Reception of Darwin's Theory of Evolution in the British Periodical Press, 1859-1872*, Chicago: Chicago University Press, 1990. - 394 p.

FURST, Lilian R. *Before Freud: Hysteria and Hypnosis in Later Nineteenth-Century Psychiatric Cases*. Lewisburg (Pennsylvania): Bucknell University Press, 2008. - 207 p.

HALEY, Bruce. *The Healthy Body and Victorian Culture*. Cambridge (Massachusetts): Harvard University Press, 1978. - 296 p.

VASSET, Sophie. *Décrire, prescrire, guérir : médecine et fiction dans la Grande-Bretagne du XVIIIe siècle*. Québec : Presses de l'Université Laval, 2011. - 331 p.

WOHL, Anthony S. *Endangered Lives: Public Health in Victorian Britain*. London: Methuen, 1984. - 440 p.

WOOD, Jane. *Passion and Pathology in Victorian Fiction*. Oxford: Oxford University Press, 2001. - 232 p.

Concernant le contexte religieux :

Ouvrages :

BOWLER, Peter. *Reconciling Science and Religion: The Debate in Early Twentieth-Century Britain*. Chicago: University of Chicago Press, 2001. - 479 p.

BROOKE, John H. *Religion and Science: some historical perspectives*. Cambridge: Cambridge University Press, 1991. - 422 p.

CHADWICK, Owen. *The Victorian Church*. London: A. & C. Black, 1972. - 510 p.

COSSLETT, Tess (ed). *Science and Religion in the Nineteenth Century*. Cambridge: Cambridge University Press, 1984. - 249 p.

D'HAUSSY, Christiane, *et al.* *Histoire Religieuse de la Grande-Bretagne – XIXème - XXème siècle*. Paris : Éditions du Cerf, 1997. - 380 p.

HEENEY, Brian. *A Different kind of Gentleman: Parish Clergy as Professional men in Early and Mid-Victorian England*. Hamden: Archon Books, 1976. - 169 p.

SNELL, K.D.M., Paul Ell. *Rival Jerusalems: the geography of Victorian religion*. Cambridge: Cambridge University Press, 2000. - 499 p.

TURNER, Frank M. *Between Science and Religion: The Reaction to Scientific Naturalism in Late Victorian England*. New Haven: Yale University Press. 1974. - 273 p.

Articles et chapitres d'ouvrages :

THOMPSON, David M. « The Making of the English Religious Classes. » *The Historical Journal*, Vol. 22, No. 2 (1979), pp. 477-491.

Concernant le spiritisme et le mouvement spirite :

Ouvrages :

GRATTAN-GUINNESS, Ivor. *Psychical Research: a guide to its history, principles and practices*. Wellingborough: Aquarian Press, 1982. - 424 p.

McCORRISTINE, Shane (ed). *Spiritualism, mesmerism and the occult, 1800 – 1920*. London: Pickering & Chatto, 2012. - 337 p.

Articles et chapitres d'ouvrages :

LAMONT, Peter. « Spiritualism and a Mid-Victorian Crisis of Evidence. » *The Historical Journal*, Vol. 47, No. 4 (2004), pp. 897-920.

Concernant le contexte social et culturel :

Ouvrages :

BESANT, Walter. *Fifty Years Ago*. London: Chatto & Windus, 1888. - 268 p.

BRAKE, Laurel, Aled Jones, Lionel Madden. *Investigating Victorian Journalism*. London: Macmillan, 1990. - 210 p.

DAUNTON, Martin (ed). *The Cambridge Urban History of Britain – Volume III – 1840-1950*. Cambridge: Cambridge University Press, 2001. - 944 p.

HOBBSBAWM, Eric J. *Industry and Empire: from 1750 to the present day*. Harmondsworth: Penguin Books, 1983 (1968). - 384 p.

HUGHES, Everett C. *Men and Their Work*. Toronto: Collier-Macmillan, 1964 (1958). - 184 p.

GILMOUR, Robin. *The Idea of the Gentleman in the Victorian Novel*. London: George Allen and Unwin, 1981. - 190 p.

GOODLAND, Lauren. *Victorian literature and the Victorian State: Character and Governance in a Liberal Society*. Baltimore: Johns Hopkins University Press, 2003. - 320 p.

GRETTON, Richard H. *The English Middle Class*. Charleston: BiblioBaazar, 2010 (1917). - 214 p.

LEPENIES, Wolf. *Between Literature and Science: the Rise of Sociology*. Cambridge: Cambridge University Press, 1988 (1985). - 388 p.

MASON, Philip. *The English Gentleman: The Rise and Fall of an Ideal*. London: Pimlico Editions, 1993 (1982). - 240 p.

READER, William J. *Professional Men: The Rise of the Professional Classes in Nineteenth-Century England*. London: Weidenfeld and Nicolson, 1966. - 248 p.

SCRUTON, Roger. *England: An Elegy*. London: Chatto & Windus, 2000. - 270 p.

THOMPSON, Francis M. L. *The Rise of Respectable Society: A Social History of Victorian Britain, 1830-1900*. Cambridge (Massachusetts): Harvard University Press, 1988. - 382 p.

TOSH, John. *A Man's Place: Masculinity and the Middle Class Home in Victorian England*. New Haven: Yale University Press, 2007. - 252 p.

WYNNE, Deborah. *The sensation novel and the Victorian family magazine*. New York: Palgrave, 2001. - 202 p.

Articles et chapitres d'ouvrages :

[Auteur Inconnu]. « The Legal Profession in England and America » *The American Law Register (1852-1891)*, Vol. 19, No. 12 (Dec., 1871), pp. 753-760.

TRAINOR, Richard. « The middle class » in Martin Daunton (ed). *The Cambridge Urban History of Britain – Volume III – 1840-1950*. Cambridge: Cambridge University Press, 2001, pp. 673-714.

Concernant les correspondances entre littérature et société :

Ouvrages :

BEER, Gillian. *Darwin's Plots: Evolutionary Narrative in Darwin, George Eliot and Nineteenth-Century Fiction*. Cambridge: Cambridge University Press, 2000. - 277 p.

COLÓN, Susan E. *The Professional Ideal in the Victorian Novel : The Works of Disraeli, Trollope, Gaskell and Eliot*. New York: Palgrave Macmillan, 2007. - 244 p.

DOLIN, Kieran. *Fiction and the Law: Legal Discourse in Victorian and Modernist Literature*. Cambridge: Cambridge University Press, 1999. - 234 p.

FISCHER, Louis-Paul. *Le Bistouri et la Plume : les médecins écrivains*. Paris : L'Harmattan, 2003. - 449 p.

FORD, Boris (ed). *The New Pelican Guide To English Literature (Third Edition) – Volume 6: From Dickens to Hardy*. Harmondsworth: Penguin Books, 1982 (1973). - 528 p.

GODFREY, Emelyne. *Masculinity, Crime and Self-Defence in Victorian Literature*. Palgrave Macmillan: Basingstoke, 2010. - 201 p.

LAROQUE, François, Alain Morvan, Frédéric Regard. *Histoire de la littérature anglaise*. Paris : Presses Universitaires de France, 1997. - 828 p.

LEVINE, George. *Darwin and the novelists: patterns of science in Victorian fiction*. Chicago: University of Chicago Press, 1991. - 319 p.

MACHINAL-CRIGNON, Hélène (ed). *Le savant fou*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 2013. - 510 p.

MIGHALL, Robert. *A Geography of Victorian Gothic Fiction: Mapping History's Nightmare*. Oxford: Oxford University Press, 1999. - 240 p.

PUNTER, David, Glennis Byron. *The Gothic*. Oxford: Blackwell Publishing, 2004. - 315 p.

SPARKS, Tabitha. *The Doctor in the Victorian Novel: family practices*. Burlington: Ashgate, 2009. - 172 p.

Articles et chapitres d'ouvrages :

CADWALLADER-BOURON, Delphine. « "The half of a man": Wilkie Collins and Victorian Medical Discourse on Gender » *GRAAT on-line*, No. 11 (2011), pp. 63-79.

GREEN, Robert M. « Dickens's Doctors » *Boston Medical and Surgical Journal*, Vol. clxvi, No. 25 (1912), pp. 37-41.

LOESBERG, Jonathan. « The Ideology of Narrative Form in Sensation Fiction. » *Representations*, No. 13 (1986), pp. 115-138.

Ouvrages Théoriques Généraux :

Ouvrages :

BACHELARD, Gaston. *La formation de l'esprit scientifique : contribution à une psychanalyse de la connaissance objective*. Paris : J. Vrin, 2004 (1938). - 305 p.

- BARTHES, Roland. *Le Neutre. Cours au Collège de France (1977-1978)*. Paris : Éditions du Seuil, 2002. - 265 p.
- BOURDIEU. Pierre, Jean-Claude Chamboredon, Jean-Claude Passeron. *Le Métier de sociologue : préalables épistémologiques*. Berlin : Mouton de Gruyter, 2005 (1968). - 361 p.
- CULLER, Jonathan. *Structuralist Poetics*. London: Routledge & Kegan, 1975. - 301 p.
- DELEUZE, Gilles. *Critique et clinique*. Paris : Éditions de Minuit, 1993. - 187 p.
- DELEUZE, Gilles, Félix Guattari. *Capitalisme et schizophrénie : Mille Plateaux*. Paris : Éditions de Minuit, 1980. - 645 p.
- . *Capitalisme et schizophrénie : L'Anti-Œdipe*. Paris : Éditions de Minuit, 1972. - 493 p.
- ECO, Umberto, Thomas A. Sebeok (eds). *The Sign of Three: Dupin, Holmes, Peirce*. Bloomington: Indiana University Press, 1983. - 236 p.
- FLUDERNIK, Monika. *Towards a 'Natural' Narratology*. London: Routledge, 1996. - 454 p.
- FOUCAULT, Michel. *Surveiller et punir : naissance de la prison*. Paris : Gallimard, 1993 (1975). - 360 p.
- . *Histoire de la folie à l'âge classique – deuxième édition*. Paris : Gallimard, 1972. - 583 p.
- . *L'Archéologie du savoir*. Paris : Gallimard, 2008 (1969). - 288 p.
- . *Les mots et les choses : une archéologie des sciences humaines*. Paris : Gallimard, 1990 (1966). - 400 p.
- . *Naissance de la clinique : une archéologie du regard médical*. Paris : Presses Universitaires de France, 1990 (1963). - 214 p.
- GENETTE, Gérard. *Métalepse. De la figure à la fiction*. Paris : Éditions du Seuil, 2004. - 131 p.

---. *Figures III*. Paris : Éditions du Seuil, 1972. - 281 p.

LÉVINAS, Emmanuel. *Éthique et infini : dialogues avec Philippe Nemo*. Paris : Librairie Générale Française, 1982. - 121 p.

---. *Totalité et infini – essai sur l'extériorité*. Paris : Librairie Générale Française, 1990 (1961). - 348 p.

LODGE, David. *The Modes of Modern Writing: Metaphor, Metonymy and the Typology of Modern Literature*. London: E. Arnold, 1977. - 279 p.

PONNAU, Gwenhaél. *La Folie dans la Littérature Fantastique*. Paris : Presses Universitaires de France, 1987. - 355 p.

ROSSET, Clément. *L'École du réel*. Paris : Éditions de Minuit, 2008. - 473 p.

TODOROV, Tzvetan. *Introduction à la littérature fantastique*. Paris : Éditions du Seuil, 1970. - 187 p.

Articles et chapitres d'ouvrages :

BARTHES, Roland. « L'Effet de Réel » in *Littérature et réalité*. Paris : Éditions du Seuil, 1982 (1973), pp. 81-90.

---. « Sémiologie et médecine » in *Roland Barthes, Œuvres Complètes – Tome 4*. Paris : Éditions du Seuil, 1994 (1972), pp. 174-183.

---. « La Mort de l'auteur » in *Roland Barthes, Œuvres Complètes – Tome 3*. Paris : Éditions du Seuil, 1994 (1968), pp. 33-46.

FOUCAULT, Michel. « L'Oeil du pouvoir » in *Dits et écrits, Tome III – 1976-1979*, Paris : Gallimard, 1994 (1977), pp. 187-208.

HAMON, Philippe. « Un Discours contraint » in *Littérature et réalité*. Paris : Éditions du Seuil, 1982 (1973), pp. 119-181.

Dictionnaires et encyclopédies consultés :

Le Grand Robert de la Langue Française – deuxième édition. Paris : Dictionnaires Le Robert, 1992 (1985). - 9 vol.

The New Encyclopædia Britannica – 15th Edition. Chicago: Encyclopædia Britannica, 1989. - 32 vol.

New Shorter Oxford English Dictionary. Oxford: Clarendon Press, 1993. - 3801 p.

The Oxford Dictionary of English Etymology. Oxford: Clarendon Press, 1966. - 1025 p.

Oxford English Dictionary – Second Edition. Oxford: Oxford University Press, 1989. - 20 vol.

RIEGEL, Martin, *et al.* *Grammaire méthodique du français.* Paris : Presses Universitaires de France, 1994. - 1107 p.

TOMLINSON, Alan. *Oxford Dictionary of Sports Studies.* Oxford: Oxford University Press, 2010. - 516 p.

TABLE DES MATIÈRES

Remerciements.....	2
INTRODUCTION.....	3
 PREMIÈRE PARTIE – DÉFINITIONS ET TYPOLOGIE.....	 13
Chapitre 1 – DÉFINITIONS.....	14
I. Une définition parfois problématique.....	14
1) Un ensemble de traits définitoires fondateurs.....	14
2) <i>Professions</i> et <i>middle class</i>	22
3) <i>Professionals</i> et <i>gentlemen</i>	27
II. Visibilité sociale.....	33
1) Un rayonnement social inégal et en constante évolution.....	33
2) L'âge victorien et la consolidation de la foi.....	41
3) Mise en place d'un réseau social et professionnel : <i>professions</i> et socialisation professionnelle...	46
III. Visibilité littéraire.....	55
1) Visibilité sociale et visibilité littéraire : correspondances.....	55
2) Une nouvelle image littéraire : évolutions de la présence des <i>professions</i> dans la littérature.....	59
Chapitre 2 – TYPOLOGIE.....	80
I. Caractéristiques physiques : tendances majeures de la description.....	80
1) Visage et expression, traits de caractère : une phrénologie littéraire ?.....	80
2) Costumes et uniformes : l'habit comme définition ?.....	91
3) Force physique et mise en question des modèles de masculinité.....	96
4) Jeunes hommes puis vieillards : âge et modèles récurrents.....	107
II. Modèles récurrents et stéréotypes.....	113
1) Jeunes <i>professionals</i> en devenir : éducation académique et ascension sociale.....	113
2) Statut instable du spécialiste.....	118
3) Le médecin généraliste et le pasteur de campagne : une autorité bienveillante ?.....	127
III. Positions narratives des <i>professionals</i>.....	135
1) Témoins et dépositaires du témoignage.....	137
2) La position d'autorité des <i>professionals</i> narrateurs en consolidation : une parole de pouvoir se voulant infaillible.....	147
3) Ironisation et mise en échec de la parole des <i>professionals</i>	152

SECONDE PARTIE – APPRIVOISEMENT DES FAITS ET ASSUJETTISSEMENT DU RÉEL : INTERPRÉTATION DES SIGNES ET CONSTRUCTIONS DU DISCOURS..161

Chapitre 3 – US ET ABUS D’UNE PRÉROGATIVE ABSOLUE : DÉRIVES DE L’INTERPRÉTATION DES SIGNES.....162

I. Oracles et divination : médecine, loi et religion comme modes de déchiffrement du réel.....162

1) Fugacité du signe médical : entre symptôme et diagnostic.....162

2) Les *professionals* : un cortège d’oracles et de devins.....168

II. Les juristes comme garants de l’organisation du discours des morts et des déments.....176

1) L’avocat : un interprète privilégié du secret.....176

2) Le testament comme objet du texte, marque de l’emprise des morts sur les vivants.....181

3) L’encadrement de la folie : efforts et échecs joints du juridique et du médical.....184

III. Discours spirituels et interprétations d’un réel rendu malléable.....189

1) L’énigme du religieux : décodage et interprétation.....189

2) Perpétuation et démarcation du pré-texte religieux et spirituel.....195

Chapitre 4 – FORMES ET ENJEUX D’UN LANGAGE-CALQUE : PARALYSIE DU DISCOURS ET CIRCONSCRIPTION DE LA SIGNIFICATION.....205

I. Mise à profit du langage comme espace tampon entre le réel et ses représentations.....205

1) L’objectivité comme parure du discours : usage du jargon et de la modalisation.....205

2) Le langage descriptif des *professionals* : souci du détail et détournement du réel.....213

II. Le langage comme moyen de reconnaissance et dispositif de défense.....218

1) Le langage comme moyen de reconnaissance : enjeux de la théâtralisation de soi.....218

2) Troubles de l’expression et échec pathologique de la signification.....222

III. Le langage-calque : toute-puissance du précédent.....228

1) Rituel et jurisprudence : les socles de la mise en place d’un langage-calque.....228

2) Fonctions et portée du langage-calque.....234

3) Limites et déficiences du langage-calque : le cas révélateur du docteur Hesselius.....239

TROISIÈME PARTIE – LE TEXTE MUTILÉ : FRAGMENTATION DU RÉEL ET DÉSTABILISATION DE LA VÉRITÉ ; DÉPRÉDATION D’UN IDÉAL DE SERVICE.....244

Chapitre 5 – LECTURES EN FILIGRANE DU TEXTE INSAISSISSABLE : VERSIONS ET RÉÉCRITURES.....245

I. Voix narratives multiples et partage de la souveraineté sur le récit : la marque d’un discours de confiance en crise.....245

1) Multiplicité des niveaux narratifs et mise en tension des voix narratives.....245

2) Des narrateurs despotes ? Toute-puissance et imposture.....253

3) Narrateurs inconnus : entre commentaire de l’auteur impliqué et contamination narratoriale.....261

II. L’étoffe du texte mise à mal à l’épreuve du réel : déchirures et rapiècements.....266

1) Absence des textes et récits originaux : fragmentation et discontinuité.....266

2) Versions et réécritures : les déclinaisons du réel.....271

3) Lectures du réel en filigrane : projections de la vérité à travers le voile de la vraisemblance et de la véracité.....	276
Chapitre 6 – DÉPRÉDATION D’UN IDÉAL DE SERVICE : LES <i>PROFESSIONS</i> AU SERVICE DE LA LITTÉRATURE, ET LA LITTÉRATURE AU SERVICE DES <i>PROFESSIONS</i>.....	282
I. Lectures de l’impuissance chez Le Fanu : un idéal de service illusoire.....	283
1) Le triomphe de l’incertitude : les discours et les dogmes de la science et de la religion à l’épreuve du fantastique.....	283
2) La confusion des discours de savoir et ses conséquences : systématisation de l’échec et poétique de la souffrance.....	288
II. Wilkie Collins et l’élan sensationnaliste : les <i>professions</i> au service du texte.....	295
1) Toute-puissance de la circonstance et tyrannie de l’intrigue.....	295
2) Les <i>professionals</i> comme de simples types, dans la construction de leur <i>persona</i> comme dans leurs discours.....	299
3) Quelques exceptions notables.....	306
III. Conan Doyle et l’idéal de service médical : entre propagande et subversion.....	312
1) La variété des modèles et des discours médicaux comme stratégie de reproduction du réel.....	312
2) Watson dans l’ombre du détective : un médecin idéal en perpétuelle position de faiblesse	317
3) Médecins et autres <i>professionals</i> criminels : représentations et condamnation d’une élite perverse.....	320
CONCLUSION.....	325
INDEX DES NOUVELLES ET DES ROMANS CITÉS.....	334
INDEX DES NOMS PROPRES ET DES AUTEURS CITÉS.....	340
INDEX DES NARRATEURS PAR AUTEUR.....	345
INDEX DES NARRATEURS PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.....	351
BIBLIOGRAPHIE.....	356